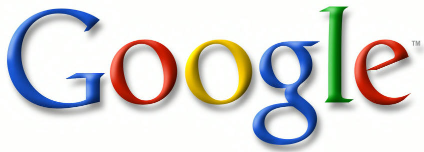



HIERONYMUS



Souvenir affect…
à mon cher ami …
P. Ostré

JÉHOVAH

et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

APPROBATION

L'ouvrage intitulé : **LES RÉCITS BIBLIQUES : JÉHOVAH et son PEUPLE, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ,** que vient d'écrire le T. R. P. Berthe, consulteur général de la Congrégation du T. S. Rédempteur, ayant été examiné par deux théologiens de notre Congrégation, nous en permettons volontiers l'impression. Puisse cette émouvante histoire de l'Ancien Testament, jointe au volume du même auteur : **Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe,** devenir bientôt la Bible des familles, et, dans ces temps d'apostasie, où l'on ose bannir des écoles les livres sacrés, le catéchisme, et jusqu'à l'image du Divin Sauveur, conserver ou raviver dans tous les cœurs la connaissance et l'amour de notre sainte religion!

Rome, de notre couvent de S. Alphonse, le 7 octobre 1906, fête du T. S. Rosaire.

M. RAUS, C. SS. R.
Sup. gén. et Rect. Maj.

IMPRIMATUR

Fr. ALBERTUS LEPIDI, O. P.
S. P. Ap. Magister.

IMPRIMATUR

JOSEPHUS CEPPETELLI, Patriarch. Cplitanus.
Vices gerens.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

R. P. BERTHE
DE LA CONGRÉGATION DU T. S. RÉDEMPTEUR

LES RÉCITS BIBLIQUES

JÉHOVAH et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SAINTE-FAMILLE
11, RUE SERVANDONI, 11
et chez les principaux libraires
1907

PRÉFACE

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous expliquer comment et pourquoi j'ai travaillé plus de trente années à composer, sous différentes formes, ces *Récits Bibliques*.

Quand j'étais enfant, on me mit en main, pour m'exercer à la lecture, la vieille Bible de Royaumont, qui racontait avec beaucoup de détails, chapitre par chapitre, les faits de l'Histoire sainte. Je lus avec passion ces merveilleux *Récits*. Pendant des années je vécus avec des personnages mystérieux qui hantaient mon imagination. Je voyais Adam et Ève encourir, au paradis terrestre, la colère de Dieu, Abel tomber sous les coups de son frère Caïn, les hommes ensevelis sous les eaux du Déluge, Noé se sauvant dans l'Arche avec sa famille. Puis m'apparaissaient Abraham, Isaac et Jacob, conversant avec les anges; Joseph vendu par ses frères; Moïse, traversant la mer Rouge, et dictant la loi de Dieu au milieu des foudres et des éclairs. Puis venaient des scènes plus dramatiques encore, l'histoire de Saül et de David, la captivité du peuple à Ninive, la ruine de Jérusalem,

l'exil à Babylone; et, au milieu de ces catastrophes, rayonnaient les figures charmantes de Ruth, de Tobie, de Judith et d'Esther, ou le visage enflammé d'Élie, d'Isaïe et des autres prophètes. A la fin de cette incomparable tragédie, se dessinait une croix, sur laquelle on clouait un personnage annoncé par tous les autres, mais plus grand que tous les autres : Jésus-Christ, l'Homme-Dieu!

Je lus et relus ce livre tant et tant de fois, qu'il s'imprima dans mon esprit et dans mon cœur, avec tous les enseignements qui découlaient de ces récits. Au catéchisme, je fus tout surpris de comprendre, grâce à mon cher livre, les explications du prêtre sur les mystères de la création, du péché originel, de l'Incarnation et de la Rédemption, sur le Dieu de bonté et de justice qui récompense les bons par des miracles de charité, et punit les méchants par d'épouvantables catastrophes. Mon vieux livre m'avait appris tout cela. Plus tard, j'abordai les études littéraires, les récits d'Homère et de Virgile, les chants d'Horace, les discours de Cicéron : aucun des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine n'eut le don de m'enthousiasmer comme ma Bible, et à tous leurs admirateurs je répondais volontiers avec Chateaubriand, parlant d'Homère : « Je connais un plus beau livre que le sien. »

Cependant le moment était venu de me rendre compte de mes impressions. La Bible m'apparaissait comme le plus beau, le plus sublime, le plus touchant de tous les livres; mais pourquoi? La Théologie me

répondit avec la sainte Église : « Parce que la Bible n'est pas le livre d'un homme, c'est le *Livre de Dieu*, le livre par excellence, devant lequel s'effacent tous les auteurs, historiens, poètes, tragédiens, romanciers, comme les étoiles devant le soleil. »

Le Livre de Dieu! Est-il donc vrai que Dieu s'est fait auteur, et qu'il a composé lui-même son histoire et l'histoire de son peuple, pour nous révéler sa justice et sa miséricorde, de manière à gagner le cœur de l'homme par ce tableau vivant de ses infinies perfections? Oui, c'est là l'enseignement de l'Église sur la sainte Écriture. Dieu a mis quinze siècles à élaborer cette histoire. Depuis Moïse, l'historien du Dieu créateur, jusqu'à l'apôtre Jean, l'historien du Dieu Rédempteur, il a employé de siècle en siècle toute une pléïade d'écrivains qui ont écrit sous sa dictée. Ces écrivains sacrés ont conservé leur personnalité, leur caractère, leur style; mais quant aux idées contenues dans leurs écrits, ils n'ont fait que prêter leur plume à l'Esprit-Saint qui les inspirait, soit pour leur révéler des mystères que lui seul pouvait connaître, soit pour les guider dans le choix des renseignements qu'ils devaient utiliser, soit pour les préserver de toute erreur.

Telle est la croyance antique et constante de l'Église, confirmée et expressément exposée dans le concile du Vatican, qui a porté ce décret absolu : « Les livres entiers de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans toutes leurs parties... doivent être regardés comme sacrés et canoniques... non pas seulement parce qu'ils

contiennent la vérité sans erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur : *Deum habent auctorem*[1]. » De là cette sentence du même concile : « Si quelqu'un ne tient pas pour sacrés et canoniques les livres de la sainte Écriture, dans leur entier, et dans chacune de leurs parties, ou nie qu'ils aient été divinement inspirés, qu'il soit anathème. »

Mais si le livre de l'Ancien et du Nouveau Testament a Dieu pour auteur, comme l'Église nous l'enseigne, il faut nécessairement conclure que ce livre, le plus important et le plus sublime de tous les livres, devrait être dans toutes les mains, afin d'éclairer tous les esprits, d'échauffer tous les cœurs, et de faire connaître à toutes les âmes, le Dieu qui s'est révélé lui-même en nous révélant son histoire.

Et en effet l'histoire sainte, longtemps encore après la Révolution du dix-huitième siècle, resta le livre préféré des familles chrétiennes; mais en ces derniers temps, un cyclone moral a passé sur le monde, emportant dans son tourbillon, Dieu, ses révélations et le Livre merveilleux adressé par le Père du Ciel à ses enfants de la terre. Que de changements opérés dans les esprits depuis qu'il y a soixante ans je lisais avec amour ma vieille Bible de Royaumont! J'ai assisté à cette transformation, ou plutôt à ce cataclysme. On commença par remplacer dans les écoles l'Histoire Sainte par des récits profanes, plus instructifs, disait-

1. Sess. III, c. II, De revelatione.

on, et plus amusants pour les enfants. Dans les collèges on maintint pendant quelque temps des *Précis* d'histoire juive, bourrés de dates et de noms propres, de manière à dégoûter pour jamais l'écolier de cette lecture fastidieuse. Depuis trente ans on est allé plus loin : on a banni des écoles laïcisées non seulement le Livre de Dieu, mais le catéchisme qui en est le résumé, mais l'ouvrage même du Sauveur des hommes ; de sorte que, dans ce monde nouveau où grands et petits se repaissent d'histoires et de romans, l'histoire de Dieu reste si bien inconnue que bientôt tous, enfants et adultes, ignoreront jusqu'aux noms des patriarches, des prophètes, des apôtres et du Dieu qui les a créés et rachetés.

Or, s'il est vrai, comme le dit l'*Imitation,* que Dieu nous a donné dans l'Écriture sainte et le saint Sacrement deux sources de vie surnaturelle, il n'est pas moins vrai qu'en pratique la première a presque complètement disparu. L'autre disparaîtra de même, car comment ira-t-on recevoir un Dieu, dont on ne connaît ni l'histoire ni les enseignements ? C'est la claire vue de cet abîme d'irréligion dans lequel se précipite notre pauvre France qui a donné naissance aux *Récits Bibliques.*

Ou le Livre de Dieu, aujourd'hui proscrit et oublié de tous, rentrera dans les esprits sous une forme ou sous un autre, ou l'ignorance amènera nécessairement l'oubli de Dieu. Tout le monde le comprend. Mais sous quelle forme aujourd'hui présenter la sainte Écriture pour décider les lecteurs modernes à en entreprendre

la lecture? J'ai traité cette question dans la préface du volume intitulé : *Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe*. Je n'y reviendrai pas ici, me bornant à mentionner le principe qui m'a guidé dans la composition de ces *Récits,* et les résultats obtenus.

Il faut admettre que tous, grands et petits, aiment les récits historiques, mais les récits qui ont le don d'exciter la curiosité et de passionner le cœur. Donnez au lecteur du nouveau, de l'imprévu, du dramatique, il lira votre livre jusqu'au bout; mais n'entravez pas la marche du récit; autrement, il s'impatientera et jettera le livre. Voilà pourquoi les produits de la littérature à sensation, la nouvelle et les romans, se répandent dans le monde à des millions d'exemplaires, tandis que la littérature sacrée, concordances, paraphrases, commentaires, vies et récits, se multiplient en vain chaque jour. A part quelques ouvrages, écrits spécialement pour les lettrés, nulle histoire sainte n'a réussi à triompher de l'indifférence du grand public.

Or, si le lecteur moderne veut de l'extraordinaire, des récits qui piquent la curiosité, où trouvera-t-il un ensemble de faits plus merveilleux, plus tragiques que dans la Bible? Ces faits, presque tous ignorés de la foule, dépassent l'imagination du romancier le plus inventif, et sont d'autant plus émouvants qu'il ne s'agit ici ni de fiction ni de légendes, mais d'événements réels, authentiques, certifiés par Dieu lui-même. Pénétré de cette idée, et convaincu qu'on lirait le Livre de Dieu si on savait le présenter aux lecteurs non seulement sous la forme qui leur convient, mais sous celle qui lui con-

vient à lui-même, j'ai étudié la Bible à ce point de vue, et j'en ai tiré vingt-cinq opuscules qui contiennent l'histoire des deux Testaments, non l'histoire abrégée, décolorée, mais l'histoire vivante et dramatique, telle que Dieu l'a faite, telle qu'on peut l'écrire aujourd'hui, au moyen de nos connaissances modernes sur l'Orient, en particulier sur la Terre Sainte.

Et ce travail a-t-il produit de bons fruits ? Ici je laisse parler un archevêque qui m'écrivait en 1887 : « Après avoir lu vos premiers *Récits*, je suis heureux de vous en témoigner ma vive satisfaction. Il y avait longtemps que j'appelais de tous mes vœux une œuvre de ce genre, car j'étais humilié de voir entre les mains des chrétiens ces abrégés d'histoire sainte, souvent altérés, mutilés, et ne présentant aux lecteurs que des faits sans ordre, sans suite, dépourvus de toute science théologique, et de tout ce que la connaissance des temps, des lieux et des circonstances doivent y ajouter pour la rendre intelligible, vivante, attrayante, et digne à tous égards de nos respects et de notre amour. Vos *Récits* combleront ces lacunes : ils instruiront, fortifieront et édifieront les âmes. » J'ai reçu, depuis cette époque, du clergé et de l'épiscopat, des centaines de lettres du même genre.

Mais le peuple a-t-il lu ces *Récits* avec intérêt, avec plus d'intérêt même que les romans du jour ? Je réponds par un chiffre. En 1892, le vénérable évêque d'Annecy, après avoir lu la collection de ces opuscules, écrivait : « Nous demandons à Dieu que ce ne soit pas seulement par centaines de mille, mais bien par mil-

lions, que les *Récits* du P. Berthe se répandent en France. » Or, dix ans après, ce vœu de Mgr Isoard était réalisé : on avait disséminé dans les écoles et dans les familles deux millions de ces opuscules, soit quatre-vingt mille exemplaires de l'ouvrage entier.

Et ce n'étaient pas seulement les enfants et les ouvriers, mais les savants et les lettrés qui trouvaient un charme incomparable dans ces *Récits* de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un littérateur, député éloquent et chrétien fervent, vint même un jour me reprocher de transformer la sainte Écriture en romans. « J'ai lu votre Abraham, me dit-il; c'est assurément très beau, très enchanteur; mais est-il permis de faire du Livre de Dieu un livre romanesque? — Non, lui répondis-je, mais vous vous trompez du tout au tout. Un roman est une œuvre d'imagination, tandis que dans mes soixante pages sur Abraham, vous ne trouverez pas une ligne qui sente la fiction. — Mais ces discours, ces dialogues que vous attribuez à tel ou tel personnage? — Ils sont traduits mot pour mot du Livre sacré. — Alors nous ne connaissons donc rien? — Vous connaissez des abrégés qui déflorent tout ce qu'ils touchent, et moi je travaille à vous rendre l'ineffable beauté du Livre de Dieu. » Et le député se retira, tout heureux de savoir que je ne composais pas de romans, et que le Livre de Dieu l'avait intéressé plus qu'une invention de nos modernes romanciers.

Il me reste maintenant à vous expliquer, chers lecteurs, pourquoi je vous présente ces opuscules sur l'Ancien et le Nouveau Testament transformés en vo-

lumes, et en quoi le présent ouvrage est un perfectionnement de ces premiers essais.

Depuis longtemps on me demandait cette transformation. Si un de ces opuscules s'égare, me disait-on, la collection dépareillée n'est pas facile à compléter. Ensuite, sous ce format par trop modeste, vous cachez trop l'importance et le charme de vos *Récits*. J'avais moi-même des raisons beaucoup plus sérieuses de remanier mon travail. Dans ces opuscules de soixante pages, j'avais dû trop souvent, faute de place, écarter ou écourter certains faits importants. Des volumes me permettraient de faire une histoire plus complète, d'indiquer la chronologie des événements en tête de chaque chapitre, et surtout, par une nouvelle division de l'ouvrage, d'en faire mieux comprendre le plan et l'unité à travers les péripéties de ce long drame de quatre mille ans, qui commence à la Création et finit à la Rédemption.

J'hésitai cependant à entreprendre ce nouveau travail, qui me paraissait téméraire à l'âge de soixante-treize ans, et après un demi-siècle d'apostolat; mais on me fit comprendre qu'il s'agissait de la gloire de Dieu, et qu'on n'avait droit au repos qu'en Paradis. Je me suis donc mis à l'œuvre il y a quatre ans, et je commençai par la fin, c'est-à-dire par la *Vie de Jésus*, me disant que si Dieu m'arrêtait en route, j'aurais au moins fait le principal. Avec les cinq opuscules qui traitaient ce sujet, je composai le volume de plus de cinq cents pages, intitulé : *Jésus-Christ*, *sa Vie*, *sa Passion*, *son Triomphe*. L'enfance et la Passion de Jésus n'ont subi

que de légères modifications ; mais la vie publique est absolument neuve, et la matière augmentée de moitié. Aussi, bien que ces *Récits* fussent déjà dans toutes les mains, les écoles chrétiennes fermées, les religieux et les religieuses exilés, vingt mille exemplaires du nouvel ouvrage se répandirent en France, et quatre ou cinq traductions le firent connaître à l'étranger.

Il y a deux ans, j'entrepris le même travail sur les opuscules traduits de l'Ancien Testament, de manière à donner en deux volumes une histoire sainte plus complète et mieux ordonnée que dans les *Récits* détachés. Certains opuscules ont pris place, sous cette nouvelle forme, presque sans aucune modification, mais quelques-uns, surtout les plus importants, comme *Saül* et *David,* ont pris une extension considérable. J'ai ajouté au dernier Livre l'histoire de l'usurpateur Hérode, qui sert de transition entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

De plus, pour guider le lecteur et l'aider à suivre la marche des événements, j'ai mis en tête des chapitres la date des faits relatés. Il n'y a pas, à vrai dire, de chronologie biblique certaine : j'ai suivi la plus généralement adoptée d'après le texte hébraïque, qui fixe la naissance de Notre-Seigneur à l'an 4000 de la création du monde (1).

(1) Basé sur de faux calculs, Denys le Petit assigna l'an 4004 comme la première année de l'ère chrétienne, mais il est démontré que cette ère, dite vulgaire, retarde de quatre années. On cite en preuve la date du règne et de la mort d'Hérode le Grand. L'usurpateur fut proclamé roi de Judée par le Sénat romain, l'an de Rome 714. D'après l'historien Josèphe, il régna trente-sept ans et mourut par con-

Mais le perfectionnement le plus notable de cette histoire, c'est la division des deux volumes en dix-sept livres, enchaînés les uns aux autres, et marquant, pour ainsi dire, les étapes de la Providence divine sur ce monde qu'elle veut racheter par le sang de l'Homme-Dieu. Lisez la table des matières, et vous verrez les faits et gestes de Dieu dans cette merveilleuse et tragique histoire. Vous le verrez se choisir un peuple qu'il appelle son peuple, pour propager au milieu des nations idolâtres la gloire de son Nom. Si ce peuple lui est fidèle, il fait en sa faveur des miracles qui épouvantent. Il écrase ses persécuteurs; il tire Israël de l'Égypte, lui faisant passer à pied sec les flots de la mer Rouge; il le nourrit pendant quarante ans au désert, d'un pain descendu du ciel, il l'introduit dans la terre promise par une suite de prodiges inouïs. Il lui donne un roi selon son cœur, David, qui fait oublier tous les potentats de ce monde. Si, au contraire, son peuple devient infidèle, il lui envoie des châtiments terribles, il chasse les dix tribus à Ninive, il exile à Babylone les fils révoltés de Jérusalem, il les livre aux Perses, aux Grecs, aux Romains, et il les force à publier chez tous les peuples la gloire de Jéhovah. Puis, quand les idolâtres, instruits par ce peuple missionnaire, appellent à grands cris le Rédempteur promis, Dieu envoie sur

séquent l'an de Rome 750. Or, Denys le Petit fait naître Jésus-Christ l'an de Rome 753, le 25 décembre, c'est-à-dire quatre ans après la mort d'Hérode, ce qui est tout à fait inconciliable avec la Bible. (V. Vigouroux, *Dict. de la Bible,* t. II, p. 734.) Jésus-Christ naquit donc, non l'an de Rome 753, mais le 25 décembre 749, quatre ans avant l'ère vulgaire.

la terre son divin Fils, qui monte sur une croi: attirer à lui toutes les nations, et chanter avec e gloire de Jéhovah, le seul vrai Dieu, le roi im: des siècles.

Puissent ces trois volumes devenir la *Bible d milles,* et ces *Récits* remplacer, aux veillées dı ma vieille Bible de Royaumont. C'est le vœu le pl dent d'un vieillard qui, à l'âge de soixante-dix-sep se souvient encore des salutaires impressions (naître dans son jeune cœur la lecture du Liv Dieu.

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES

ADAM ET NOÉ

I

LA COUR CÉLESTE

Au commencement et avant toute création, Dieu seul existait. Et comme il existe par lui-même, immense, éternel, infini, possédant en lui-même comme dans sa source la plénitude de l'être et de la vie, il s'est donné un nom qui marque sa nature, nom absolument incommunicable : « Je suis Jéhovah, dit-il, je suis Celui qui est. »

Et cependant, bien qu'il n'y ait qu'un Dieu, il y a en lui trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père en se contemplant lui-même engendre son Fils, et de l'amour mutuel du Père et du Fils procède le Saint-Esprit. C'est le mystère de l'adorable Trinité, à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles.

Dieu n'est donc pas solitaire dans son éternité, mais il trouve sa joie, sa gloire, sa béatitude infinie dans les ineffables relations des trois Personnes entre elles. Néanmoins pour manifester sa puissance, sa sagesse et son amour, il résolut de créer en dehors de lui le ciel et la terre, et dans cette double demeure une multitude innombrable d'êtres

distincts qui représenteraient à des degrés divers, comme en autant d'images plus ou moins ressemblantes, ses infinies perfections.

Au ciel il créa les Anges, purs esprits comme lui, dont l'innombrable armée forme la cour du grand Roi. Divisés en trois grandes hiérarchies, les Assistants au trône, les Administrateurs du royaume, les Légats du souverain, ils exécutent avec fidélité les sublimes fonctions dont ils sont investis. Dans la première hiérarchie figurent les Séraphins. qui s'enivrent d'amour à la source même de l'amour; les Chérubins, profonds contemplateurs de l'éternelle Vérité; les Trônes, spécialement chargés de transmettre aux esprits inférieurs les communications divines. Dans la seconde hiérarchie, viennent les Dominations, les Principautés et les Puissances. Comme dans une armée bien ordonnée, les Dominations représentent les chefs supérieurs; les Principautés, les chefs secondaires; les Puissances, les officiers destinés à faciliter l'exécution des ordres en écartant les obstacles. La troisième hiérarchie remplit les missions transmises par les hiérarchies supérieures. Les Vertus suspendent les lois de la nature par des opérations miraculeuses, les Archanges servent d'ambassadeurs dans les circonstances extraordinaires, les Anges sont envoyés près des créatures inférieures pour leur communiquer les pensées divines, ou veiller sur celles dont la garde leur est confiée.

Ce sont là les neuf chœurs d'esprits angéliques, créés par Dieu dès le commencement pour chanter l'hymne à sa gloire : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » Mais, avant de leur ouvrir les portes du ciel pour se manifester à eux et les rendre ainsi participants de sa gloire, de sa puissance et de son infinie béatitude, il exigea de leur volonté libre un acte d'humilité, c'est-à-dire qu'ils reconnussent leur néant en présence du Créateur, et leur impuissance à s'élever jusqu'à lui par les forces naturelles de leur intelligence. Après cet acte formel d'absolue dépen-

dance, Dieu consentait à les introduire dans son paradis; mais cette exigence, si juste qu'elle fût, occasionna dans les milices angéliques une véritable révolution.

Au-dessus des millions et des millions d'esprits qui composent les neuf chœurs, brillaient tout étincelants de lumière les sept anges privilégiés de Dieu. Parmi les Assistants à son trône, ceux-là figuraient au premier rang, et parmi eux, comme Prince de toute la milice céleste, le plus beau de tous, l'éblouissant Lucifer. Au premier mot de néant et d'impuissance, ce dernier oublia la Divinité, arrêta son regard sur sa propre excellence, et conçut une pensée d'orgueil :

« Je monterai jusqu'au ciel, s'écria-t-il, je placerai mon trône au-dessus des astres de Dieu, et je serai semblable au Très-Haut[1]. »

Des milliers de voix, parties de toutes les hiérarchies et de tous les chœurs, lui firent écho :

« Nous monterons jusqu'au ciel, nous serons semblables au Très-Haut. »

A l'instant même un des principaux archanges, s'élevant contre le révolté, poussa ce cri de vérité qui retentit à travers les neuf chœurs :

« Qui est semblable à Dieu? »

Une clameur formidable, composée de myriades de voix, répéta :

« Qui est semblable à Dieu? »

L'épreuve avait séparé les anges en deux camps. Les fidèles s'étaient groupés autour de Michel, dont la noble exclamation lui valut ce nom glorieux[2]; les révoltés entouraient leur chef Lucifer, quand tout à coup, la voix de l'Éternel, couvrant toutes les voix, prononça distinctement ce jugement solennel :

« Anges fidèles, venez jouir de la gloire qui vous est préparée. Et vous, maudits, allez au feu éternel. »

1. Isaïe, XIV, 12.
2. Michaël veut dire : Qui est semblable à Dieu?

Aussitôt le ciel s'ouvrit, et les esprits bienheureux sormais confirmés en grâce, occupèrent les sièges qu étaient destinés. Les réprouvés au contraire, fixés leur péché, privés de la grâce pour toujours, tc rent comme autant d'astres frappés de la foudre au profond des enfers. Devenus par leur faute les vrais g du mal, ils n'auront d'autre occupation que de ravir à sa gloire et de perdre les créatures de Dieu comme sont perdus eux-mêmes.

II

ADAM ET ÈVE. — L'ÉDEN

Dieu avait décrété de tirer du néant d'autres créatures qui occuperaient un jour, si elles lui restaient soumises, les sièges laissés vides par la chute des anges prévaricateurs. D'une nature inférieure aux esprits célestes, il voulait cependant les élever jusqu'à lui par un don merveilleux de son amour. Mais à ces êtres nouveaux il fallait une demeure appropriée à leur condition particulière, et c'est pourquoi il avait créé la terre en même temps que le ciel.

La terre n'était jusque-là qu'une matière élémentaire, informe, confuse, sans ordre, sans mouvement et sans vie, nageant au sein d'un immense océan. Les ténèbres recouvraient cet abîme sans rivages, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux comme pour préparer à l'action créatrice ces germes du monde à venir.

Quand fut arrivé le moment fixé par ses décrets, Dieu se mit à l'œuvre. En six jours ou périodes successives, il tira de ce chaos l'immense et magnifique univers.

Le premier jour, il créa le fluide lumineux qui répandit dans ce grand corps inerte chaleur et mouvement. « Que la lumière soit! » dit-il, et la lumière fut : il sépara la lumière d'avec les ténèbres et donna le nom de jour à la lumière, et aux ténèbres le nom de nuit.

Le second jour il dit : « Que le firmament s'élève au milieu des eaux et forme entre elles une ligne de séparation. » A l'instant, d'une matière subtile et déliée, se forma l'atmos-

phère qui divisa les eaux supérieures des inférieures. Le firmament prit le nom de ciel.

Le troisième jour il commanda aux eaux qui sont sous le ciel de se rassembler en un seul lieu pour laisser paraître l'élément aride. Obéissant à sa voix, les eaux se précipitèrent dans de vastes réservoirs, et la masse solide apparut avec ses vallées et ses montagnes. Dieu l'appela Terre et donna aux grands amas d'eaux le nom de Mers. Son œil se reposa sur cette nature riche et féconde, bien qu'inanimée encore, et il ne put s'empêcher d'admirer ce fruit de sa bonté. Il ajouta cependant : « Que la terre produise des herbes verdoyantes chargées de leur graine, et des arbres qui portent des fruits chacun selon leur espèce. » La terre produisit des herbes et des arbres fruitiers, et Dieu admira cette végétation, premier vestige de vie sur ce limon sorti du sein des eaux.

Le quatrième jour, Dieu créa les astres. « Que des corps lumineux naissent au firmament du ciel, dit-il, pour diviser le jour d'avec la nuit, marquer les saisons, les jours et les années, et aussi pour éclairer la terre. » Et il fit deux grands luminaires, le soleil pour présider au jour, la lune pour présider à la nuit. Il créa aussi ces multitudes innombrables d'étoiles qui scintillent à la voûte des cieux, et dont l'ordonnance et la splendeur publieront à jamais la sagesse et la puissance de Celui qui les a lancées dans l'espace.

Le cinquième jour, Dieu dit : « Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans leur sein, et des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel. » A sa parole, d'énormes poissons, ayant vie et mouvement, s'agitèrent dans les eaux; et dans l'air voltigèrent des oiseaux de différentes espèces. Dieu les bénit en disant : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez les mers; et vous, oiseaux, multipliez-vous sur terre. »

Le sixième jour, Dieu donna ordre à la terre de produire des animaux vivants chacun selon son espèce, animaux domestiques, bêtes sauvages et reptiles. Et la terre se

couvrit d'animaux de toute espèce, doués de vie et de mouvement.

Mais cet univers avec ses terres et ses mers, son soleil et ses étoiles, ses poissons et ses oiseaux, n'était que le royaume destiné à la sublime créature dont Dieu voulait faire son chef-d'œuvre et le souverain de toute la création. Avant de lui donner le jour, il se recueillit un instant comme pour prendre conseil des trois personnes divines : « Maintenant, dit-il, faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Dieu prit un peu de poussière détrempée d'eau et en forma un corps magnifique, mille fois plus beau que celui des animaux sortis jusque-là du néant; mais, à la différence des animaux, cette statue charmante était privée de vie et de mouvement. Soufflant alors sur son visage, Dieu lui communiqua un esprit de vie qui anima tout le corps. Ce souffle de vie, c'était l'âme, véritable image de Dieu qui le rendait capable de penser comme Dieu, de vouloir et d'aimer comme Dieu, de se déterminer librement comme Dieu. De plus, pour que l'enfant ressemblât plus parfaitement au père, outre les dons de la nature, Dieu le combla de tous les dons de la grâce, afin de pouvoir un jour l'admettre dans la société des anges au séjour de sa gloire.

Dieu contemplait ce fils de son cœur en extase devant lui. « Il n'est pas bon, dit-il, que l'homme demeure seul : donnons-lui un aide semblable à lui. » A peine avait-il dit ces mots qu'un profond sommeil s'empara d'Adam, pendant lequel Dieu lui tira une de ses côtes, dont il forma la femme. L'ayant amenée devant Adam, celui-ci s'écria : « C'est l'os de mes os, et la chair de ma chair; et c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, car ils seront deux dans une même chair. »

Inspiré par Dieu, Adam proclamait la grande loi de la famille humaine. Le Seigneur bénit les deux époux : « Croissez et multipliez-vous, leur dit-il : remplissez la

terre, et dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre. »

Alors Dieu jeta un regard sur toutes les choses qu'il venait de faire au ciel et sur la terre, et il vit que tout était bien, parce que toutes les créatures sorties de ses mains reproduisaient une ombre, un vestige quelconque de ses infinies perfections, et proclamaient ainsi la gloire de leur auteur.

Le septième jour, ayant terminé toutes ses œuvres, il se reposa. Ce jour de son repos, il le bénit, le sanctifia comme un jour qui devait lui être particulièrement consacré. Et de même qu'en ce jour-là il avait cessé de créer, il voulut que l'homme cessât de travailler, afin de s'élever par la prière et l'action de grâces jusqu'au Père qui est dans les cieux, ce Père infiniment bon qui conversait avec lui et le traitait presque comme un ange de sa cour.

Le jour où il couvrit de plantes et d'arbustes le globe nouvellement formé, Dieu créa aussi le jardin de l'Eden, paradis délicieux qui sur terre devait donner à l'homme un avant-goût des plaisirs du ciel. On y trouvait des arbres majestueux, des fleurs qui enchantaient le regard, les fruits les plus suaves. Quatre bras d'un même fleuve arrosaient l'Éden et y entretenaient la fraîcheur et la fécondité : le Phison qui entoure Evilath, le pays de l'or et des pierres précieuses; le Géhon, dont les eaux descendent vers le pays de Chus; le Tigre et l'Euphrate, voisins de l'Assyrie. C'est dans ce paradis de la terre que Dieu plaça l'homme sorti de ses mains.

Dès lors commença pour lui une vie d'ineffable félicité. Dieu l'avait créé, non pas enfant sans raison, ni adolescent sans instruction, mais à l'âge d'homme parfait. Doué d'une intelligence supérieure en sa qualité de chef de l'humanité, il possédait de plus par un don spécial toutes les sciences que l'homme peut acquérir ici-bas, et qu'il devait transmettre à ses descendants. Les mystères de la nature n'avaient point de secrets pour lui. Dieu lui amena tous les

animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel afin qu'il leur donnât un nom. Adam les considéra l'un après l'autre, et pénétra si bien leur nature intime qu'il leur imposa instantanément à chacun le nom qui exprimait le mieux leur être et leurs propriétés. En outre, Dieu lui avait révélé les mystères de sa Divinité, mystères qu'aucune créature ne peut pénétrer sans une lumière surnaturelle. Sa foi vive lui représentait constamment ce Dieu de bonté qui, non content de lui avoir donné la vie naturelle et les joies de l'Éden, lui préparait une vie plus sublime et des joies plus grandes dans le Paradis du ciel.

Son amour égalait sa foi. Les vertus qui remplissaient son cœur, en modérant toutes les passions, tenaient sa volonté constamment attachée à Dieu. Son cœur se répandait en continuelles actions de grâces au souvenir des bienfaits dont le créateur l'avait comblé. Beauté des cieux, magnificences de la terre, tout le jetait dans un saint ravissement. Interprète de la création dont il était le roi, sa vie était un hymne à la gloire du grand Dieu qui l'avait tiré du néant.

Et ce bonheur était sans mélange : affranchi de la fatigue et de la douleur, l'homme ne souffrait ni des intempéries des saisons, ni des maladies, ni d'aucun accident. Sans doute il devait travailler pour conserver au paradis sa beauté primitive, mais ce travail, loin de lui être à charge lui procurait une occupation pleine de charmes.

Il n'avait pas non plus à redouter que le temps vînt terminer trop tôt les jours fortunés de l'Éden. Bien que son corps, composé de grains de poussière, dût naturellement se dissoudre et périr, Dieu le préservait, par une grâce spéciale, de cette ruine inévitable. Au centre du paradis, un arbre merveilleux, appelé l'arbre de vie, possédait la vertu de maintenir le corps dans une perpétuelle jeunesse. Immortel en dépit de sa chair mortelle, l'homme devait passer un certain nombre de siècles sur cette terre ; puis, son épreuve terminée, être transplanté dans le ciel pour y

jouir avec les anges de la vision de Dieu. Seulement, à ce don d'immortalité le Très-Haut avait mis une condition, du reste très facile à remplir.

A côté de l'arbre de vie s'élevait dans l'Éden un autre arbre chargé de beaux fruits, l'arbre de la science du bien et du mal. Voulant soumettre Adam à une épreuve avant de lui assurer la jouissance d'une félicité irrévocable et éternelle, Dieu lui imposa ce commandement : « Vous pourrez manger de tous les fruits du paradis, mais vous ne toucherez pas à l'arbre de la science du bien et du mal. Le jour où vous mangerez de son fruit, vous mourrez de mort. »

Adam aimait assez son Créateur pour accepter de grand cœur tous ses préceptes. D'un autre côté, la parfaite modération de ses désirs et l'abondance de fruits que produisait le paradis le prémunissaient contre l'envie de toucher au fruit défendu. Mais au dehors était l'ennemi, et Adam ne comprit pas assez pourquoi, tout en lui disant de cultiver le jardin, Dieu lui prescrivait aussi de le garder.

III

LE SERPENT ET L'IMMACULÉE

L'être invisible, qui du dehors surveillait les deux créatures privilégiées de Dieu et méditait leur ruine, c'était Lucifer, l'archange foudroyé. Devenu l'adversaire de Dieu par suite de la malédiction qui pesait sur lui et sur ses adhérents, il épiait l'occasion de nuire à son vainqueur en détruisant ses œuvres. Il ne put assister sans rugir aux diverses créations par lesquelles Dieu manifesta sa puissance, à la formation du beau palais de l'Eden, surtout à la naissance des deux êtres merveilleux qui devaient l'habiter. Aussitôt qu'il eut reconnu, sous l'enveloppe matérielle, des âmes intelligentes, des esprits destinés sans doute à tenir au ciel la place occupée par lui et les siens : « Il ne sera pas dit, hurla-t-il avec rage, que cet homme de boue éclipsera l'ange des cieux, et que Jéhovah sera glorifié par cette nouvelle race de créatures. » Dès lors il médita les moyens de perdre Adam et Ève comme il s'était perdu lui-même.

Pour réussir, il crut prudent de s'adresser directement à la femme, qui lui parut plus crédule et plus faible que l'homme. Comme les anges apparaissaient sous diverses formes sensibles aux habitants de l'Eden et s'entretenaient familièrement avec eux, il revêtit la forme du serpent, l'animal le plus propre à symboliser son infernale malice, et se glissa dans le paradis. La femme était seule, non loin

de l'arbre de la science du bien et du mal. Il s'approcha d'elle, la félicita de son bonheur, des dons admirables que Dieu lui avait prodigués, et particulièrement de cette demeure enchanteresse où il l'avait placée.

« Mais pourquoi donc, ajouta le perfide, vous a-t-il défendu de manger de tous les fruits du paradis? »

Et en disant ces mots, il désignait l'arbre de la science du bien et du mal. Ève répondit simplement :

« Nous pouvons user pour notre nourriture de tous les fruits du paradis, mais, quant à l'arbre placé au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger et même d'y toucher, et cela sous peine de mort. »

Audacieux comme un damné, Satan ne craignit pas de donner à Dieu le plus formel démenti :

« N'en croyez rien, s'écria-t-il d'un ton de certitude absolue, vous ne mourrez point. »

Ève aurait dû fuir avec horreur l'infâme serpent aussitôt que sa bouche venimeuse eut exhalé ce premier blasphème, mais cette bouche était en même temps si mielleuse qu'elle écouta encore :

« Non, non, continua le tentateur, vous ne mourrez pas. Dieu ne vous a fait cette défense que par envie : il sait à merveille que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, vous connaîtrez le bien et le mal, et vous serez comme des dieux. »

Cette parole d'orgueil troubla la tête de la femme comme elle avait troublé l'esprit des anges. Elle se vit déjà en possession d'une vie supérieure à celle dont elle jouissait, élevée jusqu'à Dieu lui-même, connaissant le bien et le mal. L'intelligence n'aurait plus rien à désirer, le cœur nagerait dans un océan de joies. Sous l'empire de cette exaltation, elle jeta les yeux sur l'arbre de la science et le trouva plus beau que les autres arbres du paradis. Ses fruits devaient être plus savoureux, plus délectables que les autres fruits. A l'orgueil, à la curiosité vint se joindre l'attrait de la sensualité : en dépit du précepte formel de

Dieu, elle s'approcha de l'arbre, cueillit un des fruits et le mangea.

Après ce premier succès, le serpent disparut. Avec cette perspicacité merveilleuse que les esprits angéliques ont conservée malgré leur chute, il devina que la femme, trompée par lui, suffirait, à elle seule, pour tromper son mari. En effet, après avoir commis son crime, Ève se dirigea aussitôt vers l'endroit où se trouvait Adam. Elle lui raconta la rencontre du serpent, la conversation qui s'était engagée entre elle et lui, et comment, en s'incorporant le fruit de l'arbre de la science, l'homme pouvait s'égaler à Dieu. La preuve qu'on pouvait manger ce fruit sans craindre la mort dont Dieu les avait menacés, c'est qu'elle l'avait fait, et que rien de mal ne lui était arrivé.

Adam se laissa persuader. Autant par esprit d'orgueil que pour ne pas déplaire à sa compagne, il mangea le fruit que celle-ci lui présentait.

C'était le moment fatal, car Dieu avait attaché la peine à la faute dont se rendrait coupable le chef de l'humanité. A l'instant, comme si un poison violent eût pénétré dans le corps et dans l'âme, les deux criminels sentirent tout leur être déchoir et s'amoindrir. Leur esprit s'obscurcissait, leur cœur se remplissait de viles passions qui les faisaient rougir. Honteux de leur nudité, dont leur innocence ne s'était point aperçue jusque-là, ils entrelacèrent des feuilles de figuier dont ils firent des ceintures pour se couvrir. La nature, tout à l'heure si riante, leur parut tout en deuil. Comme écrasés sous le poids de l'anathème qui pesait sur leur tête, ils se prirent à trembler, se demandant ce qu'ils répondraient au Seigneur le jour où il leur demanderait compte de leur désobéissance.

Hélas! la parole du serpent s'était accomplie : leurs yeux s'étaient ouverts, et ils connaissaient maintenant le bien et le mal!

Au moment de la brise du soir, les deux coupables entendirent une voix qui résonnait dans le paradis et

ils coururent se cacher dans un épais taillis, craignant que ce ne fût leur juge. C'était en effet la voix de Dieu, voix formidable qui sommait les prévaricateurs de se présenter devant lui.

« Adam, où es-tu? disait le Seigneur, et chacune de ces paroles, répétée par les échos, retentissait dans leur âme comme autant de coups de tonnerre.

— Seigneur, répondit l'infortuné, j'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai craint de paraître en votre présence dans l'état de nudité où je me trouvais : c'est pourquoi je me suis caché.

— Et qui donc t'a appris à rougir de toi-même, sinon le fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? »

Adam ne craignit pas de rejeter lâchement la faute sur sa femme.

« La femme que vous m'avez donnée pour compagne, dit-il, m'a présenté du fruit défendu, et j'en ai mangé.

— Pourquoi as-tu agi de la sorte? reprit le Seigneur en s'adressant à Ève.

— Le serpent m'a trompée, dit celle-ci en s'excusant à son tour : j'ai mangé ce fruit sur sa parole. »

De coupable en coupable Dieu arrivait ainsi au premier auteur du mal, à ce Lucifer maudit, à ce banni du ciel. Déjà le révolté se félicitait de sa victoire. Évidemment Dieu allait traiter les deux coupables comme les anges rebelles et les précipiter avec eux dans les enfers. Sa justice exigeait une réparation proportionnée à l'offense, et d'ailleurs Dieu n'avait-il pas dit que la prévarication entraînerait la mort? Le méchant ignorait encore toutes les ressources d'amour dont dispose l'infinie bonté.

A l'heure même où s'accomplissait le crime du paradis terrestre et la désobéissance de l'homme, les trois personnes divines s'occupaient au ciel de l'expiation et de la réparation. Ni l'homme sur la terre ni l'ange dans le ciel ne pouvaient compenser par leurs satisfactions l'injure faite à la Majesté divine. Dieu seul était assez grand

pour payer la dette d'Adam, le sauver de la mort éternelle, et ainsi déconcerter les plans de Lucifer. Poussé par son amour pour l'homme et son zèle pour la gloire de son Père, le Fils de Dieu ne recula pas devant cette tâche. Il s'offrit à descendre sur terre, à se faire homme, à mourir pour les coupables, et à donner son sang pour leur rançon. Le Père ayant accepté son sacrifice, la Justice et la Miséricorde purent s'embrasser au sein de la Divinité.

Le démon ignorait ce mystère; aussi quelle ne fut pas sa déception quand il entendit sortir de la bouche de Dieu cette solennelle prophétie : « Parce que tu as provoqué ce péché, tu seras maudit entre tous les animaux. Tu ramperas dans la poussière, et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. » Après cette malédiction qui tombait sur Satan et sur le serpent qui lui avait servi d'organe, le Seigneur lui découvrit le mystère de la rédemption de l'homme, et comment une femme issue de celle qu'il avait trompée, le vaincrait, lui et les siens. « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Tu tâcheras de la mordre au talon, mais elle t'écrasera la tête. »

Dans le lointain des âges apparut aux yeux de Satan comme une vision de l'Immaculée; il s'enfuit aux enfers en poussant un cri de rage, et jura une haine éternelle à cette femme et au fils qui naîtrait d'elle.

Adam et Ève restèrent seuls devant leur juge, humiliés de leur faute, mais non plus désespérés. Dieu leur révéla le mystère de son amour, leur promit solennellement un Rédempteur, et les chargea de transmettre à leurs descendants la foi et les préceptes qui assureraient leur salut en les réintégrant dans tous les privilèges dont le péché les avait dépouillés. Toutefois, s'il leur faisait grâce de la peine éternelle, sa justice exigeait qu'ils fissent pénitence sur la terre. S'adressant donc à la femme, il prononça son châtiment comme épouse et comme mère :

« Je multiplierai tes enfants, lui dit-il, mais aussi tes douleurs. Tu enfanteras dans l'angoisse et les larmes, tu vivras sous la puissance de ton mari, qui désormais te dominera. » Adam ne fut pas épargné : « Parce que, lui dit-il, écoutant la voix de ta femme, tu as mangé le fruit défendu, la terre sera maudite à cause de ton péché, et tu n'en tireras ta nourriture qu'à force de la travailler tous les jours de ta vie. Elle produira des ronces et des épines, et tu seras réduit à te nourrir de l'herbe des champs. Ainsi tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Alors seulement eut lieu le dénouement de ce lugubre drame. Dieu donna aux deux pénitents des vêtements de peau pour se couvrir et pour se défendre contre l'inclémence des saisons. Puis quand il les vit ainsi déchus de leur ancienne gloire, plus ressemblants à des animaux qu'à des êtres humains, il leur jeta cette parole d'ironie : « Eh bien, Adam, te voilà semblable à nous, maintenant tu connais le bien et le mal! » A ce mot qui lui rappelait son fol orgueil, Adam baissa la tête. « Et maintenant, ajouta le Seigneur, de peur que la tentation ne vous prenne de toucher à l'arbre de vie et de manger de son fruit pour échapper à la mort, sortez de ce lieu de délices. » Et il les chassa de l'Eden.

Confondus et comme anéantis, les deux condamnés prirent le chemin de l'exil, pendant que, sur l'ordre de Dieu, un chérubin armé d'une épée flamboyante se plaça sur le chemin qui conduisait à l'arbre de vie. Et cependant, pour consoler sa compagne, Adam lui donnait le nom d'Ève, *mère des vivants*. Elle transmettrait à ses fils la vie du temps, et Celle qui devait réparer sa faute en écrasant le serpent, leur communiquerait par son Fils la vie qui ne passe pas. Ainsi, par la bonté de Dieu, la douce espérance adoucissait les douleurs des deux exilés du paradis.

IV

MEURTRE D'ABEL

A. M. 129 — A. C. 3872[1]

Au sortir de l'Éden, Adam eut un premier enfant à qui, dans la joie de se voir revivre, il imposa le nom de Caïn, en disant : « Je possède un homme par la grâce de Dieu. » Quand Ève lui donna un second enfant, il l'appella Abel, c'est-à-dire vanité, en souvenir des joies éphémères du paradis. Les deux frères grandirent sous les yeux de leurs parents, qui s'étonnaient de trouver en eux une grande diversité de caractère et d'aptitudes. L'un était violent, l'autre doux et pacifique.

Caïn, le violent, devint avec le temps agriculteur; le doux Abel se fit pasteur de brebis. Or, après bien des années et quand déjà les familles s'étaient multipliées, il arriva que les deux frères offrirent ensemble un sacrifice au Seigneur. Le pieux et juste Abel présenta au Seigneur les premiers-nés de ses troupeaux et les chairs les plus succulentes des victimes. Aussi Dieu daigna-t-il jeter sur lui un regard favorable et accepter ses présents. Au contraire, plus jaloux des cœurs que des présents, il rejeta les offrandes de l'orgueilleux et vindicatif Caïn.

Cette préférence dont son frère était l'objet fit naître dans le cœur de Caïn des sentiments de jalousie et de vengeance. Son visage abattu, ses traits contractés, ses yeux

1. An du monde, 129. — Avant le Christ, 3872.

hagards, trahissaient les passions qui bouleversaient âme. Dieu, qui voyait ses mauvais desseins, lui en fi reproche : « Caïn, lui dit-il un jour, pourquoi cette ir tion, pourquoi ce visage sombre et abattu? Fais le l et tu seras récompensé; mais souviens-toi que si tu le mal, ton péché se dressera toujours devant tes yeux. mauvais désirs agitent ton cœur, mais tu es libre e peux les dominer. »

Caïn resta sourd à la voix de Dieu. Un autre es celui qui avait ruiné l'homme dans le paradis, lui sou au cœur le ressentiment et la vengeance. Il l'obsédai pensées impies et criminelles. « Dieu, lui disait-il, montrait injuste envers Caïn. Pourquoi lui préférait-il frère Abel; et lui, Caïn, l'aîné des fils d'Adam, deva souffrir qu'on le méprisât de la sorte » ?

Surexcité par ces inspirations diaboliques, Caïn de furieux. Un jour il dit à l'innocent Abel : « Allons r promener à la campagne. » Ils sortirent ensemble, et, l qu'ils furent dans les champs, loin de tous les rega Caïn se précipita sur son frère et le tua.

Ses yeux s'ouvrirent aussi devant la mort qu'il vc pour la première fois. A l'aspect du cadavre ensangl de son frère, de ce visage décoloré, de ces lèvres mu et flétries, de ces membres inertes, Caïn, livide de terr se prit à trembler et s'enfuit, cherchant une caverne antre quelconque où il pût se cacher pour se dérober colère de Dieu. Mais bientôt une voix fit rententir à oreille ces paroles menaçantes :

« Caïn, où est ton frère Abel?

— Je ne sais, répondit le meurtrier : suis-je le gar de mon frère?

— Caïn, qu'as-tu fait? reprit la voix plus menaç encore, le sang de ton frère Abel crie de la terre jus moi. Tu seras maudit sur cette terre qui s'est entr'ouv pour boire le sang de ton frère, ce sang que tes mains versé. Tu auras beau déchirer son sein, elle te refu

ses fruits. Fugitif et vagabond, tu traverseras ses vallées et ses montagnes sans y trouver un lieu de repos. »

Devant ces anathèmes, l'arrogance de Caïn se changea en désespoir :

« Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne jamais le pardon, dit-il. Chassé aujourd'hui de ma famille, réduit à me cacher de devant votre face, je m'en irai donc fugitif et vagabond au milieu du monde, et quiconque me rencontrera se croira autorisé à tuer celui que Dieu a maudit.

— Non, répondit le Seigneur, il n'en sera pas ainsi, mais celui qui tuera Caïn, je lui ferai sept fois subir ma vengeance. »

Et Dieu marqua d'un signe le front du fratricide, afin de le préserver de tout attentat dans les régions lointaines qu'il devait parcourir. Ayant donc quitté cette terre où le Seigneur aimait à se manifester aux hommes, Caïn erra longtemps çà et là et finit par s'établir à l'Orient de l'Eden, où il bâtit une ville qu'il appela, du nom de son fils, Hénochia.

C'était la cité de Satan. Le tentateur avait perverti le père, il régna sur les enfants, race violente et corrompue qui oublia le Seigneur et chercha son plaisir dans le meurtre et les excès les plus monstrueux. Après trois générations, les enfants de Caïn violèrent audacieusement les saintes lois du mariage : Lamech, fils de Mathusaël, épousa deux femmes, Ada et Sella. Ada donna le jour à Jabel, le père des pasteurs nomades qui habitent sous des tentes, et à Jubal, l'inventeur de la harpe et de la flûte. Sella mit au monde Tubalcaïn, dont l'habile marteau travaillait en perfection le fer et l'airain. Fier de sa force et du génie de ses enfants, Lamech disait à ses femmes : « J'ai tué un homme qui m'avait blessé, mais ne craignez rien : si la mort de Caïn doit être vengée sept fois, la mort de Lamech le sera soixante-dix-sept fois sept fois. »

Ainsi, confiants dans l'impunité que leur assurait une

audace sans bornes, les descendants de Caïn multipliaient les crimes sur la terre. Leur vie se passait dans le plaisir et la débauche. Sans s'inquiéter des révélations divines qu'Adam leur avait transmises, ni des exemples de pénitence qu'il leur donnait depuis son exil du paradis, tous leurs efforts consistaient à chercher ici-bas la plus grande somme de jouissances possible. Quant à la mort, avaient-ils besoin de s'en préoccuper, eux qui vivaient des siècles ?

Heureusement, pour la consolation d'Adam et d'Ève, une autre race, juste et bénie de Dieu, s'élevait à côté de ces criminels. Ils étaient âgés de cent trente ans, quand Dieu leur donna un fils pour remplacer Abel. Adam l'appela Seth, c'est-à-dire compensation ; et, en effet, il lui tint lieu du fils qu'il pleurait, marcha comme lui dans les voies du Seigneur, et lui fut substitué comme héritier des promesses divines. Seth eut pour fils Enos, qui se distingua aussi par sa piété envers Dieu. Sous son impulsion, ses frères et ses fils rendirent au Seigneur un culte public et se séparèrent complètement des familles Caïnites. Les descendants de Seth prirent le nom de fils de Dieu, tandis que les enfants de Caïn s'appelèrent fils des hommes. Les premiers, régénérés par la grâce du Dieu qu'ils aimaient et du Rédempteur qu'ils attendaient, étaient vraiment les fils privilégiés du Seigneur ; les autres, au contraire, issus de la corruption originelle et vivant de ses vices, restaient les fils de l'homme déchu, sous l'empire du démon, qui les tenait dans ses chaînes.

Cependant, après trois ou quatre générations, par suite de l'infirmité humaine, les fils de Seth se laissèrent plus ou moins entraîner au mal par les fils de Caïn. L'an 602, Dieu leur envoya un prophète, le pieux Enoch, qui marcha devant Dieu dans les voies de la justice et de la sainteté. Dans ses communications intimes avec le Seigneur, il reçut l'ordre de prêcher la pénitence aux coupables et d'annoncer au monde les prochaines vengeances de Dieu. Et il disait aux fils de Caïn : « Voici que le Seigneur ap-

proche. Il vient entouré des saintes milices pour faire justice à tous, punir les impies de leurs œuvres iniques et des blasphèmes qu'ils ont osé jeter à la face de Dieu[1]. » Durant plus de trois siècles, ces accents lugubres retentirent aux oreilles des pécheurs, puis la voix d'Enoch cessa de se faire entendre. En récompense de sa foi, Dieu avait enlevé de ce monde son fidèle serviteur sans le faire passer par les angoisses de la mort, et l'avait placé dans quelque mystérieux Eden, d'où le prophète reviendra, aux jours de l'Antéchrist, prêcher la pénitence aux nations[2].

Adam vécut assez longtemps pour assister à la formation des deux cités qui allaient se partager le monde : la cité de Dieu composée des fils de Seth, et la cité de Satan, composée des fils de Caïn. Témoin des crimes de ses fils, il entrevit les calamités qui s'apprêtaient à fondre sur eux. Le front dans la poussière, le vieux patriarche versait des larmes et demandait pardon à Dieu pour cette humanité que son péché avait conduite sur le bord de l'abîme. Après avoir ainsi vécu dans la pénitence, et mangé durant neuf cent trente ans un pain trempé de ses sueurs, il vit s'approcher cette mort, fruit de son péché, qui devait le coucher au tombeau, lui et toute sa race. Et il expira, les yeux de l'âme tournés vers le nouvel Adam qui devait le racheter, lui et les siens, effacer son péché, vaincre la mort, et enchaîner au fond des enfers le tentateur qui l'avait perdu.

1. Jud. Epist. Cath. 14-15.
2. *Translatus est in paradisum ut det gentibus pœnitentiam.* Ecclés. XLIV, 16.

V

LE DÉLUGE. — L'ARCHE DE NOÉ

A. M. 1536. — A. C. 2465.

Mille ans après la création du monde, la corruption devint universelle. Les enfants de Seth, oubliant leur titre d'enfants de Dieu, s'allièrent avec les filles de la race maudite, et leurs mœurs dégénérées les rendirent semblables aux enfants de Caïn. De ces unions naquirent de véritables géants, dont les monstrueuses impiétés, jointes à un effroyable débordement d'immoralité, semblaient autant de provocations à la justice divine.

Longtemps encore Dieu regarda d'un œil de pitié ces âmes dégradées qui se faisaient une gloire de leurs abominations; mais enfin, voyant leur malice extrême et la corruption radicale de leur esprit et de leur cœur, il se repentit d'avoir créé l'homme. Pénétré d'une douleur profonde, il s'écria : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que mes mains ont façonné, et j'envelopperai dans une ruine commune les hommes, les animaux, les reptiles, et jusqu'aux oiseaux du ciel, car j'ai regret de les avoir tirés du néant. »

La raison de cette détermination terrible, c'est que le Créateur ne reconnaissait plus, dans l'être abject et animalisé qu'il avait sous les yeux, l'âme créée à son image et à sa ressemblance. « Mon esprit, dit-il, ne peut demeurer avec l'homme, parce que ce n'est plus que de la chair. » Cependant, pour donner aux hommes de bonne volonté le

temps de faire pénitence, il consentit à laisser s'écouler cent vingt années avant d'exécuter le décret de destruction.

En ce temps-là vivait le patriarche Noé, fils de Lamech, de la descendance de Seth. Postérieur d'un siècle au père du genre humain, il était après dix générations l'héritier de la promesse. « Cet enfant, avait dit son père au moment de sa naissance, nous consolera sur cette terre maudite de nos labeurs et de nos douleurs. » Et en effet, Noé marcha toujours en la présence de Dieu, vivant d'une vie très parfaite. Non seulement il ne participait point aux désordres de ses contemporains, mais par ses exemples comme par ses discours il leur reprochait au nom de Dieu les dérèglements de leur conduite, en les menaçant des plus grands malheurs.

Or, vingt années après avoir décrété l'extermination de la race coupable, voyant que toute chair avait corrompu sa voie et que bientôt la mesure des iniquités serait remplie, Dieu dit à Noé : « J'ai résolu de faire périr tous les hommes. La terre est remplie de leurs iniquités; je la bouleverserai de fond en comble. Avec des pièces de bois aplanies, faites-vous une arche, enduite de bitume au dedans et au dehors, que vous diviserez en petits compartiments. Donnez-lui trois cents coudées de longueur, cinquante de largeur et trente de hauteur. Divisé en trois étages, l'édifice recevra le jour par une ouverture pratiquée dans sa partie supérieure, et l'on y accédera par une porte placée à l'une des extrémités. »

Après avoir tracé ce plan pour la construction de l'arche, Dieu fit connaître à Noé l'emploi qu'il voulait faire de ce gigantesque navire. « Je vais répandre sur la terre, lui dit-il, les eaux du déluge. Toute chair mourra, tout ce qui vit sera détruit. Mais je ferai alliance avec toi : tu entreras dans l'arche avec ta femme, tes fils et leurs femmes; tu y introduiras également un couple de tous les animaux, des reptiles et des oiseaux de chaque espèce, ainsi que les

vivres et subsistances nécessaires pour vous et pour eux. »

Noé se mit aussitôt à l'œuvre. Ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, travaillaient avec lui. Durant un siècle entier on les vit construire cette arche, on entendit Noé prophétiser la destruction du monde par un déluge universel; mais, au lieu de se convertir, les pécheurs traitèrent le patriarche de visionnaire et son vaisseau sauveur d'invention ridicule. Quelques jours avant la fatale échéance, ils allaient à leurs affaires comme auparavant, indifférents aux menaces, incrédules aux avertissements. Ils mangeaient et buvaient, mariaient leurs fils[1] et leurs filles, et ne s'occupaient que de leurs plaisirs, quand tout à coup la voix de Dieu se fit entendre à Noé : « Entrez dans l'arche, disait-il, vous et toute votre maison, car entre tous ceux qui vivent sur la terre, j'ai reconnu que vous étiez juste devant moi. Je prendrai patience encore sept jours, après lesquels je ferai pleuvoir durant quarante jours et quarante nuits, et j'exterminerai toutes les créatures qui vivent sur la terre. »

Noé obéit au Seigneur : il entra dans l'arche avec sa femme, ses fils et leurs femmes, et y fit entrer les animaux, les reptiles et les oiseaux, se conformant de point en point aux prescriptions qui lui avaient été faites.

Or, l'an six-centième du saint patriarche, le dix-septième jour du second mois, toutes les sources du grand abîme des eaux se rompirent et les flots débordèrent de toute part. En même temps les cataractes du ciel s'ouvrirent, la pluie tomba sur terre durant quarante jours et quarante nuits sans aucune interruption; la surface du sol se couvrit d'une nappe d'eau qui montait, montait toujours, engloutissant hommes et animaux. En vain les foules éperdues se rassemblaient-elles sur les lieux élevés pour échapper à l'ennemi qui les poursuivait : en un jour, en quelques heures, il les avait atteintes et submergées.

1. Matth. xxiv, 37.

Bientôt disparurent les arbres, les collines, les plus hautes montagnes même, noyées dans une mer sans rivages, qui dépassait de quinze coudées tous les sommets. La terre était ensevelie dans cet immense abîme comme au premier jour du monde, alors que Dieu se leva pour la tirer du sein des eaux. Les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux gisaient pêle-mêle au fond de ce sépulcre, sur lequel planait le silence de la mort.

Cependant, portée par les eaux, l'arche flottait sur la surface de l'abîme. Après cent cinquante jours d'inondation, quand le déluge eut accompli son œuvre de bouleversement et de destruction, Dieu se souvint de Noé et de sa famille, ainsi que des animaux renfermés dans l'arche. Les sources de la terre et les cataractes du ciel furent fermées, et la pluie cessa de tomber. Un vent violent se mit à souffler, ce qui amena une décroissance rapide des eaux.

Le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. Les eaux continuèrent à baisser jusqu'au dixième mois, au premier jour duquel les hauts sommets commencèrent à paraître. Noé laissa passer encore quarante jours; puis voulant s'assurer de l'état de la terre, il ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui ne revint plus. Volant çà et là sur les cimes abandonnées par les flots, les cadavres lui servirent de pâture. Quelque temps après, afin de voir si le sol était séché, Noé lâcha une colombe qui, n'ayant pu trouver une motte de terre pour se reposer, ni la moindre graine pour se nourrir, revint voleter à la fenêtre de l'arche. Noé étendit la main et la fit rentrer. Il attendit encore sept autres jours et lâcha de nouveau la colombe. Cette fois elle revint à lui sur le soir portant dans son bec un rameau d'olivier couvert de feuilles verdoyantes, d'où Noé conclut que les eaux avaient quitté la terre. Après sept nouveaux jours d'attente, envoyée de nouveau à la découverte, la colombe messagère ne revint plus.

L'an six cent un, au premier jour du mois, les eaux ren-

trèrent partout dans leur lit. Ayant ouvert le toit de l'arche, Noé jeta un regard autour de lui, et vit que la terre émergeait du sein de l'abîme. Le vingt-septième jour du second mois, les rayons du soleil l'avaient complètement desséchée. Alors la voix de Dieu se fit entendre à Noé : « Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils, et fais-en sortir les animaux, les oiseaux et les reptiles. Reprenez possession de la terre, afin d'y croître et de vous y multiplier. »

Cette terre, autrefois si belle et si riante, n'était plus, hélas! qu'une terre dévastée. Partout des herbes mortes ou flétries, des arbustes couchés sur le sol, des arbres penchés ou déracinés; partout, au milieu des ruines et des décombres, des terrains ravinés attestant les convulsions de la nature pendant ces longs jours d'inondation. Nulle trace de vie pour réjouir l'âme, nul oiseau pour égayer de ses chants ces mornes solitudes.

Quand Noé eut quitté l'arche et rendu la liberté aux animaux, son premier soin fut d'élever un autel au Seigneur pour lui témoigner sa reconnaissance. Il y offrit en holocauste des victimes choisies parmi les animaux et les oiseaux sortis de l'arche. L'odeur du sacrifice plut au Seigneur, qui promit de ne plus ensevelir le monde dans un cataclysme comme celui du déluge. « Désormais, dit-il, je ne répandrai plus la malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes. Je me souviendrai que tous les sens de l'homme et que toutes les pensées de son cœur l'inclinent au mal dès son adolescence. Et c'est pourquoi les êtres vivants ne périront plus par un boulversement de la nature, comme cela vient d'arriver, mais désormais, tant que la terre durera, les saisons suivront leurs cours : les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'hiver et l'été, la nuit et le jour, se succèderont dans un ordre régulier. »

Dieu donna ensuite à Noé, comme il l'avait donnée à Adam, la royauté sur tous les êtres de la création. « Crois-

sez et multipliez-vous, lui dit-il, à lui et à ses enfants, et remplissez le monde. Que les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre tremblent devant vous. Usez pour votre nourriture de tout ce qui vit et se meut ici-bas comme de toutes les productions du sol. Je n'excepte que la chair mêlée avec le sang, dont il vous est défendu de manger. » Dieu voulait par cette défense, apprendre à l'homme à respecter au moins le sang de son semblable. « Quiconque aura versé le sang de l'homme, image de la Divinité, ajouta-t-il, sera puni par l'effusion de son propre sang. » Les violences et les meurtres qui avaient déshonoré l'humanité avant le déluge ne légitimaient que trop cette loi et cette sanction.

Enfin Dieu déclara solennellement que le pacte d'alliance fait avec Noé et ses fils s'étendrait à leur race et à tous les êtres vivants sortis de l'arche et que, désormais, il n'y aurait plus de déluge pour exterminer tous les habitants de la terre. « Voici le signe de l'alliance, que je contracte avec vous et les générations qui vous suivront, ajouta-t-il : quand j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc apparaîtra dans les airs et me rappellera ma promesse de ne plus noyer le monde dans les eaux d'un déluge. »

Telle fut, au sortir de l'arche, la promesse faite par Dieu à Noé, le second père de la famille humaine. Une seconde fois le père du péché et de la mort, Satan, dut avouer sa défaite : il avait entraîné l'homme dans le bourbier du vice et forcé Dieu pour ainsi dire à ensevelir dans un abîme des fils qui lui faisaient honte; il croyait en avoir fini avec la race d'Adam, mais il avait compté sans le juste Noé, comme au paradis il avait compté sans le Rédempteur.

VI

LA DISPERSION

A. M. 1800 à 1900[1]

Les fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, furent les pères des trois races d'hommes qui repeuplèrent la terre après le déluge. Une faute grossière qui attira sur Cham la malédiction paternelle, l'établit, lui et les siens, dans un état d'infériorité qui durera jusqu'à la fin des siècles.

Le patriarche Noé s'appliquait à cultiver la terre. Ayant planté la vigne dans ses champs, il but du vin dont il ne connaissait pas la force et s'endormit, sous l'influence de l'ivresse dans une position peu décente. Cham s'en aperçut par hasard, courut aussitôt vers ses frères, et leur raconta ce qu'il avait vu sans aucun respect pour les lois de la piété filiale. Ceux-ci, au contraire, pleins de vénération pour le saint patriarche, s'approchèrent de lui pendant son sommeil, et le couvrirent d'un manteau sans avoir jeté les yeux sur lui. En se réveillant de son long assoupissement Noé apprit ce qui s'était passé, et avec quelle indignité son second fils l'avait traité. Il fit comparaître devant lui les trois frères pour leur manifester, à cette occasion, leurs destinées futures.

Les paroles du vieillard furent brèves, mais significatives. S'adressant d'abord à Cham, le fils coupable, il le pu-

1. Date approximative. L'Écriture n'assignant point à ce fait une date fixe, les auteurs se sont divisés sur ce point.

nit dans son fils, c'est-à-dire dans sa race. « Maudit soit Chanaan, s'écria-t-il; qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. » Sem, qui était l'aîné, reçut la grande bénédiction. Noé lui annonça que de sa race naîtrait le Rédempteur promis au monde. « Le Seigneur, dit-il, le Dieu de Sem sera béni des peuples. » Quant à Japhet, il lui promit d'immenses possessions, et qu'un jour le Dieu de Sem serait aussi son Dieu. « Que le Seigneur, lui dit-il, dilate ton empire et te fasse habiter dans les tabernacles de Sem. » A tous les deux il ajouta : « Chanaan sera votre esclave. »

L'oracle ne tarda pas à se vérifier. Après trois générations, les fils de Noé se voyaient entourés de nombreux fils et petits-fils, de sorte que l'émigration devint nécessaire. Noé leur rappela que Dieu leur avait commandé de se répandre sur la terre, afin de la cultiver et de la peupler. Un grand nombre de familles quittèrent donc les plateaux de l'Arménie pour se répandre dans les plaines de Sennaar entre le Tigre et l'Euphrate, où bientôt, grâce à la fécondité du sol, ils se multiplièrent d'une manière prodigieuse. Noé les pressait encore de porter leurs tentes dans des pays plus lointains, mais il n'était pas facile de les arracher à ce beau pays, qui leur rappelait jusqu'à un certain point les charmes du paradis perdu.

Entre tous les descendants de Noé se distinguait alors le vaillant Nemrod, petit-fils de Cham le maudit. Il avait su imposer son autorité à un grand nombre de ses frères qui le regardaient comme le guerrier le plus robuste et le chasseur le plus hardi; d'où ce proverbe alors familier : c'est un grand chasseur devant l'Éternel, comme Nemrod. Sous l'impulsion de ce chef audacieux et orgueilleux, les chefs de famille entreprirent avant de se séparer d'élever en ce lieu un monument qui rendît leur nom à jamais célèbre. Et comme il n'y avait en ce pays ni pierre ni ciment pour construire, ils ne reculèrent point devant cette difficulté : « Faisons des briques, dirent-ils, et cuisons-les au

feu. » Au lieu de ciment, ils se servirent de bitume pour relier les briques entre elles. En possession des matériaux qui leur manquaient, ils conçurent un plan gigantesque, et dont la réalisation exigerait un temps considérable : « Faisons-nous une ville et une tour, s'écrièrent-ils, dont le sommet touche le ciel. Ainsi notre nom sera glorifié par toutes les générations à venir. »

Ce sentiment d'orgueil, auquel Satan n'était pas étranger, déplut à Dieu, d'autant plus qu'occupés de ces travaux de construction, ils ne pensaient plus à la dispersion devenue nécessaire. Pendant que les ouvriers travaillaient à la tour sous la direction de savants architectes, Dieu riait de leur folle entreprise : « Ils ne font maintenant qu'un peuple, disait-il, et ils parlent tous la même langue. Si je les laisse faire, ils n'abandonneront point cette œuvre avant de l'avoir entièrement achevée. Descendons donc jusqu'à eux, et confondons tellement leur langage qu'ils ne s'entendent plus entre eux. »

A peine avait-il porté ce décret qu'une épouvantable confusien régna parmi les ouvriers de la tour. Les uns parlaient la langue primitive que les autres ne comprenaient plus; ceux-ci s'exprimaient dans des idiomes nouveaux dont leurs voisins n'entendaient pas un mot. Les directeurs des travaux ne pouvaient se mettre en rapport avec leurs subordonnés, ni les ouvriers avec leurs aides. De toute nécessité, il fallut renoncer à terminer la ville et la tour qui devait monter jusqu'au ciel. On appela Babel, *confusion,* cette cité inachevée, parce que c'est là qu'avait eu lieu la confusion des langues. Quant aux hommes, ne pouvant plus s'entendre, ils se séparèrent forcément les uns des autres. Il se forma des agglomérations de familles parlant la même langue, et la grande émigration commença.

Les fils de Cham restèrent en possession du pays central. Nemrod fonda Babylone, le centre du premier empire, à côté de la Tour de confusion; puis il bâtit, égale-

ment dans la plaine de Sennaar, les villes d'Arach, d'Achad et de Chalanné. Chanaan s'empara du pays qui fut plus tard la Palestine et s'y établit avec Sidon, son fils aîné, et sept autres de ses fils qui donnèrent leurs noms aux peuples maudits plus tard pour leurs crimes, et que Dieu voua à l'extermination. Mesraïm descendit jusqu'en Égypte dont il fut le premier roi. S'acheminant toujours vers le midi, la race de Cham devint la race noire, la race des esclaves, ainsi que l'avait prédit Noé.

Japhet se dirigea vers l'Occident avec ses fils. Gomer fut le père des Celtes, Magog des Scythes, Madaï des Mèdes, et Javan des Grecs. Selon la prophétie du saint patriarche, l'empire de Japhet prit des dimensions extraordinaires : ses descendants peuplèrent toute l'Europe.

Sem eut pour sa part l'Orient. Ses fils se répandirent dans l'Asie. Assur fonda l'empire d'Assyrie que lui disputa Nemrod, Elam fut le père des Perses, Aram des Syriens. Arphaxad eut pour petit-fils Héber qui donna son nom au peuple hébreu.

Trois siècles avaient suffi pour repeupler la terre après le déluge. Satan était donc vaincu; il ne pouvait plus espérer une catastrophe qui anéantirait l'humanité, car, si grands que fussent les péchés des hommes, Dieu avait promis de ne plus les ensevelir dans un nouveau déluge. Donc de ces peuples nombreux allaient sortir des multitudes de saints qui glorifieraient Jéhovah, le seul vrai Dieu, le Tout Puissant, l'Infini! A cette pensée, Satan frémit de rage, il répéta qu'il serait semblable au Très-Haut, et que même il parviendrait à ruiner complètement le culte du vrai Dieu sur la terre pour lui substituer le culte des anges tombés du ciel. Ainsi lui, Lucifer, le prince des démons, deviendrait le prince du monde, et Dieu n'aurait plus d'adorateurs. Il avait réussi à tromper Adam alors qu'il jouissait dans le paradis de toutes les forces de son intelligence et de toutes les lumières du ciel : pourquoi, en surexcitant les passions de l'homme déchu,

ne réussirait-il pas à se faire passer pour une divinité?

Le grand Dieu du Ciel et de la terre qui voulait, en tirant le bien du mal, faire éclater sa gloire et couvrir de confusion son ennemi, lui permit d'essayer ses forces contre l'homme déchu. Celui-ci, lancé dans des pays lointains, tout entier à ses intérêts et à ses plaisirs, oublia bientôt les discours du patriarche Noé, et ne se souvint plus que vaguement des traditions de l'Éden sur le Dieu Tout-Puissant, créateur de l'homme et sur son futur Rédempteur. Trompé par les prestiges qu'accomplissait Satan au moyen de certaines créatures, ou par les faux oracles qu'il rendait, il en vint à croire que ces créatures étaient des dieux. Toute force, toute influence naturelle ou surhumaine fut transformée en divinité. Les Chaldéens adorèrent le Soleil et la Lune, les Égyptiens des animaux ou même des plantes, les Babyloniens leur Nemrod, sous la figure du dieu Bel. Sous l'inspiration diabolique, les chefs des peuples reprirent la devise du paradis terrestre : Vous serez comme des dieux; et dès lors commencèrent les apothéoses. Un père pleurait son fils que la mort venait de lui enlever : il en fit le portrait et l'honora comme un dieu. Cet acte abominable passa en coutume, puis en loi, dont les tyrans profitèrent pour s'ériger des temples et se faire adorer après leur mort. Ainsi commença sur la terre le culte des idoles, c'est-à-dire des démons.

Noé vécut assez longtemps pour assister à cette invasion des esprits mauvais dans le monde. Il en fut affligé pour ses fils, assez aveugles et ingrats pour méconnaître leur Père du Ciel, mais il savait que cette apparente victoire de Satan aboutirait pour lui à un nouvel écrasement. Agé de neuf cent cinquante ans, favorisé pendant sa longue vie des révélations divines, ses jours s'étaient passés à glorifier la Providence, qui se joue des hommes mauvais et des démons qui les inspirent. Il avait vu les géants à l'œuvre, entendu leurs blasphèmes, subi leurs railleries, et tout à coup le déluge les avait surpris au milieu de leurs fêtes

et jetés au fond de l'abîme. De l'arche voguant entre la terre et le ciel, il lui semblait entendre les anges chanter en chœur : « Jéhovah! Jéhovah! vous êtes Celui qui est, et toute créature n'est rien devant vous! »

Comme Adam, le saint patriarche quitta la terre, les yeux tournés vers le Rédempteur promis au monde, et dont lui-même était la figure. Celui-là construirait l'arche du salut, d'où les hommes pourraient défier tous les démons de l'enfer. Et déjà venait de naître l'homme qui lui préparerait les voies en formant, au milieu des idolâtres, le peuple du vrai Dieu : il s'appelait Abraham.

LIVRE DEUXIÈME

LE PEUPLE DE JÉHOVAH

ABRAHAM

I

MYSTÉRIEUX APPEL. — LE PÈLERIN

A. M. 2083. — A. C. 1918.

Au sud de Babylone, sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, dont les eaux bientôt mêlées vont se jeter dans le golfe Persique, s'étend une contrée très riche et très fertile qu'on appelait autrefois la Chaldée. Au moment de la confusion des langues et de la dispersion des peuples qui en fut la suite, des descendants de Sem, race d'une nature robuste et d'un esprit supérieur, attirés par l'éclat du ciel et la fécondité du sol, se fixèrent dans ce beau pays. Leur premier roi, Uruk, se bâtit sur la rive droite de l'Euphrate, à égale distance de Babylone et du golfe de Perse, une magnifique capitale, à laquelle il donna le nom d'Ur Kasdim, ou la grande cité des Chaldéens.

En ces temps primitifs, Babylone, Ninive, Memphis, le cédaient en grandeur et en gloire à la magnifique Ur Kasdim. Ses maisons, aux murailles épaisses et solides, souvent ornées de dessins et de peintures, avaient remplacé les chétives huttes de roseaux qui servaient d'habitations aux premiers émigrants. Une enceinte d'un kilomètre de

long sur sept à huit cents mètres de large défendait la ville contre les incursions des peuples voisins. La plaine d'alentour, arrosée par l'Euphrate, dont les eaux lui arrivaient par une multitude de canaux, formait un véritable jardin de délices, découpé en prairies verdoyantes, en champs de froment dont chaque grain rendait plus qu'au centuple, en parterres de fleurs odoriférantes, en forêts de majestueux palmiers. Quant aux populations, les unes s'occupaient d'agriculture; les autres plus nombreuses, vivant sous la tente au milieu de leurs troupeaux, formaient des tribus nomades. Au-dessus des laboureurs et des pasteurs, s'élevait la caste des savants qui cultivaient les sciences et les arts, observaient le cours des astres et composaient des hymnes en l'honneur des dieux.

Malheureusement, comme tous les autres peuples partis de Babel, les Chaldéens oublièrent bientôt le vrai Dieu, créateur de l'univers, pour se prosterner devant les créatures, qu'ils voyaient de leurs yeux et touchaient de leurs mains. Abrutis par les plus grossiers dérèglements, les hommes en vinrent à se passionner pour les choses matérielles jusqu'à les transformer en divinités. Les uns adoraient les plantes de leurs jardins; d'autres, les animaux de leurs étables; ceux-ci, des idoles de bois, d'or ou de marbre; ceux-là, les astres du firmament. Les Chaldéens, versés dans l'astronomie, rendaient un culte tout spécial au ciel étoilé, sujet de leurs contemplations habituelles, et particulièrement à la Lune, dont la lumière brillante et douce favorisait leurs études. Le roi Uruk avait élevé un temple de vastes dimensions à la déesse de la nuit, et s'était fait représenter le bras tendu vers le Croissant, symbole du dieu Sin, c'est-à-dire de la Lune[1].

Or, parmi les descendants de Sem établis en Chaldée, se trouvait une famille qui pendant longtemps avait conservé, au milieu des idolâtres, la notion et l'amour du vrai

1. Les éléments de cette description sont empruntés au beau livre de M. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, I, 286, 301.

Dieu. Environ quatre cents ans après le déluge, cette famille avait pour chef Tharé, dont les ancêtres, par une suite de dix générations, remontaient au patriarche Sem. Il avait lui-même trois fils, Aran, qui mourut jeune encore, laissant un fils nommé Loth; Nachor, qui épousa sa nièce Melcha, fille d'Aran; et Abram, lequel avait épousé Saraï, également sa parente. Tharé possédait de nombreux troupeaux et menait la vie pastorale. Longtemps il résista aux sollicitations des habitants d'Ur, aux railleries et aux persécutions des zélés adorateurs du dieu Sin, mais enfin il céda, ainsi que son fils Nachor, et commit certains actes idolâtriques, bien moins par conviction que pour complaire à ses compatriotes.

Abram, le plus jeune des fils de Tharé, se montra plus courageux. Fidèle à Jéhovah, le Dieu qui créa le ciel et la terre, jamais il ne consentit à rendre un culte aux créatures. Le soleil, la lune, et ces milliers d'étoiles qui, pendant les belles nuits de Chaldée, étincellent à la voûte des cieux, lui rappelaient la gloire et la magnificence du Tout-Puissant, dont une parole a suffi pour faire jaillir du néant ces innombrables merveilles. Il repassait alors dans son esprit les traditions des ancêtres, le premier homme chassé de l'Éden en punition de sa faute, ses descendants noyés dans les eaux du déluge à cause de leurs crimes, et naguère encore, les enfants de Noé humiliés par ce grand Dieu, au pied de cette tour de Babel, qu'ils érigeaient pour braver sa puissance. En voyant les prévarications de son peuple, il craignait quelque nouveau cataclysme. Cependant, plein de confiance dans les promesses du Seigneur, il lui demandait d'envoyer Celui qui devait écraser la tête du serpent et ramener l'humanité déchue aux pieds de son Créateur.

Un jour qu'il s'entretenait ainsi familièrement avec Dieu, il entendit tout à coup une voix mystérieuse, la voix même de Jéhovah, qui résonnait à son oreille :

« Abram, disait-elle, sors de ton pays, de ta parenté, de

la maison de ton père, et dirige-toi vers la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi un grand peuple, je te comblerai de mes bénédictions, je rendrai ton nom illustre à jamais. Je bénirai ceux qui te béniront; je maudirai ceux qui te maudiront; en toi seront bénis tous les peuples de la terre. »

Abram adora le Seigneur, dont la volonté se manifestait d'une manière formelle, et fit aussitôt ses préparatifs de départ. Dieu lui demandait un grand sacrifice. Il fallait abandonner les plaines délicieuses de la Chaldée sans savoir où porter ses pas, laisser sa chère tribu, sa famille, une partie de ses biens qu'il ne pouvait emporter avec lui; mais Dieu avait parlé, il crut à sa parole. Il fut immédiatement récompensé de sa fidélité, car à peine eut-il annoncé aux membres de sa famille l'ordre qu'il avait reçu d'en haut, que son père Tharé et Loth, son neveu, se déclarèrent prêts à le suivre partout où Dieu le conduirait. Nachor, son frère, bien que moins hostile au culte des idoles, ne voulut point cependant se séparer du reste de sa famille. Quelques jours après, les habitants d'Ur, étonnés de ce brusque départ, se demandaient pourquoi le pasteur Abram abandonnait la plantureuse Chaldée : le grand Dieu, qu'il adorait en secret, lui avait-il fait connaître un pays plus beau que celui de ses pères?

La caravane se mit en marche vers le nord après avoir passé l'Euphrate sur des barques et des radeaux pour gagner la rive droite et les gras pâturages. Devant les émigrants s'ouvraient les plaines de Sennaar, où les enfants de Noé avaient d'abord planté leurs tentes. Il fallut les parcourir à petites journées pour épargner les nombreux troupeaux de chameaux et de brebis, les longues files d'ânes et de bœufs, chargés des tentes et des provisions. Bientôt cependant les voyageurs pénétrèrent dans la Babylonie, sur les terres où le hardi chasseur devant l'Éternel, Nemrod, petit-fils de Cham, avait établi son empire. Au delà d'Erech et de Chalanné, ils virent se dresser devant eux la colossale

Babel, la tour aux sept étages, témoin éloquent de la petitesse de l'homme et de la grandeur de Dieu; toutefois Babylone, la grande ville de l'avenir, parut alors aux enfants d'Ur Kasdim bien pauvre et bien misérable en comparaison de la grande cité des Chaldéens.

De Babylone, avançant toujours vers le nord, ils arrivèrent dans le pays d'Assur où florissait la célèbre Résen [1], en attendant que Ninive, alors sans gloire, devînt la merveille de l'Orient. Enfin, après un voyage de cent cinquante lieues, ils s'arrêtèrent par l'ordre de Dieu dans la ville d'Haran. Ils avaient parcouru la Mésopotamie dans toute sa longueur.

La ville d'Haran, située dans la plaine fertile qu'arrose le Bilichus, un des affluents de l'Euphrate, n'est éloignée d'Orfa [2], la capitale de l'Arménie, que d'une journée de chemin. Les habitants, pasteurs comme Abram, ne virent pas sans étonnement cet étranger nomade fixer ses tentes dans leur pays. Ils le rencontraient dans les herbages où il conduisait ses troupeaux, mais ils ne le voyaient point dans leurs temples aux pieds des idoles. Sans doute, un Dieu inconnu lui accordait ses faveurs, car les troupeaux, que ses nombreux pasteurs amenaient chaque matin se désaltérer à l'eau du puits [3], croissaient à vue d'œil. Abram, de son côté, ne se mêlait point à ce peuple, dont la religion et les mœurs contrastaient avec sa foi et sa simplicité. Il eut la douleur, pendant son séjour à Haran, de perdre son père Tharé, lequel mourut à l'âge de deux cent cinq ans, fidèle au Dieu de ses ancêtres.

A peine avait-il rendu les derniers devoirs au patriarche Tharé, qu'Abram entendit de nouveau la voix de Dieu lui commander de quitter le pays d'Haran pour reprendre ses pérégrinations. Il avait alors soixante-quinze ans. Pour-

1. La Mésopotamie, c'est-à-dire le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, se divisait en trois parties : l'Assyrie au nord, la Babylonie au centre, et la Chaldée au sud.

2. Edesse.

3. Plus tard, puits de Rébecca.

quoi quitter encore cette terre féconde et reprendre le bâton de voyageur sans savoir où aboutirait sa course? Nachor, son frère, refusa de le suivre et demeura près du tombeau de son père, avec sa famille. Mais Abram, toujours fidèle, n'eut pas un instant la tentation de désobéir à son Dieu. Il prit avec lui Saraï, sa femme, Loth, son neveu, les biens qu'il possédait, ses troupeaux, et les personnes dont s'était accrue sa famille pendant les quelques années passées à Haran, et il se remit en route, se dirigeant cette fois vers l'Occident.

Après avoir voyagé pendant sept grandes journées dans les déserts de l'Aram, la caravane se reposa quelque temps à Damas[1], capitale du pays. Abram y fit la rencontre du fidèle Éliézer, qui devint son serviteur de prédilection. Quelques jours après, ses yeux contemplaient avec délices la belle plaine du Jourdain et, au delà les montagnes verdoyantes du pays de Chanaan. Les tribus qui l'habitaient, dignes filles par leurs impiétés et leurs mœurs criminelles de Cham le maudit virent passer avec indifférence au milieu d'elles ce nomade des bords de l'Euphrate, dont la postérité devait un jour exercer à leur égard les vengeances de Dieu. Abram s'avança jusqu'au cœur du pays, en un lieu appelé Sichem. Comme la population de ces contrées était encore rare, tandis que les pâturages y abondaient, il établit son campement dans cette vallée, illustre entre toutes, sans que personne lui en disputât la possession.

Un jour que des sommets voisins, ses yeux embrassaient tout le territoire de Chanaan, la grandeur du spectacle le jeta dans un saint ravissement. Au nord, les montagnes du Liban présentaient à l'horizon leurs masses gigantesques; au midi s'ouvrait l'immense désert qui conduit à la vallée du Nil, où les autres enfants de Cham régnaient en souverains; à l'orient, par delà le Jourdain et les montagnes

1. Le texte sacré ne mentionne point Damas parmi les stations du saint patriarche, mais les traditions et les souvenirs locaux s'accordent avec la géographie pour le conduire dans cette ville.

qui le dominent, son imagination lui montrait les rivages de l'Euphrate et du Tigre où vivaient ses frères les Sémites; à l'occident, sur les bords de la grande mer et au delà des monts géants, les enfants de Japhet avaient fondé des royaumes. Abram se trouvait comme au centre du monde, et, autour de ce centre, rayonnaient tous les enfants de Noé.

Tout à coup la voix du Seigneur se fit entendre de nouveau : « Abram, la terre que tu foules, c'est la terre que je donnerai un jour à ta postérité. » Le saint patriarche était donc arrivé au terme de son long pèlerinage. Il adora le Seigneur, et pour reconnaître ses bienfaits, il éleva un autel à l'endroit même de l'apparition divine. Là, en présence de sa tribu, il offrit un sacrifice à Jéhovah, le vrai Dieu, qui l'avait conduit par la main dans cette terre bienheureuse, où « par lui, devaient être bénis tous les peuples de la terre ».

II

EN ÉGYPTE

A. M. 2085. — A. C. 1916.

Abram demeura peu de temps à Sichem. Descendant vers les régions méridionales, il établit un nouveau campement sur une colline, entre Béthel à l'occident, et le village d'Haï à l'orient. Étranger sur cette terre que Dieu destinait à ses descendants, il continuait sa vie nomade, fixant sa tente là où ses troupeaux trouvaient leur pâture. Mais partout aussi, au milieu de ces peuples idolâtres, il se rappelait le Seigneur son Dieu, et lui rendait un solennel hommage. Un autel de pierre, érigé sur la colline, apprit aux habitants de Béthel et d'Haï que le Dieu invisible d'Abram ne ressemblait en rien aux misérables idoles devant lesquelles ils se prosternaient.

Cependant le Seigneur réservait à son serviteur une épreuve bien cruelle. Abram était arrivé dans ses pérégrinations à la frontière du pays de Chanaan, lorsqu'une grande famine, occasionnée par une longue sécheresse, vint désoler cette terre si riche et si fertile. Brûlé par les feux d'un soleil dont aucun nuage ne venait tempérer les ardeurs, le sol refusait à l'homme un grain de blé, à l'animal un brin d'herbe. Il fallait émigrer de nouveau ou mourir de faim.

Or, à l'occident du grand désert arabique, florissait alors le royaume de Misraïm, fils de Cham. Abram n'en était séparé que de huit ou dix jours de marche. Les voyageurs

chananéens en racontaient des merveilles qui rappelaient au saint patriarche son délicieux pays de la Chaldée. Entre deux montagnes, distantes de quelques lieues seulement, s'étendait une immense oasis de trois cents lieues de longueur, que le beau fleuve du Nil couvrait chaque année de ses eaux limoneuses, répandant ainsi sur tout son parcours la fertilité et l'abondance. Sur ses rives s'élevaient des cités splendides qui pouvaient rivaliser avec les villes chaldéennes : Thèbes, célèbre entre toutes par ses monuments et ses temples; Memphis, bâtie par Misraïm lui-même au cœur du royaume pour être la capitale des pharaons ; Tanis, située près de la grande mer, sur la route de l'orient. Partout, au milieu de charmants bosquets, de prairies verdoyantes, de riches moissons, des villages déjà très populeux, composés d'agriculteurs, d'artisans et de pasteurs, annonçaient que l'Égypte l'emportait en force, en richesse, en civilisation sur tous les royaumes de la terre.

Malheureusement, comme tous les autres descendants de Cham, les Égyptiens oublièrent bien vite le vrai Dieu pour se plonger dans la plus grossière idolâtrie. Ils avaient primitivement adoré le soleil et lui avaient élevé, sous le nom d'Osiris, des temples magnifiques; mais peu à peu, symbolisant toutes les forces de la nature dans les animaux qu'ils avaient sous les yeux, ils regardèrent comme sacrés la vache et le taureau, le crocodile et l'hippopotame, le vautour et l'épervier, et même les animaux domestiques. Le bœuf Apis, sur son autel de Memphis, devint la grande divinité de l'Égypte.

Ce culte des animaux entretenait dans la race de Cham les idées grossières et les penchants mauvais qui avaient attiré au fils de Noé la malédiction paternelle. Les enfants de Misraïm vivaient dans l'abondance et la volupté. Le roi leur donnait l'exemple; enfermé dans son palais comme une divinité, chacun de ses caprices devenait une loi. S'il lui prenait fantaisie d'adjoindre une de ses sujettes au nombre de ses esclaves, on l'arrachait à sa famille pour la jeter

aux pieds du tout-puissant monarque. Aussi l'empire était-il vivement disputé par les chefs des tribus rivales, qui dominaient les différentes provinces du pays. Déjà douze dynasties ou familles avaient occupé successivement le trône des pharaons quand Abram, pressé par la famine, prit comme beaucoup de Chananéens, la route de la vallée du Nil.

Le roi d'Égypte crut pouvoir user de son pouvoir absolu sur ces deux étrangers. Par ses ordres, ses serviteurs enlevèrent Saraï, laquelle fut conduite dans les appartements du palais réservés aux femmes. Abram, au contraire, fut entouré d'égards; le roi lui fit présent d'un grand nombre d'ânes et de bœufs, d'ânesses et de chameaux, de serviteurs et de servantes, croyant sans doute par cette compensation le dédommager de la perte de Saraï.

Mais Abram avait mis son épouse sous la protection du Dieu qui ne l'avait jamais abandonné au jour de l'épreuve. A peine fut-elle introduite dans le palais royal, que la colère de ce grand Dieu éclata contre le ravisseur. De grands fléaux l'accablèrent, lui et sa famille, en punition de l'enlèvement de Saraï, ce qui fit naître le repentir dans son cœur. Ayant mandé Abram, il s'excusa du crime qu'il avait commis.

Quand la famine eut cessé, il donna l'ordre à ses gardes de prendre soin du chef étranger et de l'escorter jusqu'à la frontière, lui, sa femme, ses serviteurs et ses troupeaux, de manière à ce que tous ses biens fussent en sûreté.

Abram quitta donc la terre d'Égypte pour s'en retourner dans le pays de Chanaan. Longeant de nouveau la grande mer, la caravane traversa le désert et revint camper au midi de la Palestine, là où le patriarche avait en dernier lieu fixé sa tente, entre Haï et Béthel. Il y retrouva l'autel qu'il avait élevé au Seigneur, et s'empressa d'offrir un sacrifice pour remercier ce Dieu de bonté de la protection dont il l'avait couvert pendant ce lointain voyage.

Un incident survenu entre les pasteurs de ses troupeaux

et ceux de Loth, son neveu, lui fournit bientôt l'occasion de montrer son grand cœur. Dieu avait béni le saint patriarche et le vaillant jeune homme, fidèle compagnon de ses longs pèlerinages. Tous deux possédant de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, Loth se trouvait, comme Abram, à la tête d'une nombreuse tribu de pasteurs dévoués à ses intérêts. Or il arrivait souvent que les pâturages, resserrés dans d'étroites vallées, ne suffisaient pas à l'entretien de ces immenses troupeaux, et alors des rixes s'élevaient entre les serviteurs des deux maîtres au sujet de l'emplacement où ils mèneraient paître leurs bœufs et leurs brebis. Abram ne voulut point donner aux Chananéens le spectacle de pareilles divisions : « Il ne faut point, dit-il à son neveu, qu'il surgisse de querelle entre vous et moi, entre mes pasteurs et les vôtres. La paix convient à des frères. Or donc, voyez l'immense territoire qui se déploie devant vous, allez où vous le désirez. Si vous prenez à gauche, j'irai à droite ; si vous préférez la droite, je prendrai à gauche ».

Loth arrêta ses regards sur la magnifique plaine que le Jourdain baigne de ses eaux. Là s'élevaient alors les riches et voluptueuses cités de Sodome et Gomorrhe, à l'ombre des palmiers, des saules et des acacias. Sur tout le parcours du fleuve, des plaines couvertes d'abondantes moissons, de vertes prairies, des bouquets d'arbres; sur les coteaux environnants, de véritables forêts : toute la contrée lui apparut comme un nouveau jardin de délices planté par le Seigneur, comme une image de cette riante vallée du Nil qu'il n'avait pu abandonner sans regret. Jeune encore, Loth ne pensa point que les magnificences et les beautés de la nature recouvrent souvent d'épouvantables laideurs. Il prit congé d'Abram et se retira dans la ville de Sodome dont les crimes sans nom commençaient à lasser la patience de Dieu.

Abram demeura dans le pays de Chanaan, sans se mêler aux infidèles. Pour le récompenser de sa persévérance à toute épreuve, Dieu lui renouvela les promesses déjà faites

à Ur et à Sichem. Il lui apparut aussitôt après le départ de Loth :

« Lève les yeux, ô Abram, lui dit-il, et, de la montagne que ton pied foule, embrasse d'un regard l'orient et l'occident, l'aquilon et le midi. Toute cette terre, désormais ton domaine, je la donnerai à ta postérité. Je multiplierai tes enfants comme les grains de poussière qui couvrent le sol. Si quelqu'un peut les compter, qu'il entreprenne de compter les rejetons d'Abram. Lève-toi donc, et parcours ce pays dans toute sa longueur et toute sa largeur, car un jour il t'appartiendra. »

Abram replia sa tente pour obéir à l'ordre du Seigneur. Après avoir visité le pays de Chanaan dans toute son étendue, il vint habiter dans la vallée de Mambré, près d'Hébron. Comme dans ses stations précédentes, il y érigea un autel au vrai Dieu et attendit avec confiance l'effet de ses promesses.

III

LE ROI D'ÉLAM

A. M. 2092. — A. C. 1909.

En ce temps-là, régnait au pays d'Élam, par delà l'Euphrate et le Tigre, le grand roi Chodorlahomor. Ses belliqueux prédécesseurs avaient, au siècle précédent, quitté leurs montagnes pour établir leur domination sur les peuples voisins. Après avoir assujetti les chefs des tribus mésopotamiennes, ils emportèrent leurs dieux à Suse, capitale de l'Élam. Poussant plus loin ses conquêtes, Chodorlahomor traversa le désert et vint camper sur les bords du Jourdain. Quatorze ans avant l'arrivée d'Abram dans ces parages, il avait courbé sous son joug les rois de Sodome et de Gomorrhe, ainsi que les autres chefs de la Pentapole et des peuplades circonvoisines. Devenus simples vassaux, tous durent payer tribut à l'orgueilleux suzerain; ainsi le Dieu, dont ils méprisaient les lois pour obéir à leurs passions infâmes, s'efforçait de les amener au repentir.

Or, après douze années de servitude, se croyant de force à reconquérir leur indépendance, ils refusèrent de payer au roi d'Élam le tribut accoutumé. Chodorlahomor voulut tirer vengeance de cette déloyauté. Ayant convoqué ses tributaires de la Mésopotamie, Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Élassar, et Thadal, chef des nomades, il les mena au combat contre les maîtres de la Pentapole, Bara, roi de Sodome, Bersa, roi de Gomorrhe, Sennaab, roi d'Adama, Semeber, roi de Siboïm, et le chef de la principauté de

Ségor. Jamais le Jourdain n'avait vu tant de chefs armés les uns contre les autres, ni un pareil déploiement de forces.

Les rois de la Pentapole attendirent leurs ennemis dans la riante vallée que recouvre aujourd'hui la mer Morte. Mais des peuples, énervés par la volupté, ne pouvaient soutenir le choc impétueux des guerriers de l'Orient. Les rois de Sodome et Gomorrhe prirent la fuite; bon nombre de leurs soldats tombèrent sous les coups de l'ennemi, et ceux qui purent échapper au carnage se dispersèrent sur les montagnes. Les vainqueurs mirent au pillage les villes de Sodome et Gomorrhe, puis s'éloignèrent du pays qu'ils venaient de ravager, traînant après eux un immense butin et une multitude de prisonniers, parmi lesquels le neveu d'Abram. Le malheureux Loth se vit en un instant dépouillé de tous les biens qui l'avaient fasciné, et de plus condamné à suivre ses ravisseurs sur la terre d'exil.

La nouvelle de cette catastrophe n'était point arrivée dans la solitude de Mambré, où le patriarche Abram avait fixé sa tente. Il s'y reposait doucement, en compagnie des trois frères Mambré, Escol et Aner, avec lesquels il avait fait alliance, lorsqu'un jour il vit arriver vers lui un serviteur de Loth, échappé par hasard au désastre. Celui-ci raconta l'invasion des Élamites, la bataille perdue dans la vallée, la dévastation et la ruine de la Pentapole. Le neveu d'Abram subissant le sort commun, était devenu la proie du vainqueur.

Abram ne pouvait abandonner Loth, ni laisser les envahisseurs ravager impunément un pays dont Dieu lui-même l'avait constitué prince et seigneur. Les ennemis étaient nombreux et terribles, mais l'homme qui lutte en s'appuyant sur Dieu ne compte pas ses ennemis. Ayant rassemblé immédiatement trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, le saint patriarche, suivi de ses alliés, Mambré, Escol et Aner, traversa en toute hâte le pays de Chanaan, Bethléem, Salem, les montagnes, les plaines, à

la poursuite des rois vainqueurs. Le quatrième jour seulement, vers le soir, il les aperçut à l'extrémité septentrionale du pays, près de l'endroit qui fut plus tard appelé Dan, non loin des sources du Jourdain. Du haut des collines, on distinguait les tentes des Élamites, on entendait leurs chants de triomphe.

C'eût été folie d'attaquer avec une poignée d'hommes cette armée nombreuse, dont les forces étaient doublées par l'ivresse de la victoire. Abram attendit pour agir que la nuit étendît son voile sur le camp des Élamites. Alors, quand les chants eurent cessé, et que l'armée fut ensevelie dans un profond sommeil, Abram divisa ses gens en deux bandes, lesquelles fondirent de deux côtés à la fois sur l'ennemi surpris et désarmé. Au milieu d'une effroyable panique, les Élamites furent taillés en pièces. Ceux qui échappèrent au carnage, Abram les poursuivit jusqu'à Hoba, sur la gauche de Damas. Quelques jours après, il reprenait le chemin d'Hébron, ramenant avec lui les prisonniers hommes et femmes, Loth et sa famille, les nombreux troupeaux et les riches dépouilles arrachées à l'ennemi.

Cette revanche inattendue excita au plus haut degré l'enthousiasme des populations, qui toutes accoururent sur le passage du triomphateur pour l'acclamer et le bénir. Le roi de Sodome, rentré dans sa capitale, vint lui-même au-devant d'Abram jusqu'à la vallée de Savé, appelée depuis la vallée du Roi, pour lui offrir ses félicitations et sa gratitude. Mais toutes ces manifestations s'effacèrent devant l'apparition d'un vénérable vieillard qui, lui aussi, s'avançait à la rencontre d'Abram pour honorer le vainqueur des chefs orientaux.

Ce personnage, dont les tribus chananéennes ne connaissaient point l'origine, se distinguait tellement par l'éminence de ses vertus, qu'on l'avait appelé Melchisédech, ou le roi de justice. Il apparut un jour sur les rochers qui formèrent plus tard l'emplacement de Sion et y traça les

premiers linéaments d'une ville, nommée par lui Salem, ce qui veut dire la cité de la paix. Là, vivant en effet dans le calme et la paix, il servait le grand Dieu qui créa le ciel et la terre, enseignant par son exemple aux familles idolâtres qui l'entouraient à louer le nom du Seigneur. Non seulement adorateur, mais prêtre du Très-Haut, il lui offrait en sacrifice, au lieu de victimes sanglantes, les prémices du froment et de la vigne. Malgré leur amour des idoles et leurs superstitions païennes, les Chananéens ne pouvaient arrêter leurs regards sur le majestueux pontife de Salem sans s'incliner devant lui comme devant un ange du ciel.

Melchisédech se présenta devant Abram, comme le pontife du Dieu que servait le saint patriarche. Il offrit le pain et le vin en sacrifice d'action de grâces pour la victoire remportée sur les princes étrangers, puis il bénit le héros qui dans cette circonstance avait été l'instrument du Dieu tout-puissant. « Que le grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, s'écria-t-il, bénisse Abram, son serviteur. Qu'il soit lui-même béni ce Dieu, dont le bras protecteur a couché par terre nos fiers ennemis! »

Abram s'inclina devant l'homme de Dieu. Dans le pontife du Très-Haut, la divine lumière lui montra l'éclatante figure de ce Messie, en qui devaient être bénies toutes les générations humaines et dont personne ne pouvait raconter l'origine, le vrai Roi de justice, le Prince de la cité de paix, le Pontife éternel qui, en offrant un jour le pain et le vin, devait substituer à tous les sacrifices la seule hostie agréable au Seigneur. Le père du futur peuple de Dieu, qui portait en lui le sacerdoce et la loi antiques, se courba très humblement devant le représentant du Pontife éternel et reçut sa bénédiction; de plus, il lui donna la dîme des biens enlevés à l'ennemi, reconnaissant par ce tribut volontaire la supériorité du sacerdoce sur tous les pouvoirs de la terre et l'obligation pour le prince de pourvoir aux nécessités du Pontife.

Du reste, Abram prouva dans cette occasion son entier désintéressement.

« Laissez-nous, lui dit le roi de Sodome, les membres de nos familles que vous avez arrachés aux envahisseurs, mais quant au butin il vous appartient tout entier.

— Il n'en sera pas ainsi, répondit le généreux patriarche. Je lève la main vers le Seigneur, le grand Dieu qui possède le ciel et la terre, et je le prends à témoin que je ne m'approprierai rien de ce qui vous appartient, pas même la courroie d'une chaussure, pas même un fil de vos tissus. Aucun de vous ne pourra se vanter d'avoir enrichi Abram. Je n'accepterai que la nourriture de mes jeunes guerriers; quant à mes alliés, Mambré, Escol et Aner, ils recevront leur part du butin. »

Cette grande victoire gagnée, Abram retourna dans sa solitude de Mambré, où Dieu ne tarda point à récompenser la magnanimité de son serviteur.

IV

LE FILS DE LA PROMESSE

Agé à cette époque de quatre-vingts ans passés, Abram voyait son foyer désert, et Saraï, sa femme, était trop avancée en âge pour qu'il pût encore espérer un héritier ; aussi se demandait-il souvent comment s'accompliraient à son égard les promesses de Dieu, si formelles et si souvent renouvelées. Un soir que ces pensées tourmentaient son esprit, la voix du Seigneur se fit entendre à lui pour la cinquième fois :

« Cesse de craindre, disait la voix, je serai moi-même ton bouclier et ta récompense infiniment grande. »

Abram hasarda une question sur cette postérité nombreuse que Dieu voulait lui donner, et d'où devait sortir le Messie promis au monde. Aurait-il un fils ou devait-il perpétuer sa race par le moyen d'un enfant adoptif?

« Seigneur, mon Dieu, dit-il, j'ignore vos desseins à mon égard. Voilà que je vais mourir sans enfant, n'ayant près de moi que le fils d'Éliézer de Damas, l'intendant de ma maison : le fils de mon serviteur sera donc mon héritier?

— Non pas, répondit aussitôt la voix, mais un fils né de toi, sera l'héritier de mes promesses. »

A ces mots, le Seigneur lui commanda de sortir de sa tente. La nuit était calme et sereine, l'armée des astres brillait aux cieux : « Abram, lève les yeux et compte, si

tu le peux, les millions d'étoiles qui brillent au firmament : ainsi je multiplierai ta race ».

Rien n'est impossible à Dieu. Abram crut sans aucune hésitation à la parole d'en haut. Sa grande foi, sa confiance dans les épreuves, ses généreux sacrifices l'avaient depuis longtemps justifié et sanctifié, mais ce dernier acte d'abandon le rendit encore plus saint et plus agréable au Seigneur. Aussi la voix ajouta-t-elle : « Je suis le Dieu qui t'ai tiré d'Ur, en Chaldée, pour te donner cette terre que tes enfants posséderont un jour. »

Abram crut à cette seconde promesse comme à la première; mais était-elle irrévocable ou conditionnelle ? Ses descendants par leurs péchés ne forceraient-ils pas Dieu à rapporter son décret ? « Seigneur, dit-il, à quelle marque reconnaîtrai-je que cette terre, promise par vous à mes héritiers, leur appartiendra définitivement ? »

Dieu ne refusa rien à son serviteur. Il lui commanda de choisir dans ses troupeaux une génisse, une chèvre, un bélier de trois ans, plus une tourterelle, et une colombe, et de préparer un sacrifice pour le serment de l'alliance. Selon le rit accoutumé, Abram coupa en deux les victimes, dont il disposa les parties ainsi séparées sur deux autels placés en face l'un de l'autre; la tourterelle et la colombe, restées entières, surmontaient les monceaux de cadavres. Comme gage du traité d'alliance, les parties contractantes devaient passer au milieu des victimes, se dévouant, en cas de parjure, à être traitées comme elles. A la nuit tombante, Abram se plaça entre les autels, attendant que Dieu manifestât sa présence.

Or, voilà que tout à coup dans une vision sublime, le saint patriarche se voit comme enveloppé d'épaisses ténèbres, son corps s'engourdit dans un sommeil profond, son âme est pénétrée d'effroi, pendant qu'une voix, la voix du Seigneur, fait entendre distinctement ces paroles prophétiques : « Apprends dès aujourd'hui l'histoire de ta postérité. Tes enfants, transportés sur une terre étrangère

et réduits en servitude, vivront dans les larmes et l'affliction pendant quatre cents ans. Alors j'exercerai mes jugements sur la nation qui doit les assujettir, et ta postérité sortira de la terre d'esclavage, emportant d'immenses richesses. Pour toi, tu mourras dans une heureuse vieillesse et tu reposeras en paix avec tes pères. Tes descendants ne reviendront ici qu'après la quatrième génération, alors que les Amorrhéens auront comblé la mesure de leurs iniquités. »

A peine ces paroles prophétiques étaient-elles prononcées qu'Abram vit surgir du sein des ténèbres comme une immense fournaise d'où s'échappa d'abord une épaisse fumée, puis un globe lumineux qui passa au milieu des victimes et les dévora : c'était le Seigneur qui contractait une alliance solennelle avec son serviteur. « Je donnerai ce pays à ta race, disait la voix divine, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Ton peuple règnera sur le territoire des Cinéens, des Cénézéens, des Cedmonéens, des Héthéens, des Phéréséens, des Raphaïtes, des Amorrhéens, des Chananéens, des Gergéséens et des Jébuséens. »

Sorti de son extase, le saint patriarche ne cessa de remercier le Seigneur dont la miséricordieuse bonté l'avait choisi pour de si hautes destinées.

Quant à la généreuse Saraï, apprenant que, d'après les révélations divines, « un fils, né d'Abram, devait être l'héritier de la promesse », elle résolut de se sacrifier pour ne pas mettre obstacle aux décrets divins. Elle proposa donc à son mari d'élever sa servante Agar, amenée avec elle du pays des pharaons, au rang d'épouse du second ordre, selon la coutume tolérée par Jéhovah dans ces premiers âges du monde. « Dieu m'a refusé la fécondité, lui dit-elle, Agar vous donnera des fils qui seront pour moi des enfants adoptifs. »

Abram se rendit à la prière si touchante de Saraï, mais l'Égyptienne n'avait point le grand et noble cœur de sa

maîtresse. Se voyant bénie de Dieu, elle oublia son rang inférieur; par ses paroles, ses regards, son ton hautain et méprisant, elle fit comprendre à Saraï que désormais elle n'avait plus à lui obéir. Indignée d'une pareille ingratitude, celle-ci se plaignit au patriarche, lui reprochant avec amertume les fautes de l'orgueilleuse servante, comme s'il les eût autorisées par sa conduite. « Elle me méprise, s'écriait Saraï dans son emportement, mais Dieu sera juge entre vous et moi. »

Loin de reprocher à sa femme l'injustice de ses accusations, Abram se contenta de lui répondre avec douceur : « Votre servante reste sous vos ordres : qui vous empêche de la corriger comme vous l'entendez ? »

Saraï profita de la licence qui lui était donnée. La fière Égyptienne dut rentrer dans le devoir et obéir aux ordres de sa maîtresse, sous peine d'être châtiée, ce qui la mit hors d'elle-même. Pour n'avoir point à s'humilier, elle prit la fuite et s'achemina, en traversant les solitudes du désert, vers les rivages de sa patrie.

Un jour, après avoir voyagé longtemps sur le chemin de Sur, la pauvre fugitive se reposait près d'un puits, creusé au milieu de ces plages abandonnées. Elle pleurait son infortune, quand tout à coup un ange de Dieu lui apparut et lui dit :

« Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu, et où vas-tu ?

— Je fuis, répondit-elle, de devant la face de ma maîtresse.

— Retourne de ce pas vers Saraï, reprit l'envoyé céleste, et ne crains pas de t'humilier sous sa main. »

Et alors, pour la consoler et la fortifier, l'ange de Dieu lui dévoila les destinées de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Parlant au nom du Seigneur, il lui tint ce langage : « Je multiplierai ta postérité de manière à la rendre innombrable. L'enfant que tu vas mettre au monde, tu l'appelleras Ismaël, pour te rappeler que Dieu a entendu tes cris de désolation. Ismaël sera un homme fier et sau-

vage ; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui. Il dressera ses pavillons en face de ses frères. »

Agar tomba la face contre terre, et s'écria en suivant des yeux la vision céleste qui disparaissait dans un nuage : « Dieu a daigné abaisser son regard jusqu'à moi. »

En souvenir de cette apparition, elle appella le puits qui se trouve entre Cadès et Barad, le puits du Vivant et du Voyant. A peine arrivée dans la maison d'Abram, elle lui donna un fils, que le saint vieillard regarda comme l'enfant de bénédiction promis par l'Éternel. Il le nomma Ismaël. Ses yeux s'arrêtaient avec bonheur sur ce rejeton qui devait perpétuer et illustrer sa race, lorsque, treize ans après, dans la centième année du patriarche, Dieu lui apparut de nouveau. Sa voix était plus majestueuse, sa parole plus solennelle que jamais :

« Je suis le Dieu Tout-Puissant, lui dit-il, marche en ma présence dans le chemin des parfaits, et je ferai alliance avec toi, et je multiplierai ta race d'une manière merveilleuse. »

Comme Abram se prosternait le front contre terre, le Seigneur ajouta :

« Moi, Jéhovah, en vertu de l'alliance que je contracte avec toi, je te ferai le père de plusieurs nations. Aussi on ne t'appellera plus Abram[1] mais ton nom sera désormais Abraham[2], parce que je t'établis père de peuples nombreux. Je propagerai singulièrement ta race, je te ferai chef de nation, et des rois sortiront de ton sein. Le pacte d'alliance que je fais avec toi s'étendra, de siècle en siècle et de génération en génération, aux enfants d'Abraham. Éternellement je serai ton Dieu et le Dieu de ta race. Cette terre de Chanaan, que tu parcours en étranger, je la donnerai à tes descendants pour qu'ils la possèdent à jamais, sous l'autorité de Jéhovah, leur Dieu. »

1. En hébreu, père élevé.
2. Père de la multitude.

De même que les maîtres imprimaient sur leurs esclaves un signe de reconnaisance, Jéhovah voulut marquer d'un signe particulier la race bénie du saint Patriarche.

« Le pacte d'alliance entre vous et moi, dit-il, aura pour signe extérieur la circoncision. Chacun de vos fils sera circoncis le huitième jour après sa naissance. L'esclave né dans votre maison ou acheté au dehors sera soumis au même rite. Celui qui ne portera point la marque de l'alliance sera exterminé du milieu de mon peuple. »

Abraham était au comble de la joie. Dieu lui avait donné un fils, et déjà il voyait son Ismaël à la tête d'un peuple nombreux, marqué du signe de l'alliance, quand une nouvelle parole de Jéhovah, bouleversant toutes ses pensées, le jeta dans un véritable ravissement.

« Tu n'appelleras plus ta femme Saraï[1], mais simplement Sara[2], parce que je la bénirai, elle aussi, et c'est par elle que je te donnerai l'enfant de bénédiction qui sera le chef des peuples et le père d'un grand nombre de rois. »

Abraham se prosterna de nouveau devant l'Éternel. Dans les transports d'une sainte allégresse, il admirait les merveilles véritablement inouïes que Dieu, dans son amour et sa miséricorde, promettait de réaliser. Puis, sa pensée se reporta sur Ismaël, en qui s'étaient concentrées jusque-là ses espérances :

« Seigneur, dit-il, daigne votre bonté conserver la vie à mon fils Ismaël !

— Sara enfantera un fils, répondit le Seigneur, et ce fils, tu le nommeras Isaac ; c'est avec lui et avec sa postérité que je ferai alliance. Quant à Ismaël, exauçant la prière que tu me fais en sa faveur, je le bénirai et lui donnerai une postérité nombreuse ; douze rois sortiront de lui, et il sera le chef d'un grand peuple. Toutefois Isaac, que ta femme Sara enfantera dans un an à pareille époque, sera le fils de la promesse. »

1. Ma princesse.
2. Princesse.

Après cet entretien, Jéhovah disparut de devant son s viteur Abraham, lequel, docile à l'ordre divin, impri sur lui-même, sur son fils Ismaël et sur tous les servite de sa maison, le nouveau signe de l'alliance. Un nouv peuple, le peuple de Dieu, prenait naissance au milieu nations païennes.

V

LES TROIS ANGES. — DESTRUCTION DE SODOME

A. M. 2107 — A. C. 1894.

Pendant que Jéhovah se préparait un peuple fidèle, les nations continuaient à s'éloigner de son culte et de ses lois. Les villes de la Pentapole, en particulier Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Bala, se distinguaient par toutes sortes de crimes et d'infamies. Ni la victoire des Elamites, ni le dur tribut payé pendant douze années, ni les beaux exemples de vertu donnés par Abram et Loth, son neveu, n'avaient ouvert les yeux de ces aveugles. Comblés des biens que leur prodiguait presque sans travail la féconde et délicieuse vallée de Siddim, ils mangeaient et buvaient, et s'adonnaient à des débauches tellement monstrueuses, que le Seigneur, comme au temps du déluge, se repentit de les avoir créés.

Quelques jours après le pacte d'alliance conclu avec Jéhovah, Abraham était assis à l'entrée de sa tente dans la vallée de Mambré. Un chêne aux larges branches, au feuillage touffu, le préservait des ardeurs du soleil. Tout à coup, en levant les yeux, il aperçut trois voyageurs qui semblaient se diriger vers lui. Il courut aussitôt à leur rencontre et, s'inclinant profondément devant eux, il dit à celui qui lui parut le plus vénérable : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, vous ne passerez pas devant la demeure de votre serviteur, sans vous arrêter un instant. Je vous apporterai de l'eau pour laver vos pieds; vous prendrez un peu de repos sous l'ombrage de cet ar-

bre; puis, après avoir mangé le pain qui ranimera vos forces, vous continuerez votre chemin. C'est sans doute dans cette intention que vous vous dirigiez vers votre serviteur. »

Les trois inconnus acceptèrent avec gratitude la cordiale hospitalité du saint patriarche. Aussitôt Abraham, entrant dans sa tente, pria Sara de pétrir trois mesures de farine et de cuire trois pains sous la cendre. Il choisit lui-même dans son troupeau un veau tendre et délicat que ses domestiques s'empressèrent de rôtir. Alors il plaça devant ses hôtes le pain, le beurre, le lait ainsi que le veau qu'il avait fait cuire, et se tint debout, sous le chêne, pendant qu'ils mangeaient.

Le repas terminé, les mystérieux voyageurs demandèrent à Abraham où était sa femme Sara. Sur sa réponse que Sara travaillait dans sa tente, l'un des trois, celui-là même à qui Abraham s'était adressé d'abord, ajouta d'un ton grave : « Dans un an, à pareil jour, je reviendrai vous voir. Vous serez tous deux en vie, et de plus, à cette époque, Sara aura un fils. »

Cachée derrière la porte de sa tente, Sara entendit ces dernières paroles, et ne put s'empêcher de sourire. A mon âge, pensait-elle, et à l'âge de mon mari, comment cette prédiction pourrait-elle s'accomplir ?

« Sara, s'écria le voyageur, pourquoi ce sourire d'incrédulité ? Y a-t-il donc quelque chose d'impossible à Dieu ? Je vous répète que dans un an, à pareille époque quand je viendrai vous revoir, vous aurez un fils. »

Abraham comprit qu'il avait devant lui le Seigneur dont l'œil scrute même les plus secrètes pensées des cœurs. Épouvantée, Sara voulut s'excuser, mais le Seigneur lui reprocha doucement son manque de confiance, et les trois voyageurs se levèrent pour continuer leur route. Leurs yeux s'arrêtèrent un instant sur la plaine de Sodome, qui paraissait être le terme de leur voyage. Abraham voulut les accompagner quelque temps pour leur faire honneur.

Quand ils eurent fait quelques pas dans la direction des cités maudites, le Seigneur dit au saint patriarche : « Pourquoi cacher à Abraham l'acte de justice que je vais accomplir? Ne l'ai-je pas choisi pour en faire le père d'un peuple puissant et fort, et n'est-ce pas en lui que doivent être bénies toutes les nations de la terre? je sais qu'il commandera aux fils qui naîtront de lui, ainsi qu'à toute sa postérité, de garder les voies du Seigneur, et d'agir selon la justice et l'équité, afin que Jéhovah accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis. »

Abraham adora le Seigneur qui aussitôt lui dévoila ses desseins :

« Le cri qui s'élève de Sodome et de Gomorrhe monte jusqu'au ciel, et la mesure de leurs iniquités sera bientôt portée à son comble. Je descends vers eux pour voir si leurs œuvres répondent aux clameurs qui ont frappé mes oreilles. »

A ces mots, les deux anges qui accompagnaient le Seigneur prirent le chemin de Sodome, et Abraham resta seul avec son divin interlocuteur. L'âme saisie d'effroi à la pensée des châtiments qui menaçaient les coupables, des innocents qui allaient périr avec les pécheurs, de Loth, son neveu, dont la famille allait être enveloppée dans le désastre des cités criminelles, il s'approcha du Dieu dont la miséricorde égale la justice, et lui dit en suppliant :

« Seigneur, perdrez-vous le juste en même temps que l'impie? Si dans Sodome se trouvent cinquante justes, périront-ils avec les criminels? Ou plutôt, ne pardonnerez-vous à la ville tout entière en faveur de ces cinquante justes? Il ne sera pas dit que vous aurez confondu l'homme de bien avec le méchant, et que le juste et l'impie ont partagé le même sort. Cela n'est pas digne du Dieu qui juge toute la terre; pareille sentence ne peut sortir de votre bouche.

— Abraham, répondit le Seigneur, si je trouve cinquante justes dans Sodome, à cause d'eux je pardonnerai à toute la ville.

— Puisque j'ai commencé, je continuerai de parler à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière. Et si l'on ne trouve que quarante-cinq justes, détruirez-vous la ville entière?

— Non, je l'épargnerai à cause de ces quarante-cinq justes.

— Et s'il n'y en a que quarante?

— Je ferai grâce encore.

— Seigneur, s'écria Abraham, ne vous fâchez pas, si j'ose aller plus loin. Que ferez-vous si vous n'en trouvez que trente?

— Si j'en trouve trente, je pardonnerai.

— Et si vous n'en trouvez que vingt?

— Je ne frapperai point la ville à cause de ces vingt justes.

— Permettez-moi, Seigneur, d'ajouter un dernier mot : Que ferez-vous, s'il n'y en a que dix?

— J'épargnerai la ville en faveur de ces dix. »

Ayant dit ces mots, le Seigneur disparut, et le saint patriarche revint vers ses tentes, espérant encore que Dieu trouverait dans Sodome les dix justes dont la présence suffirait pour arrêter son bras vengeur.

Cependant les deux messagers divins pénétraient dans la cité maudite à la tombée de la nuit.

En franchissant la porte, ils rencontrèrent Loth qui, non moins hospitalier que son oncle se leva dès qu'il les aperçut, s'inclina jusqu'à terre et leur dit avec bienveillance :

« Étrangers daignez prendre gîte dans la maison de votre serviteur. Vous nettoierez vos pieds de la poussière du chemin, et demain vous continuerez votre route. »

Ils déclarèrent vouloir passer la nuit sur la place publique mais Loth fit tant d'instances qu'ils furent forcés d'entrer dans sa maison et de s'asseoir à sa table, où l'on servit des pains sans levain pour le repas du soir. Après s'être réconfortés, les deux étrangers se disposaient à prendre leur repos, quand on entendit un grand tumulte à la porte de la

maison. Hommes, enfants, vieillards l'entouraient de leurs bandes nombreuses, appelant Loth à grands cris :

« Où sont, disaient-ils, les étrangers que tu as introduits ce soir dans ta demeure? Tu vas nous les livrer immédiatement.

Loth sortit de sa maison en prenant soin de fermer la porte derrière lui, et s'efforça par ses supplications de ramener ces furieux à la raison.

« Frères, disait-il, je vous en conjure, ne commettez pas un pareil forfait. N'outragez point des hommes que j'ai reçus sous mon toit, et qui doivent s'y croire en sûreté. »

Mais ces remontrances ne faisaient qu'accroître l'exaspération des Sodomites. « Laisse-nous, vociféraient-ils avec rage, tu n'es qu'un étranger parmi nous; n'essaie point de nous parler en juge, ou il t'arrivera plus mal encore qu'à tes hôtes. »

Alors se jetant sur Loth avec violence, ils allaient se livrer au plus grands excès et briser les portes de la maison, lorsque celles-ci s'entr'ouvrirent d'elles-mêmes; les deux étrangers prirent Loth par la main, l'attirèrent à l'intérieur de sa demeure, et en refermèrent soigneusement l'entrée. Puis, ils frappèrent de cécité les criminels qui hurlaient au dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte que, errant dans les ténèbres, ils ne savaient plus où se diriger pour exécuter leur infâme complot. Alors les deux anges annoncèrent à Loth la terrible mission dont ils étaient chargés :

« Les crimes de Sodome, lui dirent-ils, crient vengeance devant le Seigneur. C'est lui qui nous envoie pour détruire cette ville et ensevelir tous les coupables sous ses ruines. Si donc tu veux sauver quelqu'un des tiens, tes fils, tes filles, tes gendres, ou d'autres membres de ta famille, emmène-les bien vite hors de la cité maudite. »

Loth était sur le point de marier ses filles. Il courut précipitamment chez ses futurs gendres, fit des efforts inouïs pour les déterminer à quitter Sodome, parce que Jéhovah

allait la détruire. Mais ils le prirent pour un homme qui voulait s'amuser à leurs dépens. A la pointe du jour, les anges pressèrent Loth de quitter la ville au plus vite.

« Lève-toi, lui dirent-ils, emmène ta femme et tes filles, si vous ne voulez être ensevelis tous ensemble sous les décombres de la cité. »

Comme il hésitait encore, les anges le prirent par la main, ainsi que sa femme et ses deux filles, et les entraînèrent hors de la ville, car le Seigneur avait résolu de les épargner. Arrivés dans la campagne, ils dirent aux fugitifs : « Ne pensez qu'à sauver votre vie, ne regardez point derrière vous, ne vous arrêtez point dans le pays d'alentour, mais gagnez bien vite la montagne si vous voulez échapper à la mort ».

Tremblant, éperdu, Loth pouvait à peine se mouvoir.

« Seigneur, dit-il à l'ange, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous et que dans votre miséricorde vous daignez épargner ma vie, daignez m'accorder une nouvelle faveur. Je ne pourrai gagner la montagne, et je crains de tomber ici sous le coup des vengeances divines. Permettez-moi de me réfugier dans cette petite ville de Bala, qu'il m'est facile d'atteindre. Ce n'est qu'un bourg sans importance, épargnez-le pour me servir d'abri.

— J'accorde cette grâce à ta prière, répondit l'ange. Je ne détruirai pas la ville dont tu viens de me parler. Cours bien vite t'y réfugier, car je ne puis agir avant que tu ne sois à couvert. »

Depuis ce temps, Bala prit le nom de Ségor, c'est-à-dire la petite, parce que Loth avait fait valoir pour la sauver le petit nombre de ses habitants.

Le soleil se levait sur la terre quand Loth entra dans Ségor. En ce moment, au bruit du tonnerre, à la lueur sinistre des éclairs qui sillonnaient les nues, Jéhovah fit descendre sur Sodome et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu. La terre se prit à trembler, les puits de bitume qui couvraient le sol de la vallée de Siddim s'enflammèrent au feu du ciel, la riante vallée disparut elle-même sous les eaux

du lac Salé, pendant que les habitants de la Pentapole, abîmés dans les flammes vengeresses, disparaissaient sous les ruines des cités maudites.

Au bruit formidable que produisit l'affreux cataclysme, la femme de Loth ne put réprimer un désir curieux et se retourna, malgré l'ordre du Seigneur, vers le théâtre de l'incendie. Une fumée de soufre la suffoqua aussitôt, et son cadavre pétrifié ressembla bientôt, grâce aux exhalaisons du lac, à une véritable statue de sel.

En ce moment, Abraham, qui s'était levé de grand matin, s'acheminait vers l'endroit où la veille il s'était entretenu avec le Seigneur. Bientôt il leva les yeux sur Sodome et Gomorrhe et les régions circonvoisines, mais il n'aperçut qu'un immense nuage de cendres enflammées qui s'élevait de la terre, comme la fumée d'une fournaise. Dans son extrême douleur, ce lui fut une consolation d'apprendre que par respect pour son serviteur Abraham, Jéhovah avait préservé Loth et sa famille de l'horrible embrasement dans lequel avaient péri les habitants de Sodome et Gomorrhe.

Plus tard, quand il visita ces parages désolés, il reconnut partout les traces indélébiles de la vengeance de Dieu. En vain ses yeux cherchèrent-ils la belle vallée des acacias : elle dormait au fond du lac qui l'avait recouverte de ses eaux noires et épaisses. Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm, avec leurs temples, leurs palais, leurs maisons, n'étaient plus que des monceaux de cendres ou de pierres calcinées. Toute trace de végétation avait disparu de ces lieux enchantés. On n'entendait ni la voix de l'homme, ni le chant de l'oiseau. Le lac aux eaux stagnantes, entouré de ses montagnes dénudées et noircies, ressemblait à un vaste cercueil, au-dessus duquel planait la mort[1].

1. Le lac de sel s'appellera désormais la mer Morte pour marquer à tous que la vie n'habitera plus jamais ni son sein ni ses rivages. Quarante siècles après la catastrophe, le voyageur désolé ne traversera point ce sombre pays de la mort sans se rappeler avec effroi les terribles justices de Dieu. La conflagration de Sodome fera penser au déluge de feu qui embrasera le monde au dernier jour.

VI

LE SACRIFICE HÉROÏQUE

A. M. 2135. — A. C. 1866.

Quelque temps après la destruction de Sodome, Abraham quitta la délicieuse vallée de Mambré pour se fixer dans la partie méridionale du pays de Chanaan, entre Cadès à l'orient, et les déserts de Sur à l'occident. Ses pérégrinations le conduisirent à Gérara, cité royale des Philistins, alors gouvernée par le prince Abimélech. Celui-ci reçut avec bienveillance le pèlerin de Jéhovah, que tous avaient appris à respecter. « Vous voyez, lui dit-il, l'immense plaine qui se déroule devant vos yeux : choisissez pour vous établir l'endroit qui vous paraîtra le plus avantageux. »

Abraham planta ses tentes dans les solitudes du désert, au midi de Gérara. Sa prospérité fut si prodigieuse et si rapide, qu'Abimélech ne put s'empêcher de concevoir des craintes au sujet de son trop puissant voisin. Il vint un jour le trouver, accompagné de Phicol, le commandant de son armée, pour lui proposer un pacte d'alliance.

« Dieu vous bénit dans toutes vos entreprises, lui dit-il Jurez-moi par ce même Dieu que vous ne ferez de mal, ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma race, mais que vous me traiterez, moi et mon peuple, avec la bonté dont nous avons usé envers vous, malgré votre qualité d'étranger.

— Je ferai le serment que vous me demandez, répondit Abraham, mais auparavant veuillez me dire pourquoi vos

gens m'ont enlevé de force un puits creusé pour mes serviteurs. »

Abimélech observa qu'Abraham ne lui avait point dénoncé la violence dont il se plaignait. « Je ne connais point les coupables, ajouta-t-il, et j'entends parler de ce fait pour la première fois. »

Satisfait de cette excuse, Abraham offrit en présent au chef philistin des bœufs et des brebis; puis tous deux firent avec serment le pacte d'alliance. Au moment du départ, le patriarche choisit dans son troupeau sept petites brebis qu'il mit à part; et, comme Abimélech lui demandait ce qu'il en voulait faire : « Vous les recevrez de ma main comme un témoignage vivant qu'Abraham a creusé ce puits. »

Ce puits porta dès lors le nom de Bersabée, « le puits du serment », le témoin du pacte conclu par les deux chefs.

Abimélech s'en retourna dans la capitale, enchanté de l'homme de Dieu qui, désormais propriétaire du puits et de la plaine qui l'entourait, y planta un bois pour ombrager ses tentes. Il éleva aussi en cet endroit un autel à Jéhovah, le Dieu éternellement béni, dont les merveilleuses promesses venaient de s'accomplir. Au temps marqué par les anges, Sara lui avait donné un fils en disant : « Dieu ne m'a-t-il pas donné sujet de rire, et quiconque l'apprendra pourra-t-il se défendre de sourire avec moi? Sara va donc nourrir de son lait un fils du centenaire Abraham! qui jamais aurait pu croire à ce miracle? »

Abraham avait en effet cent ans quand l'enfant vint au monde. Il le circoncit le huitième jour, selon l'ordre de Dieu, et l'appela Isaac, c'est-à-dire le fils du rire et de la joie. Hélas! il ne savait pas que l'enfant du rire lui coûterait bien des larmes!

Quand vint le temps de sevrer l'enfant, Abraham donna un grand festin à toute la tribu, qui se réjouit avec lui, en voyant le fils de la promesse croître et se développer. Seul, le jeune Ismaël ne se réjouissait pas. Comme autre-

fois Agar avait méprisé sa maîtresse, Ismaël affectait en toute occasion de se montrer supérieur au fils de Sara, et même de le rudoyer sans pitié. La mère sentit son orgueil se révolter de nouveau. « Renvoyez la servante et son fils, dit-elle à Abraham. Le fils d'une servante ne partagera pas l'héritage de mon fils Isaac. »

Le patriarche ne put entendre sans émotion ces violentes paroles. Le père d'Ismaël pouvait-il chasser de sa présence le fils et la mère? Dieu le tira de sa douloureuse anxiété. en lui révélant sa volonté. « Sara n'a pas été trop sévère envers la servante et son fils, lui dit-il. Fais droit à sa demande, car d'Isaac seul doit sortir la race qui portera ton nom. Quant à Ismaël, parce qu'il est issu de toi, j'en ferai le chef d'un grand peuple. »

Abraham se leva de grand matin, prit du pain, une outre remplie d'eau, mit sur les épaules d'Agar ces provisions de voyage, lui donna son fils et les remit à la garde de Dieu.

La pauvre mère s'éloigna tristement, tenant son enfant par la main, avec l'intention de regagner l'Égypte, sa patrie, mais elle s'égara dans les solitudes de Bersabée. Errant au hasard au milieu des déserts, elle vit bientôt le pain diminuer et l'outre se vider. Il ne lui restait qu'à mourir, elle et son enfant. L'ayant déposé au pied d'un arbrisseau, elle le contempla une dernière fois, puis s'en éloigna jusqu'à la distance d'un trait de flèche et s'assit brisée de douleur.

« Du moins, dit-elle, je ne verrai pas mourir mon enfant. »

En disant ces mots, elle éclata en sanglots et remplit l'air de ses cris. L'enfant pleurait aussi, quand tout à coup une voix angélique, perçant la nue, interpella la pauvre mère :

« Agar, disait-elle, que fais-tu? Pourquoi te désespérer de la sorte? Jéhovah a entendu les cris de l'enfant pleurant au pied de l'arbre. Lève-toi, prends ton fils par la main, et continue ta route. Ismaël sera un jour le chef d'une grande nation. »

En même temps, il lui dessilla les yeux ; jetant les regards autour d'elle, Agar aperçut une source d'eau vive où elle put remplir son outre. L'enfant but de cette eau et fut ainsi miraculeusement sauvé.

Du reste, Dieu ne cessa point de veiller sur le fils d'Abraham, son serviteur. Adolescent, il parcourut les déserts et devint un archer très habile. Arrivé à l'âge d'homme, il se fixa dans la solitude de Pharan, où sa mère lui fit épouser une Égyptienne.

Pendant ce temps le fils de la promesse, Isaac, grandissait sous les yeux du Seigneur.

Il avait vingt-cinq ans, il était plein de grâces et de vertus. Le saint patriarche pouvait mourir; son fils multiplierait sa race comme les étoiles du ciel. Il se berçait de ces pensées enchanteresses, lorsqu'un jour il entend une voix qu'il reconnaît pour la voix de Jéhovah :

« Abraham, Abraham.

— Me voici, Seigneur.

— Prends ton fils unique, ton fils chéri, ton Isaac, et conduis-le dans la terre de Moriah. Là, tu me l'offriras en holocauste sur une des montagnes que je te désignerai. »

A ce commandement qui broyait son cœur et déconcertait sa raison, Abraham resta comme frappé de stupeur. Cependant il n'eut pas même la tentation de se plaindre, ni de désobéir. Dieu avait parlé : l'homme n'avait qu'à s'incliner et à espérer contre toute espérance. Il se leva donc avant le jour, sella son âne pour le voyage, et coupa du bois pour l'holocauste. Puis, prenant avec lui deux jeunes serviteurs et son fils Isaac, il s'achemina vers le pays marqué par le Seigneur.

Il marcha ainsi pendant deux jours, accablé de mortelles angoisses, n'osant ni regarder son fils ni lui parler. Le troisième jour, en levant les yeux sur la région qui s'ouvrait devant lui, il vit se dresser la montagne du sacrifice. « Restez ici avec l'âne, dit-il aux deux serviteurs : mon fils et

moi nous gravirons ces hauteurs, et quand nous aurons adoré Jéhovah, nous viendrons vous rejoindre. »

Il prit alors le bois de l'holocauste et le plaça sur les épaules d'Isaac. Lui-même, tenant en main le glaive et le feu, donna le signal du départ. Le père et le fils marchaient côte à côte, en silence, lorsque Isaac hasarda une question :

« Mon père?

— Eh bien, mon fils?

— Je vois le bois et le feu pour l'holocauste, mais où est la victime?

— Mon fils, Dieu y pourvoira », répondit Abraham en étouffant ses sanglots.

Cependant ils continuaient à gravir la colline, sans prononcer une parole. Arrivé au sommet, Abraham dressa un autel et disposa le bois qui devait dévorer la victime. Puis, il révéla au fils de sa tendresse l'ordre formel du Seigneur : Prends ton fils Isaac, et conduis-le sur le mont Moriah pour me l'offrir en holocauste. Comme un innocent agneau, Isaac se laissa lier sans résistance, et coucher sur l'autel au-dessus du bûcher. Alors le père étendit la main, saisit le glaive, et son bras allait frapper, quand un cri retentit au-dessus de sa tête :

« Abraham, Abraham.

— Me voici, Seigneur. dit le patriarche, reconnaissant un ange de Dieu.

— Abaisse ton glaive et ne touche point l'enfant. Je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas hésité, pour m'obéir, à sacrifier ton fils unique. »

Un cri d'allégresse et de reconnaissance s'échappa du cœur et du père et de l'enfant, qui se prosternèrent et adorèrent la divine majesté. En se relevant, Abraham aperçut un bélier dont les cornes s'étaient embarrassées dans un buisson. Il le mit sur l'autel, à la place qu'occupait tout à l'heure son fils, et l'offrit en sacrifice au Seigneur. En souvenir du Dieu qui voit tout et pourvoit aux situations les

plus étranges, ce lieu fut appelé la montagne de la divine Vision. Depuis ce temps, quand vient l'heure des difficultés, le peuple répète ce proverbe : Dieu y pourvoira, comme sur la montagne.

Abraham ne tarda pas à recevoir la récompense de son dévouement absolu à Jéhovah. La voix de l'Éternel l'appela une seconde fois, et lui fit entendre ces solennelles paroles : « Parce que tu n'as pas reculé pour ma gloire devant le sacrifice de ton fils unique, j'en fais le serment par moi-même, je te bénirai, je multiplierai ta race comme le sable des mers, ta postérité étendra sa domination sur les cités ennemies, et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui naîtra de toi. Tel sera le prix de ton obéissance. »

Celui qui parlait ainsi n'était autre que le Fils unique de Dieu, le Messie promis à l'humanité déchue. Abraham attendait le Libérateur, il savait qu'il naîtrait de sa race. il aspirait de tous ses désirs après le jour béni de la Rédemption; par les transports de son âme, il s'élançait dans le lointain des âges pour saluer le Rédempteur. Le Fils de Dieu voulut récompenser sa foi et son amour en lui manifestant les secrets de l'avenir. Dans une vision sublime, le saint patriarche contempla le Fils unique de Dieu descendu sur la terre, incarné pour le salut des hommes, et devenu vrai fils d'Abraham. Il le vit, nouvel Isaac, portant sur ses épaules le bois du sacrifice, à l'endroit même où Dieu avait commandé d'immoler son fils. Le sang coulait, la victime expirait, le monde était sauvé. Au souvenir des angoisses qu'il avait ressenties sur le mont Moriah, Abraham comprit l'amour d'un Dieu qui sacrifie son fils unique, et tressaillit de joie en voyant tous les peuples de la terre, régénérés dans le sang du divin Agneau, chanter l'hymne de la délivrance au pied de Jéhovah [1].

1. Ainsi se réalisa cette parole du Seigneur : « Abraham a désiré voir mon jour; il l'a vu et s'est réjoui. »

VII

ÉLIÉZER ET RÉBECCA. — MORT D'ABRAHAM

A. M. 2142 — A. C. 1891

Avant de retourner à ses pères, Abraham voulut assurer le sort de son fils Isaac, en lui trouvant une épouse digne de partager ses nobles destinées. S'entretenant un jour avec Éliézer, le plus ancien de ses serviteurs et l'intendant de sa maison, il lui insinua ses volontés à ce sujet. « Jure-moi, lui dit-il, par Jéhovah, le Dieu du ciel et de la terre, que tu ne donneras pour épouse à mon fils aucune des filles du pays de Chanaan, mais que tu iras chercher dans ma patrie et parmi ma parenté la femme qui convient à mon fils bien-aimé. »

En donnant ces instructions à son vieux serviteur, le saint patriarche pensait à la famille de Nachor, son frère, qu'il avait laissée dans la ville d'Haran, à son départ de la Mésopotamie. Il savait en effet que Nachor avait eu de sa femme Melcha huit fils, parmi lesquels Bathuel, père de Laban et d'une jeune fille, nommée Rébecca.

Toutefois Éliézer entrevoyait des difficultés qu'il soumit à son maître avant de faire le serment demandé.

« Et si la jeune fille que j'aurai choisie ne veut point me suivre au pays de Chanaan, faudra-t-il reconduire votre fils dans la terre d'où vous êtes sorti?

— Jamais, répondit Abraham garde-toi bien d'agir ainsi. Le Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison de mon père et de ma terre natale, m'a juré de donner à ma race le pays

que nous habitons. Lui-même t'enverra son ange pour guider tes pas et te désigner la femme qu'il destine à mon fils. Que si elle refuse de te suivre, tu seras délié de ton serment; mais, en aucun cas, tu ne ramèneras mon fils dans le pays que j'ai quitté. »

Éliézer jura d'exécuter fidèlement les ordres de son maître, choisit dix chameaux qu'il chargea de riches présents, et se dirigea, suivi de plusieurs domestiques, vers la ville d'Haran, en Mésopotamie. Après avoir voyagé plusieurs jours, il passa l'Euphrate, et s'arrêta un soir près d'un puits creusé à quelque distance de la cité. C'était l'heure où les jeunes filles avaient coutume de sortir pour puiser de l'eau.

« Jéhovah, Dieu de mon maître Abraham, s'écria le pieux serviteur, voici le moment de venir à mon secours et de montrer votre miséricordieuse bonté envers mon seigneur. A cette fontaine, près de laquelle je me trouve, les filles de la cité vont venir puiser de l'eau. Que celle à qui je demanderai d'incliner son vase pour y porter mes lèvres, et qui me répondra : Buvez, et ensuite j'abreuverai vos chameaux, soit l'épouse destinée par vous à votre serviteur Isaac. A ce signe, je reconnaîtrai votre paternelle bienveillance envers mon maître. »

Il avait à peine achevé cette prière qu'il vit arriver à la fontaine une jeune vierge d'une merveilleuse beauté, portant un vase sur l'épaule. Elle s'approcha du puits, remplit son vase et s'apprêtait à s'en retourner quand Éliézer se présenta devant elle.

« Pourriez-vous, lui dit-il, me donner un peu d'eau pour me rafraîchir?

— Buvez, seigneur, répondit la jeune fille, en inclinant le vase sur son bras. Et maintenant, ajouta-t-elle après qu'il se fut désaltéré, je vais puiser de l'eau pour vos chameaux, afin qu'ils puissent boire à leur tour. »

Elle jeta dans les canaux l'eau du vase, courut de nouveau au puits et en tira la quantité suffisante pour abreu-

ver tous les chameaux. Pendant ce temps, Éliézer l'examinait en silence, se demandant encore s'il était bien vrai que Dieu bénît son voyage par une faveur si grande et si promptement accordée. Pour s'en assurer, il remercia la jeune fille, lui offrit en présent des pendants d'oreille en or pesant deux sicles, et des bracelets du poids de dix sicles; puis, il lui posa cette question : « Quel est lé nom de votre père, et n'auriez-vous pas de quoi me loger dans votre maison ?

La jeune fille répondit : « On m'appelle Rébecca. Je suis fille de Bathuel, fils lui-même de Nachor et de Melcha. Il y a dans notre maison abondance de paille et de foin, et et assez d'espace pour vous loger vous et vos chameaux. »

Ému jusqu'aux larmes, Éliézer se prosterna et adora le Seigneur. « Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Abraham, qui n'a pas manqué de faire miséricorde à mon maître, selon sa promesse, et m'a conduit tout droit chez le frère de mon seigneur. »

A ce nom d'Abraham, la jeune fille courut à la maison de sa mère et raconta ce qu'elle venait d'entendre. Intrigué à son tour par ce récit, et surtout par les présents que sa sœur avait reçus de l'étranger, Laban s'empressa de se rendre à la fontaine. Il y trouva Éliézer debout près de ses chameaux. « Venez, dit-il, ô homme béni de Dieu, venez dans ma maison. Vous y trouverez un gîte pour vous et un abri pour vos animaux. »

Laban l'introduisit dans son logis, déchargea les chameaux, leur donna de la paille et du foin à manger, et, après avoir lavé les pieds de l'inconnu et de ses suivants, leur servit un repas, dont ils avaient besoin pour se réconforter après ce long voyage. Mais, au grand étonnement de ses hôtes, l'inconnu s'écria :

« Je ne mangerai ni ne boirai avant d'avoir déchargé mon cœur dans le vôtre.

— Parlez, lui dirent-ils.

Je suis serviteur d'Abraham, reprit Éliézer, de cet Abra-

ham que le Seigneur a comblé de gloire et de richesses. Il lui a donné des bœufs et des brebis, des ânes et des chameaux, de l'or et de l'argent, des serviteurs et des servantes. De plus, Sara, sa femme, lui a donné un fils dans sa vieillesse, lequel sera héritier de tous ces biens. Or mon seigneur et maître m'a fait jurer de ne point faire épouser à son fils une Chananéenne, mais de me diriger vers la maison de son père pour lui trouver une femme de sa parenté. Aujourd'hui donc, arrivé près du puits qui est à l'entrée de la ville, j'ai dit au Seigneur : Dieu d'Abraham, qui m'avez guidé dans le chemin que j'ai suivi jusqu'à présent, faites que la jeune fille qui me donnera à boire, ainsi qu'à mes chameaux, soit celle que vous destinez à mon maître. Aussitôt parut Rébecca qui, sur ma demande, s'empressa d'approcher son vase de mes lèvres et s'offrit d'elle-même à désaltérer les chameaux. C'est pourquoi je lui présentai ces pendants d'oreilles pour orner son visage et j'attachai ces bracelets à son bras. Quand je sus ensuite qu'elle était fille de Bathuel, et ainsi petite-fille de Nachor et de Melcha, je tombai à genoux devant Jéhovah, et bénis le Dieu d'Abraham qui m'a conduit comme par la main jusqu'à la fille de son frère pour en faire l'épouse de son fils. Si donc vous entrez dans les desseins de mon maître, dites-le-moi ; si, au contraire, vous avez d'autres vues, dites-le également, afin que je tourne mes pas d'un autre côté. »

Laban et Bathuel son père, ne firent aucune opposition.

« C'est Dieu, répondirent-ils, qui vient de parler par votre bouche. Nous n'avons rien à vous dire contre sa volonté clairement manifestée. Rebecca est donc à votre disposition, emmenez-la avec vous, et qu'elle devienne l'épouse de votre maître, puisque tel est le bon plaisir de Dieu. »

Le pieux Eliézer s'inclina jusqu'à terre en entendant cette décision, et, plein de reconnaissance, adora le Seigneur. Puis, étalant ses richesses, vêtements magnifiques, ornements d'or et d'argent, il en fit présent à Rébecca, à

sa mère et à ses frères. Le festin et les réjouissances qui suivirent se prolongèrent bien avant dans la nuit, puis le lendemain, de grand matin, Éliézer dit aux parents de Rébecca :

— « Permettez-moi de me mettre en route pour retourner à mon maître.

— Laissez au moins notre fille dix jours avec nous, répondirent-ils; elle vous suivra ensuite.

— Ne me retenez pas, je vous en prie, répliqua Éliézer. Dieu lui-même a dirigé mes pas, j'ai hâte de retrouver mon maître. »

Ils n'insistèrent plus, mais ils s'en remirent à la décision de la jeune fille. On l'appela pour lui demander son sentiment sur ce départ précipité.

— « Voulez-vous suivre cet homme? lui dirent-ils.

— Je le veux bien, » répondit aussitôt Rébecca.

Les préparatifs terminés, la jeune fille, suivie de sa nourrice, sortit de la maison pour accompagner Éliézer, pendant que sa famille lui souhaitait toutes sortes de prospérités. « Vous êtes notre sœur, lui criait-on : croissez en mille et mille générations, et que ceux de votre race étendent leur puissance sur les villes de leurs ennemis. »

Rébecca et ses suivantes montèrent sur des chameaux et suivirent Éliézer qui regagna en toute hâte la demeure de son maître.

Or, en ce temps, Isaac habitait à Bersabée. Un jour qu'il avait dirigé sa promenade vers le puits du Vivant et du Voyant, il errait çà et là dans la campagne absorbé par une profonde méditation, lorsque tout à coup, au déclin du soleil, levant les yeux, il aperçut une caravane qui s'avançait vers lui. Rébecca tourna aussi son regard vers Isaac et dit à Éliézer :

« Connaissez-vous l'homme qui vient à notre rencontre?

— C'est mon jeune maître, répondit-il. »

A ces mots, la jeune fille descendit de son chameau et se

couvrit le visage d'un voile. Mais déjà Éliézer était dans les bras de son maître et lui racontait l'heureuse issue de son voyage. Quelques jours après, à la grande joie d'Abraham, Rébecca devenait l'épouse d'Isaac.

Ce mariage consola le saint patriarche d'une grande douleur, causée par la mort de la noble femme que Dieu lui-même avait appelée « la princesse ».

Trente-sept ans après la naissance d'Isaac, courbée sous le poids de cent vingt-sept années, la généreuse Sara voulut revoir la belle vallée de Mambré, où les Anges de Dieu lui avaient annoncé son bonheur, et s'asseoir encore une fois au pied de l'arbre qui avait abrité les messagers divins. Mais elle ne passa que quelques jours dans la cité d'Arbée, qui fut plus tard Hébron : Dieu la retira de ce monde.

Abraham accourut avec son fils pour pleurer la digne compagne de sa vie, la femme forte qui l'avait suivi dans ses pèlerinages, et rendre les honneurs dus à celle qui avait reçu les promesses du Très-Haut. Après la cérémonie du deuil et les lamentations d'usage, Abraham alla trouver les fils de Heth, maîtres de la contrée pour se procurer un tombeau.

« Étranger et voyageur parmi vous, leur dit-il, je viens réclamer le droit d'acquérir un sépulcre pour y enterrer celle que je viens de perdre.

— Seigneur, répondirent-ils, vous êtes parmi nous un prince béni de Dieu : choisissez un de nos plus beaux sépulcres, et nul d'entre nous ne vous empêchera d'y ensevelir celle que vous pleurez. »

Abraham s'inclina profondément pour remercier les fils de Heth de cette réponse bienveillante, mais commandée par la politesse orientale.

« Si ma proposition vous est agréable, ajouta-t-il, veuillez me servir d'intermédiaire près d'Ephron, fils de Séor, à l'effet d'obtenir de lui, moyennant un prix convenable, la cession de la double caverne, située à l'extrémité de son champ. »

Ephron se trouvait au milieu de l'assemblée réunie sur la place, aux portes de la cité. Aussi poli que ses compatriotes, il répondit à Abraham :

« Il n'en sera pas ainsi, mon seigneur, mais devant tous les fils de mon peuple ici présents, je vous donne mon champ et ma caverne de Macpélah, où vous inhumerez votre épouse. »

Une seconde fois, Abraham s'inclina devant l'assemblée, mais en s'empressant de décliner cette offre.

« Laissez-moi vous compter l'argent que vaut votre champ : alors seulement j'y enterrerai Sara.

— Seigneur, continua Ephron, cette terre vaut quatre cents sicles d'argent; mais vraiment, entre vous et moi, c'est chose indifférente : enterrez donc votre morte. »

Sans tenir compte de cette insistance, Abraham fit peser devant le peuple les quatre cents sicles, en monnaie courante. Ainsi le champ d'Ephron, la caverne de Macpélah, et tous les arbres plantés sur ce terrain, devinrent la propriété d'Abraham, en vertu du contrat conclu devant les fils de Heth et autres témoins qui entraient dans la cité.

C'est dans cette caverne, en face de Mambré, que le saint patriarche plaça le corps de Sara, en attendant le moment de s'y reposer à son tour.

Il vécut encore près de quarante années, mais sa vie, traversée par tant d'épreuves, se termina dans la paix. Il eut la consolation de voir sa race disséminée dans les pays voisins. L'enfant du désert, Ismaël, régnait sur douze fils qui furent les chefs d'autant de peuples et donnèrent leurs noms aux villes et forteresses fondées par eux, depuis Hévila, sur l'Euphrate, jusqu'à Sur, qui regarde le Nil. De Céthura, qu'il avait épousée après la mort de Sara, Abraham avait eu six autres fils, entre autres Madian, qui fut le père des Madianites. Tous furent richement dotés de son vivant, et envoyés par lui dans les pays orientaux pour s'y établir. Mais Dieu lui fit attendre vingt ans l'héritier de la promesse. Comme Sara, Rébecca était

stérile. En vain priait-elle le Dieu qui l'avait amenée au pays de Chanaan pour être la compagne d'Isaac, en vain Isaac lui-même suppliait-il le Seigneur d'exaucer sa prière, Dieu semblait ne pas l'entendre. Soutenu par le saint Patriarche, qui toujours espérait contre toute espérance, Isaac ne cessa point de faire monter vers le ciel ses ardentes supplications, et le Tout-Puissant finit par se laisser vaincre : il lui donna deux jumeaux, qui furent appelés Esaü et Jacob.

Dès lors, Abraham, se voyant revivre dans sa postérité, ne pensa plus qu'à terminer son pèlerinage. A l'ombre du chêne de Mambré, il se rappelait les orages de sa vie agitée, son départ d'Ur-Kasdim cent ans auparavant, les différentes stations de son pèlerinage. Haran, où son père Tharé était descendu au tombeau. Sichem et Béthel, témoins des manifestations divines, puis l'Égypte, puis Hébron, puis Gérara, puis Bersabée. Partout il avait souffert, mais partout Jehovah, content de son obéissance, l'avait consolé. Et maintenant il pouvait mourir, car il tenait dans ses bras les fils d'Isaac, les glorieux rejetons de sa race la souche d'où devait naître Celui en qui seraient bénies toutes les nations de la terre.

Ces pensées embaumèrent les derniers jours du saint patriarche. Arrivé à l'âge de cent soixante-quinze ans, ses forces défaillirent [1], et l'on vit que son âme allait se réunir à celle de ses pères. Isaac et Ismaël l'assistèrent à ses derniers moments. Après les jours de deuil ils portèrent ses restes vénérés à la caverne de Macpélah qu'il avait achetée d'Ephron, l'Héthéen. C'est là que repose le pèlerin de Jéhovah, celui que les peuples d'Orient et d'Occident appellent le « Père des croyants » et « l'Ami de Dieu ».

1. A. M. 2133. — A. C. 1878.

LIVRE TROISIÈME

LES HÉBREUX EN ÉGYPTE

JACOB ET JOSEPH

I

LA BÉNÉDICTION DÉROBÉE

A. M. 2245. — A. C. 1756.

Après la mort de son père Abraham, Isaac habita Bersabée, près du puits surnommé par Agar le puits du Vivant et du Voyant. Jéhovah le combla de ses bénédictions :

« Fidèle au serment que j'ai fait à Abraham, lui dit-il un jour, je donnerai à ta race le pays de Chanaan. Je multiplierai tes descendants comme les étoiles du ciel, et toutes les nations de la terre seront bénies en CELUI qui naîtra de toi. Ainsi sera récompensée l'obéissance de mon serviteur Abraham, le fidèle observateur de mes lois et des cérémonies de mon culte. »

Les deux fils d'Isaac et de Rébecca croissaient sous les yeux de leurs parents, non sans exciter des craintes au sujet de leur avenir. Avant de leur donner le jour, leur mère avait souffert de si cruelles douleurs, qu'après avoir longtemps demandé les joies de la maternité, elle se prit à regretter que le Seigneur l'eût exaucée. Comme elle consultait Dieu sur les étranges choses qui se passaient en elle, il lui fut répondu :

« Des deux fils que vous portez naîtront deux peuples qui se battront l'un contre l'autre. Le plus jeune triomphera dans la lutte, et l'aîné lui sera assujetti. »

En effet, Rébecca mit au monde deux jumeaux : Le premier, roux, velu comme un animal sauvage, fut appelé Ésaü; le second, qui tenait son frère par le pied, reçut le nom de Jacob, comme s'il voulait déjà supplanter son aîné. Tous deux grandirent, aussi opposés par le caractère que par les traits du visage. Ardent jusqu'à la violence, très habile chasseur, Ésaü aimait à courir les champs et les bois, ou encore à se livrer aux travaux agricoles. Simple et doux, Jacob vivait tranquillement sous la tente. L'humeur bouillante et même un peu farouche de son fils aîné ne déplaisait pas trop au père, qui se délectait du produit de la chasse, mais Jacob était le préféré de Rébecca. Un jour que ce dernier avait fait cuire des lentilles pour son repas, Ésaü revint des champs, brisé de fatigue et mourant de faim.

« Donne-moi ce plat de lentilles, dit-il à Jacob.

— Volontiers, répondit celui-ci, mais à condition que tu me céderas ton droit d'aînesse.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le chasseur, quand je serai mort, à quoi me servira mon droit d'aînesse?

— Jure-moi que tu ne reviendras pas sur cette cession.

— Je le jure, » dit Ésaü emportant le pain et les lentilles, qu'il se mit à dévorer sans souci des privilèges attachés à la primogéniture. Du reste, il se rendit bientôt par sa conduite, indigne de ces prérogatives.

A l'âge de quarante ans, sans consulter ses parents, sans égard pour son aïeul Abraham qui interdit toute alliance avec des femmes idolâtres, il épousa successivement deux Héthéennes, Judith, fille de Béeri et Basemath, fille d'Elon Ainsi s'exposa-t-il à perdre la foi au vrai Dieu par son contact avec les peuples étrangers. Isaac en fut vivement affligé; Rébecca en conclut qu'Ésaü n'était point l'enfant de la promesse et que, pour cette raison, sans doute, Dieu

avait permis qu'il vendît à Jacob son droit de primogéniture.

Or il arriva que le patriarche Isaac, âgé de cent trente-sept ans, devint aveugle et se sentit faiblir. Avant de rejoindre ses pères, il voulut transmettre à son fils aîné l'héritage et la bénédiction qu'il avait reçus d'Abraham. L'ayant donc appelé, il lui dit :

« Ésaü, mon fils, voici que les jours de la vieillesse sont venus pour moi, et je ne sais si la mort ne viendra pas bientôt. Prends ton arc et tes flèches, ô mon enfant, et va me tuer quelques pièces de gibier. Avec le produit de ta chasse tu me prépareras les mets que j'aime, tu me les serviras de tes propres mains, et moi je te bénirai solennellement avant de mourir. »

Rébecca avait entendu les paroles d'Isaac. A peine Ésaü fut-il parti à la chasse, qu'elle mit Jacob au courant de ce qui allait se passer. La bénédiction paternelle allait donner au fils aîné des droits dont il s'était volontairement dépouillé en faveur de son frère.

« Mon fils, ajouta-t-elle, tu vas suivre exactement les conseils de ta mère. Choisis dans le troupeau deux des meilleurs chevreaux que tu pourras trouver; j'en préparerai un repas selon les goûts de ton père; tu le lui serviras toi-même, et c'est à toi qu'il donnera la bénédiction avant de mourir. »

Le stratagème ne déplut pas à Jacob; mais réussirait-il à surprendre la bonne foi du vieux patriarche?

« Vous savez, dit-il à sa mère, qu'Esaü a la peau velue. Si mon père vient à me toucher, il croira que j'ai voulu le tromper, et peut-être me maudira-t-il au lieu de me bénir.

— Je prends sur moi cette malédiction, reprit Rébecca; va me chercher les chevreaux. »

Jacob obéit. Rébecca prépara les mets au goût du vieillard, revêtit son fils des habits parfumés d'Ésaü, et lui enveloppa les mains et le cou de la peau fraîche des chevreaux. Jacob prit les pains cuits sous la cendre et les mets qu'il devait servir, puis se présenta devant Isaac.

« Mon père, dit-il, pour exciter son attention.

— J'entends. Qui es-tu, mon fils?

— Esaü, votre premier-né. J'ai suivi vos ordres, et je vous apporte le produit de ma chasse. Levez-vous et mangez, puis vous me bénirez.

— Ta chasse a été bien prompte, mon fils?

— Dieu m'a fait trouver d'un coup ce que je cherchais. »

Le saint vieillard n'était point rassuré sur l'identité de son fils.

« Approche, dit-il, et laisse-moi te toucher, pour que je sache si tu es bien mon fils Esaü. »

Jacob s'approcha de son père, qui lui palpa les mains.

« La voix, dit-il, est la voix de Jacob, mais ces mains sont bien les mains d'Esaü. »

Cependant il avait beau toucher ces mains velues, en tout semblables à celles d'Esaü, le doute continuait à l'obséder, car en le bénissant une première fois, il dit encore :

« Tu es bien mon fils Esaü?

— Certainement, » répondit Jacob.

Après cette affirmation, Isaac s'assit et mangea les mets qu'on lui avait préparés. Puis, après avoir vidé la coupe de vin que lui présenta Jacob, il s'écria :

« Viens à moi, ô mon fils, et donne-moi un baiser. »

Jacob déposa un baiser sur le front du vieillard. A peine eut-il respiré l'odeur des habits parfumés dont son fils était couvert, que le patriarche, ravi comme en extase, leva la main pour le bénir.

« La bonne odeur de mon fils, s'écria-t-il, est semblable à celle d'un champ plein d'épis, sur lequel Dieu a versé ses bénédictions. O mon fils, que Dieu t'accorde la rosée du ciel et la graisse de la terre; qu'il multiplie le blé dans tes sillons et les grappes sur tes vignes; que les peuples te soient assujettis, et que tes frères se courbent devant toi comme devant leur maître. Celui qui te maudira, qu'il soit maudit; celui qui te bénira, que Dieu le comble de ses bénédictions! »

Isaac se tut, et Jacob prit congé de son père. A peine l'eut-il quitté de quelques instants, qu'Esaü se présenta, portant dans ses mains les mets qu'il avait préparés au retour de la chasse.

« Levez-vous, mon père, dit-il au vieillard, voici le repas que vous m'avez commandé. Mangez, après quoi vous me bénirez.

— Qui donc es-tu? s'écria le patriarche tout interdit.

— Votre fils Ésaü. »

La stupéfaction et le saisissement d'Isaac ne sauraient s'exprimer.

« Et qui donc, s'écria-t-il, est venu avant toi me présenter les produits de sa chasse, et a reçu de ma main une bénédiction désormais irrévocable? »

A ces mots qui lui firent comprendre toute la vérité, Ésaü poussa, non point des clameurs, mais de véritables rugissements.

« Mon père, mon père, hurlait-il dans son désespoir, donnez-moi aussi votre bénédiction.

— Mon fils, ton frère est venu me surprendre celle qui t'était réservée.

— Mon frère, reprit Ésaü furieux, n'a que trop justifié son nom de Jacob, car voici la seconde fois qu'il me supplante. Il m'a ravi mon droit d'aînesse, et il m'enlève aujourd'hui votre bénédiction. Mon père, mon père, continua-t-il en sanglotant, n'avez-vous donc rien réservé pour votre Ésaü?

— Mon fils, je l'ai constitué ton maître, j'ai soumis tous ses frères à son empire, je lui ai donné le vin des ceps et le froment des campagnes : que puis-je maintenant faire pour toi, ô mon fils?

— Mais n'avez-vous donc qu'une bénédiction, criait Ésaü en pleurant à chaudes larmes? Je vous en supplie, mon père, bénissez-moi! »

Le saint patriarche eut pitié de son malheureux fils. Illuminé d'en haut, il ne pouvait rétracter le testament que

Dieu lui montrait conforme à sa volonté souveraine, mais il jeta au désespéré ces paroles prophétiques :

« Ésaü, mon fils, si la rosée du ciel et la graisse de la terre ne te sont pas accordées, tu vivras de l'épée : ce sera ta bénédiction particulière ; tu serviras ton frère, mais un jour viendra où tu briseras son joug et relèveras la tête. »

Ainsi se réalisa l'oracle de Jéhovah sur les deux jumeaux : « Ils seront pères de deux peuples, et le plus jeune triomphera de l'aîné. » Le saint patriarche admira la toute-puissance de la volonté divine : avant que les deux frères eussent vu le jour, le fils de la promesse était choisi, non pour ses œuvres, mais selon le bon plaisir de Dieu. Par sa conduite, Ésaü justifia l'élection divine ; par ses artifices, Rébecca la fit aboutir. Sans approuver dans son cœur la ruse dont Rébecca s'était servie pour substituer Jacob à Ésaü, le digne fils d'Abraham adora la Providence de Jéhovah qui, par les passions des hommes aussi bien que par leurs vertus, arrive toujours à l'exécution de ses desseins.

II

JACOB EN MÉSOPOTAMIE

Ésaü ne pouvait pardonner à Jacob de lui avoir dérobé la bénédiction paternelle : dans sa rage, il s'emporta jusqu'à dire qu'après la mort d'Isaac, il immolerait son frère à sa vengeance. Ces menaces, rapportées à Rébecca, excitèrent ses alarmes.

« Jacob, lui dit-elle un jour, Ésaü profère contre toi des menaces de mort : hâte-toi de fuir en Mésopotamie. Tu trouveras un gîte à Haran, chez mon frère Laban, jusqu'à ce que la colère d'Ésaü soit apaisée ; ton séjour à l'étranger sera, du reste, de courte durée, car bientôt ton frère, devenu plus calme, oubliera son ressentiment, et alors je t'enverrai un message pour te rappeler. Pars, mon fils, car je tremble à la pensée que je pourrais perdre mes deux enfants en un jour, l'un par un crime, l'autre par le châtiment du criminel. »

Il fallait faire agréer ce départ à Isaac sans lui avouer que la fureur d'Ésaü en était la cause : l'industrieuse Rébecca s'en chargea encore.

« Les filles de Heth, lui dit-elle, ont rempli mes jours d'amertume. Si Jacob prend une femme dans ce pays, j'en mourrai de douleur. »

Le saint vieillard se rappela en ce moment ce que son père Abraham avait fait pour lui. Ayant appelé Jacob, il le bénit et lui donna cet ordre :

« Mon fils, ne prends point pour épouse une fille de

Chanaan. Va-t'en en Mésopotamie, dans la maison de Bathuel, le père de ta mère, et là tu épouseras une des filles de ton oncle Laban. »

Jacob s'agenouilla devant le saint vieillard qui, ému jusqu'aux larmes, leva la main pour bénir le voyageur :

« Que le Dieu tout-puissant te bénisse, lui dit-il, qu'il enrichisse et multiplie ta race, et te rende père d'un peuple nombreux. Que les bénédictions promises à Abraham tombent sur toi et ta postérité, et qu'un jour cette terre de notre pèlerinage devienne la terre du fils de Jacob. »

Le bâton à la main, le pauvre fugitif s'achemina vers la terre orientale. Déjà il avait dépassé Mambré, où reposaient les restes d'Abraham, Moriah, où son père Isaac s'était couché sur l'autel du sacrifice, lorsqu'un soir, au moment où le soleil disparaissait derrière les montagnes, il s'arrêta pour prendre un peu de repos. La tête appuyée sur une des pierres du chemin, il s'endormit profondément. Tout à coup il aperçoit, dans une vision, comme une échelle mystérieuse dont le pied touchait à la terre et le sommet au ciel. Des anges en montaient et en descendaient les degrés. Appuyé sur l'échelon supérieur, Jéhovah lui-même prononça ces solennelles paroles :

« Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, ton père; je donnerai, à toi et à ta postérité, la terre sur laquelle tu es endormi. Ta race, nombreuse comme le sable du désert, s'étendra de l'orient à l'occident, du septentrion au midi, et toutes les nations seront bénies en toi et dans Celui qui naîtra de toi. Je serai ton protecteur partout où tu porteras tes pas, et te ramènerai en ce pays de tes pères, où mes promesses doivent s'accomplir. »

Jacob se réveilla dans une sainte joie : le Dieu d'Abraham et d'Isaac le constituait dépositaire de ses secrets, père d'un grand peuple et de Celui qui devait sauver toutes les nations de la terre.

« Vraiment, s'écria-t-il, dans un transport de reconnaissance, ce lieu est saint, et je n'y pensais pas! »

Puis, réfléchissant à l'échelle céleste, aux anges qui descendaient vers les hommes pour leur communiquer les ordres de Jéhovah et remontaient vers Dieu, chargés de nos requêtes, il ajouta, saisi de frayeur:

« Que ce lieu est redoutable! c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. »

Quand le jour parut, Jacob se leva, répandit de l'huile sur la pierre qui lui avait servi de chevet, et l'érigea en monument de reconnaissance. La ville voisine qui s'appelait Luza, il la nomma Béthel, ou maison de Dieu. Puis, avant de reprendre le bâton du voyageur, il fit ce vœu :

— Si le Seigneur m'accompagne et me protège, comme il me l'a promis, s'il me donne du pain pour me nourrir et des vêtements pour me couvrir, si enfin je retourne heureusement dans la maison de mon père, en témoignage de ma gratitude envers Jéhovah, mon Dieu, je ferai de cette pierre un autel qui s'appellera la maison de Dieu, et j'offrirai au Seigneur la dîme de tous mes biens. »

Fortifié par cette vision divine, Jacob reprit sa route vers l'Orient. Il approchait du pays de Nachor quand il aperçut dans la campagne un vaste puits autour duquel se reposaient trois troupeaux de brebis, attendant le moment où, les autres troupeaux rassemblés, on enlevât la pierre qui couvrait l'orifice de la fontaine.

« Frères, dit Jacob aux pasteurs, d'où êtes-vous?

— De Haran, répondirent-ils.

— Connaissez-vous Laban, fils de Nachor?

— Nous le connaissons.

— Est-il en bonne santé?

— Il se porte très bien. Du reste, voici sa fille Rachel qui amène son troupeau.

— Le soleil est encore bien haut pour ramener les troupeaux à l'étable. Pourquoi ne pas les abreuver et les reconduire ensuite aux pâturages?

— Nous ne le pouvons. Il est défendu d'ôter la pierre avant que tous les troupeaux soient réunis. »

A ce moment, Rachel arriva, conduisant les troupeaux de son père, qu'elle gardait elle-même. A peine Jacob eut-il considéré sa jeune cousine qu'il fut épris de sa grâce et de sa beauté. Il enleva la pierre qui fermait la citerne, tira de l'eau en abondance pour abreuver les troupeaux de son oncle; puis, ne pouvant plus se contenir, se jeta au cou de la jeune fille et l'embrassa en sanglotant :

« Rachel, dit-il, je suis le neveu de votre père, le fils de Rébecca. »

Aussi émue que lui, la jeune fille courut en toute hâte annoncer à son père que Jacob, le fils de sa sœur, venait d'arriver. Quelques instants après, Laban était près de son neveu, le couvrait de baisers et l'emmenait dans sa demeure.

Jacob raconta lui-même la cause de son voyage. Il ne venait point à Haran, comme autrefois Éliézer, pour choisir une épouse et s'en retourner avec elle au pays de ses pères. Pauvre exilé, il demandait une place au foyer de Laban jusqu'au jour où Dieu lui permettrait de rentrer sous le toit d'Isaac et de Rébecca. Il espérait partir alors avec une épouse choisie dans sa parenté, car son père lui avait défendu de s'allier avec une fille de Chanaan.

« Tu es ma chair et mon sang, s'écria Laban, après l'avoir entendu, je te considère à partir d'aujourd'hui comme un de mes fils. »

Jacob entra donc dans la famille de son oncle et garda les troupeaux comme Rachel, ses frères et ses sœurs. Pendant quatorze années, il servit Laban, qui lui donna d'abord en mariage Lia, sa fille aînée, puis Rachel, que Jacob aimait d'un amour de prédilection. Dieu donna d'abord à Lia dix fils, Ruben, Siméon, Lévi, Judas, Issachar, Zabulon, Dan, Nephthali, Gad et Aser; mais longtemps il refusa d'étendre sa bénédiction sur Rachel. L'épouse désolée se plaignit au Seigneur qui fit enfin cesser son opprobre en lui accordant un fils à qui on donna le nom de Joseph. Alors Jacob dit à Laban :

« Laissez-moi maintenant retourner dans mon pays et emmener avec moi ma famille pour laquelle je vous ai servi jusqu'à ce jour.

— La bénédiction de Dieu est descendue avec toi sur ma maison, répondit Laban : reste avec nous, et je te donnerai le salaire que tu fixeras. »

Accédant à ce désir de son oncle, Jacob demeura chez lui six années encore, pendant lesquelles Dieu le combla de richesses. Bientôt il se vit en possession de grands troupeaux de chèvres et de brebis, d'ânes et de chameaux, et d'un nombre considérable de serviteurs et de servantes, au point d'exciter la jalousie de Laban. Alors ses yeux se portèrent de nouveau vers la patrie absente, vers son vieux père et sa mère bien-aimée. Sur l'ordre de Jéhovah, il prit avec lui sa famille, ses troupeaux, tous ses biens, et se dirigea vers le pays de Chanaan.

Cependant le pauvre exilé n'était pas sans crainte au sujet de son frère Ésaü, devenu l'un des princes du désert, au pays d'Édom. Pendant vingt ans, il avait vainement attendu le messager de la paix; ce qui n'était pas de bon augure. Aussi, avant de passer le Jourdain, envoya-t-il à son frère quelques-uns de ses serviteurs, chargés de lui porter ce message :

« Jacob à son frère Ésaü : J'ai vécu en étranger chez Laban jusqu'à ce jour. Je reviens avec des troupeaux de bœufs, d'ânes et de brebis, une tribu de serviteurs et de servantes, et j'envoie ce message à mon seigneur pour lui demander son amitié. »

Les envoyés revinrent en toute hâte, annonçant qu'Ésaü accourait à sa rencontre avec quatre cents hommes. Dans son épouvante, Jacob divisa sa caravane en deux bandes, afin que l'une pût se sauver pendant qu'Ésaü tomberait sur l'autre, puis il demanda le secours de Dieu.

« Dieu d'Abraham et d'Isaac, s'écria-t-il, c'est vous qui m'avez ordonné de retourner dans ma patrie et de compter sur votre protection. Je suis à la vérité bien indigne de vos

miséricordes et de la fidélité avec laquelle vous gardez toutes les promesses dont vous avez gratifié votre serviteur. Je passai le fleuve du Jourdain il y a vingt ans, n'ayant que ce bâton pour toute richesse, et voilà que je le traverse de nouveau à la tête d'une brillante et riche caravane. Délivrez-moi des mains d'Ésaü, car je crains que dans sa fureur il ne lève son glaive sur les mères et leurs enfants. Souvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez promis de me bénir et de multiplier ma race comme les grains de sable de la mer. »

Le lendemain à son réveil, il sépara de ses troupeaux le présent qu'il voulait offrir à son frère Ésaü : deux cents chèvres et vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers, trente chamelles avec leurs petits, quarante vaches et vingt taureaux, vingt ânesses et dix ânons, qu'il remit à ses serviteurs par groupes détachés.

« Précédez-moi, dit-il à ceux-ci, et marchez à une certaine distance les uns des autres. En rencontrant le premier troupeau, mon frère Ésaü ne manquera pas de dire au conducteur : Quel est votre maître? Où allez-vous? A qui sont ces bestiaux? Vous répondrez : Tout cela appartient à votre serviteur Jacob; c'est un présent qu'il envoie à mon seigneur Ésaü. Du reste, il nous suit, et bientôt vous l'aurez atteint. Les autres pasteurs feront successivement la même réponse. »

Jacob se disait que ce don magnifique, en attendrissant le cœur d'Ésaü, lui préparerait un accueil favorable. Ces dispositions prises, il resta encore la nuit dans son campement, fit passer de grand matin le gué de Saboc à ses femmes, aux servantes et aux enfants, pour les mettre à l'abri d'un coup de main, et demeura seul sur la rive du fleuve. Et voilà que, dans une vision mystérieuse, un inconnu lutta contre lui jusqu'au point du jour, sans pouvoir le terrasser. Seulement, pour lui montrer sa force surhumaine, il lui toucha un nerf qui aussitôt se dessécha.

« Laisse-moi, lui dit alors l'inconnu, car voici l'aurore

— Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni.

— Quel est ton nom?

— Jacob.

— Désormais on t'appellera Israël, c'est-à-dire fort contre Dieu. Or, si tu peux lutter contre Dieu, quel homme l'emportera sur toi?

— Et vous, s'écria Jacob, vous qui m'avez assailli, qui êtes-vous donc?

— A quoi bon cette demande? répondit la céleste apparition, qui bénit son antagoniste et disparut.

— J'ai vu Dieu face à face, s'écria Jacob émerveillé, j'ai vu Dieu, et la mort ne m'a point frappé! »

Il appela ce lieu Phanuel, ce qui veut dire Visage de Dieu. En ce moment, le soleil se montrait à l'horizon. Jacob quitta Phanuel, mais il s'aperçut qu'il boitait, depuis qu'un nerf s'était séché au contact du divin lutteur. Soudain, en levant les yeux, il aperçut Ésaü qui venait à sa rencontre, suivi de ses quatre cents hommes. Aussitôt il divisa sa famille en trois groupes, les femmes du second ordre avec leurs enfants, puis Lia entourée des siens, enfin Rachel avec Joseph. Ils s'avancèrent ainsi au-devant d'Ésaü, et lui-même les suivit de près. Arrivé à une petite distance d'Ésaü, il se prosterna sept fois devant lui, le front dans la poussière. Touché de ces marques d'honneur, Ésaü s'élança dans les bras de son frère, le serra sur son cœur et lui donna le baiser de paix en versant des larmes. Alors seulement ses yeux se portèrent vers les femmes et les enfants :

« Est-ce là ta famille?

— Oui, répondit Jacob, ce sont les petits enfants que le Seigneur m'a donnés. »

A ce moment, les servantes avec leurs fils, puis Lia et ses enfants, puis Rachel et Joseph, s'approchèrent d'Ésaü et se prosternèrent devant lui.

« Et ces divers troupeaux que j'ai rencontrés? dit Ésaü.

— C'est un présent que je voulais offrir à mon frère pour trouver grâce à ses yeux.

— J'ai des biens en abondance, garde donc ce qui t'ap partient.

— Non pas, ô mon frère; mais si j'ai retrouvé votre ami tié, ne refusez pas ce faible présent, que je vous offre e signe de vénération, comme à un ange de Dieu. Soyez-me favorable, et partagez les bénédictions dont m'a combl l'auteur de tous les biens. »

Ésaü céda aux pressantes instances de Jacob, et les deu frères se séparèrent parfaitement réconciliés. Après u court séjour à Socoth, puis à Sichem, Jacob se dirigea ver la vallée de Mambré où l'attendait le patriarche Isaac. suivait le chemin d'Ephrata, qui fut plus tard Bethléem, lors qu'un grand malheur vint le frapper : Rachel, son épous chérie, sur le point de lui donner un second fils, se vit tou à coup aux prises avec la mort.

« Ne craignez pas, lui disait-on pour étouffer ses cris vous aurez un fils. »

Mais le dernier souffle s'échappait de ses lèvres quan l'enfant vint au monde. Elle eut encore la force de l'appele Benoni, l'enfant de ma douleur. Jacob le nomma Benjamin le bâton de ma vieillesse. Après avoir pleuré longtemp cette tendre Rachel pour laquelle il avait servi quatorz ans, il l'enterra là où Dieu avait retiré son âme de ce monde Sur le sépulcre, un monument dressé par ses mains, rap pelle à tous la mort de Rachel et le deuil de Jacob.

Quelques jours plus tard, il se reposait de son long pèle rinage, près de son père Isaac sous le chêne de Mambré Le saint vieillard ne put voir son fils, mais, comme au jou de la bénédiction, son cœur tressaillit d'allégresse en l pressant dans ses bras. Il n'attendait que la présence d l'exilé pour aller rejoindre ses aïeux : bientôt après, plei de joie et de mérites, il mourut en bénissant le Seigneur Ses deux fils, Ésaü et Jacob, l'ensevelirent près de son pèr Abraham, de Sara sa mère, et de Rébecca son épouse, dan le tombeau de Macpelah.

III

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES

A. M. 2276 — A. C. 1725.

Le patriarche Jacob aimait tous ses fils, mais il chérissait particulièrement Joseph, alors âgé de seize ans. C'était l'enfant de sa bien-aimée Rachel, un ange d'innocence et de candeur que Dieu lui avait donné pour consoler sa vieillesse. En témoignage d'affection, il le revêtit un jour d'une magnifique robe aux couleurs variées, qui le distinguait de tous ses frères, mais qui par là même excita dans leur cœur contre le jeune préféré des sentiments de jalousie, de colère et de haine.

Deux incidents vinrent encore aggraver ces mauvaises dispositions. Gardant un jour les troupeaux avec quatre de ses frères, Gad, Aser, Zabulon et Nephthali, Joseph fut témoin d'actes criminels et déshonorants que, dans sa légitime indignation, il se crut obligé de dénoncer à son père. Dans une autre circonstance, il blessa leur amour-propre en leur racontant ingénument un songe qu'il avait eu :

« Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans les champs. Tout à coup, je vis ma gerbe se dresser et s'élever au-dessus des vôtres qui, l'entourant aussitôt, se prosternèrent devant elle comme pour l'adorer.

— Cela présage sûrement que tu seras notre roi! ricanèrent-ils. Nous, tes aînés, nous nous courberons sous ton sceptre! »

Joseph ne s'apercevait pas que ces songes et ces entre-

tiens ravivaient la haine dont le cœur de ses frères était consumé. Dans sa simplicité, il jetait à chaque instant de l'huile sur le feu.

« J'ai vu, dit-il un jour à son père et à ses frères, j'ai vu pendant mon sommeil, le soleil, la lune et onze étoiles qui s'inclinaient devant moi.

— Crois-tu donc, lui dit Jacob impatienté, que ton père, ta mère et tes onze frères vont t'adorer, le front dans la poussière? Est-ce cela que signifient tes songes? »

Toutefois, au lieu de s'irriter comme ses fils, le patriarche se demandait, à part lui, si ces visions réitérées ne contenaient point quelque révélation prophétique. Or, à quelque temps de là, il avait envoyé ses fils paître les troupeaux dans les environs de Sichem. Craignant de voir se ranimer d'anciennes luttes soutenues contre les habitants de ce pays, il ordonna au jeune Joseph, resté seul avec lui, d'aller aux informations :

« Vois, lui dit-il, si tes frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et si tout se passe avec calme au pays de Sichem. »

Joseph partit d'Hébron pour se rendre aux pâturages, qu'il trouva déserts. Il errait à l'aventure, au milieu des champs, lorsqu'un homme de l'endroit lui demanda ce qu'il cherchait :

« Je cherche mes frères, répondit-il : pouvez-vous m'indiquer le lieu où ils font paître leurs troupeaux?

— Ils ont quitté ce pâturage depuis peu de temps, dit l'interlocuteur, et je crois leur avoir entendu dire qu'ils allaient à Dothaïm. »

Ce bourg, aux prairies verdoyantes, se trouvait à quelques lieues vers le nord. Se dirigeant de ce côté, Joseph reconnut bientôt ses frères au milieu des bœufs et des brebis. Eux aussi le reconnurent, mais sa vue les mit dans une telle fureur qu'ils résolurent de profiter de l'occasion pour s'en débarrasser.

« Voici notre visionnaire, se disaient-ils l'un à l'autre

pendant qu'il s'approchait d'eux, tuons-le et jetons-le dans la vieille citerne. Nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré, et voilà tout l'avantage qu'il aura retiré de ses songes.

— Non, non, s'écria Ruben, qui voulait l'arracher de leurs mains pour le rendre à son père, pas de meurtre, pas de sang versé, contentez-vous de le descendre dans la citerne du désert, et vos mains ne seront point souillées. »

Après avoir ouvert cet avis, il s'éloigna sous quelque prétexte, avec l'intention de revenir à la citerne pour délivrer son frère. Les forcenés se jetèrent sur Joseph à son arrivée, le dépouillèrent de la brillante tunique qui avait tant excité leur envie, et le descendirent dans la citerne desséchée, bien décidés à l'y laisser mourir de faim, malgré ses cris et ses supplications.

Leur vengeance satisfaite, ils s'étaient assis le long du chemin pour prendre leur repas, quand ils virent arriver des marchands ismaélites, venant du pays de Galaad. Ces hommes de Madian conduisaient en Égypte une longue file de chameaux, chargés de parfums, de résine et de myrrhe. Ils faisaient aussi à l'occasion le commerce d'esclaves. Juda profita de leur passage pour s'épargner, ainsi qu'à ses frères, l'odieux d'un fratricide.

« Pourquoi, dit-il, tuer notre frère et nous ingénier ensuite à cacher sa mort? Après tout, il est notre chair et notre sang. Plutôt que de souiller ainsi nos mains, vendons-le à ces Ismaélites. »

Troublés par les mêmes remords, les meurtriers applaudirent aussitôt à la proposition de Juda. Joseph fut tiré de la citerne et vendu pour vingt sicles d'argent aux marchands ismaélites, qui le conduisirent en Égypte. Bientôt après, quand Ruben revint à la citerne pour en extraire le prisonnier, il ne l'y trouva plus. Il courut vers ses frères, en déchirant ses vêtements :

« L'enfant a disparu! criait-il avec désespoir. Malheureux que je suis! comment pourrai-je reparaître devant mon père? »

Mais eux, sans prendre garde aux lamentations de leur aîné, recueillirent la robe de Joseph et la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils venaient d'immoler. Puis, ils l'envoyèrent à leur père avec ce message :

« Nous avons trouvé cette tunique au désert : voyez si ce n'est point celle de votre fils. »

Jacob n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la robe ensanglantée qu'il la reconnut pour celle de Joseph.

« C'est la robe de mon fils, dit-il en sanglotant, une bête féroce a dévoré Joseph ! »

Le saint vieillard déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et pleura son fils pendant de longs jours. Les malheureux, dont le crime avait changé ses yeux en deux sources de larmes, se réunirent pour le consoler, mais il refusa de les entendre.

« Laissez-moi, leur dit-il; mes pleurs couleront encore de mes yeux le jour où je descendrai dans le tombeau pour rejoindre mon fils. »

Cependant les marchands ismaélites arrivaient en Égypte avec leur jeune esclave. De graves événements avaient bouleversé la terre de Misraïm depuis que, deux siècles auparavant, Abraham, l'aïeul de Joseph, y avait cherché un refuge contre la famine. Aux dynasties indigènes avait succédé la dynastie des rois pasteurs. Un jour les enfants du désert avaient franchi le Nil, envahi les temples et les palais, semé les ruines sur leur passage. Puis, les conquérants avaient échangé la vie nomade du Sémite contre la brillante civilisation des fils de Cham, de sorte que les vainqueurs se distinguaient à peine des vaincus, bien que ceux-ci n'attendissent qu'une occasion pour secouer le joug de leurs nouveaux maîtres.

Dieu n'abandonna pas le jeune Israélite sur la terre étrangère. Exposé sur le marché aux esclaves, il fut vendu par les Ismaélites à Putiphar, grand officier du roi Pharaon, et commandant de son armée. De race égyptienne, le courtisan s'entourait volontiers de serviteurs sémites, ce

qui flattait son maître. Cette fois, du reste, il eut tout lieu de s'applaudir, pour son propre compte, d'avoir acquis cet étranger. Sa conduite prudente, le succès qui couronnait tous ses actes, démontrèrent à Putiphar que Dieu lui-même le dirigeait dans tous ses mouvements et le tenait comme par la main. Dès lors, il le combla de ses faveurs et lui donna bientôt l'intendance de sa maison, ainsi qu'une autorité absolue sur tous ses subordonnés. A cause de Joseph, Dieu bénit la maison de l'Égyptien, dont les richesses se multiplièrent tant à la ville qu'à la campagne sans qu'il se donnât d'autre souci que de se mettre à table et de manger. Joseph veillait sur tout et pourvoyait à tout avec une sollicitude qui ne se démentait jamais.

Plus que tous les autres, la femme de Putiphar admirait le jeune Israélite; un jour même, elle osa faire à Joseph une proposition criminelle, qu'il repoussa aussitôt avec horreur.

« Mon maître, dit le vertueux jeune homme, m'a confié tous ses biens, que j'administre sans qu'il s'en occupe en aucune manière : il a remis en mon pouvoir tout ce qu'il possède, excepté vous, qui êtes son épouse. Et je pourrais commettre un pareil abus de confiance contre mon maître, un pareil crime contre mon Dieu ! »

Cette généreuse et loyale conduite ne fit point rentrer la coupable en elle-même; une fois que Joseph entrait dans le palais pour vaquer à ses occupations, elle réitéra ses provocations. Sur son refus, elle le saisit par son manteau. L'héroïque Joseph lui laissa le manteau dans les mains et s'enfuit hors de la maison. Alors, se voyant méprisée, elle jura de le perdre. Tenant en main le vêtement qui devait servir de preuve à ses accusations, elle fit retentir le palais de ses cris, appelant à elle officiers et serviteurs :

« Quoi donc, hurlait-elle avec rage, mon mari n'a-t-il amené dans son palais ce fils des Hébreux que pour me faire insulter? »

L'impudente ne craignit pas de répéter à son époux les

mêmes calomnies, lui montrant comme preuve sans réplique le manteau de Joseph. Sans contrôler l'accusation, sans interroger l'accusé, Putiphar, outré de colère, fit jeter Joseph dans la prison où l'on détenait les criminels arrêtés par ordonnance royale.

Pendant ce temps, le vieux Jacob pleurait Joseph qu'il croyait mort. Et Joseph pleurait aussi, oublié de tous au fond de son cachot, devenu pour lui comme un sépulcre. « Mais le Dieu qu'il ne cessait d'invoquer, n'oubliait pas, lui, son pieux et fidèle serviteur. L'Esprit de sagesse descendit avec lui dans l'humide et noire prison, pour le défendre contre les méchants, confondre ses détracteurs, échanger ses fers contre le sceptre, et faire resplendir sur ce front qu'on voulait souiller l'auréole d'une gloire immortelle[1]. »

1. *Sagesse*, x, 13, 14.

V

LE PRISONNIER MINISTRE

A. M. 2289. — A. C. 1712.

Comme autrefois Putiphar, le gardien de la prison royale eut à peine passé quelques jours avec Joseph qu'il fut ravi de son nouvel hôte. Jamais il n'avait vu dans un jeune homme tant de sagesse, de patience et de douceur. Aussi lui donna-t-il toute sa confiance, le chargeant non seulement de veiller sur les autres détenus, mais même de régler, sans qu'il se donnât la peine d'exercer aucun contrôle, toutes les affaires de son administration. Évidemment le Seigneur assistait Joseph dans toutes ses œuvres.

Or il arriva que deux officiers du roi d'Égypte, son grand échanson et son grand panetier, disgraciés par leur maître, furent jetés dans la forteresse où Joseph était relégué. Le gardien les plaça, comme les autres prisonniers, sous les ordres de son jeune intendant. Ils subissaient leur peine depuis un an, lorsque tous deux, dans la même nuit, eurent un songe qui présageait leur avenir, mais dont l'interprétation leur restait cachée. Aussi, le matin, en leur rendant visite, Joseph les trouva-t-il dans un grand abattement.

« Vous me paraissez tristes, leur dit-il avec bonté. Que vous est-il donc arrivé de fâcheux?

— Nous avons eu chacun un songe qui nous inquiète, et nous n'avons personne ici pour nous en donner l'explication. »

Joseph savait combien les Égyptiens avaient confiance

dans les devins, magiciens et autres sages pronostiquant l'avenir. Il prit occasion de leurs confidences pour élever leur esprit jusqu'au vrai Dieu.

« Jéhovah, dit-il, peut seul vous donner l'interprétation de vos songes. Dites-moi ce que vous avez vu. »

Le grand échanson parla en ces termes :

« J'ai vu devant moi un cep de vigne divisé en trois rameaux, qui bientôt donnèrent des bourgeons, puis des fleurs, puis des grappes magnifiques. Dans mes mains se trouvait la coupe du roi Pharaon : je cueillis les grappes. j'en exprimai la liqueur dans la coupe royale et la présentai à mon maître. »

Le grand échanson se tut, et Joseph prit la parole à son tour :

« Voici la signification de votre songe : les trois rameaux annoncent que dans trois jours Pharaon se souviendra de son grand échanson et le réintégrera dans son emploi, de sorte que vous lui présenterez à boire selon les devoirs de votre charge comme par le passé. Oh! alors, je vous en prie, quand vous serez rentré en grâce, souvenez-vous du pauvre Israélite, arraché de son pays par fraude et jeté dans ce cachot par injustice. Ayez pitié de moi, et suppliez le roi Pharaon de me rendre la liberté. »

En entendant cette interprétation si judicieuse et si consolante en même temps, le grand panetier s'empressa de révéler à Joseph la vision dont il avait été favorisé.

« Il me semblait, dit-il, que je portais sur ma tête trois corbeilles de farine, dont l'une, plus élevée que les autres contenait les diverses espèces de pains et de gâteaux qu fabrique l'art des panetiers. Je vis alors les oiseaux du ciel s'abattre sur cette corbeille pour becqueter les pâtisseries qui s'y trouvaient renfermées.

— Les trois corbeilles, reprit Joseph sans hésiter, signifient qu'après trois jours Pharaon vous fera trancher la tête et suspendre à une croix, où les oiseaux du ciel viendront déchirer votre chair. »

Le troisième jour après cette prédiction, l'Égypte célébrait l'anniversaire de la naissance du roi. A l'occasion de cette fête, Pharaon donna un grand festin à tous ses officiers, pendant lequel il se ressouvint du grand échanson et du grand panetier tombés en disgrâce. Par son ordre, le premier fut rétabli dans ses fonctions et le second attaché au gibet.

Ainsi se vérifièrent les pronostics de Joseph. L'heureux échanson sortit du cachot en promettant au jeune interprète de plaider sa cause auprès du roi ; mais, tout entier à son bonheur, il oublia ses promesses. Pour le tirer de son apathie, il fallut qu'un nouvel incident vînt, deux ans après, lui remettre en mémoire le pauvre prisonnier.

A cette époque, le roi Pharaon eut lui-même un songe qui le jeta dans une grande anxiété. Pour calmer ses frayeurs, il manda près de lui tous les sages et devins d'Égypte, et leur raconta les mystérieuses circonstances de sa vision. sans qu'aucun d'eux pût lui en donner une interprétation raisonnable. Il en était au désespoir, quand le grand échanson, revenu subitement aux anciens souvenirs, lui tint ce langage :

« Seigneur, il faut que je vous confesse un impardonnable oubli. Lorsque j'eus le malheur, ainsi que le grand panetier, d'encourir votre disgrâce, nous eûmes tous deux dans la prison un songe prophétique. Or, se trouvait là par hasard un jeune Israélite, attaché au gouverneur, qui, après avoir entendu le récit de nos visions, nous annonça ce qui est réellement arrivé, c'est-à-dire ma réintégration dans mes emplois et le supplice du grand panetier. J'aurais dû me rappeler plus tôt cet incomparable interprète. »

Sans perdre un instant, le roi commanda de lui amener le prisonnier. La tête rasée comme un prêtre des dieux, revêtu du costume des sages, Joseph fut introduit devant Pharaon, qui aussitôt entra en matière.

« J'ai eu des visions que personne ne peut expliquer.

On m'a parlé de toi comme d'un interprète très habile.

— Ce sera Dieu, non pas moi, qui vous donnera, Seigneur, l'explication de votre songe.

— Voici, dit Pharaon, ce que j'ai vu. Il me semblait que j'étais debout sur les bords du fleuve, lorsque j'en vis sortir sept vaches très belles et très grasses, pour aller paître dans les prairies du marécage. Et voilà qu'aussitôt sept autres vaches, sorties également des eaux, d'une maigreur telle que je n'en remarquai jamais d'aussi affreusement décharnées sur la terre d'Égypte, se jetèrent sur les premières et les dévorèrent, sans qu'elles parussent ni moins affamées, ni moins exténuées. Je me réveillai en sursaut; puis, m'étant rendormi, j'eus un autre songe.

« Je vis sur une seule tige sept épis pleins de beaux grains dorés; puis, d'une tige à demi desséchée par un vent brûlant, s'élancèrent sept autres épis grêles et maigres, qui dévorèrent les premiers si beaux et si riches. J'ai raconté ces songes à mes devins, qui n'ont pu me les interpréter.

— O roi, répondit Joseph, les deux songes marquent l'un et l'autre l'avenir que Dieu réserve à votre royaume. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins annoncent, sous une double image, sept années d'abondance; les sept vaches maigres et les sept épis vides, sept années de stérilité qui amèneront dans le pays une épouvantable famine.

« Il est donc de votre sagesse, ô mon roi, de mettre dès maintenant à la tête de l'Égypte un homme industrieux et habile qui, par des officiers disséminés dans les provinces, amassera dans les greniers publics, pendant les sept années de fertilité dont nous allons jouir, la cinquième partie des fruits de la terre; cette réserve, gardée dans les villes, sera mise sous la puissance immédiate du roi Pharaon, qui pourvoira ainsi aux besoins de ses sujets pendant les sept années de stérilité qui vont désoler l'Égypte. Ainsi votre royaume échappera aux horreurs de la famine. »

Joseph cessa de parler, mais son discours avait tellement enchanté Pharaon qu'il dit à ses ministres :

« Où trouverai-je un homme rempli de l'esprit de Dieu comme celui-ci? » — « Jeune homme, continua-t-il en s'adressant à Joseph, puisque Dieu lui-même t'a inspiré les paroles que tu viens de prononcer, nul ici ne te surpasse ni t'égale en sagesse : c'est donc toi que j'investis de ma puissance dans toute l'étendue de mes domaines, et je veux que mon peuple t'obéissse comme à moi-même. Je me réserve mon trône et mon titre de roi, mais je remets dans tes mains le gouvernement de l'Égypte. »

En procédant aussitôt à l'investiture officielle de son nouveau ministre, Pharaon détacha de sa main l'anneau portant le cachet royal et le passa au doigt de Joseph. Il le revêtit ensuite de la tunique de fin lin réservée aux princes et aux prêtres, et lui mit au cou la chaîne d'or du grand juge. Dans ce costume royal, monté sur le second char de Pharaon, le fils de Jacob parcourut la ville, précédé d'un héraut, ordonnant à tous de fléchir le genou devant Joseph, le gouverneur de l'Égypte.

Au retour de la marche triomphale, le roi décréta que, sur toute la terre d'Égypte, « personne ne remuerait le pied ni la main sinon par le commandement de Joseph ». De plus il lui donna un nom qui dans la langue égyptienne signifie « Sauveur du monde ». Ainsi le voulait Jéhovah pour préfigurer en Joseph Celui qui devait être comme lui calomnié, traqué, vendu, avant de s'appeler le Libérateur du peuple et le Sauveur du monde.

V

LES FILS DE JACOB A MEMPHIS

A. M. 2297. — A. C. 1704.

Joseph avait trente ans quand Pharaon le tira de prison pour lui mettre en main les rênes du gouvernement. Il épousa la fille d'un prêtre d'Héliopolis, Aseneth, qui lui donna deux fils : le premier, qu'il appela Manassé, oubli, car Dieu, dit-il, m'a fait oublier les épreuves de la maison paternelle et les tristesses de mon adolescence ; et le second, Éphraïm, accroissement, pour remercier le Seigneur de ses faveurs sur la terre d'exil.

Cependant les années de fertilité étaient venues justifier ses prédictions. Le nouveau ministre visita toutes les provinces et put constater partout une abondance de froment qui dépassait toute mesure. De ces énormes monceaux de gerbes, de ce grain qui se multipliait comme le sable des mers, il fit des dépôts considérables dans toute l'Égypte. Puis, aux années d'abondance succédèrent les années de stérilité, qui amenèrent une grande famine dans tous les pays d'alentour. Alors Joseph ouvrit les greniers d'approvisionnement créés à Memphis, capitale de l'Égypte, et quand le peuple affamé demanda du pain, Pharaon répondit : « Allez à Joseph, et faites ce qu'il vous dira. »

Bientôt la disette se fit sentir dans les provinces aussi bien qu'à Memphis. Les officiers, nommés par Joseph, vendirent alors aux Égyptiens le blé amassé dans les greniers des villes et des villages, de sorte que les sujets du

roi Pharaon, abondamment pourvus de vivres, échappèrent ainsi aux rigueurs de la famine.

Or le bruit s'étant répandu dans les pays voisins qu'on vendait du blé en Égypte, Jacob dit un jour à ses fils :

— Il ne faut point négliger cette ressource. Descendez au pays de Pharaon et achetez-y de quoi subsister : autrement il ne nous reste qu'à mourir de faim.

Les frères de Joseph partirent donc pour l'Égypte, excepté Benjamin que Jacob retint à la maison de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux dans ce lointain voyage. Ils se joignirent aux nombreuses caravanes qui suivaient comme eux la route de Memphis en quête de vivres, car la famine sévissait dans tout le pays de Chanaan. Arrivés dans la capitale, comme on ne délivrait de blé que sur l'autorisation de Joseph, ils durent se présenter devant ce gouverneur de l'Égypte, dont la renommée publiait partout la merveilleuse sagesse.

Vingt années s'étaient écoulées depuis le jour où ils avaient vendu leur frère à des marchands ismaélites; ils ne pouvaient reconnaître dans ce haut dignitaire l'enfant de la citerne. Ils se prosternèrent donc devant lui, le front dans la poussière, comme ils l'auraient fait pour le souverain lui-même. Joseph les reconnut aussitôt et ne put s'empêcher, en les voyant à ses genoux, de se rappeler les songes de son enfance. Comme Benjamin n'était pas avec eux, il résolut de savoir, avant de se découvrir, ce qu'était devenu son jeune frère. Il affecta donc de leur parler par interprète, comme s'il ignorait leur langue, et de les traiter durement, en étrangers suspects.

« D'où venez-vous?

— De la terre de Chanaan.

— Vous êtes des espions : vous venez ici pour explorer les endroits faibles de l'Égypte.

— A Dieu ne plaise, seigneur. Nous venons ici pour acheter du blé. Nous sommes les enfants d'un même père, amis de la paix, incapables d'ourdir un complot.

— Je ne vous crois pas. Vous inspectez le pays pour nous surprendre.

— Seigneur, encore une fois nous sommes douze frères, nés d'un même père au pays de Chanaan. Le plus jeune d'entre nous est resté avec notre père, l'autre n'est plus de ce monde.

— Je vous dis que vous êtes des espions. Du reste, j'ai maintenant un moyen de savoir la vérité sur votre compte. Vous me parlez d'un plus jeune frère : je vous jure par la tête du roi Pharaon que vous ne sortirez point d'ici avant de m'avoir amené ce jeune homme. Que l'un de vous aille le chercher; les autres resteront en prison jusqu'au jour où j'aurai pu vérifier vos paroles. Exécutez-vous, ou, par le salut de Pharaon, je vous traite comme des espions. »

Après cet interrogatoire bien propre à les terrifier, il les fit jeter dans un cachot où ils restèrent pendant trois jours. On ne les en tira que pour les faire comparaître de nouveau devant l'impitoyable gouverneur. Cette fois cependant son visage était moins sévère, ses paroles moins brutales.

« Soumettez-vous, leur dit-il, à mes exigences. Si vous êtes innocents, il ne vous sera fait aucun mal, car je crains Dieu et ne veux point commettre d'injustice. J'ai réfléchi : l'un de vous demeurera enchaîné dans la prison, pendant que les autres retourneront dans leur pays, emportant le blé que vous avez acheté. Et puisque vous affirmez vos intentions pacifiques, vous m'amènerez votre jeune frère, afin que je puisse contrôler vos assertions. A ces conditions, je vous ferai grâce de la vie. »

Les frères de Joseph n'avaient qu'à se soumettre, mais leur âme était horriblement bouleversée. Ne pouvant soupçonner que Joseph comprenait leur langue, ils se disaient les uns aux autres :

« Nous sommes justement punis du crime que nous avons commis contre notre frère. Nous avons été sourds à ses supplications, insensibles à ses larmes, et nous voilà

plongés dans l'affliction! » — « Je vous l'avais bien dit, ajoutait Ruben, gardez-vous de commettre un crime contre cet enfant, vous ne m'avez point écouté. Aujourd'hui son sang crie vengeance. »

En entendant ces aveux et ces regrets amers, Joseph sentit son cœur se briser d'émotion. Il fut obligé de se retirer un instant pour donner un libre cours à ses larmes. Redevenu maître de lui-même, il revint vers ses frères, fit enchaîner Siméon en leur présence et ordonna aux gardes de le reconduire en prison. D'après ses instructions, les officiers remplirent de blé les sacs des autres fils de Jacob et glissèrent secrètement, à l'entrée des sacs, l'argent qu'ils en avaient reçu. Puis, on distribua ostensiblement aux voyageurs des vivres pour la route, et la caravane se mit en marche.

Arrivés dans une hôtellerie, l'un d'eux ouvrit son sac pour donner quelques poignées d'orge aux animaux : quel ne fut pas son étonnement d'y trouver l'argent donné aux officiers égyptiens! Il appela ses frères, leur montra cet argent, mais toutes ces surprises les troublaient de plus en plus. — « Quels sont donc les desseins de Dieu à notre égard? » se demandaient-ils. De retour au foyer paternel, ils s'empressèrent de raconter à Jacob ce qu'il leur était arrivé.

« Le gouverneur de l'Égypte, lui dirent-ils, nous a traités durement, et nous a même accusés d'espionner le pays. Nous avons affirmé nos intentions pacifiques, absolument étrangères à tout mauvais dessein. En preuve, nous lui expliquâmes que nous étions douze fils d'un même père, dont l'un était mort, et le plus jeune tenait compagnie à notre père; mais il ne voulut rien entendre, retint Siméon en otage et nous congédia, en disant : Emportez vos sacs de blé, et ramenez-moi ce jeune frère dont vous me parlez afin que je m'assure si, oui ou non, vous êtes des espions. Alors seulement votre frère, que je retiens en prison, recouvrera sa liberté, et vous serez autorisés

pour l'avenir à vous procurer ici les vivres dont vous aurez besoin. »

Ce récit attrista le vieux patriarche. Il ne savait que penser de l'étrange réception faite à ses fils, quand ceux-ci, ouvrant leurs sacs pour en retirer le blé, trouvèrent l'argent qu'ils avaient donné en échange de leurs denrées. La vue de cet argent les jeta dans une véritable épouvante, car, en se rappelant les soupçons du ministre, ils se demandaient si cette fois on n'allait pas les accuser de vol ou de fraude. Jacob, lui, se désespérait, à la pensée d'abandonner son jeune fils :

« Vous m'enlevez tous mes enfants, s'écriait-il. Joseph n'est plus, Siméon languit dans les fers, et vous voulez m'arracher Benjamin! C'est sur moi, pauvre vieillard, que tous ces malheurs retombent!

— Mon père, répondit Ruben, si je ne vous ramène Benjamin, je consens à voir périr mes deux fils. Confiez-le-moi, je vous jure qu'il reviendra sain et sauf.

— Jamais, reprit Jacob, jamais mon fils ne vous suivra. Son frère est mort, lui seul me reste de ma bien-aimée Rachel; s'il lui arrivait malheur en chemin, votre père aux cheveux blancs, écrasé par la douleur, n'aurait plus qu'à descendre au tombeau.

Ils eurent beau insister, le vieillard resta inflexible. Cependant la famine continuait à désoler le pays, les provisions s'épuisaient de jour en jour, les vivres allaient manquer. Les fils de Jacob, mornes et silencieux, n'osaient parler d'un nouveau voyage, pour ne point remettre leur père à la torture en lui demandant de lâcher Benjamin. Ce fut Jacob qui, le premier, revint à l'idée d'une excursion devenue nécessaire.

« Retournez en Égypte, dit-il un jour à ses fils, et tâchez de nous procurer encore quelques subsistances.

— Nous ne demandons pas mieux, répondit Juda, mais le gouverneur nous a déclaré par serment, qu'à moins d'amener avec nous notre jeune frère, nous serions impi-

toyablement éconduits. Laissez partir Benjamin avec nous, il nous sera facile d'achéter des vivres; sinon, inutile de nous mettre en route, car cet homme nous a dit formellement : « Sans lui, vous ne serez plus admis en ma présence. »

Jacob tergiversait encore :

« Qu'aviez-vous besoin, disait-il à ses fils, de parler à cet homme de votre jeune frère? N'étais-je point assez malheureux sans m'exposer encore à de nouvelles misères?

— Mais, mon père, répondaient ceux-ci, le gouverneur nous posa toutes sortes de questions sur notre famille, si notre père vivait encore, si nous avions d'autres frères : nous ne pouvions pas nous taire. Et d'ailleurs avons-nous pu deviner qu'il ajouterait : amenez-moi votre frère ? »

Enfin Juda coupa court à toutes les irrésolutions du saint vieillard, en invoquant l'absolue nécessité :

« Mon père, dit-il, il faut consentir au départ de Benjamin, c'est une question de vie ou de mort pour nous et nos familles. Je prends votre fils sous ma garde : c'est à moi que vous le réclamerez. Si je ne le ramène point dans vos bras, je consens à ce que vous ne me le pardonniez jamais. D'ailleurs, à quoi bon vous faire tant de peine pour une absence de quelques jours ? Sans vos hésitations et vos délais, nous serions déjà de retour.

— Mes enfants, puisqu'il le faut, s'écria Jacob en soupirant, je me range à votre volonté. Choisissez, parmi nos productions les plus excellentes, des présents que vous offrirez au gouverneur : de l'ambre, du miel vierge, du baume, de la myrrhe, de l'essence de térébinthe et des noix d'amandier. Prenez une fois plus d'argent qu'au premier voyage et remportez celui qui s'est retrouvé dans vos sacs, afin de réparer une erreur dont nous ne devons pas profiter. Emmenez avec vous votre frère, et présentez-vous de nouveau au maître de l'Égypte. Je prie le Dieu tout-puissant de vous le rendre favorable. Puisse-t-il renvoyer avec vous

Siméon qu'il tient prisonnier, et ce pauvre Benjamin ! Moi, je resterai seul ici, comme un homme sans enfants, abandonné de tous ! »

Le lendemain, chargés de présents et de grandes sommes d'argent, les frères de Joseph reprenaient le chemin de l'Égypte, Benjamin au milieu d'eux.

VI

LA RECONNAISSANCE

A. M. 2298. — A. C. 1703.

En arrivant dans la capitale, les fils de Jacob trouvèrent Joseph au milieu d'une foule d'étrangers, accourus de toutes les provinces pour acheter du blé. Tout en présidant à la distribution, le gouverneur remarqua les nouveaux venus, et vit avec une joie indicible Benjamin au milieu d'eux.

« Faites entrer dans mon palais ces hommes de Chanaan, dit-il à l'oreille de son intendant, et préparez un grand festin, car je veux qu'à midi ils mangent avec moi. »

D'un signe, l'intendant se fit suivre des fils de Jacob et les conduisit vers le palais du gouverneur, ce qui les jeta dans une grande frayeur.

« Sans doute on nous conduit au palais, se disaient-ils, pour nous faire rendre compte de l'argent retrouvé dans nos sacs. On va de nouveau déverser sur nous la calomnie afin de nous réduire à l'esclavage et de s'emparer par la force de notre caravane. »

Pour déjouer ce qu'ils croyaient une ruse, ils prirent le parti, avant de franchir les portes du palais, de conter à l'intendant ce qui leur était arrivé.

« Seigneur, dirent-ils, faites-nous la grâce de nous écouter un instant. Déjà nous sommes venus en Égypte pour acheter du blé. En ouvrant nos sacs dans une hôtellerie, nous avons retrouvé, à notre grande surprise, l'ar-

gent que nous avions versé. Nous vous le rapportons fidèlement, sans qu'il manque rien au poids, avec la somme nécessaire pour un nouvel achat de vivres. Impossible de nous imaginer qui a pu remettre cet argent dans nos sacs.

— Soyez tranquilles, répondit l'intendant avec douceur, et ne vous troublez pas à ce sujet. Votre Dieu, le Dieu de votre père, aura placé cet argent dans vos sacs, car, pour moi, j'ai conservé bonne note de sommes que vous m'avez remises. »

Un instant après cette gracieuse réponse, il leur amena Siméon, qu'il avait fait tirer de son cachot. Puis, les ayant introduits dans le palais, il leur fit apporter de l'eau pour se laver les pieds, donna l'ordre de bien traiter les animaux de la caravane, et s'occupa des préparatifs du festin. Les fils de Jacob ne comprenaient rien à cette singulière réception. Le gouverneur avait-il changé de disposition à leur égard, ou leur tendait-il un piège ? A tout hasard, en attendant son retour fixé à midi, ils étalèrent dans l'appartement les divers objets qu'ils voulaient lui offrir.

A l'heure dite, Joseph se présenta devant eux. Après avoir déposé à ses pieds leurs riches offrandes, ils se prosternèrent, le front incliné jusqu'à terre. Ce n'était plus l'homme dur et hautain qui les avait si mal accueillis la première fois. Il leur rendit leur salut avec grâce et voulut bien s'informer de leur famille.

« Votre père, dit-il, ce bon vieillard dont vous m'avez parlé, vit-il encore ? Est-il en bonne santé ?

— Notre père, votre serviteur, vit encore, et il se porte bien. »

Après cette réponse, les fils de Jacob se prosternèrent de nouveau devant le gouverneur pour le remercier de sa bienveillance. Avisant alors Benjamin, dont il ne pouvait contempler les traits sans se rappeler leur commune mère, la douce Rachel, il ajouta :

« Est-ce là le jeune frère dont vous m'avez aussi entretenu ? »

Et, sur leur réponse affirmative, il dit en s'adressant à Benjamin :

« Mon fils, que Dieu te protège ! »

Il ne put continuer, et se hâta de sortir. La vue de Benjamin l'avait remué jusqu'au fond des entrailles ; de grosses larmes coulaient de ses yeux : il alla se cacher dans sa chambre et se mit à sangloter. S'étant alors lavé le visage, il reprit son air de sérénité habituelle et reparut devant ses frères.

« Qu'on serve le repas, » dit-il aux officiers.

Des trois tables préparées dans la salle du festin, Joseph occupa seul la première ; les fils de Jacob la seconde ; les officiers égyptiens la troisième, car il était interdit aux Égyptiens de manger avec les Hébreux, qu'ils regardaient comme des profanes. Joseph plaça ses frères par rang d'âge, depuis Ruben qui était l'aîné, jusqu'à Benjamin, le dernier. Ils n'en revenaient pas d'étonnement, quand, pour comble de surprise, ils s'aperçurent, en examinant les mets placés devant eux, que Benjamin avait reçu une portion cinq fois plus grande que les autres, ce qui montrait de la part du gouverneur une singulière prédilection pour leur jeune frère. Du reste, grande était leur joie de manger et de boire avec le gouverneur de l'Égypte.

Le lendemain, Joseph donna l'ordre à son intendant de distribuer aux hommes de Chanaan autant de blé que leurs sacs pouvaient en contenir. Il ajouta :

« Vous remettrez leur argent dans leurs sacs, et dans celui du plus jeune, vous cacherez ma coupe d'argent. »

Ces ordres exécutés de point en point, les fils de Jacob prirent congé du gouverneur, et se remirent en route dès l'aurore en se félicitant des faveurs signalées dont ils avaient été l'objet. Déjà hors de la ville, ils s'avançaient dans la campagne, lorsque Joseph demanda près de lui son intendant :

« Courez bien vite, leur dit-il, après ces étrangers, faites-les arrêter par vos gens et dites-leur : Pourquoi

rendez-vous le mal pour le bien qu'on vous a fait ? Comment avez-vous osé dérober la coupe de mon maître, la coupe dans laquelle il boit tous les jours, la coupe divinatoire qui lui révèle les secrets de l'avenir? Vous avez commis une véritable indignité. »

C'était bien en effet la coupe divinatoire qui allait montrer à Joseph le sentiment dont ses frères étaient animés à l'égard de Benjamin. Aimaient-ils le fils de Rachel ou l'abandonneraient-ils à l'occasion comme ils l'avaient abandonné lui-même?

L'intendant se mit à la poursuite des fils de Jacob, les fit arrêter et leur reprocha durement d'avoir volé la coupe de son maître. Cette accusation, non moins absurde que violente, excita leur indignation.

« Comment pouvez-vous nous parler de la sorte, répondirent-ils, et nous croire capables d'un tel crime? Vous savez, seigneur, que nous avons rapporté l'argent retrouvé dans nos sacs lors de notre premier voyage, et maintenant nous aurions volé l'or et l'argent de votre maître ! Ce serait une inconséquence ridicule. D'ailleurs, ouvrez les sacs, et si l'objet en question s'y trouve, qu'on punisse de mort le coupable et qu'on nous condamne tous à l'esclavage.

— J'accepte votre sentence reprit l'intendant, mais en l'adoucissant : celui d'entre vous qui a volé la coupe restera ici comme esclave, les autres seront libres. »

Les accusés s'empressèrent d'ouvrir leurs sacs, afin de prouver lour innocence. L'intendant les fouilla tous, en commençant par celui de l'aîné. Il descendit par ordre de primogéniture jusqu'à celui de Benjamin sans trouver ce qu'il cherchait. Mais à peine eut-on ouvert le dernier sac qu'on vit briller la coupe d'argent.

Les fils de Jacob restèrent un instant comme foudroyés. Ne pouvant nier l'évidence ni admettre la culpabilité de leur jeune frère, ils n'essayèrent point une justification impossible ; mais, déchirant leurs vêtements et poussant des cris de désespoir, ils rechargèrent au plus vite leurs

ânes et reprirent, entourés de gardes, le chemin de la ville. Joseph se trouvait encore dans son palais. Introduits aussitôt en sa présence, ils tombèrent tous ensemble à ses pieds, comme des criminels devant leur juge. Le gouverneur avait repris son air sévère :

« Pourquoi, dit-il, agir ainsi avec moi? Ignorez-vous donc que personne ne m'égale en science divinatoire ? »

Juda s'était engagé à ramener Benjamin : il prit la parole, au nom de ses frères, pour essayer de fléchir le gouverneur.

« Seigneur, dit-il, nous n'avons rien à répondre, rien à alléguer pour prouver notre innocence. Dieu nous frappe sans doute à cause d'une faute que sa justice veut nous faire expier. Nous voici tous prêts à devenir vos esclaves comme le détenteur de la coupe.

— A Dieu ne plaise que je confonde ainsi l'innocent avec le coupable, répondit Joseph. Le voleur sera mon esclave : vous autres, retournez près de votre père. »

Le souvenir de son vieux père, évoqué en ce moment même par le gouverneur, donna de l'énergie à Juda. S'approchant de son juge, il lui ouvrit son cœur avec une émotion qui bientôt gagna tous les assistants :

« Permettez, seigneur, à votre serviteur de vous parler avec confiance, et ne vous fâchez pas contre celui qui se dit votre esclave, puisque, après Pharaon, vous êtes mon seigneur et maître. Il vous souvient sans doute que, lors de notre premier voyage, vous nous demandâtes si nous avions encore notre père ou quelqu'autre frère. — Oui, répondîmes-nous à mon seigneur, nous avons un père déjà bien vieux, et un jeune frère né dans sa vieillesse, unique souvenir d'une épouse tendrement aimée, car un autre fils, sorti du même sein n'est plus de ce monde. Aussi notre père est-il attaché de tout son cœur à notre jeune frère. Vous nous dîtes alors d'amener cet enfant que vous désiriez connaître ; et, sur l'observation de vos serviteurs que ce serait causer la mort de leur vieux père, vous ajou-

tâtes : Si votre frère ne vous accompagne, jamais plus vous ne verrez ma face.

« Nous racontâmes donc à notre père ce que mon seigneur avait exigé de nous, et, quand il nous parla d'un nouveau voyage en Égypte, nous fûmes obligés de lui déclarer que nous ne serions plus admis en votre présence, s'il ne permettait pas à notre jeune frère de nous accompagner. — « Vous savez, nous dit-il alors en pleurant, vous savez que mon épouse Rachel m'a donné deux enfants. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête féroce l'avait dévoré, et de fait il n'a point reparu jusqu'à cette heure. Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui me conduira au tombeau. » Si donc je me présente devant notre père sans cet enfant auquel son âme est comme attachée, il en mourra de douleur et vos serviteurs l'auront abreuvé de larmes et conduit au tombeau.

« Pour éviter ce malheur, que mon seigneur consente à me recevoir comme esclave à la place de mon jeune frère. C'est moi qui dois subir la peine, car je me suis porté caution pour cet enfant. « Si je ne vous le ramène, ai-je dit à mon « père, vous m'imputerez cette faute, et je veux que vous ne « me la pardonniez jamais. » Grâce donc pour cet enfant, qu'il retourne avec mes frères, pendant que moi je vous servirai comme esclave. Je ne puis me présenter à mon père sans ce fils de son cœur, car je ne veux pas le voir expirer de désespoir. »

Joseph ne pouvait plus contenir son émotion. Ne voulant pas révéler son secret en présence des Égyptiens, d'un geste il les fit sortir. Alors son cœur se brisa, ses larmes coulèrent à flots, et, d'une voix qui retentit dans tout le palais de Pharaon, il dit à ses frères :

« Je suis Joseph, mon père vit-il encore?

Ses frères ne purent lui répondre tant ils étaient saisis de frayeur.

« Approchez-vous de moi, » dit-il avec douceur.

Quand ils se furent approchés de lui, il reprit à demi-voix :

« Je suis Joseph que vous avez vendu comme esclave à des marchands qui se rendaient en Égypte. Bannissez toute crainte, et ne vous laissez point aller à des regrets trop amers au souvenir de l'acte qui m'a conduit sur la terre étrangère. C'est Dieu lui-même qui m'a dirigé vers l'Égypte pour vous y attendre et vous sauver. La famine qui désole la terre depuis deux ans durera encore cinq années, pendant lesquelles il ne faut espérer ni semailles ni récoltes; grâces au Dieu qui m'a envoyé ici avant vous, vous trouverez pendant ce temps des vivres pour subsister. Ce n'est donc point par votre conseil qu'on m'a conduit ici, mais par la volonté de Dieu, qui a voulu faire de moi le père nourricier de Pharaon, le grand maître de sa maison, et le prince de toute l'Égypte.

« Allez de ce pas trouver mon père et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a établi gouverneur de l'Égypte. Venez à moi sans tarder, vous habiterez les plaines fertiles de Gessen avec vos fils, vos petits-fils, vos domestiques et vos servantes, vos bœufs et vos brebis. Vous vivrez près de moi, et je vous fournirai des subsistances pendant cette affreuse disette qui doit durer cinq ans. Ainsi vous serez préservés de la mort, vous et votre famille. »

Les fils de Jacob écoutaient comme pétrifiés, se demandant si c'était bien Joseph qui leur parlait ou s'ils étaient victimes de quelque hallucination. Comme s'il lisait dans leur cœur, il ajouta :

« Vos yeux ne vous trompent point et les yeux de mon frère Benjamin ne peuvent s'y méprendre : c'est bien Joseph que vous voyez, c'est bien Joseph qui vous parle. Annoncez donc à mon père la gloire dont je jouis en Égypte et les merveilles que vous y avez contemplées; puis, hâtez-vous de me l'amener. »

Ayant dit ces mots, il se jeta en pleurant au cou de Benjamin, son frère, qui, lui-même fondant en larmes, le tint longtemps embrassé. Il embrassa ensuite ses autres frères, et pleura sur chacun d'eux, Alors seulement, vaincus par sa tendressse, les fils de Jacob osèrent lever les yeux sur Joseph et lui adresser la parole.

VII

ISRAEL EN ÉGYPTE. — LE TESTAMENT PROPHÉTIQUE

A. M. 2315. — A. C. 1686.

Le bruit se répandit à la cour que Joseph avait reconnu ses frères parmi les étrangers arrivés en Égypte. Cette nouvelle réjouit Pharaon et ses officiers si bien que Joseph fut chargé de transmettre à ses frères ce message royal : « Chargez de blé les animaux de votre caravane et retournez au pays de Chanaan, d'où vous ramènerez ici votre père avec toute sa famille. Vous aurez part à tous les biens de l'Égypte, à ses fruits les plus exquis. Emmenez avec vous les chariots nécessaires pour transporter les femmes, les enfants, les meubles, afin de vous établir dans ce pays qui vous offre toutes ses richesses. Le roi ne vous demande qu'une chose : hâtez-vous le plus possible de nous présenter votre père. »

Les fils de Jacob se conformèrent à des ordres si bienveillants. Joseph leur donna des chariots, des vivres pour la route, et à chacun deux tuniques. Benjamin en reçut cinq des plus magnifiques et trois cents sicles d'argent. Même présent fut envoyé à Jacob, plus dix ânes, chargés des plus riches produits de l'Égypte, et dix ânesses portant les provisions de voyage. En congédiant ses frères, Joseph leur recommanda d'éviter toute récrimination au sujet des événements passés et de conserver leur âme en paix.

Les fils de Jacob quittèrent donc l'Égypte pour revenir au pays de Chanaan. En apercevant leur père, ils lui crièrent avec des transports de joie.

« Votre fils Joseph est vivant : c'est lui qui commande dans toute l'Égypte. »

Mais le saint vieillard semblait ne pas comprendre. Comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil, il se croyait sous l'illusion d'un songe. Enfin il lui fallut bien croire à la réalité : ses fils lui racontaient toute la suite des évènements, lui montraient les chariots qu'ils avaient amenés, les présents dont ils étaient chargés pour lui. Reprenant alors ses esprits, Jacob s'écria :

« Mon fils Joseph est vivant. Je n'ai plus qu'une chose à désirer : le voir avant de mourir! Partons pour l'Égypte. »

Le patriarche quitta donc le pays de Chanaan, emportant tout ce qu'il possédait. Cependant, arrivé à Bersabée, près de ce puits du Jurement, où Abraham et Isaac avaient planté leurs tentes, il s'arrêta comme s'il hésitait à franchir les limites de cette terre tant de fois promise à sa postérité. Il immola des victimes au Dieu d'Isaac, son père, et s'endormit dans ces pensées. Or, pendant son sommeil il entendit une voix qui l'appelait :

« Jacob, Jacob.

— Me voici, Seigneur.

— Je suis le Dieu de ton père. Va sans crainte au pays d'Égypte, je t'y rendrai père d'un grand peuple. Je t'accompagnerai sur la terre étrangère, et t'en ramènerai quand ton fils Joseph t'aura fermé les yeux. »

Fortifié par ces nouvelles promesses, Jacob quitta le puits du Jurement. Ses fils l'emmenèrent avec les femmes, les enfants et tout ce qu'ils possédaient sur les chariots envoyés par Pharaon. La famille de Jacob, fils, filles, petits-fils, sans compter les femmes de ses fils, comprenaient alors soixante-dix personnes.

En mettant le pied sur la terre d'Égypte, Jacob se fit pré-

céder de son fils Juda pour annoncer à Joseph son arrivée, et le prier de se porter au-devant de lui jusqu'au pays de Gessen. Aussitôt Joseph s'élança sur son char et se rendit au lieu désigné pour la rencontre. Dès que parut son père, il courut se jeter au cou du saint veillard, et le tint longtemps embrassé, l'innondant de ses larmes.

« Mon fils, disait Jacob, je mourrai content, puisque Dieu m'a donné de te revoir et de te laisser sur cette terre quand je ne serai plus. »

Après ces premiers épanchements du cœur, il fallut penser à s'établir sur cette terre étrangère. Joseph destinait à sa famille la fertile contrée de Gessen afin de les isoler des enfants de Misraïm et de les préserver par là, non seulement des vexations d'une race hostile, mais surtout du scandale de l'idolâtrie, plus dangereux en Égypte que partout ailleurs. Il annonça donc au roi Pharaon que son père et ses frères, arrivés du pays de Chanaan avec leurs troupeaux, se trouvaient dans la terre de Gessen; puis, il lui représenta cinq délégués de la tribu :

« Quelles sont vos occupations? demanda le roi.

— Nous sommes des pasteurs de brebis, comme nos pères l'ont été avant nous. Les pâturages sont desséchés dans le pays de Chanaan, nos troupeaux n'y trouvent plus un brin d'herbe, et c'est pourquoi nous vous supplions d'autoriser vos serviteurs à s'établir sur la terre de Gessen. »

Le roi dit alors à Joseph :

« Tout le territoire de l'Égypte est à votre disposition. Établissez votre père et vos frères dans l'endroit le plus fertile. Volontiers je leur accorde la terre de Gessen. Que si vous connaissez parmi eux des pasteurs habiles et industrieux, donnez-leur l'intendance de mes troupeaux. »

Joseph introduisit ensuite son père devant le roi. Après avoir salué Pharaon, le saint vieillard lui souhaita toutes sortes de prospérités, et comme ce dernier lui demandait son âge, il répondit :

« Les jours de mon pélerinage ont été courts et mauvais.

J'ai cent trente ans, et je n'atteindrai point l'âge de mes pères. »

Ayant béni de nouveau le monarque généreux qui s'était fait le sauveur de sa maison, Jacob se retira dans la terre de Gessen, Profitant de la concession royale, Joseph mit son père et ses frères en possession du pays très fertile où s'éleva plus tard Ramessès, et leur procura tout le temps que dura la famine des vivres pour subsister.

Le patriarche Jacob vécut encore dix-sept années sur la terre de Gessen. Enfin, arrivé à l'âge de cent quarante-sept ans, entouré de ses petits enfants qui se multipliaient au point de former un peuple, il sentit que le jour de sa mort n'était pas éloigné. Étendu sur son lit, les yeux presque éteints, le saint vieillard fit appeler son fils Joseph pour lui dicter ses dernières volontés :

« Mon fils, lui dit-il, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, tu vas me donner une dernière marque de ta tendresse et de fidélité : jure-moi de ne pas m'ensevelir dans la terre d'Égypte. Je veux dormir mon sommeil à côté de mes pères. Tu transporteras donc mes ossements hors de ce pays, pour les déposer dans le tombeau d'Abraham et d'Isaac.

— Mon père, vos ordres seront exécutés.

— Jure-le-moi, mon fils. »

Joseph fit le serment demandé, et le saint vieillard laissant tomber sa tête sur le chevet de son lit, se répandit en actions de grâces devant Jéhovah.

Quelque temps après, Joseph apprit que son père s'affaiblissait et voulait le voir une dernière fois avant de mourir. Il accourut aussitôt avec ses deux fils, Ephraïm et Manassé. On dit au saint vieillard qui ne distinguait plus ceux qui entouraient son lit :

« Voici votre fils Joseph qui vient à vous. »

Il recueillit ses forces et se mit sur son séant; puis s'adressant à Joseph, il lui parla ainsi :

« Mon fils, le Dieu qui m'apparut à Luza, dans le pays de Chanaan, me bénit et me fit cette promesse : « Je mul-

« tiplierai ta race au point de te rendre père d'un peuple « nombreux, et je te donnerai cette terre, à toi et à ta pos- « térité, pour la posséder dans la suite des âges. » Je veux que tes deux fils, Éphraïm et Manassé, nés sur cette terre d'Égypte avant mon arrivée, soient considérés comme mes fils au même titre que Ruben et Siméon, et entrent conséquemment en partage de la terre qui m'a été promise. Les autres enfants, qui te naîtraient après ma mort, ne participeront point à cette adoption, mais auront leur part dans les possessions de leurs aînés. Je dois ce dernier hommage à ta mère Rachel, qui mourut au pays de Chanaan, alors que nous revenions de la Mésopotamie. Hélas! C'était au printemps, sur la route d'Ephrata!... c'est là que je dus lui élever un tombeau. »

Le vieux patriarche versait des larmes à ce souvenir. Son regard indistinct et troublé s'arrêta bientôt sur Ephraïm et Manassé, agenouillés au pied de son lit.

« Qui sont ces enfants? demanda-t-il.

— Mon père, répondit Joseph, ce sont les deux fils que Dieu m'a donnés en Égypte.

— Fais-les donc approcher de moi, pour que je les bénisse. »

Quand ils se furent approchés, le saint vieillard ouvrit les bras, serra les enfants sur son cœur et les tenant embrassés, s'écria :

« Dieu soit béni, mon fils, le Dieu de bonté qui m'a donné de te revoir et de presser tes enfants sur mon cœur. »

Joseph reçut ses fils des bras de son père. Se prosternant alors devant lui, il le remercia du grand honneur qu'il faisait à Ephraïm, et à Manassé, puis les plaça près du patriarche, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, pour recevoir la bénédiction. Mais Jacob, croisant les bras, étendit la main droite sur Ephraïm, qui était le plus jeune, et la gauche sur Manassé, bien qu'il fût l'aîné, puis prononça cette bénédiction solennelle :

« Que le Dieu devant qui marchaient Abraham et Isaac, le Dieu qui me protégea depuis mon adolescence jusqu'à ce jour, le Dieu qui me délivra par son Ange de tous les dangers, daigne bénir ces enfants. Que le nom d'Abraham, d'Isaac et de Jacob les protège, et que leur race se multiplie sur la terre! »

Cependant Joseph, croyant à une méprise, prenait la main droite de son père, levée sur la tête d'Ephraïm, pour la porter sur celle de Manassé.

« C'est ici l'aîné, disait-il, mettez votre main droite sur sa tête.

— Non, mon fils, dit Jacob; je sais ce que je fais. Manassé sera père d'une race nombreuse, mais le jeune Ephraïm sera plus grand que lui, et sa postérité se multipliera plus que la sienne. Mes enfants, ajouta-t-il alors, Israël sera béni en vous, et l'on dira un jour : « Que Dieu vous bénisse, comme il a béni Ephraïm et Manassé. »

Après ces dispositions relatives à son fils bien-aimé, le vieux patriarche, saisi de l'esprit de Dieu, convoqua ses douze enfants autour de son lit de mort. Son front s'illumina, sa voix devint grave et solennelle :

« Paraissez, fils de Jacob, s'écria-t-il, venez entendre vos destinées jusqu'au dernier des jours. »

Ce n'était plus un moribond parlant à ses fils, c'était un prophète révélant au monde les secrets de l'avenir. Tous l'écoutaient avec un respect mêlé d'effroi.

« Ruben, toi, mon aîné, toi, mon soutien, tu m'as plongé dans la douleur. Tu devais être le premier en dignité, le premier en puissance; mais, pareille à l'eau qui se perd dans les entrailles du sol, ta gloire a disparu, parce que tu n'as pas rougi de déshonorer ton père!

« Et vous, Siméon et Lévi, instruments farouches d'une monstrueuse iniquité, mon âme n'a point trempé dans vos noirs complots, ma gloire n'en sera point flétrie. Frères unis pour l'homicide et la destruction, maudite soit votre vengeance opiniâtre; maudite votre fureur sau-

vage! Vous serez divisés et dispersés dans tout Israël »[1].

Les trois coupables tremblaient sous les coups de la justice de Dieu; leurs frères attendaient avec anxiété les paroles qui allaient sortir de la bouche du patriarche. Mais son front se rasséréna, son regard doux et brillant, sembla chercher le quatrième de ses fils, pendant que son âme plongeait dans l'avenir :

« Juda, tes frères proclameront tes louanges, ta main puissante courbera tes ennemis sous le joug, les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda, mon fils, c'est le lion qui s'élance sur sa proie; c'est la lionne qui se couche à côté de ses petits : qui donc osera la réveiller? LE SCEPTRE NE SORTIRA POINT DE JUDA, NI LE LÉGISLATEUR DE SA MAISON, JUSQU'AU JOUR OÙ VIENDRA LE MESSIE, LE DÉSIRÉ DES NATIONS. »

Après avoir ainsi prophétisé la royauté de Juda sur les tribus d'Israël jusqu'aux jours du grand Roi. Jacob dessina en quelques mots l'histoire de ses autres fils. « Comme l'animal vigoureux, Issachar, ami de sa terre et de son repos, se tiendra dans ses limites, dût-il courber l'épaule sous le fardeau, et s'assujétir à d'odieux tributs. Un jour, Dan sera appelé à juger son peuple, ainsi que les autres tribus d'Israël. Sa prudence égalera celle du serpent caché dans le chemin, qui mord le pied du cheval afin de renverser le cavalier. Gad combattra en présence de ses frères, et reviendra après la bataille, tenant en main son épée victorieuse. Les champs d'Aser produiront un pain succulent dont les rois feront leurs délices. Zabulon habitera le rivage des mers, le long des ports fréquentés par les navires jusqu'à la cité de Sidon. Nephtali bondira comme le cerf, et de sa bouche sortiront des discours enchanteurs. »

Arrivé aux deux fils de Rachel, le patriarche laissa couler avec plus d'abondance les paroles inspirées :

« Joseph, mon fils Joseph, c'est la vigne qui monte

1. Le saint patriarche faisait allusion, en prononçant cette sentence à certains actes d'injustice et de violence commis par Ruben, Siméon et Lévi.

belle et magnifique, poussant ses rejetons par dessus la muraille. On le presse, on le harcèle, on lance contre lui des dards envenimés, son arc ne fléchit pas, le Dieu de Jacob brise les fers rivés aux mains du captif et fait de lui le pasteur, la pierre angulaire d'Israël. Le Dieu de ton père, ô mon fils, sera ton protecteur, le Tout-Puissant te comblera des bénédictions du ciel, d'ou tombent la pluie et la rosée; des bénédictions de l'abîme, d'où jaillissent les sources fécondes; des bénédictions plus merveilleuses encore qui donnent le fruit aux entrailles et le lait aux mamelles. La bénédiction de ton père l'emportera sur celle qu'il a lui-même reçue de ses aïeux, et durera jusqu'au jour où paraîtra le DÉSIRÉ DES COLLINES ÉTERNELLES. Qu'elle repose sur la tête de Joseph, du Nazaréen que Dieu s'est réservé parmi ses frères.

« Et toi, Benjamin, comme un loup ravissant, le matin, tu dévoreras ta proie, et le soir tu partageras ses dépouilles. »

Jacob cessa de parler. Par ce testament sublime, il donnait à ses douze fils, les chefs futurs des douze tribus d'Israël, la bénédiction particulière que Dieu lui réservait dans l'avenir; mais, au-dessus de ses fils, le patriarche entrevoyait de son lit de mort Celui qui doit venir, le Désiré des collines éternelles, le vrai Nazaréen, le grand roi qui recueillerait le sceptre tombé des mains de Juda. Dans un élan d'amour vers ce Messie promis, Jacob interrompit même le cours de ses bénédictions pour s'écrier : « Seigneur, mon Dieu, j'attends le Sauveur que vous devez envoyer! »

Ce fut comme le dernier élan du patriarche vers Celui qui résumait toutes les espérances. Après s'être recueilli quelques instants, Jacob prononça ces suprêmes recommandations :

« Maintenant je vais rejoindre mes pères; ensevelissez-moi dans la caverne d'Ephron, l'héthéen, au pays de Chanaan, là où reposent Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, et aussi mon épouse Lia. »

Ce furent ses dernières instructions. Le saint vieillard s'étendit sur son lit et rendit le dernier soupir.

Après avoir couvert de pleurs et de baisers le cadavre de son père, Joseph donna l'ordre aux médecins de l'embaumer selon la coutume d'Égypte.

Le deuil dura soixante-dix jours, à l'expiration desquels, Joseph dit aux officiers de Pharaon :

« Mon père m'a fait jurer avant de mourir de déposer son corps dans un tombeau qu'il a creusé lui-même au pays de Chanaan. Faites-moi la grâce d'aller demander au roi l'autorisation d'accomplir ce devoir.

— Allez, répondit Pharaon, et ensevelissez votre père selon votre serment. »

Joseph quitta l'Égypte, accompagné des premiers officiers de la cour, des grands du royaume et de ses frères. Nombre de chariots et de cavaliers escortaient le gouverneur. Arrivée à l'aire d'Atad, sur les bords du Jourdain, la caravane s'arrêta pour y célébrer des funérailles qui durèrent sept jours. En entendant les cris de douleurs qui s'élevaient du milieu de ces étrangers, les Chananéens appelèrent ce lieu le grand Deuil de l'Égypte.

Le cadavre déposé dans la caverne de Macpelah, près d'Abraham et d'Isaac, Joseph reprit son office à la cour de Pharaon. Ses frères, établis sur la terre de Gessen, n'étaient pas sans inquiétude au souvenir du crime qu'ils avaient commis, Jacob disparu, Joseph n'allait-il pas se venger de leurs cruautés? Pour se prémunir contre ses ressentiments, ils lui envoyèrent ce message : « Avant de mourir, notre père nous a recommandé de vous dire qu'il conjurait son fils Joseph, de pardonner à ses frères. Et nous, les serviteurs du Dieu de Jacob, nous nous joignons à lui pour implorer de votre clémence le pardon de notre crime. » Joseph ne put lire cette supplique sans verser des larmes. Quelque temps après, ses frères vinrent se prosterner à ses pieds, tremblants de frayeur :

« Rassurez-vous donc, leur dit-il avec bonté. Dans tous

ces évènements, il faut admirer la Providence de Dieu qui sait tirer le bien du mal. Vous avez voulu me nuire, et Dieu m'a élevé pour faire de moi le libérateur de peuples nombreux. Soyez sans inquiétude : je prendrai soin de vous et de vos enfants. »

Ces paroles, pleines de douceur et de tendresse, rendirent la paix à leur âme troublée. Joseph vécut jusqu'à l'âge de cent-dix ans et put voir les enfants d'Ephraïm et de Manassé jusqu'à la troisième génération. Sur son lit de mort, il dit à ses frères : [1]

« Un jour Dieu vous visitera et vous conduira de ce lieu d'exil dans cette terre qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. Quand viendra la visite du Seigneur, Jurez-moi d'emporter mes os pour les ensevelir dans la patrie. »

Et son corps reposa dans la terre d'Égypte jusqu'au jour où Israël prit le chemin de la Terre promise.

1. Joseph mourut l'an du monde 2369, avant J.-C. 1632. Il avait survécu 54 ans au vieux Jacob et gouverné l'Égypte pendant 80 ans.

LIVRE QUATRIÈME

ÉPISODE : LE SAINT HOMME JOB

I

LE GRAND CHEF. — L'ÉPREUVE

Jéhovah avait fait de la race d'Abraham son peuple de prédilection. Ce peuple devait conserver la notion du Dieu unique au milieu des nations idolâtres, tracer à tous la voie du salut en transmettant à tous les souvenirs de la chute et de la rédemption, et enfin donner au monde Celui en qui seraient bénis les divers peuples de la terre.

Cependant, tout en favorisant les enfants d'Abraham, Jéhovah n'abandonne pas ses autres enfants égarés dans l'idolâtrie. Même au pays de Chanaan, au milieu de ces populations condamnées à périr à cause de leur perversité, il envoya Melchisédech, le Pontife du Très-Haut, qui en offrant le pain et le vin, personnifia par son sacrifice le Pontife éternel, et qu'Abraham, après sa victoire sur les peuples confédérés, vénéra comme le représentant de Jéhovah. En Idumée, non loin des Hébreux, vivait alors un personnage extraordinaire, qui par ses vertus et sa patience figura celui qui devait être le Sauveur du monde. Il s'appelait Job et habitait la terre de Hus, sur les confins du pays d'Edom et de l'Arabie. Petit-fils d'Ésaü, il descendait d'Abraham au cinquième degré, et gouvernait son

1. L'Écriture le nomme (xxxvi, 33) parmi les descendants d'Ésaü sous le

pays, en qualité de roi, avec sagesse et justice, selon les lois que lui avaient transmises ses aïeux.

Ce chef de tribu vivait donc au temps du patriarche, avec la simplicité et la droiture d'un enfant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, bien qu'il fût étranger à la race privilégiée. Il craignait Jéhovah, et ne se permettait aucun acte qui pût lui déplaire. Aussi l'Éternel l'avait-il comblé de tous ses dons. Sept fils et trois filles l'entouraient de leur tendresse. Il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux et de nombreux domestiques.

Les fils de Job, digne de leur père, unis par une mutuelle affection avaient coutume de se rendre alternativement les uns chez les autres pour prendre part à des festins auxquels ils invitaient leurs sœurs. Et quand le cercle de ces repas était fini, Job envoyait chercher ses fils pour un sacrifice d'expiation : se levant de grand matin, et offrant un holocauste pour chacun d'eux, car disait-il, mes fils ont peut-être offensé Dieu dans leur cœur. Jamais il ne manquait de prier ainsi le Seigneur, afin que lui et les siens fussent irréprochables devant sa face.

La renommée de sa justice se répandit dans tout l'Orient. Quant aux membres de sa tribu, ils le vénéraient comme le représentant et le favori de Jéhovah. « Au printemps de ma vie, disait-il plus tard, quand Dieu habitait dans le secret de ma tente et que mes fils se rangeaient en cercle autour de moi, je me rendais vers la porte où se tenaient les assemblées publiques, et je m'asseyais sur le siège qui m'était préparé.

« Les jeunes gens n'osaient paraître en ma présence, les vieillards se levaient et se tenaient debout devant moi ;

nom de Jobab, fils de Zaru. Or tous les exemplaires grecs et arabes de la version des Septante, comme aussi l'ancienne Vulgate, portent cette glose : « Job, dont il est parlé dans l'Écriture, eut pour père Zaru, petit-fils d'Esaü et devint après son père roi de la contrée d'Edom. Saint Jérome n'a pas cru devoir inscrire cette glose dans notre Vulgate, mais nos grands docteurs saint Irénée, Eusèbe de Césarée, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Augustin, Théodoret, saint Grégoire le Grand, regardent tous ce document comme décisif.

les princes cessaient de parler, les chefs mettaient un doigt sur leurs lèvres. Et quand j'ouvrais la bouche, tous m'adressaient leurs félicitations.

« Tous aussi vantaient mes bienfaits, car je secourais le pauvre qui demandait du pain, l'orphelin qui réclamait un appui. J'étais les yeux de l'aveugle et les pieds du boiteux. Je servais de père à l'indigent, et je m'intéressais même à la cause de l'inconnu. Je punissais l'injuste et lui arrachais sa proie.

« Aussi, dans les conseils, attendait-on pour parler que j'eusse donné mon avis, et quand j'ouvrais la bouche, chacun faisait silence. Et quand j'avais fini, personne n'ajoutait un mot. Mes discours tombaient sur eux comne la rosée; ils aspiraient après ma parole comme la terre après la pluie du soir.

« Si parfois je leur souriais, ils ne pouvaient le croire; ils épiaient sur mon visage les pensées de mon âme. J'étais comme un roi au milieu de ses gardes, comme un consolateur au milieu de ses affligés. »

Telle était la puissance et la félicité de Job. Il pouvait espérer des jours nombreux, une prospérité toujours croissante. « Je mourrai dans ma maison, disait-il, comme l'oiseau dans son nid. Mes jours se multiplieront comme les grains de sable de la mer. Mes racines plongent dans l'eau, et la rosée de la nuit couvre mon feuillage. »

Ainsi parlait Job, le chef puissant de Hus, sans se douter que Dieu allait tarir pour lui les sources de l'eau et de la rosée, et le soumettre à la plus terrible des épreuves.

Un jour que les anges gardiens des enfants des hommes se trouvaient rassemblés près du trône de Dieu. Satan y parut avec eux. Et le Seigneur lui dit :

« D'où viens-tu?

— De parcourir la terre, répondit l'Esprit du mal.

— As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a point d'homme comparable à lui sur la terre : intègre, d'une droiture parfaite, il sert son Dieu et s'éloigne du mal. »

Jéhovah paraissait fier de montrer à son ennemi un homme vraiment fidèle. L'Esprit du mal se sentait humilié.

— Croyez-vous, dit-il, que Job vous serve pour vous-même? N'avez-vous pas élevé un mur de défense autour de sa personne, de sa maison et de ses biens? Vous avez béni ses travaux et multiplié ses possessions. Mais essayez de toucher à ce qu'il possède, et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.

Jéhovah releva le défi.

« Je te livre tout ce qui lui appartient, répondit-il au tentateur. Je te défends seulement de mettre la main sur lui. »

Heureux d'avoir obtenu cette permission de nuire, Satan se retira et poursuivit l'homme de Dieu de ses fureurs.

Or un jour que ses fils et ses filles mangeaient et buvaient chez leur frère aîné, un messager vint trouver Job et lui dit : « Les bœufs étaient occupés à labourer et les ânesses paissaient à côté d'eux, quand tout à coup les Sabéens fondirent sur vos serviteurs et les passèrent au fil de l'épée. Je me suis échappé seul pour vous l'annoncer. »

Il parlait encore qu'un autre arriva et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel. Il a dévoré vos troupeaux et vos pasteurs. Je me suis sauvé seul pour vous l'annoncer. »

Il parlait encore quand arriva un troisième messager : « Trois bandes de Chaldéens, dit-il, se sont jetés sur vos chameaux et les ont enlevés, après avoir massacré ceux qui les conduisaient. Seul j'ai pu fuir pour vous l'annoncer. »

Il parlait encore qu'un quatrième, accourant hors de lui, s'écria : « Vos fils et vos filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, lorsqu'un vent impétueux, soufflant du côté du désert, ébranla les quatre coins de l'édifice. Vos fils et vos filles sont morts, ensevelis sous les décombres. Je me suis échappé senl pour vous l'annoncer. »

En apprenant cette série d'effroyables calamités, Job se leva, déchira ses vêtements, rasa sa tête en signe de deuil, et se prosterna, le front contre terre pour adorer le Seigneur. « Nu je suis sorti du sein de ma mère, s'écria-t-il, et nu j'y rentrerai. Dieu m'a tout donné, Dieu m'a tout enlevé : que son saint nom soit béni ! »

Bien que son cœur fût meurtri, ses lèvres ne prononcèrent contre le Dieu qui l'accablait aucune parole répréhensible. Mais là ne devaient point s'arrêter ses malheurs. Satan, vaincu, brûlait de se venger.

Dans une autre assemblée des Esprits célestes, l'Esprit mauvais se présenta de nouveau devant le trône du Seigneur.

« D'où viens-tu? lui dit encore Jéhovah.

— De parcourir la terre.

— Eh bien! as-tu remarqué mon serviteur Job? Es-tu convaincu maintenant qu'il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre; droit, intègre, craignant Dieu, éloigné du mal? En vain tu m'as provoqué à multiplier ses épreuves : rien n'a pu ébranler sa fidélité.

— Sans doute; l'homme consent à sacrifier ses biens pourvu qu'il sauve sa peau. Mais étendez la main, touchez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face.

— Je le livre entre tes mains, à la seule condition que tu n'attenteras point à ses jours. »

Satan profita du pouvoir qui lui était accordé. En sortant de l'assemblée, il frappa Job d'un ulcère affreux, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Assis sur un fumier, objet d'horreur pour tout le peuple, il en était réduit à racler, avec des débris de pots cassés, ses plaies purulentes.

Alors sa femme, en proie au désespoir, lui dit :

« Comment! vous persévérez dans votre piété. Maudissez le Dieu qui vous frappe et mourez.

— Femme, répondit Job, vous parlez comme une in-

sensée. Nous recevons les biens de la main de Dieu : pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux?

Et Job ne laissa point échapper de ses lèvres une seule parole contre le Seigneur.

Satan rugissait de colère, se demandant comment lasser la patience de cet héroïque serviteur de Jéhovah, quand tout à coup il s'avisa de le transformer en criminel, justement écrasé pour ses méfaits par la justice de l'Éternel. Conscient de son innocence, Job finirait par se révolter contre le Dieu qu'il avait adoré jusque-là et le taxerait d'injustice.

II

LES TROIS ACCUSATEURS

Jamais homme n'avait été traité comme Job. Son infortune surpassait toutes les infortunes connues. Abandonné de tous, il n'était plus que le rebut de l'humanité. Ceux qui autrefois lui prodiguaient leurs hommages, se retiraient à l'écart; ses parents le délaissaient; les gens de sa maison le regardaient comme un étranger et le fuyaient comme un pestiféré. S'il appelait un de ses esclaves pour lui rendre un service, celui-ci restait sourd à sa voix, insensible à ses supplications. Sa femme, ses proches s'éloignaient de lui, pour ne pas respirer son souffle fétide. Les enfants eux-mêmes méprisaient et insultaient ce squelette couvert d'ulcères.

Cependant on s'entretenait dans tout l'Orient du prince de Hus, autrefois le plus heureux des mortels, aujourd'hui le dernier des misérables. Trois de ses anciens amis, Eliphaz de Théman, Baldad de Suha, et Sophar de Naamath, ayant appris les catastrophes dont il avait été victime, partirent de leur pays, après s'être concertés ensemble, pour venir le plaindre et le consoler.

Ils étaient encore à une certaine distance de la ville, quand leurs yeux s'arrêtèrent sur un pauvre lépreux couché sur un tas de fumier. C'était leur ami, tellement défiguré, tellement hideux qu'ils ne le reconnurent point. Navrés jusqu'au fond de l'âme, ils se mirent à pousser des cris de douleur et à verser des torrents de larmes.

Puis ayant déchiré leurs vêtements et couvert leur tête de cendres, ils s'assirent près de lui, la tête dans les mains. Sept jours et sept nuits ils restèrent ainsi plongés dans leurs tristes méditations, sans trouver une parole consolatrice.

Job comprit alors toute l'étendue de ses maux. Dieu semblait l'oublier ; ses amis, stupéfaits à la vue d'une pareille ruine, ne savaient que dire et que penser. Dans l'excès de sa détresse, il maudit le jour de sa naissance.

« Périsse le jour, s'écria-t-il, le jour fatal où je suis né, périsse la nuit dans laquelle on a dit : Un homme est conçu !

« Ce jour ! qu'il se change en ténèbres, que le Dieu du ciel l'efface du nombre des jours, que le soleil ne l'éclaire point, que l'ombre de la mort l'obscurcisse, que l'amertume remplisse toutes ses heures.

« Cette nuit ! qu'un brouillard ténébreux s'en empare, qu'elle ne compte point parmi les nuits de l'année, qu'elle soit solitaire entre toutes, et qu'aucun cri d'allégresse n'en interrompe le triste silence. Que les étoiles pâlissent dans sa noirceur, qu'elle ne voie point s'allumer les feux de l'aurore.

« Que ne suis-je mort dans le sein de ma mère ! Pourquoi m'a-t-elle reçu sur ses genoux et nourri de son lait ? Je dormirais maintenant dans le silence, je reposerais dans mon sommeil avec ces rois qui se bâtissent des tombeaux solitaires, avec ces potentats dont les palais regorgent d'or et d'argent, ou encore avec ces avortons qui n'ont jamais vu la lumière du jour.

« Là du moins on n'a pas à subir les vexations des impies ; là, l'homme à bout de forces trouve enfin le repos. Là, les captifs, délivrés de leurs chaînes, n'entendent plus la voix du geôlier ; là l'esclave est affranchi de son maître.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont plongés dans l'amertume, qui

attendent la mort sans pouvoir la rencontrer, qui tressaillent de joie à la vue du tombeau?

« Hélas! avant de manger mon pain, je soupire, et les sanglots sortent de mon cœur comme les vagues qui s'élancent du sein de la mer. Toutes mes craintes deviennent des réalités, tous les malheurs que je redoute fondent sur moi. Plus de repos, plus de sécurité, plus de paix : la colère divine est tombée sur moi! »

Ainsi Job souffrait un martyre qui lui paraissait mille fois plus dur que la mort. Et toutefois, sans pouvoir s'expliquer ce mystère de la souffrance, il restait fidèle au Seigneur qui dispense les biens et les maux selon sa volonté souveraine, quand tout-à-coup ses trois amis lui suscitèrent une tentation qui lui aurait arraché des blasphèmes, si Dieu n'était venu à son secours.

Au lieu de ressentir une profonde compassion pour ce juste dont ils connaissaient les vertus, ils se mirent à raisonner froidement sur la disgrâce inouïe de ce roi, hier favori du Très-Haut, aujourd'hui l'objet de sa colère, car, disaient-ils, Dieu est juste, il rend à chacun selon ses œuvres. il comble de ses faveurs les gens de biens, et finit par écraser les impies sous le poids de sa vengeance. Si donc Job subit des châtiments sans nom, c'est qu'il a commis des crimes énormes contre l'Éternel. Au lieu de se plaindre, il n'a qu'a s'humilier devant Dieu, reconnaître ses fautes, et désarmer sa justice en invoquant sa miséricorde.

Eliphaz parla le premier. Il commença par lui reprocher ses explosions de douleur, comme un défaut de patience. Du reste, Job devait reconnaître sa culpabilité. « Rappelle-toi, s'écria-t-il, quel juste a jamais péri? J'ai toujours vu, au contraire, les prévaricateurs renversés par le souffle de Dieu. Job subissait le sort de l'impie qui paraît s'enraciner en ce monde, mais bientôt ses enfants errent sans défense et sans abri, et ses biens deviennent la proie de ravisseurs. »

Rien n'était plus propre à exaspérer Job qu'un pareil

raisonnement. Jusque-là il avait tout souffert sans murmurer, fort de son innocence et de sa confiance en Dieu. Il ne comprenait pas pourquoi Dieu l'accablait de maux, mais il s'inclinait devant lui sans comprendre. Et voilà qu'on lui présente son malheur comme le juste châtiment de ses crimes. Il s'indigne contre l'accusateur. « Plût à Dieu, lui dit-il, qu'on mît dans les plateaux d'une balance, d'un côté mes péchés, et de l'autre les maux dont je suis accablé. Ceux-ci apparaîtraient plus pesants que le sable des mers, et justifieraient mes lamentations, car les traits du Tout-Puissant m'ont percé de part en part, et ses terreurs ne me laissent point de repos. J'ai demandé la mort : que Dieu daigne exaucer ma prière, qu'il me réduise en poudre! Il me restera du moins la consolation, au millieu des peines que sa main ne m'a point épargnées, de n'avoir jamais contredit sa volonté sainte. Je ne suis ni de pierre ni de bronze pour supporter de pareilles angoisses. En moi je ne trouve aucun secours, au dehors mes amis m'abandonnent. Ils disparaissent comme le torrent qui traverse rapidement les vallons, puis décroît et se dessèche, trompant ainsi l'espérance des caravanes. C'est votre image, ô vous que l'aspect de ma misère fait reculer d'effroi. Je ne vous demande ni votre bien, ni votre appui, mais seulement d'être assez justes pour ne pas m'accuser sans preuves. »

Baldad ne put entendre cet appel à la justice de Dieu sans reprendre pour son comte le plaidoyer d'Éliphaz. « Jusques à quand, s'écria-t-il, tiendras-tu pareil langage? Dieu peut-il violer la justice? Si tes enfants ont péri, c'est à cause de leurs crimes. Implore le Très-Haut, marche devant lui dans la droiture et l'équité, il se lèvera pour te secourir, et ta nouvelle condition sera plus brillante que ta condition passée. Du reste, si tu veux t'instruire, interroge les générations écoulées, elles te diront que la plante marécageuse ne peut croître sans eau : elle se fane comme l'herbe des champs : ainsi périt l'homme qui

oublie le Seigneur. Ses espérances ressemblent à la toile de l'araignée; sa maison ne tient pas debout; comme l'arbuste qui projette au loin ses racines, rencontre un terrain pierreux et se dessèche, ainsi dépérit le pécheur. Souviens-toi donc que si Dieu favorise le juste, il ne tend pas les bras à l'impie. Si tu reviens à lui, il ramènera le sourire sur tes lèvres, et mettra dans ta bouche de nouveaux chants de joie. »

Job n'avait point attaqué la justice de Dieu, mais ce faux principe : l'infortune est toujours le châtiment du crime, principe sur lequel s'appuyaient ses amis pour le trouver coupable. Aussi répondit-il à Baldad qu'il ne niait en aucune manière la puissance et la sagesse de Dieu. Il savait aussi qu'aucun homme n'est absolument juste devant Dieu. Du reste, se croirait-il parfaitement innocent, qu'il implorerait encore la clémence de ce grand Juge. « Je n'ai affirmé qu'une chose, ajouta-t-il, c'est que Dieu frappe indistinctement le juste et l'impie. Je n'ai demandé qu'une faveur, c'est qu'il me donnât la mort sans se jouer plus longtemps des tortures d'un innocent. » Baldad avait affirmé que Dieu punit toujours les méchants : — « C'est faux, s'écrie Job, la terre est trop souvent livrée en leur pouvoir. Dieu voile l'esprit des juges qui devraient les châtier, tandis que mes jours s'envolent comme le coursier rapide, sans ombre de joie.

Loin d'attendrir ses amis, cette réponse de Job excita leur animosité. Parlant à son tour, Sophar ne craignit point de lui demander s'il suffit de discourir longtemps pour avoir raison, et de mentir pour réduire au silence ses interlocuteurs : « Tu te dis pur devant Dieu, ajouta-t-il, et tes discours te paraissent irréprochables. Or si Dieu consentait à découvrir les secrets de sa sagesse et les mystères de sa loi, tu comprendrais que tes malheurs sont loin d'être proportionnés à tes crimes. Ne sais-tu pas qu'il est impossible de sonder les profondeurs d'un Dieu plus grand que la terre, plus vaste que les mers, dont l'œil pénètre

la vanité de l'homme et discerne toutes ses iniquités? » Ayant ainsi, comme ses compagnous, affirmé sans preuve la culpabilité de Job, il l'exhorta comme eux à reconnaître ses fautes. Dieu lui pardonnerait à cette condition, et le rétablirait dans son premier état.

Job leur rendit mépris pour mépris. « Vous vous croyez donc, dit-il, les seuls sages de la terre, et vous vous imaginez peut-être que la sagesse mourra avec vous. Je n'ignore rien de ce que vous savez, et Dieu vous reprochera d'avoir tourné en dérision la simplicité du juste. » Alors, s'attaquant à leurs faux arguments, il poursuit : « N'est-il pas évident que les tentes des brigands regorgent souvent de biens, alors même que leur audace provoque Dieu à la vengeance? Vous m'objectez les proverbes des anciens, mais si les anciens acquièrent la prudence, Dieu seul est vraiment sage, Dieu seul sait pourquoi il envoie des calamités qui atteignent les bons et les méchants; pourquoi il ôte parfois la sagesse aux juges, la force aux rois, la sainteté aux prêtres, la science aux vieillards; pourquoi il répand le mépris sur les princes, ruine ou relève les nations, égare leurs chefs dans des sentiers perdus, où, comme des gens ivres, ils tâtonnent dans les ténèbres, sans pouvoir se retrouver.

« Je vois ces faits, et j'en cherche la cause. C'est pourquoi je m'adresse au Tout-Puissant, qui seul peut me les révéler. Quant à vous, artisans de mensonges, vous propagez des dogmes pervers. Si vous voulez paraîtres sages, vous ferez bien de garder le silence. Est-ce que Dieu a besoin d'être défendu par vos mensonges? Avocats sans impartialité, pensez-vous lui plaire en faisant bon marché de mon droit, ou croyez-vous le tromper par vos vains artifices? Lui même vous condamnera pour avoir vengé sa cause par des moyens injustes, et vos arguments s'évanouiront comme la poussière.

III

APPEL A LA JUSTICE DE DIEU

Job avait soutenu contre ses amis qu'il était malheureux bien qu'innocent, et que souvent l'impie prospère ici-bas malgré son impiété. Rien de plus vrai, mais que peut la vérité la plus évidente contre le préjugé? Dans un second entretien, les amis de Job se montrèrent plus obstinés que jamais dans leurs idées. Violent et emporté, Éliphaz commença par reprocher à Job de parler en l'air, de rendre la prière inutile, d'enseigner le blasphème, enfin de se croire plus sage que les anciens, plus sage même que Dieu. Évidemment si le Seigneur ne vient pas à son secours, c'est qu'il l'éloigne par son insolence et ses discours pervers. Après cette invective, il argumenta de nouveau contre la prétention de Job à l'innocence. « L'homme peut-il se dire immaculé, le fils de l'homme se proclamer juste? Parmi les saints de Dieu, personne n'est à l'abri de la chute, et les cieux mêmes ne sont pas purs à ses yeux : à plus forte raison l'homme souillé, qui boit l'iniquité comme l'eau. » L'argument ne porte pas, car Job avait avoué maintes fois qu'aucun homme n'est parfaitement pur devant Dieu. Il se disait exempt de crimes, non de fautes légères,

Et comme ses trois amis continuaient à lui parler du malheur des impies et à lui prouver que Dieu ne frappe que les criminels, Job ne peut contenir l'indignation qui

débordait de son âme. « Cessez vos stériles entretiens, s'écria-t-il, vous êtes des consolateurs importuns. C'est la dixième fois au moins que vous me couvrez d'opprobres. Votre dureté à mon égard devrait vous faire rougir de honte. Vous persistez à tirer des humiliations un argument contre moi, eh bien! moi je persiste à vous déclarer que si Dieu m'afflige d'un cercle de fléaux, ce n'est pas au nom de la Justice. »

De nouveau, pour apitoyer ses amis et les désarmer, il fit le tableau de sa misère. Dieu, dont il sollicite le jugement, lui a fermé toute issue en ce monde. Il l'a dépouillé de sa gloire, de la couronne qui ornait sa tête. Il l'a déraciné comme l'arbre condamné à périr. Les brigands ont envahi ses tentes, ses frères l'ont abandonné, ses serviteurs ont fui loin de lui. Sa chair n'est plus qu'une plaie sur un squelette desséché. « Ayez donc pitié de moi, s'écria-t-il alors, ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. Dieu me poursuit : n'est-ce point assez! Pourquoi me persécutez-vous de vos mauvais jugements? »

Après cet appel à la pitié comme à la justice de ses amis, Job s'arrêta un instant. Insensibles à ses supplications, ils gardèrent le silence. Alors fort de sa conscience, il ne se contenta plus de prendre Dieu à témoin de son innocence. D'une voix solennelle il s'écria : « Plaise à Dieu que les paroles que je vais dire soient écrites et consignées dans un livre, ou gravées sur la pierre avec le ciseau, ou burinées avec un stylet de fer sur une lame de plomb! »

Les trois amis se demandaient quelles paroles dignes de l'immortalité allaient sortir des lèvres de cet homme frappé de Dieu. Sans doute des paroles de colère, de murmure ou de blasphème? Grande fut leur surprise en l'entendant s'écrier : « Je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je sortirai du sein de la terre. Je vivrai de nouveau dans mon corps, et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai, mes yeux le contempleront, et

non un autre. Telle est l'espérance qui repose au plus profond de mon âme. »

Ses amis ne veulent pas croire à son innocence : il demande à Dieu de les juger en ce monde. Dieu fait la sourde oreille : il en appelle au jugement de Dieu dans l'éternité. La mort va venir, mais son corps ressuscitera. Au tribunal suprême, où tous comparaîtront, l'Éternel lui rendra justice. Il souffre actuellement dans sa chair, mais cette chair un jour sera glorifiée et de ses yeux de chair il contemplera son Dieu. Avec cette espérance il peut souffrir et les mépris des hommes et les épreuves du Ciel. « Cessez donc, ô mes amis, ajouta-t-il, de me persécuter comme vous le faites, et de chercher de vains prétextes pour me condamner. Fuyez le glaive du Seigneur, le glaive vengeur de l'injustice, et souvenez-vous que pour tous il y a un jugement. »

Cet appel au jugement final de l'Éternel aurait dû désarmer les amis de Job. Leur argument tiré de la justice de Dieu semblait crouler par sa base. En effet, puisque Dieu juge les hommes dans une autre vie pour les punir ou les récompenser selon leurs mérites, pourquoi serait-il tenu de traiter chacun ici-bas selon ses œuvres, bonnes ou mauvaises? L'autre vie n'est-elle pas la continuation de celle-ci? Peut-on taxer Dieu d'injustice parce qu'il afflige Job en ce monde pour le récompenser dans l'autre? Et, dans ce cas, que prouvent les malheurs de Job contre son innocence?

Ces vérités incontestables n'en étaient pas moins, à ces premiers âges du monde, enveloppées d'une sombre obscurité. Le Rédempteur n'avait point éclairé de ses révélations les mystères de la vie future. Il devait venir pour ouvrir les portes du Ciel, mais combien de milliers d'années faudrait-il attendre son avénement? Nul ne le savait. Et cependant jusqu'au temps du Messie, vainqueur de Satan, l'homme au sortir de ce monde, tombait dans les Limbes, au séjour de l'éternelle et silencieuse tristesse, où, séparé de son corps, il n'est plus pour ainsi dire que l'ombre de

lui-même. De cet état de choses les anciens concluaient que Dieu, pour être juste, devait punir et récompenser ici-bas comme il le ferait plus tard dans l'autre vie. Du reste Jéhovah ne promettait-il pas à son peuple des bénédictions ou des malédictions temporelles, selon qu'Israël se montrait fidèle ou prévaricateur? De là l'accusation des amis de Job, accusation en apparence fondée : cet homme est un grand pécheur, puisque la malédiction de Dieu est tombée sur lui. De là aussi la grande tentation de Job qui, se sachant innocent, ne peut comprendre l'énigme de ses souffrances ; de là son insistance à supplier Dieu de le juger avant sa mort, afin de révéler à tous cette énigme et de faire éclater son innocence.

Les protestations du pauvre lépreux, ses appels au jugement dernier ne produisirent donc aucun effet sur des hommes qui s'obstinaient à vouloir que Dieu rendît aux justes et aux impies complète justice en ce monde. Comme l'expérience prouvait jusqu'à l'évidence qu'un grand nombre d'impies prospèrent jusqu'à la mort, Job se crut obligé pour l'honneur de Dieu de mettre à nu la déraison de ses adversaires. « Voici le problème que je vous pose, s'écria-t-il, et devant lequel je reste moi-même frémissant :

Pourquoi les méchants vivent-ils? pourquoi leur existence prolongée, leur prospérité toujours croissante? Leur race se perpétue de leur vivant : ils ont autour d'eux une foule d'enfants et de petits-enfants. Une paix, que rien n'altère, qu'aucun fléau ne trouble, habite en leurs maisons. Leur bétail se multiplie, leurs fils bondissent joyeux dans la plaine, eux-mêmes marient leurs voix au son du tambour et de la lyre. Ils passent leur vie dans le plaisir et descendent au tombeau sans angoisse. Et cependant ces hommes n'ont cessé de dire à Dieu : Retire-toi, nous ne marcherons point dans tes voies. Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions, et quel intérêt avons-nous à le prier? Sentiment exécrable, mais qui ne les empêche pas d'avoir tous les biens entre leurs mains.

« Ce bonheur est passager, dites-vous. — Combien en est-il dont la lampe s'éteigne au souffle de la colère divine, et dont la prospérité disparaisse comme la poussière dans un tourbillon?

« Dieu punira le père dans les enfants, ajouterez-vous peut-être. — Que ne le frappe-t-il lui-même? Il verrait de ses yeux la ruine qu'il a méritée, et boiraità la coupe du châtiment. Que lui importe, après qu'il a disparu, l'effondrement de sa maison?

« Auriez-vous la prétention d'enseigner au Dieu qui dirige le monde la manière de gouverner? Or l'un meurt plein de santé, au comble de la richesse et du bonheur, l'autre dans l'amertume et la privation. Ils dorment dans la même poussière, également mangés par les vers. En vain vous vous indignez, en vain vous me demandez qu'on vous montre la maison du tyran et la tente de l'impie. Interrogez les voyageurs et ils vous répondront avec moi qu'au jour de la ruine souvent le méchant est épargné, il échappe à la vengeance de Dieu. Nul ne lui reproche ses crimes, nul ne lui rend le mal qu'il a fait. A la fin de sa carrière, on le porte au tombeau, sous le superbe mausolée qu'il a pris soin d'ériger. La terre du vallon lui sera légère, au milieu de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui le suivront. »

Les amis de Job, ne pouvant nier ces faits ni les expliquer, l'accablèrent de nouvelles insultes. Job resta calme devant leurs accusations, tout en se demandant lui-même qui expliquera le mystère des souffrances du juste. L'homme dit-il, en est incapable.

L'homme, poursuit Job, tire des entrailles de la terre, le fer, l'argent, l'or, les pierres précieuses : mais où trouver la sagesse? où est le lieu de l'intelligence? L'homme n'en connaît point le prix; on ne la rencontre pas sur la terre des vivants. « Elle n'est pas en moi, » dit l'abîme, « ni avec moi », répond la mer. On ne peut l'acheter avec l'or d'Ophir ni avec l'émeraude d'Éthiopie.

« D'où vient donc la sagesse? où est le lieu de l'intelligence? Elle est cachée aux yeux des humains, ignorée des oiseaux du ciel. Dieu seul connaît ses sentiers, Dieu seul sait où elle habite, car son regard pénètre jusqu'aux confins du monde. Quand il assigna des lois aux vents et aux pluies, une route aux éclairs et aux tonnerres, il la vit et en sonda toute la profondeur. Puis il dit à l'homme : « Craindre Dieu, voilà la sagesse; s'éloigner du mal, voilà l'intelligence. »

Donc pour agir sagement, l'homme doit vivre dans la crainte de Dieu en s'éloignant de tout péché, et laisser à Dieu, qui seul est la sagesse, le soin de le conduire par les voies qu'il juge convenable. Job aurait dû en rester là, comme il l'avait fait en apprenant les calamités sans nombre qui faisaient de lui le plus malheureux des hommes; mais ses amis, en l'accusant, avaient poussé à bout sa patience. Il se demandait pourquoi Dieu ne le justifiait pas en donnant le mot d'une énigme humainement inexplicable.

Absorbé par cette pensée, Job se rappela les jours heureux où il servait Dieu de tout son cœur et recevait de lui la récompense due à sa piété. « Qui me donnera, s'écria-t-il de revenir aux temps passés, alors que Dieu me couvrait de sa protection, et que je marchais à sa lumière! » Et il revoyait autour de lui ses enfants bien-aimés, les domestiques qui le servaient, les nombreux troupeaux de ses pâturages. Il se retrouvait au milieu des anciens qu'il dominait par la sagesse de ses conseils ou des affligés dont il était le soutien. Hélas! Ces heureux jours avaient disparu!

« Et maintenant, s'écria-t-il dans sa tristesse, je sers de jouet à des jeunes gens dont je n'aurais pas admis les pères parmi les chiens de mes troupeaux, incapables qu'ils étaient de me rendre aucun service. Ils n'avaient d'autre nourriture que les plantes amères qui croissent dans les buissons, d'autre repaire que le creux des rochers, race impure, êtres sans nom, rebut de la terre. Et ces hommes me criblent de leurs railleries, ils me crachent au visage,

ils me poussent brutalement et s'efforcent de me perdre.

« Me voilà donc comme un homme anéanti, sans espoir, sans joie d'aucune sorte. La nuit, la douleur transperce mes os; le mal qui me ronge ne dort jamais.

Je vous appelle, ô mon Dieu, vous ne me répondez pas; j'insiste, vous détournez les yeux. Vous vous êtes fait pour moi un cœur de bronze, une main de fer. Vous m'avez élevé dans les airs, puis précipité contre un rocher. Je sais que vous me conduirez bientôt au tombeau, à la demeure de tous les mortels.

« Hélas! j'attendais le bonheur, et le malheur est venu; j'espérais la lumière, et les ténèbres m'ont enveloppé. Mes entrailles brûlent d'un feu dévorant; les jours de l'affliction m'ont surpris. Je suis le frère des serpents, le compagnon des hiboux. La peau de mon corps est livide, mes os sont calcinés par la fièvre. Ma lyre ne rend que des sons plaintifs mon luth ne fait entendre que des accords lugubres!...

« Et pour quel crime suis-je traité de la sorte?

« J'ai fait un pacte avec mes yeux afin d'éloigner de mon esprit toute pensée impure. Quel sort me réserverait donc le Très-Haut si je me laissais aller à de coupables désirs? La ruine n'est donc plus le lot du pécheur, ni la mort celui du criminel! Ou bien le Seigneur a-t-il cessé de considérer mes actes et d'observer mes démarches? Ai-je marché dans les sentiers du mensonge et de la vanité? Qu'il me pèse dans la balance de la justice, il reconnaîtra mon innocence.

« Si j'ai dévié du droit chemin, flétri mon cœur, souillé mes mains, je consens à voir manger par l'étranger le blé que j'ai semé, à contempler de mes yeux l'extermination de ma race.

« Si mon cœur s'est laissé prendre aux charmes de la volupté, si j'ai tendu des piéges à la femme d'un ami, que l'étranger pénètre dans ma maison, que ma couche soit déshonorée? car c'est là commettre un crime affreux, qui détruit jusqu'aux sources de la vie.

« Si, dans un litige, j'ai méprisé le droit d'un serviteur ou d'une servante, Dieu ne serait que juste en me punissant sévèrement, puisqu'il a formé de ses mains le domestique aussi bien que le maître.

« Si j'ai traité durement le pauvre et refusé de partager mon pain avec l'orphelin (dès mon enfance j'ai appris à lui servir de père); si j'ai laissé l'indigent grelotter sans vêtement, sans le réchauffer avec la toison de mes troupeaux; si, abusant de mon autorité, j'ai levé mon bras sur l'orphelin, que ce bras soit broyé et détaché de mon épaule!

« Oh non! toujours j'ai craint le Seigneur, j'ai redouté sa colère comme les flots d'une mer en furie. Jamais je n'ai mis dans l'or mon espoir; jamais je n'ai considéré le soleil et la lune comme des idoles dignes de mon culte, car c'est là un crime monstrueux, c'est renier le Dieu Très-Haut.

« Ai-je triomphé de la ruine d'un ennemi ou applaudi à sa disgrâce? Je ne me suis pas même permis une imprécation contre ceux qui me haïssaient. J'ouvrais ma porte à l'étranger, au voyageur; les gens de ma maison disaient : Où est l'homme qui ne s'est point assis à sa table?

« Non, jamais je n'ai dû dissimuler une faute, ni rougir devant mes proches ou devant le peuple, ni me cacher dans l'ombre et le silence par peur des assemblées.

« Si des terres, injustement acquises, pleurent sur mon iniquité, si j'ai mangé leurs fruits sans les avoir payés, si j'ai contristé l'âne d'un laboureur, qu'au lieu d'orge et de froment mes champs ne produisent que des ronces et des épines!

« Voilà une solennelle déclaration : Dieu veuille l'entendre! Daigne le Souverain Juge exaucer mes désirs et me traduire à son tribunal! Que mes ennemis à leur tour dressent par écrit un acte d'accusation : je le mettrai sur mes épaules comme un insigne glorieux, je m'en ceindrai le front comme d'un diadème, et je le publierai dans tous ses détails aux pieds de mon Juge, devant qui je me présenterai avec la certitude d'obtenir une sentence favorable. »

IV

RÉPONSE DE L'ÉTERNEL

Poussé à bout par les invectives de ses accusateurs, Job demandait à Dieu de lui faire justice en ce monde, lorsqu'un jeune homme, nommé Éliu, plus sage que les vieillards, intervint dans la discussion. Il reprocha aux amis de Job de l'avoir accusé sans preuves et de n'avoir tenu aucun compte des arguments qu'il opposait justement à leurs faux principes. Le malheur, dit-il, n'est pas toujours un châtiment; c'est parfois une épreuve, un préservatif contre le péché, un avertissement dont Dieu se sert pour purifier l'homme et l'instruire. Mais si les accusateurs sont blâmables, Job n'a pas agi discrètement en voulant pour ainsi dire forcer Dieu à expliquer sa conduite. Dieu, l'infiniment Puissant et l'infiniment Sage, ne doit pas compte à l'homme de ses actes. S'il donne la paix, personne n'a le droit de le condamner; s'il cache son visage à un homme ou même à un peuple, nul n'a le droit de l'interroger. Job aurait dû attendre la justice de Dieu, et ne point la provoquer témérairement.

C'était justement la conduite héroïque qu'il avait tenue avant que l'injustice de ses amis n'eût lassé sa patience. Le pauvre lépreux courba la tête devant l'homme qui lui reprochait justement l'amertume de ses plaintes et l'attitude qu'il osait prendre devant le Dieu qui l'avait abattu. Or, pendant que le messager du ciel lui désignait les grandeurs du Tout-Puissant, voilà que tout à coup le ciel se couvre

de nuages, les éclairs sillonnent la nue, le tonnerre se met à gronder : « C'est la grande voix de Dieu! » s'écrie Éliu, quand en effet, du milieu d'un tourbillon, une voix se fait entendre, la voix de Dieu lui-même. Jéhovah se rendait à l'appel de Job. « Ceins tes reins comme un vaillant homme, disait-il, je t'interrogerai et tu me répondras. »

Job, terrifié, anéanti, aurait voulu se cacher sous terre.

« Où étais-tu, reprit la grande voix de l'Éternel, quand je posais les fondements du monde? Dis-le, si tu possèdes l'intelligence. Qui en a tracé les dimensions et posé les bases, alors que les astres du matin chantaient ma gloire, que les fils de Dieu célébraient mes louanges?

« Qui emprisonna la mer dans ses digues, lorsqu'elle s'élança du sein maternel, quand je lui donnais les brouillards pour vêtements, et que d'un mot je comprimais ses fureurs : « Tu viendras jusque-là, lui dis-je, et tu n'iras pas plus loin : là tu briseras l'orgueil de tes flots. »

« Est-ce toi qui donnas des ordres au matin et assignas sa place à l'aurore?

« As-tu pénétré dans les profondeurs de la mer; t'es-tu promené dans le sein de l'abîme? As-tu mesuré l'étendue de la terre? Parle donc, si tu possèdes la science.

« Est-ce toi qui fais paraître en son temps l'étoile du matin et qui fais lever l'étoile du soir sur les habitants de la terre? Connais-tu les lois du ciel? Est-ce ta main qui lance la foudre, cette foudre qui part et revient en disant : Me voici!

« Est-ce toi qui donnes sa proie à la lionne, et sa pâture au corbeau?

« As-tu communiqué la vigueur au cheval et revêtu son cou de sa flottante crinière? Est-ce toi qui le fais bondir comme la sauterelle et pousser des hennissements qui glacent d'effroi? Il creuse du pied la terre, prend son élan, il court au-devant des armées, il se rit du danger, il affronte le glaive, il écume, il frémit, il dévore la terre.

Entend-il le bruit du clairon? il ne se contient plus, il s'écrie : Allons!

« Est-ce par ton ordre que l'aigle plane sur les hauteurs et bâtit son nid sur quelque rocher inaccessible? De là il contemple sa proie : ses yeux perçants la suivent dans l'espace. Ses petits s'abreuvent de sang. Partout où se trouve un cadavre, il s'y précipite.

« Toi qui voulais contester avec Dieu, réponds à ces questions. Pourquoi maintenant gardes-tu le silence? Censeur de l'Éternel, à toi de prendre la parole. »

Mais Job avait perdu toute envie de disputer avec son Créateur : « Seigneur, dit-il, je ne suis qu'un être chétif et misérable. J'ai parlé légèrement et je n'ai rien à répondre. Je mets un doigt sur mes lèvres. Puissé-je m'être tu toujours! Je me garderai bien d'ajouter à ma faute. »

Jéhovah ne se contenta pas de lui montrer son néant en étalant sous ses yeux les merveilles de la création, il fit comprendre la folie de l'homme qui ose s'attaquer au gouvernement divin. « Ceins tes reins comme un vaillant homme, continue le Seigneur, et réponds-moi, toi qui pour te justifier, n'a pas craint de critiquer ma justice. » Puis il lui demanda s'il se sentait assez fort pour gouverner à sa place.

« As-tu un bras aussi robuste que celui de Dieu, une voix tonnante comme la sienne? Voyons, pare-toi de toute ta gloire, et puis renverse le superbe, terrasse l'arrogant, écrase l'impie, cloue son front dans la poussière. Alors je confesserai à ta louange que tu peux compter sur ta force pour te sauver. »

Job écoutait sans mot dire. Après ce discours, il s'humilia profondément devant le Dieu qui venait de lui rappeler sa puissance. « Je sais que vous pouvez tout, Seigneur, s'écria-t-il, et qu'aucune pensée ne vous est cachée. J'ai obscurci vos desseins par des raisonnements insensés; j'ai parlé follement sur des mystères qui dépassaient de beaucoup la portée de mon esprit. J'ai osé vous dire :

« Écoutez-moi, et je parlerai; » mais jusqu'ici je ne vous connaissais que par ouï-dire, maintenant je vous ai vu de mes yeux. Aussi je me repens de tout mon cœur, et je veux faire pénitence dans la cendre et la poussière. »

Dieu n'attendait que cet acte d'humilité pour récompenser son pieux serviteur. Malgré son admirable patience, s'il avait proféré quelques paroles téméraires ou trop remplies d'amertume, il y avait été poussé par l'injustice de ses amis, les seuls vrais coupables en cette circonstance. Aussi, s'adressant à Éliphaz de Theman, Dieu lui dit : « Je suis irrité contre toi et contre tes deux amis, parce que vous ne vous êtes pas exprimés avec droiture devant moi comme mon serviteur Job. Prenez donc sept taureaux et sept béliers, puis allez trouver mon serviteur Job ; vous offrirez un holocauste pour vous, et Job intercédera en votre faveur. J'accueillerai favorablement sa prière, et ne vous traiterai point selon que votre imprudence le mériterait, car vous n'avez point parlé devant moi comme mon serviteur Job. »

Humiliés à leur tour, Éliphaz de Theman, Baldad de Suha et Zophar de Naamath s'en allèrent, et firent ce que Jéhovah leur avait ordonné. Et Jéhovah exauça la prière de Job.

Puis, quand il eut prié pour ses trois amis, le Seigneur le retira de l'asservissement auquel il l'avait soumis sur les instances de Satan. En récompense de sa fidélité, il lui donna le double de ce qu'il avait perdu. Bientôt ses frères, ses sœurs et tous ceux qui l'avaient connu auparavant, vinrent le visiter et manger avec lui dans sa maison. Pleins de compassion pour lui, ils le consolèrent de tous les maux que Dieu lui avait envoyés. Chacun d'eux lui fit présent d'une brebis et d'un anneau d'or.

Et Jéhovah bénit le second état de Job plus que le premier, de manière qu'il eut bientôt en sa possession quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses.

Dieu lui donna encore sept fils et trois filles. Et il ne se trouva pas dans toute la contrée de femmes aussi belles que les filles de Job. Et il leur donna une part d'héritage comme à leurs frères.

Et Job vécut encore cent quarante ans, et il vit ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération. Il mourut ensuite heureux et plein de jours.

V

DIEU ET SATAN

Dieu et Satan se disputent le cœur de l'homme, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire de Job. Satan, le déchu, met sa gloire à ravir à Dieu des cœurs, qu'il a créés uniquement pour l'aimer. De là les tentations horribles auxquelles fut soumis le fidèle serviteur de Jéhovah.

Mais tous les efforts de Satan n'aboutirent qu'à prouver son impuissance. Humilié, ruiné, privé de ses enfants, couvert d'affreux ulcères, couché sur un vil fumier, insulté par sa femme, considéré comme un criminel par ses amis, Job resta fidèle au Seigneur. Par sa patience dans les maux qu'il eut à souffrir, il procura la gloire de Dieu, c'est-à-dire un vrai triomphe sur son ennemi mortel.

Et c'était là finalement l'explication du mystère de ses souffrances, mystère qui tint son âme plongée dans une mer de douleurs. Pourquoi l'innocent souffre-t-il? se demandait le pauvre lépreux. Sans doute l'homme souffre pour expier ses fautes, car toute âme ici-bas commet des fautes; l'homme souffre pour se purifier des vices qui déshonorent son cœur; mais il souffre avant tout pour la gloire de Dieu, pour lui témoigner son amour, pour faire honte au lâche tentateur qui s'est constitué l'ennemi de Dieu et des âmes. Plus il souffre avec patience, plus il montre son amour, et plus aussi Dieu est fier d'une fidélité qu'aucune épreuve ne saurait ébranler.

Aussi Job nous est présenté par Dieu lui-même comme le modèle de l'humanité. « As-tu vu, dit-il à chacun de ses enfants, as-tu vu mon serviteur Job, cet homme simple et droit, qui craint Dieu et s'éloigne du mal? » Et comme Tobie, aveugle et ruiné, l'homme accepte ses souffrances en se rappelant la patience de Job.

Toutefois, dans la pensée de Dieu, Job n'était encore qu'une figure, la figure du patient par excellence, de Celui qui s'est appelé « l'Homme des douleurs ».

Un jour parut sur la terre un roi plus puissant et plus riche que Job, car, étant Dieu, il possédait tous les biens créés. C'était le Saint des Saints : il pouvait dire avec plus de vérité que Job : « Qui me convaincra d'un seul péché? »

Or le démon le tenta comme il avait tenté Job, mais fidèle à son Père du ciel, il lui cria : « Retire-toi, Satan, je ne sers que mon Dieu ».

Alors le démon entra dans le cœur de certains hommes qui s'étaient déclarés les ennemis de l'Homme-Dieu. Il fut condamné à mort, flagellé, couronné d'épines. Ce n'était plus qu'un ver de terre qu'on écrase sous les pieds, plus humilié, plus avili, plus martyrisé que Job sur son fumier.

Et plus patient que Job, il ne se plaignit jamais, ni de ses disciples qui l'avaient abandonné, ni des bourreaux qui le frappaient et l'insultaient, ni du Père qui l'avait condamné au supplice de la croix. S'il s'écria au moment de rendre le dernier soupir : « O mon Père! pourquoi m'avez-vous abandonné? » ce n'était pas pour se plaindre, mais pour accomplir une prophétie.

C'est que Lui, plus heureux que Job, connaissait le mystère de la souffrance. En entrant en ce monde, il avait dit : « O mon Père, vous ne voulez plus des victimes ordinaires. Voici que je m'offre en sacrifice pour votre gloire. Votre gloire! ô mon Père! votre gloire, et rien de plus! »

C'était Lui que Job espérait voir quand il disait : « Je crois que mon Rédempteur est vivant, et que je le contemplerai des yeux de ma chair! » Et en effet le Rédempteur

ressuscita trois jours après sa mort, comme il l'avait promis, pour être la félicité de ceux qui espèrent en Lui.

Comme Job, Dieu l'a tiré du chemin des douleurs pour le faire entrer au séjour des élus. Et là encore, comme Job priant par ordre de Dieu pour ses amis, il intercède pour les pauvres pécheurs qu'il est venu racheter au prix de son sang.

Et quand l'enfant d'Adam, fidèle à Dieu comme Job, a terminé son pèlerinage sur la terre à la suite du Rédempteur, l'Église, mère des hommes, verse des larmes sur la tombe de son enfant. Elle redit les lamentations du lépreux de Hus, elle demande grâce comme lui pour l'homme que la mort a frappé, elle fait entendre la sublime parole d'espérance : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai comme Lui, et qu'un jour je le verrai des yeux de ma chair! »

Job a fortifié l'homme souffrant sur cette terre : il le console jusque dans le cercueil.

Ainsi Jéhovah se choisit des justes, non seulement au milieu de son peuple, mais chez tous les peuples. Partout, au sein du désert d'Arabie comme en Israël, se rencontraient de véritables amis de Dieu, précurseurs du Juste par excellence, du Rédempteur promis à Adam, de Celui qui devait sauver les fils d'Abraham et tous les peuples de la terre.

LIVRE CINQUIÈME

QUARANTE ANS AU DÉSERT

MOÏSE

I

UN BERCEAU SUR LE NIL

A. M. 2433. — A. C. 1568.

La tragique histoire du patriarche de l'Idumée fournit bientôt aux enfants des Hébreux une instruction très opportune. Depuis trois siècles, c'est-à-dire depuis l'alliance de Jéhovah avec son peuple, ils vivaient heureux et joyeux sous la conduite d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. De temps en temps, en punition de leurs péchés, l'infortune venait les visiter, mais la justice aussitôt faisait place à la miséricorde, et les fléaux eux-mêmes devenaient pour eux des moyens de prospérité. La famine les avait forcés de s'exiler en Égypte, mais sur la terre de Misraïm, Dieu leur avait préparé dans la personne de Joseph un Sauveur qui les combla de biens et de faveurs. Désormais pour les fils d'Israël, comme pour Job, les jours d'épreuve allaient se lever et faire couler de leurs yeux des torrents de larmes.

Après la mort de Joseph, les enfants de Jacob, devenus nombreux, vécurent paisiblement, pendant plus d'un siècle, sous le gouvernement des pharaons. Agriculteurs ou pas-

teurs, ils se bâtirent de grands et beaux villages qui devinrent les centres des douze tribus patriarcales. Et peut-être sur cette terre de Gessen, dans l'abondance de tous les biens, allaient-ils oublier les promesses faites à leurs pères, lorsqu'une persécution violente vint leur rappeler que l'Égypte, malgré ses richesses et ses douceurs, n'était cependant pour eux que la vallée d'exil.

Les rois indigènes, détrônés par les pharaons, ayant ressaisi le pouvoir par un coup de force, se déclarèrent naturellement les ennemis des Hébreux. N'ayant pas connu Joseph, ils ne virent dans ses descendants que des étrangers, amenés en Gessen par les pharaons usurpateurs. Aussi quand leur roi, au retour de ses conquêtes voulut couvrir le pays de villes et de palais, de pyramides et d'obélisques, il décida que les enfants d'Israël seraient employés à ces travaux d'esclaves : « Ces étrangers, dit-il un jour, inondent toute la contrée, et bientôt ils l'emporteront sur nous en nombre et en puissance : il faut habilement les asservir et les amoindrir, autrement ils s'uniront à nos ennemis et profiteront d'une victoire pour s'en retourner dans leur pays avec le butin qu'ils auront enlevé. »

On organisa donc la destruction lente du peuple d'Israël. Des intendants ou gouverneurs arrivèrent en Gessen avec ordre d'imposer à tous les hommes valides des corvées écrasantes. On leur fit construire les villes de Pithom et de Ramessès, où l'on concentra les magasins royaux. Les uns travaillaient à la fabrication des briques, les autres à l'édification des remparts ; ceux-ci creusaient des canaux pour conduire les eaux du Nil à travers les champs ; ceux-là élevaient d'énormes pyramides destinées à servir de tombeaux à leurs odieux persécuteurs. On les voyait, sous les feux d'un soleil brûlant, traîner d'énormes blocs de pierre, tomber d'épuisement le long des chemins, ou succomber sous le bâton d'un maître impitoyable.

Mais les Égyptiens eurent beau leur prodiguer les mauvais traitements et les réduire au plus dur esclavage, les

Hébreux se multipliaient d'autant plus que l'oppression devenait plus intolérable. Déçu dans son espoir, le roi essaya d'un moyen plus rapide et plus sûr pour les anéantir : il commanda de noyer dans le fleuve tous les fils nouveau-nés d'Israël.

Or, à l'époque où parut ce décret barbare, vivait un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram. Marié à sa parente Jocabed, aussi de la tribu de Lévi, il en avait eu deux enfants, une petite fille, du nom de Marie, alors âgée de huit ans, et un fils de trois ans, nommé Aaron. Dieu leur donna un second fils quand parut le fatal décret. En contemplant ce petit enfant voué à la mort avant de naître, ils le trouvèrent d'une si merveilleuse beauté qu'ils résolurent de le sauver à tout prix. Pendant trois longs mois, la mère le cacha dans sa maison, le dérobant à toutes les perquisitions des meurtriers ; mais, un jour qu'elle désespérait de tromper plus longtemps leur surveillance, elle prit une corbeille de jonc, l'enduisit de bitume et de résine pour empêcher l'eau d'y pénétrer, puis y ayant placé l'enfant, elle le déposa au milieu des roseaux sur les bords du fleuve, à la garde de Dieu. Non loin de là, Marie, la petite sœur de l'enfant, jetait de temps en temps un regard furtif sur le berceau pour savoir ce qu'il deviendrait, quand elle aperçut la fille du roi Pharaon qui, descendant le long du fleuve et voyant une corbeille flotter au milieu des roseaux, envoya une de ses suivantes pour la prendre et la lui apporter. L'enfant se mit aussitôt à pousser des gémissements plaintifs :

« C'est un enfant des Hébreux, dit la princesse touchée de compassion. »

Pendant qu'elle faisait remarquer à sa suite la grande beauté du pauvre petit, Marie se présenta devant elle comme par hasard :

« Voulez-vous, dit-elle naïvement, que j'aille chercher une femme des Hébreux pour lui servir de nourrice ?

— Va, mon enfant, répondit la princesse. »

L'enfant courut chercher sa mère.

« Prenez cet enfant, lui dit la fille du roi, et donnez-lui votre lait. Moi, je me charge de vous récompenser. »

Jocabed reçut son fils des mains de la princesse et l'éleva jusqu'aux jours de l'adolescence. Elle lui fit connaître le Dieu de ses pères, les hautes destinées de son peuple et la dure servitude qui pesait sur lui; puis, elle le conduisit à la fille de Pharaon qui l'adopta pour son fils et lui donna le nom de Moïse, c'est-à-dire sauvé des eaux.

A la cour de Pharaon, Moïse reçut l'instruction qu'on y donnait aux jeunes princes et aux grands du pays. Il eut l'occasion d'étudier toutes les sciences alors florissantes en Égypte et de s'initier à l'art de gouverner les peuples. Doué d'une intelligence supérieure, en rapport avec l'œuvre qu'il devait accomplir, il devint bientôt un homme puissant en œuvres et en paroles; mais, au lieu de rechercher les honneurs à la cour du roi, son âme était avec son Dieu et avec ses frères. A l'âge de quarante ans, impatient de se retrouver au milieu d'eux, il revint dans la terre de Gessen, avec le désir de travailler au salut de son peuple.

La persécution y sévissait avec la même fureur. Toujours les mêmes corvées, les mêmes brutalités, le même esclavage. Un jour qu'il méditait sur les moyens à prendre pour arriver à l'affranchissement, il aperçut un de ses compatriotes entre les mains d'un Égyptien qui le rouait de coups. Pris d'une sainte colère, Moïse s'assura d'un regard qu'aucun œil indiscret ne le surveillait, s'élança sur l'Égyptien et l'étendit mort à ses pieds; puis, afin d'éviter toute enquête, il cacha le cadavre dans le sable.

Cet acte de vaillance aurait dû lui gagner le cœur du peuple, mais Israël s'endormait dans la servitude. Le lendemain, deux Israélites s'étant pris de querelle, Moïse intervint pour les séparer.

« Pourquoi, dit-il au plus violent, te permets-tu de frapper ainsi ton frère?

— Et toi, répondit cet homme, pourquoi viens-tu ici te poser devant nous comme notre chef et notre juge? As-tu

l'envie de nous assassiner comme l'Égyptien qui tomba hier sous tes coups? »

Moïse se demanda, non sans effroi, comment la mort de l'Égyptien avait pu être connue. Bientôt il apprit que la nouvelle de cet événement, arrivée jusqu'aux oreilles de Pharaon, avait provoqué sa colère et que des soldats, sur l'ordre du roi, accouraient pour le saisir et le mettre à mort. Sans perdre un instant, il dit adieu aux siens, traversa le Nil et s'enfuit au désert, dans le pays de Madian.

II

LE PASTEUR DE MADIAN

A. M. 2473. — A. C. 1528.

Au sortir de l'Égypte, Moïse entra dans une région sombre et solitaire qui contrastait singulièrement avec la délicieuse vallée du Nil. Devant lui le désert avec ses plaines sablonneuses, ses rares oasis, ses montagnes de granit, son majestueux silence. Descendant vers le midi, les yeux fixés sur les sommets de l'Horeb, il arriva dans le pays de Madian. Le jour touchait à sa fin. Fatigué d'une longue marche sur ce terrain pierreux, il s'assit près d'un puits pour se désaltérer et se reposer.

Un instant après, les sept jeunes filles de Jéthro, le prêtre de Madian, descendirent en ce lieu pour y abreuver leurs troupeaux. Elles tiraient de l'eau du puits pour en remplir les canaux et faire boire leurs brebis, lorsque d'autres bergers survinrent, qui voulurent les chasser pour prendre leur place; mais Moïse indigné se leva, prit la défense des jeunes filles et les aida même à abreuver tout le troupeau, de sorte que celles-ci retournèrent chez leur père avant l'heure accoutumée.

« Pourquoi, leur dit Jéthro, revenez-vous plus tôt que d'ordinaire? »

Les jeunes filles racontèrent qu'un Égyptien, assis près du puits, les avait défendues contre le mauvais vouloir des bergers, et même les avait aidées à puiser de l'eau pour leurs brebis.

« Où est cet étranger? s'écria le vieux prêtre; pour-

quoi l'avez-vous laissé partir sans lui offrir l'hospitalité? Allez l'inviter, s'il en est temps encore, à rompre ce soir le pain avec nous. »

Descendant d'Abraham et de Céthura par son aïeul Madian, Jéthro était en même temps prêtre et chef de la tribu. Il accueillit Moïse comme un bienfaiteur, et bientôt comme un frère. Tous deux descendaient du grand patriarche; tous deux servaient le Dieu qui créa le ciel et la terre; tous deux méprisaient les dieux de l'Égypte. Pour s'attacher ce banni de Pharaon, Jéthro lui donna en mariage une de ses filles, nommée Séphora. Moïse en eut deux fils : le premier qu'il appela Gersam ou le pèlerin, en souvenir de son exil sur la terre étrangère, et le second Éliézer, le protégé de Dieu, « car, dit-il, le Seigneur m'a délivré des mains de Pharaon ». Faisant désormais partie de cette famille madianite, il s'occupa comme les autres pasteurs à garder les troupeaux de son beau-père.

Or, il errait depuis quarante années dans ces solitudes du désert quand enfin le roi d'Égypte vint à mourir. N'ayant rien à espérer d'un nouveau règne, les enfants de Jacob poussèrent vers le ciel des plaintes et des gémissements qui montèrent de la terre de servitude jusqu'au Très-Haut. Voyant couler leurs larmes, Dieu reconnut ses fils dans les opprimés de l'Égypte. Un jour que Moïse avait conduit son troupeau dans l'intérieur du désert jusqu'au pied du mont Horeb, il aperçut tout à coup une flamme ardente sortant du milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer. Après avoir longtemps contemplé ce phénomène étrange, il voulut s'approcher pour voir de plus près, et déjà il s'avançait, quand une voix l'appela du milieu du buisson.

« Moïse! Moïse!

— Me voici, dit-il tout tremblant.

— Ne fais pas un pas de plus, mais ôte ta chaussure; car la terre que ton pied foule est sanctifiée par ma présence. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Moïse s'arrêta, détacha les cordons de sa chaussure, et se couvrit le visage de son manteau ; car il n'osait regarder en face le Dieu qui lui parlait.

« J'ai vu l'affliction de mon peuple, continua le Seigneur ; les cris de douleur que lui arrache la barbarie des maîtres égyptiens ont frappé mes oreilles et touché mon cœur. Je vais le délivrer de la tyranie et le faire passer de la terre d'exil dans la vaste et féconde région où coulent le lait et le miel. C'est toi, Moïse, que je députerai vers Pharaon pour délivrer les enfants d'Israël de la servitude d'Égypte. »

Moïse pensait à l'incrédulité du peuple. Quatre siècles s'étaient écoulés depuis les jours heureux d'Abraham ; les traditions saintes avaient perdu de leur autorité dans cette Égypte où pullulaient les dieux : les enfants d'Israël ne mettraient-ils pas en doute le pouvoir de Celui qui voulait les soustraire au joug de leurs oppresseurs ?

« Et quand je leur parlerai du Dieu de leurs pères, et du message qu'il m'a chargé de leur transmettre, s'ils me demandent quel est le nom de ce Dieu, que leur répondrai-je ? »

D'une voix solennelle et majestueuse, l'Éternel prononça ce nom incommunicable : « JE SUIS JÉHOVAH, CELUI QUI EST. » Et Moïse comprit qu'il avait devant lui Celui qui est la toute-puissance et la toute-bonté, l'Être infini par qui tous les êtres existent, et devant qui les rois et leurs dieux ne sont que pur néant.

« Oui, reprit la voix, tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'envoie vers vous. C'est le Dieu de vos pères Abraham, Isaac et Jacob ; ce nom de Jéhovah, qu'il porte dans l'éternité, le désignera désormais de génération en génération. Rassemble donc les anciens pour leur annoncer la délivrance du peuple et son entrée prochaine dans la terre de Chanaan. Ceux-ci t'accompagneront près du roi d'Égypte, à qui tu diras : « Le Dieu des Hébreux nous ordonne de nous rendre au désert à trois journées d'ici, pour lui offrir un sacrifice. » Pharaon, je le sais, ne vous le per-

mettra que s'il y est contraint par une force supérieure; mais alors j'étendrai sur l'Égypte mon bras puissant et je frapperai des coups si prodigieux que vos ennemis vous laisseront partir trop heureux de vous abandonner leurs vases et leurs vêtements précieux pour vous faciliter le voyage. Avec la liberté, vous emporterez les dépouilles de l'Égypte.

— Et s'ils répliquent, objecta Moïse, qu'ils ne sont pas obligés de s'en rapporter à mes affirmations et que je n'ai nullement été favorisé d'une apparition divine? »

Pour toute réponse, la voix lui dit brusquement :

« Que tiens-tu dans ta main?

— Mon bâton de berger.

— Jette-le à terre. »

Le bâton, jeté à terre, se changea subitement en serpent. A son aspect Moïse recula d'effroi.

« Étends la main, reprit la voix, et saisis la queue du serpent. »

Une fois dans les mains de Moïse, le serpent reprit sa forme de houlette pastorale.

« A ce signe, ajouta le Seigneur, les enfants d'Israël reconnaîtront peut-être que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob t'est réellement apparu. Si pour croire, il leur faut un autre prodige, en voici un second : mets ta main sur ta poitrine. »

Moïse obéit, et à l'instant sa main se couvrit d'une lèpre blanche comme la neige.

« Remets de nouveau la main sur ta poitrine. »

A l'instant, la main purifiée parut aussi saine que le reste du corps.

« Si ces deux signes ne suffisent pas pour te donner crédit auprès du peuple, tu prendras de l'eau du fleuve et la répandras sur la terre : cette eau deviendra du sang.

Cependant Moïse épouvanté du fardeau que Dieu mettait sur ses épaules, multipliait les objections :

« Considérez, Seigneur, disait-il, que je m'exprime

difficilement, et depuis que vous conversez avec votre serviteur, il me semble que ma langue s'embarrasse de plus en plus.

— Mais qui donc a formé la bouche de l'homme? lui répondit le Seigneur. Du reste, ton frère Aaron viendra te rejoindre et tu lui communiqueras mes ordres. Je mettrai des paroles sur vos lèvres et vous dirigerai dans toutes vos actions. Il sera ton interprète auprès du peuple et tu seras près de lui l'interprète de Dieu. Garde en main cette verge : avec elle tu opèreras des prodiges; et pars sans crainte pour l'Égypte, car ceux qui en voulaient à ta vie sont eux-mêmes au tombeau. »

Après cette vision, Moïse s'en retourna chez Jéthro, son beau-père.

« Il faut, lui dit-il, que je retourne en Égypte pour voir si mes frères vivent encore.

— Mon fils, que la paix de Dieu t'accompagne, répondit le vieux prêtre. »

Moïse quitta donc le pays de Madian dans lequel il avait vécu obscur et caché depuis quarante ans. Au désert il rencontra son frère Aaron, comme Dieu le lui avait annoncé. Après l'avoir embrassé tendrement, il lui raconta la vision d'Horeb, les instructions de Jéhovah et les prodiges qu'il devait accomplir. Arrivés en Égypte, tous deux rassemblèrent les anciens d'entre les enfants d'Israël, et quand Aaron leur eut exposé les volontés divines, Moïse opéra devant tout le peuple les prodiges destinés à confirmer la vérité de la mission. Le peuple crut au libérateur : prosterné devant Jéhovah, il le remercia d'avoir enfin considéré l'affliction de ses enfants et de s'être levé pour briser leurs chaînes.

III

LES PLAIES D'ÉGYPTE. — LA PÂQUE

A. M. 2513 — A. C. 1488.

Un jour, le fier potentat qui gouvernait l'Égypte, vit arriver dans son palais de Tanis deux députés des pauvres esclaves qu'il tyrannisait en Gessen. C'était Moïse et Aaron qui venaient lui demander, au nom du Dieu des Hébreux, d'autoriser le peuple à gagner le désert pour offrir un sacrifice.

« Le Dieu des Hébreux! s'écria Pharaon furieux, et quel est donc ce Dieu pour me dicter des ordres ? Je ne le connais pas, et je ne vous permettrai point d'aller au désert. »

En vain les députés ajoutèrent-ils que ce pèlerinage de trois jours avait pour but d'offrir des victimes au Seigneur et de conjurer ainsi des fléaux menaçants, comme la peste et la guerre, le roi ne voulut rien entendre.

« Cessez, dit-il à Moïse et à Aaron, cessez de détourner le peuple de ses travaux, et que chacun s'en aille à sa besogne. »

Resté seul avec les directeurs et surveillants des travaux publics, il leur donna des instructions beaucoup plus rigides. « Ces gens-là, leur dit-il, s'accroissent démesurément ce serait pire encore si nous nous relâchions à leur égard. Jusqu'ici vous leur fournissiez de la paille pour la confection des briques, désormais qu'ils s'en procurent eux-mêmes, tout en fournissant chaque jour la même quantité de bri-

ques. Quand ils n'auront plus un moment de loisir, ils ne viendront plus nous importuner avec leurs voyages au désert, et cesseront de prêter l'oreille aux discours mensongers de Moïse et d'Aaron. » Les directeurs firent exécuter les ordres du roi, ce qui força beaucoup d'ouvriers à chercher de la paille dans toute l'Égypte. De leur côté, les surveillants exigèrent de ceux qui restaient les mêmes produits qu'auparavant, et comme la tâche était absolument impossible, les exacteurs tombèrent sur les enfants d'Israël préposés aux travaux et les flagellèrent impitoyablement, Ceux-ci, à l'instigation de Moïse, en appelèrent à Pharaon :

« Pourquoi, lui dirent-ils, traiter ainsi vos serviteurs? On vient de nous battre de verges, nous, vos serviteurs, pour n'avoir pas fait l'impossible : c'est une odieuse injustice à l'égard de votre peuple.

— Vous n'avez que trop de temps à perdre, répondit le roi en ricanant, puisqu'il vous plaît de faire des promenades au désert en l'honneur de votre Dieu. Allez à vos chantiers je ne changerai rien à mon décret. »

Moïse se plaignit au Seigeur qui lui commanda de se rendre près du roi Pharaon pour lui réitérer ses ordres; mais à peine eut-il exposé l'objet de sa mission, que le roi le somma de prouver par des prodiges qu'il était bien le messager de Dieu. Sur l'ordre de Moïse, Aaron étendit la main sur le fleuve et les rivières d'Égypte, à l'instant même toutes les eaux devinrent du sang, dans lequel périrent tous les poissons du Nil. Comme Pharaon s'obstinait dans son refus, Aaron étendit de nouveau sa main sur le fleuve, et il en sortit une telle quantité de grenouilles que les maisons, les lits, les meubles, et jusqu'aux appartements du roi en furent infestés.

« Priez votre Dieu de nous débarrasser de ce fléau, s'écria l'orgueilleux monarque, et je vous permettrai d'aller au désert.

— Je prierai mon Dieu, répondit Moïse, et vous verrez que les dieux de la terre ne sont rien devant lui. »

Le fléau disparu, Pharaon se moqua de ses engagements. Aussitôt, Moïse ayant frappé de sa verge la poussière du chemin, des nuées de moucherons s'abattirent sur les hommes et les animaux, ce qui fit dire aux magiciens eux-mêmes, dont les artifices avaient imité jusque-là les prodiges opérés par Moïse : « Le doigt de Dieu est ici. » Aux moucherons succéda bientôt une armée de mouches pestilentielles et fétides qui força de nouveau Pharaon à demander grâce :

« Sacrifiez à votre Dieu, dit-il, mais dans la terre de Gessen.

— Non pas, répondit Moïse, mais nous nous avancerons de trois journées dans le désert avant d'offrir un sacrifice à Jéhovah.

— Qu'il en soit ainsi, répliqua le roi, mais priez Dieu pour moi. »

Une fois hors de danger, le monarque endurci provoqua de nouveau la colère de Dieu en violant ses promesses. Une horrible peste ravagea bientôt tous les troupeaux de l'Égypte; puis les hommes eux-mênes se couvrirent de pustules et d'ulcères; puis le tonnerre se mit à gronder, l'éclair à sillonner la nue, et des grêlons énormes, tombant comme une pluie de pierres, répandirent partout la dévastation et la mort.

« J'ai péché, criait Pharaon aux abois, Dieu est juste; priez-le de suspendre ses coups, et je vous donnerai la liberté! »

C'était un mensonge de plus; mais qui pourra lasser Dieu? Le lendemain un violent ouragan amena du désert un tourbillon de sauterelles qui s'abattit sur toute l'Egypte, dévorant ce que la grêle avait épargné, jusqu'au dernier des fruits, jusqu'au moindre brin d'herbe. L'indomptable Pharaon ne cédait point encore : des ténèbres épaisses envahirent si bien la vallée du Nil que pendant trois jours chacun dut demeurer dans le lieu où il se trouvait, sans oser faire un pas. Et cependant malgré ces neuf plaies consécutives, malgré le désespoir de tout son peuple, Pha-

raon se raidit contre son divin antagoniste. Quand les ténèbres des trois derniers jours se furent dissipées, il entra dans une violente colère : « Sors de devant moi, dit-il à Moïse; si tu reparais en ma présence, tu es un homme mort. — Grand roi, répondit l'homme de Dieu, vous serez obéi; je ne remettrai plus les pieds dans votre palais. » Et il quitta le monarque. A quelque temps de là, au moment de frapper le dernier coup contre l'Égypte Dieu communiqua au libérateur d'Israël les instructions que celui-ci devait transmettre au peuple :

« Le dixième jour de ce mois, qui sera désormais pour vous le premier des mois de l'année, mettez en réserve dans chaque famille un agneau d'un an. Le quatorzième jour, vous l'immolerez à l'heure du crépuscule. Du sang de cet agneau vous teindrez les poteaux et le sommet des portes de chaque maison; puis, cette nuit-là même vous en mangerez la chair avec des pains sans levain et des laitues sauvages. Vous prendrez ce repas en toute hâte, debout, la ceinture aux reins, les souliers aux pieds, le bâton à la main, attendant la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. Moi, Jéhovah, je passerai au milieu de la nuit à travers l'Égypte, j'immolerai tous les premiers-nés des hommes comme des animaux, et l'on saura ce que valent les dieux des Égyptiens. Alors il s'élèvera du pays une clameur telle que l'oreille de l'homme n'en a jamais entendue de semblable. Quant aux maisons d'Israël, marquées du sang de l'agneau, je passerai outre, et l'épouvantable fléau ne les atteindra point.

« Ce jour solennel sera pour vous le jour de l'éternelle alliance : vous le célébrerez de génération en génération par un culte perpétuel. A chaque anniversaire, vous immolerez l'agneau de la Pâque; et quand vos enfants vous demanderont pourquoi cette fête de l'agneau, vous leur répondrez : C'est en souvenir de la victime immolée par nous quand passa Jéhovah pour châtier l'Égypte et délivrer son peuple. »

Les ordres donnés par Moïse furent ponctuellement exécutés. Et voilà que le quatorzième jour du mois, à l'heure du repas mystérieux, le Seigneur frappa tous les premiers-nés des Égyptiens depuis l'héritier de Pharaon dans le palais royal jusqu'au fils de l'esclave dans sa prison. Dans la province comme dans la capitale, tous, le roi, les princes, les courtisans, les sujets, se levèrent au milieu des ténèbres, saisis d'épouvante, poussant des cris de désespoir : chaque maison recelait un cadavre.

Sous le coup de ce désastre, le roi terrifié manda Moïse : « Sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants d'Israël, dit-il d'une voix suppliante. Sacrifiez à votre Dieu, comme vous me l'avez demandé. Emmenez vos brebis et vos troupeaux, et ne manquez pas de prier pour moi. — Oui, s'écriait la foule, hâtez-vous de partir, ou nous périrons tous. » Les Israélites partirent de Ramessès au nombre de six cent mille hommes capables de porter les armes, emmenant avec eux tous leurs troupeaux.

Ainsi s'effectua la délivrance promise à Abraham quatre cents ans auparavant. En quittant la terre d'exil, les fils du patriarche n'oublièrent point la dernière parole de Joseph mourant : « Quand Dieu vous visitera, emportez mes ossements avec vous pour les ensevelir dans la terre promise à Abraham, Isaac et Jacob. » Ils recueillirent avec piété les restes vénérés de celui que leurs pères avaient appelé le sauveur, et prirent, munis de ce précieux trésor, la route de la patrie.

Moïse se mit à la tête de cette immense caravane composée de plus de trois millions d'hommes. A Socoth, son premier campement, il put organiser les tribus et prendre les dispositions nécessaires pour maintenir l'ordre. Un second campement eut lieu à Étham, avant de s'enfoncer dans le désert d'Arabie. Là, le Dieu qui les avait tirés de l'Égypte voulut encore se faire leur conducteur. Il leur apparut sous la forme d'une nuée qui se dressa dans les airs comme une colonne. Lumineuse pendant la nuit, elle

les éclairait dans l'obscurité; dépouillée de sa splendeur pendant le jour, elle les protégeait contre les ardeurs du soleil. Les fils d'Israël se remirent en route pleins de joie, sous la direction de ce guide mystérieux.

Mais voilà qu'au moment de marcher vers l'orient pour gagner la terre promise, Dieu leur commanda de rebrousser chemin : « Allez camper, dit-il à Moïse devant Philahiroth, entre la mer et la montagne, entre Magdalum et Beelséphon. Quand il vous verra emprisonnés dans cette impasse, l'endurci Pharaon voudra vous y poursuivre. Ce sera pour moi l'occasion de montrer à son armée la force de mon bras, et à toute l'Égypte, que je suis le Seigneur. »

Sur l'ordre de Moïse, les Israélites établirent donc leur camp près de Philahiroth. A l'orient, ils avaient devant eux la mer Rouge; à l'occident, des hauteurs qui leur fermaient l'entrée du désert ; derrière eux, pour les empêcher de revenir sur leurs pas, les Égyptiens furieux. Pharaon et ses serviteurs avaient en effet, le premier moment de terreur passé, changé de résolution. » Quelle folie, disaient-ils, d'avoir ainsi lâché nos esclaves! » Et subitement le roi rassembla ses guerriers, monta sur son char et, suivi de six cents chariots de guerre, la rage dans le cœur, se mit à la poursuite des enfants d'Israël. Arrivé à Philahiroth avec toute son armée, il aperçut les Israélites campés sur le bord de la mer, dans la plaine étroite qui devait nécessairement leur servir de tombeau. L'orgueilleux s'applaudit de sa facile et sûre victoire, mais il ne connaissait pas encore la puissance de Jéhovah.

Les Israélites l'ignoraient comme lui, car à peine eurent-ils aperçu derrière eux l'innombrable armée de Pharaon que, dans leur épouvante, ils se mirent à vociférer contre Dieu et contre Moïse : « N'y avait-il donc point de sépulcre en Égypte, hurlaient-ils, que vous nous avez menés dans ce désert pour y être ensevelis? N'avions-nous pas raison de répondre à cette absurde proposition

de quitter l'Égypte : Laissez-nous servir nos maîtres; mieux vaut servir ici que de mourir au désert ! »

« Bannissez toute crainte, répondit Moïse. Dieu va vous montrer aujourd'hui un prodige de sa toute-puissance. Ces armées égyptiennes qui maintenant éblouissent vos regards, vont dans un instant s'évanouir à vos yeux. »

A ce moment, l'ange de la nuée qui précédait Israël, se porta par un mouvement subit en arrière du camp, entre les Égyptiens et les Israélites, illuminant ceux-ci d'une vive lumière et enveloppant leurs adversaires d'un nuage épais qui les empêcha de voir et d'avancer. Pendant que Moïse étendait sa main sur les flots, le Seigneur les entr'ouvrit, un vent violent, qui souffla toute la nuit, dessécha le fond limoneux de la mer, si bien que les enfants d'Israël purent ainsi la traverser à pied sec, entre deux murailles liquides dressées à droite et à gauche sur leur passage. A leur suite s'élance l'armée de Pharaon, infanterie, cavalerie, chariots de guerre; mais un regard de Jéhovah, à travers la colonne de feu, produit sur eux l'effet de la foudre. Les coursiers se cabrent, les chariots se renversent, les cavaliers roulent au fond de l'abîme. « Fuyons, s'écrient-ils, fuyons Israël! Dieu combat contre nous! » Mais, sur l'ordre de Jéhovah, Moïse étend de nouveau sa main sur la mer : aussitôt les flots se rapprochent et engloutissent les Égyptiens sans en laisser échapper un seul.

Ainsi délivrés de ces fiers ennemis, dont les cadavres amoncelés sur le rivage proclament l'incomparable puissance de leur grand Dieu, les Israélites tremblants, frappés de stupeur, contemplaient ce spectacle sans mot dire; puis la joie, la reconnaissance, l'enthousiasme débordèrent de tous les cœurs et le libérateur inspiré entonna ce chant de victoire, qui fut répété par tout le peuple :

« Chantons le grand Dieu qui vient de nous manifester sa gloire en précipitant au fond de l'abîme le cheval et le cavalier.

« Gloire à Jéhovah, ma force et mon salut : c'est mon Dieu, je célébrerai ses louanges; c'est le Dieu de mes pères, j'exalterai sa grandeur.

« Jéhovah, c'est l'invincible guerrier : son nom, c'est le Tout-Puissant. Il a renversé dans la mer les chariots et les soldats de Pharaon : ses plus vaillants capitaines, submergés comme la pierre qui tombe au fond de l'eau, dorment sous les flots vainqueurs.

« Ton bras, en terrassant l'ennemi, a montré ta vigueur. Ta colère, ô Jéhovah, les a dévorés comme la paille. Sous ton souffle puissant, les eaux se sont amoncelées, les vagues immobiles se sont dressées comme une muraille, un chemin s'est ouvert au milieu de l'abîme. Je les poursuivrai, s'écriait l'ennemi, je les atteindrai, je tirerai mon glaive, je les immolerai à ma vengeance, je partagerai leurs dépouilles. Un souffle de ta bouche a suffi pour les abattre et les engloutir comme du plomb dans les vagues bouillonnantes.

« Qui est semblable à toi, Seigneur, Dieu fort parmi les forts, Dieu saint, Dieu terrible, Dieu dont le bras opère les plus admirables prodiges, et fait rentrer sous terre l'ennemi le plus audacieux?

« Tu seras, ô Dieu de miséricorde, le conducteur du peuple par toi sauvé de la mort, tes mains puissantes le porteront jusqu'à la sainte patrie. Les Philistins pousseront des cris d'épouvante, les princes d'Edom trembleront, les vaillants de Moab seront glacés d'effroi, les habitants de Chanaan sècheront de frayeur. Alors tu introduiras Israël sur la sainte montagne, dans le lieu choisi pour ton sanctuaire. Vive Jéhovah dans l'éternité! »

Et les guerriers avec Moïse, les chœurs de femmes avec Marie, sa sœur, au son des instruments de musique, jetaient à tous les échos du désert le triomphant refrain : « Chantons le grand Dieu qui vient de nous manifester sa gloire : il a précipité dans l'abîme cheval et cavalier ! »

IV

LE SINAI. — LE DÉCALOGUE

Après la catastrophe de la mer Rouge qui les affranchit de toute crainte au sujet de l'Égypte, les Israélites s'enfoncèrent dans le désert de Sur, où les attendaient de nouvelles épreuves. Ils avaient marché trois jours dans cette solitude sans eau, lorsque, au premier campement, ils trouvèrent une source, mais tellement amère qu'ils ne purent s'y désaltérer. Ce lieu s'appellera *Mara,* s'écrièrent-ils, ce qui veut dire amertume. Dans leur désappointement, ils se mirent à murmurer contre Moïse qui, par l'ordre de Dieu, jeta dans ces eaux une espèce de bois qui les rendit potables. Bientôt ils établirent leurs tentes près de douze fontaines, à l'ombre des soixante-douze palmiers d'Elim.

Un mois après la sortie d'Égypte, ils arrivèrent au désert de Sin, entre Elim et le Sinaï. Là ils commencèrent à regretter les viandes délicates de l'Égypte et le pain qu'ils y trouvaient en abondance. « Vous nous avez donc conduits dans ce désert pour y mourir de faim? » disaient-ils à Moïse.

« Ce n'est point à moi, mais à Dieu que vous vous attaquez, leur répondit-il. Demain vous saurez qu'il est assez puissant pour vous donner à satiété de la viande et du pain. »

En effet vers le soir des milliers de cailles s'abattirent dans le camp des Israélites. Le matin la terre était couverte de petits grains blancs comme la neige : « *Manhu?* qu'est-ce que cela? s'écrièrent-ils dans leur étonnement.

— C'est le pain que le Seigneur vous envoie, reprit Moïse. Chaque matin, vous en recueillerez la quantité nécessaire à chaque personne, et double mesure la veille du sabbat. » Cette nourriture, semblable pour le goût à un gâteau de farine et de miel, on l'appela *manne,* à cause de l'exclamation que poussa le peuple en apercevant, pour la troisième fois, ce pain céleste, dont Dieu lui fit présent jusqu'au jour de l'entrée dans la terre promise.

Du désert de Sin les Israélites vinrent camper à Raphidim où la disette absolue d'eau suscita de nouvelles plaintes et de violents murmures. Moïse recourut à Dieu : « Frappe de ta verge la pierre d'Horeb, et du rocher jailliront des torrents. » Moïse obéit, et le peuple but avec joie de cette eau miraculeuse. On appela ce lieu *Tentation*, parce qu'on y avait douté de la puissance de Dieu.

Cependant les peuples voisins s'inquiétaient de cette armée campée dans le désert. Exposés les premiers à l'invasion, les Amalécites s'approchèrent de Raphidim pour livrer bataille aux enfants d'Israël. — « Prends avec toi une troupe de braves guerriers, dit Moïse à Josué, et va combattre Amalec; moi, je me tiendrai sur la montagne, la verge de Dieu à la main. » Et pendant le choc des armées, aussi longtemps que Moïse tenait les bras élevés vers le ciel, Israël triomphait; s'il les abaissait un peu, Amalec reprenait l'avantage. Hur et Aaron, les deux compagnons de Moïse, furent obligés de lui soutenir les bras jusqu'au coucher du soleil, c'est-à-dire jusqu'au moment où, battus par Josué, les Amalécites prirent la fuite. Irrité de cette campagne d'Amalec contre son peuple, Dieu jura de détruire cette race perverse et d'abolir son nom.

Il y avait deux mois qu'Israël avait quitté l'Égypte, et déjà Dieu l'avait rendu témoin de grandes merveilles. Le troisième jour du troisième mois, les pèlerins virent devant eux le mont Sinaï, le géant du désert, levant sa tête de granit à huit mille pieds au-dessus de la mer. C'est là que Jéhovah les attendait pour leur dévoiler sa puissance et sa

majesté. Quand ils eurent dressé leurs tentes en face de la montagne, Dieu dit à Moïse :

« Vous avez vu comment j'ai exterminé les Égyptiens et vous ai portés jusqu'ici comme l'aigle porte ses aiglons. Si vous gardez l'alliance pour laquelle je vous ai choisis, bien que toute la terre m'appartienne, vous serez parmi les peuples le peuple de Jéhovah, le royaume sacerdotal, la nation sainte. »

A cette déclaration rapportée par Moïse aux anciens, le peuple entier s'écria : « Nous exécuterons fidèlement les ordres du Seigneur. »

— S'il en est ainsi, reprit Jéhovah, je descendrai vers toi dans une nuée obscure, tout le peuple entendra ma voix, et ainsi dans l'avenir ils ajouteront foi à tes paroles. Dis-leur de se purifier, de laver leurs vêtements, et que dans trois jours le Seigneur descendra devant toute la multitude sur le mont Sinaï. Seulement, entourez la montagne d'une barrière afin que personne n'en approche, car quiconque y touchera, sera puni de mort. »

Or, le troisième jour, quand le soleil brilla de tous ses feux, au milieu des tonnerres et des éclairs, on vit soudain une nuée très épaisse envahir la montagne; puis, la trompette retentit avec fracas, et le peuple, tremblant de frayeur, partit du camp sous la conduite de Moïse pour aller au-devant de l'Éternel. Du pied de la montagne, où la foule s'arrêta, le Sinaï disparaissait dans une fumée qui semblait sortir d'une fournaise embrasée. Soudain le son de la trompette devint plus strident et plus menaçant, et de la cime la plus élevée retentit la grande voix de Jéhovah :

« Je suis le Seigneur votre Dieu, disait-elle, qui vous ai tirés de l'Égypte, la maison de servitude. Vous n'aurez point d'autres dieux que moi, ni d'images sculptées, ni de simulacres de créatures existant au ciel, sur la terre ou dans les eaux. Vous ne les adorerez ni ne leur rendrez aucun culte; car je suis le Seigneur, le Dieu fort, le Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur leurs enfants jus-

qu'à la quatrième génération, mais aussi le Dieu d'éternelle miséricorde pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.

« Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu.

« Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat; six jours vous vaquerez à vos travaux, mais le septième vous ne travaillerez, ni vous, ni vos fils, ni vos filles, ni vos serviteurs ni vos servantes, ni vos animaux, ni l'étranger devenu votre hôte; car le Seigneur a fait en six jours le ciel et la terre, et le septième, jour de son repos, il l'a béni et sanctifié.

« Honorez votre père et votre mère, afin de vivre de longs jours sur la terre que Dieu vous donnera.

« Vous ne tuerez point.

« Vous ne commettrez point d'impureté.

« Vous ne déroberez point.

« Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.

« Vous ne convoiterez ni sa maison, ni sa femme, ni rien de ce qui est à lui. »

Pendant que Dieu promulguait ces dix commandements, le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, la trompette retentissait, la montagne fumait comme un volcan en éruption. Saisis d'épouvante et comme anéantis, les Israélites reculaient et disaient à Moïse : « Parlez-nous vous-même, et que la voix de Dieu ne retentisse plus à notre oreille, ou nous allons tous mourir! — Rassurez-vous, leur répondait-il : Dieu n'agit ainsi que pour imprimer sa crainte dans votre cœur, afin que vous ne péchiez plus contre lui. » Mais il eut beau dire, le peuple terrifié s'éloigna de la montagne.

Alors Moïse, sur l'ordre de Jéhovah, pénétra seul dans le nuage, où Dieu s'entretint avec lui pendant quarante jours et quarante nuits. Il lui commanda d'ériger un Tabernacle où il habiterait comme un roi au milieu de son peuple. Au fond de ce temple mobile se trouverait une partie réservée,

le Saint des Saints, qui contiendrait l'Arche d'alliance. Dans ce coffre précieux, de bois de Sétim recouvert de lames d'or, on devait renfermer les tables de la loi, la verge miraculeuse d'Aaron, et un vase rempli de la manne du désert. Au-dessus de l'arche deux chérubins aux ailes déployées supportaient une table d'or massif qui servait de couvercle. C'était là le trône d'où Dieu rendait ses oracles. Dans une seconde partie du Tabernacle, appelée le sanctuaire, figurait la table des pains de proposition, c'est-à-dire des douze pains azymes offerts chaque semaine au Seigneur au nom des douzes tribus d'Israël; le chandelier d'or à sept branches supportait sept lampes allumées nuit et jour, et l'autel d'or des parfums, où le Grand Prêtre venait matin et soir brûler l'encens devant l'Éternel. Ensuite venait l'Autel des holocaustes, sur lequel on immolait les victimes, puis le Parvis, vaste enceinte où se tenait le peuple pendant les cérémonies saintes.

Dieu ordonna aussi à Moïse de séparer la tribu de Lévi pour la consacrer au service du culte. Les simples Lévites seraient les gardiens du Tabernacle; au-dessus d'eux, les Prêtres, choisis exclusivement dans la famille d'Aaron, expliqueraient la loi au peuple et offriraient les sacrifices; enfin au sommet de la hiérarchie, le grand prêtre Aaron, et après lui l'aîné de sa famille déciderait souverainement de toutes les affaires concernant la justice et la religion ; lui seul, une fois l'année, pénétrerait dans le Saint des Saints, au jour solennel de l'Expiation.

Outre le sacrifice du matin et le sacrifice du soir, Dieu consacra au culte le septième jour, ainsi que le premier jour du mois lunaire, appelé Néoménie. Trois fêtes principales devaient rappeler aux Israélites les grands bienfaits de Dieu à leur égard : la fête de Pâque, la délivrance de l'Égypte; celle de la Pentecôte, l'alliance sur le mont Sinaï ; celle des Tabernacles, les miracles de Dieu sous les tentes du désert.

Dieu donna ensuite à Moïse tout un code de lois rela-

tives à la propriété, à la famille, aux rapports nécessaires avec les étrangers, au gouvernement du peuple; puis il lui remit deux tables de pierre, sur lesquelles il avait écrit de sa main les préceptes du Décalogue.

Pendant que Dieu communiquait ainsi à Moïse toutes ses ordonnances, le peuple se demandait pourquoi le prophète ne descendait pas de la montagne. Sans doute il était mort dans la nuée, où Dieu l'avait enlevé au ciel comme autrefois le prophète Enoch. Et qu'allaient-ils devenir dans ce désert, sans guide et sans protecteur? Puisque Jéhovah les abandonnait malgré ses promesses, ils supplièrent Aaron de leur faire des dieux qui pussent les tirer de ces solitudes. Aaron s'efforça de les dissuader d'un pareil crime, mais des prières ils en vinrent aux menaces. Pour gagner du temps, il leur demanda d'apporter les pendants d'oreilles de leurs femmes et de leurs filles, mais à son grand étonnement ils s'empressèrent de mettre à ses pieds tout cet or qui, fondu et jeté dans un moule, apparut sous la forme du bœuf Apis, la grande divinité de l'Égypte. A cette vue, la foule se mit à crier : « Israël, voilà le Dieu qui t'a tiré d'Égypte. » Le lendemain, ils célébrèrent par des sacrifices, la fête solennelle de ce veau d'or, puis ils se mirent à boire et à manger, à danser et à se réjouir, selon les coutumes des idolâtres.

Or, à ce moment-là, témoin du crime de son peuple, Jéhovah dit à Moïse : « Descends de la montagne : Israël, que j'ai tiré de l'Égypte, vient de prévariquer. Il s'est fait un veau d'or, et lui offre des sacrifices comme à son Dieu. « Et comme Moïse intercédait pour les coupables : « Laisse-moi châtier, reprit-il, ce peuple à la tête dure. Quand je les aurai exterminés, je te ferai le père d'une grande nation. — Seigneur, insista Moïse, vous ne détruirez pas ce peuple que vous avez sauvé par un miracle de votre toute-puissance. C'était bien la peine, diraient les Égyptiens, de les arracher de nos mains pour les tuer sur la montagne. Que votre colère s'apaise au souvenir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,

dont vous avez juré de multiplier la postérité comme les étoiles du ciel pour l'introduire dans la terre de promission. »

Touché de cette prière, Dieu consentit à ne point détruire le peuple, mais il fallait une expiation. Comme Moïse descendait de la montagne, portant les tables de la Loi, Josué lui fit remarquer qu'on entendait au camp des cris belliqueux : « Non pas, répondit Moïse, mais des chants de joie. » En approchant des tentes, il aperçut l'idôle infâme et les chœurs de danseurs. Transporté de colère, il jeta les tables qu'il tenait à la main et les brisa contre le rocher; puis saisissant le veau d'or, il le jeta au feu, le réduisit en poudre, et fit boire au peuple cette poussière mêlée avec de l'eau. Alors se tournant vers Aaron, il lui reprocha d'avoir prêté la main à cet acte d'idolâtrie, mais Aaron s'excusa sur les violences dont le peuple avait usé à son égard. — « A moi donc, s'écria Moïse, à moi, enfants d'Israël, jaloux de venger l'honneur de Jéhovah! » A l'instant, sortant de leurs tentes, les fils de Lévi entourèrent le libérateur. — « En avant, l'épée à la main, continua l'homme de Dieu, passez à travers le camp, et frappez les prévaricateurs, fussent-ils vos fils ou vos pères! » Vingt-trois mille hommes tombèrent ce jour-là sous le glaive des enfants de Lévi.

Le lendemain, au milieu de la consternation générale, Moïse dit au peuple : « Votre péché est énorme, je vais monter vers le Seigneur pour essayer de le fléchir. » Et en effet, admis en la présence de Jéhovah, il avoua le crime et demanda grâce pour les coupables. « Pardonnez-leur, disait-il ou rayez-moi du livre de vie. — Du livre de vie, lui dit le Seigneur, je n'efface que le pécheur. Conduis Israël vers la terre promise sous la direction d'un ange qui marchera devant toi. Je ne veux plus accompagner ce peuple à la tête dure, de peur de le broyer en chemin. »

A cette désolante nouvelle, le peuple se prit à pleurer, et sur l'ordre de Moïse, chacun se dépouilla de ses ornements

en signe de deuil. Moïse fit dresser bien loin hors du camp le tabernacle de l'alliance, afin que le Seigneur, ainsi séparé des tentes d'Israël, pût y rendre ses jugements. C'est là que Moïse s'entretenait familièrement avec Jéhovah, comme un ami avec son ami. « Vous ne m'avez jamais désigné l'ange, lui dit-il un jour, qui doit marcher à notre tête. Ah! si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, comme vous me l'avez dit, ne nous privez pas de votre présence, revenez au milieu de votre peuple; sinon, laissez-nous dans ce désert, car sans vous pour nous défendre au milieu des nations. quelle confiance pourrons-nous avoir? » Vaincu par son serviteur, Dieu promit de marcher de nouveau à la tête de son peuple. « Je tiendrai ma parole, lui dit-il, car ton nom est gravé dans mon cœur.

Encouragé par cette parole d'ineffable bonté, Moïse ne mit plus de bornes à ses désirs : « Seigneur, s'écria-t-il dans un saint ravissement, montrez-vous à moi dans votre gloire. — Je te révèlerai tous les biens cachés sous mon nom de Jéhovah, mais nul homme ne peut voir ma face avant de passer par la mort. » Et Dieu se découvrit à son serviteur dans une vision céleste, sans toutefois lui manifester sa Divinité.

Pour cimenter la réconciliation entre Dieu et son peuple, Moïse retourna sur la montagne où il resta encore une fois quarante jours et quarante nuits avec le Seigneur. Dieu lui donna, au moment de son départ, deux nouvelles tables de pierre, sur lesquelles il avait écrit de ses mains les dix commandements. Quand l'homme de Dieu descendit de la montagne, portant les tables de la Loi, un doux rayon de lumière entourait son front comme une auréole. Il ne le savait pas, mais Aaron et les anciens, frappés de ces resplendissantes clartés, n'osaient approcher de lui. Il les appela, ainsi que tout le peuple, pour leur communiquer les ordres de Dieu, puis, son discours terminé, il se voila la face. Depuis ce jour, il ôtait ce voile pour converser avec Dieu, mais il s'en couvrait toujours pour parler à ses frères.

V

LES RÉVOLTÉS

A. M. 2511 — A. C. 1487

Les Israélites campaient depuis un an au pied du Sinaï, lorsque la nuée miraculeuse, se levant de dessus le tabernacle de l'alliance, donna le signal du départ. Au son répété des trompettes, les tribus s'ébranlèrent sous la conduite de leurs chefs, en tête desquels resplendissait l'arche de Jéhovah. « Levez-vous, Seigneur, cria Moïse, et que les ennemis fuient à votre aspect! » L'armée marcha pendant trois jours jusqu'à ce qu'enfin la nuée s'arrêta dans la solitude de Pharan.

Au lieu de remercier le Dieu qui les avait tirés de l'Égypte pour faire d'eux son peuple de prédilection, les Israélites recommencèrent à murmurer contre Moïse. Pourquoi ces longues marches à travers le désert? Voulait-il donc les faire mourir de fatigues et de privations? Le châtiment ne se fit pas attendre. Un feu allumé par la colère de Dieu dévora les traînards qui fomentaient la sédition à l'extrémité du camp. Aux cris d'épouvante que poussa le peuple, Moïse se mit en prière, et le feu s'éteignit.

Pour perpétuer la mémoire de ce prodige, on appela ce lieu *Embrasement;* mais aucun châtiment n'était capable de dompter ce peuple rebelle. Quelque temps après, la populace à moitié païenne qui avait suivi les enfants d'Israël, se laissant aller à ses convoitises, exprima son vif regret de n'avoir plus de chair à manger. Entraînés par ces la-

mentations et ces gémissements, les Israélites se mirent à cabaler avec les mécontents : « Nous nous rappelons, disaient-ils, ces poissons délicieux qui affluaient sur nos tables en Égypte sans qu'il nous en coûtât une obole, et ces concombres, ces melons, ces oignons délicats dont chacun pouvait se nourrir. Hélas! nous avons beau regarder autour de nous, nos yeux ne tombent plus que sur cette manne insipide qui nous dégoûte. » En les voyant ainsi pleurer devant leurs tentes, le suppliant de leur donner de la viande à manger, Moïse, exaspéré, supplia le Seigneur de lui ôter la vie pour n'avoir plus sur les épaules une charge qui lui paraissait trop pesante, mais Dieu lui répondit :

« Annonce à ton peuple que je lui donnerai de la chair à manger pendant tout un mois, jusqu'à ce qu'ils en aient la nausée. Ils apprendront à regretter l'Égypte et à se plaindre du Dieu qui marche au milieu d'eux. »

Et comme Moïse demandait où l'on trouverait de la viande pour rassasier trois millions d'hommes pendant un mois, attendu que tous les troupeaux d'Israël, y compris les poissons de la mer, n'y pourraient suffire, Dieu lui déclara que son bras n'était point raccourci, et que sa parole allait s'accomplir.

En effet, un vent violent amena d'au delà de la mer des nuées de cailles qui couvrirent le camp des Hébreux et les alentours. Elles volaient à deux coudées du sol, si bien qu'on pouvait les saisir avec la main. Chacun s'empressa d'en ramasser une grande quantité et de les faire sécher, mais ils n'avaient point épuisé leurs réserves que déjà la colère de Dieu éclatait sur eux. Une horrible maladie conduisit au tombeau grand nombre de ces murmurateurs, alors qu'ils avaient encore à la bouche cette chair, objet de leurs convoitises; d'où l'on appela ce campement le *Sépulcre de la concupiscence*.

Moïse eut cependant à supporter une peine plus amère. A peine avait-il établi les tribus de la nouvelle station d'Hazeroth qu'il se vit indignement attaqué par Aaron son

frère et sa sœur Marie. Cédant à un bas sentiment d'envie, ils lui reprochaient de s'être déshonoré en épousant une Madianite. « Si Dieu lui avait parlé, disaient-ils, ce n'était pas une raison pour se prévaloir de cette faveur, car à eux aussi Dieu avait fait entendre sa voix. » Moïse, le plus doux des enfants des hommes, endurait avec patience ces invectives, mais Jéhovah se chargea de sa défense. Ayant ordonné à Moïse et aux deux coupables de se rendre au tabernacle, il descendit dans la colonne de nuée.

« Quand je parle à un prophète quelconque, leur dit-il, c'est en vision ou en songe; mais quand je m'entretiens avec Moïse, le plus fidèle de mes serviteurs, je me montre à lui clairement, sans énigmes ni figures et je lui parle bouche à bouche. »

Et il disparut après leur avoir donné des témoignages non équivoques de son indignation. On s'aperçut en effet que Marie était toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige; mais, à la prière d'Aaron, Moïse intercéda pour elle devant le Seigneur, qui la bannit du camp pendant sept jours avant de la guérir.

Arrivé sur les confins du pays de Chanaan, Moïse envoya, sur l'ordre de Dieu, un prince de chaque tribu pour explorer cette terre promise à son peuple. Ils devaient s'enquérir du nombre et de la force des habitants, visiter les villes ouvertes ou entourées de remparts, et voir si le terrain était fertile ou non, planté de bois ou dénudé. « Courage, leur dit-il, ne revenez point sans nous apporter des fruits de ce pays. »

C'était le temps des vendanges : après avoir parcouru la Palestine pendant quarante jours, les douze envoyés rapportèrent au camp des figues et des grenades ainsi qu'une grappe de raisin d'une énorme grosseur. Pour ne pas l'endommager, deux hommes la soutenaient attachée à un levier. Entourés aussitôt par la multitude, alors campée près de Cadès, les explorateurs étalèrent devant le peuple leurs fruits merveilleux, puis rendirent compte

de leur expédition : « Nous avons parcouru toute cette belle contrée, dirent-ils, et vous avez devant vos yeux la preuve évidente qu'il y coule des ruisseaux de lait et de miel. Malheureusement les hommes que nous y avons rencontrés sont d'une force colossale, et leurs cités absolument imprenables. Nous y avons vu des géants de la race d'Enac. Après avoir battu Amalec au midi, vous aurez à vous mesurer, dans les régions des montagnes, avec les Héthéens, les Jébuséens et les Amorrhéens, puis avec les Chananéens qui habitent les bords de la mer et du Jourdain. »

A mesure qu'ils énuméraient les difficultés de la conquête, des murmures de plus en plus bruyants s'élevaient contre Moïse. En vain l'un des explorateurs, le courageux Caleb, s'efforça-t-il d'apaiser le peuple en taxant d'exagération le récit de ses compagnons, ceux-ci soutinrent qu'il était impossible de lutter contre des hommes de cette force et de cette taille. « Près de ces géants, dirent-ils, nous ne paraissions pas plus grands que des sauterelles. Nous allons nous jeter dans une terre qui dévorera ses habitants. »

Ce fut alors dans toutes les tribus une véritable explosion de désespoir, un concert de lamentations et de vociférations qui dura toute la nuit. « Plût à Dieu, criaient-ils, que Moïse et Aaron nous eussent laissés mourir en Égypte! Aujourd'hui encore ne vaut-il pas mieux périr dans ce désert que de tomber sous le glaive de ces colosses, et de voir traîner en captivité nos femmes et nos enfants? D'ailleurs, pourquoi ne retournerions-nous pas en Égypte? » Cette idée s'étant bientôt emparée de tous les esprits, il ne fut plus question que de choisir un chef pour reconduire le peuple dans la vallée du Nil.

Impuissants à étouffer cette sédition, Moïse et Aaron priaient devant Dieu, le front dans la poussière; Caleb et Josué, indignés de tant de lâcheté, déchiraient leurs vêtements et protestaient devant toute l'assemblée contre les

rebelles. « Avec l'aide de Dieu, disaient-ils, nous nous emparerons de ce pays si beau et si fertile. Cessez de vous révolter contre Dieu et de trembler devant ces peuples dont nous ne ferons qu'une bouchée, car ils sont destitués de tout secours, et Dieu est avec nous. » Mais leur voix était étouffée par les cris de la multitude qui menaçait de les lapider, quand le Seigneur apparut dans sa gloire au-dessus du tabernacle et appela Moïse :

« Jusques à quand, lui dit-il, ce peuple incrédule continuera-t-il à m'outrager? Je vais l'exterminer, et puis je t'établirai chef d'une nation plus grande et plus puissante que celle-ci.

— Et que diront les Égyptiens, répondit Moïse, et les peuples de ce pays? Ils diront qu'après avoir choisi Israël, lui avoir parlé cœur à cœur et vous être fait son guide dans ce désert au moyen de la nuée lumineuse, vous n'avez pu l'introduire dans la terre de promission, et que, pour cette raison, vous avez creusé son tombeau dans cette solitude. Non, non, soyez le Dieu de miséricorde et pardonnez à ce peuple, comme vous l'avez fait depuis la sortie d'Égypte.

— Je pardonnerai, répliqua le Seigneur, et toute la terre saura qui je suis; mais ces ingrats, dix fois témoins de mes miracles et dix fois contempteurs de ma puissance, ne verront point la terre promise à leurs pères. Va et porte-leur ma sentence : « Vous serez traités comme vous l'avez demandé. Vos cadavres resteront ensevelis dans ce désert. Tous les hommes âgés de plus de vingt ans, excepté Caleb et Josué, n'entreront point dans la terre promise. Vos enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient la proie des Chananéens, y entreront seuls, mais après avoir erré quarante ans dans ce désert pour expier les quarante jours que vos espions infidèles ont passés dans la terre de promission : telle sera ma vengeance sur ce peuple infidèle. Et maintenant, retournez vers la mer Rouge, autrement vous serez la proie des Amalécites qui vous attendent de l'autre côté de la montagne. »

En quittant le tabernacle, Moïse trouva le peuple dans la consternation. Déjà les explorateurs, excepté Caleb et Josué, avaient été frappés de mort. Aussi, quand Moïse signifia aux tribus le terrible décret du Seigneur, la foule éclata en sanglots. Emportés par une espèce de frénésie, ils voulurent combattre dès le lendemain matin pour expier leur péché. Moïse eut beau leur représenter que Dieu n'était pas avec eux, que l'Arche d'alliance ne marcherait pas à leur tête et qu'ils échoueraient sûrement, ils s'élancèrent dans leur délire contre l'ennemi qui tailla en pièces une partie de l'armée et poursuivit les fuyards jusqu'à Horma.

Ce lamentable désastre n'amena point à soumission cet incorrigible peuple. Quelques jours après, deux cent cinquante des principaux d'Israël ayant à leur tête Coré, de la tribu de Lévi, et Dathan et Abiron, de la tribu de Ruben, ourdirent une vaste conspiration contre Moïse et Aaron. Jaloux de leur suprématie, les lévites voulaient arracher à Aaron le souverain pontificat, et les fils de Ruben, l'aîné de Jacob, se substituer à Moïse comme chef d'Israël. Déjà Coré avait fabriqué des encensoirs afin de remplir à l'autel des parfums les fonctions sacerdotales réservées à la famille d'Aaron.

« Puisque nous sommes un peuple de saints, le peuple de Dieu, disaient à Moïse ces orgueilleux, pourquoi avez-vous usurpé un principat qui ne doit pas exister?

— Demain, répondit l'humble serviteur de Dieu, Jéhovah fera connaître les siens. Vous prendrez vos encensoirs pour offrir l'encens à l'autel et Dieu choisira ses élus. Enfants de Lévi, ne suffit-il pas à votre orgueil d'avoir été séparés du peuple pour remplir au Tabernacle les fonctions de votre ministère! Sachez-le bien, ce n'est point contre Aaron, mais contre Dieu, que vous conspirez en ce moment. »

Il fit ensuite mander Dathan et Abiron, mais les deux insurgés refusèrent de comparaître devant un homme qui

les avait tirés de l'Égypte, le grenier d'abondance, pour les faire périr dans un affreux désert, et cela sous le fallacieux prétexte de les mettre en possession de champs et de vignes fantastiques. « Vous voudriez sans doute, ajoutaient-ils, nous arracher les yeux, après nous avoir trop longtemps éblouis par vos prétendus ruisseaux de lait et de miel! Nous ne reconnaissons point votre autorité, et nous ne comparaîtrons pas devant vous. »

Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé près du Tabernacle, Coré et ses deux cent cinquante complices tenaient l'encensoir à la main, ainsi qu'Aaron le grand prêtre, quand tout à coup la colonne de nuée signala la présence de Jéhovah.

« Séparez-vous de la foule, dit le Seigneur à Moïse et Aaron ; je vais l'exterminer.

— Seigneur, s'écrièrent les deux frères en tombant la face contre terre, sévirez-vous contre tous à cause du péché de quelques-uns?

— Non. Commande au peuple de s'isoler des tentes de Coré, Dathan et Abiron. »

Suivi des anciens d'Israël, Moïse parcourut les rangs, ordonnant à tous de se séparer des révoltés sous peine d'être enveloppés dans leur disgrâce. Dathan et Abiron se tenaient fièrement à l'entrée de leurs tentes avec leurs femmes, leurs enfants et leurs complices.

« Enfants d'Israël, s'écria Moïse, vous allez savoir si je parle de moi-même ou si je commande au nom de Dieu. Si ces impies meurent comme meurent les autres hommes, je consens à passer pour un usurpateur; mais si Dieu, par un nouveau prodige, entr'ouvre les abîmes de la terre et précipite vivants en enfer ceux qui se dressent contre moi, reconnaissez qu'ils ont blasphémé contre le Seigneur. »

A peine avait-il cessé de parler que la terre s'ouvrit sous les pieds des coupables, et ils disparurent avec leurs tentes et leurs biens dans un gouffre qui se referma sur eux. Ils

ne poussèrent qu'un cri en descendant dans l'abîme, mais ce cri fut si terrible que tout Israël s'enfuit au loin, tremblant d'épouvante. A ce moment-là même, le feu du ciel dévorait les deux cent cinquante lévites qui balançaient l'encensoir près de l'autel. Sur l'ordre de Moïse, les lames d'airain, débris des encensoirs, furent retirées de l'embrasement et attachées à l'autel, pour montrer à la postérité comment Dieu punit les usurpateurs des fonctions sacerdotales.

Ce châtiment ne fit qu'exaspérer la multitude. On accusa Moïse et Aaron d'avoir provoqué cette destruction du peuple. La sédition devint bientôt si tumultueuse et si menaçante que les deux chefs, ne sachant où se réfugier, s'enfuirent au Tabernacle. « Retirez-vous du milieu de cette multitude, dit le Seigneur, ils vont tous périr à l'instant. » Et déjà le feu commençait ses ravages quand, sur l'ordre de Moïse, Aaron courut au milieu du peuple et, debout entre les vivants et les morts, l'encensoir à la main, supplia Dieu d'avoir pitié des coupables. Le fléau s'arrêta, mais déjà quatorze mille sept cents hommes avaient péri, sans compter Coré et ses adhérents.

Un signe éclatant démontra bientôt à tout Israël la prééminence sacerdotale d'Aaron. Dieu fit placer dans le Tabernacle, à côté de la verge du grand-prêtre, douze verges appartenant aux princes de chaque tribu. Le lendemain, la verge d'Aaron, toute verdoyante, apparaissait au peuple chargée de fleurs et de fruits. Moïse la fit garder dans le Tabernacle comme un mémorial perpétuel de cette grande journée.

VI

LE PROPHÈTE BALAAM

A. M. 2553 — A. C. 1448.

Trente-neuf années s'étaient écoulées depuis la sortie d'Égypte, et trente fois déjà dans ses longues pérégrinations à travers le désert, Israël avait changé de campement, sans pouvoir aborder jamais la patrie de ses ancêtres. Comme Dieu l'avait prédit, les ossements des murmurateurs et des rebelles jonchaient les solitudes de l'Arabie, et peu à peu, terrifiées par un châtiment qui s'exécutait chaque jour sous leurs yeux, les tribus s'habituaient à vivre sous l'autorité d'un chef, à respecter la loi, et à ne plus traiter Jéhovah leur Dieu comme une de ces mille divinités dont regorgeait l'Égypte.

Cependant une dernière épreuve, plus dure à son cœur que toutes les précédentes, attendait Moïse. Le premier jour de la quarantième année, il établit son campement à Cadès, dans le désert de Tsin, où déjà le peuple avait fait un premier séjour. L'eau étant venue à manquer, des séditieux recommencèrent à propager dans le camp leurs accusations insensées : « Pourquoi Moïse avait-il conduit des multitudes au milieu de ces rochers où l'on ne pouvait ni semer du grain ni planter des vignes, ni même trouver une goutte d'eau pour étancher sa soif? » Moïse consulta le Seigneur, qui lui ordonna de rassembler le peuple et, comme autrefois à Horeb, de faire jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de sa verge.

Au moment d'opérer ce miracle en faveur de ces ingrats, Moïse sentit comme un doute pénétrer son âme, doute qu'il ne put s'empêcher de manifester à l'assemblée : « Race de rebelles et d'incrédules, s'écria-t-il, pourrons-nous pour votre satisfaction tirer de l'eau de cette pierre? » Et il frappa le rocher une première fois, puis une seconde. comme incertain de ce qui allait arriver. A l'instant jaillit une source abondante qui suffit à désaltérer les hommes et les animaux. Cette hésitation de son serviteur, hésitation partagée par son frère Aaron, déplut singulièrement au cœur de Dieu, qui les en punit aussitôt : « Parce que, leur dit-il, vous avez manqué de foi envers moi et rabaissé ma gloire devant Israël, vous n'introduirez point mon peuple dans la terre promise. » Soumis à la volonté de Dieu qui châtie ceux qu'il aime, Moïse écouta la terrible sentence sans formuler une plainte.

En quittant ce lieu, qu'il appela l'*Eau de contradiction,* il établit son camp près de la montagne de Hor, qui fut pour lui le mont des douleurs. Il venait de perdre à Cadès, Marie sa sœur chérie, celle qui avait veillé sur son berceau du Nil, et l'heure était venue de subir une séparation plus cruelle encore. Un jour Dieu lui dit : « Aaron va rejoindre ses pères. Il n'entrera point dans la terre promise parce qu'il a douté de moi : conduis-le avec son fils sur la montagne, et après l'avoir dépouillé de ses vêtements sacerdotaux, tu en revêtiras son fils Éléazar. C'est dans ce lieu qu'Aaron doit terminer son pèlerinage. » Obéissant aux ordres de Dieu, Moïse gravit la montagne avec Aaron, en présence des tribus. Arrivé au sommet, il dépouilla son frère des insignes de sa dignité et en revêtit Éléazar. Alors le grand prêtre, son aide et son compagnon depuis quarante ans, ayant rendu le dernier soupir, il l'enterra sur la montagne, et redescendit vers le peuple avec Éléazar. En les voyant seuls, la foule se mit à pleurer, et le deuil se prolongea dans toutes les familles pendant trente jours.

Cependant le roi des Chananéens, Arad. dont les posses-

sions touchaient au midi de la Palestine, se voyant le premier menacé par les Israélites, accourut avec ses troupes pour leur barrer le passage ; mais, après un premier succès, il fut battu par eux et réduit à voir ses villes rasées et ses soldats passés au fil de l'épée.

Profitant de cette victoire, Moïse quitta la montagne de Hor par le chemin qui mène à la mer Rouge, afin de contourner le pays d'Édom, qui refusait de lui livrer passage, et de gagner par l'orient la terre promise. Mais c'était allonger le voyage, multiplier les étapes au milieu des rochers, augmenter les fatigues pour éviter les dangers. Encore une fois le peuple perdit patience : « Nous mourrons tous dans ce désert, criaient-ils en pleurant : plus de pain, plus d'eau, rien que cette manne qui nous donne la nausée. » Dieu leur imposa silence en leur envoyant des serpents dont la morsure brûlait comme le feu. A la vue des morts et des blessés qui remplissaient leurs tentes, les coupables supplièrent Moïse d'intercéder pour eux près du Seigneur. « Faites un serpent d'airain, lui dit Jéhovah, et suspendez-le à un poteau au milieu du camp. Quiconque le regardera, sera guéri de ses blessures. » De fait, placé de manière à être vu de tous, on n'eut qu'à tourner les yeux vers le serpent d'airain pour être guéri.

Après plusieurs marches vers l'Orient, ils arrivèrent près de la montagne de Phasga, sur la frontière des Amorrhéens, auxquels ils demandèrent libre passage, promettant de ne toucher ni aux champs ni aux vignes, ni à l'eau des puits, mais de suivre la voie publique. Pour toute réponse, le roi Sehon rassembla son armée et vint livrer bataille aux Israélites, mais il fut battu et dépouillé de ses possessions jusqu'aux frontières des Ammonites. Og, roi de Basan, voulut arrêter les vainqueurs sans plus de succès. Ils le taillèrent en pièces, lui et ses troupes, et se rendirent maîtres de tout le pays.

De là ils campèrent dans les plaines de Moab, sur les bords du Jourdain, en face de Jéricho. Pris de frayeur,

ainsi que ses sujets, Balac, roi des Moabites, crut devoir recourir aux artifices diaboliques pour se débarrasser des envahisseurs. Il y avait alors à Péthor, sur les rives de l'Euphrate, un devin célèbre dans tout l'Orient, nommé Balaam. Balac lui envoya ce message : « Un peuple sorti de l'Égypte couvre tout le pays et menace mon royaume. Venez le maudire : comme il est plus fort que nous, c'est l'unique moyen de le vaincre et de le chasser de notre territoire. Nous le savons en effet, celui que vous bénissez, sera béni, et celui que vous maudissez, sera maudit. » Les députés portèrent à Balaam ce message et le prix du service que réclamait leur maître, mais celui-ci ayant consulté le Seigneur, refusa de les suivre.

Une nouvelle députation plus nombreuse, composée de hauts dignitaires, vint lui promettre de la part de Balac de grands honneurs et des récompenses magnifiques, s'il consentait à maudire Israël. « Vous rempliriez ma maison d'or et d'argent, répondit Balaam, que je ne pourrais point articuler un mot contre la volonté de Dieu. Cependant je veux bien encore le consulter cette nuit pour savoir quelle est définitivement sa disposition à l'égard de ce peuple. Cette fois, il reçut cette réponse : « Va trouver Balac, seulement, fais ce que je te commanderai. »

Balaam se leva de grand matin, sella son ânesse, et se mit en chemin avec le secret espoir de contenter Balac et de s'approprier les trésors dont lui avaient parlé les messagers. Indigné de lui voir cette mauvaise intention, Dieu lui envoya un ange qui se tint debout, une épée nue à la main, sur le chemin qu'il suivait avec deux de ses serviteurs. A la vue de cet ange menaçant, l'ânesse se jeta hors de la voie dans un champ voisin; puis, battue par son maître et serrée de près par l'ange, s'approcha d'une muraille, contre laquelle elle écrasa le pied du devin. Celui-ci frappa plus rudement le pauvre animal qui, ne trouvant d'issue ni à droite ni à gauche, s'abattit devant l'ange. Balaam, furieux, lui labourait les flancs de sa cravache, quand tout

à coup il entendit sortir de la bouche de l'ânesse ces paroles de reproche : « Pourquoi me battre ainsi jusqu'à trois fois? — Tu l'as bien mérité, hurla Balaam, par tes stupides écarts : que n'ai-je un glaive pour t'en percer le flanc? — Et cependant, reprit l'ânesse, ne suis-je pas ta monture favorite, et m'as-tu jamais trouvée récalcitrante? — Jamais, » pensait-il, quand à l'instant, Dieu lui dessillant les yeux, il aperçut l'ange debout devant lui, l'épée à la main. Aussitôt il se prosterna la face contre terre, mais l'ange lui reprocha d'avoir voulu contre-carrer les desseins de Dieu. « Je suis venu te barrer le passage, ajouta-t-il, et si ta monture n'eût brusquement quitté la route, c'en était fait de toi. » Epouvanté, Balaam s'offrit à rebrousser chemin, mais l'ange lui ordonna de se rendre près de Balac et surtout de ne parler que d'après l'inspiration d'en haut.

Le roi des Moabites alla au devant du prophète et lui reprocha doucement de s'être fait attendre : « Me voici, répondit Balaam, mais sachez-le bien, je me bornerai à répéter les paroles que Dieu lui-même me mettra sur les lèvres. » Arrivé dans une de ses villes frontières, le roi conduisit son hôte sur les hauts lieux consacrés à Baal, à un endroit d'où l'on découvrait le camp des Israélites. Sur l'ordre du prophète, un autel fut dressé sur lequel on plaça sept veaux et sept béliers pour l'holocauste, puis Balaam alla consulter le Seigneur. Balac l'attendit près de l'autel avec les princes des Moabites. Tout à coup l'inspiré parut devant eux et s'écria :

« Du pays d'Aram, des montagnes de l'orient Balac m'a mandé pour maudire Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu n'a pas maudit? Du sommet de ce rocher je le vois, ce peuple unique, solitaire au milieu des nations. Ah! qui pourra compter les rejetons de Jacob? Puissé-je mourir de la mort de ces justes, puisse ma fin ressembler à la leur!

— Arrêtez, cria Balac, vous bénissez au lieu de maudire.

— Je dis ce que Dieu m'inspire, » répliqua Balaam.

Le roi de Moab le conduisit sur la cime du mont Phasga, d'où l'on n'apercevait qu'une partie d'Israël. Il y dressa un autel, espérant obtenir enfin ce qu'il désirait, mais l'évènement trompa de nouveau son attente.

« Dieu ne change point comme l'homme, reprit Balaam : ce qu'il a décrété ne peut manquer de s'accomplir. Envoyé pour bénir, il faut que je bénisse. Point d'idole en Jacob, point de simulacre en Israël. Le Seigneur est avec lui, et déjà j'entends la trompette qui sonne la victoire du grand Roi. Dieu l'a tiré de l'Égypte, ce peuple fort comme le rhinocéros. Le voilà qui se lève comme un lion, dévore sa proie et boit son sang.

— Encore une fois, interrompit Balac, voilà que vous bénissez au lieu de prononcer des malédictions. »

Et il conduisit le prophète sur le mont Phogor, où l'on dressa un nouvel autel. Cette fois, levant les yeux sur le désert qui couvraient les tentes des douze tribus, Balaam s'écria dans son ravissement :

« Qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Jacob ! Tes tentes, ô Israël, sont belles comme les vallées ombreuses, comme les jardins baignés par l'eau des fleuves, comme les cèdres plantés sur le bord des eaux. Ta postérité se multipliera comme l'eau des sources, mais un de tes rois sera rejeté à cause d'Agag, et son royaume lui sera ôté. Ce peuple, tiré de l'Égypte par la main de Dieu, dévorera ses ennemis, leur brisera les os, les percera de ses flèches. C'est un lion que personne n'osera réveiller. Celui qui le bénira sera béni, mais quiconque le maudira sera maudit. »

— Ceci est trop fort, exclama Balac en frappant des mains avec colère, voilà la troisième fois que vous prononcez des bénédictions sur ce peuple au lieu de le maudire. Sortez d'ici, vous n'avez aucun droit au salaire que je vous avais promis.

— Ne vous ai-je pas dit, reprit le prophète, que, même si vous remplissiez ma maison d'or et d'argent, je ne pour-

rais vous répéter que ce que Dieu m'inspire. Je vais retourner dans ma maison, mais auparavant, écoutez encore les oracles du Dieu tout-puissant.

« Je le verrai, mais dans un avenir lointain. Une étoile sortira de Jacob, un rejeton s'élancera d'Israël qui frappera les chefs de Moab, ruinera les fils de Seth et subjuguera l'Idumée. Amalec tombera sous ses coups. Vous, Cinéens, en vain vous avez bâti votre aire sur un rocher, vous deviendrez la proie de l'Assyrien. Mais où sont ceux qui assisteront à ces jugements de Dieu? Enfin sur des vaisseaux arriveront d'Italie des conquérants qui vaincront les Assyriens, dévasteront le pays des Hébreux, puis pour eux aussi viendra le jour de la ruine. »

Ainsi prophétisa Balaam par l'ordre de Dieu. Pour se venger de ces Israélites dont il avait malgré lui publié les hautes destinées, il indiqua au roi Balac le vrai moyen d'attirer sur eux la malédiction divine. Par son conseil, des filles de Madian et de Moab allèrent les trouver dans les plaines de Settim pour les corrompre d'abord, et les entraîner ensuite à l'autel des faux dieux. En punition de ce crime, vingt-quatre mille Israélites furent passés au fil de l'épée. Quant aux provocateurs de Madian, leur armée fut taillée en pièces peu de temps après par les enfants d'Israël. Cinq de leurs rois restèrent sur le champ de bataille. Parmi les morts, on retrouva aussi Balaam, le premier auteur de cette abominable prévarication.

VII

MORT DE MOISE

A. M. 2553 — A. C. 1448.

Vainqueur des peuples qui formaient comme une ceinture autour du pays de Chanaan, entouré de six cent mille guerriers, les fils des rebelles ensevelis au désert, Moïse arrivait enfin, après un pèlerinage de quarante années, sur les confins de la terre promise. Sentant que l'heure de rejoindre ses pères allait sonner pour lui, il voulut avant de quitter ce monde, consolider le pacte d'alliance entre Israël et son Seigneur. En la quarantième année de l'Exode, le premier jour du onzième mois, dans une assemblée solennelle de la nation, il résuma les lois du Sinaï et l'histoire des quarante années passées au désert. Un mois durant, il continua jour par jour cette revue solennelle des bienfaits de Dieu, de ses miracles éclatants, des infidélités du peuple, des châtiments infligés à leurs pères, et enfin des victoires remportées en ces derniers temps sur leurs ennemis, présages certains des triomphes qui les attendaient en Palestine s'ils restaient fidèles à Dieu. Rappelant alors les dix commandements promulgués par Jéhovah sur le mont Sinaï au milieu des foudres et des éclairs, il ajouta : « Oui, vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Ces paroles et toutes les ordonnances du Seigneur, vous les graverez dans votre mémoire, vous les redirez à vos enfants, vous les méditerez dans votre maison, le long du chemin dans vos voyages,

la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil. Afin de les avoir toujours devant les yeux, vous les écrirez sur le seuil et sur les portes de votre maison. » Puis, connaissant leur propension à l'idolâtrie, il insista fortement sur l'obligation de ne se point mêler avec les nations étrangères, de renverser les idoles qu'ils rencontreraient sur leur passage, et de ne consulter jamais ni devins, ni faux prophètes. Et comme le peuple inquiet semblait lui demander qui donc après lui révélerait à Israël les volontés de Jéhovah, le législateur inspiré s'arrêta un instant, son œil plongea dans l'avenir, et sa bouche proféra ces paroles solennelles :

« Un jour le Seigneur votre Dieu suscitera de votre nation et du milieu de vos frères un prophète comme moi : c'est lui que vous devrez écouter. Près de l'Horeb vous demandiez à Dieu de ne plus vous parler lui-même et d'éteindre ces flammes qui répandaient dans tout le camp une frayeur mortelle : il exauça votre prière et me dit alors : « Je susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, je mettrai mes paroles sur ses lèvres, et il leur transmettra toutes mes volontés. Malheur à ceux qui n'écouteront point les paroles qu'il leur dira en mon nom, car je le vengerai de leur mépris. »

En disant ces mots, Moïse fixait son regard dans le lointain des âges sur le grand Prophète dont lui n'était que la figure. Il voyait un libérateur qui délivrait, non pas un peuple, mais tous les peuples de l'univers, d'une servitude plus terrible que la servitude d'Égypte. Véritable agneau pascal, son sang préservait les âmes toujours exposées aux coups de l'ange exterminateur. Lui aussi donnait à ses enfants errants dans les déserts de ce monde une loi d'alliance pour les diriger, la manne céleste pour les nourrir, et le sang de son cœur pour les rafraîchir. Comme Moïse, médiateur entre Dieu et les coupables, il tenait ses bras élevés vers le ciel pour obtenir miséricorde ; mieux que Moïse, il guérissait les morsures de l'infernal serpent, en

s'attachant lui-même au gibet pour expier les péchés de ses frères. Plus intime que Moïse avec Jéhovah, ce grand prophète n'était pas seulement l'homme de Dieu : c'était l'Homme-Dieu.

Après avoir ainsi rappelé au peuple les prodiges du passé, et prophétisé les merveilles de l'avenir, Moïse répéta de nouveau devant toute l'assemblée, princes des tribus, anciens et docteurs, hommes, femmes et enfants, le serment d'alliance avec Jéhovah. « Et maintenant, ajouta-t-il, je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vos yeux la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisissez la vie, c'est-à-dire la fidélité à Dieu. Aimez-le, servez-le tous les jours qu'il vous donnera et vous habiterez en paix, vous et votre postérité, dans la terre qu'il a promise par serment à vos pères, Abraham, Isaac et Jacob. » Puis, afin de montrer quel respect ils devaient avoir pour le livre de la Loi, ce livre écrit par lui ou plutôt par Dieu lui-même, il le confia aux enfants de Lévi, aux prêtres destinés à porter l'arche d'alliance, et aux anciens du peuple, avec ordre d'en donner lecture tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, et d'apprendre ainsi à tous, hommes, femmes, enfants d'Israël ou prosélytes, comment il faut craindre Dieu et respecter ses volontés.

Cependant, à toutes ces précautions prises par l'homme de Dieu pour assurer la fidélité du peuple, Jéhovah lui-même ajouta ce nouveau moyen de rappeler à lui, après leurs égarements, ces hommes à la tête dure : « Quand tu dormiras avec tes pères, dit le Seigneur à Moïse, Israël se prostituera de nouveau aux dieux étrangers. Il violera les engagements tant de fois renouvelés, et je serai forcé de lui dérober ma face et de l'accabler d'infortunes. Écris donc dans un cantique ce que j'ai fait pour cette nation, et ce cantique, apprends-le aux enfants d'Israël. Qu'ils le sachent par cœur, qu'ils le chantent souvent, et qu'il me serve de témoignage dans la bouche de leurs fils, lorsqu'au jour du malheur ils reviendront à moi. » Sous la dictée de

Dieu, Moïse écrivit donc cet hymne à la majesté de Jéhovah, qu'il lut ensuite à tout le peuple :

« Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille à mes accents : je vais célébrer le nom de Jéhovah.

« Jéhovah, c'est le Dieu parfait, juste et fidèle. Pourquoi donc as-tu péché contre lui, race incrédule et perverse? Est-ce ainsi que tu traites ton Dieu, ton créateur, ton père?

« Souvenez-vous des jours anciens, interrogez vos aïeux, et ils vous raconteront les actes de Jéhovah. Quand il constituait les fils d'Adam en nations séparées, déjà il pensait aux enfants d'Israël, son héritage choisi. Il le trouva errant dans l'horreur des déserts, il l'entoura de ses soins, il lui donna sa loi, il le garda comme la prunelle de ses yeux, il le porta sur ses épaules comme l'aigle porte ses petits sur ses ailes pour leur apprendre à voler. Puis il le plaça sur la terre des montagnes, où abondent les fruits des champs, la graisse des agneaux, les grappes de la vigne, le miel de la pierre et l'huile du rocher.

« Et le peuple chéri de Dieu, devenu puissant et fort, s'est révolté contre son créateur et son Sauveur jusqu'à se courber devant des dieux étrangers et offrir des sacrifices aux démons. Jéhovah, leur Dieu, ils l'ont méconnu, abandonné, méprisé!

« A la vue de ces abominations, le cœur de Jéhovah s'est enflammé de colère. — Je leur cacherai ma face, a-t-il dit, et je les verrai périr dans l'angoisse. Ils m'ont préféré de fausses divinités : Je les courberai sous le joug de ceux qui les adorent. Le feu de ma colère dévorera jusqu'aux germes de la terre et pénétrera jusqu'au sein des montagnes. Je tirerai contre eux toutes mes flèches; je les livrerai aux tortures de la faim, aux piqûres des oiseaux, à la dent des bêtes féroces, aux morsures des serpents. Au dehors le carnage, au dedans la terreur. Où sont-ils? m'écrierai-je. Périsse leur mémoire de la terre des vivants! Peuple insensé! Si tu voulais réfléchir, tu te demanderais, en tombant sous les coups de l'ennemi, pourquoi un soldat

en renverse mille, pourquoi deux en abattent dix mille, et tu comprendrais alors que ton Dieu t'a livré, vendu à l'ennemi! Oui, à moi la vengeance, à moi les représailles, à moi la destruction : voici que l'heure va sonner!

« Ainsi Dieu jugera son peuple, mais il aura pitié de ses serviteurs abattus, épuisés, anéantis. — Où sont donc, dira-t-il, les dieux de votre confiance, qui mangent la graisse de vos victimes et boivent le vin de vos libations? Appelez-les donc à votre secours, et qu'ils viennent vous protéger contre les calamités dont vous êtes les victimes. Reconnaissez donc que je suis le seul Dieu. C'est moi qui donne la vie ou la mort, qui frappe et qui guéris, et personne ne peut arracher l'homme de mes mains. Moi seul, levant mon bras vers le ciel, je puis dire : Je vis dans l'éternité!

« Et vous aussi, nations, respectez le peuple de Jéhovah, car il vengera le sang de ses serviteurs, châtiera ceux qui l'oppriment, et couvrira de sa bénédiction la terre qu'il lui a donnée. »

Cet hymne terminé, Moïse dit au peuple : « J'ai présentement cent vingt ans, je ne puis plus marcher à votre tête. Car le Seigneur m'a prévenu que je ne passerai point le Jourdain. Jéhovah vous dirigera lui-même et détruira vos ennemis. Courage donc, et ne tremblez pas en présence de leurs armées. Selon l'ordre de Dieu, Josué marchera à votre tête. O mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers le nouveau chef, sois ferme et vaillant. Tu introduiras les tribus dans la terre promise, et la leur partageras. Ne crains pas, Dieu est avec toi. »

Puis l'homme de Dieu passa devant les tribus pour donner à ses fils une dernière bénédiction qui fut comme le testament de son amour. « Puissiez-vous, dit-il à Ruben, vivre heureux et prospères, en restant peu nombreux, comme l'a prédit Jacob. » Arrivé près de Juda, il pria le Seigneur de lui donner au milieu de son peuple la part qu'il lui destinait. « Qu'il combatte, ajouta-t-il, pour Israël, et le protège contre ses ennemis »! Son cœur s'attendrit en par-

courant les rangs de la tribu de Lévi qui était la sienne. Le souvenir de son frère Aaron, prince des prêtres et des lévites, lui inspira cet éloge : « Seigneur, vous avez enseigné votre loi et révélé vos secrets à un homme de cette tribu. Il a supporté bien des épreuves, avant le jour où vous l'avez jugé aux Eaux de Contradiction. Pour vous, il a laissé son père et ses frères. Les fils de Lévi ont gardé comme lui votre alliance et vos commandements ; comme lui ils vous offriront l'encens et immoleront les victimes sur vos autels. » Il redit ensuite aux autres tribus les bénédictions dont le patriarche Jacob les avait favorisées ; puis, levant les yeux au Ciel, il poussa ce cri qui dut retentir dans tous les cœurs : « Israël, il n'y a point de Dieu semblable à notre Dieu ! Heureuse nation qui peut s'abriter sous les ailes de Jéhovah, le bouclier qui la défend et l'épée qui lui donne la victoire. Tes ennemis te feront la guerre, mais tu inclineras leur tête superbe sous ton pied triomphant. »

Ce furent ses dernières paroles avec les hommes. Sur l'ordre de Dieu, il quitta son peuple pour gravir le mont Nébo, qui devait être le lieu du repos pour le libérateur d'Israël. Quelque temps auparavant, il avait fait à Dieu cette prière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, permettez à votre humble serviteur de passer le Jourdain et de voir de mes yeux les montagnes bénies, la terre promise à votre peuple, mais Dieu lui avait répondu : « Tu ne passeras pas le Jourdain, mais tu la verras, cette terre, des hauteurs de Phasga. » Le jour étant venu d'exécuter cette promesse, Dieu conduisit son serviteur sur le mont Nébo, jusque sur la pointe d'Abarim qui domine les hauteurs de Phasga, et de là il lui montra tout le pays de Galaad jusqu'à Dan, la terre de Nephtali, d'Éphraïm et de Manassé ; le pays de Juda jusqu'à la mer de l'occident ; et tout le midi, depuis la plaine de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Ségor. Et pendant que Moïse tenait ses yeux attachés sur cette patrie de son peuple, Jéhovah lui dit : « Voilà la terre que j'ai promis par serment de donner à la postérité d'Abraham,

d'Isaac et de Jacob. Tu la vois de tes yeux, mais tu n'y entreras pas. »

Le grand homme s'inclina sous la main de l'Éternel. Encore ferme et vigoureux malgré ses cent vingt ans, il mourut en ce jour sur le mont Nébo, non par défaillance de la nature, mais par un ordre exprès de Dieu. Le Seigneur lui envoya son ange pour l'ensevelir dans la vallée de Moab, et jamais personne n'a connu le lieu de sa sépulture. Israël pleura pendant trente jours son libérateur, son prophète, son législateur, son historien, l'homme le plus merveilleux qui ait paru sur la terre avant Celui qu'il était chargé de préfigurer. Et jamais on n'oubliera le grand serviteur de Jéhovah sur cette terre : « Aimé de Dieu et des hommes, sa mémoire sera bénie éternellement. »

LIVRE SIXIÈME

LA TERRE PROMISE

JOSUÉ

I

PASSAGE DU JOURDAIN

A. M. 2553 — A. C. 1448.

A la mort de Moïse, les douze tribus d'Israël campaient dans les plaines de Sétim, à trois lieues du Jourdain. Du sommet des montagnes environnantes les Israélites pouvaient contempler, comme l'avait fait Moïse, la terre féconde où coulaient le lait et le miel, cette terre promise à leur race depuis des siècles, cette terre foulée par leurs pères, et dont les vallées, les collines, les tombeaux, les puits même allaient leur rappeler à chaque instant les grands noms d'Abraham et d'Isaac, de Jacob et de Joseph.

Mais ce pays de leurs rêves, il fallait le conquérir. Au-delà du Jourdain les attendaient ces terribles fils de Chanaan, dont Moïse avait dit qu'ils surpassaient les Israélites en nombre et en vigueur. Divisés en sept peuplades sous le nom de Chananéens, de Sidoniens, d'Hétéens, de Gergéséens, de Gébuséens, d'Amorrhéens et d'Hévéens, ils se confédéraient au besoin pour faire face à l'ennemi commun. Dans les siècles passés, ils avaient tenu tête aux fiers en-

fants de Misraïm : évidemment leurs innombrables guerriers, bien exercés et bien armés, protégés par les solides remparts des cités allaient lutter jusqu'à la mort pour défendre leur territoire contre les envahisseurs dont on les menaçait depuis quarante ans. Plus d'un Israélite se rappelait en ce moment les effrayantes relations des explorateurs de Moïse sur les géants chananéens, et la panique qui avait gagné les guerriers d'Israël à la seule pensée de se mesurer avec eux.

Le seul espoir, c'était Jéhovah, le protecteur d'Israël et l'ennemi déclaré des Chananéens. Plongés dans l'idolâtrie la plus grossière, ces peuples étaient la honte de l'humanité. Ils offraient au dieu du feu, représenté par une statue de bronze incandescent, des victimes humaines et jusqu'à leurs propres enfants. Avec ce dieu cruel régnait l'infâme Astarté, dont les bois sacrés, couronnant toutes les hauteurs, étaient chaque jour témoins des plus épouvantables débauches. Sodome et Gomorrhe revivaient dans ces villes maudites ; aussi le Dieu de toute sainteté avait-il décidé dans sa justice que cette race absolument corrompue disparaîtrait de la terre, le jour où l'iniquité serait à son comble.

Ce jour arrivé, Dieu dit à Moïse : « Je vais vous livrer les sept peuples de Chanaan. Vous les ferez passer au fil de l'épée, vous ne contracterez pas d'alliance avec eux, vous brûlerez leurs bois sacrés, vous renverserez leurs autels et briserez leurs statues. » De même que Dieu avait employé l'eau pour détruire les hommes au moment du déluge, le feu pour exterminer les Sodomites, il chargeait Israël d'exécuter ses anathèmes contre les Chananéens.

Les Israélites pouvaient donc compter sur Jéhovah. Sans doute il leur avait ravi leur grand chef au moment le plus critique, mais il leur laissait pour les conduire au combat un homme dont ils connaissaient tous la sagesse et la bravoure : c'était Josué, fils de Nun, alors âgé de quatre-vingts ans, le bras droit de Moïse, le guerrier qui combat-

tait Amalec pendant que l'ami de Dieu priait sur la montagne, son compagnon sur le Sinaï, son défenseur dans toutes les révoltes du peuple, l'homme enfin choisi par lui pour son successeur. « Dieu va détruire les nations qui occupent la terre promise, avait-il dit ; et, comme il a décrété que je ne passerai point le Jourdain, Josué marchera devant vous. Courage donc, ô mon fils, c'est toi qui introduiras mon peuple dans le pays de ses pères, c'est toi qui le partageras aux tribus. »

Dieu ne tarda point à vérifier cette prédiction de Moïse. A l'expiration des trente jours pendant lesquels Israël pleura son père, la voix du Seigneur se fit entendre à Josué :

« Mon serviteur Moïse est mort : passe le Jourdain avec le peuple, et ne crains pas d'entrer dans le pays que je veux donner à mes fils. Du désert au Liban et de l'Euphrate à la grande mer, la terre que tu fouleras sous tes pieds, je te la livrerai, comme je l'ai dit à Moïse. Nul ne pourra te résister, car je serai avec toi partout et toujours. Agis donc avec courage et fermeté, et cette terre tant de fois promise par serment, tu la partageras au peuple. Courage et fermeté dans l'observance de la loi, pour ne décliner ni à droite ni à gauche. Que le livre de la loi soit la règle de ta conduite et ta méditation du jour et de la nuit : en tenant compte de ses préceptes, tu marcheras avec prudence dans la bonne voie. Courage et fermeté, je te le recommande ; ne crains pas, ne tremble pas ; le Seigneur ton Dieu te secondera dans tes entreprises. »

Ainsi investi par Dieu du commandement suprême, Josué donna ses ordres aux chefs des tribus : « Passez à travers le camp, leur dit-il, et commandez au peuple de se munir de vivres. Dans trois jours nous passerons le Jourdain pour prendre possession de la terre promise. » Les tribus de Ruben et de Gad, ainsi que la demi-tribu de Manassé, déjà établies sur le territoire des peuples vaincus en deçà du fleuve, reçurent l'ordre de laisser les femmes, les enfants et les troupeaux, et de suivre leurs frères pour com-

battre avec eux jusqu'après la conquête du pays. D'unanimes acclamations répondirent à ce premier acte d'autorité du nouveau chef : « Nous ferons ce que vous voudrez, criaient les guerriers, et nous irons où vous nous conduirez. Nous vous obéirons comme à Moïse! Mort à celui qui vous désobéira! Courage donc et vaillance! »

Avant de lancer ses troupes en pays ennemi et d'attaquer Jéricho, la première forteresse des Chananéens, Josué voulut se renseigner sur les dispositions des esprits, la conformation du terrain sur lequel il allait opérer, et les côtés plus ou moins accessibles de la place. Il y envoya pour cela deux espions, lesquels quittèrent le camp dans le plus grand secret, passèrent le Jourdain, et réussirent à se glisser dans une auberge à l'entrée de la nuit. Ils demandèrent à s'y reposer jusqu'au lendemain, mais l'hôtelière, nommée Rahab, devinant qu'ils étaient israélites, les fit monter sur la terrasse de sa maison où, en cas d'alerte, ils pourraient se cacher sous des bottes de lin qu'elle y faisait sécher. La précaution n'était pas inutile, car des habitants avaient déjà dénoncé comme espions les deux inconnus, et bientôt des officiers du palais vinrent sommer Rahab de les livrer.

« Il est vrai, répondit Rahab, que deux étrangers, dont je ne connais pas le pays, sont entrés chez-moi; mais au coucher du soleil, un peu avant la fermeture des portes, ils sont partis, et je ne sais dans quelle direction. Hâtez-vous de les poursuivre, si vous voulez les saisir. »

Les officiers prirent immédiatement la route du Jourdain. Restée seule, Rahab alla trouver les deux espions, et leur donna spontanément les renseignements qu'ils cherchaient :

« Il est évident, dit-elle, que le Seigneur veut vous livrer ce pays, car une terreur mortelle s'est emparée de tous les esprits et abat tous les courages. On nous a dit comment, à votre sortie d'Égypte, Jéhovah dessécha sous vos pieds les eaux de la mer Rouge, et comment furent

traités les deux rois amorrhéens, Og et Sehon, de l'autre côté du fleuve. Ces nouvelles ont jeté l'effroi dans tout le pays et fait naître une telle panique, qu'à votre arrivée dans ces parages, tous les bras sont tombés. Vraiment votre Dieu est le Dieu puissant du ciel et de la terre. Elle ajouta : « J'ai usé de miséricorde envers vous aujourd'hui : jurez-moi que vous aussi, vous serez miséricordieux envers la maison de mon père, et donnez-moi un signe quelconque qui serve à préserver de la mort mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs.

— Si tu ne nous trahis pas, répondirent les deux officiers, nous jurons sur notre vie de t'épargner toi et les tiens, lorsque Dieu nous livrera ce pays. »

La maison de Rahab était adossée au mur d'enceinte. La généreuse femme leur proposa de les descendre par la fenêtre au moyen d'une corde jusqu'au pied de la muraille, d'où ensuite ils pourraient gagner les montagnes et s'y cacher jusqu'après le retour des officiers envoyés à leur poursuite. Les deux espions lui donnèrent alors le signe de salut qu'elle avait demandé.

« Attache, lui dirent-ils, un cordon d'écarlate à cette même fenêtre par laquelle nous allons sortir d'ici, et rassemble dans cette maison, le jour où nous entrerons dans la cité, tous les membres de ta famille. Nous ne répondons point de ceux qui resteront dehors, mais, nous le jurons sur notre tête, personne ne touchera ceux qui seront dedans, à moins toutefois que, révélant par trahison notre passage et notre promesse, tu nous dégages de nos serments.

— Qu'il en soit ainsi, » reprit la femme en les descendant le long du mur. Ils la virent ensuite suspendre un cordon d'écarlate à la fenêtre, puis s'éloignèrent précipitamment vers les montagnes, où ils se tinrent cachés durant trois jours. Quand les soldats, lassés de les poursuivre en vain, furent rentrés à Jéricho, les deux explorateurs repassèrent le Jourdain pour rentrer au camp de Sétim, et

rendre compte à Josué de leur expédition. « Le Seigneur, lui dirent-ils, va nous livrer ce pays, car il a déjà répandu la consternation dans tous ses habitants. »

On était alors au mois d'avril, époque de la moisson des orges. La fonte des neiges et les pluies abondantes amènent au Jourdain de grandes masses d'eaux qui le font déborder en cette saison. Profond de trois mètres et large de soixante à quatre-vingts en temps ordinaire, il sort alors de son lit et se répand sur les deux rives de manière à former une espèce de lac. Tout en se préparant à lever le camp de Sétim, les Israélites se demandaient quel moyen trouverait Josué pour transporter son peuple de la rive gauche sur la rive droite du fleuve. Le gué étroit et sinueux dont pouvaient se servir des voyageurs isolés, comme les deux espions, n'offrait aucune ressource à trois millions d'hommes, traînant avec eux bagages et troupeaux.

Cependant Josué quitta son camp et s'établit avec son peuple sur les bords du fleuve. Au jour fixé, des hérauts passèrent au milieu des tribus en criant : « Quand vous verrez s'avancer l'arche de Dieu, portée sur les épaules des prêtres, suivez-la, mais à la distance de deux mille coudées, afin que vous puissiez voir de loin le chemin qu'il faut suivre, chemin que votre pied n'a jamais foulé. » Et comme l'émoi était grand dans le peuple, Josué s'écria : « Purifiez-vous : demain Jéhovah opérera des prodiges au milieu de vous. »

Le lendemain, quand le moment d'effectuer le passage du fleuve fut arrivé, Josué commanda aux prêtres de prendre sur leurs épaules l'arche du Seigneur et de se placer à la tête du peuple. Alors, l'immense caravane debout devant lui, Josué fit connaître aux enfants d'Israël comment Dieu allait de nouveau signaler sa puissance.

« Vous allez reconnaître à un signe éclatant que le Dieu vivant vous accompagne et s'apprête à disperser vos ennemis. L'arche sainte va vous précéder à travers le

Jourdain, mais à peine les prêtres auront-ils touché de leurs pieds le bord des eaux, que vous verrez le torrent supérieur s'arrêter et se gonfler en montagne liquide, et le flot inférieur au contraire s'écouler et disparaître. »

A l'instant, les tribus s'ébranlèrent. Les prêtres qui portaient l'arche marchaient les premiers. Au moment où ils entrèrent dans l'eau, le miracle prédit s'accomplit à la lettre. Une montagne d'eau, qui fut aperçue de la ville d'Adom, s'éleva comme un rempart sur leur droite, pendant qu'à gauche le flot s'écoula et se perdit dans la mer Morte. Sur l'ordre de Josué, les prêtres s'avancèrent jusqu'au milieu du fleuve et s'y établirent avec l'arche, pendant tout le temps que dura l'immense défilé, afin de montrer à tous que Dieu lui-même présidait à ce passage miraculeux.

Lorsque tous eurent atteint la rive occidentale du fleuve, douze hommes choisis par Josué dans chacune des douze tribus allèrent ramasser dans le lit du fleuve, là où se trouvaient les prêtres avec l'arche sainte, douze grosses pierres qu'ils emportèrent sur leurs épaules. Alors seulement les prêtres sortirent du Jourdain pour rejoindre le peuple, et les eaux, rentrant dans leur lit, reprirent leur cours ordinaire.

Aussitôt les tribus se mirent en marche, ayant toujours à leur tête l'arche de Dieu portée par les prêtres. Quarante mille guerriers des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, formaient l'avant-garde, et s'avançaient, phalange par phalange, à travers les plaines et les champs de Jéricho. Le dixième jour du mois, Josué put établir son camp à Galgala, dix stades à l'orient de Jéricho. Des douze pierres recueillies dans le lit du fleuve, il éleva en ce lieu un autel à Jéhovah.

« Quand vos enfants, leur dit-il, vous demanderont ce que signifient ces pierres, vous leur répondrez : Israël a traversé le lit desséché du Jourdain, et le Seigneur a retenu les eaux enchaînées pour laisser passer son peuple. Il a renouvelé pour nous le miracle de la mer Rouge, afin

d'apprendre à tous les peuples qu'il est le Tout-Puissant, et à vous, qu'il faut le craindre à jamais. »

En ce grand jour, Israël apprit aussi qu'il fallait respecter Josué, le ministre de Jéhovah, comme on avait respecté Moïse pendant les longs jours de son pèlerinage.

II

PRISE DE JÉRICHO

Le passage du Jourdain par les Israélites jeta l'épouvante dans toute la Palestine. En apprenant cette nouvelle intervention miraculeuse de Jéhovah en faveur de son peuple, les rois chananéens établis sur les rivages de la grande mer, non moins que les Amorrhéens fixés sur la côte occidentale du fleuve, perdirent courage, ne voyant plus aucun moyen d'arrêter le flot des envahisseurs. A Jéricho principalement, la panique était à son comble. La cité sans doute ne manquait pas de guerriers pour la défendre, surtout depuis que les habitants des campagnes voisines s'y étaient réfugiés; ses murailles élevées et solides défiaient les ennemis; abondamment munie d'armes et de vivres, elle pouvait soutenir un long siège; mais avec les enfants d'Israël on pouvait toujours s'attendre à d'étranges surprises. Depuis leur arrivée à Galgala, les portes de la joyeuse cité des Palmes ne s'ouvraient plus, et nul n'osait les franchir; car l'ennemi, campé à la distance de quelques milles seulement, pouvait se présenter d'un moment à l'autre.

Josué, lui, se préparait au combat en priant le Seigneur. Le quatorzième jour du mois, arriva la Pâque, jour anniversaire de la sortie d'Égypte. Il la célébra solennellement avec tout son peuple; puis le lendemain la manne, désormais inutile, ayant cessé de tomber, ils mangèrent des fruits de la terre, des pains azymes et de la farine d'orge

de la présente année. Dieu les avait nourris dans le désert : à eux de se procurer la subsistance de chaque jour, maintenant qu'ils occupaient cette terre où coulaient le lait et le miel.

Les fêtes pascales terminées, Josué s'approcha un jour des murailles de Jéricho pour examiner leur force et combiner ses moyens d'attaque. Tout à coup, en levant les yeux, il se vit en présence d'un inconnu qui tenait un glaive nu dans ses mains :

« Qui es-tu? lui dit Josué en faisant un pas vers lui, ami ou ennemi?

— Je suis un prince de l'armée de Jéhovah, répondit l'inconnu, et je viens à ton secours.

— Daigne alors, mon seigneur, me communiquer les volontés divines, reprit Josué en se prosternant la face contre terre.

— Ôte d'abord ta chaussure de tes pieds, car ce lieu est saint. »

Josué obéit, en signe de respect pour un lieu sanctifié par la présence d'un envoyé de Dieu. Le moment était solennel; à quelques pas des deux interlocuteurs s'élevaient les murailles de Jéricho et leurs tours inexpugnables : l'ange de Dieu enseigna au chef d'Israël le moyen de les abattre.

« Jéricho, lui dit-il, son roi, ses guerriers, vont tomber en ta puissance. Rassemble ton armée, et fais avec tes soldats pendant sept jours le tour de la ville. Le septième jour, les prêtres précéderont l'arche du Seigneur, et feront retentir les sept trompettes dont ils se servent en l'année jubilaire. Vous ferez ainsi sept fois le tour de la ville, et quand le son des trompettes arrivera à vos oreilles plus strident et plus prolongé, le peuple, d'une voix unanime, poussera de grandes clameurs, et à l'instant même les murs de la ville s'écrouleront sur leurs fondements. Alors chaque soldat pénétrera dans la ville par la brèche ouverte devant lui. »

Ayant dit ces mots, l'ange disparut. Conformément aux ordres qu'il venait de recevoir, Josué commanda aux prêtres de prendre l'arche sainte, et à sept d'entre eux de la précéder, les sept trompettes du jubilé dans leurs mains. Les guerriers armés devaient marcher devant eux, et la foule du peuple se dérouler à la suite de l'arche en une procession immense.

— « Vous marcherez en silence, leur dit Josué; vous ne pousserez aucun cri, vous ne prononcerez aucune parole, jusqu'au moment où vous sera donné le signal de joindre vos acclamations au son des trompettes. »

Le lendemain avant le jour, Josué mit son armée en ordre de bataille. Les guerriers marchaient en avant, puis venaient les prêtres sonnant de la trompette, puis l'arche sainte, puis les flots du peuple dans un profond silence. Pendant six jours, l'armée d'Israël fit ainsi le tour des murailles de Jéricho pour rentrer ensuite dans son camp.

Du haut de leurs remparts, les assiégés contemplaient dans un grand étonnement ces immenses multitudes se promenant avec un appareil militaire autour de leur cité. Mais comme les foules ne poussaient aucun cri de guerre, et qu'aucun trait ne s'échappait des mains des soldats, les habitants de Jéricho finirent par croire que tout allait se borner à ces impuissantes démonstrations.

Or, voilà que le septième jour, de grand matin, ordre fut donné aux enfants d'Israël d'entourer la cité comme les jours précédents. Sept fois ils en firent le tour, ainsi que Dieu l'avait prescrit. Au septième, à un moment donné, les trompettes firent entendre des sons plus aigus, plus prolongés. C'était le signal : sur l'ordre de Josué, une clameur universelle, immense, s'élève de tous les rangs et monte jusqu'au ciel. A l'instant, comme l'ange l'avait prédit, les murailles s'écroulent sur leurs fondements, et les guerriers d'Israël se trouvent devant une ville ouverte, en face de leurs ennemis atterrés :

« Dieu vous livre la cité, s'écrie Josué, mais souvenez-

vous de l'anathème qui pèse sur elle. Tout être vivant doit périr, excepté Rahab l'hôtelière, dont la maison servit de refuge à nos envoyés. Sauvez-la ainsi que ceux qui lui appartiennent. Ne touchez à rien de tout ce qui est dévoué au sacrifice, de peur que la prévarication commise par vous ne retombe comme une malédiction sur tout le camp d'Israël. »

A peine avait-il fini de parler, que les guerriers s'élancèrent par delà les décombres des murailles, et se répandirent dans les rues de la cité, taillant en pièces hommes, femmes et enfants. Selon le décret divin, ils immolèrent les troupeaux de bœufs, d'ânes et de brebis, de sorte que de la cité maudite il ne resta pas un être vivant.

Les deux explorateurs avaient été envoyés par Josué dans la maison de Rahab pour l'en faire sortir avec ses parents, ses frères et les autres membres de sa famille. Ils la sauvèrent, comme ils le lui avaient promis par serment, emportèrent de sa maison les objets qui lui appartenaient, et lui dressèrent une tente près du camp d'Israël. Plus tard, quand elle eut renoncé aux faux dieux, elle put se mêler au peuple de Jéhovah, et on lui donna pour époux Salmon, qui fut le père de Booz.

La ville de Jéricho fut livrée aux flammes, après qu'on en eut retiré l'or et l'argent, les vases de fer et d'airain, pour les placer dans le trésor de Jéhovah; et quand la cité des Palmes ne fut plus qu'un monceau de cendres, Josué s'écria : « Malheur à l'homme qui tentera de relever les murailles de Jéricho! Périsse son premier-né le jour où il en posera les fondements, et le dernier de ses fils le jour où il en posera les portes! »

A partir de ce moment, le nom de Josué devint célèbre dans tout le pays, et l'on vit clairement que le Seigneur était avec lui comme autrefois avec Moïse.

III

CRIME D'ACHAN
BÉNÉDICTIONS ET MALÉDICTIONS

Maître de Jéricho et du pays d'alentour, Josué résolut de pousser plus loin ses conquêtes sans laisser aux ennemis le temps de se liguer contre lui. A quelques lieues de là, près de Béthel, où dressèrent autrefois leurs tentes Abraham, Isaac et Jacob, s'élevait la ville d'Haï, qui se préparait à la résistance. Il y envoya des espions pour reconnaître les forces dont elle disposait. S'étant acquitté de leur mission, ceux-ci lui firent un rapport bien propre à l'encourager. « Inutile, lui dirent-ils, d'engager beaucoup de monde dans cette expédition. Deux ou trois mille hommes suffiront pour détruire la cité. A quoi bon mettre en branle tout un peuple pour attaquer une poignée de combattants ? »

De fait, la population d'Haï ne montait qu'à douze mille hommes environ. Josué choisit trois mille de ses meilleurs guerriers pour s'emparer de la ville ; mais, au premier engagement, ils tournèrent le dos à l'ennemi, laissant sur place trente-six des leurs. Poursuivis par les gens d'Haï sur les escarpements des montagnes jusqu'à la ville de Sabarim, grand nombre de fuyards perdirent la vie.

Cette déroute à laquelle on ne pouvait s'attendre, jeta tout le peuple dans une véritable consternation. Les plus braves se sentaient défaillir. Josué lui-même, voyant Dieu,

son seul espoir, l'abandonner au moment du danger, déchira ses vêtements et se couvrit la tête de cendres. Entouré des vieillards d'Israël, le front dans la poussière devant l'arche du Seigneur, il ne put s'empêcher de se plaindre à Jéhovah.

« Hélas! hélas! s'écriait-il, ne nous avez-vous transportés au-delà du fleuve que pour nous livrer aux mains de ces Amorrhéens et nous faire périr jusqu'au dernier? En ce cas, mieux eût valu pour nous rester de l'autre côté du Jourdain et y établir toutes les tribus. Seigneur, mon Dieu, que répondre à ce peuple qui comptait sur vous, maintenant qu'il voit ses guerriers tourner le dos à l'ennemi? Et vous-même, ô Jéhovah! quand les habitants de ce pays, triomphants de notre défaite, se seront confédérés contre nous et nous auront exterminés, que deviendra l'honneur de votre nom?

— Lève-toi, répondit le Seigneur, et ne reste pas plus longtemps le front dans la poussière. Israël a commis un crime contre moi : violant le pacte de l'alliance, ils ont osé soustraire des objets soumis à l'anathème et les cacher ensuite au milieu d'objets profanes pour voiler leur larcin. Israël ne pourra soutenir le choc de l'ennemi, mais il prendra honteusement la fuite aussi longtemps qu'il restera sous le poids de l'anathème. Je ne serai plus avec vous jusqu'au jour où vous aurez exterminé le coupable. Lève-toi donc et dis au peuple : Préparez-vous à paraître demain devant le Seigneur. L'anathème est sur toi, ô Israël, et tu ne pourras résister à l'ennemi qu'après avoir extirpé de ton sein celui que le crime a souillé. Demain rassemblez-vous par ordre de tribus, de familles et de maisons. Celui que le sort aura désigné comme coupable subira le supplice du feu en expiation du crime horrible commis contre le Seigneur. »

Le lendemain, toutes les tribus se rangèrent devant Josué. Le sort désigna la tribu de Juda, dans la tribu de Juda, la famille de Zaré. dans la famille de Zaré, la maison

de Zabdi, et dans cette maison Achan, fils de Charmi. Tous les yeux se tournèrent vers le coupable.

« Mon fils, dit Josué, rends gloire au Dieu d'Israël : confesse avec sincérité la faute que tu as commise.

— C'est vrai, répondit Achan, j'ai péché contre le Seigneur, et voici les faits tels qu'ils se sont passés. Parmi les dépouilles de Jéricho, j'ai remarqué un riche manteau d'écarlate et une lame d'or de cinquante sicles. Emporté par ma convoitise, j'ai dérobé ces objets, puis j'ai creusé le sol de ma tente et les y ai cachés. »

Des émissaires de Josué coururent aussitôt à la tente d'Achan et trouvèrent à l'endroit désigné l'argent et le manteau. Les ayant apportés au milieu de l'assemblée, ils les déposèrent devant le tabernacle du Seigneur.

Le crime était donc palpable. A l'instant, Josué donna l'ordre de saisir Achan, ainsi que l'or et le manteau, son argent, ses fils et ses filles, ses bœufs, ses ânes et ses brebis, sa tente et tout son ameublement. Puis ayant pour cortège tout Israël, le prévaricateur fut conduit dans la vallée d'Achor.

« Le mal que tu nous as fait, s'écria Josué, Dieu va te le rendre aujourd'hui! »

Aussitôt le peuple ramassa des pierres et se mit à lapider le coupable. Tout ce qui lui avait appartenu périt par le feu. Sur son cadavre les enfants d'Israël amoncelèrent un tas de pierres pour perpétuer le souvenir de l'expiation. Ils donnèrent même à cette vallée le nom d'Achor, qui veut dire trouble, en souvenir du désastre causé par le crime d'Achan.

L'acte de réparation accompli, la colère de Dieu se calma. « Maintenant, dit-il à Josué, cesse de craindre et ne tremble plus. A la tête des guerriers d'Israël, marche contre la ville d'Haï. Je livrerai dans tes mains, son roi, son peuple, ses maisons et son territoire. Tu la traiteras comme tu as traité Jéricho, mais le peuple pourra se réserver le butin et les troupeaux. »

Sur l'ordre de Dieu, Josué usa d'un stratagème habile pour s'emparer de la cité sans exposer ses guerriers. Il plaça cinq mille hommes en embuscade à l'occident de la place, en leur recommandant de se tenir prêts à y entrer, lorsque lui, avec ses troupes, présenterait la bataille aux ennemis du côté opposé. « Aussitôt qu'ils sortiront pour combattre, ajouta-t-il, nous simulerons une nouvelle panique et nous prendrons la fuite. Ils nous poursuivront dans la campagne, s'imaginant que nous reculons tout de bon comme au premier combat, et quand vous les verrez dispersés dans la plaine, vous quitterez votre embuscade, vous pénétrerez dans la ville et la livrerez aux flammes. »

Ces dispositions prises, Josué passa en revue ses compagnons, se mit à leur tête au milieu de la nuit, et vint camper au nord de la ville au milieu d'une vallée. De grand matin, le roi d'Haï aperçut les assaillants et sortit avec son armée pour leur tenir tête, sans se douter que derrière lui les troupes placées en embuscade épiaient toutes ses démarches. A peine avait-il quitté ses murailles que, prenant la fuite comme il était convenu, Josué et les siens s'élancèrent dans la campagne, entraînant les ennemis après eux. Pleins de joie et d'ardeur, ceux-ci poussaient des cris de victoire et s'animaient si bien l'un l'autre à poursuivre les fuyards que pas un seul homme en armes ne resta dans Haï et Béthel. A ce moment, le Seigneur dit à Josué :

« Lève ton bouclier contre la ville d'Haï, je vais la livrer en ton pouvoir. »

Josué obéit : à l'instant les soldats de l'embuscade se précipitent sur la ville qu'ils trouvent ouverte, et y mettent le feu. Un tourbillon de flammes et de fumée monte vers le ciel. Frappées d'épouvante à ce spectacle, les troupes du roi d'Haï veulent rétrograder pour porter secours à la ville, mais les soldats de Josué, sachant ce que signifiait l'incendie, font immédiatement volte-face et chargent avec impétuosité ceux qui les poursuivaient tout à l'heure. En

même temps, les guerriers de l'embuscade sortent de la ville et barrent le chemin aux mâlheureux qui veulent y rentrer. Ainsi enveloppés de toutes parts, les gens d'Haï furent taillés en pièces, et de ces milliers d'hommes, pas un seul n'échappa à la mort. Seul, le roi fut pris vivant et livré à Josué.

La cité fut entièrement réduite en cendres. Le bras tendu, Josué tint son bouclier levé jusqu'après l'extermination de tous les habitants d'Haï. Les troupeaux et le reste du butin furent divisés entre les enfants d'Israël. Quant au roi ennemi, Josué le fit suspendre à un gibet jusqu'au coucher du soleil; puis, on détacha le cadavre de la croix et on l'ensevelit, à l'entrée de la ville, sous un monceau de pierres, qui se dressa devant tous comme un monument des vengeances du Seigneur.

Après la destruction de Jericho et d'Haï, les deux remparts de la vallée occidentale du Jourdain, il y eut parmi les peuples chananéens une telle impression de terreur que Josué put s'avancer jusqu'au cœur du pays sans être attaqué. Il en profita pour accomplir une cérémonie prescrite par Moïse, et qui devait avoir lieu dans un endroit déterminé par lui, aussitôt que le peuple aurait pu s'en approcher après le passage du Jourdain. Il s'agissait d'un renouvellement solennel de l'alliance faite avec Jéhovah, le grand Dieu qui venait de mettre Israël en possession de la terre promise. Moïse attachait tant d'importance à cet acte de reconnaissance qu'il avait indiqué les sacrifices à faire et les rites à suivre dans l'accomplissement de ce grand devoir.

Se conformant de point en point à ces instructions, Josué, suivi de tout le peuple, pénétra jusqu'à Sichem, lieu désigné pour la cérémonie. Sichem était pour les Israélites la ville des grands souvenirs. Là, le pèlerin de la Chaldée, leur père Abraham avait élevé le premier autel à Jéhovah; là, Jacob, au retour de la Mésopotamie, avait consacré sa famille au Dieu vivant, acheté le champ dont plus tard hérita Joseph, creusé le puits près duquel, deux

mille ans après, se reposera le Fils de Dieu! Rien d'étonnant que Moïse eût désigné cet emplacement comme le rendez-vous du peuple dans la terre de promission. « Vous vous réunirez près de Sichem, avait-il dit, au pied des monts Hébal et Garizim, où seront prononcées de nouveau les bénédictions inscrites dans la Loi. »

Près de Sichem s'élèvent en amphithéâtre, par une suite de gradins gigantesques, deux monts célèbres, l'Hébal et le Garizim, séparés l'un de l'autre par une étroite vallée. Sur le sommet de l'Hébal, à trois mille pieds au-dessus de la grande mer, on dressa un autel de pierres brutes, que le fer n'avait point touchées, sur lequel de nombreuses victimes furent offertes au Seigneur; puis, des prêtres, répandus dans le peuple, lurent à tous le livre de la Loi, afin de rappeler aux tribus les conditions de l'alliance proposée par Jéhovah.

La lecture terminée, les prêtres, portant sur leurs épaules l'Arche sainte, descendirent avec leur précieux fardeau jusqu'au fond de la vallée, et prirent place entre les deux montagnes. Autour de l'Arche se rangèrent tous les membres des familles sacerdotales et lévitiques, entourées elles-mêmes des anciens du peuple, des juges et des chefs d'Israël. Quand cette multitude choisie, formant pour ainsi dire la cour de l'Éternel, eut rempli la vallée, les tribus de Siméon, de Lévi, de Juda, d'Issachar, de Joseph et de Benjamin s'échelonnèrent sur le versant du Garizim, et les six autres tribus, de Ruben, de Gad, d'Aser, de Zabulon, de Dan et de Nephthali occupèrent les flancs de l'Hébal.

Alors, du centre de l'immense assemblée, silencieuse et profondément recueillie, Josué bénit au nom du Seigneur le peuple d'Israël : « Que Jéhovah, s'écria-t-il, répande sur vous toutes ses bénédictions; qu'il soit votre défenseur; qu'il jette sur vous un regard de grâce et de miséricorde; qu'il attire à lui tous les cœurs et qu'il vous donne la paix! »

Le moment solennel était arrivé. Le peuple tout entier

allait lui-même prononcer sa sentence de vie ou de mort en ratifiant les bénédictions prononcées en faveur des observateurs fidèles de la loi et les malédictions édictées contre ses transgresseurs. Un grand silence se fit, puis la voix des prêtres, dominant toute l'assemblée, prononça, du haut de l'Hébal, les formules prescrites par Moïse :

« Malédiction sur l'homme qui sculpte l'image des faux dieux sur la pierre, le bois ou le bronze, œuvre abominable devant le Seigneur! »

« *Amen!* » répondirent les douze tribus dans une immense acclamation, répétée par les échos des montagnes.

« Malédiction, reprirent les prêtres, sur l'homme qui n'honore point son père et sa mère ! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'homme qui blesse les droits de son frère en déplaçant la borne de son héritage! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur le barbare qui égare l'aveugle dans son chemin ! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'homme qui pervertit les voies de la justice pour opprimer l'étranger, la veuve ou l'orphelin ! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur les vicieux, dont les infâmes passions ne respectent ni les lois de la nature, ni les saintes lois du mariage! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'assassin qui frappe sa victime dans l'ombre! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur la main qui reçoit le prix du sang innocent! »

Le peuple : « *Amen!* »

« Malédiction sur l'homme qui ne demeurera pas fidèle à toutes les paroles de la Loi et n'y conformera pas sa vie entière.

Le peuple : « *Amen!* »

Après cette dernière acclamation, la voix des lévites se fit entendre des hauteurs du Garizim : elle redisait les bénédictions du Seigneur :

« Israël, si tu gardes la parole du Seigneur ton Dieu, si tu accomplis fidèlement ses préceptes, il t'élèvera au-dessus de tous les peuples de la terre et te comblera de ses bénédictions.

« Tu seras béni dans l'intérieur de tes cités, tu seras béni dans tes campagnes.

« Tu seras béni dans tes fils, dans les produits de ton sol et les fruits de tes troupeaux.

« Tu seras béni dans l'abondance des récoltes qui rempliront tes greniers, et le pauvre s'enrichira des restes de tes moissons.

« Le Seigneur inclinera devant toi les ennemis qui s'opposent à ta marche triomphale; il multipliera ses bénédictions sur tes celliers, sur les ouvrages de tes mains, sur la terre de promission. Tu seras son peuple saint, son peuple choisi, et tous les peuples, te sachant le protégé de Jéhovah, trembleront devant toi ! »

A chacune de ces bénédictions, la foule enthousiaste répondait tout d'une voix : « *Amen!* »

Telle fut cette scène grandiose qui dépasse en majesté tout ce que l'imagination peut concevoir. En ce grand jour, les douze tribus d'Israël se lièrent au Seigneur par un engagement solennel, et nul violateur de la Loi ne pourra dans l'avenir prétexter son ignorance. La nation tout entière, les femmes, les enfants, les étrangers établis en Israël, entendirent la nouvelle promulgation des préceptes mosaïques et furent témoins du renouvellement de l'alliance.

IV

LES GABAONITES. — SOLEIL, ARRÊTE-TOI!

A. M. 2554 — A. C. 1447.

Pour arrêter la marche triomphante de Josué, les rois chananéens ne virent d'autre moyen que de former entre eux une vaste coalition et d'écraser sous le nombre de leurs guerriers ces terribles envahisseurs. Une ligue de tous les peuples au-delà du Jourdain, des chaînes du Liban aux rivages de la grande Mer, recruta tous les hommes valides de la montagne ou de la plaine, et décréta l'extermination des Israélites. Faisant trêve à leurs rivalités, Héthéens, Amorrhéens, Chananéens, Phérézéens, Hévéens, Jébuséens, unis contre l'ennemi commun, n'eurent plus qu'une pensée, qu'une volonté : chasser l'étranger de leur pays.

Il y eut cependant une exception. Les habitants de Gabaon, ville importante située près d'Haï, et seulement à deux jours de marche de Galgala, où campait l'armée de Josué, se voyaient les premiers menacés. Ils n'ignoraient pas l'ordre donné par Jéhovah aux enfants d'Israël d'expulser les Chananéens de la terre promise. D'un autre côté, l'exemple de Jéricho et d'Haï disait assez quel traitement leur était réservé s'ils tentaient de s'opposer par la force aux conquêtes de Josué. Pour sauver leur vie, ils résolurent donc de se séparer de leurs compatriotes et de traiter d'une manière ou d'une autre avec les Israélites. Le difficile était de cacher leur origine, car s'ils se présentaient comme chananéens, voisins d'Haï et de Jéricho, ils risquaient fort

d'être traités, malgré leur attitude pacifique, comme les autres peuples voués à l'anathème. Dans cette persuasion, ils eurent recours à un artifice qui leur réussit pleinement.

Les Israélites virent un jour arriver à leur camp toute une caravane de gens qui paraissaient venir d'un pays très lointain. Leurs montures fatiguées étaient chargées de vieux sacs hors d'usage et d'outres rompues et misérablement recousues; leurs vêtements en lambeaux, leurs chaussures rapiécées, le pain dur et moisi qu'ils traînaient avec eux, tout faisait conjecturer qu'ils arrivaient d'un long et pénible voyage. Du reste, en abordant les Israélites, qui les considéraient très curieusement, ils dirent qu'ils venaient d'une terre inconnue, située à des distances énormes du Jourdain, dans le but de faire alliance avec le peuple d'Israël. On leur répondit que s'ils habitaient une partie du territoire dont Jéhovah avait octroyé la possession à ses enfants, il serait impossible de traiter avec eux. Nullement déconcertés par cette réponse, ils se présentèrent devant Josué et lui offrirent leurs hommages de l'air le plus humble et le plus candide :

« Nous sommes vos serviteurs, » lui dirent-ils avec grand respect.

— Qui êtes-vous, demanda Josué, et d'où venez-vous?

— D'un pays fort éloigné d'ici, répondirent-ils en évitant avec soin d'articuler aucun nom. Serviteurs dévoués, nous venons solliciter votre amitié, attirés par la renommée des prodiges qu'opère votre Dieu. Il n'est bruit dans nos parages que de sa merveilleuse puissance, des grands évènements survenus en Égypte, du traitement infligé naguère à deux rois amorrhéens établis de l'autre côté du fleuve, Sehon, roi d'Hésébon, et Og, roi de Basan. Aussi nos anciens, d'accord avec les habitants de la contrée, nous ont priés de nous munir de vivres et d'entreprendre ce très long voyage pour vous demander de conclure un traité d'alliance avec vos serviteurs. Excusez le pitoyable état dans lequel nous paraissons devant vous. Ces pains étaient encore

chauds quand nous quittâmes nos maisons, mais il y a de cela si longtemps que les voilà durcis et desséchés au point de tomber en poussière. Nous avons mis notre vin dans des outres neuves, et les voilà rompues et déchirées. Nous n'avons plus que des haillons sur le corps, et nos sandales, pleines de trous, sont usées à force de traîner sur cette interminable route. »

Les Israélites écoutaient avec intérêt le récit de ces voyageurs simples et naïfs. Ils voulurent même goûter de ce pain moisi qu'on leur présentait comme une preuve de la véracité des étrangers; puis, sans prendre la peine de consulter le Seigneur, ils se déclarèrent satisfaits. Josué fit donc la paix avec les ambassadeurs des Gabaonites, se lia envers eux par un traité d'alliance et leur assura la vie sauve, ce qui fut ratifié par le peuple sous la foi du serment. Heureux du succès de leur singulier stratagème, les prétendus voyageurs rentrèrent à Gabaon avec leur traité de paix.

Mais la vérité ne pouvait tarder à être connue. Trois jours après, les Israélites quittèrent leur campement de Galgala pour marcher à l'ennemi. Arrivés sur le territoire des Gabaonites, quelle ne fut pas leur surprise de retrouver à Gabaon, à Caphira, à Béroth, à Cariathiarim, les étranges voyageurs, venus apparemment d'un autre monde. Ils demandaient grâce pour leur peuple, en vertu du pacte d'alliance conclu avec Israël. Par respect pour le serment fait au nom de Dieu, les princes du peuple sauvèrent du dernier supplice les fourbes qui les avaient joués. Cet acte de clémence occasionna des murmures dans le peuple et dans l'armée, mais les chefs d'Israël se disculpèrent en alléguant le serment sacré qui leur interdisait toute violence. « Nous leur laisserons la vie, dirent-ils, pour ne pas exciter par un parjure la colère de Dieu contre nous, mais la fourberie de ces hommes ne restera cependant pas impunie. Ils vivront esclaves du peuple qu'ils ont trompé, occupés à couper le bois et à porter l'eau partout où besoin sera. »

Après ce jugement, Josué fit comparaître les Gabaonites : « Pourquoi, dit-il, usant de ruse nous avez-vous fait accroire que vous habitiez fort loin de nous, pendant que vous viviez au plein cœur du pays que le Seigneur nous a donné?

— Parce que, répondirent-ils sincèrement, on nous a prévenus que le Seigneur votre Dieu avait promis à son serviteur Moïse de vous livrer cette terre et d'en disperser tous les habitants. Cette nouvelle nous a causé de mortelles frayeurs, et dès lors nous n'avons plus pensé qu'à trouver un moyen de sauver notre vie. De là l'artifice dont nous nous sommes servis pour obtenir de vous un traité d'alliance. Maintenant nous sommes dans vos mains, faites de nous ce qui vous paraîtra juste et équitable. »

Malgré les sollicitations du peuple, Josué ne rétracta point les engagements qu'il avait pris. Usant de son autorité, il défendit de faire le moindre mal aux Gabaonites; mais d'accord avec les princes d'Israël, il décréta que cette peuplade chananéenne, désormais employée au service du peuple et du Tabernacle, ferait chaque jour les approvisionnements nécessaires d'eau et de bois, partout où il plairait au Seigneur de transporter l'Arche sainte. La sentence fut exécutée à partir de ce jour, et depuis ce temps les Gabaonites vécurent en paix au milieu des enfants d'Israël.

La défection des Gabaonites déconcerta les rois confédérés, qui comptaient principalement sur cette cité pour organiser la résistance. Plus forte et plus populeuse qu'Haï, la ville royale de Gabaon, l'une des plus importantes de la Palestine, était partout très renommée pour la vaillance de ses guerriers. Et voilà que ceux-ci passent à l'ennemi, avec armes et bagages. Après la destruction de Jéricho et d'Haï, il fallait à toute force combattre les traîtres et s'emparer de leur cité, puis l'opposer comme une barrière au torrent dévastateur.

Adonisédech, roi de Jébus, forteresse située dans les

montagnes à quelques lieues seulement de Gabaon, se voyant menacé sur les frontières du nord, fit un appel désespéré aux rois des contrées méridionales. Des émissaires, expédiés aux rois d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Eglon, leur portèrent ce message : « Venez vous joindre à moi avec toutes les forces dont vous disposez, pour attaquer la ville de Gabaon qui s'est livrée à Josué, le chef des tribus d'Israël. » Quelques jours après, les cinq rois, entourés, d'une foule innombrable de soldats, établissaient leur camp devant Gabaon qui se trouva bientôt complètement assiégée.

Bloqués dans leur cité, trop faibles pour faire une sortie et se mesurer avec l'ennemi, les Gabaonites dépêchèrent en toute hâte quelques-uns des leurs à Josué, alors au camp de Galgala, pour le supplier de venir à leur secours. « Ne refusez pas, disaient-ils, de prêter main-forte à vos serviteurs. Les rois amorrhéens de la montagne se sont ligués contre nous. Vite, arrivez avec vos guerriers pour nous délivrer. »

Josué n'attendait qu'une occasion favorable pour se remettre en campagne. Après la réception de ce message, il sortit de Galgala, suivi de toutes ses troupes, que leurs récents succès avaient enflammées d'ardeur. Du reste, le Seigneur prit soin de les encourager lui-même : « Sois sans crainte, dit-il à Josué, je les livrerai dans tes mains, et nul ne pourra te résister. »

L'armée marcha toute la nuit, afin de surprendre l'ennemi à la pointe du jour, ce qui eut lieu en effet. Ne pouvant s'attendre à une attaque aussi brusque, les cinq rois confédérés faiblirent au premier choc et virent bientôt le trouble et la confusion dans leurs rangs. Les Israélites en profitèrent pour tomber sur eux avec fureur. Ils en firent un affreux carnage autour de Gabaon, puis ils se mirent à la poursuite des fuyards sur les escarpements qui conduisent à Béthoron, et sur les routes d'Azéca et de Macéda.

A la descente de Béthoron, lorsqu'ils pensaient échapper

aux vainqueurs acharnés à les poursuivre, les Chananéens rencontrèrent un ennemi plus terrible encore. Du haut du ciel, Dieu fit tomber sur eux une pluie d'énormes pierres, qui en écrasa un grand nombre sur le chemin d'Azéca. Cette grêle miraculeuse tua plus d'hommes que le glaive des enfants d'Israël.

Cependant les vaincus fuyaient dans toutes les directions, et le jour n'allait pas suffire pour les exterminer tous. Emporté par son ardeur, poussé par une impulsion secrète, Josué s'écrie tout à coup : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, reste immobile au-dessus de la vallée d'Aïalon! » Docile à la voix du serviteur de Dieu, le soleil s'arrêta dans son cours, la journée se prolongea de douze heures, la lune resta immobile. Le Seigneur, qui combattait pour Israël, lui donna ainsi le temps de compléter sa victoire.

Sur son ordre, les Israélites s'acharnèrent à la poursuite des vaincus. Ne sachant plus où fuir pour échapper à la mort, les cinq rois s'étaient cachés dans une grotte, près de Macéda. L'ayant appris, Josué dit à ses compagnons : « Roulez de grosses pierres à l'entrée de la caverne et placez-y des gardes qui veilleront sur les prisonniers jusqu'à la fin du combat. Pour vous, continuez à poursuivre les fuyards, et ne laissez pas s'abriter de nouveau dans leurs forteresses ces ennemis que Dieu livre entre vos mains. »

Dès lors le désastre se changea pour les Chananéens en véritable destruction. Presque tous tombèrent sous le glaive des fils d'Israël; quelques-uns à peine parvinrent à s'échapper en se renfermant dans les forteresses. Quant aux soldats de Josué, ils rentrèrent triomphants à Macéda : Dieu avait si bien protégé les siens, que pas un n'avait reçu la moindre blessure.

Josué se ressouvint alors des rois confédérés. Il donna l'ordre d'ouvrir la caverne et d'amener devant lui les cinq prisonniers, puis, ayant convoqué les chefs de son armée, il leur montra les rois chananéens humiliés et confondus :

« Posez le pied sur le cou de ces potentats, » leur dit-il. Et quand les guerriers eurent foulé aux pieds ces rois vaincus, il ajouta : « Maintenant bannissez toute crainte, et marchez en avant avec intrépidité : ainsi le Seigneur traitera tous les ennemis que vous aurez à combattre. » Les cinq rois furent mis à mort en sa présence. Leurs cadavres, attachés à des poteaux jusqu'au coucher du soleil, puis jetés dans la caverne où ils avaient pensé trouver leur salut, montrèrent aux enfants d'Israël que nulle puissance ne résiste à Jéhovah.

Pour terminer cette grande journée, Josué prit d'assaut la ville de Macéda, devant laquelle ses troupes étaient campées. Tous les habitants, y compris le roi, furent passés au fil de l'épée. Selon l'ordre reçu de Dieu, il ne fit grâce à qui que ce soit. De Macéda il se dirigea sur Lebna qui eut le même sort; puis il investit Lachis qu'il détruisit avec tout son peuple, après avoir exterminé Horam, roi de Gazer, accouru pour défendre la place assiégée. De Lachis et de Gazer, il passa successivement à Eglon, à Hébron et Dabir. Ces villes furent incendiées, et leurs habitants passés au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Cette campagne se termina par la prise de possession de toute la partie méridionale de la Palestine, de Cadesbarné à Gaza et de Gosen à Gabaon. Une seule expédition avait suffi pour abattre les rois et leurs guerriers, occuper les montagnes et s'emparer des places fortes, car le Seigneur combattait avec Israël.

Josué n'ignorait pas d'où lui venait la victoire. De retour au camp de Galgala, le peuple et l'armée célébrèrent avec enthousiasme la puissance du Dieu d'Israël, et sa merveilleuse bonté qui daigna faire un grand miracle pour donner à son peuple le temps d'exterminer ses ennemis. Du reste, jamais Israël n'oublia ce prodige éclatant. On le trouve relaté au Livre des Justes, où il est écrit : « Le soleil s'arrêta au milieu du ciel pendant l'espace d'un jour, et jamais, ni avant ni après, il n'y eut de jour d'une

pareille longueur. Dieu qui combattait pour Israël, fit ce miracle à la voix de son serviteur. » Plus de mille ans après, les compatriotes de Josué rappelaient à leurs enfants le souvenir de ce jour unique entre tous : « Josué, fils de Nun, disaient-ils, a vérifié son nom qui signifie *Sauveur*. Il a sauvé les élus de Dieu, renversé les ennemis qui se levaient contre lui, et conquis l'héritage d'Israël. Personne n'a pu lui résister, car le Seigneur amenait les ennemis à ses pieds. N'a-t-il pas dans sa colère arrêté le soleil, et prolongé de douze heures la durée du jour? A sa prière, le Seigneur n'a-t-il pas accablé ses ennemis sous une pluie de pierres? Il fondit avec impétuosité sur les troupes ennemies, et il les tailla en pièces à la descente de la vallée, afin que les nations reconnussent la puissance du Seigneur, et apprissent qu'il n'est pas aisé de combattre contre Dieu[1]. »

1. Eccli. XLVI, 1-8.

V

DERNIÈRE CAMPAGNE. — LES DOUZE TRIBUS

Les conquêtes de Josué dans la partie méridionale de la Palestine épouvantèrent les rois du nord. Évidemment, après quelques mois de repos dans son camp de Galgala, l'invincible chef des Israélites allait reprendre l'offensive et poursuivre son œuvre d'extermination à travers les tribus non encore soumises à son joug. Afin d'opposer, s'il était possible, une barrière à la marche des envahisseurs, le roi d'Asor, Jabin, le plus grand chef du pays, résolut de réunir en faisceau les forces de ses voisins et d'écraser ainsi par le nombre l'armée d'Israël. Il envoya donc des messagers à Jobab, roi de Madon, au roi de Séméron, au roi d'Achsaph, aux princes du nord établis dans les montagnes ou les plaines voisines de Génésareth, ainsi qu'aux chefs disséminés dans les campagnes de Dor, du côté de la grande mer. A sa voix, de l'orient et de l'occident, Chananéens, Amorrhéens, Héthéens, Jébuséens des montagnes, Hévéens dispersés au pied de l'Hermon, se levèrent comme un seul homme, décidés à vaincre ou à mourir. Et cette multitude, innombrable comme le sable des mers, avec sa formidable cavalerie, ses chariots de guerre plus formidables encore, accourant de tous côtés sous la direction de leurs chefs, vint camper près du lac Mérom pour livrer bataille aux enfants d'Israël.

Le moment était décisif pour Josué. La victoire le ren-

dait maître de toute la terre promise, mais aussi la défaite pouvait anéantir son armée. A ne considérer que les forces humaines, il devait succomber, car outre l'avantage du nombre, les ennemis disposaient d'une forte cavalerie et de ces terribles chariots de guerre dont les Israélites étaient absolument dépourvus. Mais Dieu le voulait ainsi pour montrer une fois de plus à son peuple comme à ses adversaires la puissance de son bras. Aussi, pendant les préparatifs du combat, fit-il entendre à Josué cette parole rassurante :

« Ne crains pas : demain à pareille heure je livrerai entre tes mains les bataillons ennemis. En présence de ton peuple tu les mettras en pièces, tu couperas les jarrets de leurs chevaux, et tu brûleras leurs chariots de guerre. »

La promesse de Jéhovah se réalisa de point en point. Parfaitement renseigné sur les dispositions prises par les chefs confédérés, Josué se rapprocha du lac Mérom au moment où personne ne l'y attendait, tomba comme la foudre sur l'armée ennemie, et la mit en déroute. Ainsi livrés par Jéhovah, les Chananéens, poursuivis l'épée dans les reins par les Israélites, s'enfuirent dans toutes les directions jusqu'à la grande cité de Sidon du côté de la mer et jusqu'aux sources du Jourdain, vers l'orient. Selon la parole de Dieu à Josué, les soldats furent exterminés, les chevaux abattus, les chars incendiés, et cette puissante armée disparut au souffle de Jéhovah comme la poussière du chemin balayée par l'ouragan.

Maître du champ de bataille, Josué tourna ses armes contre les cités rebelles, et en premier lieu contre Asor, où Jabin avait trouvé un refuge après la défaite de ses troupes. L'ayant prise d'assaut, les Israélites en massacrèrent tous les habitants, sans en excepter le roi, puis la livrèrent aux flammes. Les villes circonvoisines eurent le même sort. Furent exceptées seulement les forteresses placées sur les hauteurs, où les ennemis parvinrent à trouver un abri. Quant au butin trouvé dans ces cités, aux

bestiaux enlevés à l'ennemi, tout fut partagé entre les enfants d'Israël.

Ainsi finit cette guerre d'extermination qui dura sept longues années. Si l'on excepte les habitants de Gabaon qui se soumirent volontairement à Josué, aucune des tribus chananéennes ne se rendit sans combattre. Dieu, qui les avait condamnées pour leurs crimes, leur fit entreprendre cette guerre désespérée contre son peuple, afin que, succombant dans le combat, elles ne méritassent aucune clémence.

Après sa victoire du lac Mérom, Josué se trouva maître de tout le pays de Chanaan, plaines et montagnes, depuis la terre de Gosen jusqu'au Liban et l'Hermon. Outre les chefs des pays situés au delà du Jourdain, qu'il avait vaincus du temps de Moïse, plus de trente rois étaient tombés sous ses coups depuis le passage du fleuve. Les redoutables géants, appelés Enacim, établis sur les montagnes d'Hébron, de Dabir et d'Anab, ne purent tenir devant lui. Ils périrent dans les combats ou se réfugièrent chez les Philistins, dans les villages de Gaza, de Geth ou d'Azot. Du reste, reconnaissant envers le Seigneur qui dirigeait ses pas au milieu de ces peuples ennemis. Josué ne s'écarta pas un instant des sentiers que Dieu lui avait donnés par Moïse, son serviteur.

Il était âgé de cent ans quand, après avoir vaincu tous les rois de la Palestine, il se vit enfin maître de cette terre promise par Jéhovah aux enfants d'Israël, et cependant il lui restait à remplir une tâche non moins importante. Un jour il entendit la voix du Seigneur qui la lui rappelait avec instance :

— « Tu as vécu longtemps sur cette terre, disait-elle, et voilà que la vieillesse arrive pour toi. Avant de mourir, tu dois maintenant partager entre les enfants d'Israël tout ce pays conquis et abandonné par ses premiers habitants. »

Sur les douze tribus qui composaient la famille de Jacob, trois avaient déjà reçu leur part. Les enfants de Ruben et

de Gad, ainsi que la moitié de la tribu de Manassé, s'étaient en effet établis, du vivant de Moïse, sur la terre conquise à l'orient du Jourdain. Quant à la tribu de Lévi, tout entière consacrée au Seigneur, elle ne devait point posséder de territoire particulier, mais habiter dans les différentes tribus certaines villes déterminées. Il s'agissait donc de diviser le pays conquis en neuf portions, et de les assigner ensuite aux représentants des enfants de Jacob.

Quand vint le jour fixé pour le partage du sol, les princes des tribus s'assemblèrent en conseil devant tout le peuple, sous la présidence de Josué, assisté du grand-prêtre Eléazar. Le sort devait décider quel serait l'héritage de chaque tribu, selon l'ordre de Moïse et les prescriptions formelles de Jéhovah; le Dieu qui gouverne tout dans sa sagesse, et qui déjà mit sur les lèvres de Jacob et de Moïse les destinées prophétiques des douze patriarches, se chargeait de diriger lui-même le sort, et d'attribuer à chacune la portion de territoire qui lui convenait, selon le nombre et l'importance des familles.

Plus puissante et plus nombreuse que toutes les autres, la tribu de Juda fut appelée la première. Le vieux Jacob n'avait-il pas dit sur son lit de mort que Juda régnerait sur ses frères, et que le sceptre demeurerait dans sa maison jusqu'à l'avènement du grand Roi? Il lui fut octroyé un territoire considérable au midi de la Palestine entre la mer Morte et la grande mer, qui lui servirent de limites.

Cette première attribution donna lieu à une scène des plus touchantes. Devant l'assemblée parut tout à coup un vieillard de Juda, respecté de tous par sa prudence non moins que par sa vaillance : c'était Caleb, le seul des compagnons de Moïse qui, avec Josué, eût passé le Jourdain. Prenant la parole au milieu de ses frères, il adressa cette requête à Josué, au général dont il avait partagé les dangers sur les champs de bataille :

« Vous vous rappelez sans doute, lui dit-il, les paroles que le Seigneur adressa près de Cadesbarné à son servi-

teur Moïse, paroles qui nous concernaient, vous et moi. J'avais quarante ans quand l'homme de Dieu m'envoya dans cette terre promise pour l'explorer et lui rendre compte ensuite du jugement que nous en aurions porté. Or ceux de nos frères qui m'avaient accompagné, s'attachèrent dans leurs rapports à effrayer et à décourager le peuple; pour moi je restai fidèle au Seigneur mon Dieu, ce qui détermina Moïse à me faire cette promesse sous la foi du serment : « La terre que ton pied à foulée, tu la posséderas éternellement, toi et tes fils, en récompense de ta fidélité au Seigneur notre Dieu.

« Et voilà que, fidèles à ses décrets, le Seigneur m'a conservé la vie jusqu'à ce jour. Il y quarante-cinq ans que Moïse prononçait ce serment, alors que nous cheminions à travers le désert; j'ai aujourd'hui quatre-vingt-cinq ans, et je suis aussi fort qu'au jour où je partis pour explorer le pays que nous venons de conquérir, aussi vigoureux quand il s'agit de marcher ou de combattre. Donnez-moi donc, en accomplissement des promesses que je viens de rappeler, cette montagne, dominée par les grandes cités et les forteresses des Enacim. Que je voie si le Seigneur est toujours avec moi, et s'il me donnera d'exterminer cette race impie. »

Josué bénit le vieux guerrier, et lui donna en propriété la ville d'Hébron, patrie des géants. Le courage de Caleb ne faillit pas. Il tua trois fils d'Enac, déjà redevenus maîtres du pays, et vint mettre le siège devant Dabir, la cité des lettres. — « Qui prendra Dabir, s'écria-t-il, aura ma fille Axa en mariage. » A ce mot, son neveu Othoniel s'élança en avant, et prit la place d'assaut.

Comme Caleb, les vaillants fils de Juda durent, pour jouir de leur territoire, lutter sans cesse contre les Philistins à l'orient, et les Jébuséens retranchés au nord dans la forteresse qui fut plus tard Jérusalem.

Après la tribu de Juda, le sort désigna la maison de Joseph, c'est-à-dire de ses deux fils Ephraïm et Manassé,

qui reçurent deux portions voisines l'une de l'autre, bornées toutes deux à l'orient par le Jourdain et à l'occident par la grande mer. Peu satisfaites du territoire qui leur était échu, les deux tribus vinrent se plaindre à Josué :

« Pourquoi, s'écrièrent-ils, nous assigner une portion de terrain à peine suffisante pour une seule tribu, à nous qui par la bénédiction du Seigneur formons une multitude de familles?

— Si cette terre vous paraît trop étroite pour vous, répondit l'intrépide général, gravissez les pentes de cette montagne couverte de bois, et taillez-vous de l'espace dans les terres occupées par les Phérézéens et les Raphaim.

— Et comment voulez-vous, répliquèrent-ils, que nous occupions ces montagnes? Comment lutter contre les chariots de fer des Chananéens de Bethsan et de la vallée de Jezraël?

— Vous êtes assez forts et assez nombreux, reprit Josué, pour vous emparer de la montagne, pour en chasser ceux qui l'habitent, et même pousser plus loin vos conquêtes quand vous aurez détruit ces Chananéens dont les chariots de fer vous font maintenant trembler. »

L'évènement donna raison à Josué : Éphraïm et Manassé délogèrent peu à peu les Chananéens et s'établirent sur leurs terres. Quant aux sept autres tribus à pourvoir, avant de continuer le partage, Josué voulut se rapprocher du centre des opérations. Il laissa donc les trois tribus de Juda, d'Éphraïm et de Manassé occuper les portions du territoire qui leur étaient échues, puis leva le camp de Galgala, et transporta le peuple et l'armée à Silo, dans la tribu d'Ephraïm. C'est là que fut déposée l'Arche sainte, là que s'éleva le tabernacle, là que pendant plus de quatre siècles le sang des victimes coula sur l'autel.

Comme les sept tribus campées à Silo se montraient peu disposées à prendre possession de terres qu'il faudrait souvent disputer aux anciens habitants du sol, Josué leur reprocha leur oisiveté et leur manque d'énergie :

« Jusques à quand, leur dit-il, languirez-vous ici dans la paresse au lieu de vous fixer dans le pays que le Seigneur vous a donné? Choisissez dans chaque tribu trois hommes qui parcourront le territoire non distribué, et le diviseront en sept parties. Je tirerai au sort la portion qui vous reviendra. »

Cet ordre fidèlement exécuté, les députés communiquèrent à l'assemblée les démarcations et limites des sept nouvelles portions, qui furent ensuite tirées au sort. La tribu de Benjamin se trouva enclavée entre celle de Juda et celles d'Éphraïm et de Manassé. Au midi, la ligne de séparation d'avec la tribu de Juda coupa en deux l'emplacement de la ville qui fut plus tard Jérusalem. Le mont Moriah, sur lequel s'éleva le temple de Salomon, appartint à Benjamin; le mont Sion, au contraire, séparé du Moriah par un gouffre profond, entra dans le domaine des fils de Juda. Mais ils eurent beau s'unir à leurs frères du Moriah, les fils de Juda ne parvinrent point à expulser les Jébuséens de la citadelle de Sion.

Les tribus de Siméon et de Dan obtinrent les régions situées près de la grande mer, à l'occident de Juda et de Benjamin. Dans la partie septentrionale de la Palestine, les tribus d'Issachar et de Zabulon occupèrent le pays qu'on appela plus tard la basse Galilée; la tribu de Nephthali eut en partage la haute Galilée ou Galilée des nations, et celle d'Aser s'étendit vers Sidon et les montagnes du Liban.

Une fois fixés sur cette terre après laquelle ils avaient tant aspiré, les enfants d'Israël songèrent à récompenser de ses services le grand chef qui venait de leur donner une patrie. Plus que Caleb il méritait un don national. Sur l'invitation de ses compatriotes, conforme du reste à la promesse du Seigneur, il demanda un terrain sur le mont Éphraïm. Il y bâtit la ville de Thamnat-Saraa qu'il habita jusqu'à sa mort.

Après cette répartition des terres entre les douze tribus,

l'assemblée s'occupa de la maison de Lévi, qui, d'après la loi de Moïse, ne devait avoir d'autre héritage que le Seigneur. On détermina dans les tribus quarante-huit villes, dont trente-cinq devaient servir d'habitation aux lévites, et treize aux prêtres, descendants d'Aaron. Ces treize villes sacerdotales se trouvèrent sur le territoire de Juda, de Benjamin et de Siméon, le plus rapproché du temple futur. Conduit par la main de Jéhovah, le sort avait établi les prêtres à côté du sanctuaire où devaient s'accomplir leurs saintes fonctions.

Ainsi se réalisa la promesse de Jéhovah, promesse si souvent renouvelée aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Après de longs siècles, les fils étaient rentrés sur cette terre saluée par le pèlerin de Chaldée comme la terre sainte de Jéhovah. Ses cendres reposaient à Hébron, sous la garde de Caleb, et ses fils, selon la promesse du Seigneur, s'étaient multipliés comme le sable des mers, comme les étoiles du firmament. Leurs familles occupaient la place des Chananéens idolâtres, alors tout-puissants, aujourd'hui presque anéantis. Fidèle à sa parole, Jéhovah avait introduit son peuple dans la terre de promission : à ce peuple, maintenant, d'extirper de son sein les restes des nations vaincues et de mériter les divines bénédictions.

VI

L'AUTEL DU JOURDAIN

A. M. 2562 — A. C. 1439

Peu de temps après l'établissement des tribus dans le pays de Chanaan, les enfants d'Israël montrèrent par un fait éclatant combien tout le peuple, en deçà comme au delà du Jourdain, tenait à la gloire et au culte de Jéhovah, son Dieu.

L'ère des conquêtes ayant pris fin, Josué congédia les quarante mille guerriers des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, dont les familles habitaient au pays de Galaad, sur la terre orientale du Jourdain. Depuis sept ans ces braves avaient aidé leurs frères à s'emparer du pays de Chanaan : chargés du butin gagné dans les combats, ils allaient reprendre la route de leurs pays :

« Braves guerriers, leur dit Josué au moment des adieux, vous avez fidèlement exécuté les ordres donnés par Moïse, le serviteur de Dieu; vous m'avez obéi de point en point; vous n'avez pas cessé pendant ces longues années de guerre de marcher à la tête de nos troupes, ainsi que vous l'avait prescrit le Seigneur. Et maintenant que, grâce à la protection de notre Dieu, vos frères jouissent de la paix, retournez dans vos familles, dans cette terre que Moïse vous a assignée au delà du fleuve. Un dernier mot avant de nous séparer : étudiez attentivement et accomplissez parfaitement la loi que Moïse nous a prescrite;

aimez le Seigneur votre Dieu, marchez dans les voies qu'il a tracées, observez ses commandements, attachez-vous à lui et servez-le de toute votre âme et de tout votre cœur. »

Il les bénit alors, en ajoutant : « Vous allez entrer dans vos demeures, chargés de biens et de richesses, d'or et d'argent, de fer et d'acier, de vêtements de toute sorte : allez, et partagez avec vos frères ce butin enlevé à l'ennemi. ».

Les guerriers de Ruben, de Gad et de Manassé se mirent en route pour le pays de Galaad. Au souvenir de leurs victoires, à la pensée de revoir leurs familles dont ils étaient depuis longtemps séparés, leur cœur tressaillait de joie; mais, à mesure qu'ils approchaient du Jourdain, des pensées tristes envahirent leur âme. Ils se disaient que ce fleuve deviendrait peut-être à la longue une barrière insurmontable entre eux et leurs frères du pays de Chanaan. Ceux-ci finiraient par les considérer comme des étrangers, n'ayant aucun titre à porter le nom d'enfants d'Abraham et de peuple de Jéhovah. Pour prévenir cette fatale division, ils résolurent d'ériger sur les bords du Jourdain, dans le pays de Chanaan, un immense autel comme un monument authentique qui attesterait aux générations futures l'union des douze tribus dans l'adoration d'un seul et même Dieu. Ce travail achevé, ils passèrent le Jourdain et rentrèrent dans leurs foyers.

Mais cet autel, élevé dans d'excellentes intentions par les tribus transjordaniques, devint pour celles de Chanaan un objet de scandale. On se demandait quelle était la raison de ce monument. L'avait-on dressé en l'honneur des dieux des nations? Dans ce cas, les enfants de Ruben et de Gad se rendaient coupables d'une criminelle apostasie. Était-ce un autel destiné à recevoir des sacrifices en l'honneur de Jéhovah? Alors leurs frères contrevenaient à la loi de Moïse qui défendait d'offrir des victimes ailleurs que sur l'autel placé dans l'enceinte du tabernacle. De toute manière, cet acte paraissait un sacrilège qui réclamait une expiation, et parce que un pareil crime pouvait attirer de grands châ-

timents sur tous les enfants d'Israël, les guerriers de Chanaan se rassemblèrent en foule à Silo, demandant à combattre contre les prévaricateurs.

Cependant, avant d'en venir aux mains, il fut convenu qu'une députation composée du chef de chaque tribu, ayant à leur tête Phinées, fils du grand-prêtre Éléazar, se rendrait au pays de Galaad, avec mission d'interpeller les tribus suspectes sur l'acte qui mettait tout le pays en émoi. Les députés firent entendre aux représentants de Ruben et de Gad des paroles sévères :

« Voici, dirent-ils, le message dont nous sommes chargés près de vous par le peuple de Dieu. Que signifie la transgression dont vous vous êtes rendus coupables, et pourquoi avez-vous abandonné le Seigneur notre Dieu jusqu'à bâtir un autel sacrilège, et répudier ainsi le culte du Très-Haut? N'était-ce point assez du péché de Béelphégor, que tant de nos pères ont payé de leur vie, et dont la tache reste sur nous comme une éternelle flétrissure? Aujourd'hui vous trahissez Dieu, et demain sa colère retombera sur tout Israël. Si vous considérez votre pays sans autel comme une terre profane, alors passez le Jourdain, et venez habiter avec nous près du tabernacle du Seigneur; mais ne vous séparez pas de nous et de Jéhovah en élevant autel contre autel. Souvenez-vous d'Achan, le fils de Zaré ; il viola le commandement du Seigneur, et la punition de son crime atteignit tout le peuple. Il n'y eut qu'un coupable, mais, hélas! combien de victimes!... »

A ces reproches immérités, bien qu'inspirés par un zèle brûlant, les trois tribus répondirent en protestant de leur innocence et de la pureté de leurs intentions :

« Dieu sait, dirent-ils, et nos frères d'Israël comprendront parfaitement les motifs qui nous ont fait agir. Si nous avons élevé cet autel dans le dessein d'apostasier, que Jéhovah nous châtie et nous abandonne ; si nous avons conçu la pensée d'y offrir des holocaustes et des victimes, qu'il

lise au fond de nos cœurs et nous juge sans pitié. Mais non : notre unique but, en élevant ce monument, a été de créer un signe d'union entre vos fils et les nôtres. Un jour vos descendants diront à ceux qui sont issus de nous : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et le Dieu d'Israël ? Fils de Ruben, de Gad et de Manassé, Jéhovah a pris soin de placer le Jourdain entre vous et nous comme une ligne de séparation pour marquer que vous n'avez aucun droit à son héritage. » Et cela suffira pour que nos fils perdent la crainte de Dieu et se détournent de son service. C'est pour obvier à ce malheur que nous avons élevé l'autel du Jourdain. Jamais nous n'avons eu l'intention d'y offrir des sacrifices, mais simplement de le présenter aux âges futurs comme un témoin de notre attachement à Jéhovah et de notre droit d'offrir à Silo, comme les autres tribus d'Israël, nos holocaustes et nos victimes. Si jamais vos fils s'avisaient de ne pas considérer les tribus de Galaad comme le vrai peuple de Dieu, celles-ci pourront répondre : L'autel du Jourdain, élevé par nos pères en témoignage de notre union proteste contre vous. Donc, loin de nous la criminelle pensée d'abandonner Jéhovah notre Dieu ou de prétendre offrir des victimes ailleurs que sur l'autel, et devant son tabernacle. »

En écoutant cette justification si loyale et si complète, Phinées et les autres députés d'Israël témoignèrent aux tribus d'au-delà du Jourdain la satisfaction la plus vive.

De retour au pays de Chanaan, ils rapportèrent à la grande joie de tous, ce qu'ils avaient vu et entendu. Il ne fut plus question de s'armer ni de combattre, mais toutes les voix s'unirent pour louer le Seigneur. Quant aux enfants de Ruben, de Gad et de Manassé, ils appelèrent l'autel du Jourdain l'autel du Témoignage, destiné à prouver à tous que le Dieu de Chanaan était aussi le Dieu de Galaad.

VII

MORT DE JOSUÉ

A. M. 2570 — A. C. 1431

Israël resta fidèle à Dieu aussi longtemps que Josué, l'homme de Jéhovah, vécut au milieu de son peuple, rappelant à tous la loi de Moïse et les bienfaits du Seigneur. Cette période, d'environ dix années, consolida la paix, fruit de tant de batailles. A l'intérieur comme à l'extérieur, les peuples vaincus subirent sans remuer leur déchéance, ce qui permit aux tribus de partager le sol entre les familles, et de prendre pied dans leur nouvelle patrie.

Toutefois Josué, chargé de jours, ne voyait pas sans inquiétude arriver le moment où il devrait se séparer de ce peuple, dont il connaissait l'inconstance et le penchant à l'idolâtrie. Pleins de zèle aujourd'hui pour le culte de Jéhovah, ne se laisseraient-ils point bientôt entraîner et fasciner par les faux dieux des Chananéens, au milieu desquels ils étaient forcés d'habiter.

Sous l'impression de cette crainte, l'homme de Dieu convoqua de nouveau une assemblée générale de la nation, les anciens, les princes des tribus, les chefs de l'armée, les magistrats, et leur adressa ce discours :

« Mes frères, mon âge très avancé m'avertit que bientôt il faudra nous séparer. Surtout n'oubliez jamais comment le Seigneur a combattu pour vous ni comment il a traité les nations idolâtres pour vous établir en leur lieu

et place, sur cette terre bénie de Chanaan. Sans doute, un grand nombre de ces idolâtres existe encore, mais le Seigneur votre Dieu les exterminera jusqu'au dernier et vous laissera la tranquille possession du sol, à la condition que vous accomplissiez avec courage et fidélité, sans vous en écarter jamais, toutes les ordonnances prescrites au livre de la Loi.

« Vous devez vivre au milieu des peuples idolâtres : gardez-vous de jurer au nom de leurs dieux ou de leur offrir vos adorations, mais attachez-vous inviolablement à Jéhovah, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Soyez sûrs que, si vous êtes fidèles, Dieu balaiera ces peuples, si nombreux, si puissants qu'ils soient; nul ne pourra vous résister; un de vos guerriers suffira pour en mettre mille en fuite, parce que Jéhovah selon sa promesse, vous aidera de son bras puissant.

Rappelez-vous seulement que sa protection dépend de votre conduite à son égard. Si vous vous égarez jusqu'à participer aux superstitions des idolâtres, jusqu'à contracter des alliances avec eux, ou des mariages que la loi réprouve, Dieu les laissera subsister au milieu des tribus, comme un piège toujours tendu sous vos pieds, une épine dans vos yeux, un fouet qui vous déchirera la chair, et cela jusqu'au jour où il vous chassera de cette terre bénie que vous tenez de sa libéralité.

« Me voici près du terme vers lequel s'achemine tout homme ici-bas : écoutez-moi donc et persuadez-vous bien que, de toutes les paroles de Dieu, aucune ne restera sans effet. De même qu'il a exécuté ses promesses, il exécutera ses menaces, si, courbés devant les dieux étrangers, vous rompez le pacte conclu avec lui. Prompte et terrible, sa colère éclatera contre vous, et son bras vengeur vous chassera de cette terre de bénédiction. »

Les paroles de Josué firent une profonde impression sur le peuple, et néanmoins le saint vieillard resta jusqu'à la mort sous le poids de ses préoccupations. Quand il sentit

que son dernier jour approchait, il voulut une fois encore conjurer son peuple de ne pas s'exposer par ses infidélités aux vengeances du Seigneur. Afin de frapper davantage les esprits, il convoqua une nouvelle assemblée générale à Sichem, devant ces montagnes d'Hébal et de Garizim, sur lesquelles avaient retenti naguère les bénédictions et les malédictions de Jéhovah. Sichem leur rappelait aussi le patriarche Jacob, leur père. Dans un champ voisin, le champ acheté du fils d'Hémor et donné ensuite à Joseph, on venait d'ensevelir les ossements du sauveur de l'Égypte, selon la recommandation intimée à ses fils sur son lit de mort. Plein de ces touchants souvenirs, en présence de l'Arche sainte amenée de Silo, l'homme de Dieu rappela aux Israélites toute leur histoire, comment Jéhovah tira Abraham de la Mésopotamie pour l'introduire dans le pays de Chanaan, comment et par quels miracles il arracha son peuple de l'Égypte pour le conduire dans le désert, et du désert dans la terre de promission, en foulant aux pieds les idolâtres. S'adressant ensuite à la foule du peuple, aux anciens, aux princes, aux magistrats qui l'entouraient, le saint vieillard s'écria :

« Jéhovah vous a fait entrer dans une terre que vous n'aviez point cultivée, dans des maisons que vous n'aviez point édifiées, au milieu de vignes et d'oliviers que vous n'aviez point plantés : servez-le donc sincèrement et de tout cœur, et rejetez loin de vous ces faux dieux devant qui se prosternaient vos pères en Mésopotamie et en Égypte. Si cependant le service du Seigneur vous paraît trop onéreux, vous êtes libres de vous courber, comme vos ancêtres, devant les dieux de la Mésopotamie, ou encore devant les idoles des Amorrhéens, au sein desquels vous vivez. Vous avez le choix : moi et les miens, je vous le déclare, nous servirons Jéhovah jusqu'au dernier jour de notre vie. »

A cette supposition que le peuple aurait pu préférer à Jéhovah des dieux étrangers, l'assemblée entière se récria :

« Loin de nous, disaient-ils, cette abominable pensée ! Jéhovah nous a délivrés de l'Égypte où nous étions esclaves, il a multiplié les prodiges sur la route que nous avons parcourue ; il a chassé les Amorrhéens pour nous mettre en possession de ce pays, et nous l'abandonnerions ! Jéhovah, c'est notre Dieu : nous le servirons toujours.

— Non, non, continua Josué afin d'exciter de nouvelles et plus vives protestations, vous n'aurez ni assez de courage ni assez de constance pour servir le Seigneur votre Dieu, ce Dieu très saint, ce Dieu jaloux qui ne tolère ni faute grave, ni légère infidélité. Vous l'abandonnerez pour vous livrer au culte des idoles, et ce Dieu, qui vous a comblés de ses faveurs, se verra forcé de se tourner contre vous de vous châtier et de vous détruire.

— Jamais, jamais cela n'arrivera, répondit la foule au comble de l'émotion, toujours nous servirons le Seigneur !

— Eh bien, reprit l'homme de Dieu, vous êtes tous témoins de l'engagement solennel que vous prenez aujourd'hui de vous attacher au service de votre Dieu.

— Nous sommes tous témoins de notre engagement : nous jurons de servir le Seigneur et de pratiquer ses commandements. »

Ayant ainsi préparé les esprits, Josué lut au peuple les préceptes de la Loi, et ensuite renouvela le pacte d'alliance avec le Seigneur. Puis il consigna lui-même dans le Livre sacré les actes de cette dernière assemblée. Afin d'en conserver à jamais le souvenir, il fit placer auprès d'un chêne une pierre commémorative de ce grand évènement.

« Ce monument, dit-il, témoin de votre solennelle promesse, déposera contre vous le jour où vous serez tentés de violer la parole donnée au Seigneur. »

L'homme de Dieu avait achevé sa mission. Cette scène fut la scène des adieux à son peuple. Peu après il mourut, âgé de cent dix ans. On l'enterra dans la ville de Thamnat-Saraa, don national de son peuple. C'est là, sur le mont Éphraïm, au nord du mont Gaas, que repose Josué, le sau-

veur d'Israël. Son nom glorieux restera vivant dans toutes les mémoires, parce qu'en introduisant les fils d'Abraham dans la terre promise, il a été la figure du vrai Sauveur, de celui qui, terrassant un ennemi plus terrible que le Chananéen, introduit les âmes fidèles dans la véritable patrie.

LIVRE SEPTIÈME

LES JUGES LIBÉRATEURS

GÉDÉON ET SAMSOM

I

PRÉVARICATION D'ISRAEL

A. M. 2585 — A. C. 1416.

Quand Josué descendit dans le tombeau, les tribus victorieuses se trouvaient dispersées au milieu des peuples idolâtres sur le territoire desquels chacune d'elles s'était établie. Au midi, les cinq princes ou satrapes philistins occupaient encore les villes situées le long de la grande mer; au centre, les Héthéens, les Amorrhéens, les Jébuséens, avaient conservé certaines places fortes sur les montagnes et dominaient dans la plaine; au nord, sur les pentes de l'Hermon et du Liban, Chananéens et Sidoniens se mêlaient partout aux Israélites. Dieu avait laissé subsister ces débris des nations vouées à l'anathème, d'abord pour exercer au métier de la guerre ceux de ses fils qui n'avaient point porté les armes au temps de la conquête, ensuite pour châtier ces héritiers des conquérants, s'ils refusaient de se soumettre aux préceptes de la Loi.

Aussi longtemps que vécut la génération contemporaine

de Josué, les ordres divins relativement aux nations étrangères furent littéralement exécutés. Après sa mort, les tribus consultèrent aussitôt le Seigneur sur le choix du nouveau chef qui devait les conduire au combat contre les restes des Chananéens : il leur fut répondu que Juda prendrait l'initiative des nouvelles luttes. Sans perdre un instant, la tribu de Juda s'unit à celle de Siméon pour attaquer les Chananéens et les Phérézéens, leur tua dix mille hommes près de Bézec, et s'empara de leur roi, le cruel Adonibézec. Pendant qu'on lui coupait les extrémités des mains et des pieds il s'écria : « Ainsi j'ai mutilé soixante-dix chefs de peuples, puis je les ai condamnés à ramasser sous ma table les restes de mes festins. Dieu me traite comme j'ai traité les autres. » Il mourut à Jérusalem, où l'entraînèrent les vainqueurs. Assiégée à son tour, cette ville fut prise et livrée aux flammes; mais ni les guerriers de Juda, ni plus tard ceux de Benjamin, ne purent déloger les Jébuséens de la forteresse de Sion.

Après une battue générale contre les Chananéens des plaines et des montagnes, la tribu de Juda tourna ses armes, sous le commandement de Caleb, contre ceux d'Hébron et de Dabir; puis contre Séphaat, qui prit ensuite le nom d'Horma, c'est-à-dire *anathème*, parce qu'on y exécuta ponctuellement la sentence du Seigneur à l'égard des villes maudites; enfin contre Gaza, Ascalon et Accaron sur le territoire des Philistins. Ces villes prises et les montagnes voisines occupées, les hommes de Juda durent renoncer pour le moment à exterminer les habitants de la vallée protégés par leurs nombreux chariots de fer.

Les fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, imitèrent leurs frères de Juda. Dans leurs luttes contre les idolâtres de leur pays, ils perdaient du temps au siège de Luza, quand un jour ils aperçurent un habitant de cette ville qui venait d'en sortir par une issue cachée. « Fais-nous connaître, lui dirent-ils en mettant la main sur lui, le moyen de pénétrer dans la cité, et nous te ferons grâce de vie. » Le prisonnier

obéit, et tous les habitants de Luza furent passés au fil de l'épée.

Malheureusement, à mesure que disparaissaient les anciens, les engagements pris avec le Seigneur s'effaçaient des mémoires. L'idolâtrie excitait moins d'horreur, les idolâtres moin d'aversion. Sans faire alliance avec les Chananéens voués à l'anathème, on les tolérait au sein des tribus. Au lieu de faire le siège des villes, on trouva plus facile et plus utile de les rendre tributaires. Ainsi en usèrent durant de longues années, au mépris d'ordonnances tant de fois renouvelées, les tribus d'Éphraïm et de Manassé, de Zabulon et de Nephtali, de Dan et d'Aser, ce qui naturellement excita contre elles la colère du Seigneur.

Un jour l'ange de Dieu qui autrefois, dans le camp de Galgala, avait encouragé Josué à entreprendre la conquête de la terre promise, apparut aux enfants d'Israël et leur tint ce langage, au nom de Jéhovah : « Je vous ai tirés de l'Égypte pour vous introduire dans le pays que vous habitez; j'ai promis de ne jamais rompre le pacte d'alliance conclu avec Israël, à condition que vous ne traiteriez point avec les idolâtres, mais qu'au contraire vous renverseriez leurs autels. Parce que vous avez méprisé la foi jurée, ces peuples, que j'ai laissés subsister pour éprouver votre fidélité, deviendront vos implacables ennemis, et leurs dieux causeront votre ruine. » A ces paroles de l'ange, les enfants d'Israël, repentants de leur faute, se mirent à verser des larmes et à pousser de tels cris de douleur que le lieu de l'apparition fut appelé le *Champ des pleurs*. De plus, ils immolèrent en cet endroit des victimes nombreuses pour calmer la colère de Jéhovah indignement outragé.

Mais à ces bonnes dispositions succédèrent peu à peu de sacrilèges prévarications. Les enfants d'Israël s'oublièrent, comme Josué l'avait prévu, jusqu'à répudier leur grand Dieu pour adorer les dieux des peuples vaincus. On vit les tribus d'Éphraïm et de Dan se signaler par de véritables apostasies.

Une femme de la montagne d'Éphraïm, désirant avoir son dieu tutélaire comme les Chananéens, donna trois cents sicles d'argent à un orfèvre pour lui fabriquer une idole. Superstitieux comme sa mère, son fils, nommé Michas, dressa un tabernacle dans sa maison pour y placer le nouveau dieu, se procura un éphod, et créa son fils prêtre de l'idole. Mais un lévite de ses parents, en train de voyager à la recherche d'une occupation quelconque, vint un jour lui demander l'hospitalité. « Soyez le bienvenu, lui répondit Michas, puisque vous n'avez pas d'emploi, vous resterez chez moi, je vous donnerai dix pièces d'argent chaque année, plus le vivre et le vêtement, et vous serez notre prêtre. Le lévite accepta, ce qui combla de joie le pauvre Michas : « Bénédiction de Dieu! dit-il, voilà que j'ai un prêtre de la maison de Lévi. »

Or, dans ce temps, la tribu de Dan, fort à l'étroit sur ses terres, cherchait à s'étendre. Cinq de ses plus vaillants guerriers, envoyés comme explorateurs dans les environs, arrivèrent par hasard chez Michas, et demandèrent au lévite ce qu'il faisait dans cette maison.

« Michas m'a pris à son service : je suis le prêtre de son dieu.

— Voudriez-vous consulter ce dieu pour savoir si nous réussirons dans notre entreprise.

— Allez en paix, dit le lévite, Dieu est avec vous. »

Les cinq explorateurs arrivèrent à Laïs, ville peuplée de Sidoniens. Paisibles et joyeux, riches pour la plupart, les habitants y vivaient à l'abri de toute crainte, loin de Sidon et de toute grande cité : c'était une proie facile à saisir. « Venez, dirent les explorateurs à ceux de leur tribu, nous avons trouvé une terre opulente et fertile, que nous n'aurons aucune peine à occuper. » Sous leur conduite, six cents hommes armés se dirigèrent vers Laïs. Arrivés près de la demeure de Michas, les cinq espions firent remarquer à la troupe que dans cette maison se trouvait une idole, un éphod et un prêtre. A l'instant les six cents hommes s'ins-

tallèrent devant la porte, pendant que leurs guides, pénétrant dans l'appartement du lévite sous prétexte de le saluer, firent main basse sur l'idole et l'éphod. Et comme le prêtre s'efforçait de retenir son trésor, il aperçut le bataillon qui stationnait au dehors, et lâcha prise en poussant force lamentations. « Pas un mot de plus, lui dirent les spoliateurs, viens avec nous, et sois notre prêtre. Ne vaut-il pas mieux pour toi faire les fonctions du culte dans une tribu que dans une famille ? »

Cette raison parut décisive au lévite, car il partit avec eux, emportant l'idole et l'éphod. Ils étaient déjà loin quand Michas, à la tête des hommes de sa maison, se mit à leur poursuite. Comme cette bande surexcitée poussait de grands cris derrière les Danites, ceux-ci se retournèrent pour demander raison de ce vacarme :

« Comment, dit Michas, vous me volez mes dieux, vous emmenez mon prêtre, sans compter mes bestiaux que vous chassez devant vous, et vous me demandez ce que je veux?

— Tu feras bien de te taire, lui répondirent les fils de Dan, autrement nos hommes vont se laisser aller à leur emportement, et il t'arrivera malheur, à toi et aux tiens. »

N'étant pas le plus fort, Michas suivit ce conseil et retourna dans sa maison. Quant aux Danites, ils arrivèrent à Laïs qu'ils livrèrent aux flammes, après en avoir massacré tous les habitants. Sur les ruines, ils bâtirent une autre cité qu'ils appelèrent Dan, du nom de leur père. Ils y placèrent leur idole sous la garde du lévite, et l'honorèrent aussi longtemps que le tabernacle resta fixé dans la ville de Silo.

Comme les fils de Dan, les autres tribus se prosternèrent devant Baal, Astaroth, et les autres dieux des nations, et bientôt l'idolâtrie amena les vices les plus dégradants.

Un lévite d'Éphraïm avait épousé une femme de Bethléem qui, par suite d'un mécontentement, l'avait quitté pour re-

tourner dans sa famille. Il l'y suivit, se réconcilia avec elle, et tous deux reprirent le chemin de leur demeure. Comme ils traversaient la ville de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, un bon vieillard leur offrit l'hospitalité pour la nuit. Et voilà que les habitants, emportés par les passions les plus abjectes, s'emparèrent de la femme et l'accablèrent d'ignobles outrages jusqu'au matin. Le lendemain, on la trouva morte sur le seuil de la maison. Fou de colère et de désespoir, le lévite prit un glaive, découpa le cadavre en douze parts, et les envoya aux douze tribus d'Israël, en demandant vengeance du crime commis. Quatre cent mille hommes se réunirent à Silo de toutes les tribus d'Israel pour exiger des Benjamites qu'on livrât les coupables. Une guerre d'extermination s'ensuivit, dans laquelle la tribu de Benjamin faillit disparaître.

Il était temps que Jéhovah intervînt pour ramener à l'ordre les prévaricateurs. Dix fois sa justice les livra aux mains des nations voisines, qui les réduisirent en servitude ; dix fois sa miséricorde se laissa fléchir par leurs prières et leur envoya des libérateurs. De là l'histoire de ces hommes extraordinaires appelés les Juges d'Israël, en particulier de Gédéon et de Samson, qui, pendant quatre cents ans, étonnèrent le monde par une suite de prodigieux exploits.

II

DÉBORA LA PROPHÉTESSE

A. M. 2719. — A. C. 1282.

Vingt ans après la mort de Josué, Dieu suscita contre son peuple infidèle un monarque puissant, Chusan, roi de la Mésopotamie. Durant huit années, les Israélites furent tributaires, puis esclaves de ce tyran. Honteux d'une pareille déchéance, ils invoquèrent le secours de Jéhovah, qui chargea le brave Othoniel, fils de Caleb, de prendre les armes pour les délivrer. Animé de l'Esprit de Dieu, ce premier des Juges d'Israël lança une armée contre Chusan, et le défit, grâce à la protection du Seigneur. Après sa victoire, il gouverna Israël pendant quarante années d'une paix qui ne fut jamais troublée.

Plus tard, les fils d'Israël s'étant de nouveau révoltés contre le Seigneur, Églon, roi de Moab, de concert avec les Ammonites et les Amalécites, se chargea de l'expiation. Ayant traversé le Jourdain, il s'empara de Jéricho, la cité des Palmes, et réduisit les tribus en servitude. Dix-huit années durant, les fils de Jéhovah subirent cette humiliation, jusqu'à ce qu'enfin, touché de leurs supplications et de leur repentir, le Seigneur suscita pour les sauver le vaillant Aod, de la tribu de Benjamin.

Depuis leur esclavage, ils envoyaient chaque année une ambassade solennelle porter au roi Églon le tribut imposé par lui. Aod fut chargé par ses compatriotes de cette pénible mission. Avant de partir, il se fit une épée à deux

tranchants, dont la poignée n'était pas plus longue que la paume de la main. Cette arme soigneusement cachée sous ses vêtements, il passa le Jourdain avec ses compagnons, présenta au roi de Moab le tribut accoutumé, et reprit le chemin de Chanaan jusqu'à Galgala. En cet endroit s'élevaient les idoles qu'Eglon avait fait placer comme pour insulter au Dieu d'Israël. Aod se souvint de Josué et de l'Arche sainte si longtemps placée à l'entrée du pays comme pour en prendre possession. Indigné de voir les dieux des nations souiller cette terre des miracles, il laissa ses compagnons, et s'en revint au pays de Moab demander au roi une nouvelle audience. Introduit au milieu des courtisans qui entouraient Eglon, il lui dit sans aucun préambule :

« Roi, j'ai un secret à vous communiquer. »

D'un geste, Eglon congédia tous les assistants, conduisit Aod dans son appartement d'été, s'assit sur son trône, et fit signe à l'Israélite de parler :

« C'est un message de mon Dieu que je vous apporte », dit Aod.

Le roi se leva par respect pour le grand Dieu d'Israël. D'un mouvement plus rapide que l'éclair, Aod saisit son glaive et le lui plongea dans les entrailles avec tant de force que la poignée suivit le fer dans la blessure. Le roi, très corpulent et très lourd, tomba comme une masse sans pousser un cri. Laissant son arme enfoncée dans les chairs, Aod ferma très soigneusement les portes de la chambre, et s'enfuit par une issue opposée. Quand les serviteurs, ennuyés d'attendre la fin du mystérieux entretien, se décidèrent à pénétrer dans la chambre de leur maître, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre gisant dans une mare de sang.

Sans perdre de temps, Aod avait franchi Galgala. Arrivé sur les hauteurs, il fit sonner de la trompette pour rassembler les guerriers, et leur annonça la mort du persécuteur. « Suivez-moi, dit-il, Jéhovah livre les Moabites entre nos mains. » L'armée d'Israël, Aod en tête, descendit comme

un torrent jusqu'au Jourdain, dont elle occupa tous les gués. Par suite de cette manœuvre, les Moabites qui occupaient les campagnes de Jéricho et de Galgala ne purent rentrer dans leur pays pour porter secours à leurs frères, de sorte que les troupes ennemies furent battues en deçà comme au delà du fleuve. Dix mille hommes des plus braves et des plus vaillants restèrent sur les champs de bataille. Aucun de ceux qui avaient passé le Jourdain ne rentra dans sa patrie. Ainsi affranchi de Moab, Israël resta en paix pendant quatre-vingts ans. Les Philistins entreprirent bien de les soumettre, mais un nouveau juge, Samgar, en tua six cents avec un soc de charrue, ce qui leur ôta l'envie de tenter un nouveau coup de main.

Ce long repos enfanta comme toujours l'infidélité et, comme expiation, une servitude plus dure que les précédentes. Dieu livra son peuple aux mains de Jabin, roi d'Asor, et de son général Sisara. Fort de ses neuf cents chariots armés de faux, l'oppresseur tint les Israélites sous ses pieds pendant vingt ans. Or, à cette époque, la prophétesse Débora jugeait le peuple. Assise sous un palmier qui portait son nom, entre Rama et Béthel, elle recevait tous les enfants d'Israël et prononçait sur leurs différends. Sur l'ordre du Seigneur, qui cédait encore aux prières de son peuple, elle manda près d'elle Barac, de Nephtali :

« Jéhovah t'ordonne, lui dit-elle, de prendre avec toi dix mille guerriers de Zabulon et de Nephtali, et de les conduire sur le mont Thabor. Au torrent de Cison, il t'amènera Sisara, le chef des armées de Jabin, ses chariots de guerre et toutes ses troupes, pour les livrer entre tes mains.

— Si vous voulez m'accompagner, j'irai, répondit Barac; sinon, je n'en ferai rien.

— J'irai, reprit la prophétesse, mais cette fois on ne te fera pas honneur de la victoire : c'est aux mains d'une femme que sera livré Sisara. »

De concert avec Débora, Barac leva une armée de dix

mille hommes dans les tribus de Zabulon et de Nephtali, et gagna le mont Thabor. Suivi de ses six cents chariots de guerre et de ses nombreux bataillons, Sisara vint à sa rencontre jusqu'au torrent de Cison :

« Lève-toi, Barac, cria la prophétesse, voici le jour choisi par Dieu pour confondre tes ennemis ; Jéhovah lui-même sera ton guide. »

Descendant aussitôt du Thabor, Barac et ses dix mille hommes se jetèrent comme des furieux sur leurs adversaires qui, terrifiés par le Seigneur lui-même, reculèrent devant les glaives menaçants. Les soldats lâchèrent pied, les cavaliers lancèrent les chariots en arrière, Sisara lui-même, sautant en bas de son char, prit la fuite. Barac poursuivit l'armée en déroute jusqu'auprès d'Hasoreth, et en fit un horrible carnage.

Aux environs se trouvait la tente d'Haber le Cinéen, prosélyte de la loi, mais ami jusque-là du roi d'Asor. Dans sa course précipitée, Sisara cherchait partout un refuge pour s'abriter contre les vainqueurs, quand il vit venir au-devant de lui Jahel, la femme d'Haber :

« Entrez sous ma tente, Seigneur, lui dit-elle, et vous n'aurez plus rien à craindre.

— Donnez-moi un peu d'eau pour me rafraîchir, cria-t-il en entrant, car je meurs de soif. »

Jahel lui donna du lait ; puis il se coucha pour se reposer, et elle le couvrit de son manteau.

« Reste devant la porte, reprit le fugitif ; si l'on te demande s'il y a quelqu'un dans la tente, réponds qu'il n'y a personne. »

Brisé de fatigue, Sisara s'endormit d'un profond sommeil. Alors, d'une main saisissant une des chevilles de la tente et de l'autre un marteau, Jahel s'approcha du général sans faire le moindre bruit, lui posa le clou sur la tempe, et d'un coup de marteau bien appliqué l'enfonça à travers le crâne jusque dans le sol. Sisara passa ainsi, sans s'en apercevoir, de la nuit du sommeil à celle de la mort.

A ce moment arrivait Barac, à la piste de son ennemi. « Viens, dit Jahel, je te montrerai l'homme que tu cherches. » En voyant Sisara gisant par terre, la tête traversée d'un clou, il comprit la prédiction de Débora qu'une femme lui déroberait l'honneur de la victoire.

Une délivrance si évidemment miraculeuse excita dans toutes les tribus le plus vif enthousiasme. Débora la prophétesse chanta dans un hymne immortel le grand Dieu d'Israël et les braves, vainqueurs du roi d'Asor :

« Braves guerriers, vous qui avez généreusement exposé votre vie pour sauver votre peuple, bénissez le Seigneur. Et vous, ô rois, écoutez; princes, prêtez l'oreille; moi, Débora, je vais chanter un hymne au Dieu d'Israël.

« Seigneur, lorsque vous traversiez le pays d'Edom, la terre trembla, les cieux se fondirent en eau, les montagnes du Sinaï se liquéfièrent à votre aspect, mais voici d'autres merveilles : aux jours de Samgar, les routes étaient désertes; on ne cheminait plus que par des sentiers détournés; les forts avaient cessé de paraître en Israël, quand tout à coup surgit Débora, la mère du peuple. Jéhovah fait la guerre d'une manière nouvelle : lui-même renverse l'ennemi sans qu'il soit besoin de lance ou de bouclier.

« Honneur à Zabulon et à Nephtali, les vaillants qui ont affronté la mort dans les champs de Méromé! Les rois sont venus pour combattre, mais le ciel luttait contre eux. Le torrent de Cison a charrié leurs cadavres, les sabots de leurs chevaux sont tombés dans l'impétuosité de leur fuite.

« Bénie soit Jahel, la femme d'Haber le Cinéen! Elle a donné du lait à qui lui demandait de l'eau; de sa main gauche tenant un clou, et de l'autre le marteau des forgerons elle a frappé Sisara au front et lui a transpercé le crâne. Il tombe, il meurt, il gît inanimé sur la terre, et pendant ce temps sa mère, interrogeant l'horizon, murmure tristement : Pourquoi n'aperçoit-on pas son char, pourquoi les chevaux sont-ils si lents? — C'est que, répond une de ses femmes, il est occupé sans doute à partager les dépouilles

de l'ennemi, les colliers d'or, les vêtements précieux, les tissus de toutes couleurs!

« O Dieu d'Israël, qu'ainsi périssent tous tes ennemis, et que tes fils brillent comme le soleil dans la splendeur de ses premiers feux. »

La défaite humiliante du roi d'Asor termina cette troisième servitude. Bientôt les Israélites prirent l'offensive et anéantirent sa puissance, ce qui leur valut une paix de quarante années.

III

GÉDÉON. — LES TROIS CENTS BRAVES

A. M. 2759. — A. C. 1241.

La mort de Débora, la libératrice d'Israël, mit un terme à cette longue période de repos. Entraînés vers les idoles des Chananéens par les passions de leur cœur, et aussi par la crainte de ces dieux étrangers dont ils redoutaient la puissance, les Israélites mêlèrent encore une fois leurs criminelles superstitions au culte de Jéhovah. Ils espéraient sans doute que Dieu se lasserait de les punir, ou du moins ils étaient loin de s'attendre au cruel châtiment qu'il leur réservait.

Bien des années s'étaient écoulées depuis que Moïse avait écrasé les Madianites qui lui barraient le passage de la terre promise; mais les fils de ces vaincus, héritiers de leur haine, n'attendaient qu'une occasion, ou plutôt une permission divine, pour se venger des enfants d'Israël. Établis dans de vastes plaines à l'orient des Ammonites et des Moabites, ils prenaient à leur solde les brigands du désert, et ne craignaient pas de se lancer avec eux dans les expéditions les plus aventureuses. Après avoir battu les tribus de Galaad et franchi le Jourdain, ils se répandirent dans tout le pays de Chanaan, semant partout la dévastation et la mort. Pour ne pas tomber dans leurs mains, les Israélites furent réduits à se cacher dans les cavernes des montagnes ou les forteresses les mieux défendues, et d'y entasser tout ce qu'ils purent sauver de vivres et de provisions.

Au départ des Madianites, ils sortirent de leurs refuges pour ensemencer leurs terres, mais au printemps suivant les envahisseurs reparurent et plantèrent leurs tentes dans tout le pays jusqu'à Gaza. Bœufs et brebis, bestiaux de toute espèce, ils firent main basse sur tout ce qu'ils purent trouver, ne laissant aux Israélites absolument rien pour subsister. Leurs troupeaux de moutons, de bœufs, de chameaux, dispersés dans les champs comme des armées de sauterelles, dévoraient les moissons en herbe, de tribus en tribus jusqu'à ce que tout le pays fût dévasté. Sept années durant, les enfants de Jéhovah virent ainsi les enfants du désert inonder leur territoire, jusqu'à ce qu'enfin humiliés de leur abjection présente, tremblants à la pensée de l'avenir, ils se jetèrent aux pieds du Seigneur et implorèrent son secours contre les fils de Madian.

Émù de compassion non moins que d'indignation à la vue de ses fils inconstants et rebelles,Dieu leur envoya un prophète pour leur reprocher leur crime : « Voici la réponse du Seigneur, leur dit l'homme de Dieu : Je vous ai délivrés des Égyptiens et de tous les peuples ennemis dont vous aviez à souffrir. A votre arrivée dans ce pays, j'en ai chassé les habitants, et je vous ai livré leur territoire. Pour tant de bienfaits, je ne vous ai demandé qu'une chose, c'est-à-dire de ne pas vous prosterner devant les idoles des Amorrhéens, et vous m'avez abandonné pour adorer ces faux dieux! » Le prophète disparut, laissant les coupables sous l'impression de ces reproches mille fois mérités. Ils ne se découragèrent pas cependant, car si le Seigneur daignait leur envoyer un prophète, n'était-ce point avec l'intention de leur préparer un libérateur?

Or, à quelque temps de là, un jeune homme d'Ephra, de la tribu de Manassé, Gédéon, fils de Joas, dans la crainte d'une irruption prochaine des Madianites, battait et nettoyait son blé sur la pierre d'un pressoir, lorsqu'il aperçut un étranger d'un aspect vénérable, assis sous un chêne voisin, qui l'aborda et le salua en ces termes :

« Le Seigneur est avec toi, ô le plus brave des enfants d'Israël.

— Si le Seigneur est avec nous, répondit Gédéon, pourquoi sommes-nous accablés de tant de maux? Que deviennent ces merveilles tant de fois racontées par nos pères au sujet de la délivrance de l'Égypte? Ce même Dieu nous abandonne et nous livre aux Madianites. »

L'étranger arrêta sur lui un regard si doux et si majestueux à la fois qu'il se crut en présence d'un être supérieur, surtout quand de sa bouche sortit ce commandement :

« Va, je te communiquerai la force dont tu auras besoin pour délivrer Israël des mains de Madian. Sache que c'est moi qui t'envoie. »

Dieu seul, ou quelque personnage céleste envoyé par lui, pouvait parler de la sorte. Gédéon le comprit, mais le sentiment de sa faiblesse et de son impuissance protestait en lui contre une aussi redoutable mission :

« Moi! mon Seigneur, délivrer Israël des mains de Madian! s'écria-t-il; mais ma famille est la plus petite de Manassé, et je suis le dernier dans la famille de mon père!

— Je serai avec toi, répondit l'étranger, et tu triompheras de Madian aussi facilement que si tu luttais contre un seul adversaire.

— Si j'ai trouvé grâce devant vous, reprit Gédéon, faites-moi savoir par un signe quelconque si celui qui me parle est vraiment le Seigneur. Ne vous éloignez pas, je reviens à l'instant avec le sacrifice que je veux vous offrir.

— Je t'attendrai, lui dit l'étranger. »

Entrant aussitôt dans sa maison, Gédéon fit cuire un chevreau et des pains azymes, plaça les chairs dans une corbeille et le jus des chairs dans un vase, porta le tout sous le chêne et l'offrit au mystérieux inconnu.

« Prends les chairs ainsi que les pains azymes, lui dit celui-ci, mets-les sur cette pierre et verse le jus dessus. »

Gédéon obéit. A l'instant, l'étranger toucha de l'extré-

mité du bâton qu'il tenait en main, les chairs et les pains azymes, et de la pierre sortit une flamme qui dévora le sacrifice. Gédéon allait se prosterner devant son interlocuteur, mais il avait disparu.

« Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-il, j'ai vu l'ange du Seigneur face à face ! »

Ce n'était pas l'ange de Dieu, mais Dieu lui-même qui lui parlait. Comme les Israélites étaient dans la persuasion qu'on ne peut voir un être céleste sans mourir, la voix se fit de nouveau entendre pour le rassurer :

« Ne crains pas, disait-elle, tu ne mourras pas. La paix soit avec toi ! »

Remis de sa frayeur, Gédéon éleva sous le chêne témoin du sacrifice un autel qu'il appela l'*Autel de la Paix*, nom qu'il a conservé dans la suite.

Aucun des juges qui l'avaient précédé n'avait eu à remplir une aussi difficile mission. Il s'agissait autant de convertir les Israélites au vrai Dieu que de les arracher à la tyrannie de Madian. Ses compatriotes avaient presque tous fléchi le genou devant Baal ; son propre père, dépositaire de la fausse divinité d'Ephra, lui avait élevé un autel dans un bois qui lui était consacré. Aussi la nuit même qui suivit l'entretien avec le personnage inconnu, il réfléchissait à sa singulière vocation, quand il entendit de nouveau la voix du Seigneur :

« Lève-toi, disait la voix, détruis l'autel de Baal érigé par ton père, et coupe le bois qui l'entoure. Sur le rocher qui servit à ton sacrifice d'aujourd'hui dresse un autel à Jéhovah, et couvre-le d'un monceau de branches provenant du bois de l'idole. Tu immoleras sur ce bûcher un taureau choisi dans les troupeaux de ton père et un autre de sept ans pour l'expiation des péchés du peuple. »

Pour ne pas s'exposer aux fureurs de la multitude en opérant sous ses yeux ce travail de destruction, Gédéon prit cette nuit-là même dix hommes de sa maison, abattit avec eux l'autel de Baal et coupa le bois sacré. Le matin, quand

ses compatriotes virent en ruine le monument de leurs superstitions et l'autel nouvellement érigé, sur lequel déjà brûlait une victime, ils se demandaient les uns aux autres, la rage dans le cœur, qui pouvait être l'auteur d'un pareil forfait. Après bien des perquisitions, on reconnut que le coupable n'était autre que Gédéon. Vite, la foule s'ameuta devant la maison de Joas :

« Livre-nous ton fils, hurlait-on de toutes parts; qu'il meure celui dont la main scélérate a renversé l'autel de Baal et coupé son bois sacré.

Joas avait pu se laisser entraîner au culte de l'idole, mais il ne l'estimait pas assez pour lui sacrifier son fils.

— Qui vous a constitués les vengeurs de Baal, répondit-il aux Éphraïtes? S'il est Dieu qu'il se venge lui-même de l'audacieux qui n'a pas craint de renverser son autel. Celui qui se mesure avec un dieu, ne verra pas, soyez-en sûrs, le soleil de demain.

— Qu'il en soit ainsi ! crièrent ces fanatiques. Ton fils ne s'appellera plus Gédéon, mais Jérobaal, car dès ce jour il est dévoué aux vengeances de Baal. »

Heureusement Gédéon connaissait un autre Dieu assez puissant pour le protéger contre les menaces du faux dieu et de ses fanatiques partisans.

Comme les années précédentes, Madianites, Amalécites et autres peuples orientaux passèrent le Jourdain à la belle saison, et vinrent au nombre de cent trente-cinq mille, parquer leurs troupeaux dans la vallée de Jezraël. Mais Gédéon les y attendait. Par son ordre, des émissaires parcoururent les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephtali, invitant tous les guerriers à rejoindre le général choisi par Dieu pour combattre les Madianites. Trente-deux mille hommes répondirent à cet appel. Pour leur donner du courage, Gédéon s'écria devant toute l'armée : « Dieu d'Israël, si vous voulez selon votre promesse sauver la nation par la main de Gédéon, montrez-le par un signe de votre puissance. Que cette toison s'imprègne de rosée, pendant que

la terre autour d'elle restera parfaitement sèche. » On étendit la toison sur l'aire. Le lendemain, de grand matin, Gédéon trouva la toison si trempée d'eau qu'il en remplit toute une coupe. Partout ailleurs, il ne remarqua aucune trace d'humidité. » Seigneur, dit-il alors, pardonnez-moi si je vous demande d'opérer un miracle absolument contraire à celui-ci : que la toison reste sèche, pendant que toute la terre se couvrira de rosée. » La nuit suivante, la rosée pénétra le sol sans atteindre la toison : preuve manifeste que Dieu voulait combattre pour son peuple.

Dès lors Gédéon n'hésita plus à lancer ses trente-deux mille hommes contre des forces quatre fois supérieures aux siennes, et vint camper près de la fontaine d'Harad, en face d'une haute montagne qu'occupait l'armée ennemie. Il croyait par là faire un acte de hardiesse, quand, à sa grande surprise, Dieu lui dit : « Tes soldats sont trop nombreux pour que je livre en leurs mains les fils de Madian. Dans son fol orgueil, Israël ne manquerait pas d'attribuer la victoire à la force de son bras. Va et ordonne à tous les timides, à tous les craintifs, de retourner chez eux. » Gédéon transmit à l'armée les paroles du Seigneur, et vingt-deux mille hommes sortirent aussitôt des rangs. Il ne lui en resta plus que dix mille. « C'est trop encore, lui dit le Seigneur. Conduis tes dix mille hommes sur le bord du ruisseau : là je t'indiquerai ceux qui doivent t'accompagner et ceux qu'il faut congédier. » Les troupes s'approchèrent du ruisseau qui coulait de la fontaine d'Harad. C'était vers le soir ; elles avaient marché une partie du jour ; on mourait de soif. « De tes soldats, dit le Seigneur, les uns fléchiront le genou pour se désaltérer à leur aise ; les autres, en passant, puiseront de l'eau dans le creux de leur main pour la porter à leurs lèvres : renvoie les premiers et garde les autres. Avec ceux-là, je battrai Madian. »

Trois cents seulement se contentèrent d'humecter leurs lèvres avec quelques gouttes d'eau puisées dans le creux de la main. Selon l'ordre formel de Jéhovah, Gédéon renvoya

tous les autres, et vint s'établir avec ses trois cents hommes sur une hauteur qui dominait le camp des Madianites. Cette nuit-là même, le Seigneur lui dit : « Descends dans le camp de Madian, que je vais livrer dans tes mains. Si tu crains d'y aller seul, prends avec toi Phara, ton serviteur. Les paroles que tu entendras raffermiront ton courage, et tu marcheras à l'ennemi sans crainte. » Gédéon descendit avec son serviteur dans la partie du camp occupée par les sentinelles madianites. De l'endroit où il se tenait caché, il distinguait confusément d'innombrables bataillons dispersés dans la vallée, quand tout à coup un des gardes se mit à raconter un songe qui l'avait frappé :

« J'ai vu, disait le soldat à son compagnon, j'ai vu pendant mon sommeil un pain d'orge cuit sous la cendre qui roulait de la colline dans le camp de Madian jusqu'à la tente du chef, laquelle s'ébranla et tomba par terre.

— C'est l'épée de Gédéon, répondit l'interlocuteur. Le Dieu d'Israël va livrer à nos ennemis Madian et ses bataillons. »

Ce songe et l'interprétation qu'en donna le Madianite animèrent Gédéon d'une confiance sans bornes dans le Seigneur. De retour au camp d'Israël, il dit à ses soldats : « En avant, voici l'heure où Dieu va nous livrer Madian. » Divisant alors en trois bandes ses trois cents guerriers, il leur commanda de prendre d'une main la trompette, et de l'autre un vase dans lequel se trouvait un flambeau allumé. « Suivez-moi, leur dit-il ensuite, et faites ce que vous me verrez faire. Quand je sonnerai de la trompette, sonnez également tout autour du camp de Madian, et poussez le cri de guerre : Jéhovah et Gédéon ! »

Il était minuit : on venait de relever les sentinelles pour la seconde garde, l'armée ennemie était ensevelie dans un sommeil profond, quand soudain, au signal donné par Gédéon, les trois cents trompettes résonnent autour du camp, les Israélites brisent leurs vases avec fracas, et, tenant leurs lampes allumées de la main gauche, continuent à sonner

de la trompette, puis à crier de toutes leurs forces : « Le glaive de Jéhovah et de Gédéon! »

Réveillés en sursaut par le bruit prolongé de ces trompettes, éperdus à la vue de ces flambeaux allumés autour d'eux, les Madianites se crurent cernés par une multitude d'ennemis. Une épouvantable panique s'empara des troupes qui se mirent à fuir en poussant des hurlements affreux. Les trompettes stridentes sonnaient toujours, les cris de : Jéhovah et Gédéon! retentissaient de tous côtés comme des coups de tonnerre. Fous de terreurs, les Madianites se précipitèrent dans l'ombre les uns contre les autres, et s'égorgèrent sans se reconnaître dans une lutte atroce où chacun frappait au hasard et sans pitié pour sauver sa propre vie.

Quand le jour parut, les cadavres couvraient la vallée de Jezraël. Les fuyards se précipitaient dans la direction du fleuve, poursuivis à outrance par les guerriers de Manassé, d'Aser et de Nephtali. Pour leur couper la retraite, Gédéon avait chargé la tribu d'Ephraïm d'occuper tous les gués du Jourdain depuis Azor jusqu'à Bethbéra. Pris comme dans un piège, les Madianites perdirent en cette journée cent vingt mille hommes, entre autres deux de leurs principaux chefs, Oreb et Zeb.

Quinze mille cependant avaient réussi à passer le fleuve sous la conduite de deux autres chefs, Zebée et Salmana. Après avoir rapidement traversé les tribus transjordaniques, ces deux princes avaient campé les débris de leur armée dans les déserts qui s'étendent à l'orient de Nobé. Ils s'y croyaient en pleine sécurité, lorsqu'au milieu d'un flot de poussière ils virent accourir Gédéon et ses trois cents braves. Surpris et terrifiés, ils s'enfuirent en toute hâte, mais Gédéon s'acharna sur leurs traces, mit en déroute ces derniers restes des bataillons madianites, et finit par s'emparer des deux chefs.

Dans les récentes incursions, Zebée et Salmana s'étaient montrés particulièrement cruels à l'égard des Israélites. Des frères de Gédéon avaient disparu, égorgés, disait-on, par

l'ordre des deux princes. Voulant savoir la vérité, Gédéon leur posa cette question :

« Vous avez massacré des Israélites sur le mont Thabor : à qui ressemblaient-ils?

— A toi, répondirent les prisonniers et l'on aurait pu prendre chacun d'eux pour autant de fils de rois.

— C'étaient mes frères, reprit Gédéon. J'en prends Dieu à témoin. Je vous eusse sauvé la vie, si vous aviez épargné la leur. Enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Sether, son fils aîné, frappe de ton glaive ces infâmes meurtriers. »

Mais Séthor hésitait à lever son épée contre les deux princes de Madian.

« Frappe-nous toi-même, s'écrièrent-ils : il faut un homme de ta force pour de tels coups. »

Un instant après, ils tombaient tous deux sous le glaive de Gédéon. Alors pour récompenser leur vaillant chef comme pour se préserver de nouveaux envahissements, les enfants d'Israël résolurent de lui conférer la dignité royale.

« Règne sur nous, lui dirent-ils, toi et ton fils, et les fils de tes fils.

— Non, répondit noblement le héros, je ne porterai point la couronne, ni moi ni mes fils. Votre roi, c'est Jéhovah. »

Et pour toute récompense, il demanda les colliers d'or, les robes de pourpre, les tissus précieux enlevés aux rois de Madian. De tous ces ornements il fit confectionner un éphod pour le grand prêtre, qui resta dans la ville d'Ephra comme souvenir des exploits de Gédéon.

Madian ne se releva point de cette humiliation. Pendant les quarante années du gouvernement de Gédéon, la paix ne fut plus troublée. Ce grand homme, honoré de tous comme le sauveur de son peuple, mourut dans un âge avancé, laissant une postérité nombreuse. Ses fils le déposèrent dans le sépulcre de Joas, son père, à Ephra, sa ville natale.

IV

LE VŒU DE JEPHTÉ

A. M. 2817. — A. C. 1184.

A peine les Israélites eurent-ils perdu le zélé restaurateur de leur sainte religion, qu'ils se prosternèrent de nouveau devant Baal, relevèrent ses autels, et ne craignirent pas de revêtir ses prêtres de l'éphod destiné par Gédéon au pontife de Jéhovah. Loin de tenir compte à ses enfants de l'immense bienfait dont ils étaient redevables à leur père, ils les laissèrent tomber sous les coups du fratricide Abimélech.

Cet intrigant appartenait par son père Gédéon à la demi-tribu de Manassé, et par sa mère, une Sichimite, à l'orgueilleuse tribu d'Éphraïm. Profitant des rivalités qui existaient entre ces deux tribus sœurs, il entreprit de se faire donner la couronne que Gédéon n'avait pas voulu poser sur sa tête.

A son instigation, ses parents de Sichem le choisirent pour roi, et pour couper court à toute compétition dans l'avenir, il fit égorger tous ses frères, excepté le plus jeune, Joatham, qui parvint à s'échapper.

Quelque temps après, le pauvre fugitif, qu'on croyait mort, apparut sur le mont Garizim aux Sichimites et prophétisa, dans un apologue inspiré, les châtiments qui allaient fondre sur eux et sur Abimélech.

« Un jour, leur dit-il, les arbres de la forêt, décidés à se donner un roi, demandèrent à l'olivier de régner sur

eux. — Je ne puis, répondit l'olivier, abandonner mon huile dont les hommes et les dieux font usage pour régner sur vous. Ils offrirent alors la royauté au figuier : — Je ne puis, dit celui-ci, renoncer à la suavité de mes fruits pour me mettre à votre tête. Ils s'adressèrent à la vigne : — Je ne puis, dit celle-ci, renoncer à produire le vin qui réjouit Dieu et les hommes, pour l'honneur de vous commander. Ennuyés de tous ces refus, les arbres offrirent la royauté au buisson, qui s'empressa d'accepter : — Vous vous reposerez sous mon ombre, dit-il; mais si jamais vous me refusez obéissance, un feu sortira de mon sein qui dévorera jusqu'aux cèdres du Liban.

« Hommes de Sichem, ajouta Joatham, vous, les meurtriers des fils de Gédéon, les serviteurs et sujets du fratricide, Abiméleech sera pour vous un feu dévorant, et de Sichem sortira la flamme qui dévorera votre Abiméléch. »

Cette sinistre prophétie ne tarda pas à se réaliser. Durant trois années d'une insupportable tyrannie, Abimélech se rendit tellement odieux aux Sichimites, qu'ils finirent par prendre les armes contre lui. Le tyran se défendit en véritable furieux, battit les révoltés en différentes rencontres, incendia plusieurs de leurs cités, et vint enfin mettre le siège devant Thébès, qui avait aussi pris parti contre lui. C'est là que l'attendait la vengeance de Dieu. Renfermés dans une tour très élevée, les habitants lançaient contre ses soldats toutes sortes de projectiles. Outré de colère, Abimélech s'approcha de la porte de la tour et essaya d'y mettre le feu, mais une femme l'aperçut du haut de la plate-forme, et lui jeta un fragment de meule qui l'atteignit à la tête et lui brisa le crâne.

Cette guerre civile qui leur coûta des flots de sang, n'ayant point converti ses fils rebelles, Jéhovah les livra aux Ammonites qui pendant dix-huit ans, en deçà comme au delà du Jourdain, dévastèrent les tribus. Dans l'excès de ses maux, Israël se ressouvint alors du Seigneur.

« Nous avons péché contre vous, criaient-ils avec larmes, nous avons abandonné notre Dieu pour servir de vaines idoles.

— Bien des fois, répondit le Seigneur, je vous ai tirés des mains de vos oppresseurs, et vous m'avez toujours abandonné pour courir après des dieux étrangers. Je refuse donc de vous secourir aujourd'hui : vous vous êtes fait de nouveaux dieux, demandez-leur de vous délivrer.

— Il est vrai que nous avons beaucoup péché, répliquèrent-ils, punissez-nous comme il vous plaira, mais sauvez-nous des fils d'Ammon. »

Et pour montrer la sincérité de leur conversion, ils jetèrent hors du pays toutes les images des dieux étrangers, et rétablirent solennellement le culte de Jéhovah. Touché de leur repentir, Dieu leur fit espérer enfin qu'il aurait pitié de leur misère.

Au retour du printemps, des acclamations sauvages annoncèrent aux tribus de Galaad une nouvelle invasion des fils d'Ammon ; mais les chefs des tribus, assemblés à Masphat, décidèrent qu'on attaquerait les envahisseurs sous la conduite du premier Israélite assez courageux pour prendre l'offensive. Or, en ce temps vivait en Galaad un brave guerrier, nommé Jephté, chassé par ses frères de la maison paternelle à cause de l'illégitimité de sa naissance. Exilé dans la terre de Tob, sur les confins de la Syrie, entouré de proscrits et de vagabonds, Jephté se mit à leur tête et se distingua par de tels actes de vaillance que les anciens de Galaad lui proposèrent de diriger la guerre contre les Ammonites.

« Vous m'avez laissé bannir de la maison de mon père, répondit Jephté, et maintenant vous me rappelez parce que vous avez besoin de moi !

— Nous te demandons, dirent-ils, de venir avec nous combattre les fils d'Ammon, et tu seras le chef de tous ceux qui habitent en Galaad.

— Si vraiment je combats les fils d'Ammon, et si le Sei-

gneur les livre entre mes mains, vous me constituerez votre chef?

— Nous le jurons devant Dieu! »

Sur cette assurance, Jephté suivit les anciens à Masphat, où l'armée l'acclama comme son général. Aussitôt il envoya des émissaires au roi d'Ammon pour lui demander de quel droit il se permettait d'envahir et de ravager le territoire d'Israël.

« Vos pères en venant d'Égypte, répondit le roi d'Ammon, se sont emparés de notre pays depuis l'Arnon jusqu'au Jourdain : rendez-nous notre bien, et nous ferons la paix. »

Jephté répondit à cette insolence par le message suivant :

« Israël ne s'est approprié aucune parcelle des terres de Moab ou d'Ammon. Au sortir de l'Égypte, après avoir traversé la mer Rouge, nos pères arrivèrent à Cadès, longèrent les frontières d'Edom et de Moab, et vinrent camper au delà de l'Arnon, où le roi des Amorrhéens, Sehon, voulut les combattre. Jéhovah le livra, lui et son armée, aux mains d'Israël, ce qui nous rendit maîtres de tout le pays, de l'Arnon au Jourdain. Jéhovah a détruit l'Amorrhéen pour nous donner son territoire, et vous le réclamez comme votre propriété? Ce que possède votre dieu Chamos, vous appartient légitimement : de même les biens acquis par les victoires de notre Dieu sont justement en notre possession. Depuis trois cents ans que nous occupons ce pays, les Moabites nous ont-ils cherché querelle à cette occasion? Et vous-même, fils d'Ammon, pourquoi avez-vous attendu trois siècles pour revendiquer votre prétendue propriété? L'injustice n'est donc pas de notre côté, mais du vôtre. Du reste le Seigneur, que je prends aujourd'hui pour arbitre, jugera entre nous et les fils d'Ammon. »

Comme on devait s'y attendre, le roi des Ammonites ne se rendit point à ces raisons, et il fallut en appeler aux armes. Rempli de l'Esprit du Seigneur, Jephté parcourut

les trois tribus de Galaad pour recruter ses troupes, puis se dirigea vers le pays ennemi. En passant la frontière, n'écoutant que son ardeur, il fit ce vœu : « Seigneur, si vous me donnez la victoire, le premier qui sortira de ma maison pour accourir au-devant de moi, je vous l'offrirai en holocauste. »

Jéhovah livra les Ammonites entre ses mains. Leurs guerriers furent battus, vingt de leurs cités détruites, leurs chefs courbés sous le joug d'Israël. Heureux de son triomphe, Jephté reprit le chemin de Masphat, mais la nouvelle de ses succès l'y avait précédé. Sur la route il vit s'avancer vers lui un chœur de jeunes filles qui, s'accompagnant de leurs tambourins, chantaient les louanges du vainqueur. Sa propre fille, sa fille unique, marchait en tête du cortège. A peine l'eut-il aperçue que, déchirant ses vêtements, le malheureux père s'écria : « O fille infortunée, quelle déception pour moi et pour toi ! J'ai fait un vœu au Seigneur, et il faut que ce vœu s'accomplisse !

— O mon père, répondit l'héroïque jeune fille, le Seigneur vous a donné la victoire sur vos ennemis : ce que vous avez promis au Seigneur, il faut le tenir, et me voici à votre disposition. Permettez-moi seulement de me retirer deux mois sur les collines pour y pleurer avec quelques compagnes ma jeunesse sitôt flétrie. »

Les deux mois écoulés, la vierge d'Israël descendit des montagnes, et, pour accomplir son vœu, Jephté l'offrit en sacrifice au Seigneur. En mémoire du généreux dévouement de la jeune vierge, les filles d'Israël se réunissent chaque année pendant quatre jours, pour pleurer ensemble la fille de Jephté. Quant à l'illustre vainqueur des fils d'Ammon, après avoir gouverné les tribus pendant six ans, il mourut honoré de tous ses compatriotes, et fut enseveli dans sa ville de Galaad.

V

SAMSON, L'ATHLÈTE DE JÉHOVAH

A. M. 2830. — A. C. 1171.

Sous les trois juges suivants, Abesan de Bethléem, Aïalon de Zabulon, et Abdon de Pharathon, lesquels gouvernèrent Israël pendant vingt-cinq ans, les tribus restèrent fidèles au Seigneur. Mais peu à peu, toujours fascinées par les dieux étrangers, elles abandonnèrent de nouveau le service de Jéhovah. Dans sa colère, Dieu les livra cette fois aux mains des Philistins.

Originaires de l'Égypte, les Philistins s'étaient emparés primitivement des belles régions de la terre promise qui longent la grande mer. Ils avaient divisé leur territoire en cinq États, Gaza, Azoth, Ascalon, Geth, Accaron, gouvernés par des princes ou satrapes indépendants l'un de l'autre, mais étroitement unis pour défendre leurs intérêts communs. Dieu se servit d'eux comme d'une verge pour châtier ses enfants rebelles.

Contrairement aux habitudes des nations voisines qui profitaient de leurs victoires sur les Israélites pour ravager leur territoire, les Philistins se contentèrent d'assujettir les vaincus à des traités humiliants et onéreux. Pour maintenir leur souveraineté sur les tribus, ils s'emparèrent de leurs forteresses et désarmèrent tous leurs guerriers. Ils interdirent même aux enfants d'Israël les arts ou métiers qui exigent l'emploi du fer et de l'acier, si bien que pour se procurer des instruments aratoires, et ne fût-ce que

pour aiguiser un soc de charrue, il fallait avoir recours aux Philistins. Cette servitude, la plus dure et la plus ignominieuse de toutes celles auxquelles Dieu condamna son peuple, dura quarante années. Toutefois, pour ne pas désespérer ses enfants comme aussi pour montrer aux Philistins la puissance de son bras, il suscita un héros fameux dont les hauts faits préludèrent à la délivrance d'Israël.

En ce temps vivait à Saraa, dans la tribu de Dan, un homme nommé Manué, dont la femme était stérile. Les deux époux fidèles à Jéhovah, se plaignaient à lui de cet opprobre. Or un jour l'ange du Seigneur apparut à la femme, et lui dit :

« Vous n'avez pas eu d'enfants jusqu'ici, mais bientôt vous concevrez et enfanterez un fils, et ce fils vous le consacrerez à Dieu par le vœu du nazaréat. Tous les jours de sa vie il s'abstiendra de vin, de liqueur fermentée, de toute nourriture interdite aux nazaréens. Jamais le rasoir ne touchera sa tête. Vous-même, qui devez lui donner le jour, gardez-vous de boire ou de manger ce dont l'enfant devra se priver. Sachez que par lui commencera l'affranchissement d'Israël. »

Troublée jusqu'au fond de l'âme, la femme s'empressa de raconter à son mari qu'un homme de Dieu, majestueux comme un ange du Ciel, lui avait annoncé qu'elle aurait un fils, et que, par ce fils, voué au Seigneur dès sa naissance, commencerait la libération d'Israël. Elle avait demandé à cet inconnu qui il était et d'où il venait, mais il avait refusé de répondre.

Manué crut à la promesse, mais désireux de se renseigner sur la manière d'élever l'enfant qui devait lui naître, pour le préparer à sa divine mission, il pria le Seigneur d'envoyer de nouveau le céleste messager. Ses désirs furent exaucés : l'ange apparut de nouveau à sa femme, un jour qu'elle était dans les champs, et celle-ci courut avertir son mari qui la suivit en toute hâte au lieu où l'attendait l'inconnu :

« Seigneur, lui dit-il en l'abordant, c'est bien vous qui dernièrement vous êtes entretenu avec mon épouse?

— C'est bien moi.

— Quand s'accompliront vos promesses, que devra faire l'enfant et de quoi devra-t-il s'abstenir?

— De vin, de breuvage enivrant, de toute viande interdite aux nazaréens, comme je l'ai dit à votre femme.

— Homme de Dieu, continua Manué, veuillez combler mes désirs en prenant votre part d'un chevreau que nous allons préparer.

— Non, répondit l'inconnu, ne me pressez pas de manger avec vous; mais, si vous le voulez, offrez un holocauste au Seigneur.

— Et quel est votre nom? demanda Manué; votre promesse réalisée, qui devrons-nous remercier?

— Ne me demandez pas mon nom : il vous effraierait par sa grandeur. »

Manué courut à son logis, se munit d'un chevreau et des libations prescrites pour l'holocauste, déposa le tout sur une pierre qui lui servit d'autel, et offrit le sacrifice au Seigneur. Tout à coup, pendant que lui et sa femme attendaient avec anxiété ce qui allait arriver, une flamme s'éleva de l'autel vers le ciel, et l'ange de Dieu, s'élançant dans les airs avec la flamme, disparut à leurs regards.

Prosternés le front contre terre, ils comprirent alors qu'un être céleste leur était apparu. Manué se préparait déjà à mourir, persuadé comme tous les Israélites qu'on ne peut vivre sur la terre après avoir vu Dieu ou ses anges, mais sa femme lui fit observer que, si Dieu eût voulu leur mort, il n'aurait ni agréé leur sacrifice, ni révélé ses desseins à leur égard.

L'évènement confirma la prédiction de l'ange. La femme de Manué lui donna un fils qui fut appelé Samson, c'est-à-dire le *Fort*. Ce nom annonçait la force corporelle qui, dès son adolescence, le distingua de tous les hommes de son temps. Du reste l'Esprit de Dieu s'empara de lui, lui fit

comprendre que ce don de force dépendait de la fidélité avec laquelle il observait les vœux du nazaréat, et qu'il devait en user contre les Philistins. Aussi dès l'âge de vingt ans son unique préoccupation fut-elle de se rendre en pays ennemi pour humilier les oppresseurs, et relever par ses succès contre eux le courage de ses compatriotes.

Bien que tributaire et même esclave des Philistins Israël ne vivait point en hostilité avec ses maîtres. Profitant des relations qui existaient entre les deux pays, Samson s'introduisit dans une famille philistine de Thamnatha et se choisit une épouse dans cette famille. Comme il priait son père de ratifier son choix, celui-ci ne sachant pas qu'il agissait ainsi par l'inspiration du Seigneur, lui fit des représentations :

« N'y a-t-il pas, lui dit-il, en tout Israël une fille à ta convenance, qu'il te faille aller chercher une femme parmi ces incirconcis?

— Mon père, répondit Samson, celle-là me plaît : veuillez l'accepter. »

Le père, et la mère se rendirent à ses instances et suivirent leur fils à Thamnatha pour faire leur demande aux parents de la jeune fille. A l'entrée de la ville, traversant un champ de vignes, Samson vit tout à coup un jeune lionceau accourir à lui en rugissant. Il n'avait à la main ni arme ni bâton, mais, l'Esprit de Dieu lui communiquant sa force, il se jeta sur l'animal furieux et le mit en pièces comme il eût fait d'un simple chevreau. Puis il rejoignit son père et sa mère qui marchaient en avant, sans leur dire un mot de cette aventure.

Les parents de la jeune fille ayant consenti au mariage, Samson retourna quelques jours après à Thamnatha pour la célébration des noces. En chemin il voulut revoir le cadavre du lion qu'il avait tué. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver dans sa gueule un essaim d'abeilles et un rayon du miel le plus doux et le plus savoureux! Il en fit goûter à ses parents, mais sans leur en indiquer la provenance, car

cette découverte venait de lui suggérer un projet singulier dont il voulait garder le secret.

Pendant les sept jours de fête qui suivirent le mariage, trente jeunes gens choisis parmi les princes des Philistins lui tinrent compagnie. Or au milieu d'un festin donné à tous ses convives, Samson, selon la coutume du temps leur proposa une énigme :

« Si pendant ces sept jours de réjouissances, leur dit-il, vous parvenez à la deviner, je vous donnerai trente manteaux et autant de tuniques. Si vous ne devinez pas, vous me fournirez un pareil nombre de ces mêmes vêtements.

— Nous acceptons, répondirent les convives : voyons ta fameuse énigme.

— La voici : « Du vorace est sortie la nourriture, et du fort la douceur. »

Pour qui ne connaissait pas l'histoire du miel et du lion, l'énigme était inexplicable ; aussi les jeunes gens cherchèrent-ils en vain pendant trois jours une solution satisfaisante. En désespoir de cause, ils s'adressèrent à la femme de Samson :

« Il faut, lui dirent-ils, que par caresses et flatteries tu arraches à ton mari le mot de l'énigme, autrement nous incendierons la maison de ton père. On n'invite pas les gens à des noces pour les dépouiller. »

Samson résista d'abord aux larmes et aux supplications de la Philistine. Comme elle lui reprochait son peu de confiance en elle, il lui répondit qu'il avait caché son secret même à son père et à sa mère ; mais enfin le septième jour, las de ses importunités, il eut la faiblesse de le lui communiquer. Celle-ci s'empressa de dévoiler le mystère aux jeunes gens qui, vers le soir, un peu avant le coucher du soleil, allèrent trouver Samson et lui dirent d'un ton railleur :

« Quoi de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ?

— Vous avez deviné, répondit Samson avec colère, mais sans ma femme vous chercheriez encore. »

A l'instant, poussé par l'Esprit de Dieu, il se dirigea sur Ascalon, y tua trente Philistins, dont il remit les tuniques et les manteaux aux perfides jeunes gens, puis revint dans la maison de son père. Ayant appris que sa femme, se croyant délaissée, avait épousé un des jeunes gens de la noce, il ne pensa qu'à se venger.

C'était le temps de la moisson. Samson fit pendant plusieurs jours la chasse aux chacals, espèce de renards qui abondent dans le pays. Il en prit trois cents, les lia deux à deux par la queux, à laquelle il attacha une torche alumée, puis les lâcha de tous côtés dans les plaines des Philistins. En quelques heures les blés en meules ou encore sur pied furent brûlés, les vignes et les oliviers détruits.

Persuadés que Samson n'avait incendié leurs moissons que pour se venger de son épouse et de son beau-père, les Philistins mirent le feu à la maison de celui-ci, qui périt dans les flammes avec toute sa famille. Ils croyaient avoir par là désarmé leur ennemi, mais il leur déclara qu'il ne les tenait pas quittes à si bon marché. Il leur fit en effet tant de mal qu'à la fin, poussés à bout, ils envahirent par représailles le territoire de Juda. Une armée nombreuse vint camper près de Lechi.

« Pourquoi cette irruption sur nos terres, demandèrent aux Philistins les hommes de Juda?

— Nous voulons nous emparer de Samson, répondirent ceux-ci, et quand nous le tiendrons solidement enchaîné, lui rendre tout le mal qu'il nous a fait. »

Pour échapper au conflit, les hommes de Juda s'offrirent lâchement à livrer le terrible lutteur. Trois mille hommes de la tribu vinrent le trouver à cet effet dans la caverne d'Etam où il se tenait caché.

« Vous n'ignorez pas, lui dirent-ils, que les Philistins sont nos maîtres : pourquoi donc les exaspérer par de pareilles attaques?

— Je n'ai fait que me venger de leurs outrages, répondit Samson.

— Peu nous importe, répliquèrent-ils, nous allons vous lier et vous livrer aux Philistins. »

Pour ne pas compromettre ses compatriotes, Samson résolut de ne pas résister.

« Liez-moi, dit-il, seulement jurez-moi de ne pas attenter à ma vie.

— Nous le jurons. »

On le lia avec des cordes neuves, puis on l'enleva de la caverne pour le porter en face de l'ennemi. Déjà les Philistins accouraient en foule pour saisir leur proie, leurs acclamations joyeuses montaient jusqu'au ciel, lorsque soudain le prisonnier, sous l'impulsion du divin Esprit, se débarrasse de ses liens comme le feu de la paille, s'empare d'une mâchoire d'âne qui lui tombe sous la main, et se jette sur ses adversaires épouvantés, frappant de droite et de gauche avec une fureur telle qu'il en étend mille à ses pieds.

Après sa victoire, il jeta son arme par terre et appela ce lieu Ramathlechi, ou l'*Élévation de la mâchoire*. Dans l'animosité du combat, il ne pensait point à la fatigue, mais à peine eut-il cessé de frapper qu'il se sentit mourir d'épuisement et de soif : « Seigneur, dit-il alors, c'est à vous que je dois mon salut et mon triomphe; mais, si vous ne m'aidez dans ma détresse, je vais tomber ici dans les mains des incirconcis. » A l'instant, sous la main toute-puissante de Jéhovah, une roche s'entr'ouvrit, et il en coula une eau limpide qui permit au héros de se rafraîchir et de ranimer ses forces. Depuis ce temps on appela aussi ce lieu de la mâchoire la *Fontaine du suppliant*.

VI

LA COURTISANE ET LE LION

A. M. 2869. — A. C. 1132.

Après ces prodigieux exploits qui indiquaient assez le choix de Dieu, les tribus reconnurent Samson pour Juge d'Israël, et peu à peu son influence les tira de leur honteuse abjection. Pendant les vingt années de sa judicature, sans briser les traités de servitude, les Philistins se montrèrent moins durs et moins exigeants, tant ils craignaient de réveiller la colère du lion; mais hélas! le lion d'Israël avait un faible qui entraîna sa ruine.

Un jour qu'il se trouvait à Gaza, capitale d'un des petits États philistins, il entra chez une courtisane, qui dénonça aussitôt à ses compatriotes la présence du fameux Samson dans sa maison. A cette nouvelle, des bandes nombreuses entourèrent la demeure de la courtisane ; des gardes surveillèrent les portes de la cité ; toute la nuit chacun resta au poste dans un silence profond, afin de saisir le héros et de le tuer quand il mettrait le pied sur le seuil de la maison.

Or pendant qu'ils reposaient tranquillement en attendant le jour, Samson sortit inopinément au milieu de la nuit, et traversa la ville sans que personne osât lui barrer le chemin. Arrivé aux portes, il en enleva les deux battants, les chargea sur ses épaules et les transporta sur le sommet d'une montagne, en face d'Hébron. Mais connaissant sa faiblesse, les Philistins épièrent ses liaisons afin de surprendre le secret de sa force comme ils avaient surpris au jour

de ses noces le mot de l'énigme. Ils apprirent bientôt qu'il se rendait souvent dans la vallée de Sorec chez une femme nommée Dalila. Les chefs de Philistins s'efforcèrent de gagner cette femme à leur cause :

— « Il faut, lui dirent-ils, que tu amènes Samson à te communiquer le secret de sa force, et le moyen que nous pourrions prendre pour le dompter et l'enchaîner. Si tu réussis, nous te donnerons onze cents sicles d'argent. »

La Philistine se laissa gagner : à sa première entrevue avec Samson, elle lui demanda, comme pour satisfaire sa curiosité, en quoi consistait sa force athlétique, puis elle ajouta négligemment :

« Trouverait-on des liens assez solides pour t'enchaîner, sans que tu puisses les rompre?

— Certainement, répondit Samson : sept cordes de nerfs encore humides suffiraient pour m'attacher et me rendre impuissant comme le reste des hommes. »

Dalila se fit apporter les ligatures par des Philistins, qui restèrent cachés dans une chambre voisine. Elle lia Samson pendant son sommeil, puis s'écria brusquement : « Samson, voici les Philistins! » A l'instant il brisa ses liens comme on brise un fil d'étoupe que la flamme vient de toucher. Furieuse d'avoir été jouée, Dalila revint à la charge :

« Dernièrement, dit-elle, tu m'as trompée : dis-moi aujourd'hui, je t'en prie, quels liens seraient assez forts pour te tenir captif?

— Sept cordes neuves, qui n'auraient jamais servi, me paralyseraient comme le premier venu. »

Dalila se procura sept cordes neuves, le lia solidement, puis s'écria : « Samson, voici les Philistins! » Il rompit les cordes comme il aurait rompu un fil de toile.

Loin de se décourager, Dalila s'efforça de l'attendrir en simulant une grande peine.

« Jusques à quand, dit-elle, me conteras-tu des mensonges? Indique-moi, je t'en supplie, comment on pourrait t'enchaîner?

— Pour m'empêcher de fuir, il faudrait tisser mes sept tresses de cheveux avec le fil d'une trame étendue sur le métier, et puis, avec un gros clou, fixer au plancher ce tissu de fil et de cheveux. »

Dalila l'attacha ainsi au sol pendant qu'il dormait, puis le réveilla en criant de toutes ses forces : « Samson, voici les Philistins! » D'un mouvement de tête, il emporta le clou, le tissu et les cheveux. Alors la perfide éclata en reproches :

« Comment peux-tu dire que tu m'aimes, s'écriait-elle, puisque ton cœur m'est fermé. Voilà trois fois que tu abuses de ma crédulité. »

Et elle ne cessait de pleurer, de l'importuner, de s'attacher à ses pas sans lui laisser un instant de repos. Après avoir résisté durant plusieurs jours, le malheureux Samson finit par céder aux obsessions de cette femme :

« Je suis nazaréen, lui dit-il, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le sein de ma mère. Le rasoir n'a jamais touché ma tête : si l'on me coupait les cheveux, ma force disparaîtrait à l'instant même, et je ressemblerais aux autres hommes. »

Une fois en possession du mystérieux secret, Dalila demanda aux Philistins de se rendre chez elle en grand nombre, leur promettant cette fois de leur livrer Samson. Ceux-ci accoururent avec l'argent promis à la courtisane. Profitant d'un moment où le héros dormait d'un profond sommeil, celle-ci lui coupa les sept tresses de ses cheveux, ce qui lui ôta toute sa force. « Samson, s'écria-t-elle aussitôt, voici les Philistins qui fondent sur toi! » Samson s'éveilla brusquement, s'imaginant pouvoir se tirer de leurs mains comme par le passé, mais le Seigneur n'était plus avec lui. Sans énergie pour se défendre, il se trouva bientôt entouré d'ennemis qui se jetèrent sur lui et lui crevèrent les yeux.

En cet état lamentable, les Philistins le traînèrent, chargé de chaînes, dans la ville de Gaza, théâtre de ses

derniers exploits. Ils l'enfermèrent dans un cachot, et le condamnèrent à tourner la meule comme un vil esclave. Samson souffrit sans se plaindre, se rappelant les péchés qu'il avait commis contre le Seigneur son Dieu.

Or ses cheveux commençaient à repousser, quand les chefs des Philistins rassemblèrent le peuple pour offrir à leur dieu Dagon un sacrifice d'actions de grâces, « car, disaient-ils, c'est lui qui nous a livré notre implacable ennemi ». Au milieu des acclamations et de l'enivrement du festin qui suivit l'immolation des victimes, les satrapes demandèrent qu'on amenât dans le temple le héros vaincu pour le donner en spectacle à l'immense assemblée. En effet, sorti de sa prison, Samson parut à la fête, conduit par un enfant qui le plaça entre deux colonnes au milieu de l'édifice. De tous les côtés hommes et femmes, princes des Philistins, spectateurs groupés sur le toit et la terrasse au nombre de trois mille, contemplaient l'athlète d'autrefois devenu leur jouet, quand tout à coup Samson dit à son jeune guide :

« Laisse-moi me reposer un peu en m'appuyant contre les colonnes qui soutiennent le temple. »

L'enfant dirigea les pas de l'aveugle et lui fit toucher les colonnes.

« Seigneur, mon Dieu, dit alors Samson, je vous en supplie, souvenez-vous de moi en ce moment, et rendez-moi pour un instant ma force première : d'un seul coup je me vengerai des barbares qui m'ont arraché les yeux. »

Et saisissant des deux mains les deux colonnes sur lesquelles s'appuyait le temple, il s'écria :

« Je meurs, mais en compagnie des Philistins! »

En disant ces mots, il ébranla vigoureusement les colonnes, et l'édifice s'écroula sur le peuple et ses princes. Ainsi périt le héros d'Israël, tuant par sa mort plus de Philistins qu'il n'en avait tué pendant sa vie.

VII

SAMUEL. — L'ARCHE ET DAGON

A. M. 2871. — A. C. 1133.

Deux ans après la mort de Samson, sous le pontificat d'Héli, grand prêtre et juge d'Israël, vivait sur la montagne d'Éphraïm un fidèle adorateur du vrai Dieu, nommé Elcana. Aux grandes solennités de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, on le voyait monter chaque année de Ramatha, son pays, à la cité de Silo pour offrir son sacrifice au Dieu des armées.

Or sa femme n'avait point d'enfants, ce dont elle ne pouvait se consoler. « Pourquoi pleurer toujours et consumer ta vie dans la tristesse? lui disait souvent Elcana. Est-ce que mon amour ne te tient pas lieu d'une couronne d'enfants? » Anna continuait à verser des larmes. Un jour qu'elle avait accompagné son mari à Silo, elle alla seule se placer devant la porte extérieure du Tabernacle, près de l'endroit où Héli rendait ses jugements, dans le dessein d'exposer au Seigneur l'ardent désir de son âme : « Dieu des armées, disait-elle tout en pleurs, si vous daignez prendre en pitié l'affliction de votre servante, et lui donner un fils, je fais le vœu de vous le consacrer par le nazaréat perpétuel. Jamais le rasoir n'approchera de sa tête. »

Elle pria si longtemps devant le Seigneur qu'elle attira l'attention du grand prêtre; mais comme ses lèvres, par suite des agitations de son cœur, ne murmuraient que des

paroles indistinctes et saccadées, il la crut en proie à l'ivresse et la pria d'aller digérer au dehors le vin qui lui troublait la tête.

« Vous vous méprenez à mon égard, lui dit Anna, je n'ai pris aucune liqueur enivrante; je suis une pauvre femme désolée qui répand son âme devant le Seigneur.

— En ce cas, répondit le grand prêtre, allez en paix, et que le Dieu d'Israël exauce les désirs de votre cœur!

— Plaise à Dieu, dit Anna en quittant le Tabernacle, que j'aie trouvé grâce à ses yeux! »

A partir de ce jour, Anna vit se dissiper le nuage de tristesse qui obscurcissait son front. Le lendemain de grand matin, elle adora de nouveau le Seigneur devant l'autel, puis elle retourna dans sa maison de Ramatha. Et Jéhovah se souvint des supplications de sa servante : il lui donna un fils, le fruit de ses prières, qu'elle appela pour cette raison Samuël, c'est-à-dire Dieudonné.

Quand l'enfant put se passer de ses soins, Anna fit préparer par son mari trois bœufs pour le sacrifice, trois mesures de farine, une amphore de vin, et tous deux conduisirent leur fils, alors âgé de trois ans, au Tabernacle du Seigneur. Après l'immolation des victimes, ils présentèrent l'enfant au grand prêtre Héli :

« Seigneur, dit Anna, vous rappelez-vous cette pauvre femme sans enfants qui, en votre présence, pria si longtemps le Seigneur de lui accorder un fils? C'était votre servante. Dieu m'a exaucée en me donnant cet enfant, et moi je l'ai voué à son service pour toute la durée de sa vie. »

Et voilà qu'à la pensée du Dieu très bon qui l'avait comblée de ses faveurs, et de ce fils du miracle, véritable figure de Celui que Dieu devait donner au monde pour le sauver, l'âme de la mère chanta par anticipation le cantique de Celle que toutes les nations appelleront bienheureuse :

« Mon âme tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur,

disait-elle. Dieu seul est saint, Dieu seul est fort, Dieu seul pénètre les secrètes pensées des cœurs.

« Cessez de multiplier, ô superbes! les paroles d'orgueil. L'arc des forts se brise, et les faibles deviennent robustes; les riches mendient leur pain, et les indigents sont rassasiés; la femme stérile devient mère, tandis que végète dans l'isolement celle qui se glorifiait du nombre de ses fils.

« C'est Dieu qui donne la vie et la mort, la richesse et la pauvreté, l'honneur ou l'humiliation; c'est lui qui tire le pauvre de la poussière et l'indigent du fumier, pour les faire asseoir, au milieu de ses princes, sur un trône de gloire. N'est-ce pas lui qui posa les fondements sur lesquels repose le monde?

« C'est lui qui dirigera ses saints dans la voie droite. pendant que l'impie, comptant sur ses forces, se perdra dans les ténèbres, jusqu'au jour où les ennemis de Dieu, tremblants à la voix de son tonnerre, le verront se lever pour juger le monde. Alors il donnera l'empire au roi de son choix, et relèvera devant tous la gloire de son Christ. »

Le grand prêtre bénit Elcana et la femme inspirée qui venait de prophétiser les destinées d'un Fils plus grand que le sien, puis les deux époux retournèrent à Ramatha. Quant au petit Samuel, il resta au temple, en la présence de Dieu et sous la garde du grand prêtre. Vêtu d'un éphod de lin, et des tuniques que sa mère lui apportait aux jours des grandes solennités, il accomplissait les cérémonies du culte devant l'autel du Seigneur, et croissait en sagesse à mesure qu'il croissait en âge.

Or le grand prêtre avait deux fils dont la conduite contrastait étrangement avec celle de Samuel. D'un âge avancé et de plus accablé d'affaires, Héli les associait à ses fonctions sacerdotales, mais en fils de Bélial, au mépris des lois du Seigneur et de leur dignité, ils ne rougissaient point de s'approprier à leur gré les chairs et la graisse des victimes, de déshonorer même les femmes qui veillaient à l'entrée du Tabernacle, et de détourner ainsi les Israélites

de la maison de Dieu. Instruit de leurs débordements par le bruit public, le vieux pontife leur représenta qu'ils étaient cause, par leurs forfaits, des transgressions de la loi, et que certainement ils attireraient sur eux la colère de Dieu : « Si un homme pèche contre un autre homme, dit-il, il peut apaiser le Seigneur; mais s'il pèche contre le Seigneur lui-même, qui donc priera pour lui? » Les coupables se moquèrent de ses remontrances, et le faible vieillard n'avait plus assez d'énergie pour les punir. Un prophète de Dieu le menaça des plus grands maux, s'il ne mettait point un terme aux profanations de ses fils : « Je glorifierai, dit le Seigneur, ceux qui cherchent ma gloire, et je couvrirai d'ignominies ceux qui me méprisent. Des calamités sans nombre vont fondre sur ta famille, à commencer par tes fils qui mourront tous deux le même jour. » Cet avertissement solennel impressionna vivement le grand prêtre sans lui donner le courage de sévir contre ses propres enfants.

Quelques années après, le vieux pontife, alors presque aveugle, reposait dans l'enceinte du tabernacle, non loin de l'arche du Seigneur. C'était la nuit, et les sept lampes du chandelier d'or n'étaient pas encore éteintes, quand le jeune Samuel, logé dans une chambre voisine des appartements d'Héli, fut tout à coup tiré de son sommeil par une voix qui l'appelait. Croyant entendre la voix du pontife, il se rendit près de lui :

« Vous m'avez appelé, dit-il, me voici.

— Je ne vous ai point appelé, répondit Héli, retournez à votre lit. »

L'enfant s'était à peine endormi, qu'il s'entendit appeler de nouveau.

« Vous m'avez certainement appelé, dit-il en accourant près d'Héli, me voici.

— Non, reprit Héli, je ne vous ai point appelé. »

Une troisième fois la voix se fit entendre, et l'enfant, toujours docile, mais non familiarisé encore avec les révé-

lations célestes, se présenta devant Héli. Celui-ci comprit alors d'où venait la voix mystérieuse :

« Mon fils, lui dit-il, si on t'appelle encore, réponds aussitôt : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. »

L'enfant reprit son sommeil en méditant ce mot du grand prêtre, quand la voix retentit clairement à son oreille.

« Samuel ! Samuel !

— Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute, » dit le jeune privilégié de Dieu.

C'était Dieu, en effet, qui venait lui communiquer ses terribles décrets sur la maison d'Héli.

« Il va se passer en Israël des événements dont le seul récit fera frissonner d'horreur. Ce que j'ai prédit à la maison d'Héli s'accomplira, sans qu'aucune expiation puisse désarmer mon bras vengeur. Héli a connu les iniquités de ses fils : il sera châtié pour les avoir laissées impunies. »

Le matin, Samuel ouvrit comme d'ordinaire les portes de la maison de Dieu, mais il évitait le grand prêtre pour n'avoir point à lui raconter sa vision. Héli le fit appeler, lui commanda sous les peines les plus graves de ne lui rien cacher, et se mit à écouter religieusement les paroles de l'enfant. Quand il eut tout entendu, terrifié mais résigné, il s'écria : « Dieu est le maître, que sa volonté s'accomplisse ! »

Et bientôt de grands événements, confirmant ces prédictions, apprirent à tout Israël que Samuel était vraiment le prophète du Seigneur.

Depuis la mort de Samson, les Philistins n'avaient point reparu sur le territoire d'Israël, mais ils crurent que, sous le vieil et faible Héli, il leur serait facile de continuer leurs incursions. Ils vinrent donc livrer bataille près d'Aphec, et triomphèrent facilement d'un peuple que Dieu voulait humilier. Ne comprenant rien à cet échec, et désireux de venger les quatre mille hommes qu'ils avaient perdus, les

Israélites s'imaginèrent que, s'ils amenaient l'Arche dans leur camp, la victoire l'y suivrait certainement. Des députés allèrent donc la chercher à Silo pour la transporter, sous la garde des deux fils d'Héli, Ophni et Phinées, au milieu des tentes d'Israël. A son apparition dans le camp, le cri de joie que poussèrent les guerriers, cri répercuté par tous les échos des environs, porta la terreur dans le camp des Philistins. « Malheur à nous! s'écrièrent-ils, voilà que le Dieu d'Israël se met à la tête de ses armées : qui nous défendra contre cette puissance dont autrefois les Égyptiens eurent tant à souffrir? » Mais les chefs ranimèrent le courage de leurs soldats : « Braves Philistins, disaient-ils, voulez-vous donc devenir les esclaves de ces Hébreux que vous teniez sous votre joug? Laissez là ces ridicules frayeurs et combattez vaillamment. » Ils remportèrent en effet une éclatante victoire : trente mille Israélites restèrent sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite, l'Arche sainte tomba au pouvoir de l'ennemi, Ophni et Phinées périrent dans la mêlée.

Le soir de cette désastreuse journée, un guerrier de Benjamin arrivait à Silo, les vêtements déchirés, la tête couverte de cendres. A peine eut-il annoncé la fatale nouvelle que des cris lamentables éclatèrent de toutes parts. Assis à la porte du tabernacle, le visage tourné vers le chemin comme si ses yeux éteints cherchaient l'Arche d'alliance pour laquelle il éprouvait de vives inquiétudes, Héli demanda pourquoi ce tumulte, et ces gémissements qui partaient de la cité? En ce moment arriva près de lui le guerrier de Benjamin :

« Je viens du champ de bataille, dit-il au vieux pontife.

— Et que s'est-il passé, mon fils?

— Israël a pris la fuite devant les Philistins, un affreux carnage s'en est suivi, vos deux fils sont au nombre des morts, l'Arche sainte est captive. »

A ce dernier mot, comme si la foudre l'eût frappé, le

malheureux vieillard tomba à la renverse, se fracassa la tête, et expira sur-le-champ. Il avait gouverné Israël pendant quarante années, et par sa faiblesse autorisé les crimes qui le perdirent, et perdirent avec lui sa famille et son pays.

Pendant ce temps les Philistins, ravis d'une capture si honorable pour leur dieu Dagon, transportèrent l'Arche sainte dans le temple de l'idole, comme un prisonnier qu'on amène aux pieds du vainqueur; mais le lendemain à leur grand étonnement, ils trouvèrent Dagon étendu par terre devant l'Arche. Ils replacèrent pieusement la statue sur son piédestal; mais, le jour suivant, elle était en pièces, le tronc devant l'Arche, la tête et les mains sur le seuil du temple. De plus, une horrible maladie frappa les habitants d'Azoth, une armée de rongeurs infesta la ville et dévasta les campagnes, à tel point que le peuple, consterné, se mit à crier : « Nous ne pouvons conserver cette Arche, aussi fatale aux hommes qu'à notre dieu. »

Après avoir délibéré sur le parti qu'il convenait de prendre, les satrapes décidèrent, sur le conseil des habitants de Geth, de promener l'Arche de province en province, mais les fléaux la suivirent à Geth et dans plusieurs autres cités, de sorte que les gens d'Accaron, en la voyant arriver sur leur territoire, demandèrent pourquoi leurs princes voulaient à toute force amener chez eux la maladie et la mort. Après sept mois d'épreuve, les satrapes se virent enfin obligés de se dessaisir de leur proie. Ils consultèrent à ce sujet leurs prêtres et leurs devins : « Il faut renvoyer l'Arche avec honneur, répondirent ceux-ci, pour apaiser la colère du Dieu d'Israël. Inutile de lutter contre lui : autrefois Pharaon s'est obstiné, mais les plaies de l'Égypte l'ont contraint de céder. Du reste, il vous est facile de connaître la volonté de Jéhovah : mettez l'Arche avec vos présents sur un chariot neuf; attelez à ce chariot deux vaches qui n'ont point encore porté le joug, et dont les veaux sont à l'étable; puis laissez ces animaux se diri-

ger comme ils voudront. Si les vaches, oubliant leurs veaux, prennent le chemin de Bethsamès, première ville d'Israël, vous saurez que la main de Dieu nous a frappés; si elles retournent à l'étable, vous pourrez ne voir dans les fléaux que des accidents fortuits. »

Les satrapes suivirent ce conseil, et l'on fut tout étonné de voir les vaches suivre en mugissant la direction de Bethsamès, sans jamais dévier ni à droite ni à gauche. A la frontière des deux pays, les Philistins s'en retournèrent chez eux, abandonnant l'Arche aux enfants d'Israël, qui ne pouvaient contenir leur joie en retrouvant leur précieux trésor. Cependant la joie fut mêlée de larmes, car soixante-dix Bethsamites ayant jeté, malgré la défense formelle du Seigneur, un regard de curiosité sur l'Arche non voilée, furent à l'instant frappés de mort. Ce châtiment terrifia tellement les gens de Bethsamès qu'ils supplièrent leurs frères de Cariathiarim de conserver chez eux le monument sacré. L'Arche reposa en effet sur les hauteurs de Cariathiarim, dans la maison du lévite Abinadab.

Mais Jéhovah devait prendre sa revanche sur ces Philistins qui depuis si longtemps opprimaient son peuple. Après ces derniers événements, Samuel prit en main les rênes du gouvernement. Son premier acte fut de convoquer une assemblée des tribus : « Si vraiment, leur dit-il, vous voulez vous convertir au Seigneur votre Dieu, jetez loin de vous les idoles de Baal et d'Astaroth ; purifiez vos cœurs et n'adorez que Jéhovah : son bras vous délivrera des Philistins. » Israël obéit à la voix du nouveau Juge, et l'on détruisit tous les restes des superstitions idolâtriques. Sur son ordre, les Israélites se réunirent de nouveau à Masphat pour invoquer la miséricorde de Dieu. Après un jeûne solennel et de nombreuses libations sur l'autel du Seigneur, tout le peuple s'écria : « Nous reconnaissons que nous avons péché contre Jéhovah. » Ce cri du cœur monta vers le trône de Dieu.

Pendant que s'accomplissaient ces rites expiatoires, les

Philistins, alarmés de ces assemblées fréquentes, envahirent le territoire d'Israël, ce qui jeta l'effroi dans tous les cœurs. « Ne cessez point d'intercéder pour nous près du Seigneur, criait-on à Samuel, et qu'il nous sauve des Philistins. » Samuel prit un agneau, l'offrit en sacrifice, et supplia le Seigneur de délivrer son peuple. En ce moment les Philistins fondirent sur les Israélites, mais Dieu brisa leur élan. La foudre, éclatant subitement avec un horrible fracas, jeta un tel désarroi dans leurs rangs qu'ils se débandèrent et prirent la fuite. Israël n'eut que la peine de les poursuivre pour les tailler en pièces. En mémoire de ce grand événement, Samuel éleva, entre Sen et Masphat, une pierre tumulaire qu'il appela la *Pierre du Secours*. Il obtint comme prix de sa victoire la cessation du tribut et la reddition des places occupées par les Philistins. A partir de ce jour jusqu'après la judicature de Samuel, aucune des nations ne troubla la paix d'Israël.

Ainsi, pendant ces longs siècles du gouvernement des Juges, Dieu montra qu'il est le grand roi des peuples. Sa providence veille sur ceux qui le servent, mais aussi sa justice châtie et renverse ceux qui le trahissent et l'abandonnent.

LIVRE HUITIÈME

LE ROI SAÜL

I

LE SACRE

A. M. 2909. — A. C. 1091.

Depuis vingt ans le prophète Samuel gouvernait Israël avec autant de force que de prudence. Chaque année il parcourait les tribus, rendant la justice à Béthel, à Galgala, à Masphat, puis revenait à Ramatha, sa résidence habituelle, où il priait Jéhovah pour son peuple. Plus heureux que leurs voisins de l'Égypte ou de l'Orient, lesquels devaient subir les volontés arbitraires et souvent criminelles d'un insolent despote, les Israélites n'avaient d'autre roi que Dieu, d'autre loi que la loi sainte promulguée sur le Sinaï, loi mille fois aimable qui faisait de ce peuple l'enfant privilégié de Jéhovah.

Mais de même qu'Adam s'était lassé des délices du paradis, ce peuple à la tête dure finit par se fatiguer du gouvernement divin. Ébloui par le faste que déployaient les monarques voisins, il voulut aussi avoir un roi portant sceptre et couronne, assis sur un trône splendide, entouré d'innombrables guerriers toujours prêts à se mesurer avec l'ennemi. Un jour que le prophète Samuel se trouvait dans sa maison de Ramatha, les Anciens du peuple se rassem-

blèrent à sa porte et lui manifestèrent les volontés de la nation.

« Voilà que vous avancez en âge, lui dirent-ils, et vos fils n'ont pas hérité de vos vertus : donnez-nous donc un roi, comme ceux des autres nations, qui puisse nous gouverner et au besoin nous défendre.

Cette demande était à la fois une insolence et une ingratitude. Samuel dirigeait ce peuple avec une admirable sagesse, ne faisant rien sans consulter le Seigneur. Récemment encore, à la *Pierre du Secours,* il avait sauvé la nation par un véritable miracle, d'un désastre qui paraissait inévitable. Aussi, en entendant la proposition des Anciens, le saint vieillard ne put-il s'empêcher de ressentir au cœur une amère tristesse. Il s'adressa au Seigneur pour se plaindre des enfants d'Israël, et l'interroger sur la conduite qu'il avait à tenir.

« Samuel, lui répondit le Seigneur, ce n'est point toi qu'ils rejettent, c'est moi. Ils ne veulent plus que Jéhovah règne sur eux. Eh bien! rappelle-leur comment les rois d'Égypte et de Chaldée traitent les peuples qui leur sont soumis ; et, s'ils s'obstinent, donne-leur un roi. »

Conformément à ces instructions, Samuel convoqua les Anciens, et leur dit :

« Vous réclamez un roi, mais connaissez-vous les droits que s'arrogent les monarques de la terre? Le monarque fera de vos fils des cavaliers pour son escorte, des soldats pour ses armées, des laboureurs pour cultiver ses champs, des moissonneurs pour recueillir ses blés, des forgerons pour fabriquer ses armes. Il prendra vos filles pour apprêter ses parfums et les mets de sa table. Il prendra vos champs, vos vignes et vos oliviers pour les donner à ses courtisans, et ainsi les enfants d'Israël deviendront des esclaves. Alors vous vous plaindrez à Dieu, mais Dieu sera sourd, parce que vous aurez voulu vous-mêmes votre malheur. »

C'était la peinture trop fidèle du despotisme oriental, qui substituait la volonté de l'homme à la volonté de Dieu.

Mais l'assemblée, décidée à ne rien entendre, voulait un roi pour contenter son orgueil, et rivaliser d'éclat avec les nations étrangères ; cependant ce roi, devait être l'élu de Dieu, car on se souvenait des paroles du grand législateur, Moïse : « Si jamais vous désirez un roi pour vous commander, prenez celui que le Seigneur désignera parmi vos frères. »

Le Seigneur, toujours indulgent pour son peuple, ne tarda pas à faire connaître son choix. Quelques jours après cette scène, Samuel priait Jéhovah de lui manifester sa volonté. « Demain, à pareille heure, lui fut-il répondu, je t'enverrai un homme de la tribu de Benjamin, tu le sacreras roi d'Israël : il arrachera mon peuple du joug des Philistins. »

Or, à ce moment-là même, un jeune homme de stature colossale, nommé Saül, de la tribu de Benjamin, sortait de Gabaa, sa patrie, accompagné d'un serviteur, et s'en allait, sur l'ordre de Cis, son père, à la recherche d'un troupeau d'ânesses égaré dans les montagnes. Après avoir battu en vain les terres de Salisa, de Salim et de Jémini, il se décidait à retourner au logis, lorsque son compagnon lui fit cette remarque :

« Nous voici devant Ramatha, la résidence de l'homme de Dieu, du prophète d'Israël : peut-être pourrait-il nous donner des renseignements pour nous guider dans nos recherches.

— Tu as raison, répondit Saül : allons trouver le Voyant. »

Ils gravirent le coteau sur lequel est bâtie Ramatha, et déjà ils avaient parcouru la moitié de la ville, quand ils aperçurent un vénérable vieillard qui s'avançait vers eux. Samuel — car c'était lui — arrêta fixément son regard sur Saül, pendant que la voix divine, déjà entendue la veille, lui disait intérieurement : « C'est là l'homme qui doit régner sur Israël. »

« Voudriez-vous, lui demanda Saül, m'indiquer la demeure du Voyant ?

— C'est moi qui suis le Voyant, reprit Samuel avec bonté. Jeune homme, vous prendrez aujourd'hui votre repas avec moi, et demain je vous renverrai chez votre père. Rassurez-vous au sujet de vos ânesses, car elles sont retrouvées. J'ai à vous révéler les grandes vues de Dieu sur vous et sur votre maison.

— Que me parlez-vous de grandeurs ? s'écria Saül interdit. Ne savez-vous pas que j'appartiens à la tribu de Benjamin, la plus petite des tribus d'Israël, et que ma famille est la plus humble de toutes ? »

Le prophète ne s'expliqua pas davantage ; mais, après le sacrifice, il introduisit son hôte dans la salle du festin, où déjà se trouvaient rassemblés les notables du pays, et lui donna la place d'honneur. Le lendemain, au départ de Saül, il l'accompagna jusqu'à l'extrémité de la ville.

« Commandez à votre serviteur, lui dit-il alors, de prendre les devants : c'est le moment de vous faire connaître les desseins de Dieu. »

Quand ils furent seuls, Samuel prit une fiole remplie d'huile, dont il oignit la tête de Saül. Puis l'embrassant affectueusement au nom du Seigneur, il ajouta :

« Par cette onction Jéhovah vous sacre roi de son peuple, maître et seigneur de son héritage. Il vous a choisi pour délivrer Israël de ses ennemis. Allez, et ne craignez rien : Jéhovah est avec vous. Seulement, retenez ceci : un jour, vous descendrez avant moi à Galgala pour y offrir un sacrifice : ne manquez pas de m'y attendre pendant sept jours entiers, après lesquels je vous communiquerai les ordres de Dieu. »

A ces mots, le prophète prit congé de Saül. Quelque temps après, il convoqua une assemblée générale des tribus à Maspha.

« Enfants d'Israël, s'écria-t-il, vous avez demandé un roi : qu'il soit fait selon votre volonté. Rangez-vous devant le Seigneur par tribus et par familles, et vous allez connaître l'élu de Jéhovah. » Le sort tomba sur la tribu

de Benjamin ; dans cette tribu, sur la famille de Métri ; dans cette famille très nombreuse, sur Saül, fils de Cis, qui se tenait caché dans sa maison. Des envoyés coururent à Gabaa et l'entraînèrent de force vers le lieu de l'assemblée, qui poussa des cris d'enthousiasme à la vue de ce colosse dont la tête dépassait tous les assistants :

« Israélites, s'écria Samuel, vous voyez que l'élu de Dieu n'a point son semblable dans tout le peuple. »

Une acclamation formidable partit de tous les rangs :

« Vive le roi ! »

Samuel promulgua devant tout le peuple le code du royaume, c'est-à-dire les obligations réciproques du roi et de ses sujets. Ce code, écrit de sa main, fut déposé dans le Tabernacle de Jéhovah. Cela fait, il congédia l'assemblée et chacun s'en alla dans sa maison.

On eut bientôt l'occasion d'admirer la bravoure du nouveau monarque. Le féroce Naas, roi des Ammonites, fondit avec toutes ses forces sur la ville de Jabès-Galaad, au delà du Jourdain. Isolés des tribus qui auraient pu les défendre, les habitants offrirent de capituler et de se soumettre au vainqueur si les conditions du traité n'étaient pas trop onéreuses.

« Le premier article stipulera, répondit Naas, que je vous ferai arracher à tous l'œil droit, pour vous rendre la fable et l'opprobre d'Israël.

— Soit, dirent les assiégés, mais accordez-nous sept jours de répit. Nous enverrons des messagers à nos frères pour demander du secours : s'ils nous abandonnent, nous nous rendrons à discrétion. »

Plein de mépris pour ces Israélites sans chefs et sans soldats, Naas consentit à la trêve demandée. Aussitôt des messagers de Jabès vinrent trouver Saül et lui racontèrent les criminels projets du barbare Ammonite. Saül revenait des champs avec son attelage : sous l'empire d'une sainte colère, il saisit ses bœufs, les mit en pièces devant tout le peuple, et les envoya aux tribus d'Israël avec cette menace :

« Ainsi seront traités les bœufs de quiconque ne se joindra pas à Saül et à Samuel pour combattre l'Ammonite. »

La population se leva comme un seul homme. Dans un recensement qu'il fit à Besech, Saül se vit à la tête de trois cent mille guerriers venus d'Israël, et de trente mille fournis par la seule tribu de Juda.

« Maintenant, dit-il aux envoyés de Jabès, allez dire à vos pères que demain, au moment où le soleil jettera tous ses feux, ils seront délivrés de leurs ennemis. »

Le lendemain, dès l'aurore, pendant que Naas dormait en paix, Saül franchit le Jourdain. Ses troupes, divisées en trois corps, se jetèrent par trois côtés à la fois sur les bataillons ammonites et en firent une effroyable boucherie. Quand le soleil brilla de tout son éclat, la victoire était complète. Saül rentra dans Jabès à la tête de ses légions, au milieu des vivats d'un peuple ivre de joie qui acclamait son libérateur.

II

L'HÉROÏQUE JONATHAS

A. M. 2911. — A. C. 1089.

Les Israélites avaient près d'eux des ennemis plus redoutables et plus implacables que les fils d'Ammon : c'étaient les Philistins. Échelonnés sur les frontières des tribus, ils possédaient même, depuis les guerres dernières, plusieurs forteresses dans le cœur du pays, notamment à Machmas, à Béthel, et même à Gabaa, sous les yeux de Saül. Le roi résolut de chasser au plus vite ces étrangers dont la présence sur son territoire lui paraissait une honte et un danger. Des trois cent mille hommes enrôlés contre Naas, il n'en conserva que trois mille pour sa garde personnelle : deux mille furent installés, sous son commandement immédiat, au camp de Machmas et sur les hauteurs de Béthel; les mille autres, sous les ordres de son fils Jonathas, occupèrent la colline de Gabaa, afin de surveiller les stations philistines.

Jeune, ardent, impétueux, mais d'une bonté qui lui gagnait tous les cœurs; comptant peu sur les calculs humains, beaucoup sur le bras de Dieu, Jonathas était de la race des héros qu'aucun péril n'effraie. Il proposa un jour à ses guerriers d'attaquer la forteresse des Philistins, établie en face de son camp. Entraînés par son audace, ceux-ci se ruèrent comme des lions sur ces remparts inexpugnables et en délogèrent l'ennemi, après lui avoir tué beaucoup de monde.

Cette déclaration de guerre devait nécessairement amener une nouvelle invasion du pays ; aussi Saül envoya-t-il ses hérauts sonner le clairon d'alarme dans toutes les tribus : « Nous faisons savoir, disaient-ils aux villes et bourgades, que le roi Saül s'est emparé de la forteresse de Gabaa, et qu'Israël va enfin se mesurer avec ses ennemis. » Le roi convoqua tous ses guerriers dans les plaines de Galgala pour offrir le sacrifice de propitiation avant l'ouverture des hostilités.

Les guerriers arrivèrent en foule à Galgala ; Saül s'y rendit lui-même, mais pour y subir une dure épreuve, car l'enthousiasme de ses soldats se changea en une véritable panique à la vue des forces ennemies. Trois mille chariots, six mille cavaliers, une innombrable infanterie, couvraient la campagne. Les Philistins de plus étaient bien armes tandis que les Hébreux n'avaient pour se défendre que le bâton, l'arc ou la fronde. Pour les réduire à l'impuissance, d'odieux traités leur interdisaient la fabrication des armes, si bien qu'au point d'en venir aux mains, Saül et Jonathas seuls maniaient la lance et l'épée. Enfin, les lignes ennemies s'étendant de Machmas à Béthel, les Israélites, resserrés entre les montagnes et le Jourdain, se trouvaient, en cas de défaite, pris comme dans un piège. Sans doute, ils pouvaient compter sur le bras de Dieu ; mais, pour comble de malheur, Samuel, attendu depuis plusieurs jours, n'arrivait pas au camp d'Israël pour présenter les victimes à l'autel.

Saül frémissait d'impatience. Ses soldats désertaient pour se cacher dans les souterrains, les cavernes de la montagne et jusque dans les citernes desséchées ; les habitants de Gad et de Galaad repassaient en hâte le Jourdain ; son armée se fondait comme la cire au soleil. Se rappelant les paroles solennelles de Samuel : « Vous m'attendrez à Galgala sept jours entiers », il attendit jusqu'au septième jour, mais alors il perdit courage et demanda les victimes, qu'il offrit lui-même au Seigneur. A peine la cérémonie était-

elle achevée, qu'on lui annonça l'arrivée du prophète. Écrasé sous le poids de sa faute, le malheureux roi se dirigea vers l'homme de Dieu ; mais, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, celui-ci s'écria :

« Qu'avez-vous fait, ô roi Saül?

— Mes soldats désertaient en masse, les Philistins allaient fondre sur moi, et vous n'arriviez point au jour fixé. Pouvais-je combattre avant d'avoir apaisé le Seigneur par le sang des victimes? Je me suis vu forcé d'offrir le sacrifice. »

Sans se donner la peine de faire observer au roi que le septième jour n'était point écoulé, Samuel lui dévoila le décret divin.

« En violant le précepte du Seigneur, vous avez agi comme un insensé. Sans cette désobéissance, la couronne était à jamais affermie sur votre tête, et maintenant Dieu va choisir un homme selon son cœur pour en faire le chef de son peuple. »

Saül s'inclina devant le prophète, toutefois il ne voulut voir dans cette sinistre prédiction qu'une sentence comminatoire dont Jéhovah, désormais content de ses actes, ne se souviendrait pas. Ne pouvant tenir en rase campagne, il s'enferma dans Gabaa avec les six cents hommes qui lui restaient, pendant que Jonathas, à la tête d'une poignée de braves, surveillait les Philistins du haut de la colline. La position de Saül devenait très critique quand Dieu se chargea de lui montrer ce que valent devant lui les armées les plus formidables.

Jonathas souffrait de l'inaction à laquelle il était condamné. Selon lui, il fallait, comme Gédéon, marcher en avant et tomber sur ces incirconcis de Philistins, en invoquant le nom du Seigneur. Sans communiquer à son père un projet qu'il roulait dans sa tête depuis plusieurs jours, il dit à son écuyer :

« Si tu as du cœur, nous irons ensemble attaquer l'avant-garde des Philistins, campée sur les hauteurs voi-

sines. Dieu combattra pour nous; or, tu le sais, Dieu triomphe avec deux hommes comme avec cent mille.

— Maître, répondit l'écuyer, allez où vous voulez : je vous suivrai.

— En avant donc, reprit Jonathas, avec l'aide du Seigneur. Si ces mécréants s'écrient en nous voyant : attendez, nous sommes à vous; nous nous arrêterons. S'ils nous disent au contraire : Montez, si vous l'osez; nous reconnaîtrons à ce signe que Dieu les livre entre nos mains, et nous fondrons sur eux. »

Forts de cette espérance, Jonathas et son compagnon descendirent les pentes de la colline jusqu'au ravin profond qui sépare le territoire de Gabaa de celui de Machmas. Se jetant alors dans un étroit défilé, bordé de deux énormes roches, ils arrivèrent après une course d'une lieue aux avant-postes de l'ennemi. Au moment où ils s'apprêtaient à gravir des rochers presque inaccessibles, ils entendirent les sentinelles ricaner et se dire : Voilà donc ces Hébreux hors de leurs tanières; puis des voix leur crièrent avec mépris :

« Montez donc jusqu'ici, nous causerons ensemble.

— Montons, dit Jonathas, Dieu les livre entre nos mains. »

Ils se mirent à escalader le rocher l'un derrière l'autre, en s'aidant de leurs pieds et de leurs mains. Arrivé sur le plateau, Jonathas, l'épée au poing, fond sur l'ennemi avec fureur, renversant à droite et à gauche ceux qui veulent lui barrer le passage. Son écuyer, derrière lui, abat ceux qui échappent à ses coups. En quelques instants, vingt cadavres sont couchés à leurs pieds. Pris d'une terreur subite, les Philistins s'enfuient dans les plaines voisines, s'entr'égorgeant les uns les autres et portant partout le désordre et la confusion. Pour achever une déroute qui tenait du prodige, les six cents guerriers de Saül se précipitent sur les fuyards et en font un horrible carnage. Dieu avait sauvé son peuple par un coup de sa droite.

Pendant le combat, dix mille déserteurs, cachés dans les cavernes d'Éphraïm, revinrent se grouper autour de Saül : alors, exalté par sa victoire non moins que par le délire de ses soldats, il résolut d'anéantir toutes les stations philistines, de Machmas à Béthel ; dans sa fougue téméraire, il s'emporta même jusqu'à s'écrier en face de son armée : « Maudit soit celui qui mangera quoi que ce soit avant l'heure où j'aurai tiré de mes ennemis une complète vengeance. »

Les soldats s'engagèrent à la suite du roi dans les défilés des montagnes, au milieu des roches escarpées et des bois sombres, reconduisant l'ennemi au pas de charge jusqu'à Béthaven et Aïalon. Mais ils durent bientôt s'arrêter, brisés de fatigue et mourant de faim, au milieu d'une forêt où de nombreux essaims d'abeilles avaient déposé leur miel dans le creux des arbres et sur les flancs des rochers. Aucun d'eux, par respect pour le serment du roi, n'eut la tentation d'y tremper le doigt, excepté le malheureux Jonathas, qui ne connaissait pas la malédiction prononcée par son père. Se sentant faiblir, n'ayant plus même la force d'ouvrir les yeux, il trempa instinctivement le bout de sa baguette dans un rayon de miel et l'approcha de ses lèvres, ce qui le réconforta suffisamment pour continuer son chemin.

Cependant Saül stimulait ses guerriers et ne voulait point de relâche avant l'entière extermination des Philistins. « Pas de quartier, criait-il ; tombons sur eux cette nuit même : que demain, au lever du soleil, plus un seul de ces idolâtres ne souille la terre d'Israël. »

Bien que l'armée se déclarât prête à suivre son roi, le grand prêtre proposa de consulter le Seigneur. Saül y consentit, mais il n'obtint pas de réponse, d'où il conclut qu'une faute avait été commise.

« Je découvrirai le coupable, s'écria-t-il furieux. Fût-il mon fils Jonathas, je le jure par Jéhovah, le Sauveur d'Israël, il périra sans miséricorde. Guerriers, mettez-

vous d'un côté, Jonathas et moi de l'autre, et que le sort décide entre nous. »

Le sort tomba sur la famille royale, innocentant ainsi l'armée.

« Qu'on jette le sort entre moi et Jonathas, » continua Saül.

Le sort tomba sur Jonathas.

« Qu'as-tu fait, mon fils, reprit le roi vivement ému.

— Mon père, dit Jonathas, ignorant votre serment, j'ai trempé l'extrémité de mon bâton dans un rayon de miel, et je l'ai porté à mes lèvres : voilà pourquoi je dois mourir.

— Jonathas, cria le roi, que la malédiction de Dieu tombe sur moi, si tu ne meurs aujourd'hui même. »

Mais, à cet injuste arrêt, l'assemblée, jusque-là silencieuse, répondit par un cri d'indignation :

« Jamais! vociférait-on de toutes parts : Jonathas, le héros d'Israël, nous a sauvés tous, et nous souffririons qu'on le traîne à la mort! Ce serait un crime inexpiable. Vive Jéhovah! nous jurons tous que, nous vivants, pas un cheveu ne tombera de sa tête. »

Et l'armée fit cercle autour de Jonathas. Saül échappa ainsi aux cruelles conséquences de son inconsidération, mais il dut renoncer à poursuivre les Philistins, qui se retirèrent sur leurs terres, attendant le jour de la revanche.

III

LE PÂTRE DE BETHLÉEM

A. M. 2930. — A. C. 1070.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, et Dieu semblait avoir oublié les fautes de Saül. Vainqueur des fils de Moab et d'Ammon, des Édomites, des Syriens et des Philistins, rien ne manquait à sa gloire. Trois fils, célèbres par leur vaillance, et deux jeunes princesses, Mérob et Michol, faisaient l'ornement de sa cour. Nombre de guerriers, distingués dans les combats, composaient sa garde. L'avenir se présentait à lui sous les plus belles couleurs, quand une nouvelle faute consomma sa ruine et décida sa réprobation.

Sur les frontières méridionales d'Israël vivait le peuple amalécite, voué à l'anathème depuis les jours de Moïse, en punition de crimes monstrueux. « Le jour où vous serez maîtres de la terre Promise, avait dit le prophète, vous anéantirez le nom d'Amalec. Gardez-vous d'oublier l'ordre que je vous donne. »

Comme les Israélites ne se pressaient pas d'exécuter l'arrêt fatal, Samuel fut chargé par Dieu de transmettre à Saül ce message solennel : « J'ai compté les crimes d'Amalec envers mon peuple ; je n'ai point oublié comment il lui barra le chemin au sortir de l'Égypte. Le jour du châtiment est venu : lève-toi, roi d'Israël, frappe les Amalécites, anéantis leur puissance. N'épargne rien de cette

nation maudite : hommes, femmes, enfants, troupeaux, que tout périsse sans exception. »

Une guerre contre ces brigands exécrés ne pouvait manquer d'être populaire. A peine Saül eut-il convoqué ses guerriers, que deux cent mille hommes vinrent se ranger sous ses drapeaux. Il les conduisit devant la capitale ennemie, la prit d'assaut et en massacra les habitants. Les fuyards, poursuivis depuis Hévila jusqu'à Sur, ne se sauvèrent qu'en passant la frontière d'Égypte.

Or, toujours emporté par le même esprit d'aveuglement et de vertige, le malheureux Saül oublia, cette fois encore, les prescriptions si formelles de Jéhovah : il immola les sujets, mais il épargna leur roi ; il anéantit le butin sans valeur, mais il réserva les beaux troupeaux, les étoffes précieuses, les objets d'art, tout ce qui flattait ses convoitises. Le châtiment ne se fit point attendre. « Je me repens de l'avoir fait roi, dit Dieu à Samuel, car il ne tient aucun compte de mes volontés : annonce-lui sa réprobation. »

Samuel aimait Saül, malgré ses fautes. Toute la nuit il pleura devant le Seigneur, demandant à grands cris la révocation du terrible décret, mais vaines furent ses supplications, et le lendemain, dès l'aurore, le prophète qui avait sacré Saül dut se mettre en route pour lui intimer sa déchéance.

Après sa victoire sur Amalec, le roi s'était rendu à Galgala avec ses troupes. Samuel y arriva de son côté au moment où Saül offrait en holocauste les prémices des dépouilles enlevées aux Amalécites. Assez intrigué de cette subite apparition du prophète, il lui annonça l'exécution ponctuelle des ordres de Jéhovah.

« Et d'où viennent donc ces cris d'animaux qui retentissent à mes oreilles ? s'écria l'homme de Dieu.

— Des troupeaux d'Amalec, dont mes soldats ont réservé l'élite afin de l'offrir en sacrifice au Seigneur.

— Le Seigneur n'a pas besoin de vos holocaustes, repartit Samuel indigné. Le sacrifice qu'il demande, c'est ce-

lui de l'obéissance. Désobéir à Dieu, c'est un acte d'infidélité et d'idolâtrie. Et parce que vous avez commis ce crime, ô roi d'Israël, Dieu vous réprouve : vous ne régnerez plus sur son peuple. »

Troublé jusqu'au fond de l'âme par cette foudroyante apostrophe, le roi reconnut sa faute, mais il voulut la rejeter sur les exigences de ses soldats. Il finit par supplier Samuel de porter avec lui le fardeau de son péché, et de revenir à l'autel pour prier le Seigneur.

« Je n'en ferai rien, répondit Samuel, vous n'êtes plus roi d'Israël, mais un homme rejeté de Dieu. »

Et le prophète se détourna pour reprendre sa route. Dans le plus affreux désespoir, Saül le retint par la frange de son manteau, qui se déchira sous ses efforts.

« Ainsi Dieu, s'écria le prophète, arrachera de vos mains le royaume d'Israël pour le donner à l'homme de son cœur.

— J'ai mérité mon sort, lui dit Saül; mais aussi longtemps que je tiens le sceptre, ne me déshonorez pas devant tout le peuple : accompagnez-moi devant l'autel pour y adorer le Seigneur. »

Cédant à ses instances, le prophète parut devant l'autel, saisit son épée, et dit d'une voix forte :

« Qu'on amène ici le roi d'Amalec. »

Un homme d'une corpulence énorme, engraissé dans les festins et les voluptés, fut traîné par les soldats devant l'autel. Il tremblait comme une faible femme et poussait de longs soupirs : « Il faut donc mourir, disait-il, et renoncer aux jouissances de la vie ! »

« Ton glaive, ô roi d'Amalec, s'écria le prophète, a privé bien des mères de leurs enfants : il est juste que ta mère pleure aujourd'hui sur la mort de son fils ! »

Agag — c'était le nom du roi — tomba au pied de l'autel, baigné dans son sang. Quant à l'homme de Dieu, il quitta Saül pour ne le revoir jamais. Le cœur brisé, il vécut solitaire dans sa maison de Ramatha, pleurant sur la réproba-

tion du malheureux roi d'Israël, mais bientôt Dieu lui fit connaître sa volonté et ses desseins sur Israël.

« Samuel, lui dit-il, pourquoi tant de larmes? J'ai réprouvé le roi Saül, et ma sentence est irrévocable. Prends un vase d'huile et descends dans la maison d'Isaï de Bethléem. Parmi ses enfants tu trouveras le chef que j'ai choisi. »

Samuel connaissait le caractère irascible du roi déchu. Il représenta au Seigneur que si le bruit de sa mission transpirait dans le public, Saül ne reculerait pas devant le meurtre d'un prophète.

« Choisis une victime dans ton troupeau, lui répondit le Seigneur, et conduis-la devant toi comme si tu te rendais à Bethléem uniquement pour m'offrir un sacrifice. Tu appelleras Isaï et ses fils au festin qui suivra l'immolation, et je te dirai alors qui tu dois sacrer roi d'Israël. »

Samuel se dirigea donc vers Bethléem, sans demander au Seigneur pourquoi son choix s'était arrêté sur un enfant d'Isaï; car l'histoire de cette famille, aussi distinguée par la noblesse de son origine que par la vertu de ses membres, se racontait à tous les foyers depuis plusieurs générations. Qui n'avait compati aux infortunes de la douce Noémi et de Ruth la glaneuse?

Au temps d'un des derniers Juges, disait ce touchant récit, vivait à Bethléem un homme de la tribu de Juda, nommé Élimélech. Obligé de quitter son pays au moment d'une grande famine, il s'était réfugié sur la terre de Moab avec sa femme Noémi et ses deux fils. Il y mourut bientôt au grand désespoir de la pauvre veuve. Dix ans après, ses deux fils, qui avaient épousé deux moabites, moururent aussi, de sorte que Noémi l'étrangère, resta seule avec ses deux belles-filles, Ruth et Orpha.

Longtemps elle pleura près de ces trois tombeaux, mais ne voulant point mourir sur la terre d'exil, elle dit adieu à ses belles-filles, et reprit le chemin de sa chère Bethléem. Orpha la suivit quelque temps en pleurant, mais enfin,

vaincue par ses instances, elle l'embrassa une dernière fois et revint dans son pays. Ruth, au contraire, s'attacha à sa belle-mère, malgré toutes ses protestations.

« Jamais je ne vous quitterai, s'écria-t-elle. Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu sera mon Dieu. Je vivrai là où vous vivrez, et le lieu de votre sépulture sera aussi le mien. »

Les deux pauvres veuves arrivèrent à Bethléem au temps de la moisson. — « C'est donc là, la belle Noémi! » disaient les femmes d'Israël en voyant passer la pauvre voyageuse. — Oh non! c'est la triste Noémi, répondait-elle; c'est l'infortunée que le Seigneur a courbée sous le poids des douleurs.

Pour venir en aide à sa belle-mère, Ruth se mit à parcourir les champs en recueillant les épis qui échappaient aux moissonneurs. Le Seigneur la conduisit dans la propriété d'un homme riche, nommé Booz, proche parent d'Élimélech, père de son mari, dont elle n'avait jamais entendu parler. Booz étant venu visiter ses moissonneurs, fut frappé de la modestie de la jeune Moabite, et du courage avec lequel elle accomplissait sa tâche.

« Ma fille, lui dit-il, continuez de glaner à la suite de mes serviteurs. J'ai appris comment vous vous êtes attachée à votre belle-mère après la mort de votre mari, et que pour elle vous n'avez pas hésité à quitter votre pays. Que le Seigneur Dieu d'Israël, dont vous êtes devenue l'enfant, vous récompense comme vous le méritez. »

Il lui permit de manger et de boire avec les moissonneurs, et dit même à ceux-ci de laisser tomber exprès de nombreux épis, afin que la pauvre Ruth pût faire une ample moisson. Aussi, le soir venu, elle rapporta à sa belle-mère trois boisseaux d'orge, et raconta toute joyeuse ce qui lui était arrivé.

« C'est Dieu qui a dirigé vos pas, lui répondit Noémi. Sachez, ô ma fille, que ce Booz, qui vous a traitée avec tant de bonté, est le proche parent de l'époux que vous

pleurez, et d'après notre loi, pour perpétuer notre famille, il doit vous épouser.

En effet, Booz la prit pour femme, non seulement pour se conformer aux prescriptions de la loi mosaïque, mais pour la récompenser de son héroïque dévouement. De ce mariage naquit Obed, qui fut lui-même le père d'Isaï, de Bethléem.

Or Booz, par une suite de neuf générations, remontait en droite ligne au patriarche Juda, fils de Jacob, celui dont le saint vieillard avait dit sur son lit de mort : « Le sceptre ne sortira point de Juda jusqu'à ce que vienne le Messie, libérateur d'Israël. » C'était ce sceptre glorieux que le prophète Samuel apportait, de la part de Dieu, à l'un des fils d'Isaï, le représentant actuel de la maison de Juda [1].

Comme Booz, son aïeul, Isaï cultivait ses champs, et faisait paître ses troupeaux, sans autre ambition que de servir son Dieu, et de laisser après lui une postérité sans tache. Aussi fut-il très surpris quand, après le sacrifice, Samuel lui confia son secret, et le pria de lui présenter ses enfants l'un après l'autre, afin que Dieu manifestât son élu.

Le premier qui parut devant le prophète fut Éliab, l'aîné de la famille, jeune homme robuste, de haute taille, assez semblable à Saül.

« Sans doute c'est là l'oint du Seigneur? » s'écria Samuel, frappé de son air noble et majestueux.

« Non, répondit l'Éternel. La figure et la taille ne sont rien à mes yeux. L'homme juge d'après l'apparence extérieure, mais Dieu voit les cœurs. »

Isaï amena le second de ses fils, Aminadab.

« Ce n'est point l'élu de Dieu, lui dit Samuel. »

Les sept enfants d'Isaï comparurent tour à tour devant le prophète, qui dit au père :

« Aucun de ceux-là n'est l'élu de Dieu : mais vous devez avoir un autre fils?

1. *Lib. Ruth*, I-IV.

— C'est vrai, répondit Isaï, j'en ai un autre encore bien jeune, que j'occupe à garder les troupeaux.

— Faites-le chercher, reprit Samuel, nous ne nous mettrons à table qu'après son arrivée. »

L'enfant parut bientôt. Il était beau de visage et d'une physionomie très douce. Ses cheveux blonds retombaient sur ses épaules. A peine fut-il en présence de Samuel, que Dieu lui dit :

« C'est le roi d'Israël, répands l'huile sur son front. »

Samuel versa sur la tête du jeune David le vase d'huile qu'il avait apporté, comme signe de la puissance dont Dieu l'investissait en ce moment. Par la vertu de cette divine onction, le jeune pâtre de Bethléem allait devenir le plus grand des rois, le plus sublime des prophètes, et la figure la plus saisissante de Jésus qui, mille ans plus tard, devait naître comme lui à Bethléem, et s'appeler fils de David. Sur le trône, au milieu des magnificences de Sion, il n'oubliera pas que Dieu vint le prendre au milieu de ses brebis pour en faire le pasteur de son peuple. Sur sa harpe inspirée il chantera ce cantique de la reconnaissance qui retentira dans tous les siècles :

« Enfants de Dieu, louez le Seigneur, et que son nom soit béni maintenant et dans tous les siècles.

« Oui, qu'il soit béni du couchant à l'aurore, le nom de notre Dieu !

« Il est plus grand que les rois de la terre, plus grand que les anges des cieux. Qui donc est semblable à Jéhovah ?

« Et cependant des hauteurs inaccessibles où il habite, il veut bien abaisser ses regards sur les humbles d'ici-bas.

« Il les tire de la poussière, il les relève de leur fumier, pour en faire des princes, les princes de son peuple. »

Le sacre du fils d'Isaï, tenu dans le plus profond secret, ne changea rien à l'ordre de choses établi. Comme par le passé, le vieux Samuel vécut solitaire dans sa maison de Ramatha. Saül continua de régner sur Israël et le petit pâtre de Bethléem de conduire ses brebis.

Toutefois des phénomènes étranges attirèrent bientôt l'attention sur l'élu de Dieu. On remarqua qu'une transformation s'opérait dans son esprit comme dans son caractère. A peine âgé de dix-huit ans, ses pensées avaient la gravité de l'âge mûr; ses actes, la prudence du vieillard; son âme, sous le choc d'une illumination subite, semblait parfois s'élancer dans un monde supérieur, qui le jetait dans une sorte de ravissement. Il était visible que l'Esprit divin prenait alors possession de tout son être.

En gardant ses brebis, le jeune David s'exerçait à tirer du cinnor ou de la harpe des sons plus ou moins harmonieux. On s'aperçut alors que, sous ses doigts frémissants, l'instrument rendait des accords tout célestes. En même temps, comme si un artiste invisible eût touché les cordes de son âme, le pâtre inspiré, pris d'un enthousiasme dont il n'était plus le maître, chantait des hymnes qu'aucun prophète n'avait chantées avant lui. Des hauteurs où il était emporté, les créatures ne lui paraissaient plus que comme les notes d'un immense concert à la gloire de l'Éternel. Il les associait alors à ses divins transports :

« Louez le Seigneur, disait-il, louez-le du haut des Cieux, vous ses anges, vous les ministres de sa puissance.

« Louez le Seigneur, lune et soleil, et vous étoiles qui parsemez la voûte des cieux. Il a dit, tout a été fait; il a commandé, tout a été créé.

« Louez le Seigneur, dragons de l'abîme, grêle et feu, neige et vapeurs, vents et tempêtes, monts et collines, humbles arbustes, et vous, cèdres majestueux, louez le Seigneur. »

Ainsi chantait David, et le peuple s'accordait à dire qu'à Silo, devant l'arche du Seigneur, on n'avait jamais entendu d'aussi merveilleux accents ni de mélodies plus ravissantes. Aussi la renommée du fils d'Isaï grandissait chaque jour en Israël. On racontait que Jéhovah fortifiait son corps comme il illuminait son esprit. L'adolescent inspiré ne craignait pas de se mesurer avec les lions et les ours, lors-

qu'ils attaquaient son troupeau. Et chacun se demandait ce que le Seigneur voulait faire du fils d'Isaï, quand une circonstance imprévue le transporta tout à coup des pâturages de Bethléem au palais du roi Saül.

Le malheureux prince, accablé sous le poids de sa réprobation, passait ses jours dans la mélancolie et le désespoir. Il sentait que l'Esprit de Dieu l'avait abandonné, et que, dépossédé des vertus royales, laissé à ses forces naturelles, il allait commettre faute sur faute et tomber d'abîme en abîme. De plus, un mauvais esprit tourmentait son âme et lui inspirait de sombres fureurs. Parfois il croyait voir l'ombre de Samuel prophétisant sa déchéance, et le nouvel élu de Dieu lui arrachant sa couronne. Il entrait alors dans des accès de rage qui épouvantaient ses familiers et ses courtisans. Un jour qu'il s'entretenait avec eux de cette horrible maladie, que les médecins se déclaraient impuissants à guérir, ils prirent la confiance de lui en signaler la cause. « Seigneur, lui dirent-ils, c'est Dieu qui l'a permis, mais vous êtes sous l'influence d'un mauvais esprit. »

Et comme on cherchait un remède à ce mal étrange, l'un d'eux fit cette proposition :

« Seigneur, si vous nous le permettez, nous chercherons un musicien habile qui puisse exécuter sur la harpe des mélodies douces et suaves. Quand l'esprit du mal vous possédera de nouveau, un chant harmonieux ravira votre âme, et les accès seront moins terribles. »

Le roi se laissa persuader, et donna l'ordre de se mettre partout à la recherche d'un homme expérimenté dans l'art musical, et de le lui amener sans délai. Un de ceux qui l'entouraient lui dit alors :

« Je connais un jeune homme parfaitement capable de vous rendre ce service : c'est le fils d'Isaï, de Bethléem. Aucun ne le surpasse sur la harpe ou le cinnor. C'est de plus un jeune homme doué d'une force prodigieuse, vaillant au combat comme prudent au conseil. Dieu a imprimé la beauté sur son front, et certainement il est avec lui. »

Très heureux de cette découverte, Saül expédia immédiatement plusieurs de ses serviteurs à Isaï, pour lui commander d'envoyer à la cour David, le plus jeune de ses fils. dont il avait fait jusque là le pasteur de ses troupeaux.

A cette nouvelle aussi brusque qu'inattendue, le vieillard reconnut le doigt de Dieu. Il appela son fils pour lui transmettre les ordres du roi; puis, voulant offrir un présent au monarque, il chargea un âne de plusieurs pains, d'une amphore de vin et d'un chevreau. Le pâtre, chassant l'âne devant lui, se dirigea vers le palais du roi.

Dieu disposa favorablement l'âme de Saül. Il accueillit le jeune homme avec tendresse, en fit son écuyer et lui intima de résider à la cour jusqu'à nouvel ordre.

David eut bientôt l'occasion de montrer à tous le charme surnaturel de son art divin. Au moment où le roi, les yeux hagards, la bouche écumante, s'agitait comme un énergumène sous l'action du mauvais esprit, le jeune écuyer parut devant lui, sa harpe à la main. Les yeux fixés au ciel. comme s'il eût contemplé un personnage invisible, ils préluda par quelques accords si doux et si mystérieux à la fois, que le roi, saisi jusqu'au fond de l'âme, passa de ses transports frénétiques à l'immobilité la plus complète. Ses yeux étaient fixés sur David, et suivaient tous ses mouvements. A ces mélodies touchantes le jeune pâtre joignit les accents de sa voix inspirée. Il chanta la bonté de Jéhovah, et sa miséricorde éternelle à l'égard du pécheur. A mesure qu'il avançait, le visage du roi se rassérénait; son âme, délivrée de l'ennemi, reprenait possession d'elle-même. L'esprit de Dieu avait mis en fuite le démon de l'abîme.

David demeura à la cour aussi longtemps que le roi eût besoin de ses services. Mais bientôt l'esprit du mal, obligé de fuir, cessa pour un temps d'obséder le malheureux monarque. Saül reprit sa place dans les conseils aussi bien qu'à la tête de ses armées, et David retourna chez son père à la garde de son troupeau.

IV

GOLIATH

A. M. 2942. — A. C. 1059.

En quittant la cour du roi Saül, David reprit sans aucun regret le soin de ses brebis. Pour une âme contemplative comme la sienne, conduite et possédée par l'Esprit de Dieu. le silence du désert a mille fois plus d'attrait que le tumulte bruyant des villes et les intrigues des cours. Aussi, sous le charme de sa vie pastorale, toute remplie de Dieu, il chantait avec effusion le bonheur du juste qui s'isole du monde corrompu pour s'élever jusqu'au monde divin :

« Heureux, disait-il, l'homme qui ne siège point au conseil des impies, qui ne s'arrête point dans la voie du pécheur et qui ne se fixe point au milieu des pervers; heureux, l'homme dont la volonté, unie à la loi de Jéhovah, en médite jour et nuit les divers préceptes.

« Comme l'arbre planté le long des eaux, dont les feuilles sont toujours vertes, et les fruits abondants au temps de la récolte, les œuvres du juste sont toujours prospères.

« Il n'en est pas de même de l'impie : il disparaît comme la poussière que le vent emporte. Confondu au jour du jugement, on ne le verra point dans l'assemblée des justes ; car Jéhovah connaît les sentiers des saints, mais la route du pécheur aboutit à l'abîme. »

Ces jours de silencieuse contemplation durèrent à peine quelques années. Dieu n'avait ramené le jeune pâtre au désert que pour le préparer à sa sublime destinée.

En ce temps-là les Philistins, ces éternels ennemis du peuple de Dieu se crurent assez forts pour reprendre de nouveau l'offensive. Battus par Samuel en différentes rencontres, dépouillés par Saül des dernières places fortes qu'ils occupaient en Juda, ils jurèrent de se venger et de relever l'honneur de leur dieu Dagon, tombé en mille pièces devant l'Arche de Jéhovah.

Plusieurs milliers d'hommes envahirent le territoire d'Israël et vinrent planter leur tente à Socho, à quelques lieues de Bethléem. Saül rassembla ses guerriers dans une localité voisine, du nom d'Azéca. Les deux armées se rapprochèrent dans l'espace compris entre ces deux villes, et bientôt prirent position en face l'une de l'autre, sur les deux collines qui forment la vallée du Térébinthe, s'observant de l'œil mais sans oser en venir aux mains.

Pendant que de part et d'autre on faisait ainsi ses préparatifs de bataille, les Hébreux virent un jour sortir du camp des Philistins, un énorme géant qui se dirigea vers eux.

C'était un habitant de Geth, nommé Goliath, issu de ces colosses formidables, nommés Enakim, restes de l'ancienne race indigène, que Josué extermina, lors de l'invasion, de toutes les montagnes d'Israël et de Juda, excepté dans les villes des Philistins.

La taille de ce géant dépassait six coudées[1]. Il portait sur la tête un casque d'airain, sur la poitrine une cuirasse en écailles également d'airain, du poids de cinq mille sicles[2]. Ses jambes étaient bardées de fer, et ses épaules couvertes d'un bouclier impénétrable. Sa forte main brandissait une lance dont la hampe était semblable à ces pièces de bois dont se servent les tisserands pour enrouler leur toile, et dont le fer pesait six cents sicles[3].

Précédé d'un écuyer, le géant descendit le versant de la montagne où se trouvaient les bataillons philistins; puis,

1, Six coudées et une palme, c'est-à-dire plus de dix pieds.
2. Environ 150 livres.
3. De 15 à 20 livres.

lorsqu'il fut à portée de se faire entendre, de sa voix de tonnerre, il cria aux phalanges d'Israël échelonnées sur le versant opposé :

« Soldats du roi Saül, pourquoi vous préparez-vous à faire couler des torrents de sang? Je suis Philistin, vous êtes Israélites : choisissez un de vos guerriers assez brave pour se mesurer avec moi dans un combat singulier. S'il me terrasse, nous serons vos serviteurs; si je l'étends mort à mes pieds, vous serez nos esclaves et subirez notre joug comme autrefois. »

Saül et les siens rougissaient de colère en écoutant ces insolentes bravades, mais personne ne se sentait de force à lutter contre un colosse, dont le seul aspect donnait le frisson. On gardait le silence, et l'orgueilleux Philistin, retournant au milieu des siens, racontait à tous qu'il avait provoqué les Israélites à se battre avec lui, et qu'aucun de ces lâches n'avait eu le cœur d'accepter son défi. Pendant quarante jours, matin et soir, debout en face des soldats de Saül, Goliath leur jeta à la tête ces ignominieux outrages. Mais celui qui renversa Dagon sur son autel s'apprêtait à clore la bouche du géant.

Dans l'armée de Saül se trouvaient trois des fils d'Isaï, Éliab, l'aîné, et les deux plus avancés en âge après lui, Abinadab et Samma. Depuis le commencement de la guerre, le saint vieillard était sans nouvelles de ses fils. Il dit donc un jour à David, qui revenait des pâturages où paissaient ses troupeaux :

« Demain, tu prendras cette mesure de froment avec ces dix pains, et tu les porteras à tes frères au camp d'Israël. Quant à ces gâteaux faits du lait le plus pur, tu en feras hommage de ma part à l'officier qui les commande. Informe-toi de la compagnie dans laquelle tes frères sont enrôlés, et s'ils supportent bien les fatigues de la campagne. »

David se leva de grand matin, confia son troupeau à l'un des serviteurs de la maison; puis, chargé des provisions

que son père avait préparées, courut en toute hâte au camp d'Israël. Comme il entendait des cris de guerre, il laissa ses vivres aux gardiens des bagages, et se précipita dans les rangs des soldats, pour s'enquérir de ses frères avant le combat. Il venait de les rencontrer et s'entretenait avec eux, lorsque le géant Goliath se présenta comme les jours précédents devant le camp d'Israël, hurlant de nouveau son insolente provocation. David ne put l'entendre sans que le cœur lui bondît dans la poitrine; mais quel ne fut pas son étonnement de voir tous les Israélites saisis de terreur, reculer devant le Philistin? Sa surprise fut bien plus grande encore, quand un de ceux qui l'entouraient, lui dit :

« Tu as vu ce géant qui depuis quarante jours nous brave et nous insulte? Eh bien! le roi comblera de richesses et exemptera de tout tribut, l'homme qui se présentera pour lutter avec lui. Il lui donnera même sa fille en mariage. »

David voulant s'assurer de la réalité de ces promesses, s'adressa à tout un groupe de soldats :

« Quel est donc cet incirconcis, s'écria-t-il, assez audacieux pour couvrir d'opprobres l'armée du Dieu vivant? Ne dit-on pas que Saül a promis de donner sa fille à celui qui le tuera? »

Comme on lui certifiait que tel était bien l'engagement du roi, son frère Éliab intervint d'un ton de colère, inspiré par une secrète jalousie :

« Pourquoi toutes ces vaines paroles? s'écria-t-il. Je vois maintenant pourquoi tu as abandonné tes brebis dans le désert : c'était pour assister au combat, et faire le fanfaron au milieu de nos rangs. »

David comprit parfaitement le mauvais sentiment dont son frère était animé, mais il se contenta de répondre que les paroles sorties de sa bouche n'avaient aucune importance; puis, se glissant dans d'autres groupes, il fit les mêmes questions, avec tant d'insistance et d'ardeur que ses propos furent rapportés au roi. Saül se fit amener ce

jeune audacieux qui brûlait d'être, assurait-on, le champion d'Israël.

Saül ne reconnut point dans le pâtre de Bethléem, l'habile musicien qui naguère, calmait ses fureurs. Sa taille était plus élancée, ses membres plus vigoureux, son visage plus mâle. Introduit en sa présence, David ne lui laissa pas le temps de l'interroger :

« O mon roi, lui dit-il, que votre âme ne s'attriste pas à cause de ce mécréant! Votre serviteur ira le combattre.

— Toi? mon enfant! lui répondit Saül en souriant; vraiment je ne puis permettre que tu affrontes ce colosse. La lutte serait par trop inégale. Tu es jeune, et ce guerrier est rompu au métier des armes. »

— Roi, repartit David avec fermeté, votre serviteur conduisait au désert les troupeaux de son père. Quelquefois, s'élançant des forêts, un ours ou un lion fondait sur une de mes brebis, et l'emportait vers son repaire. Alors, je me précipitais sur l'animal furieux, et, à force de coups, je le forçais à me rendre sa proie; puis je le prenais à la gorge, et l'étouffais. Seigneur, j'ai étranglé de ma main des lions et des ours, j'en ferai autant de cet incirconcis qui couvre d'opprobres l'armée du Dieu vivant. Ce Dieu, qui m'a tiré des griffes des lions et des ours saura bien m'arracher des mains de ce Philistin! »

Saül était ému jusqu'aux larmes.

« Va, mon enfant, lui dit-il, et que Dieu soit avec toi! »

David lui avait inspiré sa confiance. Cependant, pour ne négliger aucune précaution, il voulut le revêtir lui-même de son armure. Il lui mit son casque sur la tête, couvrit sa poitrine de sa forte cuirasse, et lui ceignit son épée. Mais, quand il fallut se mouvoir, David se trouva fort embarrassé dans ces armes qu'il n'avait pas l'habitude de porter :

« Seigneur, dit-il au roi, je ne puis marcher ainsi, laissez-moi faire. »

Et il jeta à terre, épée, casque et cuirasse. S'armant alors

de sa fronde, et du bâton qui ne le quittait jamais, il ramassa cinq pierres parfaitement polies dans le lit du torrent, les mit dans sa panetière qu'il avait à sa ceinture, et s'avança vers le Philistin.

Le géant venait de répéter son défi. Voyant David descendre dans la vallée, il marcha à sa rencontre, précédé de son écuyer; mais bientôt à la vue de cet adolescent aux cheveux blonds, aux vives couleurs, il se mit à railler :

« Tu me prends donc pour un chien, lui dit-il, que tu viens à moi armé d'un bâton? Approche, si tu l'oses, et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Il ajouta toutes sortes de malédictions de la part des dieux de Geth et d'Accaron. Mais, loin d'être intimidé, David sentait l'Esprit fortifier son âme et son bras. Il répondit au géant :

« Tu viens à moi plein de confiance dans ton épée, ton casque et ton bouclier : moi, je viens à toi au nom du Dieu des armées, des armées d'Israël que tu as insultées. Aujourd'hui Jéhovah te place sous ma main : je vais te couper la tête, et ce sont les cadavres de tes Philistins qui serviront de pâture aux oiseaux du ciel, et aux bêtes sauvages. Toute la terre saura qu'il est un Dieu en Israël, et que c'est lui qui sauve, et non l'épée, ni la lance. De Jéhovah dépend le sort des combats, et c'est lui qui te livre entre mes mains. »

Au moment où il disait ces derniers mots, les deux armées virent Goliath s'ébranler, et s'avancer vers David, la lance à la main. Mais aussitôt, plus rapide que l'éclair, David bondit vers le géant, saisit une pierre dans sa panetière, en arme sa fronde, qui tourbillonne un instant et lance le projectile avec une telle vigueur qu'il déchire l'air en sifflant et va s'enfoncer dans le front de Goliath. Le géant agite les bras, chancelle et tombe foudroyé. David s'élance sur lui, lui prend son épée et lui coupe la tête. Puis, il regagne en courant le sommet de la colline, montrant à tous son trophée sanglant.

Une clameur formidable s'élève du camp des Israélites. Les Philistins poussent des cris de désespoir et s'enfuient dans toutes les directions. Saül et les siens, acharnés à leur poursuite, en tuent des milliers, et ramènent les autres, l'épée dans les reins, jusqu'aux portes de Geth et d'Accaron.

Ainsi se termina cette guerre qui menaçait d'être si désastreuse pour les enfants d'Israël. Non seulement les Philistins laissèrent toutes leurs dépouilles aux mains de leurs ennemis, mais ils perdirent en ce jour leurs plus vaillants guerriers. Jéhovah voulut montrer à tous la force de son bras, et mettre en relief l'homme qu'il destinait au gouvernement de son peuple. David fit son entrée à Jérusalem en véritable triomphateur, portant sur la pointe de son épée la tête de Goliath; mais, intimement convaincu qu'à Dieu seul revenait l'honneur de la victoire, il lui consacra l'épée du géant, et la fit placer, comme un hommage de sa reconnaissance, dans le Tabernacle du Seigneur.

Ce n'était pas assez pour son cœur initié par l'Esprit-Saint lui-même aux grandeurs de Jéhovah, comme aux tendres prévenances de sa miséricordieuse bonté. Un jour qu'il épanchait son âme devant l'Éternel, il se revit en imagination dans la vallée du Thérébinthe, entre les deux armées muettes et frémissantes d'émotion, seul aux prises avec le terrible géant. Dieu lui apparut planant sur le champ de bataille, dirigeant de sa main le faible bras qui lança la pierre fatale. David ne put contenir les sentiments qui se pressaient dans son cœur : il prit sa harpe, et chanta cet hymne en l'honneur du Dieu des armées :

« Béni soit Jéhovah, mon Dieu, qui prépare mes mains aux combats, et mes doigts à l'heure du danger.

« Il est ma miséricorde, il est mon refuge, il est mon soutien, il est mon libérateur.

« Jéhovah, c'est vous qui placez sous mes ordres le peuple que vous m'avez donné, c'est en vous que j'espérerai toujours.

« Et cependant, ô mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme pour que vous vous révéliez à lui, et le fils de l'homme, pour que vous l'entouriez de vos soins ? C'est l'image du néant, c'est l'ombre qui s'enfuit.

« Vous, ô grand Dieu, vous inclinez les cieux, et vous descendez ; vous touchez les montagnes, elles fument ; vous lancez l'éclair, et vos ennemis se dispersent ; vous les criblez de vos flèches, ils sèchent d'épouvante.

« Seigneur, des flots d'ennemis m'environnent ; tendez-moi les mains du haut du ciel, délivrez-moi de ces fils de l'étranger, dont la bouche exhale le mensonge, et la main sème l'iniquité.

« Et moi, mon Dieu, je vous chanterai un cantique nouveau sur le décachorde et le psaltérion, car c'est vous qui avez sauvé le roi, c'est vous qui avez arraché votre serviteur David au glaive de l'impie [1].

1. Psaume 143, portant cette inscription : *Psalmus David adversus Goliath.*

V

FUREURS DE SAÜL

A. M. 2943. — A. C. 1058.

La victoire de David sur Goliath et la déroute des Philistins, qui en fut la suite, fut accueillie dans tout Israël par un immense cri d'allégresse. Le Dieu de Jacob triomphait, et tous ses enfants chantaient ses louanges. Quant au jeune berger, le héros du jour, il était l'objet d'ovations sans fin.

Seul, le roi Saül avait le front chargé de sombres nuages. La noire mélancolie, qui remplissait son âme quelques années auparavant, le tourmentait de nouveau. Un vague pressentiment lui montrait dans ce pâtre de Bethléem, si visiblement assisté d'en-Haut, un rival qui lui porterait malheur. Quand David parut devant lui, au moment d'attaquer Goliath, il fut frappé de son attitude inspirée, et de sa confiance inexplicable dans un secours divin. Aussi ne put-il s'empêcher de questionner son brave Abner sur l'origine et la famille de cet étrange adolescent. Mais, ni le chef de la milice, ni les officiers qui l'entouraient, ne reconnaissaient l'ancien joueur de harpe. Après le combat, Abner conduisit au roi le jeune vainqueur, portant sur la pointe de son épée la tête sanglante du géant.

« Mon enfant, quel est ton père? » lui dit Saül, après l'avoir félicité de son courage.

« Prince, répondit David, c'est Isaï de Bethléem. »

A ce mot, les yeux du roi s'ouvrirent, et il reconnut le

musicien dont les chants chassaient le mauvais esprit. Son cœur se serra, son front se rembrunit, et une voix intérieure lui souffla que ce jeune homme se trouvait bien souvent sur son chemin. Il se rappela la prophétie de Samuël, et se demanda s'il n'avait pas devant lui l'élu de Dieu, le roi futur. La noire envie le piqua à l'instant de son dard envenimé, mais il réussit à dissimuler son chagrin.

La tentation devint irrésistible quelques jours après. Sur le passage de l'armée triomphante, les peuples, accourus des villes et des villages voisins, éclataient en applaudissements. Des groupes de femmes, tenant en main des tambours et des sistres, manifestaient leur joie par des danses et des chants de victoire. Dans un hymne en l'honneur du jeune triomphateur, elles répétaient avec enthousiasme ce refrain peu flatteur pour le roi : « Saül a tué mille Philistins, mais David en a tué dix mille! »

« Les entendez-vous? dit le prince exaspéré aux courtisans qui l'entouraient. Saül a tué mille ennemis, et David dix mille. C'est ainsi qu'on me ravit ma gloire. Il ne manque plus que de m'arracher la couronne! »

Et il jeta sur le jeune David un regard de haine qui n'échappa point à ses familiers.

Cependant le prestige du vainqueur de Goliath était si grand aux yeux de tous que Saül ne pouvait décemment le renvoyer à ses troupeaux. Il fut donc obligé, bien malgré lui, de l'admettre à la cour, et même de l'investir d'un commandement militaire, où le jeune pâtre, devenu soldat, sut conquérir en peu de temps l'estime et l'affection de tous ses subordonnés. On admirait sa prudence autant que sa bravoure, et il ne se trouvait point dans l'entourage du monarque, au dire même des officiers, un guerrier aussi accompli que David.

Cette popularité ne devait pas lui concilier les bonnes grâces d'un prince envieux et jaloux; mais ce qui surtout acheva de le perdre dans son esprit, ce fut l'étroite amitié dont son fils Jonathas voulut bien honorer le fils d'Isaï.

Jonathas, de l'âge de David, avait le même cœur, la même passion pour la gloire de Jéhovah, la même vaillance dans les combats. Après la victoire du Térébinthe, il témoigna au jeune héros son admiration avec une cordialité si expansive et si franche que David sentit battre sur son cœur le cœur d'un véritable ami. Aussi, dès ce jour, ces guerriers n'eurent qu'une seule âme, et Jonathas aima David comme un autre lui-même. A son entrée à la cour, David dut échanger ses vêtements d'humble pâtre contre le costume des officiers royaux; Jonathas se dépouilla de sa tunique pour en revêtir son ami. Il lui donna également son baudrier, son épée, son arc et ses flèches, comme il s'était donné lui-même.

Cette intimité de son fils avec celui qu'il regardait comme son ennemi personnel et l'ennemi de sa famille, mit Saül en fureur. Ainsi tout le monde l'abandonnait! Son fils même, Jonathas, l'héritier de son trône, se jetait dans les bras de son rival! A cette pensée, que le mauvais esprit fixa dans son âme ulcérée, la rage monta dans son cœur, sa face devint livide, et tout son corps s'agita dans un tremblement convulsif. C'était un accès nouveau de l'étrange maladie dont il avait souffert autrefois. Bientôt les mêmes symptômes se représentèrent : de ses lèvres violemment contractées sortaient des flots d'écume, en même temps que des hurlements affreux. Ce n'était plus qu'un énergumène, en proie à l'esprit du mal.

Tout le palais était en émoi. On se souvint alors qu'en pareille circonstance David seul, par ses suaves mélodies, avait pu calmer le monarque. On le supplia de reprendre sa harpe, et d'en jouer devant Saül, au moment de ses accès.

C'était s'offrir à sa vengeance. Un jour que Saül était assis sur son trône, tenant en main la lance, symbole du commandement suprême, David parut devant lui pour remplir son office de dévouement. Déjà la harpe frémissait, et rendait des accords doux et touchants, lorsque tout à

coup le roi se lève comme un furieux, et darde sa lance vers David, comme pour le clouer à la muraille. David esquive le coup, et reprend sa place, croyant à un acte de délire inconscient; mais le roi, blême de colère, ressaisit sa lance et veut l'en percer une seconde fois.

David, échappé comme par miracle à cette double tentative de meurtre, comprit alors ce qu'il aurait voulu se dissimuler toujours : le roi, abandonné de Dieu, esclave d'une criminelle passion, obsédé par l'Esprit mauvais dont il subissait les inspirations homicides, voulait évidemment se défaire de lui. Cette pensée l'attrista profondément, mais il résolut de l'ensevelir au fond de son cœur, et de ne laisser voir à personne qu'il avait pénétré le dessein du malheureux monarque. Il évita toutefois de paraître en sa présence.

De son côté, Saül, se sentant deviné, voulut faire oublier l'horrible scène de la lance, en comblant David d'apparentes faveurs. Il le nomma commandant de mille hommes, avec l'ordre de guerroyer sur les terres des Philistins. Dans sa malice, il espérait que le jeune héros, emporté par sa bouillante ardeur, se jetterait imprudemment dans quelque embuscade de l'ennemi, et y trouverait la mort. Mais David, aussi sage que brave, réussit dans chacune de ses entreprises, et revint chargé de butin, aux applaudissements de ses soldats et du peuple. Toute la nation avait les yeux sur lui, et on s'habituait peu à peu à le considérer comme le sauveur de la patrie.

En apprenant ces nouveaux succès, Saül eut peine à cacher sa rage, mais il crut devoir feindre, afin d'arriver à jeter David dans quelque engagement téméraire : « Je ne veux pas, disait-il, le tuer de ma main, mais il faut qu'il succombe sous les coups des Philistins. » L'ayant donc fait appeler, comme pour le féliciter de sa brillante campagne, il lui tint ce discours :

« David, mon fils, tu connais ma fille Mérob; je te la donnerai pour épouse, si tu la mérites par une action d'é-

clat. Va, combats de nouveau les ennemis du Seigneur, et montre par ton audace que tu es digne d'entrer dans la famille du roi. »

David saisit parfaitement le piège caché sous ces paroles flatteuses. Il aurait pu rappeler à l'envieux monarque qu'il avait promis sa fille au vainqueur de Goliath, et qu'au lieu de tenir sa promesse, il avait lâchement attenté à sa vie. Il préféra s'humilier devant Saül, afin de détruire, s'il était possible, ses préventions et ses craintes.

« Prince, lui dit-il, vous me proposez votre fille : qui suis-je, moi, pauvre pâtre, fils d'un homme obscur et inconnu dans Israël, pour aspirer à l'honneur d'être un jour le gendre du roi? »

Cependant il marcha contre les Philistins et se couvrit de gloire. Il revint au temps fixé par Saül; mais au lieu de lui donner sa fille, le roi la fit épouser à un certain Hadriel, fils de Berzellaï, originaire de la ville de Molathi. C'était une injustice criante, dont tout le monde se plaignit, David excepté.

La seconde fille de Saül, nommée Michol, s'était laissé gagner par les nobles qualités du jeune guerrier. David l'aimait aussi, car elle était bonne et généreuse. On fit remarquer à Saül cette inclination, qu'il fut très heureux de constater. La passion l'emportera sur la prudence, se disait-il à lui-même, et pour obtenir Michol, il se jettera tête baissée au milieu des Philistins. Passant un jour près de David, il lui jeta soudainement cette parole :

« Je vous donnerai Michol, et cette fois vous serez mon gendre, mais à des conditions que je vous ferai connaître en temps opportun. »

David se déclara de nouveau indigne d'un si grand honneur, mais Saül lui fit dire par ses familiers, que le roi l'avait en grande amitié, que tous les personnages de la cour lui étaient complètement dévoués, et qu'il devait se rendre au désir du monarque, en acceptant la main de sa fille.

David écouta ces bienveillantes communications avec le plus grand calme, se bornant à donner aux courtisans la réponse ordinaire :

« Comment voulez-vous que moi, pauvre et chétif, je devienne le gendre du roi? »

On rapporta ces paroles à Saül, qui lui envoya ce message :

« Le roi n'a pas besoin d'or : la dot qu'il demande à son gendre, c'est le sang de ses ennemis. Exterminez cent Philistins, et sa fille est à vous. »

En imposant ce nombre comme une condition de l'alliance promise, Saül se liait absolument les mains, en cas d'un nouveau succès de David, mais il comptait bien qu'il n'arriverait pas à frapper le centième Philistin, sans recevoir lui-même des coups dont il ne relèverait pas. David, plein de confiance dans le Dieu qui le protégeait, accepta les conditions posées, et quelques jours après, accompagné de sa troupe fidèle, fit une nouvelle incursion sur le territoire des Philistins. Il leur tua deux cents hommes, et rapporta leurs dépouilles à Saül, qui ne put cette fois manquer à sa parole, sans se couvrir de honte et sans révolter son peuple. David épousa Michol, et devint, malgré le roi, l'allié de la famille royale.

Dieu avait tout conduit, et le bras du héros au combat du Térébinthe, et les événements qui se succédèrent à la cour. Les rois de la terre, et même les esprits de l'abîme, sont de simples instruments dans ses mains : leur mauvaise volonté sert à montrer sa toute puissance, qui les fait servir à ses desseins, même lorsqu'ils s'ingénient à contrarier son action.

VI

L'ÉVASION

A. M. 2944. — A. C. 1057.

Tout réussissait à David, de simple pâtre devenu le gendre du roi et le guerrier le plus admiré de la cour. En le voyant ainsi gravir les degrés du trône, malgré les obstacles accumulés sur son chemin, Saül comprit que Jéhovah conduisait par la main son jeune protégé. Mais cette pensée, tout en imprimant dans son âme un sentiment de terreur, ne fit qu'augmenter sa haine irréconciliable contre le rival abhorré qui lui avait volé le cœur de son fils Jonathas, de sa fille Michol, et de son peuple autrefois si dévoué.

Un nouvel exploit du vainqueur de Goliath vint surexciter encore cette jalousie furieuse. Les Philistins, si souvent battus depuis quelques années, afin de prendre une éclatante revanche, rassemblèrent leurs troupes pour une grande expédition ; mais David tomba sur eux à l'improviste, les mit en déroute, et se conduisit avec tant de sagesse et de courage qu'il laissa loin derrière lui les serviteurs les plus renommés de Saül. Son nom fut dans toutes les bouches depuis Dan jusqu'à Bersabée.

Saül jura sa mort, et sa mort à bref délai. Incapable de cacher la haine qui bouillonnait dans son cœur, il éclata un jour devant ses courtisans et son fils Jonathas, et leur révéla ses desseins homicides. De vrais serviteurs, attachés à leur roi, dit-il, le débarrasseraient par un coup d'épée de

cet odieux ennemi. Mais, dans son aveugle fureur, il oublia l'amitié vigilante de Jonathas, qui, sans perdre de temps, courut chez David pour lui conseiller de se dérober par la fuite à toute tentative de meurtre :

« Mon père veut vous tuer, lui dit-il; fuyez bien vite. et demain matin tenez-vous caché dans le champ voisin. Je me dirigerai de ce côté avec mon père, et je tâcherai de le faire revenir sur ses résolutions à votre égard; puis, quelles que soient ses intentions dernières, je vous les ferai connaître. »

David obéit à son ami. Le lendemain, Jonathas accompagnait son père à la campagne, et tous deux étaient silencieux. Tout à coup. les larmes dans les yeux, Jonathas dit à Saül :

« Mon père, est-il bien vrai que vous vouliez tremper vos mains dans le sang de votre serviteur David? Ah! je vous en prie, ne péchez pas contre lui; il n'a jamais péché contre vous; il vous a rendu au contraire les plus signalés services. Il a exposé sa vie pour vous délivrer de ce Goliath, qui vous couvrait d'opprobres. C'est par lui que le Seigneur a sauvé Israël; vous en avez été témoin, et votre cœur alors tressaillait d'allégresse. Pourquoi donc verser le sang innocent? Pourquoi tuer David, alors que vous n'avez aucune faute à lui reprocher? »

Saül ne put entendre sans émotion la voix suppliante de son fils :

« J'en prends Dieu à témoin, s'écria-t-il, David ne mourra point. »

Le père et le fils se séparèrent joyeux, Jonathas d'avoir fléchi ce cœur ulcéré, Saül de s'être laissé fléchir. Aussitôt après, les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et David apprit de Jonathas la scène qui venait d'avoir lieu. Il fut convenu que David rentrerait immédiatement à la cour, et serait présenté au roi par Jonathas lui-même.

Mais la réconciliation fut bien éphémère. Une nouvelle victoire de David dans laquelle, après un horrible massa-

cre, il dispersa les derniers débris des bataillons philistins, vint renouveler toutes les fureurs de Saül. Le mauvais esprit s'empara de lui comme par le passé, et dans un de ces affreux accès, il voulut encore transpercer David de sa lance au moment où celui-ci jouait de la harpe pour calmer ses agitations. La lame s'enfonça dans la muraille, grâce à la prudence de David qui, toujours sur ses gardes, esquiva le coup, et s'enfuit du palais.

Cette fois, dominé par l'esprit du mal, le malheureux prince résolut de consommer le crime qu'il méditait depuis si longtemps. David s'était retiré dans sa maison pour y passer la nuit, se promettant de fuir aussitôt que le jour serait venu; mais Saül donna l'ordre à ses satellites d'investir sa maison et de le poignarder quand il en sortirait le lendemain matin. Michol veillait : elle aperçut les gardes qui se glissaient comme des ombres autour de sa demeure; et, toute tremblante de frayeur, courut avertir son mari du danger qui le menaçait :

« Sauvez-vous cette nuit, s'écria-t-elle, ou demain vous êtes mort! »

En effet, nulle autre alternative : David était pris comme l'oiseau dans les filets de l'oiseleur. Au premier moment, il ne vit aucun moyen d'échapper, mais son grand cœur n'éprouva aucune défaillance. Au-dessus de Saül et de ses gardes, il y avait Dieu et ses anges, le Dieu puissant qui l'avait sauvé des mains de Goliath. Sous l'inspiration de l'Esprit qui l'animait, son âme exhala cette prière pleine de confiance et d'amour :

« Délivrez-moi de mes ennemis, ô mon Dieu! Mettez-moi hors de l'atteinte de mes adversaires, de ces artisans du crime, de ces hommes altérés de sang.

« Ils circonviennent mon âme, ils se réunissent en force contre moi, qui suis exempt d'injustice et d'offense; car, vous le savez, ô Dieu des vertus! Je n'ai point marché dans les sentiers de l'iniquité.

« Levez-vous donc, ô Dieu d'Israël! Venez à mon se-

cours : Je chanterai votre puissance, je publierai vos bienfaits dès l'aurore, car vous êtes mon asile et mon refuge au temps de l'angoisse [1]. »

Dieu suggéra un moyen de salut. Pendant que les gardes surveillaient les portes, Michol aida David à descendre par une fenêtre dérobée, de sorte que personne ne s'aperçut de sa disparition. De plus, pour gagner du temps le matin, et favoriser ainsi l'évasion de son mari, Michol s'avisa de retenir les gardes au moyen d'un singulier stratagème. Elle plaça dans le lit de son mari un simulacre, la tête enveloppée d'une peau de chèvre; et quand les gardes fatigués d'attendre, reçurent l'ordre de pénétrer dans la maison pour enlever David de vive force, elle répondit qu'il était malade, et absolument incapable de sortir du lit. On rapporta ces paroles à Saül qui dépêcha de nouveaux émissaires avec ordre de s'emparer du malade et de le transpor ter sur sa couche jusqu'au palais, afin que le roi pût en faire prompte et bonne justice.

Les envoyés envahirent la maison, malgré les supplications de Michol, et demeurèrent stupéfaits en trouvant dans le lit de David, au lieu du prisonnier qu'ils cherchaient, un simulacre emmailloté. Quant à Saül, sa colère ne connut plus de bornes. Ayant fait comparaître Michol en sa présence, il l'accabla de reproches :

« C'est ainsi, lui dit-il, que vous vous jouez de moi, et cela pour aider mon ennemi à s'échapper de mes mains! »

La pauvre Michol n'eut pas la force de protester contre les accusations iniques et la barbare conduite de son père. Elle se contenta de s'excuser par une nouvelle dissimulation, en alléguant que son mari l'avait menacée de mort, si elle refusait de favoriser sa fuite.

Pendant ce temps, David, hors de danger, s'enfonçait dans les montagnes de Juda chantant le cantique de la délivrance. Mais quelle devait être maintenant sa ligne de

1. Psaume LVIII, dont l'inscription porte : Psaume de David, quand Saul envoya cerner sa maison pour le mettre à mort.

conduite et quel désert serait assez profond pour le soustraire aux perquisitions de Saül? Il résolut d'aller jusqu'à Ramatha pour demander les conseils du prophète Samuel.

Le saint vieillard fut ravi de revoir le petit pâtre, sacré par lui roi d'Israël, le héros dont la renommée lui apprenait chaque jour les actes glorieux. Mais sa joie se changea en douleur quand David lui raconta les péripéties du terrible drame qui se jouait à la cour, et dont Dieu seul connaissait le futur dénouement. Le prophète déclara qu'il fallait renoncer à vaincre les ressentiments du roi Saül, et vivre pour un temps caché à tous les yeux. Il offrait du reste au proscrit un asile qu'il croyait sûr au village de Naïoth, près de Ramatha.

En cet endroit le prophète Samuel avait fondé une école de jeunes gens qui, sous sa direction, étudiaient l'art musical, s'exerçaient à la composition de poëmes sacrés et passaient leur vie, comme les anges, à louer l'Éternel. Quelquefois l'Esprit d'en haut s'emparait de ces contemplatifs, et alors, sous l'action divine, ils chantaient des hymnes véritablement inspirés ou même prophétisaient les destinées du peuple. De là le nom d'École des prophètes que portait l'école de Samuel.

Ce fut au milieu de ces anges de la terre que David, le Voyant d'Israël, fut heureux de trouver un abri, mais son persécuteur ne tarda pas à l'y poursuivre. Ayant appris par ses espions que David se trouvait avec Samuel, Saül expédia des gardes pour s'emparer de lui, ce qui donna lieu à de véritables prodiges. A quelque distance de Naïoth, les gardes rencontrèrent une troupe de prophètes occupés à chanter les louanges de Dieu; Samuel était au milieu d'eux et toutes ces âmes, animées du même esprit, plongées dans les délices d'une harmonie toute céleste, semblaient n'appartenir plus à la terre. A ce spectacle, les envoyés de Saül, saisis par l'Esprit divin, sentent leur cœur battre à l'unisson des prophètes, et comme eux ils chantent avec de saints transports des hymnes en l'honneur de Jéhovah.

A cette nouvelle, Saül entra dans une violente colère, et envoya un second détachement de gardes, en leur intimant l'ordre formel de ramener David mort ou vif. L'Esprit de Dieu arrêta ces hommes au même endroit, et comme les premiers, ils se mirent à prophétiser.

Une troisième expédition n'eut pas plus de succès. Oubliant la mission royale, les émissaires se joignirent aux prophètes et à leur compagnons pour chanter les louanges de Dieu.

Soupçonnant quelque trahison, Saül arriva peu à peu au paroxysme de la rage. Entouré de quelques amis fidèles, il se dirigea lui-même vers Ramatha, sans savoir au juste où David se trouvait. Parvenu à la grande fontaine de Soccho, il demanda où il pourrait rencontrer Samuel et David, et comme on lui répondit qu'ils vivaient retirés à Naïoth, il s'achemina vers ce village. A peine fut-il engagé sur cette route, que l'Esprit de Dieu le saisit violemment. Dans un accès d'enthousiasme, il se mit à prophétiser et entra à Naïoth en chantant les louanges de Dieu, aussi bien que les gardes dont l'inexplicable conduite avait provoqué de sa part tant de blasphèmes et de malédictions. Bien plus : arrivé devant Samuel, il se dépouilla de ses vêtements royaux et se prosterna le front contre terre, devant l'Éternel. Puis, tout le reste du jour, et la nuit entière, unissant sa voix aux voix des prophètes et des soldats, il chanta des hymnes à la gloire du Roi des rois.

David profita de l'exaltation du monarque pour dire adieu à Samuel et quitter Naïoth. Quand Saül revint à lui, le fugitif caché dans les montagnes, était à l'abri de ses coups.

VII

DAVID ET JONATHAS. — LE PROSCRIT

David ne voulut point s'éloigner de la cour sans prendre congé de son ami Jonathas. Lui ayant donné rendez-vous dans un endroit solitaire, loin des espions de Saül, il lui annonça sa décision de ne plus retourner au palais. Après les événements de ces derniers jours, on ne pouvait plus compter sur une réconciliation, car le prince, dominé par la passion de l'envie, n'écoutait plus aucun raisonnement.

« Il n'y a pas à en douter, disait David en gémissant; car enfin qu'a-t-il à me reprocher, et quel crime ai-je commis pour qu'il me poursuive avec un tel acharnement? »

Jonathas voulait encore espérer. Son père était revenu de Naïoth dans de meilleures dispositions. Dieu avait pu toucher son cœur, et d'ailleurs Saül ne cachait rien à son fils. En supposant un nouveau changement dans ses résolutions, certainement il s'en ouvrirait avec lui.

« Et dans ce cas, s'écria ce véritable ami, je te jure que tu seras averti.

— Mon cher Jonathas, répondit David avec une grande émotion, par le Dieu qui nous entend et l'amitié qui nous unit, je vous conjure de ne pas vous faire illusion plus longtemps : si je rentre au palais de Saül, je vais au devant de la mort. »

Jonathas n'insista pas, mais son cœur se brisait à la pensée d'une séparation dont on ne voyait pas le terme.

Sous l'impression du même sentiment, David consentit à tenter une dernière épreuve.

C'était le lendemain la Néoménie ou le premier jour du mois, grande fête que l'on célébrait chez les Hébreux par des sacrifices et des festins. En cette circonstance le Sabbat venait immédiatement après la Néoménie, de sorte que la solennité devait se prolonger pendant deux jours. David crut l'occasion favorable pour arriver à pénétrer les desseins cachés du roi.

« Prince, dit-il à Jonathas, la fête de demain m'oblige à paraître, comme de coutume, à la table de Saül. Je resterai caché jusqu'au soir du troisième jour. Si votre père vous interroge sur le motif de mon absence, vous lui répondrez qu'avec votre autorisation j'ai profité des fêtes pour me rendre à Bethléem, ma patrie, où l'on fait un sacrifice solennel pour tous les habitants de ma tribu. S'il approuve, vous en conclurez qu'il me rend ses bonnes grâces; s'il entre en fureur, sachez qu'il est définitivement gagné par l'esprit du mal. Prince, vous avez daigné m'honorer de votre amitié, ma vie est entre vos mains. Si je vous ai manqué, tuez-moi, mais ne me livrez pas à votre père.

— Ne me parlez pas ainsi, s'écria Jonathas éclatant en sanglots, vous savez bien que si le roi reste votre ennemi, rien au monde ne m'empêchera de vous le faire savoir. »

Mais comment trouver un moyen sûr de notifier à David les intentions du roi, bonnes ou mauvaises? Jonathas entraîna son ami dans la campagne, et quand ils furent arrivés dans un endroit écarté, où personne ne pouvait ni les voir, ni les entendre, les deux amis s'arrêtèrent. Alors Jonathas, au milieu du silence solennel, s'écria :

« Seigneur, Dieu d'Israël, si dans les deux jours qui vont suivre, j'apprends que mon père est favorable à David, ou que ses mauvais desseins persistent, et qu'à l'instant je n'en transmets point la nouvelle à mon ami, que votre ma-

lédiction tombe sur moi! O David, s'il faut nous séparer, puisses-tu vivre en paix, et que Jéhovah soit avec toi comme il était autrefois avec mon père! Oh! alors, si je suis encore en vie, souviens-toi de ton ami; si je n'existe plus au moment où il te sera donné de confondre tes ennemis, je te recommande la famille de Jonathas. Que si je manque à ma parole envers toi, que Dieu m'extermine, moi et les miens! »

David et Jonathas se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, et renouvelèrent tous leurs serments d'amitié. David promit de veiller sur la famille de Jonathas, et Jonathas de rester éternellement attaché à David, qu'il aimait comme sa propre âme. Nobles et généreux cœurs! Dieu entendit leurs serments du haut du ciel.

Leur émotion un peu apaisée, ils en revinrent à la question qui les occupait. Jonathas imagina l'expédient suivant, dont il fit part à David :

« Je saurai demain ou après-demain la pensée de mon père. Cache-toi le lendemain du sabbat dans le champ voisin, près de la pierre nommée Ezel. Pour ne pas éveiller de soupçon, je sortirai du palais avec un serviteur qui portera mon arc et mes flèches. Arrivé près du lieu de ta retraite, je tirerai trois coups comme pour m'exercer à atteindre un but, puis j'enverrai mon serviteur ramasser mes flèches. Si tu m'entends dire : Tu vas trop loin, les flèches sont en deçà; viens à moi sans rien craindre, c'est que la paix est faite. Si je dis au contraire : Avance encore, les flèches sont plus loin; fuis alors, c'est que le Seigneur veut ton éloignement. Et maintenant, ô David! le Seigneur a reçu nos engagements sacrés, qu'il soit avec nous à jamais! »

Les deux amis se séparèrent : David resta caché dans la campagne, pendant que Jonathas rentrait au palais de son père.

Le lendemain, jour de la fête, le roi prit place à table sur un espèce de trône adossé à la muraille. A sa droite

se trouvait Jonathas, et à sa gauche, au-dessus de la place que devait occuper David, le brave Abner, oncle du roi et commandant de ses armées. Saül ne fit aucune remarque ce jour-là : il pouvait croire que l'absence de David avait pour cause un empêchement légal quelconque; mais le lendemain, ne le voyant pas paraître plus que la veille, il dit à Jonathas d'un ton de reproche :

« Où est donc le fils d'Isaï? Ni hier, ni aujourd'hui, il n'a daigné s'asseoir à la table du roi. »

Jonathas répondit que David était allé à Bethléem, à la prière d'un de ses frères, pour assister à un sacrifice solennel; que son absence n'avait point d'autre motif, et que du reste elle serait de courte durée.

« Tu me trompes, fils de prostituée! répondit Saül avec fureur. Crois-tu que j'ignore l'amitié que tu as vouée au fils d'Isaï, à ta honte et à la confusion de l'infâme qui t'a donné le jour? Aussi longtemps que David respire, ne l'oublie pas, ton trône est en péril. Je t'ordonne de me l'amener à l'instant même, afin qu'il meure sous tes yeux!

— Et pourquoi mourrait-il? s'écria Jonathas, quel crime a-t-il commis? »

Mais, au lieu de lui répondre, Saül saisit sa lance pour le frapper. Jonathas quitta la table, outré de colère; mais bientôt le ressentiment fit place à un chagrin si profond, qu'il passa le reste du jour sans prendre aucune nourriture. C'en était donc fait : il fallait se séparer de son ami pour éviter un crime à son père.

Le lendemain, de grand matin, il sortit accompagné d'un serviteur qui portait son arc et ses flèches. Arrivé dans la campagne, à l'endroit dont il était convenu avec David, il se mit à lancer ses flèches. Pendant que le serviteur allait les chercher, il en lança une bien au-delà du but, et cria de toutes ses forces :

« Plus loin, cherche plus loin ma flèche, et rapporte-la-moi bien vite. »

Le serviteur obéit, sans comprendre le sens attaché aux

paroles de son maître; mais, du fond de la caverne où il se tenait caché, David ne les entendit que trop bien. Quand Jonathas eut renvoyé son suivant avec l'arc et les flèches, il sortit de sa cachette et se prosterna trois fois devant le prince généreux, devant l'ami fidèle qui lui donnait au moment de sa disgrâce une si grande preuve de dévouement. Jonathas le releva, l'embrassa tendrement, et tous deux se mirent à pleurer sans pouvoir prononcer une seule parole. Puis, comme David ne pouvait comprimer ses sanglots, Jonathas lui dit en se détachant de ses bras :

« Adieu, mon cher David, adieu! N'oublie point le pacte que nous avons fait ensemble devant le Seigneur, et jusqu'au dernier de tes jours souviens-toi de Jonathas. »

Ayant dit ces mots, il reprit le chemin de la ville, pendant que l'infortuné proscrit, abandonné de tous, espérant en Dieu seul, s'enfonçait dans le désert.

« Seigneur, disait-il, j'espère en vous; je ne serai point confondu. Soyez pour moi le rocher tutélaire, l'abri protecteur au sommet des montagnes.

« Je remets ma vie entre vos mains, vous avez été témoin de ma misère, vous avez connu les angoisses de mon âme, vous ouvrez devant moi les larges sentiers du désert.

« J'entends les outrages de la vile multitude. Ils délibèrent pour m'ôter la vie. Moi, Seigneur, j'espère en vous pour me délivrer de mes persécuteurs. »

Ainsi chantait, après le départ de Jonathas, David le proscrit. Resté seul, abandonné de tous, en butte aux persécutions d'un puissant et implacable ennemi, qu'allait-il devenir? C'en était donc fait des brillantes destinées que Dieu semblait lui réserver! Dieu ne l'avait-il élevé si haut que pour le précipiter dans cet abîme d'infortune? Mais ces pensées désespérantes ne firent qu'effleurer sa grande âme. Il exalta, dans ce chant d'amour[1], le Dieu dont la main protectrice l'avait tiré de tous les dangers; et, s'abandon-

1. Le psaume XXX°.

nant à sa conduite, il sortit de sa retraite avec le dessein bien arrêté de s'expatrier pour un temps, et de chercher un refuge chez les Philistins contre les fureurs de Saül.

Toutefois, comme il n'était pas éloigné de Nobé, où reposait en ce temps l'Arche sainte, il voulut consulter le Seigneur. Sur la route, quelques-uns de ses serviteurs, instruits de sa disgrâce, le rejoignirent, mais il les laissa aux abords de la ville pour ne pas attirer l'attention. Il se présenta seul devant le grand prêtre Achimélech qui, fort étonné de voir arriver sans aucune escorte un premier dignitaire du royaume, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque :

« J'ai des ordres précis du roi, répondit David, et ces ordres, je ne puis les communiquer à personne. Aussi ai-je laissé ma suite dans les environs. »

Et il demanda au grand prêtre de consulter le Seigneur pour savoir s'il devait persévérer dans ses desseins. La réponse ayant été favorable, il dit au grand prêtre qu'il lui restait une longue route à faire, et que dans la précipitation du départ il avait oublié de se munir de vivres.

« N'auriez-vous point, lui demanda-t-il, quelques pains à me donner?

— Je n'ai point de pains, lui répondit Achimélech, dont il soit permis aux laïcs de manger. Je n'ai que les pains de proposition qu'on vient de retirer de l'autel. Je vous les donnerai, si vous et vos gens n'avez contracté aucune souillure légale. »

Sur l'assurance qu'il n'avait à craindre aucune profanation, le grand prêtre n'hésita point, vu la nécessité pressante dans laquelle se trouvait David, à lui remettre les pains enlevés de la présence du Seigneur, et que les prêtres seuls devaient consommer.

David présenta une autre requête au grand prêtre. Il crut pouvoir le faire sans compromettre Achimélech, bien qu'ils ne fussent pas seuls dans le tabernacle. Doëg, l'un des officiers de la maison de Saül et le chef de ses pasteurs,

venu à Nobé pour offrir un sacrifice, assistait de loin à leur conversation :

« N'auriez-vous point, dit David, une lance ou une épée dont je puisse me servir? Les ordres du roi étaient si pressants que j'ai oublié même de prendre mes armes. »

Doëg écoutait avec attention. Le grand prêtre. ne soupçonnant en aucune manière la dissimulation de son interlocuteur, persuadé au contraire qu'il s'agissait du service du roi, répondit simplement :

« Il y a ici l'épée de Goliath, le géant philistin que vous avez tué dans la vallée du Térébinthe. Depuis que vous l'avez présentée au Seigneur, elle est suspendue derrière l'éphod, enveloppée d'un tissu précieux. Je n'ai point d'autre arme à vous offrir. Si vous voulez la prendre, elle est à vous.

— Il n'y en a point de meilleure trempe, repartit David, donnez-la-moi. »

Le grand prêtre lui remit l'épée, très heureux de contribuer ainsi au succès de la mission confiée à David. Il le bénit ensuite et le proscrit s'éloigna, le cœur navré, de cette terre sanctifiée par la présence de l'Arche de Dieu, pour s'acheminer vers les régions des idoles. Hélas! quel désespoir eût bouleversé son cœur si, en recevant la bénédiction du grand prêtre, il eût entrevu les épouvantables conséquences de son passage à Nobé!

Au sortir de cette ville, il mangea avec ses compagnons les pains du sanctuaire, puis il leur fit ses adieux, ne voulant point qu'ils partageassent ses malheurs. Ils reprirent le chemin de Gabaa, où siégeait la cour, tandis que lui se dirigea seul vers la ville de Geth, où régnait Achis, l'un des principaux satrapes philistins.

Le bruit des fureurs maladives qui troublaient le cerveau de Saül était arrivé jusqu'au roi de Geth. Il ne fut point fâché d'accorder l'hospitalité à ce proscrit du roi d'Israël, autrefois la terreur des Philistins, aujourd'hui par un singulier concours de circonstances leur obligé et leur allié. Dans

une guerre contre Israël, on utiliserait le vainqueur de Goliath.

Mais les courtisans d'Achis ne furent pas de cet avis. Apprenant qu'il avait l'intention de lui donner un emploi dans l'armée, ils employèrent tous les moyens pour exciter sa défiance :

« Ne savez-vous point, lui dirent-ils, qu'il aspire à la couronne? Vous ne rougissez point d'accueillir dans votre palais le meurtrier de Goliath, l'orgueilleux triomphateur devant qui les Israélites chantaient, après notre défaite : « Saül a tué mille Philistins, David en a tué dix mille!... »

Ces représentations impressionnèrent vivement Achis. Il se compromettait vis à vis de ses officiers et de son peuple. D'ailleurs était-il sûr de David? En cas de guerre, le proscrit tournerait-il ses armes contre sa patrie ou contre le Philistin, l'éternel ennemi d'Israël?

Achis, sous le poids de ses pensées et des soupçons odieux qu'on faisait naître dans son esprit, pensait à se défaire de David. D'un moment à l'autre, il pouvait exécuter cette résolution criminelle. David comprit que ses jours étaient en danger, et ne sachant quel parti prendre dans la position critique où il se trouvait, il demanda au Seigneur de l'inspirer :

« Ayez pitié de moi, lui disait-il, car l'ennemi me poursuit sans relâche, prêt à me dévorer. Tous ont la bouche ouverte contre moi et m'attaquent avec audace.

« Je ne puis m'empêcher de craindre, ô Seigneur! Toutefois je mets en vous mon espérance et mes terreurs s'évanouissent.

« Chaque jour, ils dénaturent mes paroles, ils inventent mille artifices pour me prendre, ils épient toutes mes démarches.

« Mais vous briserez ces peuples impies, vous qui connaissez ma vie, qui recueillez mes larmes, qui m'avez promis la victoire au jour où je vous invoquerai.

« Je sais que mon Dieu est pour moi, je me confie dans

sa parole. Pourquoi craindrais-je, et que peut l'homme contre moi?[1] »

A peine avait-il terminé sa prière qu'une pensée s'empara de son esprit : c'était de contrefaire l'insensé pour provoquer son expulsion.

Les officiers s'aperçurent bientôt que ce David, si prudent dans ses paroles, si mesuré dans ses actes, n'était plus le même homme. Son visage était négligé, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre. Il tombait, comme un épileptique, dans les bras de ceux qui l'approchaient, heurtait de la tête contre les portes, et quelquefois même entrait dans des accès de folie furieuse. L'écume alors lui sortait de la bouche.

Achis saisit cette circonstance pour se tirer d'affaire. Inutile de verser le sang d'un pauvre fou.

« Eh bien! dit-il à ses courtisans, ce David qui vous faisait si peur, ce n'est donc qu'un idiot? Qui donc m'a amené cet homme dans mon palais? N'y a-t-il pas assez d'extravagants dans mon royaume, qu'il faille en chercher dans les États voisins? Qu'on chasse cet homme de la cour et qu'il ne reparaisse pas devant mes yeux. »

David fut jeté hors du territoire des Philistins. Après deux jours de marche, il se réfugia dans la caverne d'Odollam, ville de la tribu de Juda. Là, sauvé d'un des plus grands dangers qu'il ait courus en sa vie, il put remercier son libérateur :

« Je vous dois, Seigneur, un sacrifice de louanges, s'écria-t-il : vous avez racheté mon âme de la mort, et préservé mes pieds de la chute, afin que je marche en votre présence dans la lumière des vivants [1]. »

1. Psaume LV, intitulé : « Quand les Philistins voulurent s'emparer de sa personne, à Geth. »
1. Dernières strophes du psaume précité.

VIII

DAVID AU DÉSERT
MASSACRE DES PRÊTRES DE NOBÉ

La position de David devenait de plus en plus critique. Banni du royaume par l'odieux tyran qui tant de fois avait attenté à sa vie, chassé du pays des Philistins, où il pensait s'abriter pendant la tempête, il ne lui restait d'autre ressource que de s'enfoncer dans la montagne, et d'y vivre au milieu des bois, au fond des cavernes, comme les bêtes sauvages.

A deux lieues au sud de Bethléem, après avoir franchi des torrents, des collines boisées, des précipices affreux, on arrive au grand désert de Juda. C'est la nature dans toute sa sauvage horreur. Des défilés étroits entre deux montagnes abruptes couvertes de forêts épaisses, des cavernes formées par des blocs gigantesques qui surplombent au dessus des abîmes, et partout l'immobilité saisissante du désert. Le silence n'est interrompu que par les cris des animaux sauvages errants dans les bois, ou de quelque troupeau conduit par un pâtre des environs. Des hauts sommets qui dominent le pays, on distingue, au delà de la mer Morte et du Jourdain, la ligne ondulée des montagnes de Moab, et à l'occident les villes d'Odollam, de Thécua, de Maon, de Ziph et d'Engaddi, qui ont donné leurs noms aux différentes régions du désert.

David connaissait parfaitement tous les défilés de cet immense labyrinthe, et tous les abris qui pouvaient le dé-

rober aux investigations des émissaires de Saül. Il choisit comme lieu de retraite la caverne d'Odollam, la plus inaccessible de toutes. On n'y arrivait qu'en escaladant des rochers énormes et en franchissant d'horribles précipices. Au delà de l'ouverture, si basse qu'on n'y pénétrait qu'en rampant, d'étroits souterrains entrelacés l'un dans l'autre aboutissaient à une sombre et vaste cavité dont la voûte était soutenue par des blocs de pierre, comme par autant de piliers. Caché dans cette grotte, l'homme était enseveli vivant dans le sein de la montagne.

En mettant le pied dans ce tombeau, David ne put s'empêcher de pousser vers Dieu un véritable cri de détresse :

« Seigneur, s'écria-t-il, la voix entrecoupée de sanglots, j'élève les yeux vers vous, et je répands ma plainte en votre présence. Dans la défaillance de mon âme, c'est à vous que j'ai recours.

« Vous connaissez ma vie, et comment ils ont caché des pièges dans tous les sentiers que je parcours.

« J'ai beau me tourner à droite, ou regarder à gauche : on ne connaît plus le pauvre proscrit. Je ne sais plus où fuir, car en tous lieux mes jours sont exposés.

« Vous seul, ô mon Dieu, vous seul êtes mon espérance sur cette terre. Écoutez ma prière, car mon âme est profondément abattue ; délivrez-moi de mes persécuteurs qui, sans votre secours, l'emporteront bientôt sur moi.

« Seigneur, tirez-moi de cette horrible prison, et je vous comblerai de louanges, et les justes s'uniront à moi pour vous remercier de cette nouvelle faveur [1]. »

David ne se lassait point, au milieu de ses tribulations, d'invoquer son céleste protecteur; Dieu ne se lassait point de consoler son élu, et de le conduire comme par la main dans les sentiers difficiles qu'il devait parcourir. C'est lui qui l'avait jeté dans la caverne d'Odollam, et c'est lui qui va faire de cette caverne la première cour du nouveau roi.

1. Psaume CXLI, portant cette inscription : *Hymnus Davidis, cum esset in speluncâ.*

A peine eut-il fait connaître à des confidents intimes le lieu de sa retraite, que ses parents, ses frères, et tous ceux de sa maison vinrent l'y rejoindre. Traqués par Saül, ils résolurent d'unir leur cause à celle de David et de lutter contre l'oppresseur en faveur de l'opprimé. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, ils furent suivis de nombreux mécontents, victimes des violences de Saül, et de malheureux sans ressources ou sans abri, en quête d'un moyen d'existence. David accueillit tous ces fugitifs, de sorte qu'il se trouva bientôt à la tête de quatre cents hommes bien armés, et déterminés à le suivre partout où il voudrait les conduire.

Il lui manquait des officiers pour organiser sa troupe et la discipliner, lorsqu'un jour arrivèrent à lui, demandant à combattre pour sa cause, les plus braves guerriers de la tribu de Gad. C'étaient des hommes robustes et vaillants au combat, hardis comme des lions, légers comme les chèvres des montagnes. Parmi eux se trouvaient des officiers comme Ezer, Obdias, Eliab, Jérémie, Eliel, et plusieurs autres aussi renommés, tous enfants de Gad, centurions ou kiliarques. Plus tard on les verra, ces hommes de fer, traverser le Jourdain au temps des grandes inondations, balayant les ennemis à gauche comme à droite du fleuve. David les mit à la tête de ses compagnies.

Son intention, en composant sa petite armée, n'était point de revendiquer par la force les droits qu'il tenait de Dieu seul, mais de se défendre au besoin contre un tyran jaloux, et d'habituer le peuple à voir en lui, non un simple particulier, mais le chef de la nation destiné par l'élection divine à ceindre bientôt la couronne du roi réprouvé.

Il avait si peu l'envie de prendre l'offensive ou de révolutionner le pays en sa faveur, qu'après une année de séjour au désert, il résolut d'émigrer avec sa troupe sur le territoire de Moab. Il évitait ainsi tout engagement avec Saül. et de plus épargnait à ses parents les incommodités de la vie nomade ou les dangers d'une attaque subite. Il conduisit

donc ses hommes à Masphah, au delà du Jourdain, dans le royaume de Moab.

« Prince, dit-il au roi, je vous demande la permission de laisser près de vous mon père et ma mère, jusqu'à ce que Dieu ait fait connaître sa volonté à mon égard. »

Le roi de Moab avait guerroyé contre Saül, dont il était l'ennemi mortel. Connaissant la situation de David, il l'accueillit avec bonté, et lui offrit l'hospitalité, non pas seulement pour ses parents, mais pour toute sa troupe. Une forteresse fut mise à sa disposition pour y loger ses partisans, dont le nombre croissait de jour en jour.

Pendant qu'il résidait à Moab, on vint une fois l'avertir qu'une bande de deux cents hommes se dirigeait vers la forteresse, tous Israélites des deux tribus de Juda et de Benjamin. Il fallait agir avec prudence : ces Benjamites, de la même tribu que Saül, pouvaient être des espions ou des traîtres. David se porta à leur rencontre :

« Si vous venez à moi comme des amis et des auxiliaires, leur dit-il, mon cœur est à vous; si au contraire, complices de mes ennemis, vous tendez un piège à un innocent persécuté, que le Dieu de nos pères nous voie et nous juge! »

Un des chefs, Anasias, tout hors de lui à la seule pensée qu'on pût les suspecter de trahison, s'écria :

« Nous sommes à toi, ô David, et nous voulons partager ton sort. La paix, ô fils d'Isaï, la paix soit avec toi et avec tous ceux qui soutiennent ta noble cause. Puissions-nous, avec l'aide de Dieu, la voir triompher bientôt! »

David reçut avec bienveillance ces nouvelles recrues. Il choisit parmi eux plusieurs officiers et les incorpora dans sa troupe qui compta dès lors six cents hommes. Mais plus augmentait le nombre de ces soldats, plus sa position devenait embarrassante. Comment les occuper dans ce pays étranger, et s'il les jetait de nouveau dans les montagnes de Juda, comment éviter la guerre civile? Dieu mit

fin à ces perplexités, en lui envoyant le prophète Gad pour lui manifester ses volontés.

« Quittez cette forteresse, lui dit le prophète, et retournez au pays de Juda. »

David obéit sans formuler la moindre objection. Il vint camper avec sa troupe dans les bois de Haret, non loin de la caverne d'Odollam.

Des gens du pays, désireux de complaire au monarque, lui apprirent bientôt que David campait dans les bois de Haret, à la tête d'une forte bande de gens armés. Cette nouvelle jeta l'alarme dans le cœur de Saül, car pour lui David n'était rien moins qu'un prétendant à la couronne, d'autant plus dangereux qu'il avait Dieu lui-même pour soutien. Il fallait à tout prix s'en défaire, en lançant une armée contre lui. L'occasion était bonne d'ailleurs, puisqu'il apparaissait en rebelle sur les terres du roi.

Un jour qu'il se trouvait, avec ses principaux officiers, dans une forêt voisine de Rama, il les rassembla en conseil autour de lui. La lance à la main, il leur raconta d'une manière solennelle l'insurrection de David, et son dessein d'en finir avec lui. Puis, comme tous restaient silencieux, il s'écria d'un ton de colère :

« Et vous, fils de Benjamin, que j'ai comblés de bienfaits, vous me cachiez ces attentats! Est-ce que le fils d'Isaï vous donnera des champs et des vignes? Est-ce qu'il fera de vous des tribuns, des centurions? Quel intérêt vous porte à conspirer contre moi en couvrant de votre silence ces infâmes complots! Il n''y a pas jusqu'à mon fils qui ne s'allie avec ce misérable et ne l'excite à lever contre moi l'étendard de la révolte. Et pas un de vous qui compatisse à mon sort, pas un de vous qui me dénonce ce traître! »

Devant ces accusations aussi injustes que monstrueuses, tous restèrent muets. Seul, Doëg l'Iduméen, le favori de Saül, prit la parole, comme pour s'excuser :

« Prince, dit-il, j'ai vu le fils d'Isaï, à Nobé, chez le grand prêtre Achimélech, fils d'Achitob. Après avoir con-

sulté le Seigneur, il donna des vivres à David et lui mit en main l'épée du Philistin Goliath. »

Le perfide Iduméen n'ajouta point qu'en agissant ainsi le grand prêtre avait cru servir le roi. Aussi, dans un violent accès de rage, Saül ordonna qu'on lui amenât Achimélech, ainsi que tous les prêtres de sa maison, domiciliés à Nobé. Ils comparurent ensemble devant le tyran, ne sachant pas même ce qu'on leur reprochait.

« Fils d'Achitob, réponds-moi, vociféra Saül.

— Je suis à vos ordres, seigneur, répondit Achimélech.

— Pourquoi, conspires-tu contre moi avec le fils d'Isaï? Pourquoi lui as-tu fourni du pain et des armes? Pourquoi as-tu consulté le Seigneur en faveur d'un rebelle ouvertement révolté contre son prince?

— David un rebelle! s'écria le pontife, David, le plus fidèle de vos serviteurs, David, le gendre du roi, le capitaine de vos armées, la gloire de votre maison! J'ai consulté le Seigneur à sa demande : mais, si c'est un crime, je l'ai commis cent fois! Quant à la rébellion dont vous me parlez, je n'en ai pas eu le moindre indice; et comment pouvez-vous ainsi soupçonner de trahison le grand prêtre d'Israël et tous les membres de sa famille? »

L'honneur et la vérité parlaient par la bouche u pontife Tous les assistants étaient émus jusqu'aux larmes. Le tyran resta inflexible :

« Achimélech, dit-il, tu mourras, toi et tous ceux de ta maison. »

Puis, comme un tigre altéré de sang :

« Gardes, dit-il à ceux qui l'entouraient, emparez-vous de ces prêtres, et massacrez-les tous. Ce sont des complices du fils d'Isaï : ils ont su sa fuite, et ne m'ont point averti. Saisissez-les! »

Les gardes restèrent immobiles à leur place : aucun d'eux ne consentit à mettre la main sur les oints du Seigneur.

« Doëg, s'écria Saül, dont la fureur ne connaissait plus de bornes, empoigne-moi ces prêtres, et tue-les sans miséricorde. »

L'Iduméen prit son épée, fondit comme une bête furieuse sur les prêtres de Jéhovah, et en égorgea quatre-vingt-cinq, sans que l'éphod sacré dont ils étaient revêtus arrêtât un instant son bras sacrilège.

Cette scène sauvage n'assouvit point la soif de sang du cruel tyran. Il envoya des troupes à Nobé, la ville sacerdotale, avec ordre de passer au fil de l'épée, les hommes, les femmes, les jeunes gens, et jusqu'aux petits enfants à la mamelle. On n'épargna pas même les troupeaux de bœufs, d'ânes et de brebis, appartenant aux habitants. L'Arche sainte resta seule dans la cité silencieuse, au milieu des cadavres des hommes et des animaux.

Cependant la famille d'Achimélech ne fut pas entièrement anéantie. Un de ses fils, nommé Abiathar, échappé au glaive meurtrier, se réfugia près de David. Il héritait naturellement de la dignité de grand prêtre, et portait à la main l'éphod pontifical, sauvé du pillage. En apprenant de sa bouche le récit de l'horrible drame de Gabaa, David versa des larmes bien amères. Il se rappela son passage à Nobé, et comment ses conversations indiscrètes avec le grand prêtre, sous les yeux du traître Doëg, avaient été la première cause de cet affreux brigandage.

« J'aurais dû prévoir, s'écriait-il dans sa douleur, que cet infâme Iduméen aurait dénaturé ce fait en le racontant à Saül. Je suis coupable des flots de sang que ce monstre a fait couler. »

Il se répandait en imprécations contre le scélérat assez pervers pour calomnier les prêtres du Seigneur, assez criminel pour tremper ses mains dans leur sang :

« Ne t'applaudis pas de ton forfait, ô artisan d'iniquités, s'écriait-il dans un élan d'indignation. Ta langue distille le venin; ta langue blesse comme le tranchant du rasoir. Tu chéris le mal, et non le bien; tu te complais dans

le mensonge, et non dans la vérité ; ta langue de vipère n'aime que les discours pernicieux.

« Aussi Dieu te détruira pour jamais, il t'arrachera du milieu des tiens, te jettera loin de ta demeure, et te déracinera de la terre des vivants.

« A ce spectacle, les justes frémiront, et te diront en te montrant du doigt : Voilà l'homme qui se croyait fort sans Dieu, et qui comptait sur les biens de ce monde pour s'affermir dans sa méchanceté ![1] »

David reçut Abiathar comme l'envoyé de Dieu :

« Demeurez avec moi, lui dit-il, on ne vous touchera pas, moi vivant; proscrit comme moi, laissez au proscrit le soin de vous défendre ou de mourir avec vous. »

Le crime atroce dont Saül s'était rendu coupable excita des sentiments d'horreur et de réprobation dans toutes les tribus d'Israël. L'indignation fut à son comble quand on apprit que le malheureux roi, décidé à poursuivre le cours de ses exécutions sanglantes, levait une armée pour traquer David jusque dans la caverne où il s'était réfugié.

1. Psaume LI.

IX

TRAHISONS
LA CAVERNE D'ENGADDI

A. M. 2945. — A. C. 1056.

Malgré son violent désir d'exterminer David et sa troupe, Saül ne jugea pas prudent de le poursuivre dans les bois où il s'était cantonné. Il attendit une occasion favorable pour le surprendre en rase campagne, occasion qui ne se fit pas attendre longtemps.

On vint un jour annoncer à David que les Philistins, après avoir pillé le blé dans les aires, faisaient le siège de Ceïla, petite ville de Juda, distante de quelques lieues du bois d'Haret. C'était le moment d'utiliser ses bandes armées, et de faire acte de patriotisme. Cependant, avant de prendre une résolution, il voulut consulter le Seigneur.

« Faut-il marcher contre les Philistins, demanda-t-il ; et, si nous les attaquons, pouvons-nous compter sur la victoire ?

La réponse fut affirmative sur les deux points :

« Marchez sans crainte, vous vaincrez les Philistins et délivrerez Ceïla. »

Cependant, malgré cette consultation, l'entreprise était tellement hasardeuse et au-dessus des forces de sa petite troupe que plusieurs de ses officiers la taxaient de témérité. En ces montagnes de Juda, disaient-ils, protégés par toutes sortes de défenses naturelles, nous sommes sur le

qui-vive depuis le matin jusqu'au soir : qu'arrivera-t-il à Ceïla, lorsqu'il faudra se jeter, en si petit nombre, au milieu des bataillons philistins?

David était sans crainte, mais pour enhardir ses hommes, il consulta de nouveau le Seigneur en leur présence.

« Marchez, lui fut-il répondu, je livrerai les Philistins entre vos mains. »

En effet, David s'élança sur les Philistins avec sa vaillance accoutumée, leur tua des milliers d'hommes, s'empara de leurs troupeaux et de leurs bêtes de somme, et resta maître de la ville qui le reçut comme un libérateur.

Cette action d'éclat posa David en protecteur des tribus. Saül en fut vivement affecté : cependant, quand il apprit que le vainqueur s'était renfermé dans Ceïla, il eut un mouvement de joie féroce.

« Dieu le livre en mes mains, s'écria-t-il. Il est entré dans la ville, il n'en franchira plus les portes. »

Et aussitôt il fit prendre les armes à ses soldats, afin d'assiéger Ceïla au plus vite, et de massacrer tous les hommes enfermés dans ses murs.

Bien que l'expédition eût été préparée dans le plus grand secret, David fut instruit du danger qui le menaçait. Avec ses six cents hommes il lui eût été facile de soutenir un long siège; mais pouvait-il compter sur les habitants de Ceïla? Il ordonna au grand prêtre Abiathar d'appliquer l'éphod pour consulter le Seigneur :

« Seigneur, Dieu d'Israël, s'écria David, on nous dit que Saül marche sur Ceïla pour saccager cette ville à cause de moi : le roi veut-il la paix ou la guerre?

— La guerre, répondit le Seigneur.

— Les habitants de Ceïla me livreront-ils à Saül, ainsi que mes gens. Dois-je compter sur la fidélité ou la trahison?

— La trahison. »

Après avoir entendu cet oracle, David prit le seul parti raisonnable, qui était d'abandonner la ville. Il sortit de

Ceïla avec sa troupe, et s'aventura de nouveau dans les bois, sans trop savoir où établir son campement. Il se décida pour le désert de Ziph, où l'on rencontrait, au sein d'une immense solitude, des positions vraiment inexpugnables. Caché dans un bois sombre, au sommet d'une montagne, il attendit l'ennemi.

Saül approchait de Ceïla quand on lui apprit que, semblable à l'oiseau qui déploie ses ailes à la vue de l'oiseleur, David venait de quitter la ville avec armes et bagages. Très désappointé de cette déconvenue, il feignit de rebrousser chemin, mais en réalité il passa de longs jours à explorer tous les environs, à sillonner vallées et montagnes pour découvrir la retraite de son adversaire. Ce fut en vain. Sachant tous les limiers de Saül à sa poursuite, David resta caché dans les cavernes et les recoins les plus inaccessibles du désert, jusqu'au moment où désespérant de le trouver, le roi prit le parti de retourner à Gabaa avec son armée.

Dans cette circonstance, l'amitié fut plus perspicace que la haine. Inquiet sur le sort de son cher David, Jonathas pénétra dans les profondeurs de la forêt, jusqu'à la caverne où il s'était réfugié. C'est là qu'il put embrasser le pauvre proscrit dont il était séparé depuis bientôt trois ans. David pleura longtemps en revoyant son ami Jonathas, mais celui-ci, toujours ferme et courageux, le réconforta par la pensée qu'en toute circonstance Dieu le couvrirait de son égide.

« Ne crains pas, mon cher ami, lui dit-il ; jamais mon père ne mettra la main sur toi. Un jour tu règneras sur Israël, et Jonathas sera ton serviteur fidèle. Mon père ne l'ignore pas : il sait que la couronne va passer de sa tête sur la tienne, et c'est pourqui il te poursuit sans trève ni merci. »

Après avoir renouvelé le pacte d'alliance qu'ils avaient fait ensemble devant le Seigneur, les deux amis se séparèrent, heureux d'avoir épanché leurs cœurs l'un dans

l'autre pendant quelques instants. Jonathas regagna son palais et David sa caverne.

Mais les amis fidèles, surtout dans l'adversité, sont rares. Pour un Jonathas, on rencontre des multitudes de traîtres toujours disposés, dans l'intérêt d'une passion quelconque, à vendre les malheureux aux puissants du jour. Les Ziphéens étaient de ces hommes sans cœur et sans entrailles. Craignant sans doute les vengeances de Saül, s'ils donnaient asile sur leurs terres à l'objet de ses haines, ils députèrent des émissaires au palais de Gabaa chargés de fournir au roi des indications précises sur les points de la forêt occupés par David.

« Il est campé, lui dirent ces messagers, à l'orient du désert, sur les hauteurs d'Hachila, dans les fourrés les plus épais. Si vous avez toujours l'intention de vous saisir de lui, suivez-nous; nous nous faisons forts de le livrer entre vos mains. »

Saül remercia les habitants de Ziph de se montrer aussi sensibles aux douleurs de leur roi ; il les assura même que Dieu les récompenserait de leur démarche; mais, rendu prudent par l'échec subi devant Ceïla, il les renvoya en éclaireurs pour lui préparer les voies d'une manière plus sûre.

« Battez le pays en tout sens, leur dit-il, informez-vous des endroits où il abrite ses troupes, interrogez ceux qui connaissent ses habitudes. N'oubliez pas qu'il est sur ses gardes, sachant très bien que je le suis de l'œil et que je lui ménage des surprises. Quand vous aurez trouvé les repaires où il se cache de manière à me donner des renseignements détaillés et certains, revenez pour servir de guides à mon armée. Je mettrai sur pied, s'il le faut, tous les hommes de Juda ; et, fût-il enseveli dans les entrailles de la terre, je saurai l'en arracher ! »

Les Ziphéens retournèrent au désert pendant que Saül armait ses plus braves guerriers. David avait quitté la colline d'Hachila pour descendre dans la plaine. Il était ac-

tuellement campé dans le désert de Maon, à droite de Sésimon. Les messagers, se conformant aux ordres de Saül, reconnurent avec soin les positions de l'ennemi, les retraites qu'il s'était préparées en cas d'attaque, et transmirent au roi les détails les plus circonstanciés.

Saül se mit en marche, heureux de se battre en plaine, où les fugitifs seraient bientôt enveloppés comme dans un filet. Mais il comptait sans les espions de David : à la nouvelle que l'armée royale s'avançait contre lui, David se rejeta dans la montagne, derrière un rocher très élevé, qui dominait le désert de Maon.

Guidées par les gens du pays, les troupes du roi apparurent bientôt dans la vallée, côtoyant le roc escarpé que David venait de gravir. Par un mouvement subit, il rejeta sa troupe de l'autre côté de la montagne, croyant la soustraire aux regards de l'ennemi; mais Saül était parfaitement renseigné. Ses soldats, beaucoup plus nombreux que ceux de David, cernèrent le rocher, de manière à ne laisser aux ennemis d'autre alternative que de mourir dans leur nid d'aigle ou de se jeter en désespérés dans un cercle de lances et d'épées.

Depuis le jour où Saül avait fait cerner sa maison, jamais David ne s'était vu dans une pareille détresse. Il recourut au ciel, sa seule ressource aux heures critiques de sa vie. Une prière brûlante s'échappa de son cœur troublé, mais néanmoins plein de confiance :

« Seigneur, disait-il, sauvez-moi par la vertu de votre nom; Dieu tout-puissant, rendez-moi justice. Écoutez mes supplications, exaucez les cris de mon cœur.

« Je suis livré par mes frères, comme si j'étais un étranger, et voilà que les forts de ce monde, sans souci du Dieu qui les regarde, s'apprêtent à m'arracher la vie.

« Mais non : Jéhovah prendra ma défense; Adonaï protégera mon âme. Le vrai Dieu dispersera mes ennemis, et les maux, dont ils veulent m'accabler, retomberont sur leur tête. »

Cette confiance sublime et vraiment héroïque ne fut point trahie. Au moment où tout espoir paraissait perdu, voilà qu'un courrier arrive de Gabaa en toute hâte. Il se précipite aux pieds de Saül, le visage défait, l'âme glacée de terreur :

« O mon roi, dit-il, accourez vite au secours de votre peuple. Les Philistins ont profité de votre départ pour envahir tout le pays. Si vous ne les arrêtez, ils mettront tout à feu et à sang. »

Saül écoutait, blême de colère et d'effroi. Le vautour devait lâcher sa proie, au moment où il la tenait dans ses serres. Il réfléchit un instant; puis, l'instinct de conservation l'emportant sur le désir de vengeance, il donna le signal du départ, se jeta comme un lion blessé sur les Philistins, et les tailla en pièces.

David fut sauvé par cette diversion inattendue. Le rocher, qui avait dû servir de théâtre au combat, fut appelé le *Rocher de la séparation*. David n'oublia jamais cette intervention de la Providence : plus tard, en redisant sur sa harpe la prière du désert, il y ajoutait ces nobles effusions d'un cœur reconnaissant :

« O mon Dieu, c'est du fond de mon âme que je vous offre des sacrifices et que je bénis votre nom, car vous êtes la bonté même.

« Vous m'avez délivré de mes cruelles angoisses, et c'est grâce à vous que j'ai pu jeter un œil de dédain sur mes ennemis consternés [1]. »

Il y avait près de la mer Morte, dans le beau pays d'Engaddi, des montagnes plus solitaires et plus sauvages que toutes les autres. Dans le flanc de ces montagnes, formées souvent de rochers gigantesques, on rencontrait des antres profonds, des cavernes assez spacieuses pour y loger une armée. David conduisit sa troupe dans ces retraites pour ainsi dire impénétrables, afin de se mettre en garde contre

1. Psaume LIII, intitulé : Quand les Ziphéens vinrent dire à Saül : David est caché dans notre pays.

un nouveau coup de main de Saül, car il prévoyait qu'après avoir vaincu les Philistins, il reviendrait à la charge avec une nouvelle fureur.

En effet, sans prendre un instant de repos, Saül choisit trois mille hommes parmi les plus braves de son armée, et se mit à la poursuite de David. Roches abruptes, escarpements que les chèvres sauvages avaient peine à gravir, torrents et précipices, rien ne fut capable de l'arrêter. Il arriva dans le désert d'Engaddi, brisé de fatigue, mais déterminé à suivre tous les sentiers, à battre tous les bois, à sonder toutes les cavernes, pour s'emparer de l'homme dont le seul souvenir le mettait hors de lui.

Rôdant un jour dans les bois, entouré de ses officiers, il aperçut un parc de troupeaux, à l'entrée d'une caverne. Il y entra pour s'y reposer un instant. Tout y était sombre et silencieux. Le jour n'y pénétrait que par l'étroite ouverture qui lui servait d'entrée. Le roi fit quelques pas dans la grotte, déposa son manteau, et ne vit point dans l'obscurité des yeux qui l'observaient : David et ses gens étaient cachés au fond de la caverne, épiant tous ses mouvements.

Le moment était solennel. Un coup d'épée dans l'ombre débarrassait la terre d'un tyran sanguinaire, et David, proscrit et vagabond, montait sur le trône d'Israël. Les braves officiers qui l'entouraient lui soufflaient au cœur l'horrible tentation :

« Voici le jour, lui disaient-ils à l'oreille, dont le Seigneur a parlé quand il vous affirma qu'il vous livrerait vos ennemis, et que vous les traiteriez selon votre bon plaisir. »

Et tous voulaient se précipiter sur le roi pour l'égorger. D'un geste impératif David les cloua sur place, prit son épée, fit quelques pas en avant, et saisissant le manteau du roi, il en coupa le bord sans être aperçu. Puis, revenant vers ses gens indignés de sa faiblesse, il leur montra le fragment du manteau royal :

« Vous voulez son sang, leur dit-il, et moi je me reproche déjà d'avoir osé couper le bord de sa chlamyde. Que Dieu me préserve de jamais porter les mains sur l'oint du Seigneur!

A force d'énergie, il parvint à modérer ses guerriers, et Saül sortit de la caverne sans se douter qu'il avait été à deux doigts de la mort. Il avait rejoint sa garde qui stationnait dans les environs, lorsque David, subitement inspiré d'en haut, s'élance sur ses pas, et lui crie d'une voix forte et tremblante d'émotion :

« O mon maître, ô mon roi! Arrêtez, je vous prie. »

Saül se retourne, vivement impressionné, car il avait cru reconnaître cette voix. David se prosterne jusqu'à terre, par respect pour le prince; puis, avec un accent de profonde douleur, il lui reproche l'odieuse persécution dont il est victime :

« O mon roi, pourquoi vous laisser tromper de la sorte par ceux qui m'accusent d'être votre ennemi? Vous le voyez de vos yeux, il y a un instant, vous étiez à ma discrétion dans cette caverne. La pensée m'est venue de vous ôter la vie, mais j'ai dit : Dieu m'en garde! Jamais je ne mettrai la main sur le roi mon maître, car c'est l'oint du Seigneur. En preuve de ce que j'avance, ô mon père, voyez ce fragment de votre manteau : mon épée pouvait vous frapper aussi bien que déchirer votre chlamyde. Sachez donc que je ne suis ni un infidèle, ni un traître, et qu'en aucune manière je n'ai péché contre vous.

« Cessez donc de me poursuivre comme un malfaiteur et d'attenter à ma vie. Roi d'Israël, ne vous acharnez pas contre un ver de terre, contre un chétif insecte. Pour moi, je laisse à l'impie de se défendre par l'impiété, jamais je ne tremperai mes mains dans votre sang, mais Dieu sera juge entre vous et moi, et c'est à lui que j'abandonne le soin de me venger. Il sait que ma cause est juste, et c'est lui qui m'arrachera de vos mains. »

Saül écouta ce discours, la tête baissée, comme un

homme écrasé sous le poids du remords. Quand David eut fini de parler, d'une voix étouffée par les sanglots, il s'écria :

« O mon fils David, est-ce bien toi que j'entends? Est-ce bien ta voix qui résonne à mon oreille? »

Il fut obligé de s'interrompre pour laisser un libre cours à ses gémissements et à ses larmes. Puis, s'étant un peu calmé, il reprit :

« O mon fils, tu t'es montré plus juste que moi. Tu ne m'as fait que du bien; moi, je t'ai accablé de maux. Et aujourd'hui, en m'épargnant, au moment où Dieu me livrait à toi, tu m'as donné la mesure de ta bonne volonté à mon égard; car ce n'est point l'habitude de remettre sur la bonne route un ennemi égaré qu'on rencontre sur son chemin. Dieu te tiendra compte de cet acte héroïque. Écoute, ô David! un jour, je le sais de science certaine, tu règneras sur Israël : jure-moi devant Dieu de ne pas détruire ma race et de ne pas effacer mon nom de la maison de mon père! »

David renouvela le serment qu'il avait déjà fait à Jonathas, et Saül, vaincu par tant de générosité, reprit avec son armée le chemin de Gabaa. Quant à David, au comble de la joie, il tomba aux pieds du Seigneur pour le remercier de ce dénouement inattendu :

« Seigneur, ayez pitié de moi toujours, s'écria-t-il. Mon âme se confie en vous et reposera tranquille à l'ombre de vos ailes, aussi longtemps que dureront mes épreuves.

« Dans le danger, je crierai vers vous, et le Dieu qui m'a comblé de bienfaits, m'enverra son secours : il couvrira de confusion ceux qui veulent m'écraser sous leurs pieds.

« Je me suis endormi tremblant au milieu des lions, et Dieu m'a tiré de leurs griffes; les enfants des hommes m'ont blessé de leurs dents plus aigües que des flèches, et de leur langue plus acérée qu'un glaive; ils m'ont tendu des

pièges, ils ont creusé une fosse pour m'engloutir : Dieu les y a précipités.

« Et moi, ô mon Dieu, de tout cœur, oui, de tout cœur, je veux chanter vos louanges sur la harpe et la lyre, je veux exalter votre nom au milieu des peuples ; car votre miséricorde s'élève par dessus les cieux, et votre gloire éclate dans l'univers entier[1]. »

On aurait pu croire qu'après la réconciliation d'Engaddi, Saül rouvrirait à David les portes de son palais, heureux de lui faire oublier par toutes sortes de faveurs l'injuste proscription qui pesait sur lui depuis trois ans. Mais le roi réprouvé était trop esclave de la jalousie, trop livré aux fatales inspirations de l'égoïsme, pour comprendre ce que la plus vulgaire équité réclamait de lui. Il crut faire acte de clémence et de générosité en cessant de traquer comme un bandit ou une bête fauve le héros sublime qui venait de lui sauver la vie.

David le connaissait trop bien pour espérer même une trève à la persécution, s'il demeurait sur le territoire de Juda. Il revint donc à sa première idée, qui était de s'expatrier pour un temps : seulement, habitué qu'il était à vivre au milieu des rochers et des montagnes, il préféra le désert aux cités, et à la compagnie des hommes, celle des bêtes, souvent beaucoup plus sûre. Longeant la mer Morte, il passa la frontière méridionale du royaume d'Israël, et planta ses tentes dans le désert de Pharan, entre les montagnes de Juda et celle du Sinaï. C'est là, dans ces solitudes brûlées par le soleil, sur ces cimes rocheuses et dénudées, que les Israélites avaient campé cinq siècles auparavant, lorsque, sous la conduite de Moïse, ils se dirigeaient vers la terre promise.

A peine avait-il mis le pied sur la terre étrangère qu'un deuil nouveau vint assombrir son âme, déjà profondément désolée : le prophète Samuel, son père et son soutien dans

1. Psaume LVI, dont l'inscription porte : « Lorsque David, fuyant devant Saül, se cacha dans une caverne. »

toutes les traverses de sa vie, venait de rendre le dernier soupir dans sa retraite de Ramatha. Ce grand homme chéri de Dieu, ce second Moïse, avait été juge en Israël pendant vingt ans. « Il avait rendu la justice au peuple, selon l'intégrité de la Loi. Fidèle interprète de la volonté de Dieu, fort de l'appui du Tout-Puissant, au jour du combat il sut repousser les ennemis d'Israël, les princes de Phénicie et les satrapes philistins. Avant de mourir à la vie de ce siècle, il prit à témoin Jéhovah et son Christ de l'incomparable probité qui avait présidé à son administration. Aucune voix ne s'éleva pour l'accuser. Il s'endormit alors du sommeil des justes [1]. » Le peuple, fasciné par la magnificence de monarques païens, méconnut les mérites d'un chef, plus préoccupé du bonheur de sa nation que du faste de sa maison. Mais après avoir vu Saül, chacun regretta Samuël. Tous les enfants d'Israël se réunirent à Ramatha, pour célébrer ses funérailles et verser des larmes sur sa tombe.

David pleura de loin le grand prophète qui l'avait sacré roi d'Israël, et accueilli si paternellement au premier moment de sa disgrâce. Sans appui désormais en ce monde, il se sentit plus obligé de tourner ses regards vers Dieu pour lui demander aide et protection.

1. Eccl. XLVI, 16-32.

X

ABIGAÏL

A. M. 2949. — A. C. 1052.

On s'imagine facilement la tribulation de David dans ce désert de Pharan où il demeura trois années, entouré de six cents soldats qu'il fallait faire subsister dans ces régions arides. Sa troupe, parfaitement disciplinée, respectueuse du bien d'autrui, ne commit jamais la moindre déprédation : au contraire, ami des riches pasteurs dont les troupeaux sont disséminés dans les montagnes de Juda, David faisait bonne garde contre les brigands et les voleurs. Aussi les bergers, heureux de son voisinage, en échange des services rendus, procuraient à ses hommes toutes les choses nécessaires à la vie. Dans le désert de Pharan, où n'abondent point les gras pâturages, il fut parfois obligé de recourir, pour trouver des vivres, à la générosité des pasteurs avec lesquels il avait entretenu des relations pendant son long séjour dans les solitudes de Juda.

Un jour il eut recours, dans un moment de détresse, à un riche propriétaire du désert de Maon, nommé Nabal. C'était un descendant du fidèle Caleb qui, seul avec Josué, des six cent mille Israélites sortis d'Égypte, entra dans la terre promise. Il avait hérité de ses pères des biens considérables. Dans ses pâturages du Carmel, près du désert de Pharan, paissaient à l'aise trois mille brebis et plus de mille chèvres. Mais, dégénéré de ses ancêtres, corrompu par l'abus des richesses, cet homme sans cœur, violent,

emporté, profondément égoïste, savait dépenser beaucoup pour satisfaire son penchant à l'ivrognerie et à la débauche, mais il lui en coûtait de sacrifier une obole pour secourir des frères moins favorisés que lui. Sa femme, au contraire, nommée Abigaïl, ornée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, d'agréments extérieurs très remarquables, se montrait aussi gracieuse que son mari dur et repoussant.

C'était le moment de la tonte des brebis sur le Carmel. Nabal était en fête avec ses amis et tous ceux de sa maison. David saisit l'occasion de ces réjouissances pour dépêcher à Nabal dix de ses jeunes gens, chargés de le saluer affectueusement de sa part, de lui souhaiter la paix, à lui et à toute sa famille, puis de lui présenter un message dont voici les termes :

« J'ai appris que vos bergers, qui vivaient avec nous au désert, tondent maintenant vos brebis sur le Carmel. Ils n'ont jamais eu à se plaindre de nous, et pas une de leurs brebis n'a manqué au bercail, aussi longtemps qu'ils nous ont eus pour voisins : eux-mêmes peuvent en rendre témoignage. J'espère donc que vos serviteurs trouveront grâce à vos yeux, et que ma requête vous étant présentée en un jour de largesse, vous répandrez abondamment vos bienfaits sur vos serviteurs et votre fils David. »

On ne pouvait rien de plus humble et de plus respectueux que ce message. Les envoyés redirent une à une toutes les paroles de leur maître, puis attendirent en silence la réponse de Nabal : celui-ci les avait écoutés d'un air hautain et dédaigneux.

« Vous me parlez au nom de David? leur dit-il avec insolence. Est-ce que je connais David? Est-ce que je m'occupe du fils d'Isaï? On est inondé aujourd'hui de mauvais sujets échappés à leurs maîtres. Vous pensez sérieusement que je vais prendre le pain de mes domestiques, vider leurs outres, épuiser les provisions de viande de mes bergers, pour engraisser un ramassis de vagabonds venus de je ne sais où? »

Et après cette sortie grossière et insultante, il leur tourne le dos en ricanant. Les envoyés reprirent le chemin du désert, les mains vides, le cœur plein de rage, et rapportèrent fidèlement à leur maître les propos injurieux de Nabal.

David entra dans une violente colère, il avait pu supporter avec patience les mauvais traitements de Saül, son maître et son roi; mais il n'était pas homme à s'incliner devant les mépris arrogants d'un Nabal. Il se souvint, peut-être un peu trop, que l'huile sainte avait coulé sur son front, et que Nabal, en outrageant celui que les tribus acclamaient déjà comme l'élu de Dieu, avait commis en quelque sorte un crime de lèse-majesté.

« Levez-vous, dit-il à ses hommes d'un ton furieux, prenez vos armes et suivez-moi. »

Quatre cents hommes se dirigèrent, David en tête, vers les propriétés de Nabal. Les deux cents autres restèrent au camp pour garder les bagages. C'en était fait de Nabal et de sa famille, si un incident inattendu n'était venu comprimer soudainement la fougue impétueuse de David et de ses guerriers.

Les serviteurs de Nabal avaient été témoins de l'indigne réception faite aux envoyés de David. Craignant des représailles terribles, l'un d'eux alla trouver la douce et prudente Abigaïl, lui raconta ce qui venait de se passer, et comment son maître avait accueilli les paroles bienveillantes de David en jetant à la porte ses envoyés.

« Et pourtant, ajouta-t-il, ces hommes ont toujours été très bons pour nous. Non seulement ils ne nous ont causé aucun dommage pendant leur séjour au désert, mais ils ont fait jour et nuit si bonne garde autour de nos troupeaux que nous n'avons perdu aucune de nos brebis. Réfléchissez et voyez ce que vous avez à faire; mais je crains bien que ce dernier coup n'ait mis le comble aux violences dont votre mari se rend journellement coupable, et que vous et votre maison ne soyez enveloppées dans sa ruine. A

vous d'agir, car il n'est pas même possible de faire entendre à ce fils de Bélial une parole de raison. »

Abigaïl connaissait David : elle vit d'un coup d'œil la portée de l'affront, et l'abîme ouvert sous ses pas. Mais en même temps, un trait de lumière pénétra son âme, et lui montra la voie du salut.

Sans dire un mot à son mari, incapable de la comprendre, elle fit préparer deux cents pains cuits sous la cendre, deux outres de vin, cinq béliers destinés aux repas des bergers, cinq mesures de farine, cent grappes de raisin desséchées au soleil, deux cents corbeilles de figues, et donna l'ordre à ses serviteurs de charger ces provisions sur des ânes, et de prendre le chemin du désert.

« Marchez en avant, dit-elle, je vous accompagne. »

Et sans que son mari soupçonnât aucunement sa démarche, elle se dirigea, montée sur une ânesse, à la rencontre de David.

Elle descendait les pentes du Carmel, lorsqu'elle aperçut David avec sa troupe au pied de la colline opposée. Impatient de venger son honneur, il stimulait l'ardeur de ses compagnons :

« C'est donc en vain que nous avons préservé les troupeaux de cet homme de la rapacité des bandits qui infestent le désert ! Il nous paie avec des injures et des malédictions. Vive Jéhovah ! Demain il ne restera plus un être vivant sous les tentes de Nabal. »

En ce moment, Abigaïl arrivait dans la vallée avec sa caravane. Aussitôt qu'elle aperçut David, elle prit les devants, descendit de sa monture, et se prosterna devant lui la face contre terre. Puis, se tenant à ses pieds dans l'attitude d'une suppliante, elle lui tint ce discours :

« Seigneur, que la faute commise contre vous retombe sur moi seule. Prêtez l'oreille, je vous prie, aux paroles de votre servante, et ne méprisez point la requête que j'ose vous présenter.

« Mon Seigneur et mon roi, il ne vous siérait pas d'exer-

cer votre vengeance contre cet homme si justement appelé Nabal[1] : c'est un insensé, et dans l'acte dont vous avez à vous plaindre, il y a bien plus d'extravagance que de méchanceté; quant à moi, vous savez que je n'ai pas même vu les messagers que vous nous avez envoyés.

« Et maintenant c'est Dieu qui m'envoie vers vous pour arrêter votre bras vengeur, et vous empêcher de verser le sang de vos frères. Soyez clément, ô mon Seigneur, et tous les ennemis qui s'acharnent contre vous seront forcés comme Nabal de s'humilier à vos pieds.

« Comme preuve de votre pardon, daignez accepter des mains de votre servante les provisions qu'elle vous apporte et distribuez-les aux braves qui vous accompagnent. »

Les traits bouleversés de David trahissaient la vive émotion qui remuait son cœur. Abigaïl lui porta le dernier coup en rattachant à sa cause les destinées du roi futur.

« Oui, pardonnez, reprit-elle, et le Seigneur affermira votre maison sur des bases inébranlables. Vous combattez les combats du Seigneur : qu'aucune tache ne vienne souiller votre gloire.

« Alors, si l'ennemi se lève pour vous poursuivre, s'il menace vos jours, Jéhovah, votre Dieu, vous couvrira de son égide; tandis que vos adversaires, tourbillonnant comme le caillou lancé par la fronde, rouleront dans les abîmes.

« Quand Dieu, fidèle à ses promesses, aura placé dans vos mains le sceptre d'Israël, vous n'aurez point l'amer regret d'avoir versé le sang innocent pour satisfaire un désir de vengeance. Ce jour-là, comblé des bénédictions divines, vous vous rappellerez ces paroles de votre servante. »

Abigaïl cessa de parler, et David écoutait encore. Ces accents, suaves et sévères en même temps, avaient transformé le lion en agneau plein de mansuétude. C'était lui

1. *Nabal*, en hébreu, veut dire *insensé*.

qui semblait demander grâce, car il avait entendu la Justice éternelle réclamer impérieusement par la bouche de cette femme le sacrifice de sa passion. Sa réponse fut un chant d'amour et de reconnaissance :

« Béni soit le Dieu d'Israël, s'écria-t-il en s'adressant à son interlocutrice, oui, béni soit-il de vous avoir envoyée aujourd'hui sur mon chemin. Bénies soient les douces paroles tombées de vos lèvres. Bénie soyez-vous à jamais, ô femme admirable, car sans vous j'allais me venger de ma propre main et me souiller du sang de mes frères. Sans cette rencontre ménagée par Dieu lui-même, l'aurore de demain n'eût éclairé que des cadavres sur les propriétés de Nabal. »

David accepta volontiers les provisions qu'Abigaïl lui offrait si gracieusement. En la congédiant, il ajouta du ton le plus bienveillant :

« Retournez en votre maison avec des paroles de paix. En considération d'Abigaïl, David ne se souvient plus du passé. »

La noble femme rentra dans sa demeure, le cœur plein de joie. Elle trouva son mari à table, au milieu de ses convives. A l'occasion de la fête, il leur avait donné un festin vraiment royal. Il était en ce moment complètement ivre, et sous l'influence du vin débitait toutes sortes d'extravagances. Aussi ne lui adressa-t-elle point la parole, se réservant de l'instruire en temps opportun de la catastrophe effroyable dont il avait été menacé.

Le lendemain, quand il eut repris ses sens, Abigaïl lui mit sous les yeux les horribles conséquences qu'aurait pu entraîner l'outrage fait à David. Le malheureux, lâche comme tous les arrogants, fut saisi d'une épouvante telle qu'il tomba sur place, comme foudroyé, sans pouvoir articuler une parole. Pendant dix jours, insensible et immobile comme un rocher, il attendit la mort, qui le traîna devant un juge plus inexorable que David.

Le jeune héros apprit au désert la fin tragique de Nabal.

« Dieu a vengé l'affront que m'a fait cet homme, s'écria-t-il, qu'il soit béni! mais, en châtiant le coupable il m'a préservé d'un crime, qu'il soit béni à jamais! »

Il n'oublia point la veuve délaissée, la prudente et gracieuse Abigaïl. Quand les jours de deuil furent écoulés, des messagers allèrent la trouver en son nom sur la montagne du Carmel :

« Notre maître David, lui dirent-ils, désire prendre Abigaïl pour épouse. »

La veuve de Nabal s'inclina jusqu'à terre :

« Je suis sa servante, répondit-elle, et je m'estimerai trop heureuse de laver les pieds de ses serviteurs. »

Elle se leva, monta sur une ânesse, et suivie de cinq jeunes filles attachées à son service, elle se rendit au désert de Pharan, où elle devint l'épouse de David, aux applaudissements de tous ses guerriers.

XI

DERNIÈRES ÉPREUVES
LES BRIGANDS AMALÉCITES

Après avoir vécu trois ans dans le désert de Pharan, sans ressources d'aucune sorte, au milieu de roches arides, les guerriers de David lui demandaient à grands cris de retourner au milieu des gras pâturages de Juda. Du reste, Saül avait cessé de poursuivre le héros qui lui avait si généreusement sauvé la vie dans la caverne d'Engaddi : on pouvait donc espérer la tranquillité, peut-être même une réconciliation. David se laissa persuader, et revint occuper son vieux campement d'Hachila, dans le désert de Ziph.

C'était se jeter tête baissée au milieu d'ennemis acharnés à sa ruine. Lâches et traîtres une seconde fois, les Ziphéens découvrirent immédiatement à Saül l'endroit précis où campait David, sûrs de réveiller la haine de l'envieux monarque.

En effet, sans prendre le temps de réfléchir, Saül mit sur pied trois mille hommes d'élite, et vint occuper les hauteurs d'Hachila. Il pensait surprendre David, mais celui-ci s'était enfoncé plus avant dans le désert. Saül s'élança sur ses traces, décidé à livrer bataille.

Le soleil était sur son déclin quand David apprit par ses éclaireurs les positions prises par l'armée ennemie. Le combat devenait inévitable, et David ne voulait point combattre contre ses frères. Il réussit à se tirer de ce mauvais pas par un coup d'audace inouïe.

Ayant pris avec lui deux de ses braves, Abimélech l'Héthéen et Abisaï, son propre neveu, il s'approcha, par des chemins couverts, du camp de Saül. Tout était silencieux. Il reconnut la tente royale, où Saül prenait son repos, ayant à ses côtés son fidèle Abner, le capitaine de ses gardes. Les soldats, étendus par terre autour de leur roi, étaient plongés dans un profond sommeil. David fit un signe à ses deux compagnons :

— « Lequel de vous deux est assez hardi pour me suivre au camp de Saül? » demanda-t-il.

— « Moi! » dit Abisaï.

A l'instant, David, suivi du jeune homme, traverse les rangs des soldats endormis, et pénètre jusqu'à la tente de Saül. Le roi, couché sur une natte, dormait tranquillement, sa lance à portée de son bras. Abner et d'autres officiers reposaient autour de lui.

— « Dieu vous livre votre ennemi, murmura le jeune Abisaï. Laissez-moi le clouer à terre d'un coup de sa lance. Il n'y faudra pas revenir à deux fois. »

— « Jamais! répondit David. On ne peut, sans crime, porter la main sur l'oint du Seigneur, Saül mourra de sa mort naturelle, ou dans un combat, ou de la main de Dieu, mais jamais je n'attenterai à sa vie, j'en fais le serment. Prends sa lance et la coupe qui est à son chevet, et partons. »

Comme le jeune homme hésitait, David saisit lui-même la lance et la coupe d'or, et tous deux sortirent de la tente. De nouveau, ils traversèrent le camp sans être remarqués de qui que ce soit. Soldats et officiers, tous semblaient frappés de léthargie.

Arrivé sur la colline opposée, à une distance déjà considérable du camp, David se mit à pousser des cris formidables qui réveillèrent toute l'armée :

« Abner! disait-il, Abner, fils de Ner, voyons, me répondras-tu enfin? »

Abner, ainsi interpellé, sortit de la tente :

« Quel est donc l'insolent, s'écria-t-il, qui pousse de telles clameurs et trouble le sommeil du roi? »

— Abner, reprit David, grand homme de guerre, le premier d'entre les braves d'Israël, c'est ainsi que tu veilles sur ton maître! On vient d'entrer dans la tente du roi pour le poignarder, et l'assassin n'est point arrêté! Par Jéhovah! Vous méritez tous la mort, vous qui gardez si mal l'oint du Seigneur, Abner, veux-tu me dire où est la lance du roi et la coupe d'or, qui tout à l'heure étaient à son chevet? »

Mais déjà Saül avait reconnu la voix de David qui retentissait comme la foudre dans le silence de la nuit. N'apercevant plus ni sa lance, ni sa coupe, il comprit ce qui venait d'arriver. Il répondit d'une voix entrecoupée par les larmes :

« David, David, ô mon fils, n'est-ce pas toi que j'entends?

— O mon Seigneur, ô mon roi, c'est bien David, votre serviteur. Mais quel crime ai-je donc commis pour que vous me persécutiez de la sorte? O mon roi, écoutez-moi, je vous en prie. Si c'est Dieu qui arme votre bras, je veux bien être sa victime; mais si ce sont des hommes qui vous poussent à me bannir de ma patrie, au milieu des dieux étrangers, la malédiction de Jéhovah retombera sur leur tête. O roi d'Israël, ne versez pas un sang dont Dieu vous demandera compte, et ne me traquez pas dans ces montagnes, moi pauvre misérable, comme un chasseur poursuit la perdrix tremblante au milieu des rochers. »

Troublé jusqu'au fond de l'âme, Saül s'écria :

« J'ai péché, ô mon fils David, mais pardonne-moi et reviens à moi. Tu n'auras désormais rien à craindre de celui dont tu viens encore une fois d'épargner la vie. J'ai mal agi, j'en conviens, mais on m'a trompé sur ton compte. »

David connaissait trop bien Saül pour se fier à ses promesses. Il se contenta de répondre :

« Voici la lance et la coupe : qu'un des serviteurs du roi vienne la prendre. Dieu, juste et fidèle, nous jugera tous deux. Il vous a livré aujourd'hui dans mes mains, et j'ai respecté l'oint du Seigneur. Qu'il préserve ma vie au jour du danger, comme j'ai préservé la vôtre!

— Et qu'il te bénisse, ô mon fils David! Il secondera tes desseins, et fera de toi un homme puissant en Israël. »

David disparut dans l'ombre avec son compagnon. Quant à Saül, triste et confus, il reprit le lendemain avec son armée le chemin de Gabaa. Il n'en sortira désormais que pour expier ses crimes.

Malgré le repentir apparent de son persécuteur, David ne pouvait se dissimuler que s'il restait sur le territoire de Juda, il finirait par tomber dans une embuscade ou sous les coups d'un traître. Malgré ses répugnances, il en revint à son premier projet, qui était de chercher un abri sur les terres des Philistins. Saül hésiterait peut-être à le poursuivre au milieu de ses plus mortels ennemis.

Il se présenta donc au roi de Geth, à ce même Achis, qui l'avait chassé de son palais dix ans auparavant. Mais depuis ce temps le prétendu fou était devenu le chef renommé d'une troupe de braves guerriers, l'époux de la noble Abigaïl, le rival de Saül. Achis le reçut avec bienveillance, lui, ses guerriers, et toute sa maison. Dès ce moment, Saül cessa de l'inquiéter, et il eût goûté des jours de bonheur, si l'on pouvait être heureux loin de son peuple et loin de son Dieu.

Achis avait David en telle estime que celui-ci craignit d'exciter comme jadis les susceptibilités des courtisans, s'il restait plus longtemps dans la ville de Geth. Sous prétexte de ne pas encombrer la capitale de ses guerriers, il demanda donc au roi de lui assigner une autre localité comme résidence. Achis lui donna en propriété la ville de Siceleg, qui, pour cette raison, se trouva dans la suite soumise aux rois de Juda.

David demeura quatre mois à Siceleg. De nombreux sol-

dats, habiles à lancer la flèche ou à manier le javelot, vinrent l'y rejoindre, surtout de la tribu de Benjamin, cependant si chère à Saül. Aussi la question des vivres appela de nouveau son attention. Ne voulant point être à charge aux étrangers qui lui donnaient une si généreuse hospitalité, ni rançonner ses frères de Juda, il résolut d'exterminer les tribus amalécites que Dieu avait vouées à l'anathème à cause de leurs crimes. Ces peuples maudits vivaient sur la frontière méridionale de Juda, depuis Sur jusqu'à l'entrée de l'Égypte. Chaque jour, David entrait dans un bourg ou un village, et après en avoir immolé tous les habitants, sans en épargner un seul selon l'ordre de Dieu, il ramenait à Siceleg les bœufs et les brebis, les ânes et les chameaux, et tout le butin enlevé à l'ennemi.

Achis s'imaginait que David faisait de fréquentes incursions sur le territoire d'Israël, et il en était heureux parce que toute réconciliation avec Saül devenait impossible. Aussi quand David lui offrait en présent quelque riche dépouille d'Amalécite, le roi ne manquait pas de lui dire :

« De quel côté avez-vous guerroyé aujourd'hui ? »

Pour ne pas dissiper une illusion qu'il était de son intérêt d'entretenir, David répondait d'une manière vague :

« Au midi de Juda, au sud de Séraméel, au midi des Cinéens.

— Très bien, pensait Achis, il se rendra si odieux à son peuple qu'il restera nécessairement mon sujet et mon allié en cas de guerre contre Israël. »

Or, de cette fausse persuasion du roi de Geth, son ami et son protecteur, naquit bientôt pour David la plus dangereuse et la plus inextricable des situations. Il arriva qu'en ces jours les chefs des Philistins, décidés à venger des défaites multipliées, résolurent d'envahir tous ensemble le territoire de Saül. Tous les princes durent fournir leur contingent à l'armée nationale. En cette occasion, Achis se souvint de David et de sa troupe.

« Je compte sur toi et sur tes guerriers, lui dit-il, je veux te confier la garde de ma personne.

— Vous jugerez votre serviteur à l'épreuve, lui répondit David, sans s'expliquer davantage. »

La position était des plus critiques. Il ne pouvait rester dans les rangs des Philistins sans porter les armes contre sa patrie, ni abandonner Achis en temps de guerre, sans encourir le reproche de lâcheté ou même de trahison. Pour se tirer d'embarras, il eut recours à son moyen ordinaire : il invoqua le Dieu qui ne l'avait jamais abandonné, et sa confiance ne fut pas trompée, car le salut lui vint d'où il ne pouvait l'attendre.

Saül avait pris position avec ses troupes sur les montagnes de Gelboë. Les bataillons philistins campaient dans les plaines de Sunam. Avant le combat, les satrapes, suivis de leurs officiers passaient en revue les différents corps d'armée. Arrivés à David, dont la troupe, unie à celle d'Achis, formait l'arrière-garde, ils dirent au roi de Geth :

« Que font ici ces Hébreux, et quelle pensée avez-vous eue de les incorporer à vos bataillons?

— Mais ce sont les guerriers de David, l'ennemi de Saül. Vous n'ignorez point sa bravoure, et comme il me sert depuis plusieurs années; je vous réponds de sa fidélité!

— Allons donc, s'écrièrent les chefs avec indignation, n'est-ce pas le meurtrier de Goliath, dont les femmes chantaient le triomphe en disant : Saül a tué mille Philistins, et David dix mille! Renvoyez-le, si vous le jugez à propos, dans vos États, mais nous ne voulons pas qu'il combatte dans nos rangs. Au premier choc, il tournera ses armes contre nous, et fera hommage de nos têtes à Saül pour reconquérir ses bonnes grâces. »

Achis ne savait comment annoncer à David cette injurieuse décision. Il protesta que lui personnellement ne suspectait en aucune manière sa droiture et sa bonne foi, mais les satrapes n'avaient pas en lui la même confiance.

« Il ne vous reste donc, ajouta-t-il qu'à rentrer dans mes états, puisque vous portez ombrage à nos princes. »

Obligé de dissimuler sa joie, David objecta qu'on n'avait aucune raison pour le traiter de la sorte.

« C'est une indignité, dit Achis, aussi vous êtes toujours pour moi un ami fidèle, et comme un ange de Dieu. Mais encore une fois, que puis-je faire? Les chefs ont décidé votre exclusion : rassemblez vos gens pendant la nuit, et demain au point du jour reprenez la route de Siceleg.

Le lendemain, David, suivi de ses guerriers, s'acheminait vers le pays des Philistins, remerciant Dieu de l'avoir tiré d'une situation en apparence sans issue.

Mais, dans ses impénétrables décrets, Dieu avait décidé que le fils d'Isaï ne monterait sur le trône de Juda qu'en subissant une longue série d'angoisses, toutes plus épouvantables les unes que les autres. Après trois jours de marche, David et les siens arrivèrent à Siceleg, heureux d'avoir évité une guerre fratricide et de se retrouver au milieu de leurs femmes et de leurs enfants. Or, quelle ne fut pas leur consternation en n'apercevant, au lieu de leurs habitations, qu'un horrible monceau de ruines fumantes. Pendant leur absence, les Amalécites s'étaient jetés sur la ville et l'avaient incendiée; puis, ils s'étaient enfuis au désert, emmenant avec eux les femmes, les enfants et les troupeaux.

A la vue de cet affreux désastre, David et ses guerriers poussèrent un long cri de désespoir. Ils pleurèrent longtemps, et jusqu'à ce que leurs yeux desséchés ne donnassent plus de larmes. Alors la douleur fit place à la rage. Ils entourèrent leur chef, et, la menace à la bouche, lui redemandèrent leurs femmes et leurs enfants. A lui revenait, disaient-ils, toute la responsabilité de cette catastrophe sans nom. Pourquoi avait-il laissé Siceleg sans défense, pour le plaisir d'aider les Philistins à ruiner les terres de Juda? Leur exaltation devint de la fureur, et déjà ils ramassaient des pierres pour le lapider.

David restait impassible au milieu de la tempête. Tout à coup comme saisi par l'inspiration divine, il s'adresse au grand prêtre :

« Abiathar, s'écrie-t-il, applique l'éphod sacré. Je veux consulter le Seigneur. »

Une lueur d'espérance brilla sur le front des guerriers qui, à l'instant, firent silence. David interrogea son Dieu :

« Dois-je poursuivre les brigands, et pouvons-nous encore les atteindre?

— Sans nul doute, répondit le Seigneur. Marche contre eux, tu les vaincras, et arracheras les captifs de leurs mains. »

La troupe furibonde n'attendait que ce mot. Oubliant les fatigues d'une longue marche, les six cents cavaliers, David à leur tête, s'élancent dans la direction du désert, et ne s'arrêtent pour respirer un instant qu'au torrent de Bésor. Là, deux cents d'entre eux, épuisés, haletants, restent sur le chemin. Les quatre cents autres stimulés par David, reprennent leur course folle à travers les sables et les rochers.

A un certain endroit, ils rencontrent un Égyptien, étendu sur la route, et mourant de faim. Depuis trois jours, il n'avait pris aucune nourriture. On approcha de l'eau fraîche de ses lèvres, puis on lui fit manger un peu de pain et quelques raisins. Quand il eut la force de parler, David l'interrogea :

« Qui es-tu, et d'où viens-tu? Où allais-tu quand tu es tombé sur le chemin? »

L'inconnu répondit :

« Je suis Égyptien. Mon maître, un Amalécite, m'a abandonné il y a trois jours dans ce désert, parce que j'étais malade. Nous revenions d'une expédition sur la frontière méridionale de Juda, après avoir pillé et livré aux flammes la ville de Siceleg.

— Pourrais-tu me conduire, reprit David, au campement des Amalécites?

— Jure-moi, dit l'esclave, que j'aurai la vie sauve, et que tu ne me livreras pas entre les mains de mon maître, et je t'y conduirai.

Sous la direction de ce guide, les guerriers se remirent en marche. David lui avait promis la liberté, aussi les conduisit-il sans détour à un monticule, d'où ils purent observer le camp des Amalécites.

Ces brigands célébraient leur triomphe. Étendus à terre sans défiance, ils se livraient aux douceurs et aux joies d'un grand festin. Autour d'eux paissaient les nombreux troupeaux enlevés aux Juifs et aux Philistins. Les femmes, entourées de leurs enfants, pleuraient leur captivité, pendant que les échos du désert portaient au loin les cris sauvages des vainqueurs.

Tout à coup la scène changea de face. Les quatre cents guerriers de David pénétrèrent de tous côtés dans le camp. sans laisser aux brigands le temps de courir aux armes. Aux chants de joie succèdent des cris de terreur. Les Amalécites tombent égorgés les uns sur les autres, sans presque opposer de résistance. A la fin du jour, il n'en restait pas un seul vivant sur le champ de bataille. Quatre cents étaient parvenus à s'enfuir, grâce à l'agilité de leurs montures.

Impossible de rendre la scène qui suivit cet horrible carnage. Au milieu du sang et des cadavres, les familles retrouvaient leurs membres ; le père embrassait en pleurant des enfants qu'il croyait perdus pour toujours ; les femmes. qui se voyaient déjà condamnées à un dur esclavage, acclamaient leurs libérateurs. La noble Abigaïl, entourée de ses suivantes ne savait comment exprimer sa gratitude à l'illustre champion dont l'héroïsme l'avait préservée des plus vils outrages.

On reprit ensuite, au milieu des chants d'allégresse, le chemin de Siceleg. Les guerriers chassaient devant eux, non seulement leurs bœufs et leurs brebis, mais tout le bétail que les ravisseurs avaient emporté des pays voisins,

immense butin dont ils faisaient honneur au chef intrépide qui les avait guidés à la victoire.

Ils allaient arriver au torrent de Bésor, quand les deux cents hommes, dont les forces avaient trahi le courage, accoururent au-devant de leurs frères pour les féliciter. David les accueillit avec une grande bienveillance, et ils allaient suivre la troupe, quand certains esprits égoïstes et envieux firent entendre des réclamations :

« Ils n'étaient point au combat, disaient-ils, il n'est point juste qu'ils soient au partage. Qu'ils prennent leurs femmes et leurs enfants, et s'en aillent. »

Le grand cœur de David se révolta devant ces misérables calculs :

« Frères, s'écria-t-il, il n'en sera pas ainsi. Ces dépouilles, c'est Jéhovah qui vous les a livrées; c'est lui qui vous a gardés dans cette rencontre ; c'est lui qui vous a mis en main les ravisseurs de vos femmes et de vos enfants. Ce butin est à lui, et, sûr de votre assentiment, je décide qu'il sera partagé également entre vous tous, tant ceux qui ont pris part au combat que ceux qui ont gardé les bagages. »

Cette décision fut acceptée de tous et devint plus tard une loi du royaume.

Arrivé à Siceleg, David profita de l'abondante et magnifique part, qu'on le força d'accepter, pour envoyer des présents à ses proches, aux principaux de Béthel et d'Hébron, et à tous ceux qui l'avaient accueilli favorablement depuis sa proscription. Il disait à tous :

« Acceptez ce présent enlevé aux ennemis de Jéhovah »!

Ainsi se termina cette aventure qui faillit lui être funeste. Mais Dieu le réservait pour les grandes choses qu'il allait opérer en Israël.

XII

MORT DE SAÜL
LE CHANT FUNÈBRE

Il y avait quinze ans que Samuel avait été envoyé à Saül pour lui annoncer la réprobation qu'il avait encourue par son orgueil et sa désobéissance. Le jour terrible de l'exécution était venu.

De son camp de Gelboë, Saül contemplait les deux armées qui tout à l'heure allaient se ruer l'une contre l'autre. De Sunam, les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Aphec et Jezraël. Ils inondaient la plaine de leurs nombreux bataillons, décidés à périr ou à écraser ces Hébreux maudits qui tant de fois leur avaient fait mordre la poussière. Saül était brave jusqu'à la témérité, mais cette fois un sentiment de terreur envahit son âme. Sa conscience lui rappela la prédiction de Samuel, les nombreuses infidélités dont il s'était rendu coupable, et surtout ses crimes envers David. Il se dit que Jéhovah allait peut-être l'abandonner, et qu'alors il deviendrait inévitablement le jouet de ses ennemis. A cette pensée, une sueur froide inonda son front, et il se prit à trembler.

Ne parvenant point à chasser ces sombres pressentiments, il résolut de consulter le Seigneur. Mais, dans un accès de rage impie, n'avait-il point massacré tous les prêtres de Nobé? Le seul qui eût échappé à cette boucherie, le grand prêtre Abiathar, avait rejoint David, emportant l'éphod sacré. Toutefois, il ordonna aux prêtres et prophètes

qui se trouvaient dans son camp de consulter le Seigneur, espérant encore que Jéhovah aurait pitié de son peuple. Mais Jéhovah resta muet, ce qui acheva d'épouvanter le monarque.

Alors, se voyant abandonné du ciel, il se laissa entraîner par le mauvais esprit à commettre un nouveau crime : il demanda au démon la consultation que Dieu lui refusait. Bien qu'il eût autrefois, conformément à la loi de Moïse. chassé de son royaume tous les devins et magiciens, il ne craignit pas de dire aux courtisans qui l'entouraient :

« Cherchez moi une pythonisse expérimentée dans son art, et puisque Jéhovah ne daigne pas me répondre, j'irai la consulter. »

Ses serviteurs l'informèrent qu'à trois lieues de là, dans la petite ville d'Endor, située au bas de la montagne, vivait une magicienne célèbre qui évoquait les morts et rendait des oracles. Saül se dépouilla de ses vêtements royaux pour ne pas épouvanter la malheureuse femme, et, suivi de deux de ses officiers, il descendit à Endor au milieu de la nuit. Introduit immédiatement dans le sombre réduit de la pythonisse, il lui dit :

« Adresse-toi à ton démon familier, et fais-moi paraître à l'instant l'homme que je te désignerai. »

La nécromancienne craignit un piège :

« Vous ne connaissez donc pas, lui dit-elle, les terribles décrets de Saül, et comment il a exterminé les magiciens et les devins? Ou bien venez-vous me tenter pour me perdre?

— Femme, répondit Saül, j'en fais le serment devant Dieu, il ne t'arrivera aucun mal si tu m'obéis.

— Qui donc évoquerai-je? dit-elle.

— Samuel! », dit Saül en frémissant.

La magicienne commença ses invocations, croyant s'en tirer au moyen de quelques artifices diaboliques et de réponses plus ou moins équivoques, selon la coutume. Mais à peine s'est-elle mise à l'œuvre qu'une apparition réelle se

dresse menaçante devant ses yeux. Elle pousse un cri de terreur, et, se rejetant en arrière avec épouvante :

« Vous êtes le roi Saül, dit-elle, pourquoi me l'avez-vous caché?

— Ne t'effraie donc pas ainsi, lui dit le roi : que vois-tu? réponds-moi.

— Je vois sortir de terre un homme majestueux comme Jéhovah lui-même!

— Dépeins-moi son extérieur.

— C'est un vieillard couvert d'un long manteau.

— C'est Samuel », répondit Saül.

Et à l'instant il se prosterna le visage contre terre par respect pour l'homme de Dieu.

C'était en effet l'ombre de Samuel qui apparaissait au roi coupable, non en vertu des incantations de la magicienne, mais par un acte de la toute-puissance de Dieu. La voix du prophète, solennelle et mystérieuse, retentit bientôt aux oreilles deSaül :

« O roi, pourquoi viens-tu troubler le repos des morts?

— C'est que mon âme éprouve une terrible angoisse. Les Philistins vont me livrer bataille et Jéhovah m'abandonne. Il ne me répond ni par ses prêtres, ni par ses prophètes. Je t'ai évoqué pour te demander un conseil avant d'agir.

— C'est trop tard. Le Seigneur s'est retiré de toi pour favoriser son élu. Ce que je t'ai prédit, arrivera. Jéhovah t'arrache la couronne pour la donner à David. Souviens-toi d'Amalec et de ta résistance aux ordres de Dieu. C'est l'heure du châtiment : demain, toi et tes fils serez comme mòi au séjour des morts, et le camp d'Israël sera la proie de l'ennemi. »

A ces mots foudroyants, les genoux de Saül fléchirent et il tomba évanoui sur le sol. Déjà exténué par le manque de nourriture, car il avait passé toute la journée sans manger, il ne put supporter sans faiblir la terrible prédiction.

Quand il revint à lui, ses traits horriblement bouleversés exprimaient l'épouvante. Il restait immobile et regardait fixement les trois témoins de cette lugubre scène. La pythonisse s'empressait autour de lui pour lui porter secours :

« Je vous ai obéi, disait-elle avec douceur; je me suis exposée à la mort pour vous rendre service. Écoutez-moi donc, et prenez un peu de nourriture, afin de retrouver des forces pour regagner votre camp.

Mais le roi, toujours étendu par terre, refusait le morceau de pain qu'on lui présentait.

« Puissé-je mourir de faim ! » disait-il.

Il fallut les instances réitérées des deux officiers et de la magicienne pour le décider à se lever et à se jeter sur un lit. Enfin il accepta pour lui et les siens quelques pains azymes et un quartier d'agneau que la femme s'empressa de faire rôtir. Après cette légère réfection, ils se remirent en route et arrivèrent au camp quand déjà disparaissaient les ombres de la nuit.

Bientôt le soleil éclaira de ses rayons un désastre inouï dans les fastes du peuple de Dieu. Les Philistins donnèrent le signal du combat, et Saül se mit à la tête de ses troupes, résolu à se battre en désespéré. Le premier choc des deux armées décida de l'issue de la bataille. Les Israélites écrasés par le nombre, prirent la fuite, suivis des Philistins qui en firent un affreux carnage sur les monts de Gelboë.

Saül, entouré de ses trois fils et de sa garde, faisait des prodiges de valeur, cherchant à rallier les fuyards. Mais bientôt les Philistins les entourèrent, et le malheureux roi vit tomber l'un après l'autre ses trois nobles enfants, Jonathas, Abinadab, Melchisua, et tous les officiers de sa maison.

Appuyé de quelques braves, le roi tenait toujours, semant la mort autour de lui. Alors il devint le point de mire de tous les assaillants. Une troupe d'archers lui lança des flèches qui le blessèrent grièvement. Couvert de sang, à

demi mort, il parvint à se retirer de la mêlée, grâce à un effort suprême des héros qui combattaient près de lui.

Il sentit aussitôt que son dernier moment était venu.

« Tire ton épée, dit-il à son écuyer, et achève-moi. Il ne faut pas que ces incirconcis me donnent le dernier coup en insultant à mes malheurs. »

L'écuyer recula d'horreur à la pensée de porter la main sur le roi son maître, et, malgré les instances du prince, lui refusa le coup d'épée qu'il réclamait. Alors Saül tira du fourreau son propre glaive, et n'ayant pas la force de se l'enfoncer dans le cœur, il appuya sa poitrine sur la pointe et se transperça lui-même. A cette vue, l'écuyer fou de douleur, se jeta sur son épée comme son maître et tomba mort à ses pieds.

Ce fut bientôt une déroute complète. Saül étant mort ainsi que ses fils, ses officiers, et ses amis, la panique devint générale. Les fuyards portaient en tous lieux la nouvelle du désastre. Les habitants de la vallée de Jezraël et des bords du Jourdain désertèrent les villes et les villages, de sorte que les vainqueurs envahirent tout le pays sans résistance et le mirent au pillage.

Le lendemain, des groupes de soldats parcouraient le champ de bataille pour dépouiller les vaincus. Arrivés sur le mont Gelboë, ils découvrirent les cadavres de Saül et de ses trois fils. Après avoir enlevé au roi ses armes et ses vêtements, ils lui coupèrent la tête et envoyèrent ce sanglant trophée dans toutes les villes des Philistins, avec l'ordre de la montrer au peuple et de la présenter aux dieux dans les temples. Les armes du roi furent suspendues aux murailles du temple d'Astaroth, et sa tête orna celui de Dagon. Quant à son cadavre et à ceux de ses fils, ils les attachèrent aux murailles de la ville de Bethsan, sur les confins de la vallée de Jezraël, où ils s'étaient installés après leur victoire.

C'était un dernier outrage après tant d'autres. Les habitants de Jabès-Galaad, au delà du Jourdain, ne voulurent

point supporter cette ignominie infligée au roi, à ses fils, et à toute la nation. Une poignée de braves, ayant passé le fleuve pendant la nuit, vint détacher des murs de Bethsan les cadavres de Saül et de ses fils, et les emportèrent à Jabès, où on leur donna une sépulture convenable. Puis tous les habitants jeûnèrent pendant sept jours, en signe de l'épouvantable deuil qui mit des larmes dans tous les yeux et des gémissements dans tous les cœurs.

Telle fut la fin lamentable du roi Saül, et le châtiment de ses prévarications sans nombre. Il abandonna le Seigneur, transgressa ses commandements, ne tint aucun compte de ses volontés; comme si le Seigneur n'était pas le roi des rois. Il n'eut aucune confiance en Dieu, et finit par espérer dans les esprits de l'abîme. Jéhovah, dont il avait méconnu la grandeur, l'abattit à ses pieds, et lui ravit son sceptre pour le placer dans les mains de son élu, le fils d'Isaï[1].

Rentré à Siceleg après sa victoire sur les brigands amalécites, David attendait avec impatience l'issue du grand duel d'où dépendaient les destinées d'Israël. Il n'avait reçu aucune nouvelle de l'armée de Saül depuis qu'il avait quitté le camp des Philistins, mais un vague pressentiment de crainte faisait naître dans son âme des inquiétudes mortelles.

Après trois jours d'attente, il vit enfin arriver vers lui un jeune soldat brisé de fatigue, les vêtements déchirés en signe de deuil, la tête couverte de cendres. Ses yeux pleins de larmes, son front triste et sombre, annonçaient un messager de malheur. Dès qu'il aperçut David, il se jeta à ses pieds sans mot dire, et se prosterna le front contre terre comme devant son maître et son roi.

David ne connaissait point ce jeune homme. Il lui demanda d'où il venait.

« Du camp d'Israël, répondit l'inconnu; je suis un de ceux qui sont parvenus à s'échapper.

1. Ce jugement sur Saül est, comme sa vie, tiré de l'Écriture sainte (I Paral. x, 13, 14).

— Qu'est-il donc arrivé? reprit David avec effroi.

— Hélas! toute l'armée est en fuite, beaucoup sont morts sur le champ de bataille; Saül et Josathas ne sont plus.

— Es-tu bien sûr, s'écria David qui voulait douter encore, est-tu bien sûr que Saül et Jonathas soient au nombre des morts? Comment l'as-tu appris. »

Voulant gagner les bonnes grâce de David, l'inconnu fit alors un récit mensonger qu'il croyait être en son honneur, mais dont il eût bientôt lieu de se repentir.

« Au plus fort du combat, dit-il, je me trouvai par hasard sur le mont Gelboë. J'aperçus Saül blessé, à demi-mort, faisant de vains efforts pour se percer de sa lance. Et comme les chars montés par les cavaliers ennemis approchaient de l'endroit où il s'était réfugié, il se tourna comme pour appeler du secours. Il me vit et me demanda qui j'étais. Comme je lui répondis que j'étais Amalécite, il me pria de lui donner le coup de la mort, afin de le débarrasser des tortures qu'il endurait. Je m'approchai et le perçai de mon glaive; puis j'enlevai le diadème de son front, le bracelet qui ornait son bras, et je viens apporter ces insignes de la royauté à mon maître et seigneur. »

Le jeune homme se tut, et présenta à David le diadème et les bracelets. C'était bien la couronne blanche de fin lin que Saül portait dans les combats. Au lieu de la saisir avec un transport de joie, comme l'inconnu s'y attendait, David lui dit d'un ton sévère :

« Dis-moi de quelle nation tu es sorti?

— Seigneur, je suis fils d'un Amalécite nouvellement établi dans le pays.

— Fils d'Amalec, s'écria David avec colère, tu n'as pas craint de porter la main sur l'oint du Seigneur. Tu as tué le roi Saül : que son sang retombe sur toi! »

Et appelant un de ses gardes, il lui remit le messager avec l'ordre de lui donner la mort à l'instant même. Israël apprit ainsi qu'on ne gagnait point les bonnes grâces de

David au moyen d'un crime, même quand ce crime lui valait une couronne.

Bientôt on apprit à Siceleg tous les détails de l'horrible journée, l'héroïsme déployé sur le champ de bataille par Saül et ses fils, leur mort à jamais lamentable, l'invasion du pays par les Philistins, la honte du peuple de Dieu asservi de nouveau. En entendant ces récits, David et ses guerriers frémissaient de rage, et, brandissant leur glaive, ils disaient avec l'accent du désespoir : Que n'étions-nous autour du roi pour le sauver ou mourir avec lui !

Le jour où le désastre fut connu, le grand deuil commença. Tous déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices et de cendres, et jeûnèrent jusqu'au soir. Partout on entendait des lamentations, des gémissements, des cris de douleur. On pleurait Saül, Jonathas, le peuple de Dieu désolé, la nation sainte vouée à l'opprobre.

David était comme écrasé sous le poids de l'affliction. Il ne pouvait penser, sans un affreux déchirement de cœur, à ces morts qu'il avait tant aimés, Saül et Jonathas. Son souvenir le reportait à ces belles années de l'adolescence où, pauvre pâtre, il était admis dans le palais du roi. Jonathas l'aimait comme un frère, Saül lui donnait sa fille, les guerriers le suivaient au combat. Il oublia les fureurs de Saül pour ne se rappeler que son héroïque bravoure; les larmes coulèrent de ses yeux avec abondance, et l'enthousiasme déborda de son cœur tendre et généreux. Debout au milieu de ses guerriers émus comme lui, il saisit la harpe des anciens jours, et composa ce chant immortel :

« Israël, arrête ton regard sur tes morts glorieux, étendus sur la montagne, couverts de leurs larges blessures.

« Tes héros ont péri sur les monts désolés : comment sont-ils tombés, ces vaillants d'Israël ?

« N'annoncez point cette nouvelle à Geth, ne la publiez point sur les places d'Ascalon : les femmes des Philistins battraient des mains, les filles des incirconcis tressailliraient d'allégresse.

« Montagnes de Gelboë ! montagnes maudites ! que ni la pluie ni la rosée ne viennent désaltérer vos terres brûlantes ! que la plante se dessèche dans vos champs inféconds !

« Là est tombé dans la poussière le bouclier des forts ; là est tombé sans gloire le bouclier de Saül, comme si l'onction sainte n'avait pas touché son front royal.

« Jamais, jamais la flèche de Jonathas n'était revenue du combat sans avoir transpercé la poitrine des vaillants, ni l'épée de Saül sans être teinte du sang des braves.

« Saül et Jonathas, princes aimables entre tous, rapides comme l'aigle, hardis comme le lion, couverts de gloire pendant la vie, la mort n'a pas voulu vous séparer !

« Et vous aussi, filles d'Israël, pleurez Saül : il apportait à vos pieds les dépouilles de l'ennemi, les ornements de pourpre et d'or dont vous releviez votre beauté !

« Hélas ! hélas ! Comment sont-ils tombés les vaillants d'Israël ? Comment a-t-il péri, Jonathas l'ami de mon cœur ?

« Jonathas, ô mon frère, c'est sur toi que je pleure, toi le plus aimable des princes. Je t'aimais plus que tout ici-bas, je t'aimais comme une mère aime son fils, le seul qu'elle ait porté dans son sein.

« Israël, jette à tous les échos ce chant lugubre : Comment sont-ils tombés ces héros glorieux, comment s'est-il émoussé le glaive de nos vaillants ? »

Le glaive des vaillants s'est émoussé, parce que Saül a trahi le Dieu qui l'avait élu pour conduire son peuple. Hélas ! Il suffit d'un roi prévaricateur, enlacé dans les liens de Satan, pour mener une nation, de catastrophe en catastrophe, jusqu'aux bords de l'abîme ; mais aussi Jéhovah va montrer à tous qu'il suffit d'un roi selon son cœur pour relever cette même nation et la couvrir d'une gloire immortelle aux yeux du monde entier. Le proscrit de Saül va ceindre la couronne, et le chant funèbre de Gelboë se changera en chant de triomphe.

Ainsi se termine la première partie de cette divine tragédie, dans laquelle chacun des personnages, Adam, Noé,

Abraham, Moïse, nous redit comment Dieu exalte les nations fidèles et écrase sous ses pieds les peuples pervers. Aussi, avant de raconter la seconde partie de ce drame mystérieux qui va nous conduire, à travers les plus épouvantables catastrophes, de David le grand roi à Jésus le Roi des rois, on se rappelle involontairement l'hymne solennel en l'honneur du Dieu tout-puissant, chanté par le Roi-Prophète :

« Pourquoi les peuples et les grands de ce monde forment-ils de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ !

« Brisons nos liens, s'écrient-ils, et rejetons leur joug loin de nous.

« Celui qui habite dans les cieux se rit de ses ennemis.

« Je suis roi, répond-il à ces insolents, je tiens ma royauté de mon Père, qui m'a donné pour héritage toutes les nations de la terre.

« Tu les gouverneras, m'a-t-il dit, avec une verge de fer et tu les briseras comme un vase d'argile.

« Et maintenant, ô rois, comprenez votre devoir : servez le Seigneur, ou tremblez à la pensée du châtiment qui vous est réservé. »

Et les potentats d'avant le Christ n'ont pas compris ce suprême avertissement ; aussi, allons-nous voir tous les peuples anciens, Juifs de Jérusalem ou païens de Babylone, s'écrouler les uns sur les autres, sous les coups de la colère divine.

Et nunc, reges, intelligite! Juifs et païens modernes, comprenez cette leçon, s'il vous reste un peu d'intelligence.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES

ADAM ET NOÉ

LIVRE DEUXIÈME

LE PEUPLE DE JÉHOVAH

ABRAHAM

LIVRE TROISIÈME

LES HÉBREUX EN ÉGYPTE

JACOB ET JOSEPH

LIVRE QUATRIÈME

ÉPISODE

LE SAINT HOMME JOB

LIVRE CINQUIÈME

QUARANTE ANS AU DÉSERT

MOÏSE

LIVRE SIXIÈME

LA TERRE PROMISE

JOSUÉ

LIVRE SEPTIÈME

LES JUGES LIBÉRATEURS

GÉDÉON ET SAMSON

LIVRE HUITIÈME

LE ROI SAÜL

FIN DU TOME PREMIER

Typographie Firmin-Didot et C[ie]. — Mesnil (Eure).

ERRATA

Page :	ligne :	*au lieu de :*	*lisez :*
18	21	aussi	aussitôt
72	dates	1894	1859
77	22	en terrer	enterrer
124	5	Gessen,	Gessen.
132	11	digne	dignes
140	27	comte	compte
237	22	ennemis. Josué	ennemis, Josué
282	21	Le père, et	Le père et
284	10	queux	queue
»	»	alumée	allumée
306	17	armes	armés

JÉHOVAH

et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

APPROBATION

L'ouvrage intitulé : **LES RÉCITS BIBLIQUES : JÉHOVAH et son PEUPLE, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ,** que vient d'écrire le T. R. P. Berthe, consulteur général de la Congrégation du T. S. Rédempteur, ayant été examiné par deux théologiens de notre Congrégation, nous en permettons volontiers l'impression. Puisse cette émouvante histoire de l'Ancien Testament, jointe au volume du même auteur : **Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe,** devenir bientôt la Bible des familles, et, dans ces temps d'apostasie, où l'on ose bannir des écoles les livres sacrés, le catéchisme, et jusqu'à l'image du Divin Sauveur, conserver ou raviver dans tous les cœurs la connaissance et l'amour de notre sainte religion!

Rome, de notre couvent de S. Alphonse, le 7 octobre 1906, fête du T. S. Rosaire.

M. RAUS, C. SS. R.
Sup. gén. et Rect. Maj.

IMPRIMATUR

Fr. ALBERTUS LEPIDI, O. P.
S. P. Ap. Magister.

IMPRIMATUR

JOSEPHUS CEPPETELLI, Patriarch. Cplitanus.
Vices gerens.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

R. P. BERTHE
DE LA CONGRÉGATION DU T. S. RÉDEMPTEUR

LES RÉCITS BIBLIQUES

JÉHOVAH et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SAINTE-FAMILLE
11, RUE SERVANDONI, 11
et chez les principaux libraires
1907

LIVRE NEUVIÈME

DAVID, LE GRAND MONARQUE

I

LE ROI D'HÉBRON

A. M. 2941 — A. C. 1052.

Depuis mille ans, le peuple d'Israël conservait au milieu des idolâtres la notion du Dieu unique et du Rédempteur promis aux enfants d'Adam. Jéhovah le traitait comme son enfant : il lui avait envoyé les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, pour le former à sa mission sublime; Joseph, pour le sauver de la famine; Moïse, pour le tirer de la servitude d'Égypte; Josué, pour l'introduire dans la terre promise. Si ce peuple, entraîné par Satan, oubliait le Dieu unique pour adorer une idole quelconque, Jéhovah le livrait à Moab, à Edom, aux Philistins, qui le broyaient sous leurs pieds et le forçaient à pousser des cris de repentir; alors descendait un sauveur envoyé du ciel, un Aod, une Debora, un Gédéon, un Samson, un Samuel, qui écrasait les bourreaux et rendait la liberté aux enfants d'Israël. Malgré tant de bienfaits et de miracles, ces ingrats, lassés d'avoir Dieu seul pour Seigneur et roi, réclamèrent un roi visible, tout-puissant comme les rois des nations. Jéhovah y consentit, mais en les avertissant qu'un roi sans Dieu les opprimerait comme les despostes païens

opprimaient leurs sujets. Et, de fait, Saül, le premier monarque, régna en vrai tyran, ne connut d'autre volonté que la sienne, massacra prêtres et prophètes, et mérita la réprobation divine. Jéhovah, pour sauver son peuple, lui substitua David, un homme selon son cœur; mais Saül, devenu furieux, tenta maintes fois de l'assassiner, le poursuivit vingt ans durant de sa haine insensée, le força de se cacher dans les bois et les cavernes, ou même de s'expatrier, jusqu'au jour où ce réprouvé de Dieu tomba, lui et les siens, sous les coups des Philistins.

Après le désastre de Gelboë, Israël était perdu s'il ne reconnaissait pour son roi légitime l'élu de Jéhovah. Le secret de son élection n'en était plus un depuis que Dieu avait pris soin d'exalter son serviteur, que Jonathas et Saül lui-même avaient reconnu ses droits. Le peuple acclamait depuis longtemps le vainqueur de Goliath. Six cents braves l'entouraient au désert et suivaient partout celui qu'ils appelaient la gloire et l'espérance de la nation. On pouvait donc croire, qu'après l'extinction presque complète de la famille royale, les douze tribus allaient s'unir pour porter David au trône ; mais les Philistins d'une part et quelques ambitieux de l'autre, comprimèrent l'élan du peuple.

Cette opposition jeta David dans une grande perplexité. Roi de par la volonté de Dieu, devait-il s'imposer par la force au risque de verser le sang de ses sujets dans des discordes civiles, ou attendre dans son désert que le peuple vînt de lui-même se jeter dans ses bras? Pour se fixer, il consulta le Seigneur.

— « Dois-je rester ici, demanda-t-il, ou pénétrer dans quelqu'une des villes de Juda?

— Rends-toi à Hébron, » lui fut-il répondu.

Défendue par ses fortes murailles et son rempart de montagnes, célèbre entre toutes les villes d'Israël par les souvenirs des patriarches, dépositaire du tombeau d'Abraham, Hébron paraissait bien la capitale qui convenait

au nouveau monarque. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes pour le recevoir, car la tribu de Juda, fière de son David, était plus fière encore de donner un roi à la nation. Les chefs de famille se réunirent à Hébron autour du trône royal, et David reçut de nouveau l'onction sainte, afin de commencer au nom de Dieu l'exercice des nobles fonctions dont le sacre de Samuel lui avait conféré l'investiture.

Il s'agissait maintenant de rallier sous son sceptre les onze tribus d'Israël dont les chefs militaires, depuis la défaite de Gelboë, se trouvaient rassemblés au camp de Mahanaïm, au delà du Jourdain, avec les débris de l'armée vaincue. Volontiers, ces soldats humiliés se fussent rangés comme tout le peuple, sous les étendards de David, si un homme dont Israël subissait depuis longtemps l'impérieuse volonté, ne les eût tenus sous son joug : c'était Abner, le généralissime des armées de Saül, le premier dans le royaume après son maître. Brave guerrier, mais d'une ambition sans mesure, il se dit que Joab, fils de Sarvia, neveu de David, compagnon de son exil, brave entre tous les braves, occuperait inévitablement le premier rang dans le cœur du roi. Ne pouvant se résoudre à descendre d'un degré, il présenta aux soldats Isboseth, fils de Saül, comme le légitime héritier de la couronne, afin de gouverner sous son nom.

David avait juré au roi Saül de ne pas exterminer sa famille. Il résolut de ne pas combattre Isboseth, jeune homme sans influence et sans autorité, dont les tribus se débarrasseraient à la première occasion ; mais l'impatient Abner, après deux ans d'une paix ruineuse pour son parti, passa le Jourdain, et vint camper avec ses troupes sous les murs de Gabaon, sur les frontières de Juda.

Délégué par David pour tenir tête à son rival, Joab établit son corps d'armée près de la piscine de Gabaon, en face de l'ennemi. Les troupes s'observaient de part et d'autre, plus prêtes à fraterniser qu'à s'entre-tuer, lorsqu'un déplorable événement fit sortir tous les glaives du

fourreau. Dans un combat singulier que les deux chefs avaient organisé pour terminer le différend, douze champions de la tribu de Benjamin, compatriotes du roi Saül et douze guerriers de Juda, dévoués à David, se précipitèrent avec une telle fureur les uns sur les autres qu'ils tombèrent tous ensemble sur l'arène sanglante, ce qui alluma dans tous les cœurs une véritable soif de carnage. De part et d'autre, les soldats s'élancèrent au combat, bien décidés à vaincre ou à mourir. Abner lutta en désespéré; mais, malgré leur bravoure, ses guerriers plièrent devant l'impétuosité des troupes de Juda. Obligé de fuir pour échapper aux vainqueurs, il aperçut tout à coup un jeune homme qui s'attachait obstinément à le poursuivre. C'était Asaël, frère de Joab, dont la vélocité sans pareille ressemblait à celle du chevreuil. Incapable de lutter de vitesse avec lui, Abner pouvait d'un coup de lance l'étendre à ses pieds; il eut pitié du jeune téméraire :

— « N'es-tu point Asaël, le frère de Joab? lui cria-t-il en tournant la tête.

— Tu ne te trompes point, je suis Asaël, répondit le jeune homme.

— Eh bien, si tu es sage, tu suivras mon conseil : au lieu de t'attacher à mes pas, poursuis un de ces adolescents qui fuient à droite et à gauche. Tu t'empareras facilement de leurs dépouilles, mais, je t'en prie, laisse-moi. »

Asaël le serrait de plus près, ne voulant rien entendre.

— « Laisse-moi, reprit Abner, où je vais te percer de mon glaive, et alors comment oserai-je jamais me présenter devant Joab, ton frère? »

Mais le jeune homme avançait toujours, prêt à le saisir. Poussé à bout, Abner le frappa d'un coup de revers et l'abattit à ses pieds, ce qui porta au comble la rage des vainqueurs. Ils s'arrêtaient un instant près du cadavre d'Asaël, puis reprenaient leur course folle afin de venger son sang dans le sang d'un ennemi. Au coucher du soleil, Joab et Abisaï, son frère, arrivèrent avec leurs troupes à

la colline de l'Aqueduc, non loin du désert de Gabaon. Les restes du bataillon d'Abner s'étaient rangés en bataille sur une éminence, décidés à faire face à l'ennemi, s'il voulait pousser plus loin sa victoire. Voyant Joab à la tête de ses guerriers, Abner lui cria :

— « Ton glaive a donc bien soif de notre sang? Joab, souviens-toi qu'il n'est pas bon de pousser de braves soldats au désespoir. Il est plus que temps de mettre un terme à cette lutte fratricide.

— Vive Dieu! répondit Joab, je suis de ton avis; mais, si ce matin tu m'avais tenu ce langage, nous n'aurions pas eu à déplorer les malheurs de la journée. »

A l'instant il sonna du cor pour enjoindre à ses troupes de cesser le combat, et se remit en marche vers Hébron afin d'annoncer à David la défaite des tribus. Retiré dans son camp de Mahanaïm, Abner soutint encore Isboseth pendant quatre années, mais un jour que ce dernier voulut lui faire sentir sa supériorité, l'orgueilleux général, outré de colère, lui signifia sa déchéance.

— « Suis-je donc un chien, lui cria-t-il, pour que vous le preniez sur ce ton avec moi? Vous oubliez que je suis votre unique rempart contre Juda, que j'ai pris en pitié votre maison, vos frères et vos proches, alors qu'il m'était si facile de vous livrer tous à David. Que tous les châtiments de Dieu tombent sur moi, si je ne m'emploie dès ce moment à réaliser les desseins du ciel sur le fils d'Isaï! Que le trône de Saül s'écroule, et que David règne sur Israël depuis Dan jusqu'à Bersabée! »

Sans perdre de temps, Abner envoya un de ses confidents à David pour lui faire sa soumission et demander son amitié, lui promettant de ramener les tribus à ses pieds. Dans une conférence avec les Anciens du peuple, il dévoila ouvertement ses desseins :

— « Je sais, dit-il, que depuis longtemps vous désirez avoir David pour roi, et je ne veux plus comprimer l'élan de votre cœur. Rangez-vous sous sa bannière, c'est à lui

que le Seigneur a dit : « Il sauvera son peuple de la fureur des Philistins et le délivrera de tous ses ennemis. »

Assuré du consentement unanime des tribus, il partit pour Hébron, suivi de ses plus braves guerriers. David le reçut avec les honneurs qu'il méritait, l'invita à un grand festin, ainsi que les officiers de son escorte, et promit de lui conserver son rang dans l'armée. Abner partit enchanté du nouveau monarque, l'assurant qu'avant peu de jours il régnerait sur tout Israël. Et déjà il se livrait aux rêves les plus ambitieux, quand un homme, non moins ambitieux et aussi peu scrupuleux que lui, déconcerta tous ses plans.

Abner venait de quitter Hébron, quand Joab y rentra, chargé de butin, après une expédition contre les brigands des montagnes. Ayant appris l'entrevue toute pacifique du général d'Isboseth avec le roi, il courut chez David pour lui reprocher sa faiblesse et son imprudence :

— « Abner est venu ici, s'écria-t-il, et vous ne l'avez point arrêté! Vous ne savez donc pas que s'il a voulu s'aboucher avec vous, c'est pour connaître vos projets et vos forces afin de mieux vous trahir! »

Et comme David n'acceptait ni ses idées, ni ses remontrances, il sortit exaspéré. N'écoutant que sa rage insensée, il envoya des messagers à l'insu du roi sur la route que suivait Abner, pour le ramener sous quelque prétexte. Ceux-ci le rejoignirent et l'invitèrent à les accompagner au nom du roi. Aux portes de la ville, Joab et Abisaï attendaient leur victime. Aussitôt que parut Abner, Joab le prit à l'écart comme pour lui parler en secret, et lui enfonça son poignard dans le cœur, en s'écriant : « Asaël, ô mon frère, j'ai vengé ton sang dans le sang de ton meurtrier. »

A la nouvelle du crime commis par son neveu, David éclata en plaintes et en imprécations contre le coupable. « Seigneur, disait-il, vous savez que mes sujets et moi nous sommes innocents du meurtre d'Abner. Que votre vengeance ne tombe pas sur nous, mais sur Joab et les siens ! » Trop faible cependant, au commencement d'un règne en-

core disputé, pour se passer d'un général dont toute l'armée appréciait les talents et la bravoure, il différa le châtiment du crime, tout en montrant ce qu'il en pensait par la magnificence des honneurs funèbres, rendus au malheureux Abner. Le jour de la sépulture, le peuple et l'armée suivirent le cercueil du grand général. Les vêtements déchirés, couvert d'un cilice, Joab marchait à la tête de ses guerriers. Quand le cadavre eut été déposé dans le tombeau, mêlant ses larmes aux sanglots des assistants, David s'écria :

— « Abner, brave Abner, tu n'es pas mort comme meurent les lâches. Tes mains n'ont point été chargées de chaînes, ni tes pieds de honteuses entraves. Tu es tombé comme tombent les vaillants, sous les coups de l'iniquité !... »

Une explosion de lamentations accueillit cet acte de justice ; puis, la cérémonie terminée, le peuple escorta David jusqu'à son palais pour prendre part avec lui au repas des funérailles. Mais sa douleur était si vive qu'il déclara ne vouloir prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil.

La mort d'Abner découragea les partisans d'Isboseth, qui bientôt tomba lui-même sous le glaive de deux assassins. Dès lors, toute compétition devenant impossible, les délégués des tribus se réunirent à Hébron pour acclamer David roi d'Israël. « Nous sommes vos frères, lui dirent-ils ; nous avons la même origine, et le même sang coule dans nos veines. Quand Saül régnait sur nous, n'était-ce pas David qui nous conduisait au combat et nous ramenait victorieux ? C'est à David que le Seigneur a dit : Tu seras le chef et le pasteur de mon peuple. »

Après ces acclamations enthousiastes, David désigna le jour où la nation, représentée par les anciens et l'élite des guerriers, procéderait à la cérémonie du sacre. Plus de trois cent mille hommes se rendirent à Hébron pour voir poser la couronne sur le front du grand roi d'Israël. Au jour marqué, David parut au milieu de cette

imposante assemblée; les anciens des tribus lui jurèrent fidélité au nom du peuple, puis le grand prêtre répandit sur sa tête l'huile sainte, comme l'avait fait autrefois Samuel. Le chant des cantiques sacrés, répété par des milliers de voix, porta jusqu'au ciel les accents de reconnaissance du monarque et de son peuple.

Ainsi s'accomplit la parole du Seigneur, portée jadis par le prophète au petit pâtre de Bethléem : le fils d'Isaï montait sur le trône de Saül, et les enfants d'Israël avaient un roi selon le cœur de Dieu.

II

JÉRUSALEM CAPITALE

A. M. 2957 — A. C. 1044.

David avait trente-sept ans lorsqu'il fut proclamé roi d'Israël. Depuis vingt ans, Jéhovah, le protecteur des petits et des humbles, le conduisait comme par la main au milieu des abîmes et des précipices : il comptait sur son appui pour échapper aux dangers de sa nouvelle position. Bien que les tribus se fussent réunies sous son sceptre, Benjamin semblait vouloir rester à l'écart. Le jour du sacre, trois mille guerriers seulement étaient venus de cette tribu présenter leurs hommages à l'élu de Dieu; les autres, par orgueil de race, restaient attachés au dernier rejeton de Saül, un enfant de douze ans maladif et infirme, appelé Miphiboseth. Il prévoyait aussi que les Philistins prendraient ombrage de son élévation au pouvoir et tenteraient de l'écraser avant qu'il n'entreprît de les déloger des forteresses occupées par eux depuis le désastre de Gelboë. Enfin ne verrait-il pas se lever contre lui les peuples voisins, toujours prêts à se liguer contre le peuple de Dieu, devenu pour ces idolâtres l'ennemi commun? Pour dominer au dedans et au dehors, David comprit que le roi d'Israël ne pouvait plus être comme un simple chef de tribus, mais le monarque d'un État parfaitement organisé. A cet État il fallait une tête : il résolut donc de quitter sa petite ville d'Hébron pour fonder une capitale digne du nouveau royaume.

Sur la lisière des deux tribus rivales de Benjamin et de Juda, au milieu des montagnes et des précipices, s'étend un vaste rocher formant comme une espèce de promontoire dans une vallée profonde. Composée de plusieurs collines dont la plus haute s'élève à huit cents mètres au-dessus de la Grande mer, ce plateau ne se rattache à la chaîne montagneuse que du côté du nord : au midi, à l'orient et à l'occident, des ravins, que les pentes abruptes du rocher font ressembler à des abîmes, le séparent des hauts sommets qui l'entourent comme d'une couronne de remparts. Dans cet endroit prédestiné, mille ans auparavant, Melchisédech, roi de Salem, rencontrant le patriarche Abraham, avait offert le pain et le vin en sacrifice d'action de grâces. Plus tard, Abraham y avait conduit son fils unique, figure du Rédempteur, pour y être immolé à Jéhovah. C'est ce rocher de bénédiction que David choisit pour y asseoir sa capitale.

La situation, du reste, répondait parfaitement aux nécessités de l'attaque et de la défense. De ce nid d'aigle, le roi surveillait le pays de Benjamin et brisait les forces des Philistins, en isolant leurs forteresses du nord des grandes villes du midi. De plus, il résidait au milieu de ses possessions, dans un abri qui lui permettait de se défendre contre les incursions de ses voisins.

Mais, pour entrer dans cette capitale, il fallait la conquérir. Quand la ville de Salem, occupée par les Jébuséens qui, de leur nom, l'avaient appelée Jérusalem, fut conquise par Josué, les guerriers de Jébus se réfugièrent dans la forteresse de Sion, d'où il fut impossible de les déloger. Pendant trois cents ans, ni Gédéon, ni Jephté, ni Samson, n'osèrent attaquer ces terribles montagnards. L'audacieux Saül lui-même recula devant cette caverne de brigands; il se contenta de passer au pied de leurs murailles, après la bataille du Térébinthe, et de leur montrer la tête de Goliath que David portait au bout de sa lance. Les Jébuséens répondirent à ce défi par des sarcasmes et des injures.

David prit avec lui l'élite des soldats accourus à son sacre et leur proposa la conquête de Jérusalem comme un bienfait dont il voulait gratifier la nation à l'occasion de son avènement au trône. On lui répondit par des cris de victoire, et quelques jours après, ses guerriers plantaient leurs tentes au pied des remparts de Sion, non sans exciter les railleries des Jébuséens qui, du haut de leurs tours inexpugnables, défiaient tous les ennemis. Comme David les sommait de se rendre, ils rassemblèrent sur les remparts tous les invalides de la cité, estropiés, aveugles, mutilés de toute sorte :

— « Ces défenseurs suffisent contre les soldats de David, s'écrièrent-ils. Quand tu auras chassé ces aveugles et ces boiteux, tu entreras dans la cité des Jébuséens.

— Jamais, jamais les soldats de David n'arriveront jusqu'à nous, » hurlaient en chœur les pauvres infirmes, comme pour aiguillonner la rage des assiégeants.

Les Israélites trépignaient de fureur, n'attendant qu'un signe pour s'élancer à l'assaut du rempart.

— « Soldats, en avant! s'écria David en montrant les insulteurs. Je nomme généralissime de toute l'armée celui d'entre vous qui arrivera le premier sur le rempart et culbutera ces mécréants. »

Il n'avait pas fini de parler que ces braves s'élancent jusqu'au pied de la muraille, appliquent les échelles au rempart et grimpent au sommet, au milieu d'une grêle de traits et de pierres. Joab, l'épée à la main, arrive en tête des guerriers, renversant sur son passage tous ceux qui veulent lui disputer le terrain. Bientôt il est suivi de mille autres qui massacrent sans pitié cette race vouée depuis des siècles aux anathèmes de Jéhovah.

Ainsi tomba au pouvoir de David cette forteresse réputée imprenable. Acclamé par tous ses rivaux comme le plus brave, Joab fut proclamé, sous les murs de Sion, général en chef de toute l'armée, et de plus chargé par David de présider à la construction des édifices qui devaient

orner la nouvelle capitale. Le roi s'occupa personnellement du fort gigantesque, appelé *Tour de David*, qui devait lui servir de palais, ou de boulevard en cas d'invasion; mais comme il l'avait prévu, les Philistins vinrent bientôt le distraire de ses travaux.

La ruine des Jébuséens, leurs alliés fidèles, les avait jetés dans une véritable consternation; aussi résolurent-ils de réoccuper Jérusalem avant que David en eût fait sa citadelle et son arsenal. Ayant en conséquence levé une armée formidable, ils inondèrent de leurs soldats toute la vallée de Raphaïm, des environs de Jérusalem jusqu'aux confins de Bethléem.

En homme de génie qui ne se laisse pas déconcerter par une surprise, David eut bientôt combiné son plan de résistance. Laissant à Jérusalem une garnison suffisante pour la défendre, il sortit précipitamment de la ville avec ses guerriers d'élite, et donna rendez-vous aux soldats des tribus à la caverne d'Odollam, en plein cœur du pays de Juda. Il plaçait ainsi l'ennemi entre sa capitale et son armée.

Bientôt il vit accourir par tous les défilés des montagnes, à la tête de bandes nombreuses, ses fidèles compagnons des mauvais jours, les six cents braves qui avaient mangé avec lui le pain de l'exil. Au premier rang, paraissaient ceux qu'on appelait les *Trente forts* de David, titre glorieux qu'ils avaient mérité par d'héroïques faits d'armes. Avec des hommes de cette trempe, David n'avait rien à craindre, même en présence de forces très supérieures. La veille du combat, un trait d'incroyable audace lui montra jusqu'où pouvait aller le dévouement à sa personne. Après une revue de ses troupes, il revenait à la caverne d'Odollam, trempé de sueur et mourant de soif.

— « Oh! s'écria-t-il, celui-là serait bien venu qui m'apporterait un verre d'eau fraîche puisée à la fontaine de Bethléem! »

A peine avait-il exprimé ce désir que trois des plus intrépides guerriers, Gesbaam, Eléazar et Jemma, disparais-

sent sans rien dire à leurs compagnons. Ils s'élancent comme des cerfs dans les défilés de la montagne, arrivent en toute hâte à Bethléem, alors occupée par les Philistins, remplissent un vase d'eau à la citerne qui se trouve devant la porte et reviennent le poser aux pieds de David, heureux d'avoir exposé leur vie pour le bon plaisir de leur roi. L'armée applaudit à cet acte de témérité, mais David, plus grand encore que ses magnanimes soldats, refusa l'eau qu'ils lui présentaient :

— « Dieu me garde, s'écria-t-il avec émotion, d'en humecter mes lèvres ! Je croirais boire le sang de ces braves, car c'est bien leur vie qu'ils viennent de jouer pour moi. » Et il la répandit en sacrifice.

Cependant les préparatifs terminés, le moment était venu de livrer bataille. Avant de donner ses ordres, David consulta le Seigneur :

— « Irai-je au-devant des Philistins, demanda-t-il, et puis-je compter sur la victoire?

— Ne crains pas de marcher en avant, répondit le Seigneur, je livrerai l'ennemi entre tes mains. »

Au signal donné, l'armée s'ébranla, brûlant de prendre en ce jour la revanche de Gelboë. De leur côté, les Philistins, confiants dans leurs dieux qu'ils avaient placés au milieu de leur camp, attendaient l'ennemi de pied ferme ; mais l'impétuosité des assaillants fut si terrible, qu'ils se débandèrent au premier choc et s'enfuirent dans toutes les directions. David fit un monceau de leurs idoles abandonnées, que bientôt les flammes réduisirent en cendres ; et, pour perpétuer la mémoire du triomphe de Jéhovah sur les dieux des nations, il appela ce lieu Baal-Pharasim, ou la défaite de Baal.

Les Philistins toutefois ne se tinrent pas pour battus. Revenus de leur panique, ils firent appel à leurs alliés et se répandirent de nouveau dans la vallée de Raphaïm. En apprenant ce retour offensif de l'ennemi, David, alors campé près de Bethléem, consulta de nouveau le Sei-

gneur pour savoir s'il devait se jeter sur les Philistins.

— « Ne les attaque pas de front, répondit l'oracle, mais porte-toi avec ton armée en arrière de leur camp, et place-toi en face de ce bois de mûriers. Quand tu entendras sur la cime des arbres comme un frémissement confus, semblable au bruit d'une armée qui s'ébranle, alors donne sans crainte le signal du combat : Jéhovah marchera devant toi pour détruire ces incirconcis. »

David prit position à l'endroit désigné, épiant le moment de tomber sur les Philistins, quand tout à coup, par un temps calme et serein, le bois de mûriers se remplit de bruits mystérieux. On eût dit une armée qui s'approchait au pas de charge. Les Philistins éperdus s'élancent vers ces ennemis invisibles, quand à leur grand étonnement, les guerriers de David bondissent vers eux du côté opposé. Se croyant pris entre deux corps d'armée, les chefs perdent la tête, les soldats ne savent de quel côté donner, ni de quel côté fuir. Les Israélites profitent de l'épouvante pour les tailler en pièces et poursuivre les fuyards jusqu'aux frontières du territoire philistin. Le sang de Saül, de Jonathas et des milliers de guerriers dont les os avaient blanchi les champs de Gelboë, était noblement vengé.

Cette double victoire permit à David de prendre possession de son palais de Sion. De cette forteresse, appelée justement Tour de David, il put contempler avec amour les perspectives merveilleuses qui se déroulaient devant lui : à ses pieds cette nouvelle Jérusalem qu'il venait de reconstruire, avec sa ceinture de vallées et de collines ; à quelques lieues au midi, Bethléem et les pâturages où, jeune adolescent, il gardait les troupeaux ; plus loin Hébron et les montagnes qui confinent à l'Arabie ; à l'Orient, par delà le beau fleuve du Jourdain, la sombre mais imposante chaîne des montagnes moabites ; au nord, les tribus d'Israël disséminées jusqu'aux premières pentes du Liban ; à l'occident, la vaste mer et les peuples inconnus ; au-dessus de sa tête le ciel bleu ; au-dessus de cette voûte presque transparente, le

grand Dieu qui, du petit pâtre, avait fait le grand roi d'Israël.

David subissait le charme de cette céleste contemplation. Il s'oubliait lui-même pour louer et exalter Celui qui se plait à élever les humbles. Et sous l'impression du divin Esprit qui remplissait son âme, il composait des hymnes sublimes en l'honneur de l'Éternel, des chants inspirés que les enfants des hommes répéteront à jamais comme immortel prélude aux cantiques de la céleste patrie.

III

TRANSLATION DE L'ARCHE SAINTE

A. M. 2959 — A. C. 1012.

Il y avait près de cinq cents ans que Jéhovah, en signe de l'alliance contractée avec Israël, avait commandé à Moïse de construire l'Arche sainte, dans laquelle on déposa les tables de la loi, des parcelles de la manne et la verge d'Aaron, mystérieux symboles qui rappelaient à tous les miracles du désert. Ce trésor sacré, placé dans le Saint des Saints où le grand prêtre lui-même ne pénétrait qu'une fois l'an, personne ne pouvait y toucher ni même le fixer du regard sans être frappé de mort. Or, depuis près d'un demi-siècle, l'Arche de Dieu était restée sans gloire dans l'humble demeure du lévite Abinadab, dans la petite ville de Cariathiarim. Le malheureux Saül, qui faisait massacrer les prêtres du Seigneur pour satisfaire sa vengeance, n'avait guère pensé à relever le culte de Jéhovah. David se chargea d'accomplir l'acte solennel de réparation, c'est-à-dire de transporter l'Arche sur la montagne de Sion dans le palais somptueux qu'il s'était fait bâtir.

— « En vous soumettant cette pensée, dit-il aux princes et aux anciens du peuple, je crois être l'interprète des volontés divines. Si vous êtes de mon avis, nous convoquerons tous nos frères des tribus d'Israël, ainsi que les prêtres et les lévites, et nous irons à Cariathiarim chercher l'Arche de Dieu. »

L'assemblée accueillit ce discours par d'unanimes applaudissements. Au jour fixé pour cette grande manifestation nationale, trente mille délégués des tribus, accourus à Jérusalem avec les prêtres et les lévites, prenaient place dans le cortège d'honneur. Sur la route, longue de trois lieues, qu'il fallut parcourir, les habitants de Juda vinrent se joindre à leurs frères de sorte qu'une multitude immense remplissait les vallées et couvrait les hauteurs, quand David, à la tête des tribus, arriva sur l'éminence où s'élevait la maison d'Abinadab.

Bientôt l'Arche sainte enveloppée de son triple voile, parut aux yeux de la foule attendrie. Bien que Jéhovah eût décidé que ce trône de sa gloire serait porté toujours sur les épaules de ceux qui lui étaient spécialement consacrés, on le plaça sur un char magnifique attelé de deux bœufs qui n'avaient pas encore subi le joug, et conduit par les deux fils d'Abinadab, Oza et Ahio, entourés de prêtres et de lévites.

Au moment du départ, les trompettes sacrées retentirent, puis un chœur de musiciens placés devant le char avec David, entonna un chant de victoire dont le refrain, dicté par Moïse, annonçait la translation de l'Arche :

« Dieu se lève : que ses ennemis s'enfuient; qu'ils fuient de devant sa face ceux qui osent le haïr. »

Au son des cinnors, des tambourins, des sistres, des cymbales, des trompettes, cent mille hommes répétèrent le glorieux refrain. Puis le chœur des lévites chanta l'hymne composé par David pour la circonstance.

« Peuple, acclame ton Dieu, chante des cantiques à sa gloire : Son nom, c'est Jéhovah, le père des orphelins, le protecteur des veuves, l'asile des délaissés, le Dieu vainqueur qui brise les fers des captifs et tire du sépulcre le pécheur endurci.

« O Jéhovah, quand tu traversas le désert au milieu de ton peuple, la terre trembla, les cieux se fondirent en une pluie bienfaisante devant le Dieu de Sinaï; ton

peuple mourant releva la tête, l'animal trouva sa pâture, et l'homme le pain de ton amour.

« O Jéhovah, fais éclater ta puissance, achève en notre faveur l'œuvre de ton bras puissant. Les rois t'apporteront des présents dans ton sanctuaire de Jérusalem, l'Égyptien t'enverra ses messagers, l'Éthiopien tendra les bras vers toi [1]. »

Ils marchaient ainsi dans l'allégresse sous l'empire des grandes pensées qu'inspirait à tous ce chant sublime, quand tout à coup, arrivés à l'aire de Nachon, près de Jérusalem, les bœufs s'étant mis à regimber violemment, le char s'inclina et l'arche faillit tomber. A l'instant même, Oza, l'ayant touchée de la main pour la retenir, fut frappé de mort.

Ce tragique événement jeta les prêtres et le peuple dans une véritable consternation. Un lugubre silence remplaça les chants de joie. David annonça que ce lieu serait appelé *le châtiment d'Oza*, et qu'il fallait apaiser la colère de Dieu avant de porter l'Arche dans le sanctuaire qui lui était destiné. En attendant, on la déposa dans la maison d'Obédédon, au pied de la montagne, ce qui attira sur la famille du pieux lévite toutes les bénédictions de Dieu.

Trois mois après, avant d'introduire l'Arche dans le splendide pavillon qu'il avait fait dresser pour la recevoir, David manda près de lui les enfants d'Aaron, prêtres et lévites, au nombre de plus de mille, afin de leur rappeler les préceptes de la loi :

— « Princes des familles lévitiques, leur dit-il, rappelez-vous qu'il n'est point permis à tous, mais aux seuls lévites désignés spécialement pour cet office, de porter l'Arche de Dieu. Si le Seigneur nous a frappés, c'est que vous avez manqué à votre devoir. Respectons donc ses moindres préceptes, si nous voulons échapper à sa colère. »

1. Psal. LXVII.

Au jour fixé pour la solennité, le cortège partit de la maison d'Obédédon. Dans cette marche triomphale, au milieu de multitudes innombrables, on voyait se dérouler l'armée des prêtres et des lévites, revêtus de la tunique de lin ou de byssus ; les sept chœurs de musiciens, tenant en main leurs instruments ; les lévites chargés de porter l'Arche sous la conduite de Sadoc et d'Abiathar, les deux chefs des familles sacerdotales. Au milieu d'eux paraissait David, la harpe à la main. Par respect pour le Roi des rois, il avait dépouillé ses vêtements royaux pour se revêtir d'une simple tunique de byssus. Sans l'éphod de lin qui couvrait sa poitrine, on l'eût pris pour un simple lévite. Après lui venaient les sept prêtres portant les trompettes d'argent qui devaient retentir sur le passage de Jéhovah. Enfin l'Arche sainte portée par les ministres sacrés, attirait tous les regards. Quand les trompettes donnèrent le signal du départ, un cri formidable, répété par tous les échos, se fit entendre :

« Dieu se lève ! Peuple, glorifie Jéhovah, enfants d'Israël, racontez les merveilles du Très-Haut. »

Puis, sur tout le parcours, les chœurs chantèrent un cantique nouveau destiné à rappeler la gloire et les bienfaits de l'Éternel. L'enthousiasme débordait de tous les cœurs ; David chantait, en s'accompagnant de la harpe, les paroles d'amour que Dieu lui avait inspirées. De temps en temps, agité d'un saint frémissement, il se tournait vers l'Arche et traduisait par ses transports les pieux tressaillements de son âme. Tous les six pas, selon ses prescriptions, les prêtres sacrifiaient un bœuf et un bélier, pour demander au Seigneur de les préserver de tout accident.

Quand l'Arche sainte, reposant sur les épaules des lévites, apparut devant le palais de Sion, les trompettes retentirent de nouveau, puis tous les chœurs entonnèrent le chant de la réception, chant grandiose et dramatique qui porta au comble l'émotion des assistants :

— « O Princes, ouvrez vos portes; portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire entrera !

— Quel est ce roi de gloire ?

— C'est le Dieu fort et puissant, le Dieu fort dans les combats. »

Après un instant de silence solennel, les voix reprirent avec plus de force et de majesté :

— « Princes, ouvrez vos portes, et le roi de gloire entrera !

— Quel est ce roi de gloire?

— C'est Jéhovah, le Dieu des armées, c'est Lui qui est le roi de gloire. »

A ce nom de Jéhovah, les portes s'ouvrirent, et les prêtres déposèrent l'Arche sous la tente dressée pour l'abriter. Puis un voile qui ne devait s'abaisser que devant le grand prêtre, la déroba à tous les yeux.

Ainsi David montrait à tout son peuple comment il faut honorer Jéhovah. Une seule personne, Michol son épouse, s'avisa de lui reprocher d'avoir, en cette journée, rabaissé sa dignité.

— « Le roi d'Israël s'est aujourd'hui couvert de gloire ! lui dit-elle avec dédain. Qu'il était beau de le voir, dépouillé du manteau royal, vêtu d'une simple tunique, chanter et danser au milieu de son peuple !

— O Michol, lui répondit le grand monarque, sache qu'en présence de ce Dieu, dont la volonté m'a choisi pour régner sur le peuple d'Israël, de préférence à ton père et à ceux de ta famille, David ne saurait trop s'abaisser. Je chanterai devant son Arche, je m'anéantirai à ses propres yeux, et plus je me rapetisserai devant le Seigneur, plus ce peuple, dont tu parles, exaltera David, le serviteur de Jéhovah. »

Et en effet, loin de partager les sentiments de Michol et de tous ceux qui ne connaissaient point la grandeur de Dieu, David ne croyait jamais avoir assez fait pour rehausser la magnificence de son culte. Il lui avait

élevé un tabernacle à côté de son palais; mais cette demeure qui rappelait la tente du désert, était-elle digne de la majesté de l'Éternel? Les peuples idolâtres avaient bâti des temples à leurs faux dieux, les Philistins à Dagon, les Égyptiens à Osiris, les Assyriens à leur dieu Bel : pourquoi Jéhovah n'aurait-il point son temple à Jérusalem, temple grandiose et majestueux dont les richesses et les magnificences éclipseraient les constructions païennes comme Jéhovah lui-même éclipse tous les dieux des nations? Un jour qu'il s'entretenait avec le prophète Nathan, l'ami de son cœur et le confident de ses pensées, il lui communiqua son projet.

— « Qu'en pensez-vous? lui dit-il, plein d'émotion. Est-il juste que David habite sous des lambris de cèdre, et que l'Arche du Seigneur repose sous une tente de peau? »

L'homme de Dieu ne put que le féliciter de sa piété.

— « Suivez l'impulsion de votre cœur, lui dit-il, c'est Dieu lui-même qui vous inspire. »

Cependant, si Dieu était l'auteur de ces grandes pensées, il avait décrété dans son infinie sagesse qu'elles ne seraient point réalisées par David. Cette nuit-là même, il apparut au prophète Nathan et lui commanda d'aller trouver le roi pour lui dire que le temps de bâtir n'était point arrivé.

— « Depuis le jour où j'ai tiré les enfants d'Israël de la terre d'Égypte, disait Jéhovah, je n'ai point eu de demeure fixe et stable; j'ai habité sous la tente comme mon peuple, et je n'ai point dit aux chefs que j'avais choisis de me bâtir une maison de cèdre. Reste donc en paix, ô David, mon fils; écoute le secret que va te dévoiler le Dieu des armées.

« Je t'ai tiré des pâturages où tu conduisais les troupeaux de ton père pour faire de toi le conducteur de mon peuple. Je t'ai suivi pas à pas depuis ce jour; j'ai exterminé tes ennemis, et le nom de David est aussi grand de-

vant les hommes que celui des plus illustres potentats.

« Je ferai plus encore : ton peuple, désormais fixé sur cette terre, ne sera plus troublé dans sa possession. Les fils de la race maudite ne l'affligeront plus comme au temps des Juges. Tu vaincras tous tes ennemis et jouiras enfin du repos, heureux de voir ta maison solidement établie sur tout Israël.

« Or, écoute maintenant la prédiction du Seigneur, ton Dieu : Quand les jours de ton pèlerinage seront achevés, quand tu dormiras dans le tombeau avec tes pères, je mettrai sur ton trône un fils né de toi, et j'affermirai son règne. C'est lui qui élèvera en l'honneur de Jéhovah le temple dont tu as conçu l'idée, et moi je le maintiendrai sur le trône jusque dans l'éternité. Je serai son père et il sera mon fils. S'il commet l'iniquité, je le frapperai de la verge, mais ses blessures ne seront point mortelles. Je ne lui refuserai point miséricorde, comme je l'ai fait à Saül. Par lui ta maison sera stable, ton règne éternel, ton trône inébranlable ! »

Quand Nathan eut fini de raconter sa vision, David était comme en extase. Son âme avait franchi les siècles. L'esprit qui l'animait montrait à ses yeux ravis, non plus le fils qui devait bâtir un temple à Jéhovah, mais le véritable objet de la prophétie, le vrai fils de David, le Fils de Dieu!... Son Église était le temple, et son règne n'aurait point de fin !...

Son cœur débordait de reconnaissance et d'amour. Il se rendit donc devant l'Arche, et pendant longtemps, comme un ami qui s'épanche dans le cœur de son ami, il donna un libre cours aux effusions de son âme :

— « Qui suis-je donc, ô mon Dieu, s'écriait-il, et que sont tous les miens, pour que vous m'éleviez à ce degré d'honneur! Non seulement vous protégez votre serviteur David ; mais, en dépit de la loi de mort qui pèse sur tous les enfants d'Adam, vous me montrez ma maison se perpétuant d'âge en âge! Seigneur, je ne trouve plus

de paroles pour célébrer vos louanges, mais vous connaissez le fond de mon cœur.

« Pour accomplir ces merveilles, vous n'avez consulté que vos promesses et la bonté de votre cœur. Vous avez daigné me les révéler et c'est pourquoi je m'écrie : Gloire à vous, ô Jéhovah ! vous êtes l'Être incomparable, et j'en atteste les faits racontés par nos ancêtres, il n'y a point d'autre Dieu que vous. Quel peuple a vu, comme Israël, un Dieu prendre en main sa cause, l'arracher à la servitude pour en faire la portion de son héritage, et multiplier les prodiges pour exterminer ses ennemis ? C'est ainsi que nous sommes sortis de l'Égypte, et que nous sommes devenus le troupeau chéri de notre Dieu.

« Et maintenant voilà que vous contractez avec ce peuple une alliance éternelle, vous êtes son Dieu pour toujours. Il ne me reste donc, ô mon Dieu, qu'à vous conjurer de confirmer à jamais les promesses que vous venez de faire à votre serviteur et à sa maison. Je vous le demande pour la gloire de votre nom, afin que de siècle en siècle on répète : Béni soit le Dieu des armées, le Dieu d'Israël, dont le bras puissant soutient la maison de David son serviteur. Je vous le demande sans crainte de vous importuner, parce qu'il vous a plu de me révéler vos desseins sur ma postérité.

« O Jéhovah, vous êtes Dieu, et les oracles sortis de votre bouche s'accompliront infailliblement. Bénissez donc dès ce moment la famille de votre serviteur : qu'elle vive toujours devant vous, selon votre divine parole, et que votre bénédiction repose sur elle à jamais ! »

IV

CONQUÉRANT ET LÉGISLATEUR

A. M. 2960 — A. C. 1041.

Après avoir fait de Jérusalem sa capitale, installé l'Arche sainte sur le mont Sion, et réglé toutes les cérémonies du culte de Jéhovah, David, confiant dans la protection de ce grand Dieu, reprit les armes, bien décidé à pousser son royaume jusqu'aux limites marquées par Moïse, des montagnes du Liban au désert d'Arabie, et des rivages de la grande mer au fleuve de l'Euphrate. Il ne pouvait du reste compter sur un moment de tranquillité avant d'avoir réduit à l'impuissance des peuples nombreux, Philistins, Moabites, Iduméens, Syriens, toujours prêts à se coaliser pour l'écraser.

La lutte menaçait d'être terrible. Les ennemis comptaient sur leurs innombrables bataillons, la multitude de leurs chevaux et de leurs chariots de guerre. David, entouré de ses braves et de ses légions fidèles, mettait avant tout sa confiance en Jéhovah. Au moment du départ, les prêtres du Seigneur, unis au peuple, chantèrent devant l'autel de Jéhovah la prière composée par David pour demander la victoire sur ses ennemis.

— « O Roi, disaient-ils, que le Seigneur t'exauce au jour du danger; que le nom du Dieu de Jacob te défende, que de son sanctuaire il t'envoie son secours et que des hauteurs de Sion il affermisse ton bras.

« Qu'il se souvienne de tes sacrifices et que tes holocaustes lui soient agréables. Puissent tes désirs se réaliser et tes desseins s'accomplir[1].

« Nous nous réjouirons du succès de tes armes, nous nous glorifierons dans le Seigneur, notre Dieu. Nous dirons : Jéhovah a sauvé le Roi : il l'a couvert de son bras puissant.

« Ils se confient dans leurs chariots, ils espèrent dans leurs coursiers ; nous, nous invoquons le nom de Jéhovah, notre Dieu. Aussi les voilà renversés, gisant dans la poussière. Debout sont les nôtres, ils ne faibliront pas.

« Seigneur, sauve le Roi : exauce-nous en ce jour où nous invoquons ta puissance! »

Les Philistins, battus par David quelques années auparavant, restaient ses plus implacables ennemis. Il ne leur laissa point le temps de reprendre des forces. Il se jeta sur le territoire à la tête de ses troupes, les défit en plusieurs rencontres et leur enleva la ville de Geth avec toutes ses dépendances. Les autres cités philistines restèrent libres, mais à la condition de payer le tribut au vainqueur.

Sans perdre de temps, David passa le Jourdain pour attaquer les fiers Moabites, voués à l'anathème pour leurs crimes, et toujours debout pour combattre le peuple de Jéhovah. Il les écrasa dans un combat sanglant ; puis, fidèle exécuteur des vengeances divines, il divisa en deux bandes les prisonniers étendus sur le sol, au milieu de son armée : l'une fut passée sans pitié au fil de l'épée ; à l'autre, il accorda la vie, à deux conditions : Moab se reconnaîtrait tributaire d'Israël, et serait exterminé jusqu'au dernier de ses enfants, à la première tentative de révolte.

Débarrassé de ces dangereux voisins, David pouvait sans témérité tenter la conquête de la Syrie et pousser

1. Psaume XIX : *Exaudiat te Dominus.*

jusqu'à l'Euphrate ses bataillons vainqueurs. Sa marche fut si rapide que le roi de Soba, le puissant Adarézer, dut accepter le combat avant d'avoir reçu les secours du roi de Damas, son allié. Il perdit dans la bataille mille chariots, sept mille cavaliers, vingt mille hommes de pied. David fit couper les jarrets à tous les chevaux, après s'être réservé cent des plus beaux attelages pour son service. Le roi de Damas, l'allié d'Adarézer, arrivait en ce moment pour lui porter secours : David lui tua vingt-deux mille hommes et s'empara de sa capitale. Toutes les villes de Syrie reçurent de fortes garnisons israélites, et tout cet immense pays fut déclaré tributaire de David.

Ainsi Jéhovah bénit son serviteur dans toutes ses entreprises. De son côté, David ne pensait qu'à enrichir le Seigneur des dépouilles enlevées aux idolâtres. Il fit porter à Jérusalem les boucliers d'or que portaient les officiers du roi de Syrie, et la prodigieuse quantité d'airain trouvée dans Béroth, Chun et Thébath, villes de la dépendance d'Adarézer. On en fit plus tard la mer d'airain, les vases précieux et les colonnes magnifiques du temple de Jérusalem.

La défaite d'Adarézer et de son allié, le roi de Damas, jeta l'épouvante dans tout le pays. Thoü, roi d'Emath, envoya son fils, Joram, féliciter David de ses victoires. Il était ennemi du roi vaincu, et ne demandait qu'à vivre en bonne amitié avec l'heureux conquérant. Le messager, du reste, lui apportait en présent de magnifiques vases d'or, d'argent et d'airain. David accorda la paix au roi d'Emath et joignit ses riches présents aux dépouilles des Syriens, pour être consacrés au service du Seigneur.

Au retour de ses campagnes de Syrie, David apprit que les Iduméens, les farouches descendants d'Esaü, avaient profité de son absence pour envahir et piller le territoire d'Israël. Il s'en plaignit à Dieu, lui demandant

de l'aider à courber enfin sous le joug les éternels ennemis des fils de Jacob :

« Seigneur, disait-il avec larmes, dans votre colère, vous nous avez rejetés et brisés : ayez pitié de nous.

« Vous avez traité votre peuple avec rigueur, vous avez approché de ses lèvres le calice d'amertume : relevez l'étendard de ceux qui vous craignent, et que vos bien-aimés échappent aux flèches de l'ennemi.

« Dieu exaucera ma prière, car il a dit dans sa sainteté : je mets la main sur Sichem, j'étends mon bras sur la vallée de Soccoth. A moi Galaad, à moi Manassé : Ephraïm protège ma tête, Juda est la capitale de mon empire. Moab a comblé nos espérances, et maintenant je mettrai le pied sur l'Idumée, qui deviendra mon esclave.

« Mais qui m'introduira dans ses places fortes? Qui me fera pénétrer jusqu'au cœur d'Edom? Vous seul, ô mon Dieu, qui nous avez délaissés, mais qui marcherez de nouveau à la tête de nos armées.

« Secourez-nous dans nos tribulations, car c'est en vain qu'on espère dans l'homme : Avec Jéhovah nous serons forts, et nous réduirons nos ennemis en poussière[1]. »

Sa confiance ne fut pas trompée. Ayant attaqué les Iduméens dans la vallée des Salines, sur les confins de la mer Morte, il en tua dix-huit mille. Abisaï, le frère de Joab, se distingua surtout dans cette rencontre. Comme la Syrie, l'Idumée devint tributaire de David. De fortes garnisons occupèrent tous les postes de défense, afin d'ôter à ces tribus remuantes toute envie de secouer le joug. Et comme, malgré ces précautions, les Iduméens trouvèrent moyen d'attaquer leurs gardiens, d'en tuer un certain nombre dont les cadavres furent jetés sans sépulture au milieu du désert, David envoya contre eux le terrible Joab. Le brave généralissime enterra pieusement les soldats d'Israël; puis, donnant un libre cours à sa ven-

1. Psaume LIX : *Deus, repulisti nos...*

geance, il se jeta sur les Iduméens et en fit un horrible carnage. Pendant les six mois qu'il demeura sur les terres d'Edom, elles furent jonchées de morts et de mourants.

David était dès lors le plus puissant monarque de la terre. Ni le roi de Ninive, ni le roi de Memphis, n'égalaient sa gloire. Mais, au lieu de s'enorgueillir de ses succès et de ses triomphes, il en rapportait tout l'honneur à Jéhovah.

— « Dieu, disait-il dans un transport de reconnaissance et d'amour, Dieu est notre refuge et notre force : il est notre soutien dans nos tribulations.

« Aussi serions-nous sans crainte quand la terre s'abîmerait, quand les montagnes s'enseveliraient au fond des mers, quand les vagues mugissantes s'élanceraient jusqu'au ciel.

« Un fleuve aux eaux tranquilles réjouit la cité de Dieu, le sanctuaire que le Très-Haut s'est consacré. Jéhovah l'habite et veille sur lui dès l'aurore : il ne sera point ébranlé.

« Les peuples se troublent, les royaumes chancellent, la terre tremble au son de sa voix : mais il est avec nous, le Dieu des armées ; il nous protège, le Dieu de Jacob.

« Venez, peuples de la terre, et admirez les prodiges du Seigneur : il a fait cesser la guerre jusqu'aux extrémités du monde ; il a brisé l'arc, rompu la lance, incendié les boucliers. — Arrêtez, dit-il, et reconnaissez que je suis le Seigneur. Nations, louez-moi ; peuples, glorifiez-moi.

« Il est avec nous, le Dieu des armées ; il nous protège, le Dieu de Jacob [1] ! »

Aussitôt que le grand roi se vit tranquille possesseur de ce vaste empire, il s'occupa très activement de l'organiser assez fortement pour prévenir un retour offensif des ennemis du dehors, assez équitablement pour assurer le bonheur de ses sujets à l'intérieur.

1. Psaume XLV : *Deus noster refugium et virtus.*

Le problème difficile à résoudre était surtout la composition de l'armée. Pour tenir tête à ses remuants voisins et conquérir les limites assignées par Dieu au royaume d'Israël, il lui fallait des soldats nombreux et exercés. Vu le système militaire alors en usage dans tous les pays orientaux, ses forces permanentes, toujours disponibles, devaient s'élever à trois cent mille hommes. D'un autre côté, arracher à l'agriculture et aux travaux de la vie pastorale presque tous les hommes valides, c'était appauvrir le pays et le condamner en même temps à payer des impôts écrasants pour l'entretien des troupes. Il triompha de cette difficulté par une organisation toute particulière.

L'armée fut divisée en douze corps de vingt-quatre mille hommes, ayant chacun à leur tête son commandant général, ses chiliarques, ses centurions et ses décurions. Chacun de ces corps, à tour de rôle, passait un mois sous les drapeaux; puis, les soldats dont il était composé étaient renvoyés dans leurs foyers pendant onze mois de l'année. Par ce moyen, tous étaient soldats, et néanmoins tous restaient attachés aux travaux de la vie pastorale ou agricole. Aucun ne considérait la profession des armes comme un métier, mais comme un service temporaire rendu par les familles à la patrie. Le travail restait en honneur, et l'on ne voyait pas des centaines de mille hommes croupir au milieu des camps, dans tous les excès d'une honteuse et licencieuse oisiveté.

Cette faible troupe était suffisante pour maintenir l'ordre en temps de paix. En temps de guerre, les douze corps, sur un appel du roi, se concentraient sur le point menacé par l'ennemi. Le généralissime Joab ou David en personne prenait le commandement en chef.

Cependant, dans cette armée de combat, habituellement réduite à vingt-quatre mille hommes, David avait réservé quelques bataillons permanents qu'il plaçait comme garnisons dans les villes conquises ou les forteresses des fron-

tières. De plus, il avait sa garde spéciale composée des *Trente forts,* dont nous avons parlé, des six cents braves qui l'avaient suivi au désert durant les persécutions de Saül, et des légions fidèles, *Céréthi* et *Phéléti,* de mille hommes chacune commandées par Banaïas.

L'administration des finances le préoccupait autant que l'armée. Il considérait comme un devoir rigoureux de n'exiger de ses sujets que les contributions strictement nécessaires au bon gouvernement de l'État. Son fidèle Aymoth, fils d'Abdiel, s'occupait des revenus du trésor, en qualité d'intendant général. Les officiers receveurs, placés dans les villes, bourgs ou villages, relevaient immédiatement de Jonathan, l'oncle du Roi, dont la conscience rigide et l'œil observateur empêchaient toute exaction ou malversation. Trois sources de revenus alimentaient le trésor royal : l'impôt sur les personnes et les propriétés, les tributs imposés éventuellement aux peuples vaincus, et enfin le produit des terres composant le domaine royal. Ce domaine était exploité dans toutes ses parties par des intendants responsables, qui devaient rendre à David un compte exact de leur gestion. Aussi, en n'exigeant du peuple qu'un impôt très modique, parvint-il, malgré les guerres qu'il eut à soutenir, à économiser des sommes fabuleuses pour la construction du temple.

Mais ce qu'il avait surtout à cœur, c'était l'administration de la justice. Il n'était point de ces rois païens, dont Samuël avait menacé le peuple, tyrans odieux qui ne reconnaissaient d'autres lois que les passions de leur cœur ou les caprices de leur volonté. Pour David il n'y avait qu'un maître en Israël, Jéhovah, le grand Dieu dont toutes les créatures relèvent, les rois aussi bien que leurs sujets. S'il avait en main l'autorité, c'était pour l'exercer en simple lieutenant de Dieu, dont la loi souveraine doit être le type et le modèle des lois humaines. Un règlement ou une ordonnance contraire à la loi suprême, David l'eût regardé, non comme une loi, mais comme un acte de mons-

trueuse tyrannie. Il s'en explique lui-même dans un de ses psaumes, où il parle de la responsabilité des princes devant Dieu.

— « Jéhovah, dit-il, a paru dans l'assemblée de ces dieux de la terre, et leur a demandé compte de leur manière de gouverner.

« O Rois ! jusques à quand l'iniquité dictera-t-elle vos arrêts? Jusques à quand serez-vous du parti des pervers?

« Soyez donc justes envers le pauvre et l'orphelin ; faites droit aux réclamations du malheureux et de l'affligé. Arrachez-les aux persécutions des pécheurs.

« Mais non : ignorants et aveuglés, ils marchent dans les ténèbres ; et, sous le poids de leurs crimes, la terre tremble jusque dans ses fondements.

« Oui, vous êtes des dieux ; oui, vous êtes vraiment les fils du Très-Haut, mais tremblez : vous mourrez comme les autres hommes, et comme les princes qui vous ont précédés, vous serez réduits en poussière.

« Et Dieu se lèvera pour vous juger tous ; car ton domaine, ô Jéhovah ! s'étend jusqu'aux extrémités du monde ! »

Pénétré de la terrible responsabilité qu'encourent les princes relativement au gouvernement de leurs peuples, David s'était entouré d'hommes capables de l'éclairer et de le redresser au besoin. Ce conseil d'administration, composé de personnes sages et expérimentées dans les affaires, donnait son avis toutes les fois qu'il avait à prendre une décision grave et difficile. On y voyait figurer en première ligne Sadoc et Abiathar, les deux grands prêtres, interprètes-nés de la loi du Seigneur. Puis venaient Jonathan, son oncle, très versé dans l'étude de cette même loi ; Sahiel, le précepteur des jeunes princes ; Chusaï, qui mérita par sa fidélité le titre glorieux d'ami du roi ; Achitophel dont la trop subtile habileté se changea bientôt en perfidie. Joab, en sa qualité de chef des armées royales, y traitait les questions militaires. Saraïas, chargé du soin

des archives royales, en était le secrétaire. Les princes fils de David, à mesure qu'ils avançaient en âge et s'en rendaient dignes par leur conduite sage et prudente, étaient admis aux délibérations de la noble assemblée.

Un chef d'État aussi consciencieux dans le gouvernement du pays ne pouvait manquer de veiller avec le plus grand soin sur l'administration de la justice. Il était lui-même le grand justicier de son royaume, et tous les jours il rendait au peuple qui assiégeait son tribunal des sentences dictées par la plus impartiale équité. Sous son autorité, douze grands juges, préposés à chacune des tribus, veillaient au maintien des lois et à la répression des crimes.

Six mille lévites, répartis sur tout le territoire, avaient aussi le titre de juges. Enfin dans chaque ville, chaque bourgade, le conseil des Anciens rendait ses arrêts aux portes de la cité.

Il montra par la manière dont il traita un petit-fils de Saül combien le sentiment de la justice et de la stricte fidélité à ses engagements était profondément enraciné dans son cœur. Il demandait un jour à ses courtisans s'il ne restait point quelque descendant de la famille de Saül, « car je voudrais lui faire miséricorde, disait-il. par respect pour la promesse que j'ai faite à mon ami Jonathas ». On lui répondit qu'un nommé Siba, ancien serviteur de la maison de Saül, pourrait l'en instruire. Ayant appris de Siba qu'il restait un fils de Jonathas, nommé Miphiboseth, âgé de dix-sept ans, contrefait et infirme, il le fit venir d'au-delà du Jourdain où il demeurait chez un ami de son père. Et comme le petit-fils de Saül protestait devant le roi, osant à peine contempler sa face :

— « Ne crains pas, lui dit-il avec bonté, je n'ai point oublié Jonathas ton père; à cause de lui, ma protection t'est assurée. Je te rendrai tous les biens de ton aïeul, et, à partir de ce jour, tu mangeras à ma table.

— Pauvre esclave que je suis! s'écria Miphiboseth

en se jetant aux pieds du roi, comment pouvez-vous me faire cet honneur ? »

Mais David fit à l'instant exécuter sa volonté. Ayant fait appeler Siba, il lui dit :

— « J'ai rendu au fils de ton maître les biens de Saül et les serviteurs qui composaient sa maison. Je te charge, toi, tes enfants et tes domestiques, de faire valoir ces biens au profit de sa famille. Quant à lui, je veux qu'il mange tous les jours à la table du roi. » Et dès ce jour, le fils de Jonathas eut un palais à Jérusalem, et s'assit à la table du roi, comme s'il eût été l'un des princes ses fils.

V

CHUTE ET REPENTIR

A. M. 2969 — A. C. 1032.

David avait vaincu tous ses ennemis et glorifié devant tous les peuples le Dieu dont il était l'intime ami, quand une passion maudite s'empara de son cœur, lui fit oublier ce Jéhovah dont il avait tant de fois chanté les louanges, et le plongea dans un abîme de désolation.

Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut dans un jardin voisin une femme qui pratiquait une de ces ablutions si souvent exigées par la loi de Moïse. Au lieu de détourner son regard, il l'arrêta imprudemment sur cette personne, ce qui fit naître dans son âme une violente tentation. Bien que Bethsabée — c'était son nom — fût mariée à Urie, un des vaillants guerriers qui composaient la garde du roi, il n'écouta que ses convoitises.

Le crime appelle le crime : pour couvrir le déshonneur de cette femme et se l'arroger pour épouse, l'adultère devint homicide. Urie se trouvait au siège de Rabbath, capitale des Ammonites, sous la conduite de Joab.

— « Placez Urie au milieu des bataillons ennemis, écrivit David au général en chef; donnez-lui le poste qui vous paraîtra le plus critique, afin qu'il périsse sous les coups des fils d'Ammon. »

Joab obéit aveuglément. Dans une sortie que firent les assiégés, il lança Urie contre le gros de l'ennemi, et le brave guerrier succomba sous le nombre avec les soldats qui l'entouraient. Un messager envoyé par Joab, apprit au roi la fatale nouvelle, et fut tout étonné de voir avec quel calme David écouta son récit.

— « Vous direz à Joab, lui dit-il, que cet échec ne doit pas l'attrister outre mesure. Dans le métier des armes, on est exposé à des chances diverses, et le glaive moissonne tantôt à droite, tantôt à gauche. Qu'il s'attache à relever le moral de nos soldats et la ville tombera sous leurs coups. »

On ne reconnaît plus David dans cet homme insensible qui commande froidement le meurtre et ne s'émeut en aucune manière en apprenant le massacre des siens. Livré tout entier à sa passion criminelle, il ne pensait qu'à la satisfaire. Au bout de quelques mois, il prit Bethsabée pour épouse, et oublia si bien son Dieu, qu'il vécut un an dans son péché, captivé par cette femme et par l'enfant qu'elle lui donna bientôt après.

Mais Dieu n'oubliait pas son serviteur, malgré ses égarements et ses crimes. Un jour Nathan le prophète, ami de David, se présenta devant lui pour réclamer justice. Son visage était triste, sa voix sévère :

— « Il y avait dans une ville, dit-il au roi, deux voisins dont l'un était riche, tandis que l'autre au contraire vivait dans une pauvreté voisine de l'indigence. Le premier possédait de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis; le pauvre, lui, n'avait en propriété qu'une toute petite brebis qu'il avait achetée en s'imposant beaucoup de privations. Il l'aimait, cette brebis chérie; il la nourrissait de ses mains, elle grandissait au milieu des siens, elle mangeait de son pain et buvait à sa coupe; enfin il l'entourait de ses soins les plus tendres. Or, le riche reçut un jour un ami dans sa maison, et comme il voulait lui donner un festin sans toucher à ses brebis et à ses bœufs, il

s'empara de la brebis du pauvre, l'égorgea et la fit manger à son hôte. »

David écoutait le prophète avec attention, mais à ces derniers mots, il bondit sur son siège.

— « Cet homme mourra, s'écria-t-il, j'en prends à témoin l'Éternel.

— Cet homme, c'est vous-même, ô roi d'Israël, reprit Nathan, le bras tendu vers David. Écoutez la parole du Seigneur : Je t'ai sacré roi de mon peuple, je t'ai sauvé des mains de Saül, je t'ai donné son héritage, et la source d'où tant de bienfaits ont jailli était loin d'être épuisée. Et toi, tu as méprisé ma loi, tu as livré Urie au glaive des fils d'Ammon, tu lui as volé son épouse. Écoute, ô roi, le décret de ma justice : le glaive restera suspendu toujours sur ceux de ta famille. Tu souffriras des maux affreux de la part des tiens, et le déshonneur dont tu as couvert les autres retombera sur toi devant tout Israël. »

Quand Nathan cessa de parler, il n'y avait plus de roi devant lui, mais un pauvre pécheur, confus, terrifié, anéanti.

— « J'ai péché, s'écriait David en sanglotant, j'ai péché contre mon Dieu ! »

Et le front prosterné contre terre, il attendait sa sentence. Nathan prit la parole au nom du Seigneur :

— « Jéhovah est touché de votre repentir. Il vous remet votre péché et la peine de mort que vous avez méritée. Toutefois, parce que vos scandales ont fait blasphémer le nom de l'Éternel, il faut une expiation qui révèle à tous la justice de Dieu : l'enfant du crime périra. »

Le prophète disparut, et l'enfant tomba malade. La mort planait déjà sur l'innocente victime. Écrasé par cette pensée, David se retira dans un appartement solitaire, et se condamna au jeûne le plus strict, afin d'apaiser la colère de Dieu. Jour et nuit, prosterné sur la terre nue, les yeux baignés de larmes, il priait pour l'enfant.

« Seigneur, s'écriait-il, ne me jugez pas dans votre

colère, ne me châtiez pas dans votre fureur. Ayez pitié de ma détresse, car mon corps succombe, et mon âme va tomber sous le poids de ses chagrins. »

Pendant les sept jours que dura la maladie de l'enfant, David refusa de se mettre à table avec ceux de sa maison. Aussi quand, à la fin du septième jour, l'enfant rendit le dernier sôupir, aucun des serviteurs du roi n'eut le courage de lui apprendre la fatale nouvelle ; mais, à leur air embarrassé, aux paroles équivoques qu'ils échangeaient entre eux, le roi comprit toute l'étendue de son malheur.

— « L'enfant a donc cessé de vivre ? « demanda-t-il à ses gens consternés.

On lui répondit par des sanglots. Alors, au grand étonnement de toute sa cour, il se leva de l'endroit où il s'était prosterné, se purifia dans le bain, se fit oindre d'huile et de parfums, puis se présenta devant le Tabernacle de Jéhovah pour adorer ses décrets éternels. Après avoir ainsi baisé la main qui le frappait, pour la première fois depuis sept jours il se mit à table avec ses courtisans ; et comme ils s'étonnaient de ce changement inattendu :

— « Aussi longtemps qu'il restait à l'enfant un souffle de vie, leur dit-il, j'ai jeûné, j'ai pleuré, j'ai prié, car je me disais que peut-être, touché de mes supplications, Dieu épargnerait cette vie qui m'était si chère. Maintenant que le Seigneur en a disposé autrement, les jeûnes et les larmes sont inutiles, car la mort ne rend pas ses victimes. L'enfant ne reviendra pas vers moi : c'est moi qui bientôt irai le rejoindre. »

Le grand roi pouvait oublier ses douleurs, mais jamais il n'oublia le malheur qu'il avait eu d'offenser son Dieu. Souvent, à la pensée de sa faute, son âme se sentait comme plongée dans un océan de tristesse. Alors, devant l'autel de Jéhovah, s'exhalait de son cœur ce chant de l'amour pénitent, que les enfants de Dieu répéteront jusqu'à la fin des siècles :

« Seigneur, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos

miséricordes. Noyez mes iniquités dans l'abîme de votre bonté, effacez jusqu'aux derniers vestiges de mon crime.

« Ce crime, ô mon Dieu, j'en connais l'énormité, car il se dresse constamment devant mes yeux. J'ai péché devant vous, j'ai péché contre vous, je n'ai que trop mérité votre courroux et justifié vos vengeances; toutefois, rappelez-vous, Seigneur, que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a enfanté dans le péché.

« Vous ne refuserez point d'asperger avec l'hysope mon âme souillée, et elle redeviendra blanche comme la neige; vous rendrez l'allégresse à mon cœur flétri, la vie à mon corps défaillant. Vous créerez en moi un cœur pur et une volonté droite, sous l'influence de votre divin Esprit.

« S'il n'eût fallu que des sacrifices pour expier mon crime, des flots de sang auraient coulé sur vos autels, mais le sacrifice qui vous plaît, c'est celui d'un cœur brisé. Mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié [1]. »

Dieu lui rendit son amitié : David triompha des Ammonites, et Bethsabée lui donna un autre fils, Salomon, le fondateur prédestiné du Temple. Le même Nathan qui avait annoncé autrefois à David cet ancêtre du Messie, se présenta de nouveau de la part de Dieu, pour avertir le roi que ce dernier-né devait être son successeur. Le prophète voulut même qu'au nom de Salomon, ou Pacifique, on ajoutât celui de Jédidiah, qui veut dire bien-aimé de Dieu. Toutefois, la parole de Nathan au prince coupable devait s'accomplir : « Le glaive restera suspendu sur la tête des tiens, et ceux de ta maison t'abreuveront d'amertume. »

1. Ps. L : *Miserere mei, Deus.*

VI

RÉVOLTE D'ABSALON

A. M. 2980 — A. C. 1021.

David avait deux fils qu'il aimait avec prédilection, Amnon, son aîné, jeune prince accompli, mais de passions ardentes, et le beau, le spirituel, l'ambitieux Absalon qui, dès l'âge le plus tendre, excellait à s'insinuer dans les esprits et à se gagner tous les cœurs. Or, il arriva qu'Amnon s'étant rendu coupable d'une grave injure envers son frère, celui-ci demanda justice à David, qui recula devant l'obligation où il se trouvait de châtier ou de disgracier son fils aîné. Dès ce moment, Absalon conçut une haine mortelle contre Amnon, et jura de se venger.

A l'époque de la tonte des brebis, devant se rendre à sa maison de campagne de Baalhasor, près d'Ephraïm, il dit à son père :

— « C'est le moment où votre serviteur fait tondre ses brebis. Plairait-il au roi, mon maître, de participer à nos réjouissances en compagnie des princes, ses enfants?

— Nous ne pouvons aller chez vous en si grand nombre, sans vous être à charge, lui répondit David.

— Si je ne mérite pas l'honneur de vous recevoir, reprit Absalon, permettez au moins que mon frère Amnon, l'aîné de vos fils, vous remplace à ma table.

— Mon fils, dit le roi, agité de noirs pressentiments, il n'est pas nécessaire qu'Amnon aille à ce festin. »

Mais Absalon pressa si fortement son père qu'il finit par lui arracher son consentement, de sorte qu'il partit pour Baalhasor avec Amnon et ses autres frères. Avant le repas, il rassembla ses serviteurs pour leur donner ses ordres :

— « Quand vous verrez Amnon pris de vin, et que je vous dirai : mort au traître ! fondez sur lui sans crainte et frappez d'un bras vigoureux. Moi, votre maître, je vous l'ordonne. »

Ceux-ci promirent d'obéir. Pendant ce festin d'une magnificence vraiment royale, la joie fut vive, les conversations animées, les libations fréquentes. Calme au milieu de ses convives, le fratricide semblait jouir du bonheur de chacun, quand tout à coup, au signal convenu, ses serviteurs, armés de poignards, font irruption dans la salle et se précipitent sur Amnon qui, percé de coups, tombe tout sanglant au milieu de ses frères.

S'imaginant qu'Absalon leur avait tendu ce piège pour exterminer à son profit la famille royale, les convives s'échappèrent en toute hâte, remontèrent sur leurs mules et s'enfuirent vers Jérusalem. A cette horrible nouvelle, David tomba le front contre terre, comme un homme foudroyé. L'oracle du prophète : « Le glaive restera suspendu sur la tête des tiens », lui revint à l'esprit, et, déchirant ses vêtements, il se mit à sangloter. Le pauvre roi courbait la tête sous les coups de la vengeance divine.

Cependant le sentiment de la justice lui défendait de pardonner au fratricide ; aussi, pour n'avoir pas à lui rendre compte du sang versé, Absalon sortit du royaume et chercha un refuge près de Tholmaï, roi de Gessur, son aïeul maternel. En vain celui-ci offrit-il sa médiation entre le père et le fils, en vain courtisans et délégués du peuple sollicitèrent-ils le retour du coupable, David resta inflexible pendant trois longues années, et sans un heureux artifice qu'employa Joab pour calmer les scrupules de sa conscience, l'exil d'Absalon aurait pu se prolonger indéfiniment.

Il y avait à Thécué, petite ville de Juda, une femme très

habile à feindre tous les sentiments et à jouer tous les personnages. Joab lui dicta le rôle qu'il avait imaginé pour décider David à rappeler Absalon. Conformément à ses instructions, cette femme, couverte de longs habits de deuil, le visage tout en larmes, alla se jeter aux pieds de David.

— « Grâce, grâce, criait-elle, pour moi et pour mon enfant.

— Femme, lui dit le roi, expliquez-moi d'abord l'objet de votre requête.

— Seigneur, je suis une pauvre veuve abandonnée. Mon mari en mourant m'a laissé deux enfants, mais voyez mon malheur : l'un des deux a tué l'autre dans une querelle, et voilà que les membres de ma famille, pour s'assurer notre héritage, veulent faire périr le second, comme meurtrier de son frère.

— S'il en est ainsi, soyez sans crainte, dit le roi, je vais donner des ordres en faveur de votre fils.

— Alors vous m'assurez que mes ennemis, si nombreux qu'ils soient, n'atteindront pas mon fils, sous prétexte de venger son frère.

— Je vous jure que pas un cheveu ne tombera de sa tête.

— O mon roi, dit alors la femme en jetant le masque, vous venez de pardonner à un fratricide : pourquoi donc refusez-vous au peuple de Dieu le rappel d'Absalon votre fils? Ne craignez-vous pas de pécher par trop de rigueur en rejetant loin de vous le pauvre exilé? C'est pour vous demander la grâce de votre fils que je me présente à vous au nom de tout le peuple. Vous m'avez donné votre parole : la parole d'un roi est sacrée. »

Le plaidoyer était sans réplique, car le roi pouvait, en conscience, gracier Absalon aussi bien que ce meurtrier supposé. David se rendit aux désirs de son peuple, et, quelques jours après, Joab courait à Gessur pour y prendre Absalon et le reconduire à Jérusalem. Il ne se doutait pas

qu'il ramenait avec lui le mauvais génie du roi et du royaume.

Pendant son exil, l'orgueilleux avait donné libre carrière à ses rêves d'ambition. Il n'ignorait pas que le jeune Salomon était prédestiné par Dieu lui-même pour régner après David : pourquoi se laisserait-il évincer du trône, et ne profiterait-il pas de son ascendant sur le peuple et sur l'armée pour ravir le sceptre aux mains affaiblies du vieux roi d'Israël? A peine rentré dans la capitale, pour mieux tromper son père, il lui demanda une entrevue; mais comme s'il eût deviné ses sentiments, David lui fit répondre par Joab qu'il avait pu consentir à rappeler de l'exil le meurtrier d'Amnon, mais non à l'admettre en sa présence. Pendant deux mortelles années, renfermé dans la solitude comme un criminel couvert d'une tache inexpiable, sans relations avec la cour, le malheureux rongea son frein en silence. Enfin, comprenant que, pour regagner son influence perdue, il fallait à tout prix se réconcilier avec son père, il se dit que Joab, après avoir obtenu son rappel, arriverait bien à calmer les ressentiments du roi : il fit mander le général.

Craignant la disgrâce de son maître, Joab refusa de se rendre près d'Absalon. Appelé une seconde fois, il fit de nouveau la sourde oreille. Mais il avait affaire à une volonté qui ne pliait jamais devant l'obstacle :

— « Vous savez que Joab a un champ d'orge attenant au mien, dit Absalon à ses serviteurs : allez, mettez-y le feu, et que sa moisson périsse dans les flammes. »

Les serviteurs incendièrent le champ d'orge. Transporté de fureur, Joab vola chez Absalon pour lui demander compte de cette odieuse agression.

— « Mes supplications n'ont pas suffi pour vous décider à me rendre visite, lui dit Absalon; j'ai pris un moyen plus efficace. »

La colère du général tomba devant ce caractère indomptable.

— « Allez trouver mon père, ajouta l'habile intrigant avec des larmes dans les yeux, et dites-lui que si mon bannissement de la cour doit être perpétuel, il valait mieux pour moi rester dans la terre de Gessur. Si mon père ne peut me pardonner, si je suis condamné à ne le revoir jamais, qu'il me débarrasse d'une vie désormais insupportable. »

David se laissa toucher par le désespoir apparent d'Absalon, et le père et le fils, après une séparation de cinq années, s'embrassèrent en signe de réconciliation, à la grande joie de toute la cour.

Bientôt il ne fut plus question que d'Absalon dans les tribus. On admirait son esprit et sa grâce; on disait qu'il l'emportait sur tous par la régularité des formes; et que sa chevelure, épaisse comme celle de Samson, valait deux cents sicles d'argent. Pour éblouir le public, il ne paraissait dans les rues de la cité qu'avec une garde vraiment royale, monté sur un char magnifique, escorté de cavaliers et de cinquante hommes d'armes. Le matin, il attendait aux portes du palais les Israélites qui venaient plaider quelque affaire au tribunal du roi, les accostait avec bonté, s'informait de leur famille, de leur tribu, des motifs qui les amenaient devant le roi; puis, après les avoir entendus, leur disait avec une tristesse affectée :

— « Votre cause est excellente, mais vous ne trouverez personne ici qui vous rende justice. Ah! Si j'avais quelque autorité sur cette terre d'Israël, les opprimés pourraient enfin m'exposer leurs griefs et entendre un arrêt conforme à l'équité. »

A ces propos séditieux, il ajoutait de basses flatteries, tendait les mains au premier venu, l'embrassait avec effusion et s'entretenait avec lui comme avec un ami. Rien ne lui coûtait pour détourner de David le cœur de ses sujets et les disposer à embrasser sa cause.

Après deux ans de ce manège, il se crut assez fort pour tenter un soulèvement national. Son plan, très simple

et très bien concerté, consistait à sortir de Jérusalem pour rassembler ses partisans dans une ville déterminée, prononcer la déchéance de David, et se jeter sur la capitale, en criant : Vive Absalon! Jérusalem ouvrirait ses portes, et les tribus ne manqueraient pas de ratifier le coup d'État. La difficulté était de quitter la cour sans exciter les soupçons du roi. A cet effet, Absalon se rendit près de David et lui dit avec candeur :

— « Quand j'étais exilé à Gessur, j'ai promis au Seigneur un sacrifice d'action de grâces si je rentrais à Jérusalem. Me permettriez-vous de me rendre à Hébron, là où vous avez reçu l'onction royale, pour m'acquitter de ce vœu? »

David n'avait aucune raison de s'opposer à cet acte de piété. Le traître sortit donc de Jérusalem avec tous les gens de sa maison et des centaines d'hommes qui n'avaient aucune idée de la conjuration à laquelle ils allaient prendre part, pendant que ses affidés parcouraient les tribus d'Israël, en disant à leurs complices : Quand vous entendrez la trompette, publiez partout qu'Absalon vient d'être proclamé roi à Hébron. Un autre traître, Achitophel, ami et confident de David, mais vendu depuis longtemps au fils rebelle, accourut de Gilo, sa patrie, pour diriger les conspirateurs.

Au moment de l'immolation des victimes, quand la trompette donna le signal convenu, les conjurés, répandus dans les différents groupes, crièrent : Vive Absalon notre roi! Pendant que le peuple, entraîné ou contraint par eux, acclamait le rebelle, des troupes d'Israélites, séduits par ses émissaires, arrivaient de tous côtés, au cri mille fois répété de : Vive Absalon! Deux heures après, la révolution était consommée, et le prince, à la tête d'une véritable armée, marchait sur Jérusalem.

VII

DÉFAITE DES CONJURÉS

A. M. 2981 — A. C. 1020.

Pendant que les insurgés s'applaudissaient de leurs succès, un homme dévoué à David franchissait à toute vitesse les sept lieues qui séparent Hébron de Jérusalem, et racontait au roi comment les tribus circonvenues et fascinées avaient acclamé le traître Absalon. « Il faut aviser aux moyens de vous défendre, lui dit-il, car l'armée des rebelles ne tardera point à paraître sous les murs de la capitale. »

Écrasé sous le poids de ses douleurs, et ne voyant aucun moyen de lutter dans une ville dégarnie de troupes et peut-être remplie de traîtres, David se jeta comme instinctivement aux pieds de son Dieu : « Faites-moi connaître la voie que je dois suivre, disait-il. Pour échapper à mes ennemis, je n'ai d'autre recours que vous. Que votre Esprit me conduise dans le sentier du salut. »

Jéhovah entendit sa prière. Subitement éclairé sur la tactique à suivre, plein d'une nouvelle énergie, il exposa aux officiers la situation critique dans laquelle il se trouvait et la résolution qu'il venait de prendre :

— « Il nous faut quitter Jérusalem, et sans délai, leur dit-il, si nous ne voulons pas que l'ennemi nous y enferme. Partons avant qu'Absalon arrive : nous préviendrons ainsi la ruine de la cité. »

Malgré leur désir de combattre, les guerriers s'incli-

nèrent devant une décision dont ils étaient forcés de reconnaître la sagesse. Bientôt on vit le triste cortège descendre les hauteurs de Sion. David suivait le chemin de la vallée, entouré de ses serviteurs et de ses gardes. Les six cents braves qui l'avaient suivi pendant les persécutions de Saül, le précédaient en éclaireurs. Derrière lui, marchait une foule immense qui se condamnait à l'exil pour ne point trahir son roi.

Avant de franchir le torrent du Cédron, David commanda une halte de quelques instants pour organiser sa troupe et donner les ordres nécessaires avant de s'enfoncer dans les montagnes. Au nombre des fugitifs, il reconnut un certain Ethaï, de Geth, récemment fixé à Jérusalem avec tous les siens. Grand admirateur du roi d'Israël, ce noble philistin avait laissé Dagon pour le Dieu de David, et, tout naturellement, suivait son maître au jour de l'infortune.

— « Brave Ethaï, lui dit David tout ému, pourquoi t'exiler avec nous? Étranger dans notre pays, pourquoi reprendre le bâton du voyageur? Reste avec le nouveau roi, pendant que ton ami David ira où il plaira au Seigneur de le conduire.

— Vive Jéhovah! s'écria le vieux Géthéén, et vive mon roi! Partout où sera David, vivant ou mort, je serai avec lui.

— Reste donc avec moi, lui dit David en lui tendant les bras, et suis-moi au désert. »

Les deux grands prêtres, Sadoc et Abiathar, s'étaient joints à la foule, accompagnés des lévites qui portaient l'Arche sainte.

— « Ministres de Jéhovah, leur dit-il avant de passer le torrent, reportez à Jérusalem l'Arche de Dieu. Si Jéhovah me ramène dans la capitale, je reverrai ses saints Tabernacles; si je dois mourir en exil, je m'incline devant sa sainte volonté. Retournez dans la ville avec vos fils, pénétrez les desseins des révoltés, et ces jeunes gens viendront m'en informer au désert. »

Alors, sur l'ordre du roi, tous les fugitifs passèrent le Cédron pour gagner les montagnes. On n'entendait que des gémissements et des sanglots, comme si chacun quittait Jérusalem pour ne plus la revoir. Pour fléchir la colère de Dieu, David voulut gravir le mont des Oliviers en véritable pénitent, nu-pieds, les yeux pleins de larmes, la tête couverte d'un voile. A son exemple, tout le peuple se couvrit la tête en signe de deuil.

A ce moment, un courrier, venant de Jérusalem, lui apprit, ce qu'il ignorait encore, qu'Achitophel, son conseiller intime, était complice d'Absalon. Cette nouvelle lui fendit le cœur. « Si un ennemi m'eût chargé de malédictions, s'écria-t-il, j'aurais pu le supporter; s'il eût intrigué contre moi, je me serais prémuni contre ses menées; mais toi, l'ami de mon cœur, toi qui mangeais à ma table, toi qui m'accompagnais comme un frère à l'autel du Seigneur!... » Et, se retournant vers Jérusalem pour demander à Jéhovah de confondre l'hypocrite Achitophel, il aperçut un homme éploré qui accourait vers lui, les vêtements en lambeaux, la tête couverte de cendres : c'était son fidèle Chusaï, dont la prudence pouvait défier au conseil l'artificieuse habileté d'Achitophel, qui venait se mettre à la disposition de son roi.

— « Ami, lui dit David, veux-tu m'être utile? Retourne à Jérusalem, et insinue-toi dans les bonnes grâces d'Absalon. Tu profiteras de ton ascendant sur lui pour faire avorter les projets du traître Achitophel; Sadoc et Abiathar te seconderont avec zèle. Aussitôt que les desseins d'Absalon te seront connus, ils m'enverront leurs fils pour m'en instruire sans délai : j'agirai en conséquence. »

Chusaï revint sur ses pas, David continua sa route. Il approchait de Bahurim, dans la tribu de Benjamin, lorsqu'un certain Séméï, parent de Saül, du haut d'un coteau qui dominait la route, se mit à suivre David en vociférant contre lui toutes sortes de malédictions.

— « Va-t'en, maudit, criait-il de toutes ses forces, va-t'en,

fils de Bélial, bourreau de ma famille. Le sang de Saül et de ses fils crie vengeance contre toi. Tu lui as volé son trône : il est juste qu'Absalon te dépouille d'un pouvoir usurpé. »

Et, dans sa fureur, il roulait de grosses pierres sur le prince et les guerriers de son escorte. Abisaï, le fils de Sarvia, ne put en entendre davantage.

— « Allons-nous, s'écria-t-il, laisser ce chien maudit blasphémer plus longtemps contre notre maître! Je vais faire rouler sa tête de dessus ses épaules. »

Déjà il mettait la main à la garde de son épée, mais David l'arrêta :

— « Laissez cet homme, dit-il, maudire David. Le Seigneur se sert de sa malice pour me punir : nous n'avons pas à lui demander compte de sa conduite. »

Plein de ces grandes pensées, le saint roi vint camper à Bahurim, où la troupe des fugitifs, non moins fatiguée que son chef, put prendre un peu de force avant de s'engager dans le désert.

Cependant Absalon avait fait son entrée dans la capitale, aux acclamations d'un peuple toujours prêt à se ranger sous les drapeaux du plus fort. Il se préoccupait des moyens à prendre pour obliger David à déposer les armes, lorsqu'un personnage vénérable, fendant les flots du peuple, se jeta respectueusement à ses pieds, en disant : « Je vous salue, ô mon roi! »

C'était Chusaï, l'ami de David. La stupéfaction d'Absalon fut telle qu'il ne parvint point à la dissimuler.

— « Vous aussi! lui dit-il, vous l'intime confident de mon père! Votre attachement pour lui ne vous a point décidé à le suivre?

— Dieu m'en garde! répondit Chusaï. Je m'attache à l'élu du Seigneur et du peuple. Je vous servirai fidèlement, comme j'ai servi votre père. »

Cette conquête inattendue donna pleine confiance au jeune prince qui s'empressa de rassembler son conseil pour dé-

libérer sur la tactique à suivre contre les armées du roi déchu. Achitophel, dont les avis étaient écoutés comme des oracles, parla le premier :

— « Seigneur, il faut faire vite. Avec douze mille hommes choisis, cette nuit même, je fondrai sur David, pendant qu'il succombe sous le poids de la fatigue et du chagrin. Le peuple fuira en désordre, et le roi tombera dans nos mains. Lui disparu, la paix sera rétablie dans Israël. »

Absalon et les anciens applaudirent à ce conseil très judicieux; cependant, avant de prendre une décision, le prince voulut connaître l'avis du sage Chusaï.

— « Prince, répondit Chusaï, je n'admire point dans le cas présent la prudence si justement renommée d'Achitophel. Affamés de vengeance, votre père et ses vaillants guerriers se jetteront sur leurs adversaires comme l'ours à qui on a arraché ses petits. On s'imagine surprendre David au milieu d'un peuple désarmé : c'est bien peu connaître cet homme de guerre. Embusqué dans une de ces cavernes qui l'ont abrité si longtemps, il tombera sur vos troupes à l'improviste, le bruit se répandra que l'armée d'Absalon est anéantie, et vous verrez vos soldats saisis de frayeur, s'enfuir de tous côtés. Voulez-vous une victoire certaine? Rassemblez les guerriers d'Israël depuis Dan jusqu'à Bersabée. Avec cette armée, nombreuse comme le sable des mers, et Absalon pour la commander, nous attaquerons David partout où il se réfugiera, nous l'écraserons sous le nombre, lui et les siens. S'il cherche un abri dans une cité, nous démolirons ses remparts, et nous en jetterons les décombres dans le torrent, afin qu'il n'en reste pas même une pierre comme souvenir. »

L'assemblée écouta ce discours avec enthousiasme.

— « Le plan de Chusaï l'emporte sur celui d'Achitophel, » s'écrièrent à la fois le prince et ses conseillers.

Achitophel avait pourtant raison, mais Dieu, qui voulait

punir le perfide Absalon, fit prévaloir le conseil de Chusaï. Un message, confié aux fils de Sadoc et d'Abiathar, fit connaître à David le plan des rebelles, ce qui le décida à passer immédiatement le Jourdain, pour se fortifier dans le camp de Mahanaïm, l'ancienne capitale d'Isboseth, et y préparer la résistance.

Quelques jours après, l'usurpateur passait à son tour le Jourdain, suivi de troupes nombreuses, avec l'intention de livrer une bataille décisive. Le roi divisa son armée en trois corps, sous le commandement de Joab, d'Abisaï, son frère, et d'Ethaï, le Gethéen. Il manifesta la volonté de prendre en main la direction suprême, mais le peuple s'y opposa. « David compte pour dix mille hommes, criait-on de toutes parts : avec lui, nous pouvons reculer sans que l'ennemi triomphe, perdre la moitié de nos hommes sans qu'il chante victoire. » Ainsi contraint de rester dans la ville, David dut se contenter d'animer ses troupes au combat. Il enjoignit aussi aux chefs de corps d'épargner son fils Absalon. Toute l'armée l'entendit répéter aux tribuns et aux centurions : « Combattez vaillamment, mais qu'Absalon ait la vie sauve! »

Les deux armées se rencontrèrent près du bois d'Éphraïm. Le parti d'Absalon y subit un véritable désastre. Vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille; plus de vingt mille autres, dispersés dans les plaines et les bois, périrent de faim et de misère. Absalon lui-même, poursuivi par les vainqueurs, fuyait de toute la vitesse de sa mule dans l'épaisseur de la forêt, lorsque sa longue chevelure s'embarrassa dans les branches d'un chêne, et il y resta suspendu, pendant que sa monture continuait sa course effrénée. Un soldat l'ayant aperçu, vint avertir Joab.

— « Il fallait lui passer ton épée au travers du corps, lui dit le général, je t'aurais donné en récompense dix sicles d'argent et un baudrier.

— Vous m'en donneriez mille que je ne mettrais point la main sur le fils du roi, répliqua le soldat. Rappelez-

vous avec quelle instance David vous a recommandé d'épargner Absalon.

— Conduis-moi vers lui, dit Joab, et tu verras si je lui ferai grâce. »

Il prit trois dards dans sa main et en perça le cœur du rebelle ; puis, comme l'infortuné palpitait encore, il commanda à ses écuyers de l'achever à coups d'épée. Alors seulement le général sonna de la trompette pour faire cesser la poursuite des fuyards.

Pendant ce temps, David attendait à Mahanaïm l'issue du combat, quand tout à coup un serviteur de Joab nommé Chusi, accourant avec force démonstrations de joie, se mit à crier :

— « O mon roi, je vous apporte d'excellentes nouvelles : le Seigneur a pris en main votre cause et vous a vengé des infâmes qui se sont insurgés contre vous.

— Chusi, réponds-moi, s'écria David pâle de terreur, mon fils Absalon est-il sauvé ?

— Puissent tous les ennemis du roi, répondit Chusi, tous les partisans de l'odieuse conjuration, ressembler à ce fils rebelle ! »

Le malheureux père n'ajouta pas un mot, mais il se retira, le cœur brisé, dans un appartement solitaire pour donner un libre cours à ses larmes. « Absalon, mon fils, criait-il, dans son désespoir, que ne puis-je mourir pour te rendre la vie ! » En vain essaya-t-on de le calmer, la tête couverte de cendres, il sanglotait et répétait sans cesse : « Absalon, mon fils bien-aimé ! rendez-moi mon fils Absalon ! »

L'infortuné monarque comprenait maintenant ce qu'il en coûte d'angoisses et de larmes pour expier l'offense faite à l'Éternel.

Au lieu de se repentir de sa désobéissance aux ordres formels de son roi, l'orgueilleux Joab ne put assister à cette agonie de David, sans concevoir contre lui des sentiments d'amertume. Il l'accusa de méconnaître les services d'un

général qui venait de sauver la couronne, et l'héroïque vaillance de ses officiers et soldats. « Je ne doute pas un instant, lui dit-il, que si nous eussions tous péri dans cette bataille, vous vous seriez facilement consolé en retrouvant votre Absalon sain et sauf. »

Le roi écouta silencieux ces brutales insolences. Mais, comprenant que, par égard pour ses soldats victorieux, il devait pour un instant faire trêve à sa douleur, il parut devant ses troupes, les remercia chaleureusement, promit à chacun les récompenses dues à ses services et se retira au milieu des vivats et des acclamations.

Après le désastre d'Éphraïm, David n'avait plus rien à craindre des rebelles. Il pouvait reprendre le chemin de Jérusalem : sa petite troupe était plus que suffisante pour balayer les irréconciliables qui se seraient obstinés à lui barrer le passage. Mais il préféra séjourner quelque temps encore à Mahanaïm, persuadé que les tribus, laissées à elles-mêmes, seraient bien vite forcées de redemander leur roi.

Ses prévisions ne le trompaient pas. Les dix tribus du nord furent les premières à délibérer sur le rappel du monarque. Le peuple murmurait et pressait les anciens d'agir.

— « Après tout, disaient-ils, c'est David qui nous a délivrés de tous nos ennemis, c'est lui qui nous a sauvés du joug des Philistins. Il est vrai qu'il a été obligé de fuir devant Absalon, et que nous avons posé la couronne sur la tête de ce prince ; mais aujourd'hui qu'il a péri dans le combat, allons-nous vivre sans chef pour nous commander ? Pourquoi, vous, les princes des tribus, n'élevez-vous point la voix pour réclamer le retour du monarque. »

David ne crut pas devoir se rendre aux démarches et sollicitations des Israélites avant que sa tribu à lui, la tribu de Juda, eût pris l'initiative de la restauration. Elle l'avait porté au trône, il voulait lui laisser la gloire de l'y faire remonter Pour stimuler son zèle, qui jusque-là ne parais-

sait pas très actif, il fit dire secrètement aux grands prêtres Sadoc et Abiathar de réunir les anciens de Juda et de leur demander pourquoi ils se laissaient prévenir par les tribus d'Israël? Est-ce que David n'était pas leur compatriote et leur frère? Est-ce qu'ils auraient la honte d'être les derniers à rappeler le roi dans sa capitale?

Amasa, le nouveau généralissime créé par Absalon, aurait pu être tenté d'entretenir l'opposition afin de se conserver son commandement : David chargea Sadoc et Abiathar de lui dire en son nom :

— « N'es-tu pas le neveu du roi, et son sang ne coule-t-il pas dans tes veines? Joab m'a désobéi indignement : reviens à moi, et je te jure devant Dieu que tu le remplaceras à la tête de l'armée. »

Les deux négociateurs réussirent près du peuple comme auprès d'Amasa, et toute la tribu comme un seul homme convint de rappeler David avec les braves qui l'avaient accompagné. Des messagers lui furent expédiés pour lui porter les vœux des populations.

Au jour désigné, le roi, suivi de sa troupe, s'achemina vers le Jourdain, pendant que Juda se portait en foule à sa rencontre. Les tribus voisines, en deçà comme au delà du fleuve, se joignirent spontanément à la manifestation qui se préparait pour ainsi dire sous leurs yeux, tandis que les populations éloignées, n'ayant point été convoquées, ne purent, à leur grand regret, s'y associer.

David franchit ainsi le Jourdain, escorté et acclamé surtout par les hommes de Juda et des tribus voisines. Le privilège, que le roi avait accordé, semblait-il, aux habitants de sa tribu, exaspéra tellement les autres Israélites qu'une sédition éclata dès qu'on se fut remis en marche vers Jérusalem. A Galgala, les mécontents vinrent trouver David pour lui exposer leurs griefs.

— « Pourquoi, dirent-ils, nos frères de Juda nous ont-ils volé notre roi, s'arrogeant l'honneur exclusif de lui faire passer le fleuve, avec ses guerriers et ceux de sa maison? »

Aussi échauffés qu'eux, les hommes de Juda ne laissèrent point à David le temps de répondre :

— « Nous avons usé de notre droit, répondirent-ils. Est-ce que nous ne sommes pas unis au roi plus intimement que vous? D'ailleurs avons-nous vécu à ses dépens ou reçu de lui quelques présents? Pourquoi nous cherchez-vous querelle? »

Les Israélites devinrent furieux.

— « Vous osez dire, répliquèrent-ils, que le roi vous appartient plus qu'à nous? Nous sommes dix contre un dans la nation, et par conséquent le roi nous appartient dix fois plus qu'à vous. On nous a injuriés en ne nous avertissant pas les premiers qu'il était question du retour du roi. C'était à nous de composer son escorte. »

Les hommes de Juda répondirent à ces provocations par des insultes, et malgré tous les efforts de David pour calmer les meneurs, la division dégénéra en insurrection contre son pouvoir. Un des plus violents agitateurs, Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, ayant rassemblé les Israélites au son du clairon, leur jeta ces paroles incendiaires :

— « Frères, nous n'avons plus rien de commun avec David, ni avec la descendance du fils d'Isaï. Enfants d'Israël, retournons sous nos tentes, et nous créerons un gouvernement de notre choix. »

On applaudit aux déclamations de ce fils de Bélial, et les dix tribus se séparèrent de David. Quand le cortège royal fit son entrée à Jérusalem, il n'était plus composé que des hommes de Juda.

David comprit la nécessité d'en finir au plus vite avec ces révoltés. C'était le cas d'envoyer contre eux Joab, l'homme expéditif par excellence; mais, depuis la mort d'Absalon, David le tenait en disgrâce. Il fit donc appeler Amasa, à qui du reste il avait promis le commandement en chef, et le chargea de convoquer tous les guerriers de Juda pour le troisième jour.

— « Ce jour-là, dit-il, soyez vous-même présent à Jérusalem, à la tête des troupes. »

Amasa porta les ordres du roi aux soldats dispersés, mais il prolongea son absence au delà du jour fixé. Impatient d'atteindre les rebelles, David fit appeler Abisaï, frère de Joab.

— « Le fils de Bochri, lui dit-il, va nous faire plus de mal qu'Absalon, si nous n'étouffons point la rébellion dans son germe. Vous allez vous mettre à la tête des troupes ici présentes et tomber sur lui avant qu'il n'ait trouvé des forteresses pour l'abriter contre nos coups. »

Quelques heures après, l'armée s'ébranlait sous la conduite d'Abisaï. Avec lui marchaient la garde du Céréthi et du Phéléti et tous les forts de Juda. Le fier Joab, redevenu simple général, s'avançait à la tête de son corps, roulant dans son esprit des projets de vengeance.

On fit halte à la grande roche de Gabaon pour incorporer les renforts qu'amenait Amasa. Le malheureux accourait à marches forcées, brûlant de reprendre le commandement avant la rencontre de l'ennemi, sans se douter que son adversaire le plus acharné n'était pas le fils de Bochri. A son arrivée, Joab se présenta devant son cousin comme pour rendre hommage à son chef. Il s'était revêtu d'une tunique étroite pour ne pas embarrasser ses mouvements. Son épée, libre dans son large fourreau, pendait à son côté, la poignée à portée de sa main, afin de la saisir et de frapper sa victime avec la rapidité de l'éclair. Il salua respectueusement Amasa et même lui prit la barbe de la main droite, comme pour l'embrasser. Mais, en même temps, sans qu'Amasa pût observer son mouvement, il tira son épée du fourreau et lui en perça le flanc. Il n'eut pas besoin de frapper un second coup : de la plaie béante, les entrailles se répandirent sur la terre, et le malheureux expira sans pouvoir prononcer une parole. Jetant alors un regard dédaigneux sur le cadavre de son rival, Joab reprit le commandement dont Abisaï n'était qu'investi d'une manière

provisoire, et l'armée se remit à la poursuite de Séba.

Comme le cadavre ensanglanté d'Amasa était resté étendu sur le chemin, les soldats en passant s'arrêtaient pour le considérer, ce qui causait du désordre et de la confusion. Un officier le transporta dans un champ voisin et le couvrit de son manteau. Ainsi termina sa carrière, cet homme qui s'était déshonoré en portant l'épée contre son roi. David l'avait gracié, mais Dieu permit que cet ambitieux tombât sous les coups d'un plus ambitieux que lui.

Le fils de Bochri avait parcouru toutes les tribus pour les soulever contre David; mais se croyant trop faible, malgré le nombre de ses adhérents, pour lutter en rase campagne, il avait renfermé ses troupes dans les villes d'Abéla et de Bethmaacha, de la tribu de Nephtali. Joab résolut de les y assiéger. Pendant qu'Abisaï, par son ordre, marchait sur Bethmaacha, il se dirigea personnellement sur Abéla où il savait que Séba s'était réfugié.

Déjà la ville était investie et les machines adossées aux murailles, lorsqu'une femme apparut un jour sur les remparts et dit aux assiégeants :

— « De grâce, écoutez-moi : dites à Joab, votre maître, de se rendre ici, au pied de ce mur, j'ai de graves nouvelles à lui communiquer. »

Joab se rendit à l'endroit désigné. La femme mystérieuse reparut sur le rempart :

— « Es-tu Joab? dit-elle.

— Je suis Joab.

— Es-tu disposé à m'écouter?

— Je t'écoute.

— Joab, as-tu donc oublié le proverbe : Si vous êtes dans l'anxiété, consultez l'oracle d'Abéla, et vous saurez à quoi vous en tenir. Est-ce qu'Abéla n'est plus l'oracle de la vérité, la Métropole d'Israël, l'héritage du Seigneur? Pourquoi donc Joab veut-il la détruire de fond en comble?

— Femme, je ne suis point venu pour démolir et rui-

ner l'antique Abéla. Loin de moi cette pensée sauvage! Un homme d'Ephraïm, Séba, fils de Bochri, s'est insurgé contre le roi David : livrez-moi ce misérable, à l'instant même je fais lever le siège.

— C'est bien : la tête de Séba te sera jetée par-dessus la muraille. »

Ayant dit ces mots, la femme d'Abéla se rendit dans une assemblée populaire où l'on délibérait sur les moyens de sauver la ville. Allant droit au but, elle démontra que l'unique moyen d'échapper à la ruine, c'était de livrer l'auteur de la rébellion. Son éloquence fut si persuasive que Séba fut saisi à l'instant même et décapité. Sa tête sanglante tomba du rempart aux pieds de Joab qui, fidèle à sa parole, sonna de la trompette pour annoncer à tous la levée du siège. Comme cette guerre avait été entreprise pour des raisons futiles, la paix fut accueillie par tous avec des transports de joie. Les Israélites embrassèrent leurs frères de Juda et chacun se retira dans sa tribu. Quant à Joab, revenu triomphant à Jérusalem, sa gloire couvrit de nouveau ses crimes. David n'aurait pu lui demander compte du sang d'Amasa sans mettre en feu le peuple et l'armée.

Du reste, en apprenant cette victoire définitive, David bannit de son cœur tout autre sentiment que celui de la joie et de la reconnaissance envers son Dieu. Il y avait douze ans qu'il n'avait joui d'un moment de repos. Par de justes représailles, le Seigneur, dont il avait méconnu l'autorité, permit que ses enfants, ses sujets et jusqu'à ses généraux les plus fidèles se révoltassent contre lui. De là des malheurs sans nombre et des humiliations sans fin. Mais le Seigneur semblait dire que l'expiation était remplie, et que des jours moins sombres allaient se lever pour le pécheur repentant. A cette pensée, David reprit la harpe des anciens jours pour chanter la bonté de son Dieu :

— « Gloire à vous, Seigneur, qui m'avez tiré de l'abîme

et n'avez point permis à mes ennemis de se réjouir plus longtemps au spectacle de mes infortunes.

« J'ai crié vers vous, ô mon Dieu, et vous m'avez guéri : vous avez ramené mon âme des enfers; mon corps, du milieu des moribonds qui descendent au sépulcre.

« Justes, chantez avec moi les louanges du Seigneur, rendez hommage à sa Sainteté! Sa colère vous brise, mais vous retrouvez la vie au souffle de sa bonté, vous pleurez le soir, mais le matin vos larmes se changent en chants de joie.

« Au jour de la prospérité je disais dans mon orgueil : qui donc pourra m'abattre? Et je ne savais pas que vous seul, ô Dieu de bonté, souteniez ma puissance. Vous m'avez un instant caché votre face, et j'ai été renversé.

« Alors j'ai crié vers vous, j'ai tendu vers mon Dieu mes bras suppliants : Seigneur, à quoi vous servira de verser mon sang, de jeter ma chair aux vers du tombeau? La poussière vous louera-t-elle, glorifiera-t-elle votre fidélité?

« Le Seigneur a entendu mes cris de détresse, il a eu pitié de moi et s'est déclaré mon protecteur. Mon Dieu! vous avez changé mes gémissements en transports d'allégresse, et le cilice des douleurs en vêtements de fête.

« Et moi, ô mon Dieu, délivré de mes afflictions, je veux chanter votre gloire et redire éternellement vos louanges[1]. »

1. Psaume xxix : *Exaltabo te, Domine.*

VIII

LE DÉNOMBREMENT

A. M. 2987 — A. C. 1014.

David avait expié son péché par les tribulations dont sa famille et son peuple l'avaient abreuvé; mais le peuple d'Israël, si ingrat et si rebelle envers le modèle des rois, n'avait pas, lui, reçu son châtiment. Depuis quarante ans, Dieu l'avait vu soutenant un roi réprouvé, marchant sous les drapeaux du parricide Absalon, trempant dans la révolte de Séba pour une vaine question d'amour-propre, en un mot, toujours prêt à suivre l'aventurier de rencontre, au détriment du prince légitime. Cette félonie de tout un peuple devait exciter la colère de Dieu; car, si les prévarications des particuliers restent quelquefois impunies en ce monde, il n'en est pas de même des crimes nationaux.

Une faute assez légère de David fut l'occasion d'une horrible calamité qui affligea tout Israël. Vainqueur de tous ses ennemis, bien plus par la protection du Dieu des armées que par le nombre et la valeur de ses soldats, il se complut trop dans la considération de sa puissance. Afin d'en mesurer la force et l'étendue, l'esprit du mal lui inspira l'orgueilleuse pensée de faire le dénombrement exact de tous les hommes capables de porter les armes, en Israël aussi bien qu'en Juda. Ayant appelé Joab et les autres chefs de corps, il leur communiqua ses ordres à cet égard.

— « Vous parcourrez, leur dit-il, les différentes tribus en comptant tous les hommes valides, c'est-à-dire âgés de plus de vingt ans; car comment relever le nombre de tous les enfants d'Israël, que Dieu veut multiplier comme les étoiles du Ciel? Le recensement accompli, vous m'apporterez vos registres afin que je connaisse les forces dont je puis disposer. »

Bien que Joab ne fût pas scrupuleux, il devina cependant que cette entreprise cachait une pensée d'orgueil de nature à irriter Jéhovah, le Dieu jaloux de sa gloire. Il se hasarda même à faire des remontrances assez fermes :

— « Grand roi, je souhaite de tout mon cœur que Dieu augmente et multiplie au centuple le nombre de vos sujets, mais à quoi bon ce dénombrement fastueux? Vous savez que tous sont dévoués à votre service : pourquoi cette inquisition dont le Seigneur se vengera peut-être sur tout Israël? »

Les autres conseillers étaient de l'avis de Joab, mais ils durent plier devant l'obstination du roi et se mettre immédiatement en route à travers les tribus pour procéder au recensement. L'opération commença par les tribus situées au delà du Jourdain. Ayant passé le fleuve, Joab et les autres chefs se rendirent à Aroër, dans la vallée de Gad, et de là, par Sazer, dans le pays de Galaad; puis, remontant jusqu'aux sources du Jourdain par les vallées d'Hodsi, ils entrèrent dans les bois de Dan, côtoyèrent Sidon et les murs de Tyr, traversèrent les pays occupés autrefois par les Hévéens et les Chananéens, et descendirent jusqu'à Bersabée, au midi de Juda. Ils mirent neuf mois et vingt jours à parcourir les tribus; encore laissèrent-ils à l'écart celles de Lévi et de Benjamin, tant Joab s'acquittait avec répugnance d'une besogne qui lui paraissait funeste.

Rappelés à Jérusalem avant d'avoir accompli leur tâche, les recenseurs présentèrent au roi, sur des registres détaillés, le nombre de tous les hommes propres à la milice. Ils en avaient compté huit cent mille en Israël et cinq cent

mille en Juda. Plus tard, après révision des listes, on constata que, pour Israël, il fallait élever à onze cent mille le chiffre des hommes capables de porter les armes, et, pour Juda, le faire descendre à quatre cent soixante-dix mille.

Cette vaine ostentation de sa puissance ne procura au roi qu'un chagrin profond. Il sentit aussitôt qu'il avait cédé à un mauvais sentiment et que, pour cette fois, Joab avait raison contre lui. Le Dieu dont il avait tant de fois exalté la majesté, qui d'un souffle pouvait anéantir des millions d'hommes, lui inspirait donc moins de confiance que le nombre de ses bataillons? Et c'était lui, David, dont la vie avait été si merveilleusement protégée par la Providence, qui se confiait dans un bras de chair!

— « Seigneur, dit-il en tombant aux pieds de Dieu, j'ai péché contre vous et j'ai vraiment agi comme un insensé. Pardonnez-moi, je vous prie, cette nouvelle iniquité. »

Le Seigneur pardonnait au repentir, mais il s'apprêtait à montrer ce que valent à ses yeux les millions d'hommes sur lesquels compte l'orgueil des rois. Le lendemain du jour où David, torturé par sa conscience, priait ainsi devant l'Éternel, il s'était levé de grand matin pour renouveler ses supplications, quand le prophète Gad, celui qu'on appelait le Voyant de David, se présenta devant lui par ordre de Jéhovah.

— « O roi, voici ce que dit le Seigneur : vous avez à choisir, entre trois fléaux, celui qui vous paraît le moins dur, une famine qui désolera la terre pendant sept ans, une guerre de trois mois qui fera subir à votre armée de véritables déroutes, ou bien une peste de trois jours pendant laquelle l'ange de la mort planera sur tout Israël. Réfléchissez un instant, ajouta le prophète, et dites-moi ce que je dois répondre à Celui qui m'envoie.

— De tous côtés, s'écria David atterré, je vois le glaive suspendu sur ma tête. Mais, puisqu'il me faut choisir entre ces horribles alternatives, j'aime mieux tomber dans les

mains de Dieu que dans celle des hommes, car nul n'est miséricordieux comme Jéhovah. »

A peine avait-il fait son choix que la peste éclata dans tout le royaume, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Pendant trois jours les hommes tombaient foudroyés par une main invisible. Il en mourut soixante-dix mille. David ne cessait de prier et de pleurer en apprenant les ravages de l'épouvantable fléau.

Sur la fin du troisième jour, la mort semblait s'acharner plus particulièrement contre les habitants de la capitale, lorsque soudain, levant les yeux au ciel, David aperçut dans les airs un ange de Dieu, dont le regard étincelait de colère; il tenait à la main une épée nue, dont la pointe était dirigée sur Jérusalem. A cette vue, David et les anciens qui l'entouraient, revêtus d'humbles cilices, se prosternèrent le front contre terre, demandant grâce :

— « C'est moi, moi seul qui suis coupable, s'écriait le roi. C'est moi qui ai ordonné le recensement du peuple. Seigneur, frappez le pasteur, mais épargnez le troupeau. Que votre bras s'appesantisse sur moi et sur ma famille, mais, de grâce, cessez de frapper mon peuple. »

Sa prière monta vers le trône de Jéhovah qui, à l'instant, jeta un regard de miséricorde sur Israël. L'ange au glaive flamboyant apparaissait au-dessus du mont Moriah, qui était alors la propriété d'un certain Ornan, descendant des princes Jébuséens, mais prosélyte de la loi. Or, pendant que David demandait grâce pour son peuple, le prophète Gad, averti secrètement par un messager céleste, vint le trouver et lui dit :

— « Montez jusqu'à l'aire d'Ornan, le Jébuséen, et élevez-y un autel. »

David partit à l'instant; Ornan battait le grain dans son aire, avec quatre de ses fils, quand l'ange avait paru dans les airs; mais, frappé de terreur, il s'était réfugié dans sa maison. Voyant son roi gravir les pentes du Moriah, le vieux Jébuséen alla au-devant de lui, et lui dit avec les marques du plus profond respect :

— « Quel motif peut amener le roi d'Israël devant son humble serviteur?

— Je veux acheter ton aire pour y élever un autel et faire cesser le fléau qui dévaste mon peuple.

— Tous mes biens sont à votre disposition, faites-en ce qu'il vous plaira. Voici mes bœufs qui pourront servir de victimes pour l'holocauste, le bois pour alimenter le feu, le blé pour le sacrifice. Je vous offre tout avec la plus grande joie.

— Je vous en paierai la valeur en argent. Il ne me conviendrait pas de vous dépouiller pour offrir gratuitement un sacrifice au Seigneur. »

L'aire et les bœufs furent estimés cinquante sicles. David érigea un autel où il offrit à Jéhovah des holocaustes et des hosties pacifiques, en invoquant le Seigneur. En signe de réconciliation et de paix, le feu du ciel dévora les victimes placées sur l'autel, pendant que le Seigneur disait à l'ange exterminateur :

— « C'est assez : remets ton épée dans le fourreau. »

Dès ce moment, la peste cessa ses ravages. Pour témoigner sa reconnaissance à Dieu, David voulait se rendre à Gabaon où se trouvait en ce temps-là le tabernacle de Moïse et l'autel des holocaustes, mais la terrible apparition du Moriah l'avait tellement effrayé et abattu qu'il n'en eut pas la force. Il se contenta d'offrir de nouvelles victimes sur l'autel qu'il venait d'élever.

Du reste, Dieu lui fit comprendre par inspiration qu'il avait choisi ce lieu sacré comme emplacement du temple futur. Après avoir donné à Ornan six cents sicles d'or pour la cession entière du Moriah, David, au comble de la joie, dit à la foule accourue de tous côtés pour assister au sacrifice :

— « C'est ici la maison de Dieu, c'est sur cet autel qu'Israël désormais offrira ses holocaustes. »

Moriah, montagne bénie! quinze siècles auparavant tu avais vu le vieil Abraham lever le couteau du sacrifice sur

la tête de son fils Isaac. Pendant mille ans, tu verras les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob immoler sur ton autel leurs bœufs et leurs brebis! Alors apparaîtra dans ton temple le vrai Isaac, l'Agneau de Dieu, Celui dont le sang doit effacer, non les crimes d'un peuple, mais les péchés du monde entier. Mont Moriah, mont du sacrifice, qui jamais pourra t'oublier?

IX

CONSPIRATION D'ADONIAS

David touchait à sa soixante-dixième année. Plus que l'âge et les combats, le chagrin avait épuisé ses forces, et le dernier fléau, en décimant son peuple, l'avait comme anéanti. Aussi, sentant sa mort prochaine, s'occupait-il à réaliser les deux pensées dans lesquelles se concentrait actuellement sa vie : l'accession au trône de son fils Salomon et la préparation du temple de Jéhovah.

Salomon devait être son successeur, bien qu'il fût le plus jeune de ses fils. Telle était la volonté du Dieu qui gouvernait souverainement Israël, volonté qui avait été manifestée par Nathan le prophète, le jour même de la naissance du prince. C'était lui, le roi pacifique, qui devait bâtir la maison de Dieu. Depuis le jour où cette pensée du Temple avait surgi dans son cœur comme un suprême hommage à la gloire de Jéhovah, David n'avait cessé d'amasser les matériaux du grand édifice. La grande scène du mont Moriah, en lui révélant l'emplacement du temple, ne fit que rendre son zèle plus ardent. « Il faut, se disait-il à lui-même, que le temple de Jéhovah soit la merveille du monde, un prodige qui excite l'admiration de tous les peuples. Je ne puis laisser à mon fils, si jeune encore, le soin d'en préparer l'exécution. »

Les grands et le peuple s'intéressaient autant que David à cette œuvre nationale, lorsqu'une révolution de palais

faillit la compromettre en renversant Salomon du trône, avant qu'il y fût assis.

L'aîné des princes issus de David. Adonias, fils d'Haggith, souffrait impatiemment de voir son jeune frère Salomon désigné comme l'héritier présomptif de la couronne. Sans doute le droit héréditaire n'était point établi d'une manière fixe en Israël, mais pourquoi ne pas se conformer aux usages des peuples voisins ? D'ailleurs, pourquoi cette prédilection de son père pour le jeune Salomon, au détriment de ses autres fils ? Quant à l'élection divine, était-on obligé de s'en rapporter aux paroles de Nathan, le prophète! La conclusion de ce discours qu'Adonias se faisait souvent à lui-même, c'est qu'un jour il s'écria dans un transport de rage :

— « Je veux régner et je régnerai! »

Beau comme Absalon, insinuant comme lui, il l'imita dans ses procédés. On le vit bientôt, sur un char magnifique, traverser la ville, entouré de ses gardes, précédé de cinquante hommes qui lui frayaient la marche. Toujours aveugle, David traita ces fastueuses prétentions de puérilités sans importance et ne songea pas même à réprimander le conspirateur, ce qui lui permit de recruter des complices parmi les principaux personnages de la cour. Le grand prêtre Abiathar, Joab lui-même, qui peut-être craignait la juste sévérité de Salomon, prirent parti pour Adonias.

Servile copiste d'Absalon, le prétendant convoqua ses partisans à un sacrifice qui devait être suivi d'un grand festin, pendant lequel on crierait : Vive le roi Adonias! Le rendez-vous était donné à la pierre Zoheleth, près de la fontaine Rogel. En effet, arrivèrent bientôt les princes de la famille royale, excepté Salomon, Joab avec les officiers de l'armée, Abiathar entouré de prêtres et de lévites. On immola un nombre considérable de bœufs et de béliers. on but et on mangea joyeusement, on répéta mille fois : Vive Adonias! vive notre roi! Mais une autre scène, à laquelle

n'avaient point pensé les conjurés, mettait à ce moment-là même Jérusalem en émoi, et allait bientôt refroidir leur enthousiasme.

Des serviteurs clairvoyants et incorruptibles avaient compris les desseins d'Adonias et surveillé ses intrigues. C'étaient Nathan, le prophète, le grand prêtre Sadoc, et Banaïas, le commandant des gardes. Salomon n'ayant point été, comme ses frères, invité au festin d'Adonias, ils en conclurent que le complot allait éclater. Il fallait donc agir avec promptitude et résolution, avant que le brandon de discorde, jeté dans le peuple, allumât un nouvel incendie.

C'était David qu'il fallait convaincre de l'imminence du danger, car lui seul était assez puissant pour le conjurer. Sachant la très grande influence qu'exerçait Bethsabée sur l'esprit du roi, Nathan s'en servit comme d'introductrice près de lui :

— « Mère de Salomon, lui dit-il, savez-vous qu'Adonias, fils d'Haggith, vient d'être proclamé roi à l'insu de David? Si vous voulez sauver votre fils, vous n'avez pas une minute à perdre. Allez trouver le monarque, rappelez-lui qu'il vous a juré bien des fois d'élever Salomon au trône, et demandez-lui si c'est par son ordre qu'Adonias y monte aujourd'hui. Quand l'entretien sera engagé, j'interviendrai pour achever l'œuvre. »

Profondément affectée par cette nouvelle, Bethsabée pénétra dans l'appartement où le vieux roi était confiné par suite de sa faiblesse et de ses infirmités. Comme il lui demandait le motif de sa visite, elle se prosterna devant lui. les yeux pleins de larmes :

— « Seigneur, répondit-elle, vous m'aviez juré par le Seigneur, notre Dieu, que mon fils Salomon régnerait après vous, et voilà qu'Adonias, à votre insu bien certainement, se fait proclamer roi, après un sacrifice solennel, et dans un festin où ont été convoqués tous les princes, excepté Salomon. Le grand prêtre Abiathar et Joab, le chef de vos armées, sont au nombre des conjurés. Et ce-

pendant Israël attend de vous la désignation du prince qui doit vous succéder. Les vœux de vos peuples seront ainsi trompés, et le jour où le roi, mon seigneur, s'endormira dans le tombeau de ses pères, mon fils et moi nous serons chassés honteusement du palais, comme d'indignes malfaiteurs! »

Les sanglots étouffèrent la voix de la pauvre mère, mais à ce moment on annonça que Nathan, le prophète, demandait à être introduit sans retard. Il se prosterna devant le monarque, et lui dit sans préambule :

— « Est-ce vous, ô mon roi, qui avez désigné Adonias comme votre successeur sur le trône d'Israël? Je vous annonce qu'aujourd'hui même, après avoir immolé nombre de bœufs et de béliers, il donne un grand festin aux princes, vos fils, aux chefs de l'armée et à ses autres partisans, Abiathar et Joab à leur tête. Il s'est bien gardé d'inviter Salomon, Sadoc, Banaïas, les forts de Juda et Nathan, votre serviteur. Pendant le repas, tous les convives ont crié : Vive le roi Adonias! Est-ce vous, mon maître et seigneur, qui, sans m'en avoir dit le moindre mot, l'avez appelé à vous succéder! »

En ce moment, d'où dépendait l'avenir d'Israël, David retrouva son antique énergie. Sans répondre aux questions qui lui étaient posées, il dit à Nathan :

— « Faites rentrer Bethsabée. »

Un instant après, elle se prosternait à ses pieds.

— « Levez-vous, lui dit-il, je l'ai juré et je le jure de nouveau par le Dieu qui m'a tant de fois délivré de l'angoisse, Salomon sera mon successeur, et aujourd'hui même il montera sur mon trône.

— Puisse mon seigneur vivre encore de longues années! s'écria Bethsabée en s'inclinant jusqu'à terre.

— Allez, dit le roi, et qu'on fasse venir près de moi Nathan, Sadoc et Banaïas. »

Aussitôt qu'on les eut introduits en sa présence, il leur donna ses ordres en ces termes :

— « Mettez sur pied ma garde fidèle, faites monter Salomon sur la mule du roi, et conduisez-le triomphalement à la fontaine Gihon, aux portes de la ville. Là, le grand prêtre Sadoc, aidé du prophète Nathan, lui donnera l'onction royale; puis, au son des trompettes, vous crierez tous : Vive le roi Salomon! Vous le reconduirez ensuite au palais où je le ferai asseoir sur mon trône et le proclamerai roi d'Israël et de Juda.

— Qu'il en soit ainsi! s'écria Banaïas au comble de la joie, que telle soit la volonté divine! Que Jéhovah protège Salomon comme il a protégé David, et que le trône du fils s'élève, s'il se peut, plus haut que celui du père! »

Entouré des Céréthi et des Phéleti, Banaïas échelonna les membres du cortège royal jusqu'à la fontaine de Gihon, ce qui attira la multitude dans les rues. Bientôt on vit passer Salomon monté sur la mule du roi, escorté des forts d'Israël. Sadoc et Nathan marchaient à ses côtés. Le peuple se demandait ce que signifiait ce spectacle. Arrivé à la fontaine Gihon, Sadoc prit la corne pleine d'huile qu'il avait tirée du Tabernacle, et en oignit le front de Salomon. Aussitôt les trompettes retentirent, les soldats poussèrent le cri de : Vive le roi Salomon! et tous les assistants répétèrent avec enthousiasme : Vive le roi Salomon! Dès lors toute la ville fut en émoi, les instruments de musique firent retentir l'air de leurs joyeuses symphonies, pendant que la grande voix du peuple envoyait aux échos des montagnes ses chants et ses acclamations.

Adonias et ses invités venaient de terminer leur repas, lorsqu'un bruit confus, s'élevant de la cité, parvint à leurs oreilles. En entendant le son des trompettes, Joab, tout interdit, s'écria involontairement :

— « Pourquoi ces clameurs et ce tumulte dans la ville? »

Il avait à peine dit ces mots que le fils d'Abiathar, Jonathas, se précipitait tout effaré dans la maison.

— « Vous arrivez à propos, lui dit Adonias : un brave comme vous ne peut apporter que de bonnes nouvelles.

— De très mauvaises, au contraire, répondit Jonathas. Le roi David vient de proclamer son successeur. Par son ordre, Nathan, Sadoc et Banaïas, entourés des gardes royales, ont conduit Salomon, monté sur la mule du roi, jusqu'à la fontaine de Gihon. Là, Sadoc et Nathan lui ont donné l'onction royale, puis le cortège triomphal est rentré au palais au milieu des chants d'allégresse de la cité entière. De là ces bruits tumultueux qui ont frappé vos oreilles. Au palais, Salomon a pris place sur le trône royal où les courtisans sont venus lui souhaiter mille bénédictions, un nom plus glorieux que celui de David lui-même, un trône plus élevé que le sien. Le vieux roi s'est soulevé de son lit pour s'incliner devant l'élu :

— « Béni soit le Dieu d'Israël, s'est-il écrié, qui me donne en ce jour la consolation de voir assis sur mon trône le successeur que je me suis choisi! »

Ce récit terrifia les conjurés qui, se levant en toute hâte, s'enfuirent chacun dans leur maison. Resté seul, Adonias se prit à trembler de frayeur. Éperdu, désespéré, il courut se réfugier dans le Tabernacle, se jeta au pied de l'autel et le tint embrassé. De cet asile inviolable, il fit dire à Salomon qu'il ne quitterait point l'autel avant qu'il ne lui eût promis par serment de lui laisser la vie sauve.

— « Qu'il vive, répondit Salomon; s'il m'est désormais fidèle, pas un cheveu ne tombera de sa tête, mais à la première faute qu'il commettra, il mourra. »

Rassuré par cette promesse, Adonias quitta l'autel et se présenta devant Salomon pour lui offrir ses hommages.

— « Vous êtes libre, lui dit le nouveau roi, mais souvenez-vous des conditions auxquelles je vous pardonne. »

Ainsi échoua la conspiration d'Adonias, entreprise pour fermer à Salomon l'accès du trône; elle n'eut d'autre résultat que de l'y faire monter plus vite et de précipiter l'exécution des décrets de Dieu à son égard.

X

LE TEMPLE FUTUR

Le règne de Salomon étant désormais assuré, il semblait que David n'avait plus rien à désirer; mais la passion qui dominait en lui toutes les autres, c'était d'assurer le règne de Jéhovah sur sa famille et sur son peuple, et cette passion ne s'éteignit qu'avec sa vie. Le zèle de la maison de Dieu, de ce temple où Jéhovah, porté sur les chérubins, devait recevoir les adorations d'Israël et de tous les peuples du monde, le dévora jusqu'au dernier soupir. Non content d'avoir confié à Salomon le soin de bâtir ce temple, il voulut associer en quelque sorte, par un testament solennel, la nation tout entière à cette entreprise. Quelque temps avant sa mort, il réunit en assemblée générale tous les représentants naturels du pays, les princes d'Israël, les chefs des tribus, les commandants des douze corps d'armée, avec leurs tribuns et centurions, les administrateurs des domaines, les officiers du palais, les princes, ses fils, et enfin les forts qui avaient illustré son règne. Quand il les vit autour de lui, le vieux roi trouva la force de quitter son lit de douleur et, avec l'énergie des anciens jours, il parla en ces termes :

— « Représentants de mon peuple, mes frères, veuillez m'écouter attentivement. J'avais eu la pensée de bâtir un temple à Jérusalem pour y déposer l'Arche du Testament, ce sublime escabeau des pieds de notre Dieu; j'avais même fait tous les préparatifs nécessaires pour la cons-

truction de ce noble édifice, lorsque Jéhovah me fit savoir qu'un guerrier, dont les mains ont été si souvent teintes de sang, n'était point l'homme choisi pour ériger un temple au Dieu de la paix.

« Dieu m'a élu pour régner à perpétuité sur Israël. D'abord il a choisi Juda pour donner des princes à son peuple, dans Juda ma famille, et parmi tous les fils de mon père, c'est moi qu'il a choisi pour régner sur Israël. Parmi tous mes fils, qui sont nombreux, c'est Salomon qu'il a choisi pour porter le sceptre en son nom.

« Ce fils qui naîtra de toi, m'a-t-il dit, sera l'homme de la paix; Israël jouira d'un calme parfait pendant son règne, car ses ennemis n'oseront interrompre son repos; aussi sera-t-il appelé Pacifique. C'est lui, c'est Salomon, ton fils, qui m'érigera un temple avec ses parvis. Je l'ai adopté pour mon fils, je serai pour lui un véritable père, et j'affermirai son règne pour l'éternité, s'il persévère comme aujourd'hui dans l'observance de mes lois.

« Je vous conjure donc, en présence du Dieu qui nous entend et du peuple d'Israël ici rassemblé, de méditer toujours et de garder soigneusement les préceptes que Jéhovah nous a donnés. A cette condition, vous posséderez sans trouble la terre de promission et, de génération en génération, vous la transmettrez à vos fils jusqu'à la fin des siècles.

« Pour toi, ô Salomon, mon fils, n'oublie pas le Dieu de ton père; sers-le avec un cœur pur et une parfaite bonne volonté; rappelle-toi sans cesse que son œil pénétrant sonde les âmes et discerne jusqu'aux plus intimes pensées de l'esprit. Cherche Dieu, tu le trouveras; mais si jamais tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours. Et puisqu'il t'a choisi pour lui bâtir un temple, entreprends cette œuvre avec courage, afin de la mener à bonne fin.

— « Mon fils, ajouta-t-il, à toi maintenant d'agir virilement et de ne reculer devant aucun obstacle. Le Dieu qui m'a soutenu sera ta force et ne cessera de te venir en

aide jusqu'au jour où les sublimes fonctions du ministère sacré s'exerceront dans le nouveau temple. Prêtres, lévites, princes du peuple, tout Israël, en un mot, est prêt à te seconder. »

Après quelques instants de repos, David continua son discours en s'adressant à l'assemblée :

— « Je vous ai dit que Dieu, parmi tous mes enfants, a choisi Salomon, bien que d'un âge encore tendre, pour accomplir cette œuvre grandiose entre toutes, car il s'agit de préparer une habitation, non à un homme, mais à Dieu. J'ai donc accumulé pendant mon règne d'immenses ressources à cet effet, cent mille talents d'or et un million de talents d'argent pour la construction du temple et les différents vases d'or et d'argent, plus des amas énormes de cuivre, de fer, de bois, de marbre de Paros et de pierres très précieuses. Outre ce dépôt, je laisse, sur mon trésor particulier, trois mille talents d'or d'Ophir et sept mille talents d'argent pour le revêtement des murailles du sanctuaire. Mais, comme les besoins seront grands, et que les ouvriers doivent trouver sous la main l'or et l'argent nécessaires à des œuvres si nombreuses et si importantes, si quelqu'un d'entre vous veut concourir bénévolement à l'édification de la maison de Dieu, qu'il ouvre sa main généreuse et présente ses dons au Seigneur. »

Aussitôt chefs de famille ou de tribu, centurions et tribuns, intendants du domaine, promirent leur concours. On offrit en ce jour cinq mille talents d'or, dix mille talents d'argent, dix-huit mille d'airain et cent mille de fer, avec toutes les pierres précieuses que chacun possédait. Ces offrandes, versées au trésor du temple, furent confiées à la garde du lévite Jahiel.

Ces dons spontanés, offerts à Dieu de tout cœur, excitèrent une vraie jubilation dans l'assemblée. A ce spectacle, l'âme du vieux roi, débordant d'une sainte joie, ne put contenir ses transports :

— « Béni soit le Seigneur, s'écria-t-il devant tout le

peuple, béni soit le Dieu d'Israël dans tous les siècles! A vous, ô Jéhovah, gloire et puissance; à vous, victoire et louange; à vous l'empire, au ciel comme sur la terre; à vous, rois et royaumes, richesses et magnificences. Vous êtes le maître universel et souverain dont dépend ici-bas tout pouvoir, toute grandeur, toute domination. Souffrez donc que, par nos louanges, nous exaltions votre nom béni.

« Que suis-je, ô mon Dieu, et que sommes-nous tous pour promettre de donner à Jéhovah? Tout est à vous, et ce que nous donnons nous l'avons reçu de votre main. Pèlerins d'un jour sur cette terre, passagers comme nos pères, ombres errantes qui disparaissent en un clin d'œil, nous avouons que tous ces biens, amassés pour édifier votre saint temple, viennent de vous et sont à vous.

« Cependant, ô mon Dieu, vous qui lisez au fond des cœurs, nous savons que vous aimez l'homme simple et droit, et c'est pourquoi, dans la simplicité de mon âme, je vous offre avec joie toute mes richesses, et mon cœur tressaille d'allégresse en voyant mon peuple s'associer à mes dons.

« O Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites que ce peuple vous aime toujours du même amour, et brûle du même zèle pour la gloire de votre nom. Donnez à Salomon, mon fils, un grand et noble cœur : qu'il garde avec constance vos lois et cérémonies saintes, qu'il bâtisse le temple dont j'ai préparé les matériaux et accomplisse en tout votre volonté. »

Alors élevant la voix d'une manière solennelle, il s'écria :

— « Frères! bénissons le Seigneur! »

Tous les assistants, profondément émus, répondirent à cette invitation du saint roi par des acclamations répétées en l'honneur du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Puis, s'inclinant profondément, ils présentèrent l'hommage de leur adoration à ce Dieu, souverain maître d'Israël, et de leur respectueuse soumission à David, son lieutenant

fidèle. Avant de se séparer, l'assemblée décida qu'on se réunirait le lendemain devant l'autel pour un sacrifice d'action de grâces.

Le lendemain, à l'heure fixée, une foule innombrable entourait l'autel. On immola mille taureaux, mille béliers, mille agneaux, avec les libations ordinaires et les hosties pacifiques. Des distributions abondantes furent faites au peuple dont les groupes passèrent la journée en festins et en réjouissances. Dans l'excès de leur allégresse, ils voulaient que Salomon fût sacré une seconde fois en présence de ses sujets.

Jamais spectacle plus majestueux ne fut donné au monde. Devant ces milliers d'hommes saisis d'un saint respect, Salomon reçut l'onction royale, et fut conduit en triomphe sur le trône de David, son père, aux cris mille fois répétés de : Vive Salomon, notre roi!

En ce moment, le vieux monarque, emporté par l'Esprit de Dieu qui avait inspiré tant d'hymnes sublimes, fit monter vers l'Éternel ce dernier chant de triomphe et d'amour.

— « Seigneur, dicte tes jugements au roi, imprime ta justice dans le cœur de ton fils. Qu'il juge ton peuple, surtout le pauvre, selon les lois de l'équité, et qu'ainsi la paix et la concorde règnent sur les montagnes comme au fond des vallées. Oui, le fils du roi saura rendre justice au pauvre, sauver ses enfants de la ruine, écraser l'oppresseur!... »

La voix du saint vieillard s'anima par degrés, le visage du voyant prit une expression céleste, Salomon disparut à ses yeux éblouis par l'éclat d'une lumière toute divine, et sur un trône, le trône de Dieu, il aperçut le Fils, Celui dont Salomon n'était que la figure :

— « Il vivra, reprit-il avec enthousiasme, autant que l'astre du jour, autant que l'astre des nuits, aussi longtemps que les générations se succéderont ici-bas.

« Il descendra comme la rosée sur la toison desséchée, comme la pluie sur la terre aride. Aux jours de son règne

brilleront la justice et la paix : avant que ne pâlisse leur lumière, disparaîtra le flambeau des nuits.

« Il dominera d'une mer à l'autre et des rivages du fleuve aux extrémités du monde. L'Éthiopien se prosternera devant lui, ses ennemis mordront la poussière à ses pieds, les rois de Tharse et des îles, les rois d'Arabie et de Saba, lui apporteront leurs présents. Tous les princes de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties.

« C'est lui qui délivrera le pauvre de l'oppression des puissants, et l'indigent que personne ne secourt. Plein de compassion pour les malheureux, il les sauvera en les arrachant aux hommes de haine et de rapine. Le nom du pauvre sera toujours en honneur devant lui.

« Il vivra, chargé des présents de l'Arabie, béni constamment, adoré toujours. Sa parole, divin froment, germera sur la terre, même sur le sommet des montagnes. Son fruit, plus élevé que le cèdre du Liban, alimentera des multitudes aussi nombreuses que l'herbe des prairies.

« Son nom, qui subsistait avant le soleil, sera béni dans tous les siècles. En lui seront bénies toutes les tribus de la terre, et toutes les nations chanteront ses louanges.

« Béni soit le Dieu d'Israël, qui seul accomplit de pareils prodiges. Béni soit son nom dans tous les siècles, et que l'éclat de sa majesté resplendisse dans tout l'univers [1]. »

1. Ps. LXXI : *Deus, judicium tuum Regi da...*

XI

LE ROI PROPHÈTE. — MORT DE DAVID

A. M 2989 — A. C. 1012.

La carrière de David fut semée de gloire et de vertus, mais aussi de tribulations sans nombre. Dieu purifia dans le creuset de la souffrance « l'homme selon son cœur », afin d'en faire, non seulement le plus grand des rois, mais encore le plus sublime des prophètes. A force d'épreuves, David connut « qu'un jour passé dans le temple du Seigneur vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs », il aima Jéhovah de toute son âme, trouva ses délices dans ses divins tabernacles et chanta sur la terre des hymnes dignes du ciel. En le voyant ainsi s'élever jusqu'au sommet de la plus haute sainteté, l'Esprit de Dieu le pénétra de sa lumière, et le pâtre de Bethléem devint le prophète de Sion.

Le rôle du prophète était surtout d'annoncer aux enfants d'Israël Celui que tous attendaient comme le Rédempteur de l'humanité. Jacob mourant avait prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda avant la venue du Messie; Moïse que ce Messie serait un prophète plus grand que lui; David, lui, raconta au monde par anticipation l'histoire de « Celui qui devait venir ».

« J'ai repassé, dit-il, dans ma mémoire les jours anciens, j'ai songé aux années éternelles, et je me suis dit : Dieu

nous a-t-il rejetés pour jamais? Le frère ne peut racheter son frère ni payer à Dieu le prix de sa rançon. Seule, la main du Très-Haut peut nous guérir [1]. »

Mais voici qu'une voix se fait entendre : « Seigneur, vous ne voulez ni des oblations, ni des sacrifices, mais vous m'avez formé un corps, et j'ai dit : Me voici, pour me sacrifier à votre volonté sainte [2]. »

Celui qui parle ainsi trouvera-t-il en lui de quoi payer la dette de l'homme? David nous apprend que c'est le Fils de Dieu lui-même. « L'Éternel lui dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Va, je t'ai constitué souverain des nations et des peuples : prêche-leur mes divins préceptes ». Il offrira le sacrifice de l'expiation, car « Jéhovah l'a juré et il ne s'en repentira point : Tu es prêtre, a-t-il dit, selon l'ordre de Melchisédech [3] ». — « J'ai exalté mon Élu du milieu de la multitude. Les ennemis ne pourront rien contre lui, les fils de l'iniquité ne pourront lui nuire. Il me dira : Tu es mon Père, et moi je ferai de ce premier-né le plus puissant des rois de la terre [4]... »

David contemple avec amour ce Premier-né de Dieu. « Seigneur, dit-il, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous lui avez donné l'empire sur toutes les œuvres de vos mains, c'est le plus beau des enfants des hommes, c'est le plus puissant des princes. » Mais voilà que tout à coup la scène change : de même que lui, roi de Sion, gémit accablé sous le poids de ses péchés, le grand Roi tombe écrasé sous un fardeau d'opprobre et d'ignominie; il est trahi comme David par ceux qui doivent l'aimer, foulé aux pieds, martyrisé. Le prophète oublie ses tourments pour décrire les tortures de ce Dieu qu'il aime plus que lui-même. Un traître plus dur et plus méchant qu'Achitophel le vend à ses ennemis. « Tous les flots de la douleur pas-

1. Ps. LXVIII.
2. Ps. XXXIX.
3. Ps. II et CIX.
4. Ps. LXXXVIII.

sent sur sa tête, ses amis l'abandonnent et s'enfuient à son approche. David » entend ses tristes plaintes :

« Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? La bouche de l'homme de péché est ouverte sur moi. Des témoins infâmes se sont levés pour m'accuser. Ceux qui siègent dans les tribunaux ont parlé contre moi et une populace ivre m'a poursuivi de ses chansons. J'ai cherché un ami, et je ne l'ai point trouvé; un consolateur, et nul ne s'est présenté[1].

« Et devant leurs calomnies, je suis comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui ne peut ouvrir la bouche. Je suis l'opprobre des hommes, le rebut du peuple, un ver de terre qu'on écrase sous son pied.

« Ils m'ont tourné en risée, puis le conseil des iniques m'a circonvenu, les juges ont parlé contre moi; puis des chiens dévorants m'ont assailli. Quand mourra ce criminel? disaient-ils en grinçant des dents et en m'accablant de coups.

« Ma langue collait à mon palais : ils m'ont donné du fiel et du vinaigre pour étancher ma soif. Alors une foule perverse m'a enveloppé; ils ont percé mes mains et mes pieds et tellement déchiré mon corps qu'on pouvait compter tous mes os. Et pendant ce temps, eux se partageaient mes vêtements et tiraient ma robe au sort. Ils passaient en branlant la tête avec mépris : Il a espéré en Dieu, criaient-ils, que Dieu le délivre si Dieu est avec lui[2].

« Et puis l'on m'a mis au nombre de ceux qui descendent dans la tombe, comme ces blessés de la mort qui dorment dans les sépulcres. Libre cependant au milieu de ces cadavres, ma chair repose dans l'espérance. O mon Dieu, vous ne m'abandonnerez pas dans ce tombeau, vous ne permettrez pas que votre Saint demeure dans la corruption[3]. »

1. Ps. passim.
2. Ps. XVI.
3. Ps. XV.

Ainsi le prophète de Sion dépeignait, trait pour trait. la divine physionomie du Rédempteur futur, ses labeurs et ses douleurs, afin que les enfants d'Israël, à son passage en ce monde, pussent le reconnaître et l'adorer. Il leur annonça aussi que « son sépulcre serait glorieux », que la terre entière célébrerait sa gloire, et que finalement au jour marqué par lui, il descendrait sur les ruines du monde pour « juger les justices de la terre ».

Il termine, comme nous l'avons vu, ses chants immortels sur les gloires du Rédempteur par ces solennelles paroles :

« Il vivra, s'écria-t-il, autant que l'astre du jour, autant que l'astre des nuits, aussi longtemps que les générations se succéderont ici-bas. Il dominera d'une mer à l'autre, et du rivage du fleuve aux extrémités du monde. Tous les princes de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties.

« Il vivra, chargé de présents, béni, adoré toujours. Sa parole, divin froment, germera sur la terre, même au sommet des montagnes. Son nom, qui subsistait avant le soleil, sera glorifié dans tous les siècles. En lui seront bénies toutes les tribus de la terre, et tous les peuples chanteront ses louanges. »

Au moment d'aller rejoindre ses pères dans le sein de Dieu, David appela près de lui son fils Salomon.

« Mon fils, lui dit-il, je vais prendre le chemin que suivent tous les mortels. Ranime ton courage et sois homme. Dévoué à ton Dieu, observe ses commandements et suis la voie qu'il a tracée. Si tes fils, m'a-t-il dit, marchent en ma présence dans la droiture et la sincérité de leur cœur, le trône d'Israël est à eux pour toujours. » Sois fidèle et Jéhovah tiendra sa parole. »

Il s'endormit alors du sommeil des justes, à l'âge de soixante-dix ans, comblé de richesses et d'honneurs encore plus que d'années. Il avait régné quarante ans sur Israël, dont sept à Hébron et trente-trois à Jérusalem.

La nation entière pleura le grand homme qui avait immortalisé les noms d'Israël et de Juda. Assisté de tous les grands du royaume et de multitudes innombrables, Salomon fit célébrer des funérailles magnifiques au roi David et placer son tombeau dans Sion, la cité qui portait si justement son nom. Ainsi le nom glorieux de David resta dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Et pendant tous les siècles les peuples de la terre, aussi bien qu'Israël, acclameront David le bien-aimé de Dieu, le pécheur pénitent, le prophète du Messie, le plus grand et le plus saint des rois. Pendant tous les siècles ils répéteront l'éloge du prophète-Roi, dicté par l'Esprit-Saint lui-même.

« David a été séparé des enfants d'Israël, comme la graisse de la victime est soigneusement séparée de sa chair.

« Dans sa jeunesse, il jouait avec les lions et les ours comme avec de tendres agneaux. Il tua le géant Goliath et fit ainsi cesser l'opprobre d'Israël. Une pierre, lancée par sa fronde, suffit pour abattre l'orgueil du mécréant, parce que Dieu, dont il avait imploré le secours, affermit son bras, lui donna de prévaloir sur ce foudre de guerre et de relever l'honneur de son peuple.

« Aussi fut-il applaudi comme s'il avait couché par terre dix mille guerriers. Après avoir mêlé ses louanges aux bénédictions du Seigneur, on lui offrit le diadème qui devait ceindre son front glorieux.

« Alors il écrasa ses ennemis en toute rencontre, extermina les indomptables Philistins et détruisit à jamais leur puissance.

« Or dans toutes ses œuvres, il rendit grâce au Très-Haut, et l'exalta par des chants pleins de sa gloire. Des profondeurs de son âme sortaient des hymnes de louange et d'amour en l'honneur du Dieu qui l'avait tiré du néant pour l'élever au-dessus de tous ses ennemis [1]. »

1. Eccli. XLVII, 2-13.

LIVRE DIXIÈME

GRANDEUR ET DÉCADENCE

SALOMON

I

JUSTICE ET SAGESSE

Un jour Dieu commanda au prophète Nathan de porter au roi David ce message : « Quand les jours de ton pèlerinage seront achevés, quand tu dormiras dans le tombeau de tes pères, je mettrai sur ton trône un fils né de toi, et j'affermirai son règne. C'est lui qui élèvera en l'honneur de Jéhovah le temple dont tu as conçu l'idée, et moi je le maintiendrai sur le trône jusque dans l'éternité. Je serai son père, et il sera mon fils. S'il commet l'iniquité, je le frapperai de la verge, mais ses blessures ne seront pas mortelles. Je ne lui refuserai point miséricorde, comme je l'ai fait à Saül. Par lui ta maison sera stable, ton règne éternel, ton trône inébranlable. »

En écoutant cette vision du prophète, l'œil de David avait franchi les siècles. Dans ce fils qui devait bâtir le temple de Jéhovah, l'Esprit lui montrait le vrai fils de David, dont le premier ne devait être que la figure; celui qui devait fonder l'Église immortelle, et dont le règne en effet n'aura point de fin. Il remercia le Seigneur de cette

LIVRE DIXIÈME

GRANDEUR ET DÉCADENCE

SALOMON

I

JUSTICE ET SAGESSE

Un jour Dieu commanda au prophète Nathan de porter au roi David ce message : « Quand les jours de ton pèlerinage seront achevés, quand tu dormiras dans le tombeau de tes pères, je mettrai sur ton trône un fils né de toi, et j'affermirai son règne. C'est lui qui élèvera en l'honneur de Jéhovah le temple dont tu as conçu l'idée, et moi je le maintiendrai sur le trône jusque dans l'éternité. Je serai son père, et il sera mon fils. S'il commet l'iniquité, je le frapperai de la verge, mais ses blessures ne seront pas mortelles. Je ne lui refuserai point miséricorde, comme je l'ai fait à Saül. Par lui ta maison sera stable, ton règne éternel, ton trône inébranlable. »

En écoutant cette vision du prophète, l'œil de David avait franchi les siècles. Dans ce fils qui devait bâtir le temple de Jéhovah, l'Esprit lui montrait le vrai fils de David, dont le premier ne devait être que la figure; celui qui devait fonder l'Église immortelle, et dont le règne en effet n'aura point de fin. Il remercia le Seigneur de cette

nouvelle preuve de son amour, et attendit avec confiance, comme Abraham, le fils de la promesse.

Il attendit sept ans. Après cette période qui fut pour lui la période de la chute et des larmes, Dieu prit en pitié le monarque pénitent. Son épouse Bethsabée lui donna un fils qui fut appelé Salomon, c'est-à-dire le Pacifique. Aussitôt après sa naissance, Dieu envoya le prophète Nathan pour avertir le roi que cet enfant serait son successeur et le fondateur prédestiné du temple. Afin de montrer à tous que Jéhovah mettait en lui ses complaisances, Nathan voulut qu'on ajoutât au nom de Salomon celui de Jédidiah, le bien-aimé de Dieu.

Naturellement le jeune prince fut l'objet de la prédilection du père et de la mère. Dès ses plus tendres années, David lui apprit l'art de régner sur les hommes, et Bethsabée l'art plus difficile de régner sur lui-même. « J'ai été son bien-aimé, disait-il plus tard, et elle ne cessait de me dire : « Mon fils, aimez la sagesse. » Quand vinrent les jours orageux de l'adolescence, elle lui signala les écueils : « Mon fils, cher objet de ma tendresse, enfant de mes désirs, n'écoute point la voix des amours étrangères, fuis le luxe et les voluptés qui renversent les trônes. Attache-toi à l'épouse fidèle. Qui rencontrera la femme forte? C'est le trésor inappréciable, qu'il faut chercher dans les contrées les plus reculées. La force et la grâce sont sa parure. Ses fils se sont levés pour la proclamer bienheureuse, son époux la bénira. La grâce est trompeuse, la beauté fugitive : la femme qui craint Dieu mérite seule nos éloges. » Ainsi parlait la sage Bethsabée, purifiée, comme David, par les larmes de la pénitence. Heureux le prince qui écrivit ses conseils, s'il les eût suivis jusqu'au dernier de ses jours!

Déjà sacré devant tout le peuple, Salomon vit à ses pieds, au jour de son avènement, toutes les tribus d'Israël. les princes, les puissants, ainsi que ses frères, les fils du roi défunt. Il n'y eut qu'une voix pour acclamer l'élu de

Dieu, celui que Jéhovah voulait grandir au-dessus de tous les chefs qui avaient commandé en Israël.

Un homme cependant rongeait son frein et méditait de renverser le nouveau monarque : c'était Adonias, qu'un premier échec n'avait fait qu'irriter. De concert avec Abiathar et Joab, ses fauteurs et complices, il avait formé le projet, pour attirer à lui le cœur du peuple, d'épouser une jeune Sunamite, Abisag, dont le dévouement à la vieillesse de David avait illustré le nom. Les tribus repousseraient-elles Adonias, l'aîné des fils du grand roi, devenu l'époux de la veuve de David?

La difficulté c'était d'obtenir du roi l'autorisation de contracter ce mariage. Pour arriver à leurs fins tout en dissimulant leurs intentions, les conjurés ne trouvèrent rien de mieux que de faire présenter la requête par l'intermédiaire de la reine-mère, Bethsabée, alors toute-puissante sur le cœur de Salomon. Adonias sollicita donc une audience, qui lui fut accordée.

— « Venez-vous ici, lui dit-elle, avec des pensées de paix?

— Je veux la paix, répondit Adonias, mais permettez-moi de vous adresser une prière?

— Quelle prière?

— Vous savez que le trône devait m'appartenir par droit de succession, et que déjà toutes les tribus d'Israël m'avaient reconnu pour leur roi. Dieu en a ordonné autrement, et le royaume a passé dans les mains de mon frère. Comme dédommagement j'ose vous présenter une demande à laquelle, je l'espère, vous ferez bon accueil.

— Je vous écoute.

— Le roi Salomon ne refuse rien à sa mère : voudriez-vous user de votre influence sur lui pour qu'il m'accorde la main d'Abisag la Sunamite?

— Volontiers, répondit Bethsabée qui ne soupçonnait aucune intrigue, volontiers j'intercéderai en votre faveur. »

Sans délai la reine-mère pénétra dans l'appartement du roi pour lui exposer la requête d'Adonias. Plein de respect pour sa mère, Salomon se leva en l'apercevant, fit quelques pas à sa rencontre, s'inclina profondément devant elle, et la conduisit sur un trône où elle prit place à côté de lui.

— « Mon fils, lui dit Bethsabée, je viens réclamer une légère faveur, persuadée que vous ne me la refuserez pas.

— Demandez, ma mère, répondit Salomon, vous savez que je ne puis rien vous refuser.

— Permettez donc que la Sunamite Abisag devienne l'épouse de votre frère Adonias. »

A ce mot, le front du roi se rembrunit. D'un coup d'œil il avait saisi le complot ourdi par les conspirateurs ; d'un mot il le dévoila à la trop naïve Bethsabée.

— « O ma mère, s'écria-t-il, demander Abisag pour Adonias, c'est demander que je lui cède mon trône ! Il a déjà pour lui l'avantage du droit d'aînesse, le puissant appui d'Abiathar et de Joab ; il ne lui manque pour fasciner le peuple que d'épouser la veuve de David. Mais, ajouta-t-il, j'en prends à témoin le Dieu qui m'a placé sur le trône de David mon père, et dont la bonté perpétuera ma famille en Israël, les prétentions d'Adonias lui porteront malheur : aujourd'hui même le conspirateur sera puni de mort. »

Et en effet, se souvenant qu'un roi porte le glaive avant tout pour empêcher les séditieux de bouleverser les états, il donna l'ordre à Banaïas, le commandant de sa garde, d'exécuter l'ambitieux Adonias.

Il fallait aussi châtier ses complices, afin de désarmer son parti. Salomon manda devant lui le grand prêtre Abiathar.

— « Vous avez mérité la mort, lui dit-il ; mais parce que vous avez porté l'arche de Dieu devant David mon père, et partagé ses peines et ses labeurs, je vous fais grâce de la vie. Retirez-vous dans votre terre d'Anatoth, et ne reparaissez plus devant moi. »

A la nouvelle que le complot était découvert, l'intrépide Joab trembla. Il s'enfuit dans le Tabernacle et tint l'autel étroitement embrassé. Salomon n'en donna pas moins l'ordre à Banaïas de le mettre à mort. Arrivé dans le lieu saint, le commandant des gardes signifia au coupable l'ordre du roi :

— « Suis-moi, lui dit-il ensuite.

— Non, répondit le vieux capitaine, je veux mourir ici. »

Banaïas n'osa passer outre sans demander de nouveaux ordres.

— « Tue-le sur place, lui fit répondre Salomon ; loin de souiller l'autel, le sang du meurtrier Joab étouffera la voix vengeresse du sang innocent qu'il a versé. Sous ses coups sont tombés, à l'insu de mon père, le vaillant Abner et le noble Amasa, tous deux plus justes et meilleurs que l'assassin, tous généralissimes de l'armée d'Israël. Que leur sang retombe sur la tête de Joab et des siens, et que le Seigneur garde en paix la maison et le trône de David ! »

Le malheureux Joab, dont l'ambition et les violences arrachèrent tant de larmes à David, paya ainsi la peine due à ses crimes. Il fut enseveli au désert de Juda, dans le tombeau de sa famille. Banaïas lui succéda comme général en chef de l'armée, et le grand prêtre Sadoc remplaça dans les devoirs du souverain Pontificat l'exilé d'Anatoth.

Dans sa juste sévérité, Salomon se souvint aussi, au commencement de son règne, de l'infâme Séméï, l'insulteur de Bahurim, qui n'avait pas craint, lors de la révolte d'Absalon, de poursuivre David de ses outrages et même de lui jeter des pierres. L'ayant fait comparaître devant lui, Salomon lui signifia l'ordre de ne plus sortir de Jérusalem :

— « En punition de ton crime, s'écria-t-il, je te confine dans les murs de la cité. Le jour où tu passeras le Cédron, tu mourras. »

Le lâche Séméï fut trop heureux de vivre à ce prix. Longtemps il habita Jérusalem sans faire un pas hors de sa

prison. Mais, après bien des années, croyant sans doute que Salomon avait oublié son verdict, il s'enhardit jusqu'à faire un voyage chez Achis, roi de Geth, à la poursuite d'esclaves qui s'étaient enfuis. A peine de retour, mandé par le roi, il attendit sa sentence :

— « Je t'ai défendu de quitter Jérusalem, et cela sous peine de mort. Tu me l'as promis, et tu viens de manquer à ta parole. Tu mourras, et ainsi sera lavée dans ton sang l'injure faite à mon père David. Tu l'as maudit, mais il sera béni lui et son fils Salomon, dans les siècles. »

Banaïas exécuta l'ordre du roi, et ainsi disparurent l'un après l'autre les grands coupables que David avait été forcé d'épargner.

Héritier de la piété de son père aussi bien que de son amour pour la justice, Salomon se souvint qu'il devait la couronne, maintenant affermie sur sa tête, au grand Dieu d'Israël. Il résolut donc de lui offrir en action de grâces un sacrifice solennel devant tout le peuple. Ayant convoqué les représentants de la nation, tribuns, centurions, officiers, juges, chefs de famille, il se rendit avec l'immense multitude sur les hauteurs de Gabaon, où l'on avait transporté, depuis que l'arche reposait à Sion, le tabernacle de Moïse et l'autel d'airain construit dans le désert. Là, devant toute l'assemblée, il gravit les marches de l'autel et offrit au Seigneur mille hosties pacifiques.

Jéhovah accepta son sacrifice et l'en récompensa sans aucun délai. La nuit suivante, apparaissant au roi dans une vision sublime, il lui dit :

— « Demande-moi ce que tu voudras : je te le donnerai.

— Seigneur, répondit Salomon, vous avez fait miséricorde à votre serviteur David, parce que toujours il a marché devant vous, avec un cœur droit, dans les sentiers de la justice et de la vérité! Après l'avoir comblé de bienfaits, vous m'avez fait asseoir sur son trône, et maintenant qu'il n'est plus, vous m'avez donné son sceptre. Et me voilà, enfant sans expérience, obligé de gouverner et de juger un

grand peuple. Je vous demande, Seigneur, un cœur docile à vos inspirations, et cette sagesse intelligente qui m'aidera, dans mes jugements, à discerner le bien du mal. »

Jamais demande, surtout de la part d'un jeune prince, ne fut plus agréable à Dieu.

— « Parce que, lui dit-il, tu n'as désiré ni de longs jours sur la terre, ni la richesse, ni la gloire, ni l'humiliation de tes ennemis, mais uniquement la sagesse, mère de la justice, je te donnerai la sagesse et la science dans une mesure qui n'a jamais été et ne sera jamais dépassée ; je te comblerai, ce que tu n'as pas demandé, de richesses et de gloire, au point d'éclipser tous les rois ; et enfin, à tous ces biens j'ajouterai une longue vie si, comme David ton père, tu marches dans mes voies et observes mes commandements. »

A son réveil, Salomon comprit que Dieu l'avait gratifié d'une vision surnaturelle. Aussi, à peine rentré à Jérusalem, se présenta-t-il devant l'Arche du Seigneur pour lui offrir, en reconnaissance, des holocaustes et des victimes. De plus, pour célébrer ce grand jour, il réunit dans un festin tous les grands de son royaume.

Un différend singulier, porté à son tribunal quelques jours après, fit éclater à tous les yeux l'admirable perspicacité de son jugement. Deux femmes de mauvaise vie se disputaient un enfant dont toutes deux prétendaient être la mère :

— « Seigneur, dit l'une d'elles, nous habitions, cette femme et moi, la même maison. Je mis au monde un fils, et trois jours après, dans cette même chambre où nous étions absolument seules, cette femme donna aussi le jour à un fils, qu'elle trouva une nuit étouffé près d'elle. Se levant alors sans bruit, elle prit mon fils endormi à mes côtés et plaça près de moi son enfant mort. Le lendemain, quand je me levai pour allaiter le pauvre petit, je ne trouvai qu'un cadavre, mais en l'examinant à la lumière du jour, je reconnus que ce n'était pas mon fils.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire, répondit l'autre femme. C'est bien ton fils qui est mort, et l'enfant vivant m'appartient.

— C'est toi qui mens indignement, reprit la première, l'enfant est à moi. »

Comme il n'y avait aucun témoin du fait en litige, on pouvait disputer sans fin, quand tout à coup le roi prit la parole :

— « Vous prétendez toutes deux que l'enfant vivant vous appartient; je veux vous contenter toutes les deux : qu'on m'apporte un glaive. »

Les officiers déposèrent un glaive à ses pieds. Un grand silence régnait dans la salle, et chacun se demandait avec anxiété ce qu'allait faire le roi.

— « Gardes, reprit-il, coupez en deux parties l'enfant vivant : ainsi chacune de ces deux femmes en aura la moitié. »

A ce mot, la vraie mère, émue jusqu'au fond des entrailles, se jeta devant les officiers :

— « Non, non, s'écriait-elle, donnez-lui l'enfant, ne tuez pas mon fils.

— Partagez-le, criait l'autre, il ne sera ainsi ni à moi ni à toi.

— Assez, s'écria Salomon en montrant la femme qui se roulait aux pieds des gardes, la nature a révélé la vraie mère : donnez-lui l'enfant. »

Ce jugement excita dans tous les esprits un sentiment d'admiration, mais aussi de religieuse frayeur. On vit clairement que l'esprit de Dieu était avec le nouveau roi et que la divine sagesse présidait à ses conseils.

Au discernement il joignait une science supérieure à celle de tous ses contemporains. Ni les philosophes de l'Orient, ni les prêtres de l'Égypte, ni les sages d'Israël, Ethan, Ezrahita, Heman, Dorda, ne pouvaient rivaliser avec lui. Aussi son nom fut-il bientôt célèbre dans toutes les nations, et de tous côtés on arrivait à Jérusalem pour

entendre Salomon disserter sur toutes sortes de sujets. Aucune branche des sciences naturelles ne lui était étrangère : il traitait avec autorité des arbres et des plantes, depuis l'humble hysope jusqu'au cèdre du Liban, de tout ce qui vit et respire, des animaux, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Puis il s'élevait jusqu'aux âmes, aux vertus qui doivent les orner, à l'amour qui doit les remplir : morale sublime, science des saints, qui lui fournit la matière de trois mille paraboles et de plus de mille cantiques. Dieu, pour l'édification des âmes, a sauvé de l'oubli deux de ses œuvres inspirées : le livre des *Proverbes* et le *Cantique des Cantiques*.

Dans le premier, plein de reconnaissance pour la sagesse éternelle qui éclairait son esprit, il exhorte tous les hommes à se laisser guider par elle : « N'entendez-vous pas, s'écrie-t-il, la voix de la divine sagesse qui vous appelle? Debout sur les hauteurs, à la jonction des chemins, aux portes des cités, elle sollicite votre cœur. Enfants, dit-elle, écoutez-moi, je vous dirai de grandes choses.

« Moi, la Sagesse, je siège au conseil et je préside aux délibérations des vieillards. C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs donnent aux peuples des lois justes. Au début de ses voies, Jéhovah m'avait à ses côtés. Mon trône était établi dans les jours de l'éternité, dans les profondeurs des siècles, avant que la terre ne fût. Les grands abîmes n'étaient point ouverts, et déjà j'existais; les sources des eaux n'avaient point jailli, les montagnes n'élevaient point encore leurs masses énormes, et déjà j'étais née. Quand il donnait aux abîmes leurs barrières, quand il étendait la voûte des cieux, quand il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui, ordonnant ce magnifique concert du monde, me jouant sous son regard dans l'étendue de l'univers. Et maintenant mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Écoutez donc ma voix, enfants de ma tendresse. Bienheureux le mortel qui

prête l'oreille à ma parole et qui veille à ma porte tous les jours de sa vie. »

La divine Sagesse prêche alors par la bouche de Salomon toutes les vertus qui ennoblissent l'âme, la droiture, la simplicité, la douceur, la patience, et surtout la modestie et la pureté qui préservent l'homme des atteintes du vice et de la volupté. « Sur le soir, dit-il, à l'heure où l'ombre descend sur les demeures, j'ai vu passer la volupté dans les ténèbres de la nuit. Inquiète et vagabonde, sous ses parures perfides, elle s'apprête à perdre les âmes. Elle parcourt les rues et les places publiques, le sourire sur les lèvres et le mensonge dans le cœur. O mon fils. détourne ton oreille de ses discours empoisonnés. Elle a blessé bien des vaillants et tué des héros. Les routes de sa demeure sont les routes de l'enfer. »

La Sagesse aussi, dit le grand roi, attire à elle les voyageurs du monde. « Elle s'est bâti un palais, soutenu par sept colonnes de marbre. Elle immole ses victimes, mêle le vin du banquet, et puis elle ordonne à ses servantes de parcourir les remparts et les places de la cité pour inviter les convives. Qu'ils viennent à moi, dit-elle, les hommes au cœur pur et simple comme celui de l'enfant. Venez rompre le pain et boire le vin que je vous ai préparé. Laissez les vaines frivolités, et marchez virilement dans les sentiers de la prudence. Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de Dieu, et les saints sont les vrais sages. Devenez sages et vous trouverez le bonheur; méprisez mes paroles : elles retomberont sur vous en calamités. » Plus tard, l'éternelle Sagesse, descendue du ciel parmi les hommes pour leur apprendre la science des saints, le Verbe de Dieu, convoquera les âmes au banquet eucharistique en empruntant au roi d'Israël cette figure du pain et du vin dont il fera une admirable réalité.

Après avoir ainsi, par ses *Proverbes,* préparé les âmes à l'union divine, dans son immortel *Cantique,* Salomon

chante les joies mystérieuses de l'âme unie à Dieu. Sous l'allégorie de l'époux et de l'épouse, il voit le Fils de Dieu, la Sagesse éternelle, descendant sur la terre pour s'unir à l'humanité, à son Église, à toute âme qui s'ouvre pour le recevoir. Et l'Église, et l'âme sainte dans l'Église, s'élance vers lui, gravit degré par degré la montagne du divin amour, jusqu'au jour où elle peut dire : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis tout à lui. »

Ainsi prêchait le roi Salomon quand la voix de la volupté n'avait point encore étouffé en lui la divine Sagesse.

II

CONSTRUCTION DU TEMPLE

A. M. 2992 — A. C. 1000.

Quatre ans après son avènement au trône, le roi Salomon entreprit de réaliser la grande pensée de David, l'érection d'un temple à Jéhovah. Ce fut l'occasion d'un message au roi de Tyr, Hiram, l'ami de son père et aussi le sien, car Hiram lui avait adressé de chaleureuses félicitations au moment de son sacre. Le message était conçu en ces termes :

« Vous n'ignorez pas que mon père n'a pu réaliser le dessein qu'il avait conçu d'élever un temple à Jéhovah, notre Dieu. Ses guerres continuelles avec les peuples voisins l'en ont empêché. Aujourd'hui que le Seigneur lui a donné de poser sur leur tête son pied victorieux, et que la paix règne sur nos frontières sans aucune menace de trouble, j'ai résolu d'accomplir, en bâtissant la maison de Dieu, la prophétie faite à David : ton successeur édifiera le temple du Seigneur.

« Or l'édifice que je veux élever à la gloire de Jéhovah doit être grandiose, car notre Dieu dépasse en grandeur tous les dieux des nations. Sans doute je n'ai pas la présomption de lui offrir un habitacle digne de lui, puisque les Cieux eux-mêmes ne peuvent le contenir, mais enfin dans ce temple on brûlera l'encens devant lui ; là seront placés les pains de proposition, là aura lieu le sacrifice du

matin et du soir, là se célébreront les sabbats, les néoménies, les grandes solennités prescrites par notre loi. J'ai donc recours à vous pour que vous m'aidiez à bâtir ce temple comme vous avez aidé mon père à bâtir son palais.

« A cet effet veuillez m'envoyer un maître habile en toutes sortes d'ouvrages, un artiste qui sache travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, le bois et le marbre, employer habilement la pourpre et l'hyacinthe, exécuter dessins et sculptures, en un mot diriger dans cette grande œuvre les ouvriers que vous m'enverrez et ceux qu'a préparés mon père David. Dans ce monument colossal entreront nécessairement en grande quantité les cèdres et les pins du Liban : donnez ordre à vos ouvriers sidoniens, plus habiles que les nôtres à couper et travailler ces bois, de diriger ce travail, et fixez vous-même leur salaire. J'enverrai chaque année, pour leur usage, vingt mille mesures de froment et d'orge et vingt mille pièces de vin et d'huile. »

Le roi de Tyr accueillit avec joie et bienveillance le message de Salomon. « Béni soit le Dieu d'Israël, répondit-il, créateur du ciel et de la terre, ce Dieu qui aime son peuple, puisqu'il a donné au roi David un successeur tel que vous, le plus sage des princes, et le plus pieux, puisque votre premier soin est d'ériger un temple au Seigneur. Pour me conformer au désir que vous m'avez exprimé, je vous envoie un homme très habile et très expérimenté, Adoniram, né d'un père tyrien, mais d'une mère qui appartenait à la tribu de Dan. Mes serviteurs couperont dans le Liban les bois qui vous sont nécessaires, les porteront à la mer, et de là mes vaisseaux les conduiront aux ports que vous indiquerez. Vous les ferez prendre au rivage pour les transporter à Jérusalem. Nous compterons chaque année sur les provisions de froment et d'orge, d'huile et de vin, mentionnés dans votre message. »

Les moyens d'action ainsi préparés, Salomon choisit parmi les enfants d'Israël trente mille ouvriers robustes et intelligents qu'il divisa en trois séries de dix mille hommes.

Chacune de ces séries travaillait alternativement dans les montagnes du Liban pendant l'espace d'un mois, puis revenait en Israël se livrer deux autres mois aux travaux ordinaires. En outre, des cent cinquante-trois mille prosélytes qui, d'après le dernier recensement, composaient la population étrangère, le roi en envoya quatre-vingt mille extraire et tailler la pierre, dans les montagnes, et les soixante-dix mille autres furent occupés à transporter les matériaux du port de Joppé à Jérusalem. Les bois étaient si bien travaillés, les pierres si parfaitement taillées et polies, que, pendant les sept années que dura la construction, on n'entendit pas un coup de marteau dans l'enceinte du temple. Trois mille six cents surveillants, répartis dans les différentes catégories d'ouvriers, ne toléraient aucune imperfection dans la préparation des matériaux.

A tout ce labeur il fallut joindre un travail de nivellement presque aussi considérable. Le mont Moriah, désigné par Dieu comme l'emplacement du temple, formait un plateau trop étroit et trop irrégulier pour y asseoir l'édifice sacré. Pour en agrandir la surface, Salomon fit élever du fond de la vallée un mur de soutènement, et combla de terres tout l'espace intérieur. Les blocs de pierres qui formaient les assises de cette gigantesque muraille mesuraient jusqu'à quinze coudées de long sur dix de large et deux d'épaisseur.

Or, quand les matériaux furent suffisamment accumulés et les terrassements terminés, l'an 480 après la sortie d'Égypte, la quatrième année du règne de Salomon, au deuxième mois de l'année, le roi posa la première pierre du grand monument qui devait consacrer pour jamais le pacte d'alliance entre Dieu et son peuple. En ce moment solennel, la parole de Jéhovah se fit entendre au roi : « Si tu gardes mes commandements, j'accomplirai la promesse que j'ai faite à David, ton père : cette maison que tu vas me bâtir, je l'habiterai au milieu de mes fils, et jamais je n'abandonnerai mon peuple d'Israël. » Sur cette parole

pleine d'espérance, on se mit à l'œuvre avec ardeur.

D'après les plans laissés par David, le monument devait être construit sur le modèle du tabernacle de Moïse, mais dans des proportions beaucoup plus vastes.

L'ensemble des constructions, immense carré d'environ six cents coudées[1] de côté, se divisait en trois enceintes concentriques qui, sous le nom de parvis, entouraient le temple. A partir du mur extérieur, la première enceinte s'appelait le parvis des Gentils ou des nations. Jéhovah conviait tous les peuples au culte du vrai Dieu : tous avaient donc une place dans son temple, mais dans l'enclos le plus éloigné. Une muraille, qu'il leur était défendu de franchir sous peine de mort, la séparait du parvis d'Israël, réservé aux seuls enfants d'Abraham. Le peuple chéri de Jéhovah avait droit à une place privilégiée dans le palais de son roi. Enfin, au delà d'une balustrade en bois de cèdre s'ouvrait le parvis des prêtres et des lévites. Consacrés spécialement au Seigneur, ils s'acquittaient en présence de Jéhovah des diverses fonctions de leur ministère.

A l'entrée de ce parvis s'élevait l'autel des holocaustes destiné à recevoir les victimes, vaste monument d'airain qui ne mesurait pas moins de vingt coudées de largeur et dix de hauteur. A côté se trouvait la mer d'airain, dont le métal, d'une palme d'épaisseur, provenait des dépouilles d'Adarézer, roi de Soba, vaincu par David. Cet immense réservoir, supporté par dix taureaux d'airain, fournissait aux prêtres l'eau nécessaire aux ablutions.

Derrière l'autel, dans la direction de l'orient à l'occident, apparaissait le temple proprement dit, long de soixante coudées, large de vingt. On y pénétrait par un vestibule ou portique, dont la magnifique façade s'encadrait entre deux colonnes hautes de dix-huit coudées. Elles avaient nom Jakin et Booz, force et stabilité, pour rappeler aux enfants d'Israël qu'en Jéhovah seul l'homme trouve sa force et son appui.

1. 300 mètres. Deux coudées égalent un mètre.

Du vestibule le prêtre passait dans le Saint par une porte en bois de cyprès recouverte de lames d'or, et roulant sur des gonds d'or massif. Ce palais, long de quarante coudées, lambrissé de bois de cèdre pareillement recouvert de lames d'or, orné de merveilleuses sculptures, contenait l'autel des parfums, le chandelier d'or à sept branches, et la Table des pains de proposition. Le Saint donnait accès au Saint des Saints, de vingt coudées de long, dont un voile mystérieux de pourpre et d'écarlate interdisait l'entrée à tous, excepté au grand prêtre. Encore n'y pénétrait-il qu'une fois l'an pour l'aspersion solennelle. Au centre de cette vraie maison de Dieu, dont le parquet, le plafond, les lambris de cèdre étaient recouverts de lames d'or, deux chérubins, de dix coudées de h ut, aux ailes déployées, tout étincelants d'or, devaient abriter l'arche d'alliance, d'où Jéhovah rendait ses oracles, et qui renfermait ses volontés écrites sur les deux tables de laLoi.

Les plans de l'édifice, tels que Dieu les avait donnés à David, furent fidèlement exécutés. Sept ans après l'ouverture des travaux, les deux cent mille ouvriers que dirigeait l'habile Adoniram avaient achevé leur œuvre, et tous les peuples admiraient comme Israël la nouvelle merveille de l'Orient, l'image du temple unique et universel, de cette Église sainte qui, fondée par un fils de David, plus grand que Salomon, devait un jour rassembler, non plus dans ses parvis, mais dans son sein, tous les peuples de l'univers.

III

DÉDICACE

A. M. 3000 — A. C. 1000.

Enfin le moment était arrivé où l'Arche de Dieu, voyageuse depuis tant de siècles sous sa tente provisoire, allait reposer dans un palais digne d'elle. Salomon décida qu'au mois d'Ethanim, le septième de l'année, alors que les enfants d'Israël célébraient la fête des Tabernacles, aurait lieu l'inauguration du nouveau Temple, et sa solennelle Dédicace, par la translation de l'Arche dans sa royale demeure. A cet effet, des émissaires convoquèrent en son nom le peuple de Dieu, anciens, princes des tribus, chefs de famille, les invitant à se rendre dans la cité de David pour cette fête nationale.

De tous les points de la Palestine les tribus répondirent à cet appel. Sur les routes, dans les vallées et sur les montagnes retentissaient des chants d'allégresse. « Mon cœur déborde de joie, disait le pieux israélite, depuis que j'ai entendu cette parole bénie : Nous irons dans la maison de Dieu. Nos pieds se reposeront dans tes parvis, Jérusalem, cité de la paix. Vers toi accourront les tribus joyeuses, les tribus de Jéhovah, pour glorifier son saint nom. Jérusalem, cité de la justice, trône glorieux de David, que la paix règne dans ton sein, l'abondance sur tes tours. la

félicité dans le cœur de tes amis. A Jéhovah, notre Dieu, à son saint temple, honneur et gloire [1] ! »

Quand l'immense multitude fut réunie sur le mont Sion en présence de Salomon et des officiers de sa cour, du grand prêtre Sadoc et du cortège sacerdotal, des prêtres prirent l'Arche sur leurs épaules, et l'on se mit en marche vers le Moriah, pendant que les chœurs de musique, associant le nom de David à celui de son fils, rappelaient au peuple ému qu'en ce grand jour se réalisaient enfin les vœux du pieux monarque.

« Seigneur, chantaient les voix, souviens-toi de David et de sa mansuétude. —Jéhovah me punisse, s'écriait-il, si j'entre dans ma maison, si je monte sur mon lit de repos, si je laisse aller mes yeux au sommeil, avant d'avoir trouvé le lieu où s'élèvera le temple du Seigneur.

« Son Arche campait à Éphrata : nous l'avons vénérée dans la solitude des forêts, nous sommes entrés dans le Tabernacle de Jéhovah, là où ses pieds se posaient un instant. Mais aujourd'hui levez-vous, Seigneur, prenez possession du lieu de votre repos, vous et votre Arche sainte. En ce jour de triomphe, que vos prêtres vous entourent de leurs respects, que vos saints poussent des cris d'allégresse.

« En considération de votre serviteur David, ne repoussez point la face de votre élu. Souvenez-vous du serment fait à David : J'établirai sur ton trône un fils issu de toi. Si tes enfants, fidèles à mon alliance, gardent les préceptes que je leur donnerai, leur postérité occupera ton trône jusqu'à la fin des siècles.

« Jéhovah a choisi Sion pour le lieu de sa demeure. — C'est là, dit-il, que je veux habiter. C'est pour toujours le lieu de mon repos. Là je répandrai mes bénédictions sur la veuve, l'abondance dans le sein du pauvre ; là je revêtirai les prêtres de ma sainteté, et je remplirai les saints de

1. Psaume CXXI : *Lætatus sum.*

joie. J'exalterai la puissance de David et je ferai resplendir la gloire de mon élu. Je couvrirai ses ennemis d'opprobre, pendant que sur son front brillera le diadème de la divine Sagesse [1]. »

Au milieu des acclamations du peuple, dont ces chants excitaient l'enthousiasme, l'Arche s'avançait vers le nouveau sanctuaire. Autour d'elle les prêtres portaient les vases d'or destinés aux cérémonies saintes. Devant le cortège marchait Salomon, escorté des officiers de sa cour et des princes des tribus. A chaque instant, on faisait une halte pour offrir des victimes à l'Éternel.

Enfin l'Arche franchit les parvis sacrés, les colonnes du vestibule, et les prêtres, chargés de leur précieux fardeau, pénétrèrent seuls dans le Saint des Saints, où ils le déposèrent sous les ailes d'or des Chérubins. Quand ils reparurent au seuil du portique, les trompettes, les cinnors, les cymbales, les psaltérions, mêlèrent ensemble leurs sons joyeux, et toutes les voix entonnèrent l'hymne sacré : « Chantons Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! »

Touché de cette marque d'amour, Jéhovah ménageait à son peuple une nouvelle preuve de son dévouement. Soudain, à la vue de toute la multitude, une épaisse nuée remplit le temple, si bien que les prêtres ne purent pénétrer dans le Saint pour y déposer l'Autel des parfums, le chandelier d'or et la Table des pains de proposition.

— « C'est Jéhovah, s'écria Salomon ; il nous avait prédit qu'il habiterait dans la nuée ! »

Alors tombant à genoux au milieu de la foule ravie d'admiration, les bras tendus vers le Ciel, il fit à Dieu cette prière :

« Seigneur, Dieu d'Israël, qui n'avez votre semblable ni sur terre, ni dans les cieux, vous avez gardé le pacte d'alliance conclu d'abord avec votre peuple, puis avec David mon père. Ce jour en est la preuve. Vous avez ajouté que

1. Psaume CXXXI : *Memento, Domine, David.*

les descendants de David se succéderaient sans fin sur le trône d'Israël s'ils continuaient à marcher en votre présence : daignez aussi réaliser cette promesse. Et maintenant, ô Jéhovah, voici la requête que j'ose vous présenter : exaucez les prières de votre serviteur et de tout son peuple, toutes les fois qu'ils viendront vous implorer devant cet autel.

« Si jamais Israël, en punition d'une faute, tombait sous le joug de l'ennemi, et qu'il vînt, humble et repentant, demander miséricorde : Seigneur, pardonnez à votre peuple et rendez-lui la liberté.

« Si le ciel se ferme sur nos têtes, si la pluie cesse de féconder nos champs, exaucez les multitudes affligées qui imploreront dans ce temple le pardon de leurs péchés.

« Si la famine, ou la peste, ou d'autres fléaux désolent nos cités et nos campagnes, si l'étranger bat en brèche nos remparts, et que d'un cœur contrit nous élevions vers vous nos mains suppliantes, ayez pitié de nos gémissements et de nos larmes.

« Quand l'étranger viendra des contrées lointaines invoquer votre nom, ce nom glorieux qui sera bientôt connu du monde entier, Seigneur, accueillez aussi sa prière, afin que les nations sachent, comme votre peuple, qu'on ne vous invoque point en vain dans votre maison.

« Quand Israël sortira de ses murs pour aller combattre l'ennemi, des champs de bataille lointains les guerriers tourneront les yeux vers votre sanctuaire pour réclamer votre secours : Seigneur, aidez-les alors de votre bras vainqueur.

« Et maintenant, ô mon Dieu, si jamais votre peuple vous irrite par ses péchés, car nous sommes tous pécheurs, et que votre colère nous livre à nos ennemis, peut-être verrez-vous Israël captif sur la terre étrangère, tourner vers ce temple ses yeux baignés de larmes et vous demander à grands cris pardon de ses fautes : Oh ! prenez alors en pitié votre peuple, votre héritage, l'enfant que vous avez tiré de l'Égypte, et ramenez-le dans sa patrie !

« O mon Dieu, au moment d'entrer dans votre repos.

Vous et votre Arche sainte, jetez les yeux sur votre élu et souvenez-vous de vos miséricordes envers David, votre serviteur. »

L'Autel était couvert de victimes. A peine le roi eut-il prononcé le dernier mot de cette prière, que le feu descendit du ciel et dévora tous les holocaustes. Le Temple se remplit de la majesté de Jéhovah, pendant que le peuple, la face prosternée contre terre, adorait le Seigneur. Puis de tous les cœurs s'échappa de nouveau le cantique de l'amour : « Chantons Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

Alors Salomon, quittant l'Autel, vint se placer sur une estrade d'airain au milieu du parvis. D'une voix qui retentit dans toute l'enceinte, il bénit solennellement la foule.

« Gloire à Dieu, s'écria-t-il, à ce Dieu qui nous a donné la paix et le repos. Aucune des promesses faites par lui à Moïse n'est restée sans accomplissement. Qu'il soit donc avec nous comme avec nos pères pour nous protéger et nous défendre ; qu'il incline nos cœurs à son amour, à la parfaite observance des lois et cérémonies saintes, et qu'il daigne, en exauçant la prière sortie de mon cœur au pied de son autel, se montrer toujours propice au peuple et à son roi. Ainsi les nations apprendront qu'il n'y a qu'un Dieu, et que ce Dieu s'appelle Jéhovah. A lui notre cœur, à lui notre obéissance, aujourd'hui et toujours ! »

Cette grande journée se termina par des sacrifices nombreux. Salomon immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille béliers. Les tribus imitèrent leur roi, et comme l'autel des holocaustes ne pouvait suffire à recevoir les victimes, le parvis tout entier fut mis à la disposition des familles pendant les sept jours que durèrent les fêtes de la Dédicace, et les sept jours suivants consacrés à la fête des Tabernacles. Le quinzième jour, à l'expiration des solennités, le roi bénit encore les tribus rassemblées, et chacun reprit le chemin de sa demeure, le cœur rempli de joie et de reconnaissance à la pensée des merveilles que Dieu

venait d'accomplir pour Israël et son roi. Quant à Salomon, Jéhovah voulut le remercier en personne de son zèle pour sa gloire. La nuit suivante, il lui apparut comme autrefois à Gabaon.

« J'ai entendu, lui dit-il, tes prières et tes supplications. La maison que tu m'as élevée, je l'ai sanctifiée et adoptée pour le lieu de mon repos. Là mon nom sera glorifié; là montera vers mon trône la fumée des sacrifices; là seront mes yeux et mon cœur. Au jour des fléaux, quand le ciel fermé ne donnera ni pluie ni rosée, quand les sauterelles dévoreront jusqu'au dernier brin d'herbe, ou que la peste décimera mon peuple, mes oreilles tendues écouteront les gémissements qui partiront de ce temple. Qu'Israël alors tourne vers moi sa face et me demande pardon, j'oublierai ses iniquités. Si tu marches toi-même en ma présence dans la simplicité de ton cœur, comme David ton père, jamais je n'ébranlerai ton trône, et ta race ne cessera point de porter le sceptre. Mais si vous oubliez mon culte et ma loi pour prostituer votre cœur à des dieux étrangers, je vous chasserai de cette terre que je vous ai donnée, et cette maison sanctifiée par moi, je la répudierai, je la livrerai au mépris des nations, à la risée de tous les peuples. Un jour, en passant sur ses ruines, le voyageur stupéfait s'écriera : Pourquoi donc Jéhovah a-t-il dévasté ce temple et ruiné ce pays? — Parce que, lui répondra-t-on, pour servir des dieux étrangers, Israël ne craignit pas d'abandonner son Dieu, le Dieu de ses pères, le Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte. Ils ont méprisé Jéhovah : Jéhovah s'est vengé. »

Salomon se demandait pourquoi Jéhovah fulminait de pareilles menaces, alors que lui et son peuple venaient de renouveler en présence des autels leurs serments de fidélité, mais le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et devant qui les siècles passent comme un jour, voyait déjà le roi d'Israël aux pieds des idoles, et l'Assyrien debout sur les ruines de Jérusalem et du Temple.

IV

LE MAGNIFIQUE

A. M. 3012 — A. C. 989.

Salomon avait à peine trente ans au moment de l'achèvement du temple, et déjà les peuples le reconnaissaient comme le plus puissant des rois. Grâce aux victoires de David son père, les Chananéens, c'est-à-dire les restes des Amorrhéens, des Hévéens, des Jébuséens et des autres peuplades primitives que les Israélites avaient épargnés, se trouvaient actuellement trop faibles pour reprendre les armes. Salomon les assujettit à une espèce de servitude qui consistait dans des corvées ou travaux pénibles auxquels il ne voulait pas soumettre les enfants d'Israël. Quant aux peuples circonvoisins, Philistins, Ammonites, Moabites, Syriens, tant de fois battus sous le règne précédent, trop heureux de conserver leur nationalité, ils payaient sans récriminer le tribut exigé d'eux.

Ainsi que l'avait prédit Moïse, l'empire de Salomon s'étendait de l'Égypte à l'Euphrate. Les grands rois d'Égypte et d'Assyrie s'honoraient de faire alliance avec lui. Le Pharaon de Memphis, dont les prédécesseurs, cinq siècles auparavant, foulaient aux pieds les enfants d'Israël, donnait sa fille en mariage au fils de David, tandis que l'Assyrien, autrefois le maître du monde, s'éclipsait devant son puissant voisin. Au nord, le roi de Tyr, Hiram, qui pendant soixante ans gouverna la Phénicie, devenait l'allié,

l'ami et pour ainsi dire le directeur des grands travaux accomplis par Salomon. Aussi sous ce règne éminemment pacifique, chaque israélite put se reposer en parfaite sécurité à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Pour se défendre au besoin contre une tentative d'agression, Salomon avait ses guerriers et ses places fortes, dont il augmentait sans cesse le nombre. Outre les forteresses qu'il releva de leurs ruines ou construisit dans la Palestine, il érigea, comme postes avancés dans la Syrie et le Liban, les villes de Baalath et de Thadmor [1], dont les ruines gigantesques attestent encore, après trente siècles, la majesté des constructions salomoniennes.

A la puissance, le grand roi d'Israël voulut joindre la magnificence. Dans cet Orient, patrie du luxe et de la splendeur, il entreprit d'effacer tous les rois, comme Jéhovah effaçait tous les dieux. David s'était fait bâtir sur le mont Sion une forteresse plutôt qu'un palais; Salomon la transforma en une splendide série d'appartements royaux, dignes du prince qui avait bâti le temple et du peuple qui viendrait y solliciter ses jugements. L'édifice principal avait cent coudées de long sur cinquante de large et trente de haut. Il était soutenu par une forêt de colonnes de bois de cèdre, ce qui lui fit donner le nom de palais des Cèdres. Devant un autre édifice quadrangulaire qui servait de façade au premier, s'ouvrait le vestibule ou portique, soutenu par plusieurs rangées de colonnes. Là se trouvait la grande salle magnifiquement décorée, où siégeait le roi pour rendre justice à ses sujets. A côté s'élevait un autre palais qu'il fit construire pour la fille de Pharaon, son épouse, car il ne convenait pas, disait-il, que la reine habitât dans la maison du roi d'Israël, qui longtemps avait abrité l'Arche de Dieu.

Dans tous ces édifices, monuments de l'art antique, n'entraient que des pierres de taille de dix coudées. Les

1. Balbeck et Palmyre.

murailles lambrissées de cèdre, ornées de merveilleuses sculptures, étaient revêtues de pierres précieuses amenées à grand prix des pays lointains. On y admirait surtout le trône royal, érigé dans une superbe galerie. A ce trône d'ivoire recouvert de lames d'or, le roi montait par six degrés soutenus de chaque côté par autant de lionceaux. A droite et à gauche, deux énormes lions semblaient garder le monarque. Dans une autre salle resplendissaient deux cents boucliers d'or, appendus aux murailles, et qui servaient aux officiers du roi dans les grandes cérémonies. Trois cents autres boucliers, aussi d'or très pur, décoraient un arsenal au milieu des jardins.

Pour relier le palais royal du mont Sion au temple de Jéhovah sur le mont Moriah, il fallait combler la profonde vallée de Mello ou jeter un pont sur cet abîme. Salomon n'hésita point à prendre ce dernier parti : deux arches monumentales, qui lui coûtèrent des sommes énormes, unirent les deux montagnes. Et comme les murailles de la cité se trouvaient trop étroites pour renfermer ses palais, ses jardins, et de nouveaux quartiers qu'il fit bâtir, il éleva un nouveau mur d'enceinte qu'il fortifia par des tours et des bastions formidables.

Outre ses palais de Jérusalem, le roi possédait, non loin de Bethléem, une magnifique résidence d'été. Au milieu de montagnes arides se trouve une oasis, véritable paradis terrestre, qui produit toutes sortes d'arbres et de fruits, orangers, citronniers, figuiers, amandiers, ainsi que les fleurs les plus variées. Salomon en fit son jardin de plaisance qu'il appela le *Jardin fermé*, à cause des collines qui l'entourent comme d'une ceinture. Près de là se trouve la *Fontaine scellée* qui alimente trois immenses réservoirs ou vasques creusés par ordre du roi, dont les eaux, au moyen de canaux et d'aqueducs, après avoir fécondé le nouvel Éden, approvisionnaient la ville et le temple.

A toute cette magnificence extérieure répondaient la multitude et l'apparat des officiers de la cour, la somptuo-

sité des festins, la majesté des cérémonies. Salomon s'était adjoint en qualité de ministres et de principaux administrateurs, Azarias, fils du grand prêtre Sadoc, Elioseph et Ahia, secrétaires, Josaphat, préposé aux archives, Banaïas, général de ses armées, Sadoc, le grand prêtre. Azarias, fils de Nathan, capitaine de ses gardes, Zabud, son frère, conseiller intime, Achisar, grand-maître du palais, et Adoniram, surintendant des impôts. Douze préfets ou gouverneurs des douze tribus le représentaient au milieu des populations et pourvoyaient chaque mois à l'approvisionnement de vivres, car pour alimenter la table du roi et de ses officiers il fallait tous les jours quatre-vingt-dix mesures de farine, trente bœufs, cent moutons, sans compter les cerfs, les buffles, les oiseaux privés ou sauvages. Les coupes, la vaisselle, tout le mobilier dont on se servait au palais des Cèdres était en or massif.

Dans ses écuries vraiment royales, à Jérusalem et dans plusieurs villes fortifiées, Salomon entretenait quarante mille chevaux, achetés à grand prix en Égypte et en Syrie. En cas de guerre, il avait à sa disposition quatorze cents chars et une nombreuse cavalerie. Il fallait le voir, au milieu des cavaliers de sa garde, quand il traversait les rues de la ville ou se rendait, à l'aube naissante, à son palais d'été. Alors résonnaient sur son passage les cris d'admiration : « Voici la litière de Salomon; soixante braves, les vaillants d'Israël, l'escortent; tous portent le glaive, tous sont habiles à l'art des combats. La litière du roi Salomon est faite de bois de cèdre du Liban, des colonnes d'argent la soutiennent; les coussins de pourpre qui en forment le siège, reposent sur un trône d'or. Filles de Sion, sortez de vos demeures, et voyez le roi Salomon portant sur sa tête le diadème dont sa mère l'a revêtu [1]. »

Du reste, pour suffire à ces colossales dépenses, les ressources abondaient. Outre les impôts prélevés sur ses

1. Cant., III, 6.

sujets et les tributs considérables que lui payaient les peuples voisins, Dieu lui avait ouvert, selon sa promesse, une vraie mine d'or. Depuis longtemps les Phéniciens, experts dans l'art de la navigation, s'enrichissaient par le commerce et les objets précieux qu'ils rapportaient de leurs lointains voyages. A leur exemple, Salomon fit construire une flotte à Asiongaber, sur le littoral de la mer Rouge, en Idumée; son ami, le roi Hiram, fournit des navigateurs et des marins exercés qui formèrent, avec les hommes d'Israël, l'équipage de ses vaisseaux. Dès leur premier voyage, ils abordèrent à Ophir [1], où ils recueillirent quatre cent vingt talents d'or, plus de trente millions de notre monnaie, des pierres précieuses, et des bois rares dont il fit des harpes et des lyres pour les musiciens du Temple. A partir de ce moment, l'or abonda en Palestine, car la flotte royale apportait tous les trois ans de Tharsis et d'Ophir des richesses fabuleuses, ce qui explique comment tous les vases du palais des Cèdres pouvaient être en or massif.

La renommée du sage et magnifique roi d'Israël, alors à son apogée, excitait tellement l'admiration que de tous côtés les savants, les princes eux-mêmes venaient à Jérusalem pour converser avec lui et déposer à ses pieds des offrandes d'or et d'argent, des étoffes précieuses, des armures de guerre, des parfums, des chevaux ou des mules de grand prix. Un jour la reine de Saba, en Éthiopie, ravie des choses merveilleuses qu'on racontait au sujet du roi d'Israël, voulut voir par elle-même si l'imagination ne jouait pas un grand rôle dans ces récits. Elle se dirigea donc vers la cité Sainte avec une caravane nombreuse. Ses dromadaires pliaient sous le poids des lingots d'or, des pierres précieuses, des aromates qu'elle destinait au grand roi.

Salomon la reçut dans tout l'éclat de sa majesté. Or la

1. Probablement dans l'océan Indien.

princesse voulait surtout éprouver sa sagesse, cette sagesse dont on parlait en tout lieu, en lui proposant des énigmes ou paraboles en apparence inexplicables. A sa grande stupéfaction, le roi résolut tous ses problèmes aussitôt qu'elle les eut énoncés, sans même se donner la peine de réfléchir un instant. Mais sa surprise devint de l'admiration quand elle parcourut le palais des Cèdres, les appartements de Salomon, de ses officiers et de ses serviteurs, et surtout quand elle put contempler l'ordre qui régnait dans les différents services, la somptuosité des tables, et le luxe éblouissant des parures. Au temple de Jéhovah, après l'immolation de victimes innombrables, elle ne put cacher son ravissement : « C'était donc vrai! s'écria-t-elle : quand on me parlait dans mon royaume de votre magnificence et de votre sagesse, j'avais peine à dissimuler mon incrédulité, mais maintenant que j'ai vu de mes yeux, je n'hésite pas à dire que la renommée ne m'avait pas fait connaître la moitié des merveilles que je viens d'admirer. Heureux mille fois vos sujets et vos serviteurs, qui entendent de votre bouche les oracles de la sagesse! Béni soit le Dieu d'Israël à qui vous avez su plaire! Il vous a fait régner sur son peuple de prédilection, afin de faire régner avec vous la justice et l'équité. »

Elle offrit alors au roi Salomon cent vingt talents d'or, des pierres précieuses, et des parfums en telle quantité que jamais on n'en vit autant à Jérusalem. Salomon lui fit aussi de splendides présents, et donna l'ordre à ses officiers de lui offrir tout ce qu'elle paraîtrait désirer, de sorte que la reine de Saba retourna dans ses États, emportant plus de richesses qu'elle n'en avait apporté. Partout elle publia le récit de ce qu'elle avait vu et entendu et comment Salomon l'emportait en sagesse et en magnificence sur tous les potentats de la terre.

V

DÉGRADATION. — VANITÉ DES VANITÉS

A. M. 3023 — A. C. 978.

Salomon avait à peine cinquante ans d'âge et trente ans de règne quand, arrivé au faite de la puissance et de la gloire, ses yeux se troublèrent subitement, et la tête lui tourna. Au lieu de fixer son regard sur Dieu qui lui avait tout donné, comme Lucifer il ne sut pas se tenir dans la vérité, mais il se contempla lui-même, et le grand roi se crut un Dieu, ne relevant que de sa volonté souveraine. « L'orgueil, dit-il lui-même dans ses Proverbes, précède la ruine de l'âme; l'impie s'élève avant la chute. »

La chute fut profonde, comme il arrive toujours à ceux qui tombent de haut : le plus sage des hommes devint littéralement le plus avili et le plus dégradé des insensés. Vers la fin de son règne, alors qu'il atteignait l'âge de soixante ans, sans crainte de déshonorer ses cheveux blancs, il devint l'esclave des passions les plus ignominieuses, de cette infâme volupté dont il s'efforçait autrefois de détourner le cœur des jeunes gens. Non content de s'entourer d'une multitude de femmes, il rechercha spécialement, malgré les défenses expresses de la loi, des filles idolâtres de Moab et d'Ammon, d'Edom et de Sidon, et même des Chananéennes. « Nulle relation entre vous et ces étrangères, avait dit Moïse aux enfants d'Israël; car une fois sous leur joug, elles vous entraîneraient au

culte de leurs dieux. » Emporté par ses convoitises, Salomon viola audacieusement ces lois toujours respectées, au mépris de Jéhovah, son Dieu, et au grand scandale de tout son peuple. Or, ce que Moïse avait prédit, arriva. Il ne sut rien refuser à des femmes qui avaient gagné son cœur. Éloignées de leurs idoles, elle lui demandèrent de leur bâtir des temples; et ce fils des patriarches, sur cette terre sainte où les Israélites n'avaient mis pied qu'à la condition de renverser les autels des faux dieux, se mit à écraser son peuple d'impôts pour élever des temples et des autels au Chamos des Moabites, au Moloch des Ammonites, à l'impure Astarté, la déesse des Sidoniens. Enfin, reculant pour ainsi dire les limites du déshonneur, on le vit, lui le fils de David, le sage par excellence, le bien-aimé de Jéhovah, devenu maintenant le jouet d'indignes créatures, se prosterner avec elles devant Astarté, devant Chamos, devant Moloch, et leur offrir de l'encens et des sacrifices!

Irrité d'une conduite aussi criminelle, le Seigneur lui apparut, non plus comme à Gabaon pour le combler de ses grâces, ou comme au temple pour le féliciter de sa piété, mais pour l'accabler du poids de sa colère. « Parce que, lui dit-il, tu as outrageusement violé le pacte de mon alliance et foulé aux pieds tous mes préceptes, je déchirerai ton royaume pour le donner à l'un de tes serviteurs. Cependant j'attendrai ta mort pour exécuter ma sentence, non par pitié pour toi, mais en souvenir de David, ton père. Alors j'enlèverai les tribus aux mains de ton fils, à l'exception de deux que je lui laisserai, en considération de David et de Jérusalem, ma cité sainte. »

Cette sinistre prédiction n'arracha point un cri de repentir au roi tombé. Le Seigneur avait promis de l'épargner jusqu'à la fin de ses jours : qu'importe au dissolu la perte d'un royaume, la ruine de ses fils, les fureurs des révolutions, et même les eaux d'un déluge, pourvu qu'il vive en paix, jusqu'à la fin de ses jours, dans les bras de la volupté!

Mais Dieu ne le laissa pas même jouir de cette paix honteuse : il tenait en réserve des ennemis qui troublèrent le repos de ses dernières années.

Après la conquête de l'Idumée, le roi David avait commandé à Joab d'exterminer tous les jeunes gens du pays, mais Adad, le fils du roi, un enfant à cette époque, parvint à s'échapper et s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs fidèles. Le Pharaon le reçut avec bonté, le logea dans un palais et pourvut à toutes ses nécessités. Plus tard, il lui donna en mariage sa fille Taphné, dont Adad eut un fils qui fut élevé dans le palais de Memphis avec les princes royaux. A la mort de David, suivie bientôt de celle de Joab, Adad crut le moment favorable pour reconquérir son royaume les armes à la main :

« Permettez-moi, dit-il au Pharaon, de retourner au pays de mes pères.

— Que te manque-t-il ici? demanda le roi d'Égypte.

— La patrie! répondit Adad, et c'est pourquoi je vous demande congé. »

Le roi ne tenait pas à se brouiller avec Salomon, à qui bientôt il donna sa fille. Les projets d'Adad furent donc ajournés jusqu'au jour où Salomon provoqua les vengeances divines. L'édomite alors quitta l'Égypte, s'allia bientôt avec Razon, ancien serviteur du roi de Soba vaincu par David, et tous deux, à la tête d'une bande d'aventuriers, s'emparèrent de Damas et du désert de Syrie. Après Razon, Adad fut proclamé roi de ce nouvel état syrien, que Salomon eut à combattre jusqu'à la fin de sa vie.

En même temps un des plus célèbres officiers, Jéroboam, fils de Nabath, levait contre lui l'étendard de la révolte. Il en voulait au roi parce que, dans les travaux exécutés au gouffre de Mello, Salomon avait disposé d'un domaine appartenant à sa mère. Profitant du mécontentement qui existait dans tout le pays, Jéroboam fomentait une guerre civile pour usurper la couronne, quand un jour, en sortant de Jérusalem, il rencontra par hasard le prophète Ahias.

Ils cheminaient tous deux dans la campagne, lorsque tout à coup le prophète prit en main le manteau dont il était enveloppé, et le déchira en douze morceaux :

— « Prends ces dix morceaux, lui dit Ahias, car voici ce que dit le Seigneur : J'arracherai le royaume des mains de Salomon; des douze tribus, dix seront données à Jéroboam. et deux resteront au fils de Salomon, en souvenir de David et de Jérusalem, la cité que j'ai choisie. Ainsi je me vengerai de l'ingrat qui m'abandonne pour se prosterner aux pieds d'Astarté, de Chamos et de Moloch. Cependant en considération de David, mon fidèle serviteur, j'épargnerai le roi Salomon, mais j'enlèverai le sceptre à son fils, et tu régneras sur Israël, à l'exception de deux tribus. Tes désirs seront ainsi comblés; de plus, si tu marches fidèlement dans la voie de mes préceptes, tes fils régneront après toi sur Israël, non pas toujours, mais aussi longtemps que ma main châtiera la race de David. »

Instruit des succès de Jéroboam, Salomon le fit poursuivre pour le mettre à mort, mais celui-ci s'enfuit en Égypte près de Sésac, qui consentit à lui donner asile. Quant à Salomon, il mourut (972 av. J.-C.) quelque temps après, et fut enseveli dans la cité de David, sur le mont Sion. Des soixante années qu'il vécut sur la terre, il en avait passé quarante sur le trône.

Assis sur la pierre de ce tombeau qui renferme les restes du grand roi, les sages de la terre, comme autrefois la reine de Saba, s'adressent à Salomon pour lui demander l'explication d'une grande énigme, l'énigme de la vie. Le monarque d'Israël ne leur apparaît point sous son manteau de pourpre, environné de courtisans, assis sur le trône d'or du palais des Cèdres, mais au fond d'un sépulcre, sous la forme de quelques grains de poussière. Aucune voix ne sort de ce tombeau, mais du ciel Dieu leur présente un livre, le livre de Salomon, dans lequel ce roi s'appelle l'*Ecclésiaste,* pour marquer qu'il enseigne la sagesse à la grande assemblée des humains. « Lisez, leur dit

le Seigneur, et vous comprendrez l'énigme de la vie. »

A la première page, leurs yeux étonnés s'arrêtent sur cette étrange déclaration :

« Paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem.

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!

« Moi, l'Ecclésiaste, j'ai régné sur Israël dans la grande cité de Jérusalem. Je me suis proposé de pénétrer par mes savantes investigations la nature de tous les êtres qui sont sous le soleil, travail ingrat que Dieu donne comme occupation aux enfants des hommes. Et j'ai dit : Me voilà plus sage et plus érudit que tous les mortels qui m'entourent, mon esprit plane dans les contemplations de la science, mon âme comprend les secrets de la sagesse et de la folie. Et pour augmenter ma science, j'ai multiplié mes labeurs, mais j'ai vu que tout cela n'était que vanité et illusion d'esprit.

« Alors j'ai dit à mon âme : Essayons maintenant de la joie et jouissons des biens de la vie. Cherchant donc tout ce qui plaît à l'homme ici-bas, j'ai fait des œuvres magnifiques, bâti des palais, planté des vignes, des jardins délicieux, des parcs remplis d'arbres rares. J'ai creusé des réservoirs pour entretenir la fraîcheur de mes bosquets; j'ai accumulé des monceaux d'or et d'argent; à mes festins somptueux, chanteurs et chanteuses unissaient leurs voix pour réjouir mes oreilles; j'ai goûté toutes les délices dont s'enivrent les enfants des hommes; je n'ai refusé à mes désirs aucune satisfaction, à mon cœur aucun plaisir, afin de jouir du fruit de mes labeurs, et j'ai vu que tout cela encore n'était que vanité, car rien n'est stable sous le soleil. Voici que la mort frappe le sage comme l'insensé, et que reste-t-il à l'homme de ces travaux qui lui ont coûté tant de peines? Sorti nu du sein de ma mère, je rentre nu au sein de la terre, et je n'emporte point dans la tombe les œuvres de mes mains.

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité! »

Après avoir lu cette première page de l'Ecclésiaste, les

sages concluent que la vie ne consiste pas pour l'homme à jouir des biens créés; mais comment se fait-il que presque tous s'y attachent follement, et que Salomon lui-même soit tombé, par amour du plaisir, dans l'abjection des vices les plus grossiers? — Lisez, dit le Seigneur, la seconde page du livre mystérieux :

« Un jour je me mis à considérer, à étudier, à scruter profondément le mystère de la sagesse et de la folie, de la raison et de la démence. Et j'ai trouvé plus amère que la mort la femme qui nous invite au plaisir, comme le chasseur tend ses filets : ses paroles sont des piéges; ses bras, des chaînes qui vous tiennent captif. L'homme qui s'attache à Dieu lui échappera, mais le pécheur deviendra sa proie. »

Et le sage, au spectacle des dégradations humaines, en présence de Salomon roulant au fond des abîmes, comprend que le vrai mystère de la vie consiste surtout à fuir la volupté. Pour Salomon comme pour beaucoup d'autres, « la femme fut mille fois plus amère que la mort ». Mais alors quel est donc le mot de l'énigme, et en quoi consiste la vraie vie? — Lisez, dit le Seigneur, la troisième page du livre sacré.

« Jeune homme, tu veux jouir de ton adolescence; ton cœur cherche le plaisir; tes yeux, les vanités de ce monde; mais sache bien que de toutes tes œuvres tu rendras compte à Dieu au jour du jugement. Souviens-toi donc de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant qu'arrivent les jours de désillusion; avant que le soleil s'obscurcisse pour toi, que tes yeux s'éteignent, que ta voix cesse de réveiller l'écho sonore, que ton pied tremblant heurte à chaque pierre; avant que la poussière retourne à la terre d'où elle a été tirée, et l'esprit au Dieu qui l'a créé.

« Jeune homme, veux-tu mon dernier mot? le voici, dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, et tout n'est que vanité. Crains Dieu et observe ses commandements : c'est là tout l'homme, car toutes tes œuvres, bonnes ou mauvaises, arriveront au jugement de Dieu. »

L'énigme de la vie est expliquée; mais avant de quitter ce tombeau si plein d'enseignements, les sages posent au Seigneur une question que lui seul peut résoudre : « Le fils de David, le grand roi Salomon, l'Ecclésiaste interprète de vos divines paroles, a paru lui-même à votre tribunal avec ses œuvres bonnes et mauvaises : a-t-il trouvé grâce à vos yeux? David a péché, mais il a fait pénitence, et vous lui avez pardonné. Samson a péché, mais il a tourné la meule avec résignation pour expier ses fautes : le livre de l'Ecclésiaste doit-il s'appeler le livre des désillusions ou le chant du repentir? »

Depuis trois mille ans la question, toujours posée, reste sans réponse. Un jour, Jésus, fils de Sirach, inspiré de Dieu, parla de Salomon dans le Livre sacré : « Dieu purifia David de ses fautes, dit-il, puis il lui donna un fils qui devait bâtir le temple du Seigneur. O grand roi, dans tes jeunes années la sagesse débordait de ton cœur comme un fleuve qui répand ses eaux par toute la terre. Ton nom pénétra jusqu'aux îles lointaines; tes énigmes, tes paraboles, tes proverbes, tes cantiques, faisaient l'admiration du monde et propageaient en tous lieux la gloire de Jéhovah. Et puis, tu t'es roulé dans la fange des plus honteuses voluptés, tu as déshonoré ton nom, souillé la race de David, amassé sur ta postérité des trésors de colère, et préparé par tes criminelles folies la division de ton royaume et le dur empire des fils d'Ephraïm ! »

Après avoir ainsi rappelé les crimes de Salomon mais non son repentir, le fils de Sirach termine en disant qu'il s'endormit avec ses pères. S'endormit-il en paix comme ses pères pour se réveiller avec eux dans la Jérusalem nouvelle? C'est le secret de Dieu.

LIVRE ONZIÈME

LE SCHISME D'ISRAEL

ÉLIE ET ÉLISÉE

I

LES TRIBUS IDOLATRES

A. M. 3029 — A. C. 972.

La prophétie d'Ahias sur la division du royaume ne tarda pas à s'accomplir. Aussitôt après la mort de Salomon, le vieil antagonisme des tribus septentrionales contre la tribu de Juda se réveilla dans toute sa force, grâce aux excitations de Jéroboam qui s'empressa de revenir d'Égypte pour souffler le feu de la discorde. Du reste, les sujets de mécontentement et d'agitation ne manquaient pas en Israël. Les vrais enfants de Jéhovah se demandaient si le successeur du malheureux roi si tristement déchu de son ancienne splendeur, continuerait à scandaliser les tribus; d'autres, plus sensibles aux intérêts matériels, réclamaient contre l'exagération des charges dont on accablait les familles. Aussi quand le fils de Salomon, Roboam, se présenta devant l'assemblée du peuple réuni à Sichem, avant de procéder à l'installation du monarque et de faire acte d'obédience, les chefs de tribus, Jéroboam à leur tête, prétendirent lui dicter des conditions :

— « Votre père, lui dirent-ils, nous a chargés d'impôts exorbitants : allégez un peu le lourd fardeau qui pèse sur nous, et nous vous servirons comme de fidèles sujets.

— Revenez dans trois jours, répondit Roboam, et je vous rendrai réponse. »

Il profita de ce délai pour prendre conseil des anciens qui avaient assisté son père dans l'administration du royaume :

« Vous connaissez les exigences des tribus, leur dit-il : que dois-je leur répondre?

— Tenez compte de leurs doléances, répondirent ces sages vieillards, parlez-leur avec une grande bonté, et les cœurs s'attacheront à vous pour toujours. »

Mais ces conseils ne plurent point à l'impérieux Roboam. Afin d'en trouver d'autres plus conformes à son caractère. il rassembla autour de lui les jeunes officiers du palais, au milieu desquels il avait été élevé, et demanda leur avis sur la réponse qu'il devait faire au peuple.

— « Avec des mécontents assez hardis pour réclamer contre l'impôt, lui dirent-ils, montrez-vous impitoyable. Dites-leur : Mon petit doigt pèsera sur vous plus que le corps entier de mon père. Son joug, que vous trouvez trop lourd, je le rendrai plus lourd encore; la verge, dont il vous flagellait, je la garnirai de pointes de fer. »

Le troisième jour arrivé, Jéroboam, suivi de tout le peuple, vint chercher la réponse du roi. Sans tenir aucun compte du prudent conseil des anciens, et comme si Dieu le frappait de vertige, Roboam répéta stupidement les cyniques propos des jeunes gens : « J'aggraverai le joug que mon père a fait peser sur vous; la verge, dont il vous flagellait, je l'armerai de pointes de fer. » A cette provocation insensée, des vociférations, des cris de révolte éclatèrent de toutes parts : « Quel besoin avons-nous de la maison de David, et qu'y a-t-il de commun entre nous et le fils d'Isaï? Enfants d'Israël, retournons dans nos demeures, et que les fils de David s'arrangent entre eux. »

Roboam essaya de conjurer la révolution en envoyant Aduram, le surintendant des finances, parlementer avec les rebelles, mais il était trop tard : les émeutiers le massacrèrent à coups de pierres. Pour sauver sa vie, Roboam lui-même n'eut que le temps de s'élancer sur son char et de s'enfuir à Jérusalem.

Le schisme était consommé. Les dix tribus proclamèrent Jéroboam roi d'Israël, pendant que les deux tribus de Juda et de Benjamin, groupées autour de la cité sainte, s'attachaient au fils de Salomon. Dans le premier moment de fureur, Roboam rassembla une armée de cent quatre-vingt mille hommes pour ressaisir par la force les dix fleurons enlevés à sa couronne, mais Dieu l'arrêta court. « Va trouver Roboam, dit-il au prophète Séméias, et donne-lui de ma part, ainsi qu'aux guerriers de Juda et de Benjamin, l'ordre formel de ne point lever le glaive contre leurs frères d'Israël. La séparation qui vient de s'opérer, c'est moi qui l'ai voulue ; que chacun de vous retourne dans sa maison. » Sûr d'être défait s'il luttait contre Dieu, Roboam licencia son armée.

Ainsi s'exécuta le décret signifié par Dieu à Salomon lui-même : « En punition de tes crimes, ton royaume sera scindé. » Comme les lambeaux du manteau d'Ahias, les tribus resteront séparées jusqu'au jour où des hordes d'étrangers les arracheront aux rives du Jourdain pour les transporter sur la terre d'exil. Il a suffi de l'infidélité d'un roi pour jeter tout un peuple dans le désordre, et par le désordre dans un abîme de maux, dont Israël ne sera délivré qu'après de longs siècles de gémissements et de larmes.

La scission opérée, les deux souverains d'Israël et de Juda, en dépit de la volonté de Dieu, se considérèrent comme deux ennemis et prirent leurs précautions l'un contre l'autre. Pendant que Roboam entourait ses états d'une ceinture de forteresses, Jéroboam s'établit à Sichem sur la montagne d'Ephraïm. De cette position centrale, la clef de communi-

cation entre le nord et le midi de la Palestine, il semblait défier Jérusalem.

Toutefois il ne se dissimulait pas que ces barrières matérielles n'empêcheraient en rien ses sujets de se remettre sous l'autorité des descendants de David, si les tribus se rendaient au temple pour y offrir des sacrifices. Évidemment, se disait-il, sous l'impression des solennités saintes, les enfants d'Israël regretteront leur roi légitime, ils me regarderont comme un usurpateur et me tueront pour redevenir les sujets du fils de Salomon. Cette crainte aveugla tellement son esprit que, pour couper toute relation avec Jérusalem, il jeta son peuple dans l'idolâtrie. Apostat sacrilège, il fit sculpter deux veaux d'or qu'il plaça sur des autels, l'un à Béthel, l'autre à Dan, c'est-à-dire aux deux extrémités de son royaume; et, les montrant aux Israélites, il s'écria : « Désormais vous n'irez plus au temple de Jérusalem. Israël! voilà tes dieux, les dieux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Hélas! le culte idolâtrique exerçait sur les fils de Jacob une attraction si puissante, et l'exemple de Salomon avait produit sur leurs âmes un effet si désastreux, qu'ils coururent adorer les deux simulacres. Pour qu'ils n'eussent point à regretter les pompeuses cérémonies des solennité saintes, Jéroboam fit construire un temple sur les hauteurs de Béthel, et remplaça les enfants de Lévi, dont aucun ne voulut y remplir le ministère sacerdotal, par des prêtres de sa création qu'il choisit dans les derniers rangs du peuple. En outre, il décréta que, le quinzième jour du huitième mois, les tribus se rassembleraient au nouveau temple pour y célébrer l'inauguration du nouveau culte.

Au jour fixé, en présence d'une immense multitude, Jéroboam montait les degrés de l'autel pour offrir l'encens au veau d'or, quand un homme de Dieu, de la tribu de Juda, d'une voix qui retentit à travers la foule comme un coup de tonnerre, prononça cette lugubre prophétie : « Autel! Autel! écoute le décret de Jéhovah : un fils de David, nommé Josias, égorgera sur cette pierre les prêtres sa-

crilèges qui font aujourd'hui fumer l'encens, et ton foyer consumera leurs ossements. C'est Dieu qui vous l'affirme, et pour vous en donner la preuve, cet autel va se briser, et la cendre du foyer se répandra sur le sol. »

Jéroboam tremblait de colère : « Arrêtez-le dônc! » criait-il de toutes ses forces en étendant le bras vers l'inconnu. Mais son bras, subitement paralysé, resta étendu; en même temps l'autel se fendit, et le centre du foyer roula par terre. « Homme de Dieu, s'écria Jéroboam d'un ton suppliant, priez le Seigneur, je vous en conjure, de me rendre l'usage de mon bras. » A la prière du prophète, Dieu fit ce nouveau miracle.

— « Venez dans mon palais, dit alors Jéroboam, venez vous asseoir à ma table, et je vous comblerai de présents.

— Jamais! répondit l'homme de Dieu; vous me donneriez la moitié de votre palais que je ne consentirais point à y manger une bouchée de pain ni à y boire une goutte d'eau : Dieu me l'a formellement défendu. »

Et l'inconnu s'éloigna, laissant tous les témoins de cette scène dans la stupéfaction, sans cependant les convertir. Excepté les prêtres, les lévites, et un certain nombre d'Israélites fidèles qui s'expatrièrent pour aller prier aux autels du vrai Dieu, la masse du peuple resta plongée dans l'idolâtrie. Aussi Dieu ne tarda-t-il pas à châtier le tyran, cause d'un si grand crime.

Un jour Jéroboam se trouvait avec son épouse près du lit de son fils malade. L'enfant dépérissait chaque jour, ce qui mettait le père dans une anxiété qu'il ne pouvait plus cacher. « Laissez vos vêtements de reine, dit-il à son épouse, et rendez-vous secrètement à Silo où vous trouverez le prophète Ahias, celui-là même qui me prédit autrefois mes futures destinées. Sans vous faire connaître, vous lui offrirez dix pains cuits sous la cendre et un vase de miel, et il vous révélera ce qui doit advenir de l'enfant. »

La reine se rendit en effet à Silo; mais à peine avait-elle pénétré dans l'appartement du prophète, que le saint

vieillard, bien qu'aveugle, s'écria d'une voix forte : « Entrez, femme de Jéroboam : je sais qui vous êtes, et j'ai à vous annoncer de sinistres événements. Allez, et rapportez à Jéroboam ces paroles de Jéhovah : Je t'ai tiré du milieu du peuple pour te faire roi d'Israël. J'ai déchiré le royaume de David pour t'en donner une partie; mais, au lieu d'imiter l'obéissance et la fidélité de David, plus audacieux dans le crime que tes prédécesseurs, tu n'as pas craint de me repousser comme un objet de dégoût et de courber mon peuple aux pieds des idoles. Jéroboam, tes enfants périront jusqu'au dernier; je balaierai tes restes, comme on jette hors de l'étable l'ordure et le fumier. Ceux de tes fils qui mourront dans la cité seront dévorés par les chiens; ceux qui tomberont dans les campagnes deviendront la proie des vautours. Retourne dans ton palais, femme de Jéroboam; quand tu en franchiras le seuil, ton fils rendra le dernier soupir. »

Dévoilant alors les secrets de l'avenir, l'homme de Dieu ajouta : « Israël pleurera cet enfant au jour de ses funérailles, mais seul il reposera dans un sépulcre. Déjà le Seigneur a désigné le chef qui exterminera la maison de Jéroboam; déjà je vois les armées qui secoueront Israël comme on secoue un roseau, et transporteront les tribus sur les rives d'un fleuve lointain. Israël, tu seras dévasté pour avoir suivi l'impie Jéroboam, qui non content d'apostasier, t'a fait apostasier avec lui. »

Éperdue, hors d'elle-même, la reine reprit la route de Thersa, nouvelle résidence du roi; mais, à la porte du palais, elle apprit que son fils venait d'expirer.

Un autre événement, plus grave, fit au cœur de Jéroboam une blessure mortelle. Les guerriers de Juda n'attendaient qu'une occasion pour se venger de l'idolâtre usurpateur. Roboam n'avait pu les guider au combat, car, en punition des hommages qu'il rendait lui-même aux impures idoles des Sidoniens, il s'était vu envahir par le roi d'Égypte Sésac, qui pilla le temple, emporta les boucliers

d'or de Salomon, et imposa au royaume un lourd tribut. Mais Roboam se repentit, et son fils Abias, aimé de Dieu et du peuple, profita de son avènement au trône pour déclarer la guerre à Jéroboam. Après des préparatifs formidables, Abias, suivi de quatre cent mille hommes, vint présenter la bataille au roi d'Israël, qui l'attendait de pied ferme avec huit cent mille. Avant d'engager la lutte, le roi de Juda, du haut de la colline de Sémeron. adressa aux bataillons ennemis cette émouvante proclamation :

« Enfants d'Israël, vous n'ignorez pas que Jéhovah a mis le sceptre royal dans la main de David et de ses enfants jusqu'à la fin des siècles. Un infâme usurpateur, Jéroboam, fils de Nabath, entouré de fils de Bélial, a profité de l'inexpérience de mon père Roboam pour s'emparer du pouvoir. Mais vous croyez-vous assez forts avec vos armées et vos veaux d'or, vos faux prêtres et vos faux dieux, pour lutter contre le royaume de Jéhovah, notre maître et le seul vrai Dieu? Nous, fils de David, nous ne l'avons point abandonné comme vous; nos prêtres et nos lévites président aux cérémonies saintes; ils offrent l'holocauste du matin et du soir, brûlent des parfums à l'autel, et déposent sur la table sacrée les pains de proposition. Les sept lampes du chandelier d'or répandent leur lumière devant l'Éternel; aucun des préceptes, que vous avez violés, n'est enfreint par nous. C'est donc Jéhovah, sachez-le bien, qui commande notre armée; ce sont ses prêtres qui vont sonner de la trompette pour donner le signal du combat : enfants d'Israël, ne commettez pas le crime de lever le glaive contre le Dieu de vos pères! »

Pendant qu'Abias parlait ainsi à l'avant-garde d'Israël, Jéroboam, resté en arrière de l'armée, exécutait un mouvement de troupes dont le but était de cerner les bataillons de Juda. A cette vue, les clairons retentissent, les soldats poussent d'effroyables clameurs, et se jettent sur les Israélites qui, frappés d'épouvante par Dieu lui-même, s'enfuient à la débandade sous les coups des vainqueurs.

Cinquante mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et plusieurs villes, entre autres Béthel, tombèrent au pouvoir de Juda.

Quatre ans après ce désastre, s'accomplit à la lettre la prédiction d'Ahias. Jéroboam mourut à Thersa dans la vingt-deuxième année de son règne. Deux ans plus tard, son fils Nadab, aussi impie que lui, tomba sous les coups d'un meurtrier qui, pour ceindre la couronne, extermina, sans en excepter un seul, tous les descendants de Jéroboam.

Cet assassin, nommé Baasa (av. J.-C. 950), n'imita que trop bien la tyrannie et l'impiété de ses deux prédécesseurs. Héritier de leur haine contre Juda, il voulut, après avoir pris douze ans pour consolider sa puissance, venger Israël de son dernier échec, et déclara la guerre au fils d'Abias, le pieux Asa.

L'heure était mal choisie, car Asa, plein de zèle pour la gloire du Seigneur, avait banni les prêtres des faux dieux et purgé son pays de tous les monuments idolâtriques, idoles, temples, autels, bois sacrés. Aussi, protégé par Jéhovah, venait-il de mettre en fuite toute une armée d'envahisseurs éthiopiens. N'ayant à leur opposer qu'une poignée de soldats rassemblés à la hâte, il s'écria au moment de livrer bataille : « Secourez-nous, ô Dieu de nos pères! Un homme l'emportera-t-il sur Jéhovah! » Pleins de confiance, ses guerriers fondirent sur les Éthiopiens avec une telle ardeur que ceux-ci s'enfuirent en désordre, laissant derrière eux un immense butin. En action de grâces de cette victoire, Asa renouvela solennellement l'alliance de son peuple avec Jéhovah. Une assemblée nationale, convoquée par lui, se réunit à Jérusalem, et l'on remarquait dans ses rangs un assez grand nombre d'Israélites des tribus voisines, particulièrement d'Ephraïm, de Siméon et de Manassé. Après un sacrifice dans lequel on immola sept cents bœufs et sept mille brebis, dépouilles des Éthiopiens vaincus, Asa prononça le pacte d'alliance qu'il termina par ces mots : « Mort à celui qui n'aime pas Jéhovah!

Enfant ou vieillard, qu'il meure! » Ce serment de fidélité fut répété par toute l'assemblée.

Cette démonstration, à laquelle bon nombre de ses sujets avaient pris part, irrita tellement Baasa, que fort de l'appui de Benadad, roi de Syrie, il fit irruption sur le territoire de Juda, et se rendit maître de Rama, citadelle qui lui parut propre à fermer entièrement l'accès de la ville sainte. Mais Asa sut gagner à prix d'argent le roi de Syrie, qui envahit aussitôt les tribus septentrionales d'Israël. Cette puissante diversion contraignit Baasa, en dépit de sa fureur, à quitter la forteresse de Rama, laquelle retomba sans coup férir au pouvoir de ses anciens maîtres.

Après vingt-trois ans de règne, Baasa finit comme Jéroboam. Un jour, le prophète Jéhu, fils d'Hanani, lui porta ce message : « Dieu t'a tiré de la poussière pour te donner le sceptre d'Israël. Comme Jéroboam, abusant de ton pouvoir, tu as précipité mon peuple dans tous les crimes; tu seras traité comme il a été traité : tes enfants seront dévorés ou mis en pièces par les vautours. » Dans sa colère, le roi fit étrangler le prophète, ce qui n'empêcha pas la prédiction de se vérifier. Baasa mourut peu de temps après. Au bout d'un an de règne, son fils Ela fut assassiné au milieu d'une orgie par un officier de son palais, nommé Zambri. Celui-ci, qui aspirait au trône, s'empressa d'égorger tous les descendants de Baasa ; puis, assiégé lui-même par un compétiteur dans le palais de Thersa, il y mit le feu et périt dans l'incendie.

Ainsi disparurent, sous les coups de Jéhovah, les deux premières dynasties idolâtres d'Israël. La troisième eut pour chef Amri (av. J.-C. 927), le général d'armée qui venait de forcer à se suicider l'assassin des fils de Baasa. Sa gloire, pendant ses douze ans de règne, fut de bâtir Samarie, la vraie capitale du royaume d'Israël ; et sa honte, d'avoir formé par ses détestables exemples l'impie Achab, le tyran dont les forfaits amenèrent l'intervention du grand prophète Élie.

II

JÉHOVAH ET BAAL

A. M. 3096 — A. C. 905.

Un demi-siècle s'était écoulé depuis le schisme des dix tribus quand Achab monta sur le trône, et déjà le royaume d'Israël, fondé dans le sang et dans la boue, s'élevait au milieu des états voisins comme le porte-étendard des faux dieux contre Jéhovah, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Plus méchant que Jéroboam et que Baasa, le fils d'Amri, Achab, prit à tâche de détruire les restes de l'antique religion. De sa nouvelle capitale, Samarie, bâtie comme un nid d'aigle sur le sommet d'une colline d'où l'on découvrait tout le pays, il fit une citadelle d'impiété d'où il crut pouvoir défier le Dieu de Jérusalem.

Pour affermir sa puissance, il commença par négocier des alliances avec ses puissants voisins. Le tyrien Ethbaal occupait alors le trône de Phénicie : il lui demanda en mariage sa fille Jézabel, une des femmes les plus criminelles qui aient jamais existé. Sous l'impulsion de cette princesse. Achab fit un pas de plus dans l'idolâtrie. Non content du veau d'or qui personnifiait dans la pensée de ses sujets la puissance divine, il éleva dans sa capitale un temple à Baal, le dieu-soleil adoré par les Tyriens et les Sidoniens. Et comme Baal n'allait jamais sans Astarté, l'impie déesse de la nuit, il entoura le temple de Baal d'un bois sacré où l'on

inaugura les abominables mystères dont les démons seuls ont pu faire des rites religieux.

Des prêtres, des prophètes, des initiateurs arrivèrent en grand nombre pour offrir des sacrifices au nouveau dieu et enseigner au peuple les pratiques infâmes du bois sacré. Les prophètes d'Israël que Dieu avait suscités dans toutes les tribus pour soutenir les vrais israélites, ne manquèrent pas de protester contre ces docteurs d'impiété et de corruption, ce qui amena une persécution sanglante. Dans sa fureur contre ces hommes de Dieu, la reine Jézabel les fit traquer dans toutes les cavernes des montagnes où ils parvenaient à se cacher, et tous ceux qui tombèrent dans les mains de ses émissaires, furent égorgés sans pitié.

Aussi rusé que méchant, Achab réussit malgré ses crimes à gagner les bonnes grâces du roi de Juda, le sage et pieux Josaphat. Comme son père Asa qu'il venait de remplacer sur le trône, Josaphat marcha toujours dans les voies du Seigneur, mais comme il possédait un million de guerriers, de vaillants généraux, des forteresses inexpugnables, le roi d'Israël crut prudent de s'allier avec ce puissant voisin du Sud, comme il l'avait fait avec les Phéniciens sur ses frontières septentrionales. Ainsi appuyé, il pourrait tourner toutes ses forces contre le roi de Syrie, dont il avait à craindre l'esprit envahisseur. A force d'adresse, le persécuteur Achab finit par marier sa fille Athalie au fils aîné du pieux Josaphat. Le roi de Juda espérait sans doute par cette alliance ramener son voisin à des idées plus saines, mais celui-ci comptait à plus juste titre sur la vipère qu'il introduisait en Juda pour y semer la désolation et la mort.

Achab et Jézabel n'avaient donc qu'à se féliciter de leur guerre contre Dieu, quand tout à coup leur ciel se troubla. Un jour Achab vit entrer dans son palais un vieillard vénérable dont l'aspect le saisit. Ses traits austères, sa barbe longue, son vêtement de peau, annonçaient un prophète. C'était en effet le prophète Élie, natif de Thesbé, qui jusqu'à ce jour n'avait habité que le pays de Galaad, au delà du

Jourdain, mais dont la renommée publiait dans toutes les tribus d'Israël la puissance et la sainteté. Dieu lui avait recommandé en ce jour de traverser le fleuve et de porter un message au roi Achab. Comptant pour rien le danger, Élie se présenta donc devant le roi et lui dit sans préambule : « Vive Jéhovah, le grand Dieu d'Israël! Aussi vrai que je me trouve maintenant en sa présence, je t'annonce, ô roi! que tu ne verras plus tomber ni pluie ni rosée sur la terre pendant les années qui vont suivre, jusqu'au jour où une parole sortie de ma bouche ouvrira les trésors du ciel. » Et sans ajouter un mot, le prophète s'éloigna.

Achab le prit sans doute pour un fou, car il dédaigna de le poursuivre. Jéhovah avait souvent menacé son peuple, s'il suivait des dieux étrangers, de fermer le ciel, de le rendre d'airain, d'envoyer au lieu de nuages de pluie des tourbillons de poussière, mais Jéhovah ne régnait plus en Israël. Baal, le dieu-soleil, et Astarté, l'astre des nuits, sauraient bien régler les mouvements des cieux de manière à féconder la terre.

Cependant la pluie cessa de tomber sur les champs arides; la rosée du matin ne vint plus rafraîchir les plantes étiolées et mourantes; les eaux des torrents commencèrent à baisser. Dieu s'occupa de pourvoir aux nécessités de son prophète. « Dirige-toi, lui dit-il, vers l'Orient, et tiens-toi caché près du Jourdain, sur les bords du Carith. Tu boiras de l'eau du torrent, et les corbeaux de la montagne t'apporteront chaque jour ta nourriture. » Obéissant à cet ordre du Seigneur, Élie vint s'asseoir sur les rives du Carith, torrent étroit, impétueux, qui roulait ses eaux avec fracas au milieu des hautes montagnes du désert. Matin et soir, les corbeaux messagers du Seigneur, lui apportaient des aliments, et l'eau qui coulait à ses pieds lui servait de boisson. Après six mois, quand le torrent fut desséché, Dieu envoya le prophète à Sarepta, entre Tyr et Sidon, l'assurant qu'une femme veuve de ce pays lui procurerait des vivres. Toujours docile, Élie traversa la Palestine et se

rendit à Sarepta, sur les bords de la mer. Aux portes de la cité, il aperçut une femme qui ramassait du bois.

— « Femme, lui dit-il en l'abordant, pourriez-vous me donner un peu d'eau! »

Et comme l'étrangère se dirigeait vers sa maison pour lui chercher ce qu'il demandait, il lui cria :

— « Apportez-moi aussi une bouchée de pain.

— Du pain, répondit-elle, votre Dieu m'est témoin que je n'en ai plus. Il me reste une poignée de farine et quelques gouttes d'huile, et je ramassais quelques morceaux de bois pour me préparer un dernier aliment, à moi et à mon fils; après cela, il ne nous restera plus qu'à mourir.

— Ne craignez pas, lui dit le prophète. De ce reste de farine et d'huile faites-moi un pain cuit sous la cendre, et apportez-le-moi. Vous en ferez d'autres ensuite pour vous et votre fils, car voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Ni la farine ni l'huile ne diminueront dans le vase qui les renferme jusqu'au jour où la pluie du ciel fertilisera la terre. »

La pauvre veuve crut à la parole du prophète. Elle lui donna du pain; elle en fit pour elle-même, pour son fils, pour toute sa maison, et depuis ce jour le vase de farine et la cruche d'huile fournirent sans s'épuiser, de quoi sustenter la famille. Mais, à cette bonne fortune succéda pour la charitable femme une épreuve bien dure : son fils tomba si gravement malade qu'après quelques jours il rendit le dernier soupir. Folle de désespoir, elle prit l'enfant dans ses bras et le présenta au prophète :

— « Homme de Dieu, lui dit-elle en sanglotant, que vous ai-je donc fait pour m'attirer un pareil malheur? N'êtes-vous entré chez moi que pour rappeler au Seigneur mes iniquités passées, et ainsi me faire perdre mon fils?

— Donnez-moi cet enfant, » répondit Élie.

Il le prit dans les bras, le porta dans sa chambre et le coucha sur son lit. « Seigneur, s'écria-t-il, est-il possible que vous arrachiez cet enfant à la pauvre veuve qui nourrit votre serviteur? » S'étendant alors par troi fois sur le

corps inanimé, il dit : « Que l'âme de cet enfant rentre dans ce cadavre! » A l'instant, l'âme reprit possession du corps, et le prophète, saisissant dans ses bras le petit ressuscité, descendit à l'étage inférieur où pleurait la mère inconsolable :

— « Voilà votre fils! lui dit-il, en lui remettant l'enfant dans les bras; vous voyez qu'il est plein de vie.

— Je vois aussi maintenant, répondit-elle, que vous êtes vraiment un homme de Dieu, que le Seigneur parle par votre bouche et ne trompe pas. »

Or il y avait trois années qu'Élie habitait chez la veuve de Sarepta. Le ciel restait fermé, le soleil brûlait les campagnes, les torrents se desséchaient, la famine exerçait partout de terribles ravages, quand un jour la voix du Seigneur se fit de nouveau entendre au prophète : « Va signifier mes ordres au roi Achab, lui dit Jéhovah, et bientôt je ferai tomber la pluie sur la terre. » Élie reprit immédiatement le chemin de Samarie.

En ce moment Achab quittait son palais par suite de la famine. Hommes et animaux périssaient faute de vivres. Accompagné d'Abdias, son intendant, il voulait explorer le pays, suivre les cours d'eau, parcourir les vallées, afin de découvrir un endroit quelconque où les chevaux, mulets, et autres bêtes de somme, pourraient trouver un reste de nourriture. Au sortir de la cité, ils se partagèrent le territoire : Achab s'éloigna d'un côté pendant qu'Abdias prenait une autre direction.

Ce dernier était resté fidèle à Jéhovah. Quand Jézabel persécutait les prophètes, il avait même réussi à en sauver un grand nombre en les cachant dans les souterrains ou les cavernes des montagnes. Il marchait donc préoccupé du triste état dans lequel il voyait son pays, quand tout à coup il se trouva en face d'Élie. Reconnaissant l'homme de Dieu, il se prosterna devant lui :

— « Est-ce bien vous, mon seigneur? s'écria-t-il en manifestant un profond étonnement.

— C'est bien moi, répondit le prophète. J'ai besoin de parler au roi Achab : va lui dire que je suis ici.

— Quel mal vous ai-je fait, reprit Abdias, pour que vous me chargiez d'une mission si périlleuse? Vous ne savez donc pas que, par ordre d'Achab, ses officiers ont fouillé toutes les peuplades, tous les pays du monde pour mettre la main sur vous. Et comme on ne vous trouvait nulle part, le roi conjura les princes, ses voisins, de redoubler d'efforts pour découvrir le lieu de votre retraite. Si donc, pour vous obéir, je vais lui annoncer votre présence en ce lieu, à peine vous aurai-je quitté, que l'Esprit de Dieu vous emportera dans je ne sais quel inaccessible refuge, et le roi, ne vous trouvant pas, se vengera sur moi. Souvenez-vous, seigneur, que j'ai servi Jéhovah depuis mon enfance, et qu'au jour des persécutions ordonnées par la reine Jézabel contre les prophètes, j'en ai sauvé plus de cent auxquels j'ai fourni un refuge et des vivres. Veuillez donc ne pas m'exposer aux fureurs d'Achab.

— Sois tranquille, répondit Élie, j'en fais le serment par Jéhovah, le Dieu des armées, aujourd'hui même je me présenterai devant le roi. »

Rassuré par cette promesse, l'intendant se mit à la recherche de son maître et lui annonça l'arrivée d'Élie. Dans d'autres circonstances, Achab aurait fait saisir l'homme de Dieu, mais il fallait avant tout se débarrasser de la famine. Il se contenta d'aborder le prophète d'un air sévère.

— « Te voilà donc enfin, perturbateur d'Israël! lui dit-il.

— Ce n'est pas moi, lui répondit Élie, qui mets le trouble en Israël, c'est toi, toi qui n'as pas craint d'abandonner le Seigneur, ton Dieu, pour adorer de vaines idoles. Mais assez sur ce point : je viens t'ordonner de rassembler sur la montagne du Carmel les tribus du royaume, et surtout d'enjoindre aux quatre cent cinquante prophètes de Baal de se trouver au lieu du rendez-vous. »

Cela dit, le prophète s'éloigna du côté de la montagne, laissant Achab à ses réflexions. Celui-ci eût bien désiré châtier cet audacieux qui venait lui dicter des ordres; il se demandait en outre quelle était l'intention du prophète en convoquant cette assemblée nationale; mais encore une fois il fallait à tout prix écarter le fléau. Achab ordonna donc aux enfants d'Israël et aux prophètes de Baal de se rassembler sur le Carmel.

Sur les premières pentes de la montagne, non loin du Cison, s'étend un vaste plateau où se réunirent les tribus. Les grands, les princes, les anciens du peuple, entouraient le roi. Tous les yeux se portaient sur les prophètes de Baal qui, eux aussi, malgré leur répugnance, avaient dû se rendre aux exigences du roi. Soudain Élie parut sur une éminence d'où il dominait toute la multitude.

— « Peuple, s'écria l'homme de Dieu, jusques à quand inclinerez-vous tantôt à droite, tantôt à gauche? Il faut choisir : si Jéhovah est Dieu, adorez Jéhovah; si Baal est Dieu, servez Baal. »

A cette mise en demeure, l'assemblée répondit par un silence absolu. Élie reprit avec plus de force :

— « Me voici seul survivant de tous les prophètes de Jéhovah, tandis que vous avez devant vous quatre cent cinquante prophètes de Baal. Eh bien! qu'on amène ici deux bœufs pour offrir un sacrifice au Seigneur. Les prophètes de Baal choisiront leur victime, qu'ils immoleront selon leurs rites, et dont ils exposeront les membres sanglants sur le bûcher de leur autel. J'immolerai l'autre victime et la placerai sur un autel dressé en l'honneur de Jéhovah. Ni eux, ni moi ne mettrons le feu à l'holocauste, mais ils invoqueront leur Dieu, et moi j'invoquerai le mien. Celui qui enverra le feu du Ciel pour dévorer la victime, sera le vrai Dieu que tous nous adorerons.

— Excellente proposition, » répondit la multitude.

En effet l'épreuve était trop évidemment surnaturelle pour ne pas paraître décisive à tout le monde. Les prêtres

de Baal durent donc accepter le défi pour ne pas ruiner l'autorité de leur dieu; les deux victimes furent aussitôt amenées sur la scène.

— « A vous de choisir, leur dit Élie, vous êtes les plus nombreux. Préparez votre holocauste, et demandez à votre dieu d'y mettre le feu. »

Les prêtres idolâtres placèrent sur leur autel les membres de la victime qu'ils avaient choisie, puis invoquèrent à grands cris le nom de leur dieu : « Baal, exaucez-nous! » criaient-ils avec force. Depuis le matin jusqu'à midi, ils renouvelèrent ces clameurs en les accompagnant de danses extravagantes autour de l'autel, mais aucune voix ne répondit à leurs supplications.

— « Criez plus fort, disait en raillant l'impitoyable prophète, votre dieu est sans doute absorbé par une conversation intéressante; peut-être est-il en route ou dans une auberge; peut-être même dort-il pour le moment : criez plus fort, afin de le réveiller. »

Et les malheureux ainsi aiguillonnés, se mirent à poùsser de véritables hurlements, se tailladant le corps avec leurs couteaux sacrés au point de s'inonder de leur propre sang. Peine inutile : Baal resta sourd, et le feu du Ciel n'embrasa point le bûcher.

Vers trois heures, l'heure de l'holocauste du soir à Jérusalem, Élie annonça au peuple qu'il allait offrir le sacrifice à Jéhovah. Aussitôt tous les regards s'arrêtèrent sur lui. D'abord, sur l'emplacement d'un ancien autel du vrai Dieu que les idolâtres avaient renversé, il plaça douze pierres représentant les douze tribus d'Israël, et fit creuser autour de ce monument un fossé circulaire; puis ayant disposé sur ces pierres le bois de l'holocauste, et sur ce bois les membres de la victime, il s'écria :

— « Allez remplir quatre grandes urnes de l'eau du torrent, et vous les répandrez sur l'autel. »

Et par trois fois il fit remplir les urnes pour arroser la victime, de sorte que l'eau ruisselant de toutes parts finit

par combler la rigole qui entourait l'autel. Alors le prophète, élevant la voix, fit à Jéhovah cette prière : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, montrez-nous aujourd'hui que vous êtes vraiment le Dieu d'Israël, et que moi, votre serviteur, je n'ai fait en tout ceci qu'exécuter vos ordres. Exaucez-moi, Seigneur, afin que ce peuple reconnaisse que vous êtes son Dieu, le Dieu qui s'efforce de regagner le cœur de ses enfants. » Il avait à peine fini de parler que le feu du ciel consuma la victime, le bûcher, les pierres de l'autel, la poussière elle-même, et finit par absorber jusqu'à la dernière goutte les eaux du fossé. A la vue de ce prodige, le peuple épouvanté tomba la face contre terre, puis du sein de la multitude le même cri, sorti de tous les cœurs, fit retentir les échos de la montagne : « Jéhovah est Dieu, Jéhovah seul est le vrai Dieu! »

Les prophètes de Baal, déconcertés et tremblants, ne savaient comment cacher la honte de leur défaite, quand le peuple indigné d'avoir été si longtemps trompé par eux, se mit à pousser des cris de mort. C'était du reste le châtiment que la loi de Moïse infligeait aux faux prophètes. « Qu'on s'empare de ces impies, s'écria l'homme de Dieu, et que pas un n'échappe! » Quelques instants après, sur les bords du Cison, ils payèrent de leur sang la peine due à leurs crimes.

Saisi comme tout le monde par le grand miracle dont il venait d'être témoin, Achab n'osa point intervenir en faveur des prophètes de Baal. Il attendait maintenant qu'Élie fît cesser la sécheresse. « O roi, lui dit le prophète, gravissez la montagne, mangez et buvez sans crainte, j'entends déjà le bruit des grandes eaux. » Achab regagna en effet sa tente pour y prendre son repas, tandis qu'Élie, suivi de son serviteur, se dirigea vers le sommet du Carmel. Parvenu à la plus haute cime, il s'assit sur un rocher, et, la tête dans les mains, absorbé dans un saint recueillement, il se mit à prier. Quelques instants après, il dit à son serviteur :

— « Regarde du côté de la mer. »

Le serviteur interrogea du regard la vaste étendue des eaux.

— « Je ne vois rien, dit-il.

— Regarde de nouveau, reprit le prophète après quelques minutes.

— Je ne vois rien encore. »

Six fois le serviteur examina tous les points du ciel sans remarquer aucun changement. Enfin, à la septième, il aperçut à l'horizon un petit nuage, grand, dit-il, comme un pied d'homme.

— « Cours bien vite à la tente d'Achab, lui dit Élie, et dis-lui de ma part, d'atteler les chevaux à son char et de descendre au plus vite, s'il ne veut être surpris par la pluie. »

En effet le ciel s'obscurcit tout à coup, de gros nuages se formèrent, le vent se mit à souffler, et la pluie tomba bientôt par torrents. Achab regagnait en toute hâte son palais de Jezraël, au pied de la montagne, quand le prophète, les reins ceints d'une corde, devança son char. Comme porté par l'Esprit de Dieu, il franchit avant le roi les portes de la cité.

Ainsi se termina ce duel plus que gigantesque entre Jéhovah, le grand Dieu d'Israël, représenté par un vieillard, et tout un peuple conduit par ses dieux, ses prêtres et son roi.

III

ÉLIE AU DÉSERT. — MEURTRE DE NABOTH

A. M. 3097 — A. C. 904.

Les événements du Carmel devaient entraîner, dans la pensée d'Élie, la conversion d'Israël, mais il comptait sans la mobilité du peuple, l'ingratitude d'Achab et la méchanceté de Jézabel. Au récit que lui fit un messager d'Achab des miracles du Carmel et du massacre de ses faux prophètes, la reine s'emporta contre Élie en violentes imprécations : « Va dire à ce misérable, s'écria-t-elle, que je me livre à la vengeance de mes dieux, si demain à pareille heure il n'a point payé de son sang le meurtre de mes prophètes. »

Élie ne pouvait espérer que le roi Achab le sauverait des fureurs de cette femme vindicative ; d'un autre côté Jéhovah gardait le silence et semblait l'abandonner à lui-même : il résolut donc, pour éviter une mort certaine, de quitter le pays. Accompagné d'un fidèle serviteur, il partit sans trop savoir où il porterait ses pas, évitant les chemins battus pour ne pas tomber dans quelque embuscade, et il arriva enfin à Bersabée, sur les frontières du désert arabique. Là, il renvoya son compagnon et s'aventura seul, au milieu des rochers, dans ces vastes solitudes.

Après un jour de marche, épuisé de fatigue, dépourvu de toute espèce de vivres, il s'assit au pied d'un arbrisseau, désirant la mort comme une délivrance : « Seigneur, dit-il,

je n'irai pas plus loin; prenez mon âme. Après tout, je ne mérite pas de vivre plus que mes pères. » Ayant poussé ce cri de détresse vers le Seigneur, il se coucha au pied de l'arbre et s'endormit. Mais tout à coup il sentit qu'on le tirait par son manteau : il ouvrit les yeux et aperçut, debout devant lui, un messager céleste qui lui montrait du doigt un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau : « Lève-toi et mange, » lui dit en même temps l'envoyé de Dieu. Élie mangea de ce pain et but de cette eau; puis, vaincu par la fatigue, il s'endormit de nouveau. « Lève-toi et achève de manger, lui dit l'ange en le réveillant une seconde fois : il te reste une longue route à faire. »

Fortifié par cette nourriture céleste, Elie reprit sa marche à travers le désert. Pendant quarante jours et quarante nuits il erra, sans boire ni manger, dans ces solitudes que ses pères, au sortir de l'Égypte, avaient sillonnées pendant quarante années, et enfin il arriva au pied de l'Horeb, la sainte montagne du haut de laquelle Jéhovah avait donné la loi à son peuple. Élie s'y cacha dans une caverne, attendant que le Seigneur daignât le visiter. De cette terre des miracles, de ces sommets majestueux que l'Éternel avait illuminés de sa gloire, il repassait dans son esprit l'histoire de son peuple, sa servitude en Égypte, le passage miraculeux de la mer Rouge, les stations au désert, marquées par des prodiges sans nombre, sa victoire sur tous les peuples idolâtres, et son établissement dans la terre promise. Et ce peuple, au lieu de reconnaître par son amour et sa fidélité ces ineffables bienfaits de son Dieu, se prosternait stupidement devant Astaroth et Baal! Jusques à quand Jéhovah souffrira-t-il ce débordement d'iniquités?

Un jour qu'il s'indignait en roulant de nouveau ces pensées dans son esprit, il entendit une voix qui l'interrogeait :

— « Élie, que fais-tu là?

— Seigneur, répondit le prophète, mon âme s'abreuve d'amertume en voyant comment on vous traite, ô Dieu des armées ! Israël a brisé le pacte d'alliance, renversé vos autels, et massacré vos prophètes. Seul j'ai survécu pour leur rappeler votre loi, et voilà qu'ils me cherchent pour me faire périr. »

Élie n'ajouta point que Dieu lui semblait trop patient. mais le Seigneur comprit ce qui se passait dans son cœur.

— « Sors de ta grotte, reprit la voix, tiens-toi debout sur la montagne, et le Seigneur va passer sous tes yeux. »

En ce moment un ouragan terrible ébranla l'Horeb. brisant les pierres avec fracas : Jéhovah n'était point dans la tempête. Alors il se fit un tremblement de terre. mais le Seigneur n'était point dans cette commotion. Un éclair jaillit de la nuée sombre : Dieu n'était pas dans ce feu sinistre. Enfin le prophète entendit résonner à son oreille comme l'imperceptible murmure d'une brise légère : c'était Jéhovah qui passait devant lui. Élie se couvrit de son manteau et se tint à l'entrée de la grotte.

— « Élie, que fais-tu là? demanda de nouveau le Seigneur.

— Mon âme s'abreuve d'amertume en voyant comment on vous traite, ô Dieu des armées! Israël a brisé le pacte d'alliance, renversé vos autels, et massacré vos prophètes. Seul j'ai survécu pour leur rappeler votre loi et voilà qu'ils me cherchent pour me faire périr. »

Dieu lui fit comprendre alors que, s'il ressemble à la brise légère par sa patience envers les coupables, il est quelquefois le vent violent qui renverse les trônes.

— « Va, lui dit-il, reprends la route du désert jusqu'à Damas. Dans cette ville tu répandras l'onction royale sur le front du jeune Hazaël. Tu sacreras de même Jéhu, fils de Namsi, qui sera plus tard roi d'Israël. Enfin tu verseras l'huile sainte sur le front d'Élisée, fils de Saphat, qui sera mon prophète après toi. Écoute maintenant le décret

du Seigneur : Quiconque évitera le glaive d'Hazaël, tombera sous les coups de Jéhu; et quiconque échappera au glaive de Jéhu, tombera sous les foudres d'Élisée. Sache aussi que tu n'es pas seul, mais que je me suis conservé en Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, ni porté la main aux lèvres en signe de sacrilège adoration. »

Le prophète connaissait maintenant les desseins de Dieu, conçus dans le calme de la justice, exécutés avec autant de force que de suavité au temps marqué, non par l'impatience des hommes, mais par les lois de son infinie sagesse. Il quitta l'Horeb et sacra, comme Dieu le lui avait commandé, Hazaël et Jéhu; puis, descendant le cours du Jourdain, il rencontra dans la plaine d'Abel-Meula, Élisée, fils de Saphat, qui labourait les champs de son père. De douze charrues attelées chacune de deux bœufs, Élisée conduisait la dernière. Sans lui dire un mot, Élie s'approcha du laboureur, lui jeta sur les épaules son manteau de prophète pour lui indiquer sa vocation divine, et s'éloigna. Mais aussitôt Élisée quitta ses bœufs et courut après lui :

— « Permettez-moi, lui dit-il, d'aller embrasser mon père et ma mère, et je vous rejoins.

— Va et reviens bien vite, lui dit Élie, car j'ai fait pour toi ce que Dieu m'a ordonné. »

Élisée retourna dans sa maison, immola les deux bœufs dont il se servait et en fit cuire les chairs avec le bois de sa charrue. Puis, après un festin donné à tous ceux de sa maison, il s'attacha au prophète comme le plus dévoué des serviteurs, et ne le quitta plus. Tous deux se retirèrent dans la solitude, attendant le moment où Dieu les enverrait annoncer à Achab les châtiments mérités par ses crimes. Car la miséricorde du Seigneur n'était pas encore épuisée à l'égard du roi d'Israël.

Achab vivait en paix depuis son avènement au trône lorsqu'un point noir parut à l'horizon, du côté de la Syrie.

Après avoir fait de grands préparatifs de guerre, le roi Benadad, traînant à sa suite trente-deux chefs de tribus et une immense armée, envahit tout à coup le territoire d'Israël et vint assiéger Samarie. Il demandait pour évacuer le terrain toutes les richesses d'Achab. Celui-ci, dans l'impuissance où il se trouvait de résister, accepta ces conditions; mais alors Benadad exigea qu'on lui livrât aussi tous les biens des particuliers, ce que le peuple, consulté par Achab, refusa nettement.

« Alors, s'écria le syrien furieux, je brûlerai Samarie, et de ses cendres mes soldats ne rempliront pas même le creux de leur main.

— Attendez pour chanter victoire, répondit Achab, que le combat soit fini. »

Benadad donna l'ordre à ses soldats de cerner la ville, mais Dieu eut pitié d'Achab. Comme s'il voulait le contraindre à se tourner vers lui, il lui envoya un de ses prophètes pour lui dire : « Cette innombrable armée des Syriens, je vais la livrer dans tes mains afin de te prouver une fois de plus que je suis le Seigneur. » Sur l'ordre du prophète, Achab rassembla sept mille guerriers, mit à l'avant-garde deux cent trente-deux serviteurs des princes qui se trouvaient chez lui, et commanda une sortie contre les assiégeants. Il était midi : Benadad festoyait avec ses chefs, et l'ivresse commençait à les gagner tous, quand on annonça que des guerriers sortaient de Samarie : « Surtout, prenez-les vivants, » s'écria Benadad. A la faveur de cette parole, les Israélites purent s'avancer au milieu du camp ennemi, se jeter avec fureur sur les bataillons éperdus, et mettre en déroute l'armée entière.

Le prophète avertit Achab de se tenir sur ses gardes parce que Benadad chercherait l'année suivante à prendre sa revanche. En effet les Syriens firent comprendre à leur roi que les dieux d'Israël étaient des dieux de montagnes et que, pour les vaincre, il fallait les attaquer dans la plaine. Il inonda donc de ses troupes et de ses chariots de guerre

toute la plaine d'Esdrelon. En présence de ces innombrables bataillons, les deux petits corps d'armée du roi d'Israël ressemblaient fort à deux pauvres troupeaux de chèvres. « Ne crains pas, dit le prophète au roi Achab : ils ont dit que Jéhovah, le Dieu des montagnes, n'a aucun pouvoir dans les plaines : il va te livrer toutes ces multitudes, et tu sauras qu'il est le Dieu de toute la terre. » Dans le combat qui se livra près d'Aphec, les Syriens perdirent cent mille hommes. Les remparts de la ville s'écroulèrent sur les fuyards, qui restèrent sous les décombres au nombre de vingt-cinq mille. Benadad et ses officiers ne sauvèrent leur vie qu'en implorant, la corde au cou, la clémence du vainqueur.

Mais le cœur d'Achab était vendu à l'iniquité. Au lieu de remercier le Seigneur d'un bienfait auquel il n'avait aucun droit, il fit alliance, contre la volonté de Dieu, avec ce même Benadad, l'ennemi acharné du peuple d'Israël, et menaça même de ses vengeances les prophètes qui osaient lui reprocher cette alliance. Ne pensant plus qu'à jouir du fruit de ses triomphes, il voulut égaler en magnificence les grands rois de Juda, David et Salomon, embellit les temples de ses dieux, et se fit construire à Samarie un superbe palais d'ivoire. A Jezraël il agrandit le beau palais qui faisait les délices de la reine Jézabel, entreprise qui poussa ces deux criminels à commettre un nouveau forfait plus révoltant que tous les autres. Comme les jardins et dépendances du palais étaient limités par un vignoble appartenant à un homme de Jezraël, nommé Naboth, le roi convoita cette propriété :

— « Cède-moi ta vigne, dit-il un jour à Naboth, j'en ferai mon jardin potager. Je t'en donnerai une meilleure, ou si tu l'aimes mieux, je t'en paierai le prix en argent. »

En bon et fidèle israélite, Naboth ne pouvait consentir à enfreindre la loi de Moïse qui défendait aux familles d'aliéner leurs biens.

— « A Dieu ne plaise, répondit-il au roi, que je vende jamais l'héritage de mes pères! »

Achab rentra dans son palais, hors de lui, blême de colère. La parole de Naboth : « Je ne vendrai jamais l'héritage de mes pères, » retentissait à son oreille comme un sanglant affront. Il se mit à table, mais bientôt il tourna le visage du côté de la muraille, et refusa de manger. Sur ces entrefaites, la reine Jézabel entra dans la salle et voulut savoir la cause de son chagrin. Il finit par le lui avouer :

— « J'ai demandé à Naboth de me céder sa vigne, moyennant un échange, et il me l'a refusée!

— Que vous êtes un grand roi, lui dit en raillant l'infâme phénicienne, et que vous excellez dans l'art de gouverner un peuple! Rassurez-vous et prenez tranquillement votre repas : moi, je vous donnerai la vigne de Naboth. »

Elle écrivit des lettres, scellées du sceau royal, aux magistrats de la cité de Jezraël, dignes en tout de leur reine. « Promulguez un jeûne solennel, leur disait-elle, comme s'il s'agissait d'un crime à expier. Au jour fixé, vous ferez comparaître Naboth devant l'assemblée du peuple. Là, deux faux témoins, subornés par vous, l'accuseront d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi. Vous le ferez ainsi condamner, traîner hors la ville, et lapider par le peuple. » La perfide connaissait bien la loi de Moïse : « Tout homme qui aura blasphémé contre Dieu, sera lapidé par le peuple. Deux témoins suffiront pour établir le fait. » Elle savait aussi à quel prix se vendaient les juges, depuis qu'on adorait en Israël Astaroth et Baal.

Les magistrats se conformèrent aux ordres de la reine. Ils publièrent un jeûne d'expiation, traduisirent Naboth au tribunal du peuple, où deux témoins payés par eux, deux fils de Satan, l'accusèrent d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi. Le pauvre vieillard eut beau protester, il n'en fut pas moins condamné et assommé à coups de pierres. Ses fils subirent le même sort, comme ayant

participé au crime de leur père. Aussitôt après l'exécution, les chefs de la cité en informèrent la reine Jézabel : « La lapidation vient d'avoir lieu, disaient-ils, Naboth n'est plus. » Et la reine, souriante et joyeuse, alla trouver Achab : « Rien ne vous empêche, lui dit-elle, d'ajouter à vos jardins la vigne de Naboth, car Naboth est mort. » Achab descendit donc, joyeux aussi, dans la vigne si longtemps convoitée, pour en prendre possession.

Or, au moment où il allait mettre le pied dans l'héritage de Naboth, le roi recula comme devant une apparition vengeresse : le prophète Élie, silencieux et sévère, l'attendait près de l'enclos.

— « As-tu à te plaindre de moi? lui dit Achab en tremblant.

— O roi vendu à l'iniquité, j'ai à te reprocher les crimes que tu ne cesses de commettre contre le Seigneur. Écoute donc la sentence de Jéhovah : Tu as immolé le juste pour le dépouiller ensuite : les chiens de Jezraël lécheront ton sang là où ils ont léché le sang de Naboth. Un déluge de calamités va fondre sur toi ; ta famille périra jusqu'au dernier de tes rejetons, comme celle de Jéroboam, comme celle de Baasa, parce que tu n'as cessé de provoquer ma colère en poussant mon peuple au péché ; Jézabel, ta femme, qui t'a fait commettre tant d'abominations, sera dévorée par les chiens sur les remparts de Jezraël. Ainsi sera puni Achab, l'odieux contempteur de Jéhovah, l'exécrable tyran qui n'a pas craint de relever de la poussière où le Seigneur les avait ensevelis, les dieux et les idoles des Amorrhéens. »

Les paroles du prophète résonnaient dans l'âme d'Achab comme autant de coups de tonnerre. Il eût voulu répondre à cet exposé de ses crimes par une parole de repentir, mais déjà Élie avait disparu. Le malheureux roi déchira ses vêtements en signe de pénitence, se couvrit d'un cilice, se mit à jeûner, à coucher sur la dure, à marcher tête baissée dans l'attitude d'un suppliant, afin de désarmer la colère

de Dieu. Et sa douleur était sincère, car le Seigneur en fut touché. « Tu vois, dit-il un jour à Élie, comme Achab s'est humilié devant moi. A cause de son repentir, je différerai l'exécution de mes décrets jusqu'après sa mort. »

Hélas! la conversion des grands coupables dure souvent autant que le danger dont ils sont menacés. Comme les malheurs prédits se faisaient attendre, Achab oublia le Seigneur et s'abandonna au péché comme par le passé.

IV

CHAR DE SANG ET CHAR DE FEU

A. M. 3107 — A. C. 891.

Trois années s'étaient écoulées depuis la dernière guerre contre les Syriens, lorsque le roi de Juda, le trop généreux Josaphat, vint à Samarie rendre visite à son allié le roi d'Israël. Celui-ci profita de la présence du roi de Juda pour organiser des fêtes, immoler de nombreuses victimes, et surtout combiner une expédition contre les Syriens, dans le but de leur reprendre la ville de Ramoth-Galaad, au delà du Jourdain, qu'ils détenaient toujours comme une menace. Un jour qu'il s'entretenait de ce projet avec ses officiers en présence du roi de Juda, Achab lui posa cette question :

— Ne nous aiderez-vous pas à combattre nos ennemis, qui sont aussi les vôtres ?

— Le roi de Juda, sa cavalerie, ses hommes de pied, sont à votre service, répondit Josaphat : ne formons-nous pas un seul et même peuple? Seulement, avant de nous engager, il serait bon de consulter le Seigneur.

Achab s'empressa d'accepter cette idée, qui devait, selon lui, entraîner le peuple. Il rassembla bien vite de Samarie et des environs quatre cents prophètes de Baal dont il était parfaitement sûr, et pour donner plus de solennité à la consultation, fit dresser deux trônes pour les deux souverains devant la porte de la cité ! Le jour fixé, au milieu

d'une foule immense, les deux rois prirent place sur les trônes dans tout l'éclat de leur majesté, et les quatre cents prophètes parurent devant eux.

— « Dois-je attaquer Ramoth-Galaad ou rester en paix ? demanda Achab.

— Attaquez hardiment, répondirent tout d'une voix les prophètes : Dieu livrera la cité dans vos mains. »

Pour impressionner plus vivement l'assemblée, leur chef, Sédécias, se présenta devant les rois, le front orné de deux cornes de fer qu'il agitait comme un taureau furieux : « Ainsi, hurlait-il, vous secouerez les Syriens et les détruirez. » Mais ces clameurs et ces démonstrations ne rassuraient pas le pieux Josaphat :

— « N'y a-t-il pas, dit-il, dans cette assemblée, un prophète de Jéhovah que nous puissions interroger ?

— Il y a bien à Samarie, répondit Achab, un nommé Michée, fils de Semla, mais que j'ai horreur de consulter, car il ne me prédit jamais que des calamités.

— Roi d'Israël, il ne faut point parler de la sorte, » répliqua Josaphat d'un air sérieux.

Par respect pour son hôte, Achab envoya chercher Michée. Chemin faisant, l'envoyé eut soin de faire connaître au prophète les réponses de Baal, en le suppliant de ne pas les démentir. Mais Michée lui signifia qu'il serait l'écho fidèle des paroles de Jéhovah. Il se présenta donc devant Achab, qui lui demanda comme à ses prophètes :

— « Dois-je attaquer Ramoth-Galaad ou rester en paix ?

— Allez, ô roi ! s'écria Michée sur le ton emphatique des fils de Baal, le succès est assuré, le Seigneur livrera la ville entre vos mains.

— Je t'adjure au nom de Jéhovah, lui dit le roi piqué au vif, de laisser ce ton railleur et de me dire la vérité.

— J'ai vu, reprit Michée gravement et solennellement, j'ai vu les enfants d'Israël dispersés dans la montagne comme des brebis sans pasteur et Dieu disait : Ils n'ont plus de chef ; que chacun retourne dans sa maison.

— Ne vous avais-je point averti, fit observer Achab en s'adressant à Josaphat, que vous alliez entendre un prophète de malheurs? »

Mais Michée continua sans s'apercevoir de l'interruption :

— « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône au milieu de sa cour. Il demandait à ses anges qui se chargerait d'entretenir le roi d'Israël dans son illusion de reprendre Ramoth-Galaad. Plusieurs exposaient leurs idées sur ce point, mais un de ces esprits soutint que le meilleur moyen de le tromper, c'était de laisser parler les prophètes de Baal ses conseillers intimes, et le Seigneur lui donna raison. Voilà comment, ô roi, vos prophètes, inspirés par l'esprit de mensonge, vous parlent de victoire pendant que Jéhovah prépare votre ruine. »

A ces mots, Sédécias, outré de colère, s'élança sur le prophète et le frappa à la joue :

— « A t'entendre, vociféra-t-il, l'Esprit nous a tous abandonnés, toi seul es son interprète !

— Tu le sauras bientôt, répondit Michée, quand tu passeras d'une cachette dans une autre pour te soustraire aux vengeances du peuple. »

Achab, non moins furieux que ses prophètes, profita du tumulte pour mettre fin à cette scène.

— « Qu'on emmène ce maniaque, dit-il à ses officiers, qu'on le garde en prison, et qu'on lui mesure rigoureusement le pain et l'eau jusqu'à mon retour dans cette capitale.

— Si tu remets les pieds dans cette capitale, lui cria Michée, je consens à passer pour un faux prophète. Peuple, vous êtes tous témoins de ma prédiction. »

Les deux rois n'en franchirent pas moins le Jourdain pour assiéger Ramoth-Galaad. Cependant, inquiet et troublé, Achab n'osa point paraître à la tête de ses troupes sous son costume royal, de peur d'attirer sur lui l'attention de l'ennemi. Josaphat seul parut en roi sur son char de

guerre, ce qui faillit lui coûter cher, car les officiers syriens ayant reçu l'ordre de diriger tous leurs coups sur Achab, prirent Josaphat pour le roi d'Israël, et le serrèrent de si près qu'il se crut perdu. Dans sa détresse, il appela Jéhovah à son secours. A ce mot, reconnaissant leur méprise, les Syriens se dirigèrent d'un autre côté. Un des leurs banda son arc et, sans viser qui que ce soit, lança sa flèche au hasard au milieu des bataillons ennemis. La flèche alla frapper Achab entre le poumon et l'estomac. « Tourne bride, dit-il à son écuyer, et tire-moi de la mêlée : Je me sens grièvement blessé. » On était au plus fort du combat. L'écuyer tenta vainement de regagner la tente royale, de sorte que le sang qui coula de la blessure inonda les montants du char, et le malheureux roi expira vers le soir, laissant les Syriens maîtres du champ de bataille. Au coucher du soleil, un héraut d'armes sonna de la trompette et cria aux enfants d'Israël : « Que chacun retourne dans sa demeure, au sein de sa tribu. »

Ainsi mourut l'impie Achab. Bientôt on vit arriver à Samarie le char de sang, traînant le cadavre du roi. Quand on l'eut enseveli dans le tombeau de son père Amri, ses serviteurs lavèrent le char, ainsi que les rênes ensanglantées, à la piscine établie en dehors de la cité, et les chiens vinrent y lécher le sang d'Achab en ce même lieu où ils avaient léché le sang de Naboth.

Mais ce n'était là que le commencement des représailles divines. Ochosias, le digne fils d'Achab et de Jézabel, renouvela leurs impiétés devant le Seigneur. Dieu anéantit ses flottes dans une tempête, souleva contre lui les tribus de Moab, jusque-là tributaires d'Israël, et le cloua, par suite d'une chute, sur un lit de douleur. Au lieu de crier grâce, Ochosias envoya des messagers au temple d'Accaron, en pays philistin, pour consulter Béelzébud au sujet de sa maladie. C'en était trop : un ange de Dieu mit sur leur chemin le prophète Élie, qui les arrêta par cette apostrophe indignée : « N'y a-t-il plus de Dieu en Israël qu'il

vous faille consulter le Dieu d'Accaron? Allez dire à votre maître le décret de Jéhovah : Tu ne descendras plus du lit sur lequel tu es couché : la mort est à ta porte. » Saisis d'épouvante, les envoyés d'Ochosias reprirent le chemin du palais.

— « Pourquoi revenez-vous? leur dit le roi.

— Un inconnu nous l'a commandé au nom de Dieu. N'y a-t-il plus de Dieu en Israël, a-t-il dit, que vous alliez consulter le dieu d'Accaron? Annoncez au roi qu'il ne descendra plus du lit sur lequel il est couché.

— Pouvez-vous me dépeindre la figure et l'accoutrement de cet homme?

— C'est un vieillard à barbe longue, couvert d'une peau de chèvre.

— Élie de Thesbé! » s'écria le roi pâle de colère.

Aussitôt il dépêcha un de ses capitaines, accompagné de cinquante hommes, à la poursuite du prophète. L'officier aperçut Élie assis au sommet d'un rocher.

— « Homme de Dieu, dit-il en ricanant, de par l'ordre du roi descends au plus vite.

— Si je suis un homme de Dieu, lui répondit Élie, que le feu du ciel descende sur tes hommes et sur toi. »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un tourbillon de flammes dévora le capitaine et ses compagnons.

Une seconde escouade, aussi insolente que la première, eut le même sort. Ochosias en expédia une troisième; mais l'officier qui la commandait, averti par cette double expérience, se prosterna devant le prophète et lui parla en suppliant :

— « Homme de Dieu, dit-il, ayez pitié de nous. Le feu du ciel a dévoré ceux qui nous ont précédés : je vous en conjure, épargnez-nous. »

Alors, sur l'avis d'un ange, Élie consentit à descendre de son rocher, et à suivre l'officier au palais. Là, il signifia au roi la sentence du Seigneur : « Parce que tu as envoyé consulter Béelzébud, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y

avait plus de Dieu en Israël, tu ne descendras plus du lit sur lequel tu es étendu. » Quelques jours après, Ochosias expirait.

Les autres prophéties touchant la maison d'Achab allaient s'accomplir, mais Élie ne devait pas en voir l'entière exécution. Depuis quelque temps déjà les prophètes, ses disciples, prévoyaient son ascension glorieuse. Sortant un jour de Galgala, Élie dit à Élisée, son fidèle serviteur : « Demeure ici, le Seigneur m'appelle à Béthel. » Mais Élisée protesta qu'il ne le laisserait point aller seul. A Béthel, les prophètes entretinrent Élisée de la prochaine disparition de leur maître : il les pria de garder le silence sur ce sujet. Après avoir pris congé de ses disciples de Béthel, Élie dit à Élisée « Demeure ici, Dieu m'appelle à Jéricho. » Mais Élisée protesta de nouveau qu'il l'accompagnerait partout où il irait. Le prophète visita ses disciples de Jéricho, puis il dit à Élisée : « Reste ici, Dieu m'appelle au Jourdain. » Pour la troisième fois, Élisée protesta qu'il s'attacherait aux pas de son maître.

Ils marchaient donc silencieusement vers le Jourdain, suivis de loin par une troupe de leurs disciples. Arrivé sur le bord du fleuve, Élie prit son manteau, le roula, en frappa les eaux qui se divisèrent à l'instant, et tous deux passèrent à pied sec par ce chemin miraculeux.

Sur l'autre rive, Élie dit à son fidèle serviteur :

— « Demande-moi, avant notre séparation, la grâce que tu désires de moi.

— Maître, dit Élisée, laissez-moi votre double esprit de prophétie et de miracle.

— Tu demandes là une grande faveur, reprit Élie. Cependant si tu peux me suivre du regard quand je serai enlevé loin de toi, tu sauras que cette faveur t'est accordée ; si tu me perds de vue aussitôt, c'est que Dieu te refuse cette grâce. »

Tout en continuant ces doux entretiens, ils avançaient vers le mont Abarim, d'où Moïse quitta la terre, quand

tout à coup un char lumineux, traîné par des coursiers de feu, vint se placer entre les deux voyageurs. Élisée vit distinctement son maître s'élever sur ce char triomphal; son regard le suivit longtemps dans son ascension vers le ciel. « Mon père, mon père! criait-il en soupirant, adieu! O vous, le char d'Israël, vous le conducteur du peuple, adieu! » Et le tourbillon de flamme disparut à ses yeux. Alors, resté seul sur la terre, il déchirait ses vêtements, en proie à la plus vive douleur, quand il aperçut le manteau que le prophète avait laissé tomber à ses pieds comme un céleste héritage. Il s'en couvrit les épaules et reprit la route du Jourdain. A l'exemple de son maître il frappa les flots en invoquant le Dieu d'Élie, et les flots se divisèrent pour le laisser passer. Témoins du miracle, les disciples qui attendaient son retour, s'écrièrent : « L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. »

V

LE THAUMATURGE

A. M. 3108 — A. C. 893.

Le second fils d'Achab, Joram, avait remplacé sur le trône d'Israël, son frère Ochosias, mort après deux ans de règne. Moins mauvais que son père, moins esclave de l'infâme Jézabel, il proscrivit le culte de Baal, tout en conservant, pour empêcher toute relation avec Jérusalem. les deux veaux d'or de Jéroboam. Dieu allait frapper les derniers coups contre cette race obstinée dans le mal. mais après un suprême effort de sa miséricorde pour la ramener à lui. Élisée allait briller comme un flambeau divin aux yeux d'Israël et de son roi.

Dans une expédition contre Moab les trois rois alliés d'Israël, de Juda et d'Édom avaient voyagé sept jours dans le désert quand l'eau vint à manquer. Soldats et bêtes de somme allaient périr. Le pieux Josaphat ayant demandé s'il ne se trouvait point dans le camp un prophète de Jéhovah, des officiers répondirent qu'Élisée, le serviteur qui versait l'eau sur les mains d'Élie, suivait l'armée. Le prophète parut devant les princes; mais, en voyant le roi d'Israël, il lui demanda brusquement pourquoi dans cette extrémité il ne s'adressait point aux prophètes de son père et de sa mère. « Sans le respect que je porte à Josaphat. ajouta-t-il, je ne t'honorerais pas même d'un regard. Qu'on me chante sur le cinnor les louanges de Jéhovah. » Au son

des divines mélodies, l'Esprit de Dieu s'empara de lui : « Vous n'aurez, s'écria-t-il, ni orage, ni pluie, mais creusez une tranchée dans le lit desséché du torrent, et vous aurez de l'eau pour désaltérer soldats, chevaux et bêtes de somme. En outre, je vous annonce la victoire sur Moab. » L'armée, ainsi miraculeusement réconfortée, reprit sa marche en avant, puis écrasa les Moabites.

Dès ce jour on ne parla que des prodiges opérés par Élisée. Un jour qu'il gravissait péniblement les sentiers escarpés qui mènent à Béthel, les petits idolâtres de cette cité le poursuivirent avec acharnement : « Monte, tête chauve, criaient-ils, monte donc plus vite! » Se retournant vers ces tristes enfants, il les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt deux ours, sortis d'une forêt voisine, les mirent en pièces. Les éléments obéissaient au prophète comme à Dieu lui-même. A Jéricho, les habitants vinrent se plaindre à lui de l'insalubrité des eaux. Il jeta dans la source qui alimentait la ville et la campagne un boisseau de sel : « Le Seigneur a purifié ces eaux, dit-il, et désormais elles ne causeront ni la stérilité ni la mort. » L'événement vérifia cette prédiction.

Un de ses disciples, par un temps de famine, trouva dans les champs une sorte de vigne sauvage dont les fruits lui parurent propres à servir de nourriture, mais à peine ses compagnons en eurent-ils goûté qu'ils s'écrièrent : « Homme de Dieu, c'est la mort qu'on vient de nous servir. » Élisée fit saupoudrer d'un peu de farine ce mets auquel personne ne pouvait toucher, et chacun le trouva excellent.

Plusieurs fois il lui arriva de multiplier les provisions à l'occasion de cette disette. Un fidèle israélite lui apporta un jour vingt petits pains d'orge et les prémices du blé nouveau. « Distribuez ces pains aux disciples, » dit Élisée à son serviteur. Et comme celui-ci observait qu'on ne pouvait avec si peu nourrir cent personnes : « Donnez ces pains, reprit-il, ils en mangeront tous, et il en restera » ; ce qui s'accomplit à la lettre.

Dans une autre circonstance, une pauvre veuve, obsédée par un créancier qui voulait lui prendre ses deux fils, vint se jeter à ses pieds. Le thaumaturge lui demanda : « Que vous reste-t-il pour subsister? — Rien qu'un peu d'huile, répondit-elle, à peine de quoi suffire à l'onction de mes funérailles. » Élisée lui commanda d'emprunter tous les vases de ses voisins : « Vous les remplirez, ajouta-t-il, avec les gouttes d'huile restées au fond de votre petite fiole. » En effet, assistée de ses fils, elle remplit tous les vases à cette source inépuisable, en vendit une partie pour payer ses créanciers, et vécut avec le reste.

Dans ses voyages fréquents au mont Carmel, il recevait l'hospitalité chez une personne très riche de Sunam. « Réservons à ce saint homme une chambre qui lui convienne, avait dit cette femme à son mari : un lit, une table, un siège, un flambeau. » A la prière d'Élisée, Dieu récompensa les charitables époux en leur donnant un enfant qu'ils n'espéraient plus. L'enfant grandit et mourut subitement par suite d'une insolation. La pauvre mère porta le cadavre sur le lit du prophète, courut au Carmel où il habitait alors, et s'écria en tombant à ses pieds : « Vous avais-je demandé cet enfant? » Elle n'en put dire davantage, mais Élisée comprit. Il se rendit à Sunam, s'étendit, comme autrefois Elie, sur le cadavre glacé, et l'enfant revint à la vie.

Cette suite de faits prodigieux porta sa réputation bien au delà des frontières d'Israël. Il arriva qu'un jour un officier syrien, nommé Naaman, très aimé du roi Benadad, fut atteint de la lèpre. « Si mon seigneur se trouvait à Samarie, lui dit par hasard une de ses jeunes esclaves israélites, le prophète le guérirait ! » Ayant eu connaissance de ce propos, Benadad envoya Naaman au roi Joram avec une lettre ainsi conçue : « Je vous envoie Naaman mon serviteur, pour que vous le guérissiez de sa lèpre. » — « Est-ce qu'il me prend pour un dieu? s'écria Joram, ou plutôt n'est-ce pas une nouvelle querelle qu'il me cherche? Il méditait sur cette étrange aventure, quand on vint lui

dire de la part d'Élisée : « Expédiez-moi le lépreux à Galgala, et l'on saura qu'il y a un prophète du vrai Dieu en Israël. » Naaman se rendit donc à la porte du prophète qui lui commanda d'aller se plonger sept fois dans les eaux du Jourdain, ce qui mécontenta gravement l'officier. « Est-ce que les eaux du fleuve de Damas ne valent pas celles du fleuve d'Israël? » Il voulait même reprendre le chemin de la Syrie ; mais, sur les instances de ses serviteurs, il se baigna sept fois dans le Jourdain, et la lèpre disparut complètement. Dans l'excès de sa joie, il revint avec son escorte se jeter aux pieds d'Élisée : « Maintenant, dit-il, je sais qu'il n'y a d'autre Dieu sur la terre que le Dieu d'Israël : A lui seul j'immolerai des victimes! » Puis il offrit au prophète des présents magnifiques que celui-ci refusa obstinément, au grand désespoir de son serviteur Giézi. Aussi quand Naaman, ayant pris congé d'Élisée, se trouvait déjà loin sur la route avec sa caravane, Giézi courut après lui et lui demanda, au nom de son maître, un talent d'argent pour l'entretien de disciples nouvellement arrivés. Naaman lui en donna deux, que le serviteur infidèle cacha soigneusement; mais l'homme de Dieu avait vu toutes ses démarches : « Avec l'argent que tu viens de mendier, lui dit-il, tu peux acheter des oliviers et des vignes, des brebis et des bœufs, mais la lèpre de Naaman va te couvrir, toi et ta race, à jamais. » Et, de fait, à l'instant même, le corps de Giézi se recouvrit d'une lèpre blanche comme la neige.

Cependant la guérison de Naaman ne réconcilia pas l'intraitable Benadad avec le roi d'Israël. L'ayant attaqué de nouveau, il convint avec ses officiers de le surprendre dans une embuscade, mais Élisée, éclairé d'en haut, dévoila la ruse à Joram qui, prévenant l'ennemi, s'empara du poste désigné. Trois fois de suite il fit ainsi échouer les projets de Benadad.

— « Où donc est le traître qui livre tous mes secrets au roi d'Israël? dit le roi à ses officiers.

— Il n'y en a point d'autre qu'Élisée, répondirent-ils.

— Qu'on s'informe de sa demeure, et qu'on le fasse prisonnier. »

On apprit bientôt à Benadad qu'Élisée était à Dothaïn. Sans délai, une troupe de soldats d'élite investit la ville, de sorte que, le matin, le serviteur du prophète se prit à trembler. « Ne crains rien, lui dit Élisée, nos défenseurs sont plus nombreux que nos ennemis. » Et en effet le serviteur aperçut tout autour de son maître comme une immense armée de chars et de coursiers de feu. En même temps, à la prière d'Élisée, Dieu frappait de cécité la troupe syrienne. « Étrangers, leur dit Elisée allant vers eux, vous vous trompez de route, venez avec moi, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Et il les conduisit à Samarie, où leurs yeux s'ouvrirent. Joram voulait les mettre à mort, l'homme de Dieu leur fit donner des vivres et les renvoya chez eux.

Dans son exaspération, Benadad rassembla une grande armée et vint assiéger Samarie. Bientôt la famine fut extrême, au point que des mères mangèrent leurs enfants. L'ingrat Joram s'en prit à Elisée : « Dieu me foudroie, dit-il, si la tête de cet homme est encore demain sur ses épaules! » Et il s'élança vers la demeure d'Élisée avec une troupe de soldats. « Fermez la porte, dit le prophète, le fils de l'homicide Achab vient de donner l'ordre de me tuer. » De l'étage supérieur, il entendit les plaintes de Joram :

— « Jéhovah nous réduit à l'extrémité, disait-il, que pouvons-nous attendre de ce Dieu ?

— Écoute, lui dit le prophète, la parole de ce Dieu que tu outrages : Demain, à pareille heure, la mesure de farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie.

— Quand il pleuvrait des vivres, c'est absolument impossible, s'écria l'officier qui accompagnait Joram.

— Tu le verras cependant de tes yeux, reprit Élisée, mais tu n'en profiteras pas.

Or, cette nuit-là même, Dieu fit entendre aux oreilles

des Syriens comme un bruit tumultueux de chariots, de cavaliers, de gens de pied, qui s'étendaient dans la plaine. Dans leur stupéfaction, s'imaginant que ces troupes accouraient des nations voisines, peut-être même de l'Égypte, au secours du roi d'Israël, ils abandonnèrent leurs tentes, leurs chevaux, leurs mulets, et s'enfuirent au plus vite, uniquement préoccupés d'échapper à ces terribles ennemis. Le matin, des lépreux qui s'étaient introduits dans le camp syrien pour y trouver des vivres ou la mort, racontèrent qu'on n'y rencontrerait plus âme qui vive. Joram y envoya deux officiers qui, après avoir visité le camp, traversèrent la plaine jusqu'au Jourdain. Les routes étaient jonchées des dépouilles de l'ennemi, mais tous les Syriens avaient repassé le fleuve. A cette nouvelle, le peuple, ivre de joie, se mit à piller le camp abandonné, et l'on y trouva des provisions de toute espèce en telle abondance qu'en ce même jour la mesure de farine se vendait un sicle. Pour prévenir l'encombrement à la porte de la ville, Joram y plaça l'officier incrédule qui l'accompagnait la veille, mais la multitude affamée l'écrasa sous ses pieds. Ainsi se vérifia jusque dans ses moindres détails la prédiction d'Élisée.

VI

LE GLAIVE DE JÉHU

A. M. 3121 — A. C. 880.

Malgré ces interventions éclatantes de Jéhovah en faveur de son peuple, l'idolâtrie régnait toujours en Israël et venait même de s'implanter en Juda. Après vingt-cinq ans d'un règne prospère, le pieux Josaphat était descendu au tombeau, laissant derrière lui son fils Joram, l'époux et l'esclave de l'odieuse Athalie. Celui-ci livra le pays au culte de Baal et mourut bientôt au milieu d'atroces douleurs. Son fils Ochosias, idolâtre comme lui, le remplaça sur le trône alors que Dieu s'apprêtait à frapper la maison d'Achab.

Peu après la levée du siège de Samarie par les armées syriennes, le roi d'Israël, Joram, de concert avec le nouveau roi de Juda, Ochosias, recommença l'expédition contre Ramoth-Galaad, si fatale à son père. Gravement blessé dans un combat sous les murs de cette ville, il se fit transporter dans son palais de Jezraël, et comme le siège traînait en longueur, Ochosias laissa lui-même le commandement aux généraux pour aller visiter le royal malade.

La main de Dieu, qui dirige tous les événements, avait conduit elle-même ces deux princes dans ce palais de Jezraël, témoin de tant d'infamies.

En ce moment-là, sur l'ordre du même Dieu, le prophète Élisée disait à l'un de ses disciples : « Prends une fiole

d'huile, et rends-toi au camp de Ramoth-Galaad. Tu trouveras au milieu des chefs Jéhu, fils de Namsi; tu le feras sortir de la salle du conseil, et tu répandras l'huile sainte sur son front, en disant : « Jéhovah te sacre roi d'Israël. » Le disciple se mit en route et se présenta devant les officiers rassemblés en conseil.

— « Prince, dit-il, j'ai à te parler.

— A qui t'adresses-tu? lui demanda Jéhu.

— A toi. »

Jéhu sortit de l'appartement et vit non sans surprise, l'inconnu lui verser l'huile sur le front, puis lui signifier les volontés de Jéhovah : « Je te sacre roi d'Israël. Tu frapperas la maison d'Achab, afin de venger le sang de mes prophètes et de mes serviteurs. Cette maison, je l'exterminerai jusque dans ses derniers rejetons, comme celle de Jéroboam et de Baasa. Jézabel sera mangée par les chiens, et ses restes déshonorés seront privés de sépulture. » Sa mission remplie, le disciple disparut, et Jéhu rentra dans la salle du conseil, où les officiers lui demandèrent quel était le mystérieux personnage qui venait de l'entretenir. Jéhu raconta que cet envoyé de Jéhovah l'avait sacré roi d'Israël, et tous, à l'instant, jetant leurs manteaux sous ses pieds comme pour lui en faire un trône, sonnèrent de la trompette et se mirent à crier : Vive le roi Jéhu! Sans perdre de temps, suivi d'une nombreuse escorte, Jéhu prit le chemin de Jezraël, où se trouvaient les deux rois, Joram et Ochosias.

On vint dire à Joram que la sentinelle placée au haut de la tour signalait dans la plaine une troupe de cavaliers. Le roi envoya bien vite un de ses officiers demander des nouvelles du siège, mais Jéhu retint l'officier. Un second envoyé eut le même sort. Dans leur impatience, Joram et Ochosias s'élancèrent chacun sur leur char et rencontrèrent Jéhu près de la vigne de Naboth.

— « M'apportes-tu la paix ? lui dit le roi d'Israël.

— Il s'agit bien de paix, répondit Jéhu d'un ton terrible,

les abominations de ta mère Jézabel crient vengeance. »

Joram se vit perdu. « Ochosias, fuyons! » cria-t-il en faisant retourner ses chevaux; mais déjà Jéhu avait bandé son arc; déjà la flèche, pénétrant entre les deux épaules, avait traversé le cœur du monarque, qui s'affaissa sur son char et expira. « Prends ce cadavre, dit Jéhu au capitaine de ses gardes, et jette-le dans le champ de Naboth. Il me souvient d'avoir entendu Elie dire au roi Achab, le père de celui-ci : ce champ a vu couler le sang de Naboth, il verra couler le sang de tes fils. Que la parole de Jéhovah s'accomplisse! »

Ochosias fuyait à travers les jardins du palais, Jéhu donna l'ordre de le poursuivre et de le tuer aussi sur son char. Déjà il allait gravir la colline de Caver, dans la tribu de Manassé, lorsqu'une flèche l'atteignit et le blessa mortellement. On le traîna dans la ville de Mageddo, où il rendit le dernier soupir.

Pendant ce temps, Jéhu poursuivait sa marche triomphale vers Jezraël. La reine Jézabel pompeusement parée, les paupières fardées, les cheveux chargés de bijoux, prit place à une fenêtre devant laquelle devait passer le cortège. A peine Jéhu avait-il franchi la porte de la ville qu'elle s'écria :

« Plus de paix pour le nouveau Zambri, pour le meurtrier de son maître. » Jéhu leva les yeux, reconnut Jézabel, et fit signe aux officiers qui entouraient la reine de la jeter par la fenêtre. Sans pitié pour celle qu'ils encensaient tout à l'heure, les officiers la précipitèrent sur le sol. Son sang jaillit sur les murs, les chevaux piétinèrent son cadavre, et la foule maudit une dernière fois la cruelle Jézabel. Toutefois, après le festin qui termina cette journée, Jéhu, se souvenant que Jézabel était fille de roi, commanda de lui donner la sépulture, mais ses envoyés ne trouvèrent plus que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains : les chiens avaient dévoré Jézabel, et ses restes gisaient sur la terre comme du fumier. « Ainsi l'avait prédit Élie, s'écria Jéhu, ainsi Dieu s'est vengé de l'infâme Jézabel! »

Maître de Jezraël, Jéhu ne l'était point encore de la capitale. Avant de s'y rendre, il écrivit aux magistrats de cette cité que s'ils choisissaient pour roi un descendant d'Achab, ils n'avaient qu'à se préparer au combat. L'assemblée des anciens lui répondit qu'ils acceptaient Jéhu pour maître. « En ce cas, dit-il, je vous commande de m'apporter ici les têtes de tous les descendants d'Achab. Soixante-dix princes de la famille royale furent égorgés. On porta leurs têtes à Jéhu, qui les fit placer en deux monceaux aux deux côtés de la porte de Jezraël. Alors seulement il prit la route de Samarie.

A quelque distance de la cité, il vit arriver au-devant de lui un vénérable vieillard, Jonadab, fils de Réchab, bien connu de tous les habitants pour son amour de Jéhovah et sa haine des idoles. Afin de réagir contre la dissolution des mœurs et la passion des biens terrestres, lui, ses fils et ses disciples ne buvaient point de vin, ne s'attachaient point au sol, mais vivaient sous la tente comme des voyageurs. On les appelait Réchabites, du nom du père de Jonadab. En apercevant l'anachorète, Jéhu fit arrêter son char.

— « Ton cœur est-il avec moi ? lui dit-il.

— Mon cœur est avec toi, répondit Jonadab.

— Alors donne-moi la main. »

Jéhu prit la main du vieillard, et le fit placer à ses côtés sur son char.

— « Viens avec moi, dit-il, tu seras témoin de mon zèle pour la gloire de Jéhovah. »

En effet, quelques jours après son installation dans sa capitale, le nouveau roi convoqua tout le peuple à une grande solennité religieuse, dans laquelle il voulait montrer, disait-il, comment on doit honorer Baal. Il invitait donc tous les prophètes, prêtres et ministres de Baal à cette cérémonie qu'il rendait obligatoire pour tous, sous peine de mort. Des hérauts publièrent cette proclamation dans tout le royaume. Prêtres et prophètes accoururent donc au jour fixé, revêtirent les insignes de leurs fonctions,

et prirent place dans le temple, qui se trouva complètement rempli. Jéhu parut alors à la porte du vestibule: « Assurez-vous, dit-il aux sacrificateurs, qu'il n'y a dans l'enceinte sacrée que les ministres de Baal. Si vous rencontrez un prêtre de Jéhovah, mettez-le dehors. ».

Quatre-vingts soldats gardèrent alors l'entrée du temple avec ordre de ne laisser sortir aucun de ceux qui s'y trouvaient renfermés. « Vous me répondrez sur votre tête, leur dit Jéhu, de l'évasion d'un seul. » Or, quand les sacrifices furent terminés, il donna l'ordre à ses soldats d'entrer dans le temple et d'égorger tous ces adorateurs de Baal. « Que pas un n'échappe ! » s'écria-t-il d'un ton sévère et menaçant. Les soldats se précipitèrent sur les prêtres et prophètes de Baal, les massacrèrent aux pieds de leur dieu, et traînèrent leurs cadavres hors des murs. De là ils allèrent sur un monticule voisin renverser et détruire l'idole qu'on y avait érigée. Enfin ils mirent le feu au temple, et ainsi disparût, avec son dieu et avec ses prêtres, ce monument d'impiété qui souillait depuis si longtemps la terre sainte de Jéhovah.

De toute la famille d'Achab il ne restait plus que sa fille Athalie, l'odieuse usurpatrice du trône de Juda. Dans sa rage impie, elle donna l'ordre d'égorger tous les enfants d'Ochosias, afin d'anéantir la race de David en même temps que Jéhovah exterminait la race d'Achab. Mais il n'est donné ni aux rois ni aux reines de prévaloir contre les décrets de Dieu. Pendant qu'on immolait les enfants d'Ochosias, sa sœur, Josabeth, épouse du grand prêtre Joïada, réussit à emporter le plus jeune des princes, nommé Joas, et à le cacher avec sa nourrice dans les dépendances du temple, où pendant six années elle prit soin de son éducation. Comme personne ne soupçonnait l'existence du royal enfant, Athalie posa la couronne sur sa tête, et, nouvelle Jézabel, déclara la guerre, au nom de son dieu Baal, à tous les adorateurs de Jéhovah.

Or, quand l'enfant eut atteint l'âge de sept ans, le grand

prêtre Joïada crut que le moment était venu de révéler son secret. Le peuple détestait Athalie, il acclamerait sûrement le rejeton de David, mais comment arracher à la reine sa couronne usurpée ? Joïada confia ses projets sous la foi du serment à cinq officiers de l'armée royale. Ceux-ci parcoururent les villes du royaume, invitant les prêtres, les lévites, les chefs des principales familles à se réunir au temple. Là, le grand prêtre, après leur avoir fait prêter serment de fidélité, les introduisit près de l'enfant mystérieux : « Voilà votre roi, leur dit-il, celui qui doit, d'après la volonté formelle de Jéhovah, monter sur le trône de David ! » Des larmes coulaient de tous les yeux.

Pour assurer le succès de la conjuration, le pontife divisa les initiés en trois sections. La première composée des prêtres et des lévites en fonction, devait garder le temple, et spécialement la personne du roi ; la seconde, surveiller le palais d'Athalie ; la troisième, défendre la grande porte de l'Orient. Les rôles assignés à ses défenseurs, Joïada leur distribua les lances, les boucliers, les glaives, déposés par David dans l'intérieur du temple.

Le jour fixé pour le couronnement était un jour de sabbat. Dès le matin, les conjurés vinrent se ranger, glaive en main, depuis le côté droit du temple jusqu'à la gauche de l'autel des holocaustes. Un peuple immense encombrait les parvis. Joas prit place sur un trône ; puis le grand prêtre posa sur sa tête le diadème de David et versa sur son front l'huile de l'onction royale. Alors de toutes les parties du temple s'éleva une puissante et formidable clameur : « Vive le roi ! vive le roi ! » Ces cris, mille fois répétés, joints aux cris du peuple qui accourait de tous les points de la cité, mirent en émoi le palais royal. Ne sachant ce qui se passait, Athalie entra précipitamment dans le parvis du temple. A la vue du jeune roi debout sur son trône, entouré des princes, des officiers, des lévites en armes, de toute cette foule qui mêlait ses acclamations au son des trompettes guerrières, elle déchira ses vêtements, et s'é-

cria : « Trahison! » Mais, sur l'ordre du grand prêtre, les centurions se saisirent de l'usurpatrice : « Qu'on la traîne hors de l'enceinte sacrée, s'écria le pontife, afin que son sang ne souille pas la maison de Dieu, et que le glaive lui fasse enfin expier ses crimes. Si quelqu'un ose la suivre, qu'il périsse avec elle! »

Les soldats la traînèrent hors du temple, et l'immolèrent sur le seuil même de son palais, à la porte dite des Cavaliers. Le même jour, après avoir promis fidélité à Dieu et au roi, le peuple renversa les autels de Baal, rasa son temple, et mit à mort le prêtre idolâtre Mathan, dont la reine avait fait son conseiller.

La famille d'Achab avait cessé d'exister : les prophéties étaient accomplies.

VII

MORT D'ÉLISÉE

A. M. 3165 — A. C. 836.

Les dernières années d'Élisée furent attristées par de nouvelles impiétés, suivies de nouveaux désastres pour sa patrie. Après avoir été l'instrument des vengeances de Dieu contre la famille d'Achab, le roi Jéhu recula devant l'abolition du schisme et la destruction des veaux d'or qu'avait élevés Jéroboam. Son fils Joachaz imita sa conduite. A Jérusalem, le nouveau roi de Juda, Joas, se montra reconnaissant envers le Seigneur aussi longtemps que vécut le saint pontife Joïada. Zélé pour la gloire de Jéhovah, il s'occupa de restaurer son temple abandonné et profané sous les règnes précédents. Mais à peine le saint vieillard fut-il descendu au tombeau que, sollicité par les grands d'Israël, Joas releva les autels de Baal et d'Astarté. Zacharie, le fils de Joïada, ayant protesté en sa qualité de grand prêtre contre ce crime monstrueux, fut lapidé par le peuple en présence du roi. Avant de mourir, il jeta aux meurtriers cette parole terrible : « Jéhovah, témoin de ma mort, saura bien la venger! »

Le vengeur, c'était Hazaël, roi de Syrie, dont Élisée avait, quelques années auparavant, prophétisé les futures grandeurs. N'étant encore que simple officier du roi Benadad, Hazaël vint un jour supplier l'homme de Dieu de guérir son maître. Élisée arrêta longtemps son regard sur

cet étranger qu'il ne connaissait pas, puis il se mit à fondre en larmes.

— « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il? demanda le syrien.

— Parce que je sais, répondit le prophète, les malheurs dont tu vas accabler ma patrie. Tu incendieras nos cités, tu massacreras nos guerriers, tu égorgeras nos petits enfants.

— Et qui suis-je, moi ver de terre, reprit Hazaël, pour opérer de si grandes choses?

— Toi, s'écria Élisée, tu seras roi de Syrie. »

En effet, quelque temps après, Hazaël s'emparait de la couronne et s'élançait, suivi de ses armées, contre les prévaricateurs d'Israël et de Juda. Les tribus de Gad, de Ruben et de Manassé le virent passer comme un véritable fléau de Dieu. Il taillait en pièces les guerriers, écrasait les femmes et les enfants sous les roues de ses chariots de guerre, et semait partout la désolation et les ruines. Après avoir passé le fleuve, il vainquit le roi d'Israël en plusieurs rencontres, broyant ses bataillons comme la meule broie un grain de sable. La plupart des princes de Juda tombèrent aussi sous ses coups, et l'infortuné Joas ne fut épargné qu'à la condition de livrer à l'envahisseur toutes les richesses du temple et du palais royal.

Élisée vécut assez longtemps pour contempler de ses yeux la réalisation de ses prophéties. Mais Dieu eut pitié de sa douleur, et lui ménagea une consolation avant de l'appeler à lui. Le petit-fils de Jéhu, nommé aussi Joas, parut comprendre la leçon des événements. Il s'attacha au vieux prophète, qui bientôt vit en lui un libérateur. Un jour, le jeune roi apprit que l'homme de Dieu, couché sur un lit de douleur, s'apprêtait à quitter la terre. Aussitôt il accourut, les yeux baignés de larmes.

— « O mon père, s'écria-t-il, vous le guide et le char d'Israël, est-il donc vrai que vous allez nous quitter? »

Le prophète, attendri, considère quelque temps le jeune

roi sans répondre à sa question, puis il lui dit brusquement.

— « Apporte-moi un arc et des flèches. »

Joas déposa sur le lit du vieillard un arc et un carquois.

— « Étends la main sur cet arc, reprit Élisée. »

Le roi étendit les mains, et le prophète posa ses mains tremblantes sur celles du roi.

— « Maintenant, dit-il, ouvre la fenêtre du côté de l'orient, ajuste une flèche sur la corde de l'arc, et lance-la devant toi. »

Le roi lança la flèche.

— « C'est la flèche de Jéhovah, s'écria le prophète, c'est la flèche du salut contre la Syrie. Prends une poignée de flèches, et dirige tes coups sur le sol en face de toi. »

Joas lança trois flèches et s'arrêta.

— « Tu remporteras contre les Syriens une triple victoire, » lui dit Élisée.

Quelque temps après cette prophétie, le saint vieillard expira, et l'on ensevelit son corps dans un sépulcre de Samarie. Or Dieu voulut montrer combien il aimait son serviteur. Cette année-là même, une famille samaritaine rendait les honneurs funèbres à l'un de ses membres quand, près du sépulcre d'Élisée, le cortège fut attaqué par des brigands moabites. Les porteurs jetèrent le cadavre sur la tombe d'Élisée, et s'enfuirent, mais à peine le mort eut-il touché aux ossements du prophète qu'il retrouva la vie. Quant au roi Joas, il vainquit Hazaël en trois batailles rangées, et lui reprit l'une après l'autre toutes les cités enlevées à son père et à son aïeul.

Ainsi passèrent sur la terre les deux grands messagers de Jéhovah aux prévaricateurs d'Israël : Élie, l'homme de feu, à la parole flamboyante, et Élisée, son disciple. « D'un mot Élie fermait le ciel, amenait la famine sur la terre, ou déchaînait la foudre sur la tête des coupables. Quel homme égalera jamais ta gloire, prophète sublime! Toi qui ressuscitais les morts, brisais le sceptre des rois, et

recevais sur l'Horeb les décrets de Jéhovah! Tu as quitté la terre, emporté par des coursiers de feu sur un char de lumière, mais tu reviendras à la fin des temps pour fléchir la colère du Seigneur et rétablir dans leur héritage les tribus d'Israël! Et le disciple hérita de l'Esprit du maître : nul prince ne fit trembler Élisée, nulle puissance humaine ne triompha de son courage, nulle menace ne le détourna de sa route. Sa vie fut semée de prodiges, sa mort féconde en miracles [1]. » Béni soit à jamais Jéhovah, le Dieu puissant qui donna au monde Élie et Élisée!

1. Eccli., XLVIII, 1-15.

LIVRE DOUZIÈME

ISRAEL CAPTIF A NINIVE

JONAS ET TOBIE

I

UN PROPHÈTE A LA MER
NINIVE PÉNITENTE

A. M. 3197 — A. C. 803.

Cent cinquante années s'étaient écoulées depuis qu'Israël avait renié la religion de ses pères pour adorer les veaux d'or de Jéroboam. En vain les prophètes Élie et Élisée avaient-ils multiplié les miracles et les menaces pour ramener les transfuges aux autels du vrai Dieu; en vain Jéhovah lui-même avait-il frappé de sa foudre les trois dynasties idolâtres de Jéroboam, de Baasa et d'Achab : rois et peuple s'opiniâtraient dans leur révolte insensée. Le chef de la quatrième dynastie, Jéhu, se fit l'exécuteur des vengeances divines contre la maison d'Achab et Jézabel, mais il refusa d'abattre les idoles de Dan et de Béthel. Son fils, Joachaz, en punition de la même impiété, vit son royaume envahi par Hazaël, le roi de Syrie, et ravagé si cruellement et si complètement qu'il en mourut de chagrin en versant des larmes de repentir. Touché de compassion pour ce malheureux peuple qui n'avait plus un seul appui sur terre, Dieu livra Hazaël aux mains du

fils de Joachaz, le jeune et vaillant Joas, qui remporta sur son ennemi trois grandes victoires et délivra Israël de son joug odieux. Joas triompha même d'Amazias, l'orgueilleux roi de Juda, qui l'avait insolemment provoqué à une rencontre. Il le battit, le ramena captif à Jérusalem, dans laquelle il fit entrer son armée victorieuse, par une brèche de quatre cents coudées, et lui imposa un dur tribut. Et cependant il s'obstina dans le schisme comme ses prédécesseurs, au mépris du grand Dieu qui l'avait comblé de bienfaits. Son fils, Jéroboam II, un des plus grands princes qui aient régné sur Israël, acheva son œuvre d'émancipation. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Damas qu'il rendit tributaire à son tour, et fit respecter ses frontières depuis Emath, au nord de la Palestine, jusqu'aux rivages de la mer Morte. Mais, bien que ses succès inespérés lui eussent été prédits par Jonas, le prophète de Jéhovah, il n'en témoigna aucune reconnaissance à son bienfaiteur. Au contraire, semblable au premier Jéroboam qu'il semblait avoir pris pour modèle, il se jeta, comme lui, dans tous les crimes et les excès qu'engendre l'impiété unie à la corruption. Cette fois Jéhovah leva les yeux sur la verge qui devait châtier les rebelles : cette verge, c'était Assur.

L'empire d'Assur, vieux déjà de mille ans, comme celui de Babylone, éclipsait alors par sa puissance tous les royaumes de la terre. Ninive, sa capitale, agrandie et embellie de siècle en siècle, avait sept lieues de long, trois de large, et dix-huit de circonférence. Il fallait trois jours de marche pour en faire le tour. Sur ses murs, hauts de cent pieds, trois chariots pouvaient marcher de front. Bâtie sur le fleuve du Tigre, défendue par les quinze cents tours qui dominaient ses murailles, la grande cité, fière de son million d'habitants, paraissait imprenable. Aussi ses rois, vicaires des dieux et surtout d'Assur, réputé le plus puissant des dieux, se croyaient les maîtres du monde. Après avoir réduit sous leur domination les états compris entre le Tigre et l'Euphrate, ainsi que les peuples des

hauts plateaux de l'Asie, ces intrépides conquérants tournaient maintenant les yeux vers l'occident, c'est-à-dire vers Damas, Tyr, Samarie, Jérusalem, Memphis.

C'était cet empire colossal que Dieu avait choisi pour infliger à son peuple le châtiment qu'il méritait. Mais avant d'employer les fils d'Assur à son œuvre de correction et de régénération, il voulut se faire connaître à eux, et les préparer pour ainsi dire à leur mission. Comme tous les peuples païens, les Assyriens outrageaient la nature par toutes sortes de dissolutions et de débauches : il leur envoya un prophète pour leur prêcher la pénitence.

Un jour la voix de Dieu se fit entendre à Jonas, fils d'Amathi, de la tribu de Zabulon, le même qu'il avait précédemment chargé d'annoncer à Jéroboam ses éclatantes victoires. « Lève-toi, lui dit-il, et transporte-toi à Ninive, la grande ville, et annonce-lui les châtiments qui l'attendent, car la voix de ses crimes est montée jusqu'à moi. »

Jonas se prit à trembler : comment lui, le prophète d'Israël, dédaigné de ses compatriotes, pourrait-il se faire écouter des Assyriens, trop fiers de leur Dieu Assur pour se rendre aux menaces de Jéhovah? Et s'il parvenait à les faire rentrer en eux-mêmes, le Dieu d'Israël toujours miséricordieux au repentir, ne pardonnerait-il pas aux coupables, sans s'inquiéter du démenti infligé à son prophète? D'ailleurs pourquoi cette mission chez un peuple païen : est-ce que Jéhovah allait abandonner son peuple pour se tourner vers les gentils? Sous l'impression de ces pensées, Jonas se leva, mais pour fuir dans un pays lointain, déclinant ainsi la mission qui lui était confiée. Au lieu de se diriger vers l'orient, il courut à Joppé s'embarquer sur un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis. Déjà il avait payé le passage; monté sur le navire, il se félicitait de le voir quitter le rivage, lorsqu'un vent violent se mit à souffler, et les vagues émues par la tempête, se déchaînèrent avec une telle fureur contre le vaisseau, qu'il menaçait à chaque instant de se briser. Les matelots terrifiés se lamentaient, in-

voquaient leurs dieux, allégeaient l'embarcation en jetant les marchandises à la mer, mais le danger ne faisait que croître. Quant à Jonas, retiré au fond du navire, il dormait d'un profond sommeil. Le pilote éperdu vint le trouver.

— « Il s'agit bien de dormir, lui dit-il en le réveillant, lève-toi et prie ton Dieu. Peut-être aura-t-il pitié de nous et nous sauvera-t-il du naufrage! »

Jonas se mit à prier, mais les flots battaient le navire avec plus de rage qu'auparavant. Alors les matelots, persuadés qu'il y avait dans l'équipage ou parmi les passagers un grand criminel dont les forfaits attiraient sur eux la colère divine, se dirent entre eux :

— « Tirons au sort, et nous découvrirons le coupable. »

On jeta le sort, et il tomba sur Jonas. Aussitôt les matelots l'entourèrent et l'interrogèrent :

— « Qui es-tu? lui demandaient-ils, quelle est ta patrie? Où vas-tu? Qu'as-tu donc fait pour provoquer le courroux du Ciel?

— Je suis Hébreu, répondit-il, et je sers le Dieu qui a créé le ciel et la terre; j'ai mérité sa colère. »

Et il leur raconta son histoire, comment il fuyait devant la face du Seigneur, n'ayant pas le courage d'exécuter ses ordres. En ce moment la mer devint plus houleuse encore et les vagues s'élancèrent par-dessus le navire.

— « Pourquoi as-tu agi de la sorte, criaient les matelots au désespoir, et que faire maintenant pour calmer cette effroyable tempête?

— Prenez-moi, leur dit Jonas, jetez-moi à la mer, et le calme renaîtra aussitôt. C'est à cause de moi, je le sais, que cet ouragan vous poursuit de ses fureurs. »

Cependant les matelots ne pouvaient se résoudre à sacrifier cet étranger qu'ils avaient recueilli à leur bord. Courbés sur leurs rames, ils tentèrent un dernier effort pour regagner le rivage, mais inutilement. La mer grossissait toujours, et les flots soulevés par la tempête, s'élançaient jusqu'au ciel. Abattus, découragés, ils firent à

Dieu cette prière : « Jéhovah, ne nous fais point périr à cause de cet homme ; s'il est innocent, ne nous rends point responsables de sa mort : c'est toi qui l'as voulue. » Puis ils prirent Jonas et le lancèrent dans les flots. A l'instant même le vent tomba, la mer reprit son calme, et le vaisseau sa marche tranquille. Stupéfaits, les matelots immolèrent des victimes à Jéhovah, et firent des vœux qu'ils se proposaient d'accomplir le jour où ils toucheraient la terre.

Quant à Jonas, un énorme poisson que le Seigneur avait amené en cet endroit, l'engloutit dans son sein. Trois jours et trois nuits il demeura dans cette prison, implorant la miséricorde du Dieu qu'il avait offensé. « Du fond de l'abîme, disait-il, j'ai invoqué le Seigneur, et il a entendu ma voix ; j'ai crié, et il m'a exaucé. Vous m'avez jeté au fond de la mer, vous m'avez enseveli sous les flots, toutes les vagues de l'insondable gouffre ont passé sur moi. Je disais : Dieu m'a rejeté de devant sa face ; mais non, mes yeux contempleront encore son saint temple. Et les eaux m'entouraient de toutes parts, et l'abîme m'enveloppait, et je descendais jusqu'aux racines des montagnes, jusqu'aux cavernes de la terre, enchaîné pour toujours dans ces sombres prisons ; mais, ô Seigneur mon Dieu, vous me sauverez de la mort, et je prierai encore dans vos sacrés parvis. Là je vous offrirai un sacrifice de louanges, là j'accomplirai les vœux que j'ai faits pour ma délivrance. »

A peine avait-il achevé cette prière, que le Seigneur commanda au poisson de déposer le prophète sur le rivage. Jonas avait passé trois jours dans le sein du monstre, pour préfigurer Celui qui devait rester trois jours dans le sein de la terre, avant de porter aux peuples la lumière du salut.

Jonas avait appris, à ses dépens, qu'on n'échappe ni à l'œil ni au bras de Dieu. Aussi quand, arrivé sur le rivage, il entendit de nouveau la voix de Jéhovah qui lui disait : « Lève-toi, et va prêcher à Ninive, comme je te l'ai commandé, » se leva-t-il, sans mot dire, pour prendre le chemin de la grande ville. Après plusieurs jours de marche, il

passa l'Euphrate, traversa la Mésopotamie, et se dirigea vers le Tigre. Bientôt il distingua dans le lointain les murailles de Ninive et les quinze cents tours menaçantes qui se dressaient à l'horizon comme une armée de géants. Les terreurs qui l'avaient assailli d'abord, l'impressionnaient toujours vivement, mais il savait maintenant par expérience qu'il faut craindre Dieu plus que les hommes. Il franchit donc les portes de Ninive, et la traversa de part en part en criant tout le jour dans les rues et sur les places publiques : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » A sa grande stupéfaction, cette simple parole, que la grâce de Dieu faisait pénétrer jusqu'au fond des cœurs, opéra un immense bouleversement dans toute la cité. En voyant passer cet étranger qui se donnait comme le messager du Dieu d'Israël, les Ninivites crurent voir Jéhovah lui-même. Non seulement ils ajoutèrent foi à ses menaces, mais le repentir entra dans leur âme. Pour désarmer la colère de Dieu, ils ordonnèrent un grand jeûne d'expiation, et depuis le plus grand jusqu'au plus petit se couvrirent de sacs en signe de deuil. Le roi lui-même ayant eu connaissance des prédications du prophète, en fut profondément ému. Loin de s'irriter contre l'audacieux qui osait prédire la ruine de sa capitale en face des temples de son grand dieu Assur, il descendit humblement de son trône, se dépouilla de ses vêtements royaux, se revêtit du cilice de la pénitence comme le dernier de ses sujets, et s'assit sur la cendre. De plus, en son nom et au nom des princes de sa cour, il lança cette proclamation solennelle : « Que les hommes et les animaux se privent en ce jour de toute nourriture et de toute boisson. Couvrons-nous du sac de l'expiation, implorons de toutes nos forces la clémence du Seigneur, et que chacun de nous, reconnaissant ses égarements, se convertisse et rentre dans la bonne voie. Qui sait si Jéhovah, touché de notre repentir, ne déposera point sa foudre et ne changera point le décret de condamnation en une sentence de pardon ? »

Le roi ne se trompait pas. Le Seigneur considéra toute cette multitude couverte des livrées de la pénitence, il vit les larmes qui coulaient de leurs yeux, la conversion sincère de leurs âmes, et son cœur n'y put tenir. Il révoqua en faveur de Ninive pénitente le décret de mort qu'il avait porté contre Ninive vicieuse et dissolue.

C'était bien ce que craignait Jonas : Dieu se laisserait émouvoir par ces idolâtres, et son messager passerait pour un faux prophète; il pardonnerait aux Ninivites, et son peuple à lui, son peuple d'Israël périrait dans l'infidélité ! A cette pensée, une profonde tristesse s'empara de son âme, et il ne put s'empêcher de manifester au Seigneur son cruel désappointement. Les quarante jours fatidiques étaient écoulés, et l'orgueilleuse Ninive restait debout.

— « Seigneur, s'écria-t-il avec amertume, je n'avais que trop bien prévu ce qui arrive, quand des rivages de ma patrie je voulais fuir à Tharsis. Je connaissais votre bonté, votre miséricorde, votre excessive patience, et comment vous êtes toujours prêt à pardonner. En vérité, après une pareille déception, il ne me reste plus qu'à vous prier de me retirer de ce monde : la vie dans de pareilles conditions me serait plus insupportable que la mort. »

Jéhovah connaissait son prophète : il se contenta de lui répondre que ses plaintes n'avaient pas l'ombre de fondement; mais comme le cœur de l'irritable Jonas était trop ulcéré en ce moment pour reconnaître son injustice, Dieu attendit le moment favorable pour la lui faire toucher du doigt. Depuis les jours de sa prédication à Ninive, Jonas s'était établi, à l'orient de la ville, sous une tente de feuillage qui l'abritait contre les ardeurs du soleil. Dans sa paternelle bonté, le Seigneur fit même croître un lierre très touffu qui lui prêtait très opportunément son ombrage. Jonas en ressentit une grande joie, car il souffrait horriblement de la chaleur; mais voilà que le lendemain, dès l'aurore, un ver, envoyé par Dieu en cet endroit, piqua l'arbuste à sa racine et fit tomber toutes ses

feuilles. Et bientôt le soleil darda ses rayons sur la tête du prophète, un vent brûlant embrasa l'atmosphère, de sorte que le pauvre Jonas, suffoqué, désespéré, se prit de nouveau à invoquer la mort.

— « Seigneur, s'écria-t-il, vous le voyez, il m'est bien plus avantageux de mourir que de vivre d'une pareille vie.

— As-tu bien raison, lui répondit le Seigneur, de t'exaspérer ainsi parce qu'un lierre a disparu?

— Oui, répliqua Jonas, j'éprouve un chagrin mortel.

— Et pourquoi ce mortel chagrin? reprit à son tour le Seigneur. Pour la perte d'un lierre que tes mains n'ont point planté, qui ne t'a coûté ni souci ni travail, qu'un jour a vu naître et qu'un jour a vu mourir? Et moi, je ne pardonnerais point à Ninive, je resterais insensible à la perte de cette grande cité, où l'on compte plus de cent vingt mille enfants trop jeunes encore pour distinguer leur droite de leur gauche, sans compter des multitudes d'animaux qui me doivent aussi la vie? »

L'apologue était trop saisissant pour ne point toucher le cœur de Jonas. Il tomba aux pieds du Dieu dont il admira l'ineffable bonté, et comprit enfin combien ses récriminations étaient injustes. Puis il reprit la route d'Israël, afin de raconter à ses compatriotes la conversion des Ninivites et les miséricordes du Seigneur. Mais, hélas! Israël avait la tête plus dure que la païenne Ninive.

II

ENDURCISSEMENT D'ISRAEL

A. M. 3198.— A. C. 802.

Jéroboam II jouissait en paix du fruit de ses victoires. Il était de ceux que la patiente bonté de Dieu invite au repentir, mais que leur obstination conduit à l'impénitence finale. En vain lui rappelait-on la prophétie d'Ahias au premier Jéroboam : « Le Seigneur secouera les tribus d'Israël comme on secoue un roseau, et de cette terre fertile qu'il a donnée aux fils de Jacob, il les transportera sur les bords d'un fleuve lointain, en punition de leur sacrilège apostasie. » Le roi s'inquiétait peu d'une prédiction vieille d'un siècle et demi, surtout au moment où Dieu favorisait toutes ses entreprises. Ce même Dieu avait bien annoncé à son ancêtre Jéhu que sa race serait exclue du trône à la quatrième génération; mais c'étaient là, pensait-il, de vaines menaces que Dieu n'exécuterait pas. Son fils Zacharie régnerait après lui, et, bien que le quatrième descendant de Jéhu, il laisserait à sa postérité un royaume plus vaste et plus fort que jamais.

Celui qui sonde les cœurs et les reins démêlait parfaitement les raisons sur lesquelles l'aveugle et présomptueux Jéroboam fondait ses espérances d'avenir. La verge était prête : il pouvait châtier le rebelle; mais avant d'appesantir son bras sur lui, il voulut encore lui donner un

solennel avertissement. Un jour il dit à Osée, fils de Béeri. qu'il avait investi du don de prophétie :

— « Prends une femme idolâtre, et fais-en ton épouse légitime. »

Osée comprit que Dieu voulait donner aux enfants d'Israël une grande leçon, et que cette femme, épousée par lui contrairement à la loi de Moïse, devait signifier les idoles auxquelles Jéroboam et ses sujets prostituaient leur cœur et leur encens.

Un fils naquit de cette femme idolâtre, et Dieu commanda au prophète de l'appeler Jezraël, « car l'heure approche, dit-il, où je demanderai compte à la maison de Jéhu de tout le sang versé à Jezraël ». Sans doute Jéhu avait bien fait d'exterminer Achab et Jézabel, ces monstres d'impiété; mais à quoi bon verser leur sang pour continuer ensuite leurs prévarications? « Encore un peu de temps, ajouta le Seigneur, et le royaume d'Israël aura disparu ».

Osée eut ensuite une fille, et Dieu lui commanda de l'appeler *Loruchama,* c'est-à-dire *Plus de miséricorde*, « parce que, dit-il, le temps de la miséricorde est passé pour Israël, et je veux que son nom sorte de ma mémoire ».

A un second fils du prophète, Dieu imposa le nom de *Lohammi,* c'est-à-dire *Peuple répudié,* « car Israël n'est plus mon peuple, s'écria-t-il, et Jéhovah n'est plus son Dieu ».

Jéroboam et son peuple virent ainsi cette famille prophétique s'élever au milieu des tribus comme une menace vivante. Et chaque année l'enfant, né de l'idolâtre, leur reprochait par son nom symbolique leur criminel abandon du Seigneur et leur signifiait la sentence de réprobation. A cette prédication en action, Osée joignait ces paroles inspirées :

— « Fils d'Israël, disait-il, écoutez ce que dit Jéhovah. Le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de

la terre, de cette terre qui ne connaît ni vérité, ni pitié, ni crainte de Dieu; de cette terre où débordent, comme les eaux d'une inondation, l'injustice, le mensonge, la violence, le vol, l'adultère et l'homicide vengeance. Israël sera dévasté; ses fils pleureront leur impuissance. Tu tomberas, peuple infidèle, tes prophètes tomberont avec toi. Parce que tu as répudié ma doctrine, je te répudierai à mon tour, et tu cesseras d'être la nation sacerdotale. Tu as oublié la loi de ton Dieu : j'oublierai, moi, le nom de tes fils. »

Le roi, les grands, les prêtres étaient plus coupables que le peuple. Osée ne craignit pas de les apostropher en face :

— « Princes d'Israël, s'écria-t-il un jour, et vous prêtres infidèles, et vous fils des rois, écoutez. Sur vous va passer le jugement de Jéhovah, parce que vous êtes devenus pour le peuple le filet tendu par l'oiseleur. Vous avez détourné vers les autels des faux dieux les hosties d'expiation, et maintenent mon peuple ne se retournera plus vers moi, parce que l'esprit immonde des cultes impurs l'a envahi. Israël s'est fait un front qui ne sait plus rougir. Mais j'ai vu vos crimes, et le jour de la vengeance est venu. Les princes de Juda vous ont imités, et ont agi comme ces insensés qui arrachent eux-mêmes la borne de leur héritage : je répandrai sur eux ma colère comme l'eau du torrent. Comme la lionne du désert dévore sa proie, ainsi je dévorerai Israël; comme le lionceau se joue de sa victime, ainsi je torturerai Juda. J'irai, je saisirai ma proie; je l'emporterai toute sanglante, et nul ne me l'arrachera. J'attendrai que, dans votre agonie, vous tourniez les yeux vers moi. »

Cependant, comme tous les prophètes du Seigneur, Osée s'élançait dans l'avenir lointain et voyait la miséricorde succéder au châtiment. « Périsse Samarie! s'écriait-il, puisque Samarie a mérité le courroux de Jéhovah »; mais aussitôt il voyait apparaître un Sauveur. « Les fils

d'Israël, disait-il, vivront longtemps sans roi, sans princes. sans sacrifices, sans autels; mais après cela, ils chercheront le Seigneur leur Dieu et se tourneront vers David, leur roi. » Et alors, après l'expiation de l'exil, quand ils s'agenouilleront devant leur roi David, c'est-à-dire le Sauveur issu de David, « alors, dit le Seigneur, je prendrai en pitié celui que j'avais appelé *Sans miséricorde*, j'appellerai mon peuple celui que j'avais nommé *Peuple répudié*, et de nouveau il me nommera son Dieu ».

Mais ni les menaces ni les promesses n'émurent Jéroboam. Alors Dieu suscita un autre prophète, nommé Amos, pour lui annoncer que la vengeance était proche. Amos, simple berger de Thécué, quitta son troupeau, et ne craignit pas de se rendre à Béthel pour lancer, en face du veau d'or, les anathèmes de Jéhovah.

— « Enfants d'Israël, s'écria-t-il, écoutez le messager du Seigneur. Le jour où je vous ferai rendre compte de vos prévarications, je foudroierai les idoles de Béthel. j'abattrai leurs autels, je renverserai dans la poussière et le Palais d'Été et le Palais d'Hiver, et vos maisons d'ivoire s'écrouleront au souffle de la tempête. Princes de Samarie, qui vous engraissez en broyant les pauvres, le jour approche où l'ennemi vous enlèvera avec des crocs de fer, déchirera vos membres sanglants, et les plongera dans des chaudières ardentes.

« Allez donc à Béthel, allez à Galgala immoler vos victimes en l'honneur de vos infâmes divinités. La sentence de mort est portée contre Israël. Je vous ai envoyé la famine, et vous n'êtes point revenus à moi; j'ai fermé les cieux, desséché vos champs, déchaîné sur vos moissons des nuées d'insectes, et vous n'êtes point revenus à moi; j'ai moissonné vos enfants par le glaive, décimé vos bataillons, ruiné vos cités comme j'ai ruiné Sodome et Gomorrhe, et vous n'êtes point revenus à moi. C'en est fait. la maison d'Israël va tomber pour ne plus se relever jamais.

« Vos fêtes, je les hais; vos sacrifices, je les ai en abomination. Loin de moi le chant de vos cinnors, loin de moi le bruit tumultueux de vos concerts! Je vous ferai transporter au delà de Damas, sur la terre d'exil. Malheur à vous, princes orgueilleux de Samarie, le roi barbare approche! »

Un jour le prophète, pour montrer que le royaume menaçait ruine, se servit d'une comparaison bien significative : « J'ai vu le Seigneur, dit-il, debout sur une muraille : il tenait en main une truelle de maçon :

— « Amos, me demanda-t-il, que vois-tu?

— « Seigneur, répondis-je, une truelle de maçon.

— « Je la jette au milieu de mon peuple, et je laisserai le mur tomber en ruines. Les temples de l'idole seront détruits, les sanctuaires d'Israël dévastés, et je me lèverai, l'épée en main, contre la maison de Jéroboam. »

Cette dernière parole du prophète parut séditieuse. Amasias, prêtre du veau d'or de Béthel, le dénonça au roi comme un fauteur de révolutions, dont on ne pouvait plus longtemps supporter l'insolence. « Il a osé dire, concluait Amasias, que la race de Jéroboam périrait par le glaive, et qu'Israël captif gémirait en exil loin de la patrie. »

Jéroboam chargea le prêtre complaisant de fermer la bouche au prophète. Celui-ci vint en conséquence trouver Amos.

— « Voyant, lui dit-il, va-t'en au pays de Juda. Là tu gagneras ton pain en racontant tes visions, mais n'essaie plus de prophétiser dans Béthel, le sanctuaire du roi, la capitale de son royaume.

— Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, lui répondit Amos; je ne suis qu'un pasteur de Thécué, vivant des fruits sauvages du sycomore. Le Seigneur m'a enlevé à mes troupeaux en m'ordonnant de porter sa parole au peuple d'Israël; et toi, Amasias, tu oses me dire de ne point prophétiser contre le peuple et son infâme idole. Eh bien! écoute maintenant ce que dit Jéhovah : L'épouse d'Ama-

sias sera le jouet de l'odieux vainqueur; tes fils et tes filles tomberont sous son glaive; tes champs deviendront le partage de l'étranger, et tu mourras toi-même sur la terre d'exil lorsque Israël sera traîné captif loin de la patrie. »

Tel était l'aveuglement de Jéroboam qu'il s'obstina dans son idolâtrie par indifférence pour le vrai Dieu et surtout par la crainte de voir les Israélites, s'ils reprenaient le chemin du Temple, abandonner leur roi pour se courber sous le sceptre du fils de David. Et cependant Dieu lui montra en ce même temps par un exemple mémorable comment le saint Temple de Jérusalem était bien la maison qu'il s'était choisie. Depuis vingt-cinq ans, le roi Ozias régnait en Juda, fidèle à son Dieu, chéri de ses sujets, respecté de ses voisins, lorsque, tout à coup, dans un accès de fol orgueil, il voulut usurper les fonctions du sacerdoce, pénétrer dans le sanctuaire et offrir lui-même l'encens sur l'autel des parfums. Le pontife Azarias, entouré de quatre-vingts prêtres fidèles et courageux, l'arrêta sur le seuil de l'enceinte sacrée : « Roi, lui dit-il, il ne vous appartient pas de brûler l'encens sur l'autel : c'est un office réservé aux prêtres, fils d'Aaron, consacrés pour cette fonction sainte ». Mais le roi, l'encensoir à la main, jeta un regard de colère sur l'audacieux pontife, et s'avança vers l'autel. A l'instant même, par une juste punition de Dieu, son visage se couvrit d'une lèpre hideuse, ce qui le força de s'enfuir au plus vite pour aller cacher sa honte au fond de son palais.

Jéroboam put voir comment Dieu châtie les rois, même ses amis, lorsqu'ils manquent de respect à son saint Temple. Et lui, n'avait pas craint d'élever autel contre autel, et de détourner le peuple des parvis sacrés! Mais son cœur, insensible comme la pierre, n'éprouvait plus même l'émotion de la crainte. Un tremblement de terre qui, à cette époque, jeta l'épouvante dans tout le pays, ne l'ébranla nullement. C'était cependant l'annonce de la catastrophe

prédite par Amos. Après l'avoir maintenu sur le trône pendant quarante ans, le Seigneur se leva contre lui et contre sa maison. La mort frappa Jéroboam au moment où il s'y attendait le moins, et son fils Zacharie, idolâtre comme son père, monta sur son trône. Il n'y était point assis de six mois que Sellum, fils de Jabès, le poignardait au milieu de sa cour.

Ainsi s'accomplissait la parole de Dieu à Jéhu : « Tes fils ne posséderont le trône de Samarie que jusqu'à la quatrième génération. » Avec la maison de Jéroboam disparut, sous les coups de la vengeance de Dieu, la quatrième dynastie des rois d'Israël.

III

L'INVASION D'ASSUR

A. M. 3233 — A. C. 768.

La forte race de Jéroboam descendue au tombeau, Dieu livra les dix tribus à de misérables aventuriers qui les conduisirent rapidement à l'abîme. Un commandant de l'armée royale, Manahem, ayant appris la mort de Zacharie, lança ses troupes sur Samarie, mit à mort le meurtrier Sellum qui déjà s'était emparé du trône, et se fit couronner à sa place.

Ce roi improvisé se conduisit comme un sauvage à l'égard de ceux qui hésitaient à se soumettre. La ville de Thapsa refusa d'ouvrir ses portes au nouveau souverain. Manahem s'en rendit maître, et la rasa jusqu'aux fondements, après en avoir égorgé toute la population. Haï de ses sujets, toujours exposé aux séditions et aux révoltes, le monstre ne put régner dix ans qu'en multipliant les actes de barbarie. Enfin, ne voyant plus moyen de se soutenir, même par la terreur, il commit le crime d'appeler à son secours Phul, le roi de Ninive, c'est-à-dire la verge qui devait flageller Israël. L'Assyrien ne se fit pas attendre : à la tête d'une armée d'invasion, il occupa le territoire d'Israël, afin de prêter main-forte au tyran de Samarie. Pour se débarrasser de ce terrible protecteur, Manahem dut lui verser une somme de mille talents d'argent, somme qu'il préleva sur tous les princes et sur toutes les

familles opulentes du royaume. A ces conditions, Phul consentit à évacuer le territoire d'Israël, non sans jeter un œil de convoitise sur les richesses qu'il laissait derrière lui.

Manahem mourut bientôt après, emportant au tombeau l'exécration de ses sujets. Son fils Phacéïa, non moins cruel ni moins impie que lui, hérita de la haine que lui avait vouée le peuple. Deux ans après son avènement au pouvoir, un officier de sa cour, à la tête de cinquante conjurés, l'assiégea dans son palais de Samarie, le mit à mort et ceignit la couronne.

Le nouveau roi s'appelait Phacée. Idolâtre fanatique, il allait exciter la colère du Seigneur et précipiter la ruine de son pays. Aussi Jéhovah, dans sa miséricorde, fit-il retentir aux oreilles de son peuple la voix d'un de ses plus grands prophètes, Isaïe, fils d'Amos, de la race royale de David. En la dernière année d'Ozias, le roi lépreux de Jérusalem, alors qu'Israël et Juda semblaient avoir oublié le Seigneur, Isaïe leur rappela sa grandeur.

— « Je vis Jéhovah, dit-il, assis sur un trône sublime. La magnificence de ses vêtements remplissait le temple; des Séraphins se tenaient autour de lui; ils avaient chacun six ailes, deux qui leur voilaient le visage, deux qui leur couvraient les pieds, et deux avec lesquelles ils prenaient leur vol. Tout à coup ils crièrent l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, la terre est toute remplie de sa gloire. » Et alors les colonnes qui soutenaient les portes du temple furent ébranlées par l'éclat de leur voix, et le temple se remplit de fumée comme après un sacrifice.

« Alors je m'écriai : « Je suis perdu, car j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées, et je suis impur moi-même. » Mais un des Séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon enflammé qu'il avait pris sur l'autel. Il m'en toucha la bouche et me dit : « Ce charbon a purifié tes lèvres, ton iniquité est effacée, tes pé-

chés te sont remis. » J'entendis alors le Seigneur tout-puissant qui disait :

— « Qui enverrai-je porter mes paroles à mon peuple?

— « Moi, lui dis-je, me voici, envoyez-moi.

— « Va donc, reprit-il, et dis à ce peuple : Vous entendrez et ne comprendrez pas, vous verrez et ne discernerez pas, parce que votre cœur s'est endurci, vos oreilles se sont fermées, et vos yeux se sont obscurcis. Vous n'avez voulu ni voir, ni écouter, ni comprendre, dans la crainte de vous convertir et de guérir.

— « Seigneur, répliquai-je, jusques à quand votre courroux durera-t-il?

— « Jusqu'à ce que, me répondit-il, leurs villes soient désolées, leurs maisons abandonnées, leur terre déserte. »

Cette prophétie caractérisait d'une manière saisissante l'aveuglement du peuple d'Israël. Au lieu de s'humilier devant ce grand Dieu dont Isaïe venait de dépeindre la gloire, Phacée entreprit d'élever Samarie au-dessus de Jérusalem, et le veau d'or au-dessus de Jéhovah. Dans ce but, il fit alliance avec Razin, roi de Damas, et leurs deux armées réunies vinrent attaquer le roi de Juda.

Le moment n'était pas bien choisi. Joatham, le fils d'Ozias le lépreux, nouvellement assis sur le trône de David, était un prince pieux et courageux, que Dieu comblait de ses bénédictions. Il avait fortifié les remparts de Jérusalem, et battu les Ammonites révoltés. Ses troupes s'élancèrent contre les deux rois coalisés et leur infligèrent une sanglante défaite.

Phacée attendit une occasion favorable pour prendre sa revanche. Joatham étant mort, le trône de David fut occupé par son fils Achaz, un des plus mauvais princes qui aient déshonoré la cité sainte de Jérusalem. On le vit bientôt, dans la vallée de la Géhenne, offrir ses fils au dieu Moloch, et les faire passer, à l'imitation des Gentils, par les flammes du sacrifice. Il immolait des victimes aux faux dieux, leur offrait de l'encens sur les sommets des mon-

tagnes, sur toutes les collines, et prenait à tâche d'entraîner tous ses sujets dans la plus criminelle idolâtrie. Phacée se disait que cet ennemi de Jéhovah ne pourrait pas compter, comme son père Joatham, sur la protection du Dieu de David. Il revint donc, avec son allié de Damas, mettre le siège devant Jérusalem.

A cette nouvelle, la terreur s'empara des habitants, et l'impie Achaz se prit à trembler. Dans ce péril extrême, Jéhovah, toujours miséricordieux, fit un dernier effort pour regagner le cœur de son peuple. Il envoya Isaïe au roi, pour ranimer sa confiance. Un jour donc, rencontrant le roi sur le chemin du Foulon, le prophète l'aborda et lui dit :

— « Voici la parole de Jéhovah : Ne t'agite pas et gardetoi de trembler à l'approche de ces deux tisons presque consumés, Phacée d'Israël et Razin de Syrie. Sans doute ils envahissent le territoire de Juda pour exterminer la race de David et donner son trône à un prince syrien; mais leur complot n'aboutira pas. Que Razin se contente de régner à Damas et Phacée à Samarie. Quant à ce royaume de Samarie, dans soixante-cinq ans il aura cessé d'exister. O roi, si tu n'ajoutes point foi à cette parole de Dieu, toi-même tu périras. »

C'était le moment décisif. L'idolâtre répondit aux avances du prophète par un geste d'incrédulité. Isaïe insista :

— « Demande donc au Seigneur ton Dieu un signe de sa puissance.

— Non, répondit l'hypocrite, je ne demande point de miracle : il ne faut pas tenter Dieu.

— Écoutez donc, race de David, reprit le prophète, vous pouvez lasser la patience des hommes : vous ne lasserez point la patience de Dieu. Vous ne voulez point de miracle, mais Jéhovah en fera un malgré vous. Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui portera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Mais avant son apparition sur cette terre, ces deux royaumes dont tu redoutes

tant la puissance seront anéantis, et sur toi, ô roi Achaz, sur ta maison, sur ton peuple s'appesantira le bras du roi d'Assyrie. Alors, juste châtiment de Dieu! se lèveront des jours mauvais tels qu'on n'en a point vu depuis le schisme d'Éphraïm d'avec Juda. »

Telle est l'infinie miséricorde de Dieu : Achaz refuse un sauveur; il fait tout ce qu'il peut pour détruire l'effet des promesses divines. Achaz sera châtié, mais Dieu reste fidèle : le Rédempteur promis à sa race viendra au temps marqué; la Vierge donnera au monde l'Emmanuel!

Dieu abandonna l'orgueilleux qui avait dédaigné son secours. Le roi de Damas battit Achaz, ravagea son territoire, et retourna chez lui chargé de dépouilles. A son tour, le roi d'Israël tomba sur son ennemi, lui tua cent vingt mille hommes, et traîna en captivité deux cent mille prisonniers, hommes, femmes, vieillards, enfants. Ces malheureux, exténués, presque nus, excitèrent une telle pitié en arrivant à Samarie, qu'un prophète de Jéhovah, nommé Oded, accourut au-devant de l'armée triomphante, l'accusant d'abuser de la victoire. « Si Dieu vous a livré ces multitudes, s'écria-t-il, il ne l'a fait que pour punir les infidélités de Juda. Déjà le sang que vous avez inutilement versé, crie vengeance contre vous, et voilà que vous condamnez vos frères à l'esclavage. Renvoyez vos captifs, ou la colère de Jéhovah éclatera contre vous. » Les princes d'Éphraïm appuyèrent cette généreuse proposition, et les soldats, après avoir distribué aux prisonniers des vêtements et des vivres, les reconduisirent jusqu'à Jéricho, où ils furent remis aux mains de leurs compatriotes.

L'humiliante défaite d'Achaz aurait dû le courber aux pieds du vrai Dieu qui, seul, pouvait le tirer des mains de ses ennemis. Dans sa colère et sa soif de vengeance, il aima mieux se jeter dans les bras de l'assyrien Téglatphalasar, roi de Ninive. Il lui envoya ce message désespéré : « Venez au secours de votre serviteur et de votre fils. Délivrez-moi du roi d'Israël et du roi de Syrie, qui ont

dévasté mon royaume. » Comme première rémunération du service qu'il réclamait, Achaz envoyait au monarque assyrien une somme considérable d'or et d'argent, puisée dans les trésors du Temple et du palais. Il n'en fallait pas tant pour décider le conquérant Téglatphalasar à se mettre en campagne. A la tête d'une armée formidable, il fondit sur Damas, la saccagea de fond en comble, et transporta les vaincus dans la campagne de Cyrène, en Médie. Razin tomba sous les coups de l'inexorable fils d'Assur. De Damas le vainqueur s'élança sur Israël, écrasant sur son passage les tribus de Nephtali, de Manassé, de Gad et d'Issachar, sur les frontières septentrionales du royaume. Après avoir ruiné les cités d'Aion, de Maacha, de Janoë, de Cédès et d'Azor, il en transporta les habitants en Assyrie. La verge de Ninive commençait à flageller Israël, et ces premières tribus captives comprenaient enfin ce qu'il en coûte d'abandonner le Seigneur, son Dieu.

Achaz se réjouissait de voir ses ennemis dans la poussière. En courtisan obséquieux, il se rendit à Damas pour rendre hommage au souverain dont il devenait l'humble vassal. Plein de respect pour les dieux du vainqueur, il commanda au pontife Urias de faire construire à Jérusalem, un autel semblable à celui sur lequel sacrifiait le grand potentat de Ninive. De retour dans sa capitale, il offrit des victimes sur cet autel idolâtrique, et poussa l'audace jusqu'à remplacer l'autel d'airain de Salomon par ce monument d'impiété, sur lequel le grand prêtre dut offrir le sacrifice du matin et du soir. Pour mieux montrer encore qu'il n'avait plus rien de commun avec Jéhovah, le roi fit raser la galerie extérieure qui unissait le Temple au palais. « Les dieux syriens protègent leurs adorateurs, disait-il; en leur offrant des victimes, j'obtiendrai leur appui contre Israël. » En conséquence, il ordonna de briser les vases sacrés du Temple, puis d'en fermer les portes. A Jérusalem comme dans toutes les cités de Juda. des autels élevés aux angles des rues en

l'honneur des faux dieux remplacèrent l'autel de Jéhovah.

Le Seigneur ne tarda pas à tirer vengeance de ces infamies. Au midi, les Iduméens envahirent le territoire de Juda et le dévastèrent. Ils s'en allaient chargés de butin quand les Philistins, à l'occident, profitant de la faiblesse d'Achaz, firent main basse sur les cités de Bethsamès, d'Aïalon, de Gaderoth, de Thamna et de Socho. Le pauvre roi ne savait plus où donner de la tête, quand on lui apprit que Téglatphalasar, suivi de ses bataillons assyriens, saccageait tout le pays pour se payer des services qu'il avait rendus. Force lui fut de dépouiller une seconde fois le Temple de Jérusalem, de vider ses coffres et ceux de ses sujets, pour satisfaire le redoutable monarque.

Ainsi Ninive triomphait des rois d'Israël et de Juda, devenus ses vassaux et ses tributaires. Encore un peu de temps, et les tribus épouvantées assisteront à la catastrophe prédite par les prophètes.

IV

CHUTE DE SAMARIE

A. M. 3283 — A. C. 718.

Après vingt ans d'un règne aussi malheureux que criminel, le roi d'Israël, Phacée, subit la peine du talion. Élevé au trône par une conspiration militaire, il tomba sous les coups d'Osée, fils d'Éla, qui se fit proclamer roi de Samarie. Comme ses prédécesseurs, ce dernier roi du schisme pratiqua l'idolâtrie sous les yeux de Jéhovah, toutefois avec moins de fanatisme que la plupart d'entre eux. Mais la mesure était pleine, et Dieu allait frapper le grand coup. Isaïe l'annonça de la manière la plus claire et la plus puissante. Comme les Israélites se glorifiaient de leurs victoires sur Juda, et faisaient disparaître les traces de l'invasion ninivite, le prophète s'écria :

« Habitants de Samarie, dans l'insolence de votre orgueil, vous ne tenez compte d'aucun châtiment. Les briques sont tombées, dites-vous, nous rebâtirons nos palais avec des pierres de taille. L'ennemi a coupé nos sycomores, nous les remplacerons par des cèdres. Et pendant que vous vous repaissez de ces rêves, Jéhovah arme contre vous les ennemis qui ont foudroyé Razin, le roi de Damas. Les Syriens à l'orient, les Philistins à l'occident, vont se jeter sur vous comme une meute affamée. Jéhovah anéantira Israël comme un serpent qu'on écrase sous ses pieds. Il n'aura pitié ni de la jeunesse, ni de la

veuve, ni de l'orphelin, parce que dans tous les cœurs règne l'hypocrisie, et sur toutes les lèvres l'odieuse impiété. Votre idolâtrie sacrilège va se changer en un feu ardent qui vous dévorera. Il consumera Samarie, comme la flamme qui consume un buisson d'épines, et l'orgueilleuse capitale, semblable à la forêt que l'incendie dévaste, n'apparaîtra plus qu'à travers des tourbillons de feu et de fumée. »

Vers le même temps, l'Esprit du Seigneur se reposa sur un autre prophète, Michée de Morasthi. Celui-ci entonna le chant funèbre des dix tribus.

« Le péché d'Israël, s'écriait-il, c'est Samarie. Cette ville, dit le Seigneur, je la rendrai semblable aux monceaux de pierres qu'on trouve dans les champs, je mettrai à nu ses fondements. Ses statues seront brisées, ses magasins brûlés, ses idoles anéanties.

« Et moi, prophète de Jéhovah, je pleure sur la cité, je fais retentir l'air de mes gémissements. Dépouillé comme un captif, vêtu du sac de la pénitence, comme l'oiseau des ruines je pousse un cri lugubre; comme l'animal errant au désert, je jette un cri d'alarme.

« N'annoncez point la terrible nouvelle aux habitants de Geth : pleurez en silence et couvrez-vous de cendres dans votre maison, pour ne point réjouir l'ennemi. O Samarie! cité belle entre toutes, te voilà donc couverte d'ignominie! Pleure, fille d'Israël, dépouille-toi de ta belle chevelure, dénude ton front comme celui de l'aigle, car tes enfants vont être arrachés de ton sein, pour prendre le chemin de la captivité. »

L'événement suivit de près la prédiction. Le roi Salmanazar, guerrier plein de valeur et d'ambition, avait remplacé sur le trône de Ninive le vainqueur de Razin et de Phacée. Dans une première campagne en Occident, il traversa les pays conquis, semant partout l'effroi, afin de tenir en respect ses nombreux vassaux, toujours prêts à s'unir contre l'ennemi commun. Il attaqua la ville de Tyr, et d-

là se jeta sur Israël comme sur une proie. Mais le roi Osée le désarma par ses protestations de fidélité, lui paya le tribut annuel, et parvint ainsi à sauver sa couronne.

Or, cette apparente soumission n'était qu'une feinte. Comme les rois ses voisins, Osée souffrait impatiemment le joug du fier assyrien. A peine Salmanazar eut-il regagné l'Euphrate, qu'un complot s'ourdit contre lui. Sur le trône d'Égypte régnait alors un éthiopien, nommé Sevech, dont le sceptre s'étendait sur tous les princes de la vallée du Nil, depuis les sables du désert jusqu'à la Grande Mer. Menacé lui-même dans ses états par la toute-puissante Ninive, il devint l'âme de la résistance. Osée réclama son appui; les Philistins, les Phéniciens en firent autant, et la ligue commença ses préparatifs pour une campagne d'affranchissement.

Malheureusement pour les conjurés, Salmanazar devina leurs projets. Prompt comme l'éclair, il fondit sur Israël avant que l'Égypte ne fût à même de lui barrer le passage, dévasta les dix tribus, et s'empara d'Osée qu'il envoya sous bonne garde en Assyrie. Sur la terre étrangère, au fond d'une prison, le roi captif put comprendre les prophéties tant de fois méprisées, et combien les veaux d'or sont de peu de ressource quand éclate la colère du Dieu vivant.

Cependant Salmanazar assiégeait Samarie, dont les habitants, sachant le sort réservé aux vaincus, se défendirent avec l'énergie du désespoir. Le siège dura trois ans, et Salmanazar n'en vit pas la fin. Un de ses lieutenants, Sargon, prit le commandement après lui, et finit par emporter la ville d'assaut. Plus tard, devenu roi de Ninive, Sargon, fier de sa conquête, écrivait dans ses fastes lapidaires : « J'ai assiégé la ville de Samarie. M'en étant emparé, j'ai réduit en captivité vingt-sept mille deux cent quatre-vingts personnes qui l'habitaient. » Non seulement il fit déporter en Assyrie les habitants de Samarie, mais aussi ceux des dix tribus.

Arraché violemment aux pays de ses pères, trans-

planté sur les bords du Tigre, dans les contrées de Hala et de Habor, sur le fleuve Gozan, et jusque dans les villes de Médie, le peuple d'Israël pleura ses fautes et se rappela le Dieu qu'il avait outragé. Certes, on ne pouvait accuser Dieu d'avoir été trop prompt à punir. Dans un espace de deux siècles, dix-neuf rois avaient, l'un après l'autre, renié Jéhovah, courbé le front devant d'impures idoles, et le peuple les avait imités. Les fils d'Israël avaient adoré des dieux étrangers. Les monuments de leur impiété, les idoles, les veaux d'or, les bois sacrés, les autels sacrilèges, souillaient tous les sommets et profanaient tous les ombrages de la terre sainte que Jéhovah avait donnée à leurs pères. Dans sa miséricorde Dieu n'avait cessé, par ses voyants et ses prophètes, de les rappeler à l'observation de ses préceptes et à la pratique des cérémonies saintes; mais ils avaient méprisé ces avertissements du ciel. Dieu finit par chasser ces incorrigibles, et par transporter ces profanes sur les terres païennes de l'Assyrie.

Pour repeupler la Samarie, le roi Sargon y envoya des colons de Babylone, d'Arah, d'Emath, de Sépharvaïm, et surtout de Cutha, d'où ces nouveaux habitants du royaume d'Israël prirent le nom de Cuthéens. Ignorantes du vrai Dieu, ces peuplades se crurent en droit d'ériger des autels à leurs divinités. Les Cuthéens adoraient Nergal, le dieu-lion. Ils érigèrent partout des lions colossaux pour rappeler sa puissance. Mais Jéhovah leur apprit bientôt que les dieux d'Assyrie ne sont que néant devant lui. Les terribles lions du désert, exécuteurs de ses vengeances, se précipitèrent à sa voix sur le territoire des Samaritains, et firent un grand nombre de victimes. On vint donc dire au roi d'Assyrie : « Les peuples transplantés par votre ordre en Samarie, ignorent les lois du Dieu de ce pays, et ce Dieu a déchaîné contre eux les lions du désert. » A ce message, Sargon répondit : « Choisissez parmi les captifs un prêtre d'Israël, que vous renverrez en ce pays pour apprendre aux habitants le culte de Jéhovah. » Un prêtre vint en effet à

Béthel pour y remplir cette mission, et depuis lors, au culte de leurs divinités les colons ajoutèrent celui de Jéhovah.

Ainsi le vrai Dieu se faisait connaître peu à peu des nations idolâtres établies sur le sol d'Israël, pendant que les tribus captives, mais repentantes, portaient son nom béni sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et jusque dans les villes de la Médie.

V

TOBIE EN EXIL

Dieu n'avait livré ses enfants d'Israël aux Assyriens que pour les amener, par l'expiation de leurs crimes, au véritable repentir. Aussi ne les abandonna-t-il pas sur la terre étrangère où il les avait jetés. Là, comme dans leur patrie, de vrais Israélites se firent auprès de leurs frères les messagers de la divine parole et les agents de sa douce et paternelle Providence. Parmi ces derniers, se trouvait un homme de la tribu de Nephtali, dans la Haute-Galilée, que Salmanazar avait enlevé et conduit à Ninive. Tobie (c'était son nom) était de ceux qui n'avaient jamais fléchi le genou devant Baal, ni adoré les veaux d'or de Jéroboam. Privé de son père dès l'âge le plus tendre, il obéit fidèlement aux recommandations de sa pieuse mère Débora. Pendant que les hommes de sa tribu et de sa parenté sacrifiaient aux idoles, seul de sa famille, il se rendait aux solennités saintes de Jérusalem pour y adorer le Seigneur et offrir dans son Temple les prémices des fruits de la terre et la toison de ses troupeaux. Parvenu à l'âge viril, il choisit pour épouse une fille de sa tribu, nommée Anna, dont il eut un fils qu'il nomma aussi Tobie, et qu'il éleva, comme il l'avait été lui-même, dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché. La ruine d'Israël l'attrista sans l'étonner, car il connaissait les oracles des prophètes; il savait de plus que la grande affliction de la captivité pouvait seule ramener ses compatriotes égarés aux pieds de Jéhovah. Dès lors il prit la

résolution de se dévouer pour ses compagnons d'exil, et de les aider de tout son pouvoir en partageant avec eux les biens considérables que Dieu lui avait départis. Rigide observateur des lois de Moïse, il donnait à tous l'exemple d'une obéissance poussée jusqu'au scrupule. Jamais, même dans ce pays étranger, où beaucoup se croyaient autorisés à partager les mets des Gentils, il ne consentit à se souiller en mangeant des viandes interdites par la loi.

Or, parce qu'il aimait Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce auprès du roi Salmanazar. Celui-ci l'employa dans les approvisionnements du palais, lui donna l'entière liberté de ses actes, et lui permit d'aller où il voudrait. Tobie profita des faveurs du monarque et de celles de Sargon, son successeur [1], pour visiter ses frères exilés et leur distribuer des secours, en même temps qu'il leur fournissait tous les renseignements nécessaires dans leur difficile situation. Sa charité le conduisit jusqu'à Ragès, en Médie, où il rencontra parmi les nombreux exilés un certain Gabélus, comme lui de la tribu de Nephtali. Cet homme se trouvant dans une grande nécessité, il lui confia contre un reçu dix talents d'argent. Cette somme, qu'il devait à la libéralité du monarque, il espérait la recouvrer dans une prochaine visite; mais le nouveau roi, Sennachérib, se vit troublé dans la possession des provinces éloignées de sa capitale, et il devint impossible pour Tobie de retourner à Ragès.

Un autre malheur, plus grave, résulta de l'avènement de Sennachérib. Ce monarque ne partageait pas les sentiments de son père pour les captifs d'Israël. Il avait même, depuis une expédition malheureuse en Judée, conçu la haine la plus vive contre les adorateurs de Jéhovah, dont un grand nombre furent mis à mort par ses ordres comme

1. On a cru longtemps que Salmanasar et Sargon ne faisaient qu'un seul personnage sous deux noms différents. On admet généralement aujourd'hui que Sargon fut le successeur de Salmanasar, et le père de Sennachérib. Cf. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 128.

d'indignes malfaiteurs. Tobie ne se laissa point effrayer par cette cruelle persécution. Il continuait à visiter les exilés, les consolait de son mieux, donnait du pain à ceux qui avaient faim, et des habits à ceux qui étaient nus. Il ne craignit pas même de dérober les cadavres des suppliciés, pour leur donner la sépulture pendant la nuit. Le lendemain, quand les gardes du roi arrivaient au gibet, ils n'y trouvaient plus leurs victimes, ce qui mit Sennachérib dans une violente colère. Après bien des perquisitions pour découvrir le coupable, Tobie fut dénoncé au monarque et condamné à mort. Il n'eut que le temps de s'enfuir, abandonnant tous ses biens qui furent confisqués. Grâce à ses nombreux amis, il se tint caché pendant quarante-cinq jours, après lesquels le roi périt dans une sédition. Son successeur n'avait pas les mêmes préjugés; il prit en affection un neveu de Tobie, et le chargea même de l'intendance du palais. Celui-ci ne manqua pas d'intercéder pour son vertueux parent, qui obtint la permission de rentrer à Ninive, où on le remit en possession de sa maison et de ses biens.

Mais le serviteur de Jéhovah ne sortit de cette épreuve que pour tomber dans une autre. Le jour de la Pentecôte, ayant fait préparer un grand festin, selon les prescriptions de la loi, à la vue des mets abondants qui couvraient la table, il se rappela ses frères indigents. « Va, dit-il à son fils, et amène-moi le premier israélite que tu trouveras fidèle à célébrer les fêtes de Jéhovah : il partagera notre repas. » Le fils sortit et rentra bientôt, annonçant à son père qu'il avait trouvé un enfant d'Israël assassiné, dont le cadavre gisait dans la rue. Aussitôt, et sans toucher aux mets préparés, Tobie se leva de son siège, courut à la recherche du cadavre, qu'il déposa dans une maison voisine, afin de lui donner la sépulture après le coucher du soleil; puis, s'étant purifié, il mangea son pain, l'amertume dans le cœur, à la pensée des paroles d'Amos : « Vos jours de fête se convertiront en jours

de deuil, et vos joies se changeront en lamentations. » Quand vint l'heure des ténèbres, il alla chercher le cadavre et l'ensevelit, en s'entourant de toutes les précautions possibles pour n'être pas reconnu. Mais des voisins, qui épiaient ses démarches, ne purent s'empêcher de lui communiquer leurs craintes : « Déjà ces mêmes actes, lui dirent-ils, vous ont valu une sentence de mort. Vous n'avez échappé que par une fuite précipitée, et voilà que vous ensevelissez de nouveau les cadavres! » Ils oubliaient que Tobie craignait Jéhovah plus que le roi d'Assyrie.

Or, cette nuit-là même, après avoir accompli son funèbre devoir, Tobie revint à sa demeure. Ne voulant pas communiquer avec les siens avant d'avoir purifié son corps par les ablutions légales, il s'étendit sous le portique extérieur pour y attendre le jour, et s'y endormit, le visage découvert. Pendant son sommeil, des ordures lui tombèrent d'un nid d'hirondelles sur les yeux. A la suite de cet accident, une taie blanche ne tarda pas à se développer, si bien que, malgré tout l'art des médecins, Tobie perdit complètement la vue.

Dieu permit cette infortune, comme il avait permis les épreuves du saint homme Job, afin de donner aux âges futurs un grand exemple de patience; car dans cette nouvelle affliction, Tobie ne s'emporta point contre le Seigneur. Au contraire, inébranlable dans sa foi pleine de respect, il lui rendit grâces comme aux jours de sa prospérité. Aveugle, appauvri par ses aumônes excessives, il entendait souvent ses proches le railler, comme autrefois les amis de Job : « Vous voilà bien récompensé, lui disaient-ils, de vos prodigalités et du zèle que vous mettiez à enterrer les morts! » Mais il leur reprochait ce langage indigne d'un israélite : « Nous sommes les enfants des saints, disait-il, et nous attendons cette vie meilleure que Dieu doit donner à ceux qui l'auront servi avec une inébranlable fidélité. »

Anna, sa femme, se rendait tous les jours à un atelier,

pour tisser de la laine et se procurer par son travail les choses nécessaires à la vie. Il arriva qu'un jour, outre son salaire, on lui donna un chevreau qu'elle apporta à la maison. En entendant les bêlements de l'animal, Tobie demanda d'où venait ce chevreau : « Peut-être l'a-t-on volé, dit-il. Il faut le rendre à son maître, car nous ne devons ni manger, ni même toucher ce qui a été dérobé. » Anna répondit, non sans impatience, que ce chevreau lui avait été donné; mais Tobie insista pour qu'on le rendît à son propriétaire. Alors, cédant à l'irritation, la pauvre femme se répandit aussi en reproches amers : « Vraiment, dit-elle, vous avez tant gagné par vos aumônes et vos bonnes œuvres qu'il vous sied bien de vous montrer si scrupuleux! »

Ce mot brisa le cœur du saint vieillard. Les yeux pleins de larmes, il s'adressa au Seigneur : « Seigneur, disait-il. vous êtes juste, et vos jugements sont équitables. Vos voies sont miséricorde, justice et vérité. Souvenez-vous de votre serviteur, ne tirez point vengeance de mes péchés, ne m'imputez pas les crimes de mes pères. Nous n'avons point obéi à vos préceptes, et voilà pourquoi vous nous avez livrés au pillage, aux tristesses de la captivité, aux angoisses de la mort. Dispersés au milieu des nations étrangères, nous sommes devenus la fable et le jouet de nos vainqueurs. Oui, c'est avec justice que nous subissons ces châtiments, nous, les violateurs de votre loi sainte. Faites donc de moi ce qu'il vous plaira, et que mon âme s'envole bien vite au séjour de la paix, car il vaut mieux pour moi mourir que de continuer ici-bas ma triste vie. »

Ainsi se plaignait au Seigneur Tobie, le vieil aveugle, autrefois le consolateur et le soutien de ses frères d'Israël.

VI

UN COMPAGNON DU CIEL. — VOYAGE EN MÉDIE

A. M. 3299 — A. C. 702.

Après avoir demandé à Dieu de l'enlever de ce monde, Tobie ne pensa plus qu'à mettre ordre à ses affaires, afin de se trouver prêt au moment suprême. Il appela donc son fils pour lui faire ses dernières recommandations.

« Mon fils, lui dit-il, écoute mes paroles et grâve-les dans ton cœur. Quand Dieu aura reçu mon âme, tu prendras soin de ma sépulture. Sois pour ta mère un fils respectueux; car souviens-toi des dangers qu'elle a courus pour te donner la vie. Quand arrivera son dernier jour, tu l'enseveliras à côté de moi, dans le même tombeau.

« Que le souvenir de Jéhovah, notre Dieu, ne s'efface jamais de ton cœur. Surtout garde-toi de commettre un péché en foulant aux pieds sa loi sainte. Dans tes biens réserve toujours la part de l'aumône, et ne détourne point ta face de l'indigent, si tu veux que Dieu laisse tomber sur toi son regard. Si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne ce peu de bon cœur. Ainsi tu amasseras de grands trésors pour le jour de la détresse, car l'aumône délivre du péché et sauve l'âme des éternelles ténèbres. Devant le Dieu Très-Haut, grande sera la confiance de tous ceux qui auront aimé le pauvre.

« Garde-toi, mon fils, du vice impur. Quand tu devras

te choisir une épouse, ne la cherche point dans les nations étrangères, mais dans la tribu de ton père, comme il convient à un descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Souviens-toi qu'ils ont pris leurs épouses parmi leurs frères; aussi Dieu les a-t-il bénis dans leur descendance, et leur postérité un jour possédera la terre.

« Ne laisse point l'orgueil, ce principe de toute perdition, pénétrer dans ton âme ou percer dans tes paroles. Ne fais point à autrui ce qui te déplairait à toi-même. Donne à l'ouvrier son salaire, aux affamés la nourriture, à ceux qui sont nus le vêtement. Recherche le conseil des hommes sages, et bénis Dieu en tout temps, le priant de diriger tes pas et de favoriser tes entreprises.

A ce propos je dois t'informer, mon fils, que dans ton enfance j'ai confié dix talents d'argent à Gabélus de Ragès, en Médie. L'obligation, souscrite par lui, est entre mes mains. Tu devras donc chercher les moyens d'aller à Ragès pour rentrer en possession de cette somme. Du reste, sois sans crainte : bien que menant une vie pauvre, nous serons assez riches si nous conservons la crainte de Dieu, l'horreur du péché et le zèle des bonnes œuvres. »

Le jeune homme promit à son père d'exécuter toutes ses volontés. « Mais, ajouta-t-il, comment recouvrer cette somme d'argent dont vous me parlez? Gabélus ne me connaît pas plus que je ne le connais moi-même : comment lui prouverai-je que je suis votre fils? D'ailleurs, j'ignore absolument le chemin qui mène en Médie. — Quant à Gabélus, lui répondit le vieillard, il te suffira de lui présenter son obligation pour qu'il te rembourse aussitôt; et, quant au voyage, cherche un homme fidèle qui consente à t'accompagner, moyennant salaire, car je voudrais, avant de mourir, te voir en possession de cet argent. »

Sans perdre de temps, le jeune Tobie sortit de la maison paternelle à la recherche d'un guide, quand tout à coup s'offrit à ses regards un beau jeune homme, debout, la robe

relevée dans la ceinture, tout prêt à entreprendre un voyage. C'était Raphaël, l'ange de Dieu, revêtu d'une forme humaine. Tobie ne pouvait reconnaître un esprit. Il salua donc cet inconnu vers lequel il se sentait comme instinctivement attiré :

— « D'où es-tu, bon jeune homme? lui dit-il.

— Je suis un enfant d'Israël, répondit l'étranger.

— Connais-tu le chemin qui mène au pays des Mèdes?

— Parfaitement. J'en connais tous les détours, car j'ai demeuré longtemps chez Gabélus, un de nos frères domiciliés à Ragès, dans les montagne d'Ecbatane.

— Attends-moi un instant, lui dit Tobie après cette ouverture, il faut que je rende compte à mon père de notre entretien. »

Émerveillé de cette heureuse rencontre, le vieux Tobie demanda qu'on lui amenât l'étranger. Celui-ci s'inclina respectueusement devant le saint vieillard, en disant :

— « Que la joie soit toujours votre compagne!

— La joie! s'écria le vieil aveugle, et comment pourrais-je me réjouir au sein de mes ténèbres, moi, pauvre malheureux privé de la lumière du jour!

— Courage! répondit l'inconnu, il est au pouvoir de Dieu de vous guérir.

— Pouvez-vous, reprit Tobie, conduire mon fils chez Gabélus à Ragès, en Médie? Outre les dépenses du voyage, je vous donnerai au retour une drachme pour chaque jour d'absence; et, si vous faites cette route sans accident fâcheux, j'ajouterai même au prix convenu.

— Soyez sans inquiétude, répondit aussitôt l'inconnu, je conduirai votre fils et vous le ramènerai sain et sauf. »

Tobie se sentait rassuré; cependant, pour plus de certitude, il voulut savoir le nom, la tribu et la famille de l'homme auquel il confiait son fils.

— « Peu vous importe mon nom et ma famille, répondit celui-ci : ce qu'il vous faut, c'est un mercenaire pour accompagner votre fils. Toutefois, afin de dissiper vos craintes,

je veux bien vous dire que je suis Azarias, fils du grand Ananias. »

L'ange avait en effet pris la ressemblance du personnage dont il venait de citer le nom.

— « Mon fils, reprit Tobie, tu appartiens à une noble famille. Je t'en prie, ne te fâche pas si j'ai désiré la connaître.

— Ne craignez donc plus : encore une fois je conduirai votre fils et vous le ramènerai en parfaite santé.

— Allez donc, s'écria le vieillard, ému jusqu'aux larmes, que le Seigneur bénisse votre voyage, qu'il dirige tous vos pas, et que son ange vous accompagne! »

Les préparatifs terminés, le jeune Tobie dit adieu à son père et à sa mère, puis les deux voyageurs se mirent en route. Mais à peine avaient-ils passé le seuil de la maison qu'Anna se mit à sangloter :

— « Tu nous enlèves, disait-elle à son mari, le bâton de notre vieillesse, tu l'éloignes de nous! Maudit argent! plût à Dieu qu'il n'eût jamais existé! Notre fils serait encore avec nous. Notre pauvreté nous suffisait : notre trésor, c'était ce fils, que nos yeux ne se lassaient pas de contempler.

— Sèche tes larmes, répondait le vieux Tobie: il nous reviendra bientôt, il nous arrivera sain et sauf. Je suis sûr que l'ange de Dieu l'accompagne : il l'entourera de ses soins, et quelle joie ce sera pour nous de le revoir! »

Ces paroles d'espérance consolèrent la pauvre mère, qui cessa de pleurer et de se plaindre. Elle ne pensa plus qu'au jour béni du retour, au bonheur de serrer dans ses bras son enfant bien-aimé.

Les deux voyageurs se mirent en marche, suivis d'un chien fidèle qui s'attacha aux pas de Tobie, son jeune maître. Après la première journée, ils arrivèrent aux bord du Tigre et se choisirent un abri pour y passer la nuit; puis Tobie descendit dans l'eau du fleuve pour s'y laver les pieds. A peine s'y trouvait-il de quelques instants, qu'un énorme

poisson s'élança vers lui comme pour le dévorer. Saisi d'effroi, le jeune homme poussa un grand cri : « Viens à mon secours, disait-il à son compagnon, un monstre va se jeter sur moi! » Mais le guide, sans s'émouvoir, se contenta de lui répondre : « Prenez-le par les ouïes, et tirez-le à vous. » Tobie obéit et bientôt le monstre, sorti de l'eau, se débattit à ses pieds sur le rivage.

A la grande surprise de Tobie, l'ange lui dit alors de vider ce poisson, et d'en conserver, comme médicament d'une souveraine efficacité, le cœur, le fiel et le foie. Quant à la chair ils en firent rôtir une partie pour leur repas du soir, et salèrent le reste comme provision de vivres jusqu'à Ragès. Tout en cheminant, Tobie réfléchissait sur les vertus curatives de ce poisson. « Azarias, mon frère, dit-il, voudrais-tu m'indiquer quels remèdes on peut tirer du cœur et du fiel que j'emporte avec moi sur ta recommandation? — Si vous faites rôtir une partie du cœur sur des charbons ardents, répondit l'ange, la fumée qui s'en exhale a la vertu de chasser tout esprit mauvais qui se serait emparé d'un homme ou d'une femme. Le fiel fait disparaître les taies qui obscurcissent les yeux, et rend ainsi la vue aux aveugles. »

En arrivant près d'Ecbatane, Tobie interrogea de nouveau son compagnon pour savoir à qui demander l'hospitalité dans ces régions inconnues. « Il y a ici, répondit l'ange, un israélite de votre tribu, nommé Raguel, dont la fille unique s'appelle Sara. C'est votre parent : il faut la demander pour épouse, et vous hériterez ainsi de sa grande fortune. Si vous la demandez à son père, il vous l'accordera volontiers. »

Cette brusque proposition surprit d'autant plus le jeune Tobie que des faits étranges, arrivés dans cette famille, avaient mis en émoi tout le pays. « J'ai entendu dire, s'écria-t-il, que la jeune fille dont vous me parlez a déjà eu sept fiancés, lesquels sont morts la première nuit des noces. On m'a dit aussi qu'un démon les avait tués. Pareil malheur pourrait m'arriver, et comme je suis fils unique, mes parents

en ressentiraient un tel chagrin, qu'ils descendraient avant le temps au tombeau. »

Mais l'ange avait réponse à tout. « Écoute-moi, lui dit-il mystérieusement, et je t'apprendrai sur qui le démon peut prévaloir. C'est sur celui-là seul qui s'engage dans le mariage en excluant Dieu de son cœur, sans autre souci que de satisfaire de viles passions. Mais si, prenant Sara pour épouse, vous passez en prières les trois premiers jours de vos noces, et si vous brûlez le foie de ce poisson comme je vous l'ai dit, le démon fuira loin de vous, et vous recevrez les bénédictions promises aux enfants d'Abraham. »

A ce moment, ils entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec une très grande joie. Ayant arrêté son regard sur le jeune Tobie, il ne put s'empêcher de dire à sa femme : « Comme ce jeune homme ressemble à notre cousin!

— D'où venez-vous donc, jeunes gens? dit-il aux deux voyageurs.

— Nous sommes de la tribu de Nephtali, dirent-ils, et nous faisons partie des exilés de Ninive.

— Connaissez-vous Tobie, mon parent?

— Nous le connaissons parfaitement. »

Et comme Raguel se répandait en éloges sur le compte de son cousin, l'ange ajouta :

— « Ce Tobie dont vous parlez est le père de ce jeune homme. »

A ce mot, Raguel se précipita dans les bras du jeune Tobie, le serra sur son cœur, et lui dit en pleurant :

— « Sois béni, car tu es le fils du meilleur et du plus vertueux des hommes. »

Anna sa femme. et Sara, sa fille, mêlaient leurs larmes à celles de Raguel. Après ces premiers épanchements, celui-ci ordonna de tuer un chevreau et de préparer le festin, puis il invita ses hôtes à prendre place pour le repas du soir.

— « Je ne mangerai ni ne boirai à votre table, dit alors Tobie, avant que, accédant à ma demande, vous ne m'ayez promis de me donner en mariage votre fille Sara. »

Raguel resta silencieux, comme frappé de stupeur. Se rappelant les sept fiancés de Sara, il hésitait à répondre. Pouvait-il exposer son jeune parent à une mort presque certaine? Heureusement l'ange coupa court à ses perplexités :

— « Ne craignez pas, lui dit-il, de donner votre fille à ce jeune homme, car il est l'ami de Dieu : elle doit lui appartenir, et voilà pourquoi les autres ont péri.

— Mes larmes et mes prières sont donc montées vers le trône de Dieu, s'écria Raguel. Oui, je le crois, Dieu vous a conduits ici pour que ma fille trouvât, selon la loi de Moïse, un époux de sa parenté. O mon fils, je te l'accorde donc bien volontiers. »

Et prenant la main de sa fille, le père, ministre de Dieu, la plaça dans celle de Tobie, en disant : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse et vous comble de ses bénédictions! » On dressa ensuite l'acte et les conventions du mariage, puis ils célébrèrent le festin des noces en louant Dieu de tout leur cœur.

Cependant Anna et Raguel tremblaient à la pensée de ce qui allait arriver; mais Tobie n'avait point oublié les recommandations de son guide. Resté seul avec son épouse dans la chambre nuptiale, il plaça le foie du poisson sur des charbons ardents, et aussitôt l'ange Raphaël, saisissant le démon, le mit en fuite. Tobie dit alors à Sara : « Prions ensemble notre Dieu, et consacrons-lui nos trois premières journées. Fils des saints, nous ne pouvons point ressembler aux peuples idolâtres qui ne connaissent point Dieu. » Et ils se mirent à prier, invoquant les miséricordes divines. « Dieu de nos pères, disait Tobie, que la terre et les cieux, les fleuves et les fontaines, que toutes les créatures vous bénissent! Vous qui avez formé Adam du limon de la terre et lui avez donné Ève pour compagne, vous savez que, si je prends Sara pour épouse, c'est dans l'espoir d'une postérité qui vous glorifiera dans les siècles

des siècles. » — « Ayez pitié de nous, ajoutait Sara, et faites que nous passions ensemble des jours longs et heureux. »

Pendant ce temps, Raguel restait obsédé par l'idée fixe qu'un nouveau malheur était imminent. Au premier chant du coq, il manda ses serviteurs et sortit avec eux pour creuser une fosse, « car, disait-il, le pauvre Tobie aura le sort des autres fiancés ». Après ce lugubre travail, il dit à sa femme d'envoyer une servante à la chambre des nouveaux époux, afin qu'en cas de mort, on pût ensevelir le cadavre de Tobie avant le lever du soleil. A la nouvelle qu'il était en parfaite santé, ce fut une explosion de joie et de reconnaissance : « Seigneur, s'écrièrent Anna et Raguel, vous avez éloigné de nous l'ennemi qui nous persécutait, nous vous bénissons, ô Dieu d'Israël! Vous avez eu pitié de ces deux enfants, l'unique espoir de leur père et de leur mère! Multipliez sur eux vos bénédictions; ils multiplieront les louanges et les sacrifices, et toutes les nations sauront que Jéhovah est le vrai Dieu. »

Aussitôt Raguel donna l'ordre à ses serviteurs de combler la fosse qu'ils avaient creusée. Ensuite il fit préparer un grand festin auquel tous ses parents et amis furent conviés. Son bonheur était si grand, qu'il donna à Tobie la moitié de ses biens, lui assurant l'autre moitié après sa mort et celle de son épouse. Il ne demandait qu'une chose, c'est que son gendre voulût bien rester avec lui quinze jours encore.

Tobie ne désirait pas mieux que de prolonger son séjour dans une famille qui l'avait accueilli avec tant de bonté, mais pouvait-il laisser dans l'inquiétude ses vieux parents qui l'attendaient à Ninive? Dans son anxiété il eut recours à son compagnon : « Mon frère Azarias, lui dit-il, je me donnerais à toi comme esclave, que je ne reconnaîtrais point suffisamment les services que tu m'as rendus; et cependant je vais t'en demander un nouveau. Tu sais que mon père compte les jours de mon absence,

et que le moindre retard le plongera dans le chagrin. D'un autre côté, Raguel m'adjure de rester encore deux semaines près de lui, et je ne puis guère résister à ses instances. Je te prie donc de prendre ici des serviteurs et des bêtes de somme et d'aller à ma place chez Gabélus, à Ragès, en Médie, pour lui remettre son obligation, recevoir en retour l'argent qu'il doit à mon père, et l'inviter à mes noces. »

L'ange s'inclina, prit avec lui quatre serviteurs et deux chameaux, et se rendit à Ragès où il trouva celui qu'il cherchait. Après avoir reçu l'argent, il apprit à Gabélus les heureux événements arrivés au jeune Tobie, et le détermina sans peine à venir célébrer les noces avec lui. En entrant chez Raguel, Gabélus trouva Tobie à la table du festin. Celui-ci se leva pour aller à sa rencontre, et tous deux s'embrassèrent avec effusion. Alors Gabélus, touché jusqu'aux larmes, joignit ses bénédictions à toutes celles qu'avait déjà reçues le jeune Tobie : « Que le Dieu d'Israël te bénisse, s'écria-t-il, car tu es le fils d'un homme juste et craignant Dieu, dont la bonté et la charité sont connues de tous : Que le Seigneur répande sa bénédiction sur ton épouse et tes parents! Puisse-tu voir tes fils et tes petits-fils jusqu'à la quatrième génération, et que ta postérité soit bénie du Dieu d'Israël, qui vit et règne dans les siècles des siècles!

— *Amen!* » répondirent tous les convives. Et, pleins de joie, ils achevèrent le festin des noces.

VII

RETOUR A NINIVE. — L'ANGE DE DIEU

Pendant que Tobie, tout entier aux fêtes du mariage, retardait ainsi son départ, son père, inquiet et troublé, commençait à manifester ses alarmes. « Pourquoi tous ces délais ? disait-il à sa femme, et quel motif peut le retenir dans le pays lointain? Peut-être Gabélus est-il mort, et ne se trouve-t-il personne pour acquitter sa dette. » Sa tristesse augmentait chaque jour ainsi que la désolation d'Anna; les deux vieillards, le cœur brisé, pleuraient silencieusement sur ce fils dont ils ne s'expliquaient plus l'absence. De temps en temps, la mère, desespérée, éclatait en sanglots : « Hélas, hélas! s'écriait-elle, pourquoi t'avons-nous envoyé dans ces lointains pays, ô mon fils, toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, notre unique consolation, notre seul espoir! Tu étais tout pour nous, et nous t'avons laissé partir! » Alors Tobie s'efforçait de la calmer : « Ne te laisse point abattre, disait-il, j'ai la confiance que notre fils est en bonne santé. Son compagnon de voyage est un homme fidèle. » Mais rien ne pouvait apaiser la douleur de la pauvre mère. Tous les jours elle sortait de sa maison, parcourait tout le pays environnant, suivait les chemins par lesquels son fils pouvait revenir, afin qu'à travers ses larmes ses yeux puissent l'apercevoir de loin; et toujours son espoir était déçu; son fils, hélas! n'apparaissait pas.

Cependant, au milieu de sa nouvelle famille, il n'oubliait pas ceux qui le pleuraient à Ninive. Quand les quinze jours accordés à Raguel furent écoulés, celui-ci insista de nouveau pour retenir son gendre, s'offrant même à envoyer un messager porter de ses nouvelles à son père. Mais Tobie ne voulut rien entendre. « Mon père et ma mère, dit-il, comptent les jours de mon absence, je ne dois pas prolonger le tourment qu'ils endurent.. » Voyant ses instances inutiles, Raguel consentit au départ. Il remit Sara entre les mains de Tobie, lui céda la moitié de ses serviteurs et servantes, de ses troupeaux et autres biens, puis au moment de la séparation, bénit de nouveau les deux époux : « Que l'ange de Dieu vous accompagne dans votre voyage, leur dit-il, qu'il écarte de vous tout danger! Puissiez-vous retrouver vos parents en bonne santé, et puissé-je moi-même, avant de mourir, voir de mes yeux les enfants qui naîtront de vous! » Le père et la mère donnèrent alors à leur fille le baiser d'adieu et la laissèrent aller, non sans l'avertir encore d'honorer ses beaux-parents, d'aimer son mari, de bien administrer sa maison et de rester irréprochable aux yeux de tous.

La caravane se mit en route. Obligés de cheminer lentement à cause des nombreux troupeaux qu'ils emmenaient avec eux, les voyageurs n'arrivèrent à Charan, c'est-à-dire à moitié chemin de Ninive, qu'après onze jours de marche. « Mon frère Tobie, dit alors l'ange, vous savez dans quel état d'angoisse et d'infirmité vous avez laissé votre père. Si vous m'en croyez, vous laisserez vos serviteurs voyager à petites journées avec votre femme et vos troupeaux, et nous prendrons les devants. » Cet avis plut à Tobie. « Prenez avec vous le fiel du poisson, ajouta l'ange, il vous sera bientôt nécessaire. » Et les deux jeunes gens se mirent en route. Chemin faisant, l'ange expliqua au jeune Tobie comment, en entrant dans la maison paternelle, après avoir adoré le Seigneur et embrassé son père, il devait employer le précieux médicament : « Avec le fiel du poisson, dit-il,

vous oindrez les yeux du vieillard aveugle, et à l'instant ses yeux s'ouvriront. Il verra la lumière du jour et pourra contempler les traits de son fils. »

Or Anna, la pauvre mère inconsolable, allait souvent s'asseoir au sommet d'une colline qui dominait la route, et de là, ses yeux obscurcis par les larmes interrogeaient l'horizon. Un jour qu'elle se trouvait comme d'habitude à son poste d'observation, elle distingua dans le lointain un voyageur qu'elle reconnut bientôt pour son fils. Vite elle courut annoncer cette bonne nouvelle à son mari : « Voilà notre fils qui revient! » s'écria-t-elle. Elle n'en put dire davantage, car elle était comme suffoquée par la joie, et tous deux sortirent pour aller à la rencontre des voyageurs. Déjà ils approchaient de la maison, déjà le chien fidèle accourait joyeusement au-devant de ses maîtres, comme un messager de bonheur. De son côté, le vieil aveugle, appuyé sur un serviteur, trébuchant à chaque pas, se précipitait au-devant de son fils. Et bientôt Anna et Tobie pressaient sur leur cœur cet enfant bien-aimé, mêlant leurs larmes à leurs embrassements.

Quand ils eurent adoré et remercié le Seigneur, ils s'assirent au foyer redevenu joyeux. Suivant les conseils de l'ange, le jeune homme prit alors le fiel du poisson et l'étendit sur les yeux de son père. Après une demi-heure d'attente, on vit une taie blanche, semblable à la pellicule d'un œuf, se détacher des paupières. Tobie la saisit de ses mains, l'arracha sans effort, et le vieillard recouvra immédiatement la vue. Pendant que tous glorifiaient Dieu, Tobie s'écriait dans son ravissement : « Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël, vous m'avez châtié, mais vous m'avez guéri : voici que de mes yeux je contemple les traits de mon cher enfant! »

Sept jours après, Sara, l'épouse du jeune Tobie, les serviteurs et les servantes, les troupeaux et les chameaux, arrivaient heureusement au terme du voyage. La caravane apportait aussi les dix talents d'argent et les sommes con-

sidérables remises par Raguel à sa fille. Alors le jeune Tobie ayant raconté à ses parents tous les incidents du voyage, et comment Dieu s'était servi de son compagnon pour le combler de bienfaits, tous admirèrent les miséricordes de Dieu. Le bruit de ces merveilles se répandit dans la contrée. Achior et Nabath, neveux de Tobie, accoururent pour le féliciter et remercier avec lui le Seigneur; et, dans cette maison des pleurs, aujourd'hui la maison d'allégresse, on célébra pendant sept jours, par de joyeux festins, le retour à Ninive des deux voyageurs.

Cependant il fallut prendre congé du mystérieux Azarias. « Que pourrions-nous donner à cet homme de Dieu? disait Tobie à son fils. — Aucun salaire, répondit celui-ci, ne récompensera dignement ses services. Peut-être pourrions-nous lui demander s'il daignerait accepter la moitié des biens que nous avons rapportés de notre voyage. » D'accord sur ce point, le père et le fils prièrent Azarias de recevoir ce présent en témoignage de leur gratitude, mais il se contenta de leur répondre : « Bénissez le Seigneur de ses miséricordes à votre égard, et manifestez-les à tous, car s'il convient de laisser dans l'ombre les secrets des rois, il est bon de révéler les œuvres de Dieu. La prière, le jeûne et l'aumône, vous le savez, valent mieux que tous les trésors. L'aumône délivre de la mort, efface les péchés, procure la vie éternelle, tandis que l'iniquité ruine l'âme. Voici donc la vérité tout entière. Quand vous priiez avec larmes, quand, laissant votre repas, vous cachiez les cadavres pour les ensevelir pendant la nuit, c'est moi qui présentais vos supplications au Seigneur. Votre âme était agréable à ses yeux, et c'est pourquoi il vous a envoyé l'épreuve de la tribulation; c'est pourquoi aussi Dieu m'a envoyé vers vous pour vous guérir, et délivrer Sara, l'épouse de votre fils, du démon qui l'obsédait. O saint vieillard, je suis l'ange Raphaël, un des sept Esprits assistants au trône de l'Éternel. »

A cette révélation, stupéfaits et tremblants, le père et le

fils tombèrent la face contre terre, mais l'ange les rassura doucement. « La paix soit avec vous, dit-il. Je suis venu à vous par la volonté de Dieu : c'est lui seul qu'il faut bénir et glorifier. Vous m'avez vu manger et boire à votre table. mais l'ineffable aliment dont je me nourris est invisible pour des yeux mortels. Il est temps que je retourne à celui qui m'a envoyé. Pour vous, glorifiez Dieu en racontant les merveilles dont vous avez été témoins. »

Après avoir dit ces mots, l'ange disparut, et ils le cherchèrent vainement du regard. Ils restèrent encore prosternés pendant trois heures, et quand Tobie se releva, ce fut pour chanter un hymne de louanges au Dieu qui l'avait sauvé.

« Seigneur, disait-il, vous êtes le grand Dieu, le Dieu qui règne dans tous les siècles. Votre main flagelle et guérit, tue et ressuscite : qui peut lui échapper?

« Enfants d'Israël, louez le Seigneur en face des nations. Il vous a dispersés parmi les gentils qui l'ignorent, afin que par le récit de ses merveilles vous leur appreniez qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. S'il nous a châtiés dans sa justice, il nous sauvera dans sa miséricorde. Voyez comme il a traité Tobie et sa famille, et glorifiez-le par vos œuvres.

« Pour moi, je bénis Dieu sur la terre d'exil, parce qu'il a manifesté sa puissance contre une nation pécheresse. Convertissez-vous donc, dirai-je aux pécheurs, et il vous fera miséricorde, et la joie deviendra votre partage. »

A ce moment, les yeux de son âme s'ouvrirent : Tobie devint un prophète illuminé des clartés célestes; dans un saint ravissement il se mit à chanter les destinées de Jérusalem, la cité de Dieu :

« Jérusalem! s'écria-t-il, sainte cité, Dieu va te châtier à cause de tes fautes, mais il rebâtira ton Temple, il rappellera tes captifs, il te remplira d'une joie qui ne finira point. Tu brilleras d'une éclatante lumière, et les peuples de l'univers se courberont devant toi. Pèlerins des pays

lointains, les étrangers t'apporteront leurs présents, ils adoreront ton Dieu, et ton sol béni deviendra la terre Sainte, sur laquelle on invoquera le Nom par excellence. Alors seront maudits ceux qui te mépriseront, bénis ceux qui te béniront; alors tu te réjouiras dans tes fils, réunis tous près de Jéhovah.

« O Seigneur, je vous bénis parce que vous avez délivré Jérusalem de ses tribulations. Heureux serai-je s'il reste quelques-uns de mes descendants pour admirer les splendeurs de la nouvelle Jérusalem! Ses portes seront faites de saphirs et d'émeraudes, ses murailles de diamants, ses places publiques pavées d'un marbre éclatant de blancheur. Dans ses rues résonnera l'éternel *Alleluia*. Béni soit le Seigneur qui lui réserve une telle gloire; qu'il règne sur elle dans les siècles des siècles! »

Tobie vécut encore quarante-deux ans après avoir recouvré la vue. Il put tenir sur ses genoux les enfants de ses petits-enfants. A l'âge de cent deux ans, voyant arriver la mort, il appela près de lui son fils et ses petits-fils pour leur donner ses dernières instructions : « La ruine de Ninive est proche, leur dit-il, car la parole du Seigneur s'accomplira. Nos frères exilés retourneront en Israël, le pays désert sera repeuplé, la maison de Dieu rebâtie après avoir été incendiée. Les enfants de Dieu rentreront dans la patrie, les nations abandonneront leurs idoles pour habiter la sainte cité, les rois de la terre adoreront le grand roi d'Israël. Mes enfants, servez donc le Seigneur, enseignez à vos fils la justice et l'aumône, et que tous, pleins de la pensée de Dieu, le bénissent en tous temps dans la sincérité de leur âme. »

Avant de les quitter, il leur recommanda de nouveau de sortir de Ninive. « Quand vous aurez enseveli votre mère près de moi, dit-il, sortez d'ici, car cette ville va périr à cause de ses iniquités. » Le saint vieillard mourut alors dans la joie et dans la paix, comme il avait vécu depuis la visite de l'ange.

Après la mort de sa mère, Tobie le Jeune quitta Ninive avec tous les siens et retourna chez ses beaux-parents, qu'il trouva en bonne santé malgré leur vieillesse. Après leur avoir aussi fermé les yeux, il recueillit leur héritage, et vécut au milieu de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. A l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il mourut dans la crainte du Seigneur. Ses enfants l'ensevelirent avec honneur, et toute sa famille, marchant comme lui dans les voies de la justice et de la sainteté, fut aimée de tous les hommes.

LIVRE TREIZIÈME

JÉHOVAH CONTRE NINIVE

ÉZÉCHIAS ET JUDITH

I

LE PIEUX ÉZÉCHIAS
L'IMPIE SENNACHÉRIB

A. M. 3277 — A. C. 724.

Après la chute de Samarie et la déportation des dix tribus sur les rives du Tigre, Jérusalem devint une proie facile pour le tout-puissant roi de Ninive : maître de tout l'Orient, de Babylone, de Damas, de Tyr, rien ne l'empêchait de se jeter sur les fils de David, et de traiter le royaume de Juda comme il avait traité le royaume d'Israël. L'impie Achaz avait réussi à écarter le vainqueur en lui payant, à titre de vassal, un énorme tribut; mais combien de temps s'en contenterait-il? Jérusalem se trouvait sur le chemin de l'Égypte, de cette Égypte convoitée par les monarques assyriens; il était bien à craindre que ceux-ci, avant d'arriver au Nil, n'enlevassent au roi de Juda son sceptre et sa couronne. Heureusement, dans ces tristes conjonctures, six ans avant la captivité des dix tribus, venait de monter sur le trône de David un émule de ce grand roi, un véritable ami de Dieu, le pieux Ézéchias.

Ézéchias avait vingt-cinq ans à la mort d'Achaz, son père. Témoin attristé de ses impiétés, de la profanation du Temple de Jéhovah, de l'adoration publique des idoles dans les deux royaumes, il entreprit de fléchir la colère de Dieu par une restauration solennelle du culte national. Dès le premier mois qui suivit son avènement, il fit rouvrir les portes du Temple de Salomon. Ayant convoqué les prêtres et les lévites, il leur ordonna de purifier le Temple et le sanctuaire : « Nos pères ont péché, leur dit-il ; ils ont abandonné leur Dieu et tourné le dos à son Tabernacle. Les lampes ont cessé de brûler, l'encens, de monter vers Jéhovah, les victimes, d'affluer sur son autel. Voilà pourquoi la colère de Jéhovah a éclaté sur nous, pourquoi nos fils et nos filles ont été traînés en captivité. J'ai donc résolu de renouveler l'alliance d'Israël avec Jéhovah, notre Dieu, et d'apaiser ainsi son courroux. A vous, mes fils bien-aimés, ministres du culte sacré, de m'aider avec un saint zèle. »

Les chefs de la tribu sacerdotale s'empressèrent d'obéir au pieux monarque. Après avoir rassemblé leurs frères et accompli sur eux-mêmes les rites de la purification légale, ils pénétrèrent dans le Temple profané. Tous les objets qui avaient servi au culte idolâtrique furent enlevés de l'édifice sacré et jetés dans le torrent du Cédron. Huit jours se passèrent à cette expurgation, et huit autres jours, à rendre au parvis, au sanctuaire, à l'autel, aux vases sacrés, la splendeur des jours anciens. Quand tout fut disposé selon l'ordre prescrit, le roi, entouré des princes, se rendit au Temple, afin d'y offrir des victimes de propitiation pour le royaume et pour le peuple des douze tribus : car il ne distinguait pas les rebelles des vrais enfants de Jacob. Par son ordre, les prêtres immolèrent successivement sept taureaux, sept béliers et sept agneaux, dont ils répandirent le sang sur l'autel ; puis on plaça au milieu de l'assemblée les boucs réservés pour le sacrifice expiatoire. Alors, pendant que le roi et le peuple tenaient leurs

mains étendues sur les victimes, celles-ci tombèrent sous le couteau des sacrificateurs, et leur sang fut versé devant l'autel pour l'expiation des péchés d'Israël. Et pendant toute la cérémonie, en avant du Temple, les trompettes sacrées retentissaient; les cymbales, les psaltérions, les cinnors, envoyaient aux échos leurs saintes mélodies; les chœurs de lévites entonnaient des hymnes de David et d'Asaph le Voyant. L'holocauste accompli, la multitude présenta les victimes. Soixante-dix taureaux, cent béliers, deux cents agneaux, six cents bœufs, trois mille brebis, furent immolés en ce jour sur l'autel du Seigneur. Ainsi, au milieu de l'allégresse universelle, par une manifestation aussi éclatante que spontanée, Ézéchias et ses fidèles sujets rétablirent dans la cité sainte le culte de Jéhovah.

La conversion de Jérusalem ne suffisait pas à la piété du zélé monarque. Pour associer tout le pays à cette restauration nationale et prévenir ainsi la ruine de l'infidèle Samarie, il invita toutes les tribus à célébrer solennellement la Pâque, comme signe de leur retour à Jéhovah. Des messagers parcoururent la Palestine, de Dan jusqu'à Bersabée, portant aux peuples des villes et des campagnes les ordres du roi. « Enfants d'Israël, disaient-ils, revenez au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et lui prendra pitié des restes d'Israël échappés jusqu'ici à la main de fer des Assyriens. Au lieu de suivre les traces de vos pères, déserteurs du culte de l'Éternel, et désertés par lui à cause de leurs prévarications, renouvelez le pacte d'alliance avec Jéhovah, le Dieu de miséricorde, et il fera grâce au repentir. Il vous rendra vos fils et vos filles, aujourd'hui les captifs de l'Assyrien. » Ainsi parlaient les messagers d'Ezéchias en traversant les tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Zabulon; mais, hélas! à part certains Israélites fidèles qui prirent avec joie le chemin de Jérusalem, les populations perverties répondirent aux avances d'Ézéchias par des paroles d'ironie et d'insulte. C'était leur dernier crime : peu de temps après, conduits en exil par

les officiers du roi Sargon, ils pleuraient leurs péchés sur les rives des fleuves étrangers.

Juda, au contraire, accueillit avec enthousiasme les courriers d'Ézéchias. Des multitudes ne formant qu'un cœur et qu'une âme, se rendirent à Jérusalem pour la fête des Azymes. Les autels idolâtriques qui souillaient encore les rues et la place de la ville furent détruits. On jeta dans le Cédron tous les objets profanés par un culte sacrilège. Le roi fit même mettre en pièces le Serpent d'airain dressé par Moïse au désert, et transformé en idole dans ces derniers temps. Le quatorzième jour du mois, la solennité pascale commença dans la ville ainsi purifiée. Les prêtres et les lévites offrirent les holocaustes dans le Temple du Seigneur. Sept jours durant, les louanges de Jéhovah ne cessèrent de retentir, ni les chants sacrés de se faire entendre, comme aux jours de David. Sur le désir du roi, désir partagé par tout le peuple, les lévites prolongèrent d'une semaine la cérémonie sacrée. Ézéchias mit à la disposition des foules mille taureaux et sept mille brebis ; les princes de Juda, mille taureaux et dix mille brebis ; de sorte que les sacrifices et les festins recommencèrent pendant sept autres jours au milieu des transports d'allégresse des prêtres, des lévites, du peuple de Juda, et d'une immense multitude de prosélytes étrangers. Jamais, depuis les jours de David et de Salomon, Jérusalem n'avait vu pareille solennité. Aussi, quand au moment du départ, les prêtres et les lévites se levèrent pour bénir le peuple, Dieu du haut du ciel bénit avec eux ses fils pieux et repentants.

A partir de ce jour, l'idolâtrie disparut en Judée. Au retour de la cité sainte, les pèlerins détruisirent sur leur passage les hauts lieux et les bois sacrés, ainsi que les autels des faux dieux, dans toute l'étendue du pays. Les familles sacerdotales et lévitiques reprirent leurs fonctions respectives dans le Temple ; l'offrande des fruits et des victimes attesta de nouveau la piété des fidèles, et le sa-

crifice du matin et du soir appela chaque jour les bénédictions de Dieu sur son peuple.

Mais, à cette restauration du culte devait s'ajouter l'œuvre plus difficile de la restauration des mœurs. Après avoir abattu les idoles, il fallait extirper des cœurs les vices infâmes que l'idolâtrie traîne après elle. Ce fut l'entreprise du grand prophète Isaïe, l'ami et le conseiller d'Ézéchias. Sous les rois précédents, pendant une période de trente années, il n'avait cessé de rappeler aux prévaricateurs les saintes lois de Jéhovah; il continua, surtout après la dispersion des dix tribus, à lancer l'anathème contre les pécheurs obstinés. « Malheur à vous, s'écriait-il, qui multipliez vos palais et prolongez vos propriétés jusqu'aux limites du royaume! Vos maisons, si grandes qu'elles soient, n'auront plus un seul habitant, et trente mesures de semence vous donneront à peine quelques boisseaux de froment. Malheur à vous, qui vous levez dès l'aurore pour passer vos jours dans les festins et l'ivresse! La lyre et le cinnor, les coupes pleines de vin, vous font oublier les lois du Seigneur et les œuvres de ses mains. Voilà pourquoi mon peuple a été traîné en captivité, pourquoi les nobles sont morts de faim, pourquoi l'abîme a englouti les vaillants d'Israël. Malheur à vous, qui donnez au mal le nom de bien, et aux ténèbres le nom de lumières! Malheur à vous, qui vous appelez sages et prudents, et dont la sagesse consiste à condamner l'innocent pour justifier le coupable à prix d'argent! Vous avez rejeté la loi du Seigneur, vous avez blasphémé le Saint d'Israël : voici que sa colère éclate contre son peuple, voici que son bras se lève pour vous frapper! »

A ces menaces les enfants de Jacob opposaient trop souvent l'exemple des nations idolâtres qui jouissaient de tous les biens terrestres, malgré leurs crimes et leurs dissolutions. Alors sur les ailes de l'inspiration, le prophète s'élevait jusqu'au trône de Celui qui vit dans tous temps et à travers tous les espaces. De là, promenant son

regard d'aigle sur tous les peuples de la terre, il annonçait sans crainte leurs destinées. De sa voix lugubre, il entonnait des chants de mort. « Malheur à Moab! s'écriait-il, malheur à vous, Philistins; malheur à vous, fils d'Edom! Votre gloire va se flétrir; encore un an, encore trois ans, et le Seigneur vous visitera. » Mais ce n'étaient là que des vermisseaux en présence des potentats de Ninive et de Memphis : ceux-là devaient-ils craindre aussi les vengeances de Dieu? — « Malheur à l'Éthiopie, reprenait Isaïe, malheur à l'Égypte, malheur à Ninive, malheur à Babylone! » Et il décrivait à l'avance les destinées de ces peuples, leur gloire éphémère et les catastrophes qui devaient amener leur ruine. Tyr, la brillante Tyr elle-même, l'orgueil de la mer, devait disparaître. « Pleurez, glorieux navires, qui volez aux extrémités du monde : pleurez, disait le prophète, elle n'est plus, la cité qui vous a lancés sur l'onde?

Témoins épouvantés de la ruine des dix tribus, ruine prédite par Isaïe, les enfants de Juda ne pouvaient s'empêcher de trembler en écoutant ces sinistres prédictions. Il fallait donc revenir à Jéhovah ou tomber sous ses coups : le servir comme des enfants ou devenir les esclaves de l'étranger. Pour les encourager dans ces beaux sentiments, Isaïe leur rappelait alors les magnifiques promesses de Jéhovah au peuple d'Abraham et de David. Bientôt paraîtrait le Libérateur d'Israël, Celui qui devait élever son peuple au-dessus de toutes les nations. Il le voyait déjà, il en faisait ce ravissant portrait : « Un petit enfant nous est né, un fils est accordé à nos vœux. Il portera sur l'épaule le sceptre de sa puissance; on l'appellera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire sera sans bornes, son règne n'aura pas de fin. Il s'assoira sur le trône de David, il possédera son royaume, il l'affermira dans la justice et l'équité jusque dans les siècles éternels. Le Dieu qui nous aime, le Dieu des armées, accomplira ces merveilles. »

La crainte d'un côté, l'espérance de l'autre, ranimèrent les fils de David et les poussèrent dans les sentiers de la vertu. Au comble de la joie, le roi Ézéchias crut pouvoir s'appuyer sur Jéhovah et sur ces peuples sincèrement convertis, pour secouer le joug odieux du monarque assyrien.

Depuis son avènement au trône, Ézéchias, comme les princes ses voisins, payait au roi d'Assyrie le lourd tribut imposé à son père Achaz. Il se révolta enfin contre cette servitude et déclara que le successeur de David ne pouvait consentir à rester éternellement le vassal d'un souverain étranger. Jéhovah, le Dieu tout-puissant dont il avait relevé les autels, et qui récemment l'avait soutenu dans une guerre contre les Philistins, saurait bien le défendre contre les Assyriens, si ceux-ci venaient l'attaquer. Et en effet, il ne fallait rien moins que son absolue confiance en Dieu pour tenter ce coup d'audace, alors que la catastrophe de Samarie tenait encore le pays dans l'épouvante, et que le roi de Ninive s'appelait Sennachérib.

Ce dernier, le plus fameux des conquérants assyriens, avait remplacé sur le trône son père Sargon. La nouvelle de la rébellion d'Ézéchias le transporta de colère. Il comprit que cet exemple entraînerait bien vite ses vassaux d'Occident, d'autant plus que, pour échapper à sa domination, ils pouvaient compter sur l'assistance de l'Égypte, la rivale acharnée de l'Assyrie. En véritable homme de guerre, il n'hésita point à décider une nouvelle campagne sur la Grande Mer, afin de consolider les conquêtes de ses prédécesseurs; mais, avant de l'entreprendre, il voulut, par mesure de prudence, abattre des voisins devenus trop remuants. Le roi de Babylone, Mérodach Baladan, tranchait du maître : il lui livra bataille, enleva son camp, lui prit sa capitale, ses trésors et les places fortes de son royaume, pour installer sur son trône un jeune enfant élevé au palais de Ninive. L'année suivante il porta les armes en Orient, et bientôt l'Orient trembla devant lui. Enfin, la troisième année de son règne, maître absolu du pays, il

partit pour l'Occident, à la tête de ses troupes innombrables et toujours victorieuses.

Évidemment Dieu lui-même allait entrer en lice contre le terrible conquérant, ou c'en était fait du royaume de Juda : Jérusalem aurait le sort de Samarie. Isaïe ne craignit point d'annoncer la victoire, mais la victoire de Jéhovah. « Malheur à toi, orgueilleux Assur! s'écriait-il. Tu es le fléau de Dieu, l'instrument de sa colère contre des peuples coupables, mais tu ne comprends pas ton rôle. Non content d'enlever les dépouilles des nations, tu veux les exterminer. Comme j'ai traité Charcamis, Chalané, Emath, Damas, Samarie, ainsi, dis-tu, je traiterai Jérusalem. Écoute la réponse de Jéhovah : Quand j'aurai accompli mon œuvre sur Sion, alors je visiterai le roi d'Assur. C'est par la force de mon bras, dit-il, que j'ai détruit les peuples, pillé leurs princes, abattu les trônes des rois. Pauvre néant! la cognée se glorifie-t-elle contre le bûcheron, la scie contre la main qui l'emploie, le bâton contre celui qui frappe? Habitants de Sion, ne craignez point Assur. Il vous frappera de sa verge en partant pour l'Égypte ; mais attendez que je lui demande compte de ses crimes. Le Seigneur va lever le bras contre lui comme autrefois sur Madian, à la pierre d'Oreb ; comme sur l'Égypte, au passage de la mer Rouge. Le voici près d'Aïath, à Magron, à Machmas; Rama s'épouvante, Gabaa s'enfuit; encore un jour, il atteindra Nobé; déjà il étend la main vers Jérusalem, déjà il touche à la colline de Sion! Mais en ce moment le Dieu des armées, le Roi des rois le brise comme un vase d'argile [1] ! »

Les vrais Israélites, confiants dans ces paroles du prophète, attendaient de pied ferme le féroce envahisseur; mais les hommes de peu de foi, toujours les plus nombreux, tremblaient à la pensée des maux dont ils étaient menacés. Les uns s'enfuyaient en Égypte pour y cacher

1. Isaïe, ch. x et xi.

leurs trésors, d'autres pour y mendier le secours du roi Pharaon. Des grands, des princes allèrent jusqu'à Tanis solliciter une prompte intervention des armées égyptiennes. Isaïe fulminait contre eux ses plus terribles anathèmes. « Malheur à vous, lâches déserteurs, qui prenez conseil de vos craintes, et non de mon Esprit! Vous descendez en Égypte sans me consulter, vous espérez dans la force de Pharaon, vous vous confiez dans un fantôme. Restez en paix, vous dit le Seigneur, et vous serez sauvés. Votre force, c'est votre espérance en Dieu. Malheur à vous qui comptez sur le nombre des chars et des cavaliers, et non sur le Seigneur! L'Égyptien n'est qu'un homme et non pas un dieu. Les chevaux sont de chair, Dieu est esprit. Le Seigneur étendra son bras, et le protecteur périra comme le protégé. Quand le lion tient sa proie, tremble-t-il devant le nombre et les clameurs des bergers? Ainsi Jéhovah devant l'Assyrien. Assur ne tombera pas sous le glaive d'un homme, mais sa force disparaîtra en un jour d'épouvante. Ainsi dit le Seigneur, dont les foudres s'allument pour défendre Jérusalem. »

Cependant Sennachérib arrivait en Palestine, répandant la terreur sur son passage. Après s'être rendu maître de Sidon, d'Acco, de Joppé, il descendit vers Ascalon en longeant la Méditerranée, pendant que ses troupes inondaient la plaine de Jezraël et s'emparaient de toutes les places fortes de Juda. Alors s'accomplit l'oracle d'Isaïe : « Le pays pleure et languit, Saron est désert, le Carmel a perdu son feuillage. Les routes sont isolées, les villes abandonnées. » Mais le prophète, sûr de son Dieu, s'écrie aussitôt : « Malheur à toi, pillard! malheur à toi, dévastateur! Quand tu auras fini de piller, tu seras pillé toi-même; quand tu auras fini de dévaster, toi-même tu seras dévasté! » Le plan de Sennachérib était d'enfermer Jérusalem dans un cercle de fer, pendant qu'il descendrait avec le gros de son armée jusqu'à la frontière méridionale de la Palestine pour surveiller les démarches du roi d'Égypte.

A cet effet, il s'empara de la forteresse de Lachis, à l'entrée du désert, où il établit son quartier général. De là, il menaçait également Jérusalem et Memphis.

Le secours de Dieu se faisait attendre. Cédant aux sollicitations des craintifs, en même temps que mû de compassion pour un peuple livré à toutes les horreurs de l'invasion, Ézéchias crut devoir faire à l'ennemi des propositions de paix. Il envoya des ambassadeurs à Lachis, chargés de dire au roi Sennachérib que le roi de Jérusalem avait eu tort d'affronter la colère du grand roi de Ninive. Il paierait donc le tribut qui lui serait imposé, si le roi de Ninive consentait à éloigner ses troupes du territoire de Juda. Fortement préoccupé d'une rencontre avec l'armée égyptienne, Sennachérib se hâta d'accepter, se réservant en secret d'occuper Jérusalem après une victoire sur le Pharaon. Il exigea pour prix de sa prétendue concession trente talents d'or et trois cents talents d'argent, environ sept cents millions de notre monnaie. Pour réaliser cette somme, Ézéchias fut obligé de prendre tout l'argent déposé dans le trésor du Temple et du palais, et même les lames d'or dont il avait recouvert les portes du sanctuaire. Assis sur un trône richement orné, ses guerriers autour de lui, Sennachérib, fier d'avoir humilié le roi de Jérusalem, reçut de nouveau les ambassadeurs venant déposer à ses pieds les trésors de leur maître. Son visage sévère, implacable, dénotait assez ce qu'il fallait attendre du farouche conquérant.

Ézéchias avait gagné du temps. Certain du secours de Dieu, mais incertain de l'heure à laquelle il lui plairait d'intervenir en faveur de ses enfants, le roi résolut de fortifier Jérusalem contre une nouvelle agression de Sennachérib. Dans un conseil composé des princes de sa cour et de ses meilleurs guerriers, il fut unanimement résolu qu'on obstruerait toutes les sources extérieures qui arrosaient la contrée. De nombreux ouvriers détournèrent ainsi l'eau du Cédron, de la fontaine de Siloë, de manière à n'en pas

laisser une goutte pour abreuver les troupes assyriennes, si leur roi entreprenait le siège de Jérusalem. De plus, Ézéchias fit réparer le mur d'enceinte, y ajouta de nouvelles tours et l'entoura d'un second rempart. La vallée de Mello fut garnie d'ouvrages défensifs, et les arsenaux se remplirent de boucliers. La résistance ainsi organisée, le roi réunit devant la porte de la cité les chefs vaillants et expérimentés qu'il avait placés à la tête de ses troupes : « Braves guerriers, s'écria-t-il, courage et confiance ! Ne craignez ni le roi de Ninive, ni ses nombreux bataillons. Nos soldats sont plus nombreux que les siens. D'ailleurs, pour nous attaquer il n'a qu'un bras de chair, et nous avons Dieu pour nous défendre. Jéhovah est avec nous, Jéhovah combattra pour nous. »

Hélas ! à peine avait-il réconforté les âmes par ces paroles de feu, qu'une épreuve, plus grave que toutes les autres, vint ruiner ses espérances et jeter la consternation dans tout le royaume.

II

GUÉRISON MIRACULEUSE. — L'ANGE EXTERMINATEUR

A. M. 3291 — A. C. 710.

Tant de travaux et de sollicitudes avaient épuisé les forces d'Ézéchias. Il tomba gravement malade, et bientôt un ulcère d'une nature alarmante mit ses jours en danger. Dieu permit cette épreuve au moment le plus critique pour son peuple, afin de lui montrer qu'il fallait compter non sur le bras de l'homme, mais sur la force du Tout-Puissant. Le prophète Isaïe vint trouver le roi de la part de Jéhovah pour lui annoncer sa mort prochaine : « O mon roi, lui dit-il, arrêtez les dispositions que vous devez prendre par rapport à votre maison, car la dernière heure va sonner pour vous. »

Ézéchias pensait à sa maison, mais bien plus à son royaume. Lui mort, qu'allaient devenir ses fidèles sujets, et comment résisteraient-ils aux bataillons de Sennachérib? Accablé sous le poids de sa douleur, mais espérant contre toute espérance, le malheureux roi se tourna du côté de la muraille pour se recueillir une dernière fois devant l'Éternel, et de son cœur s'exhala cette courte mais ardente prière : « O mon Dieu, je vous en conjure, souvenez-vous en ce moment que j'ai toujours marché en votre présence dans la droiture et la simplicité de mon âme; souvenez-vous que j'ai toujours pris votre volonté sainte pour règle

de mes actions. » Il n'en put dire davantage, mais de ses yeux s'échappa un torrent de larmes.

Jéhovah ne put rester insensible aux gémissements de son serviteur. Ayant pris congé du roi, Isaïe franchissait le vestibule du palais, quand il entendit de nouveau la voix du Seigneur. « Retourne près d'Ézéchias, le chef de mon peuple, disait Jéhovah, et répète-lui ces paroles du Dieu de David, son aïeul : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes; aussi suis-je décidé à éloigner la maladie qui devait te conduire au tombeau. Dans trois jours, tu monteras au Temple pour me rendre grâces. Je te donnerai encore quinze ans de vie; je délivrerai ton royaume et ta capitale du joug des Assyriens; pour l'honneur de mon nom et en mémoire de mon serviteur David, je couvrirai de mon égide Jérusalem et ses habitants. »

Isaïe revint sur ses pas pour porter au royal malade le message de Jéhovah. Ézéchias croyait rêver à cette annonce subite d'une guérison que naturellement on ne pouvait espérer. Comment, en quelques heures, Dieu avait-il changé de dispositions à son égard? Sans doute il avait prié; mais les supplications d'un faible mortel sont-elles donc si puissantes sur le cœur d'un Dieu? « Prophète de Jéhovah, dit-il, vous m'annoncez que Dieu a révoqué sa sentence, mais à quel signe reconnaîtrai-je la vérité de votre prédiction, et que réellement dans trois jours je pourrai monter au Temple du Seigneur?

— O roi, répondit Isaïe, vous voyez ce cadran solaire établi dans ce palais par votre père Achaz. En preuve du miracle que Jéhovah veut opérer en votre faveur, l'ombre qui marque les heures, va monter ou rétrograder de dix degrés, selon le désir que vous allez exprimer.

— L'ombre monte naturellement, s'écria le monarque; je préfère donc qu'elle descende à l'instant de dix degrés. »

Et l'ombre, à sa grande stupéfaction, rétrograda de dix degrés sur le cadran d'Achaz.

Isaïe dit alors aux serviteurs : « Apportez-moi une corbeille de figues. » Il appliqua quelques-uns de ces fruits sur l'ulcère qui rongeait le corps du roi, et la plaie se ferma aussitôt. Trois jours après, Ezéchias montait au Temple pour remercier le Seigneur. De son cœur reconnaissant sortait ce cantique d'action de grâces, que tous les protégés de Dieu répéteront jusqu'à la fin des siècles :

« J'avais dit : à peine au milieu de mes jours, voilà que s'ouvrent pour moi les portes du tombeau. C'est en vain que je cherche à renouer le fil de mes années, je ne verrai plus ce Tabernacle du Seigneur sur cette terre des vivants, je ne verrai plus les habitants de Sion, je ne verrai plus d'homme ici-bas.

« Comme la tente que le pasteur replie aux approches de l'aurore, ainsi finit mon existence; comme la trame sous les doigts du tisserand, ainsi se brise, à peine formé, le fil de ma vie.

« Pendant les longues heures de la nuit, j'attendais le retour de l'aube, en proie à la maladie dévorante. Comme l'animal sous l'ongle du lion, je poussais des cris plaintifs ; avec le petit de l'hirondelle, avec la colombe solitaire, j'exhalais mes gémissements. Mes yeux, fixés vers le ciel, se lassaient d'attendre le secours d'en haut.

« Seigneur, disais-je, voyez la violence de mes maux, ayez pitié de moi. Mais que puis-je espérer? N'est-ce pas sa main qui me cloue sur ce lit de douleur. Il ne me reste qu'à repasser dans l'amertume de mon âme toutes mes années écoulées, et si tel est notre sort ici-bas, ô mon Dieu, châtiez-moi, et puis vivifiez-moi.

« Et voilà que la plus amère des tristesses s'est changée en joie. Vous avez délivré mon âme des terreurs de la mort; vous avez jeté derrière vous toutes mes iniquités passées ; vous m'avez rendu la vie.

« C'est que le tombeau ne vous glorifie point, ô mon Dieu ; la mort ne chante point vos louanges; l'abîme ne proclame point vos grandeurs. Le vivant, le vivant seul

redit vos miséricordes, comme je le fais aujourd'hui ; père reconnaissant, il enseigne à ses fils votre infinie bonté.

« Soutenez donc mon existence, et tous les jours, prosternés devant votre autel, nous chanterons en votre honneur l'hymne de louange et d'amour. »

Les habitants de Jérusalem apprirent avec des transports de joie la guérison du monarque. Il était temps; car déjà l'on entendait dans le lointain les hennissements des chevaux qui ramenaient vers Jérusalem les soldats de Sennachérib.

Le grand roi de Ninive avait battu les Égyptiens, les seuls adversaires assez puissants pour lui disputer l'empire. Il revenait donc triomphant, foulant aux pieds les alliés des Pharaons, et d'autant plus furieux contre Ézéchias que celui-ci n'avait pas craint de fortifier sa capitale, avec l'intention de lui en fermer l'entrée. De Lachis, son quartier général, il députa au roi de Jérusalem trois de ses principaux officiers : le Tartan ou généralissime des troupes, le Rabsaris, maître du palais, et le Rabsacès, grand échanson, pour le sommer de se rendre. Ceux-ci, entourés d'une puissante escorte, se présentèrent devant la porte de Joppé, près de l'aqueduc de l'étang supérieur, dans le chemin qui conduit au champ du Foulon. Du haut des murailles, la foule examinait ces étrangers qui demandaient à parler au roi. Ézéchias chargea trois de ses officiers, Eliacim, l'intendant du palais, Sobna, le secrétaire royal, et le chancelier Joahé, de le représenter près de la députation assyrienne. Aussitôt qu'il les aperçut, le Rabsacès leur adressa ce discours insensé :

« Dites à Ézéchias que tel est le message du roi d'Assyrie : J'admire la folle confiance avec laquelle tu te prépares à combattre contre moi. En qui donc mets-tu ton espoir? Dans l'Égyptien peut-être, ce roseau brisé qui perce la main assez imprudente pour s'appuyer sur lui. Le Pharaon ne peut plus rien pour toi. Si Juda compte sur Jéhovah, son Dieu, pour échapper à la famine et à la mort, ne

se rappelle-t-il pas qu'Ézéchias a détruit sur tous les sommets les autels de Jéhovah, avec défense de l'adorer ailleurs qu'à Jérusalem? Passez donc au service du roi, mon maître. Et comment lui résisteriez-vous? Si je vous donnais deux mille chevaux, vous ne trouveriez pas assez de cavaliers pour les monter. Vous ne pourriez pas même tenir tête au plus faible de nos satrapes. Vous comptiez sur les chevaux et les chars de l'Égypte, mais le Seigneur a dit à Sennachérib : Va et dévaste cette terre! et l'Égypte n'est plus. »

Comme ce discours violent, prononcé en langue hébraïque, pouvait exaspérer le peuple assemblé sur les murailles, les représentants d'Ézéchias prièrent le Rabsacès d'employer le dialecte syrien, qui leur était familier :

« Croyez-vous, répondit l'orgueilleux orateur, que mon maître nous a envoyés ici pour nous entretenir mystérieusement avec vous? Non, c'est au peuple accouru sur ces remparts, à ce peuple que vous allez faire mourir de faim et de soif, que je veux m'adresser. Habitants de Jérusalem, cria-t-il en langue vulgaire, écoutez les paroles du grand roi d'Assyrie : Ne vous laissez pas séduire par cet Ézéchias, qui ne saurait vous tirer de mes mains. Il a beau vous répéter que Jéhovah vous délivrera, que votre cité ne tombera pas sous mon joug : ce sont là de vaines promesses. Suivez le seul parti raisonnable, qui est de vous soumettre à mon empire. Chacun de vous récoltera comme par le passé les fruits de sa vigne et de son figuier, jusqu'au jour où je vous transférerai dans une terre aussi fertile que la vôtre, où vous trouverez en abondance le vin et le froment, l'olive, l'huile et le miel. Ne craignez pas pour votre vie : elle n'est nullement en danger. Encore une fois, ne comptez pas sur l'intervention de Jéhovah pour vous délivrer, comme vous le promet Ézéchias. Où sont les dieux d'Emath et d'Arphad, de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava? Où sont les dieux de Samarie? Et si aucun de ces dieux n'a pu arracher son pays à mes puissantes mains,

vous pensez que votre Jéhovah l'emportera sur Sennachérib? »

Le peuple frémissait d'indignation en entendant ces odieux blasphèmes; cependant, pour obéir aux recommandations d'Ézéchias, qui voulait éviter toute provocation, l'assemblée garda le silence. Averti de ce qui s'était passé, le roi déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac en signe de pénitence, et monta au Temple pour prier le Seigneur. En même temps, il envoya Eliacim et Sobna au prophète Isaïe pour lui demander le parti qu'il convenait de prendre. « Les jours d'angoisse sont venus, lui disait-il. C'est le moment d'agir, mais nous sommes sans force. Notre Dieu a-t-il entendu les outrages vomis contre lui par l'infâme messager du roi de Ninive? Priez pour nous Jéhovah, et qu'il daigne sauver les restes de son peuple. »

Isaïe consola les messagers, et les chargea de rapporter à Ézéchias ces paroles de Dieu : « Méprise, ô roi, les menaces du roi d'Assyrie; ne fais aucun cas des blasphèmes proférés contre moi. Je vais lui envoyer un Esprit : il apprendra une grande nouvelle, puis il retournera bien vite dans son pays, où je l'abattrai sous le glaive des meurtriers. »

Fort de ces assurances, Ézéchias repoussa les propositions du Rabsacès, qui s'en retourna au camp des Assyriens pour rendre compte à son maître de son échec. De Lachis, Sennachérib avait gagné Lobna, qu'il assiégeait avant de prendre le chemin de Jérusalem. La réponse des ambassadeurs le contraria d'autant plus que le roi d'Éthiopie s'avançait contre lui à la tête d'une puissante armée, ce qui le mettait dans la nécessité d'en finir promptement avec le roi de Juda. Il renvoya donc le Rabsacès à Jérusalem avec un message plus menaçant que le premier. « Cesse, disait-il à Ézéchias, de te confier en Jéhovah. Quand mes pères ont dévasté Gosan, Réseph, Haran, Thélassar, est-ce que les dieux de ces peuples ont pu les défendre? Où sont les rois d'Arphad, d'Emath, de Séphar-

vaïm, d'Ana et d'Ava? » Puis venaient d'horribles blasphèmes contre Jéhovah et son ministre Ézéchias.

Après avoir pris connaissance de ce message, le roi monta au Temple pour se plaindre à Dieu. « O Jéhovah, lui dit-il, vous êtes porté sur les ailes des séraphins: vous êtes le roi d'Israël, le Roi des rois, le Créateur du ciel et de la terre : prêtez donc l'oreille aux blasphèmes de Sennachérib, relevez le défi qu'il ose porter au Dieu vivant. Sans doute les rois d'Assyrie ont dispersé les peuples vaincus par eux, dévasté leurs terres, brûlé leurs dieux; mais étaient-ce des dieux, ces statues de bois ou de pierre fabriquées par la main de l'homme! Vous, Jéhovah, notre Dieu, sauvez-nous des mains de Sennachérib, et montrez à tous les rois de la terre que vous seul êtes le vrai Dieu. »

Quelques heures après, Isaïe lui faisait connaître la réponse du Seigneur aux insolences du roi de Ninive. « La fille de Sion se rit de tes menaces; elle hausse les épaules en écoutant tes orgueilleuses bravades. Sais-tu à qui s'adressent tes provocations et tes blasphèmes? Au Saint d'Israël. Tu te vantes d'avoir franchi les sommets du Liban, coupé ses cèdres altiers, abattu les forêts du Carmel, desséché les fontaines sous les pieds de tes chevaux : as-tu donc oublié ce que moi, Jéhovah, j'ai fait pour Israël; comment, dès les jours anciens, je l'ai formé et dirigé. Sans doute, en punition de ses infidélités, j'ai permis la ruine de ses forteresses et la défaite de ses guerriers; mais toi aussi, je connais ta demeure, j'ai suivi tes progrès depuis ta naissance et prévu tes destinées. J'ai entendu les propos insensés que tu tiens contre moi; aussi vais-je mettre un cercle à tes narines, un mors à tes lèvres, et te reconduire, comme un animal rétif, au lieu qui t'a vu naître. Ézéchias, ne crains pas ce roi des Assyriens. Non seulement il n'entrera point dans Jérusalem, mais il ne lancera pas une flèche dans son enceinte il n'élèvera point son bouclier contre elle, ni de retran-

chements autour de ses remparts. Il reprendra le chemin de son pays sans avoir mis le pied dans la cité. Moi, Jéhovah, je la garderai pour l'honneur de mon nom et en mémoire de David, mon serviteur. »

Ainsi parla le Seigneur. Le roi et le prophète continuèrent à solliciter, au pied de l'autel, le châtiment du blasphémateur. Or, voici que pendant la nuit, l'ange de Jéhovah pénétra dans le camp des Assyriens et leur tua cent quatre-vingt mille hommes. Guerriers robustes, cavaliers intrépides, officiers et généralissime, l'armée entière tomba sous ses coups. Au point du jour, en sortant de sa tente, Sennachérib vit l'immense plaine couverte de cadavres. Fou de terreur, il s'enfuit ignominieusement dans son pays et se cacha dans sa ville de Ninive où, pour se venger, il persécuta les Israélites captifs. Plus tard, il fit graver sur la pierre l'histoire de son expédition contre l'Occident. Après avoir énuméré longuement les villes tombées en son pouvoir, il affirma qu'il « avait enlevé au roi Ézéchias quarante-six places fortes, puis l'avait enfermé lui-même dans Jérusalem comme un oiseau dans sa cage ». Il n'alla pas plus loin : le souvenir de l'ange exterminateur ne lui permit pas d'écrire qu'il avait enlevé cette forteresse, défendue par Jéhovah lui-même.

Il mourut comme Dieu l'avait prédit. Un jour qu'il adorait dans son temple le dieu Nesroch, ses deux fils, Adramélech et Sarasar, se précipitèrent sur lui et le percèrent de leurs poignards. Ainsi périt l'audacieux contempteur du Très-Haut. Ni le dieu Assur, ni le dieu Nesroch, ne purent le soustraire à la vengeance de Jéhovah.

III

MANASSÉ CAPTIF A BABYLONE

A. M. 3328 — A. C. 673.

Ézéchias vécut en paix pendant les quinze années que Dieu avait accordées à sa prière. En récompense de sa piété, Jéhovah le combla de richesses et d'honneurs. L'or, l'argent, les pierres précieuses, abondaient dans ses trésors; des armures de tout genre, des vases artistement ciselés ornaient son palais; ses magasins regorgeaient de blé, de vin et d'huile; ses domaines, de bœufs et de brebis. Pour loger ses pasteurs, il bâtissait de nouvelles villes. Mais cette prospérité, due toute entière à Dieu, le trouva moins fort que l'adversité. Son cœur se complut dans ces magnificences terrestres, et l'ostentation dont il fit preuve lui attira dans une circonstance les reproches du Seigneur.

Quelque temps après la destruction de l'armée ninivite, le roi de Babylone, Mérodach Baladan, envoya une ambassade à Jérusalem pour féliciter le roi de sa guérison miraculeuse et des autres prodiges opérés en sa faveur. Outre la missive de leur maître, les députés apportaient à Ézéchias de riches présents. Flatté de cette attention, celui-ci, par esprit de vanité, s'empressa d'étaler aux yeux des ambassadeurs orientaux toutes les richesses de son palais, la maison des parfums, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les merveilles artistiques qui compo-

saient son trésor. Les Babyloniens avaient à peine quitté Jérusalem, qu'Isaïe, par ordre de Jéhovah, se présenta devant le monarque :

« D'où viennent, lui dit-il, ces étrangers qui vous ont rendu visite?

— Ils sont venus de bien loin, répondit Ézéchias, de Babylone, la grande cité.

— Et qu'ont-ils vu dans votre palais?

— Toutes les magnificences qu'il renferme. Je les ai offertes à leur admiration, sans rien oublier.

— O roi, reprit sévèrement le prophète, écoutez maintenant la sentence du Seigneur : Le jour approche où toutes les richesses amassées dans ce palais par vos aïeux et par vous, seront emportées à Babylone, sans en excepter une parcelle. Vos descendants eux-mêmes, traînés en captivité, deviendront les esclaves du roi de Babylone.

— Je m'incline devant le Dieu qui punit mon orgueil, dit le roi. Qu'il daigne seulement maintenir la paix à Jérusalem jusqu'à la fin de ma vie. »

Dieu fit droit à sa requête. Ses jours ne furent pas troublés; béni de ses sujets, glorifié par l'étranger, il s'endormit doucement du sommeil de ses pères (a. m. 3306, av. J.-C. 695). Après de magnifiques funérailles, auxquelles prirent part Jérusalem et tout le royaume, son cadavre fut déposé dans le sépulcre de David, son aïeul. Il laissait un fils, nommé Manassé, trop jeune, hélas! pour comprendre et continuer l'œuvre du pieux Ézéchias.

Manassé n'avait que douze ans. N'étant plus comprimé par une volonté puissante, l'instinct idolâtrique entraîna bientôt les grands, le peuple, et le prince lui-même, au culte des faux dieux. Sur tous les sommets on vit reparaître, par ordre du roi, les idoles que son père avait abattues. Digne émule d'Achab, il renouvela dans les bois sacrés le culte impur de Baal et d'Astarté. Il poussa le cynisme jusqu'à dresser des autels aux astres du firmament dans les parvis du Temple, de ce Temple que Jého-

vah avait choisi pour sa demeure. Devenu père, il consacra ses fils au dieu Moloch, en les faisant passer par les flammes du sacrifice dans la vallée d'Hinnom. Esclave de toutes les superstitions, il observait les augures et les songes, et favorisait de tout son pouvoir les pythonisses, les devins, les enchanteurs et les magiciens. Enfin, mettant le comble à ses sacrilèges, il érigea une idole de bronze au milieu du saint Temple de Jérusalem, comme pour insulter à la majesté de Jéhovah et provoquer une apostasie nationale. De fait, entraîné par son exemple, le peuple de Juda se souilla bientôt par toutes les abominations qui consommèrent autrefois la ruine des tribus chananéennes.

Cependant il ne manquait pas d'Israélites fidèles pour reprocher au roi les monstruosités dont il se rendait coupable. Manassé inaugura contre eux une persécution violente et répandit à flots le sang innocent. Les prophètes de Dieu parlèrent à leur tour : « Parce que Manassé a dépassé les abominations des Amorrhéens et plongé les fils de Juda dans un cloaque d'immondices, voici venir sur Juda et sur Jérusalem des désastres tels que les oreilles tinteront à qui en entendra le récit. Je traiterai Jérusalem comme j'ai traité Samarie; je la détruirai de fond en comble, sans qu'il en reste aucun vestige; je la livrerai à la dévastation et au pillage. Ainsi je punirai les crimes de ces obstinés qui s'acharnent à m'outrager depuis que leurs pères sont sortis d'Égypte. » Ces prédictions n'eurent d'autre effet que de provoquer les railleries du peuple et de nouvelles fureurs de la part du roi.

Au milieu des prophètes, il y en avait un cependant qui dominait tous les autres par la grandeur et l'éclat de ses prédictions, toujours réalisées. C'était le fils d'Amos l'homme de Dieu, qui terrifiait l'impie Achaz et fortifiait le pieux Ézéchias. Dans ces derniers temps, Isaïe n'avait cessé de lever les voiles qui cachaient l'avenir et les destinées de son peuple. Dieu allait châtier les coupables

mais l'instrument dont Jéhovah allait se servir, l'insolente Ninive, tomberait à son tour sous les vengeances du Très-Haut. Puis, Babylone deviendrait la verge de Dieu contre l'infidèle Juda, qui serait asservi par elle; mais à son tour la verge serait brisée. Isaïe entendait déjà les nations battre des mains sur le tombeau du dernier roi de Babylone : « Te voilà donc dans la poussière, disaient-elles, toi qui blessais les peuples à mort. Tu voulais élever ton front jusqu'aux astres, t'assimiler au Très-Haut, et voilà que le passant s'incline pour contempler ton cadavre. » Le prophète voyait accourir les Mèdes et les Perses sous la conduite de Cyrus, dont il désignait le nom deux cents ans avant sa naissance : grâce à lui, Juda sortait de la captivité, Jérusalem et le Temple de leurs ruines. Et puis, dans les siècles lointains, le fils d'Amos apercevait le vrai Libérateur, le fils de la Vierge, Celui qu'il appelait l'Emmanuel, ou Dieu avec nous. Il admirait sa grandeur, et bientôt cette grandeur faisait place à la faiblesse. C'était l'homme méprisé et conspué, l'homme de douleurs, le ver qu'on écrase sous les pieds. Il apparaissait comme un lépreux, humilié, frappé de Dieu, broyé sous les coups, mais à cause de nos crimes. Il allait au sacrifice comme un agneau, sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Mais sur son tombeau glorieux le monde accourait par masses pressées, saluant son Rédempteur, le fils de David, le grand roi d'Israël.

Ézéchias avait entendu le prophète, véritable historien des temps futurs, raconter aux jeunes générations les destinées immortelles de Juda, et son cœur s'en était réjoui; mais son indigne fils n'éprouva point le même sentiment. Fatigué des prédications et des remontrances d'Isaïe, de ses menaces et de ses plaintes sur les malheurs de Sion, il le fit saisir par ses soldats et scier en deux dans la vallée du Cédron. Le crime commis, les bourreaux enterrèrent le cadavre du prophète au pied d'un chêne, près de la fontaine Rogel, et chacun se demanda

jusqu'à quels excès se porterait Manassé, si Dieu ne mettait un terme à ses fureurs.

Mais le sang d'Isaïe criait vengeance. Une armée de Ninivites parcourait de nouveau l'Occident. Conduits par la main de Jéhovah, quelques bataillons se jetèrent sur Jérusalem et s'emparèrent de Manassé. Après l'avoir chargé de chaînes, ils le transportèrent à Babylone, dont le roi de Ninive venait de s'emparer. Là, enfermé dans une étroite prison, il se rappela le Dieu de ses pères, et dans les plus humbles sentiments de pénitence, implora son pardon. « O Jéhovah, disait-il, vous le Dieu d'Abraham. d'Isaac et de Jacob, créateur du ciel et de la terre, qui d'un mot enchaînez les vagues des mers, nul homme ne saurait supporter les rigueurs de vos vengeances; mais, si votre justice s'exerce contre les pécheurs, vous êtes bon, patient, miséricordieux, pour celui qui se repent. Ayez donc pitié d'un criminel. Mes iniquités se sont multipliées comme le sable des mers, et je ne suis plus digne de lever les yeux vers le ciel. Courbé sous mon joug de fer, je ne puis lever la tête, ni presque respirer; mais c'est la juste punition de mes forfaits. J'ai péché, Seigneur, je reconnais mes fautes; à deux genoux j'implore votre pardon. N'êtes-vous pas le Dieu des pénitents? Faites donc éclater sur moi votre miséricorde, et je vous bénirai tous les jours de ma vie. »

Le Dieu qui lui avait inspiré cette prière, se réservait de le tirer de son cachot après les jours d'expiation. Quant à Jérusalem, privée de son roi, obligée de payer tribut à l'Assyrien vainqueur, elle demanda aussi pardon au Dieu qu'elle avait offensé. Et Jéhovah signa la paix avec son peuple, juste à temps pour le sauver d'un ennemi plus terrible que Sennachérib.

IV

INVASION D'HOLOPHERNE

A. M. 3348 — A. C. 653.

Après Sennachérib et son fils Assarhaddon, Nabuchodonosor monta sur le trône de Ninive. Ce grand roi de l'Assyrie, et même de la Babylonie alors réunie à son empire, n'en voyait pas moins grandir à ses côtés un adversaire dont la puissance commençait à l'inquiéter. C'était le roi des Mèdes, Arphaxad, qui déjà s'était assujetti des peuples nombreux. Fier de ses quadriges et de ses bataillons toujours vainqueurs, il venait de fortifier sa capitale, Ecbatane, en l'entourant d'une muraille en pierres taillées, de soixante-dix coudées de largeur sur trente de hauteur. Ce rempart monumental était lui-même flanqué de tours mesurant cent coudées d'élévation. Jaloux de ce rival, Nabuchodonosor entreprit de le détrôner, et pour mener cette entreprise à bonne fin, il voulut se ménager le concours de ses vassaux de l'Occident. Des députés, porteurs de ses messages, parcoururent tout le pays, intimant aux peuples les volontés du grand roi. Ils allèrent dans la Cilicie, sur les montagnes du Liban et du Carmel, chez les Galiléens et les Samaritains, à Jérusalem et à Cadès, et jusque chez les Égyptiens de Tanis et de Memphis, sans rencontrer une tribu qui voulût répondre à l'appel du monarque. Renvoyés avec dédain, les ambassadeurs revinrent à Ninive, n'apportant pas même à leur maître le plus

petit présent. Nabuchodonosor jura de se venger, mais auparavant il fallait vaincre le roi des Mèdes. Il l'attaqua dans la plaine de Ragau, détruisit sa cavalerie et ses chariots de guerre, s'empara de toutes ses places fortes, et même d'Ecbatane, qu'il livra au pillage; puis, ayant atteint Arphaxad dans les montagnes où il se cachait, il le tua de sa propre main, et revint à Ninive célébrer son triomphe par des réjouissances qui durèrent cent vingt jours.

Toutefois l'enivrement des fêtes ne lui fit pas oublier les révoltés de l'Occident. L'an treizième de son règne, le vingt-deuxième jour du premier mois, dans un conseil secret des généraux et des grands de son empire, il dévoila son plan, qui était d'assujettir toute la terre à sa puissance plan grandiose auquel naturellement tous les conseillers applaudirent. L'exécution en fut confiée au généralissime des troupes, le persan Holopherne. « Sus à tous les princes d'Occident, lui dit le roi, surtout à ceux qui ont méprisé ma suzeraineté. Force les citadelles et prends les royaumes. »

Holopherne fit aussitôt les préparatifs nécessaires à cette grande expédition. Il rassembla cent vingt mille hommes d'infanterie, douze mille archers à cheval, des multitudes de chameaux pour porter les bagages, et d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons pour l'approvisionnement des troupes. Puis, ayant organisé des convois de blés sur tout le parcours de l'armée, muni du trésor royal, il se mit en campagne avec ses soldats, véritable nuée de sauterelles semant partout la dévastation et la mort.

Après avoir franchi les frontières d'Assyrie, Holopherne vint camper près des montagnes d'Angé, à l'entrée de la Cilicie. Il prit d'assaut les forteresses ainsi que la célèbre ville de Mélothe, pilla Tharsis, et dévasta, sur la route du désert, les tribus d'Ismaël. Toutes les villes fortes, du torrent de Mambré jusqu'à la mer, durent lui ouvrir leurs portes. La contrée maritime, de la Cilicie aux confins de

Japhet, se soumit également. Il emmena comme esclaves les enfants de Madian, après avoir pillé leurs richesses et égorgé leurs soldats. A Damas, il incendia les récoltes et détruisit les arbres fruitiers et les vignobles. Après quelques mois, la terreur régna dans tout l'Occident, au point que princes et gouverneurs de Syrie, de Mésopotamie, de Cilicie, de Libye, envoyèrent des députations à Holopherne pour conjurer sa colère en faisant leur soumission. « Mieux vaut, disaient-ils, servir Nabuchodonosor, que d'affronter la mort ou l'esclavage. Voici donc nos cités et nos champs, nos plaines et nos montagnes, nos troupeaux et nos familles, tous nos biens en un mot, à votre disposition. Nous serons vos sujets, nous paierons le tribut que vous imposerez, mais venez à nous en maître pacifique. »

A la réception de ces messages, Holopherne descendit des montagnes avec ses cavaliers pour prendre possession des cités, et incorporer dans son armée tous les hommes valides, en qualité d'auxiliaires. Affolés par l'épouvante, les princes et les grands du pays, entourés de leurs peuples, accouraient au-devant du généralissime, portant des couronnes et des flambeaux, et dansant au son des flûtes et des tambours, comme aux beaux jours de fête. Et néanmoins ces actes de servilité n'adoucirent point la férocité du sauvage conquérant. Il brûlait les villes, coupait les bois sacrés, renversait les temples, exterminait les dieux, afin que le monde apprît, selon la volonté du grand roi d'Assyrie, que Nabuchodonosor était l'unique dieu des peuples. Enfin, après avoir ainsi ravagé la Syrie, l'Apamée, la Mésopotamie, l'Idumée, il arriva dans la plaine d'Esdrelon où il campa pendant trente jours avec toute son armée. Il lui restait à franchir les montagnes pour occuper Jérusalem.

Les habitants de Juda suivaient avec de mortelles inquiétudes la marche triomphale d'Holopherne. A l'approche du fléau, tous les cœurs se glacèrent d'effroi, par la pen-

sée des profanations qui attendaient la ville et le Temple. Pour arrêter l'envahisseur, le grand prêtre Éliacim ordonna d'occuper, de Samarie à Jéricho, les sommets des montagnes, de fortifier les bourgades et d'emmagasiner les grains, en prévision des luttes qu'il faudrait soutenir. Il écrivit aux gouverneurs des frontières, en deçà d'Esdrelon et de Dothaïn, de s'emparer de tous les passages ou défilés donnant accès sur Jérusalem. Ces mesures prises, le peuple se tourna vers Jéhovah pour implorer son tout-puissant secours. Hommes et femmes s'efforçaient de le désarmer par le jeûne et la prière : les enfants se prosternaient devant l'autel, les prêtres se couvraient de cilices, l'autel lui-même était en deuil. Tous suppliaient le Seigneur de ne pas livrer les enfants en butin, les femmes à l'outrage, les hommes à la servitude, le Saint des Saints à la profanation. Le grand prêtre allait de ville en ville, relevant les courages. « Le Seigneur vous exaucera, disait-il, si vous persévérez dans la prière et le jeûne. Le puissant Amalec se confiait dans ses bataillons, ses boucliers, ses chevaux, ses chariots : souvenez-vous que Moïse le vainquit, non pas avec le fer, mais avec l'arme de la prière. Ne cessez point de prier, et vous triompherez aussi des ennemis d'Israël. » Encouragée par ces exhortations, la foule ne quittait plus les sacrés parvis ni les insignes de la pénitence. Les prêtres eux-mêmes présentaient l'holocauste, couverts d'un cilice et la cendre sur la tête. Du fond du cœur, chacun conjurait Jéhovah de sauver son peuple.

De son côté, Holopherne se préparait à marcher de l'avant. Quand on lui annonça la résistance des enfants d'Israël, et comment ils gardaient tous les passages, il entra dans un accès de fureur. Connaissant peu les peuples occidentaux, il manda près de lui les princes de Moab et d'Ammon, devenus ses alliés, pour se renseigner sur Israël. « Quel est donc, leur dit-il, ce peuple de montagnards assez audacieux pour nous résister? Pouvez-vous

me dire le nombre de ses forteresses, de ses soldats, et quel est le chef qui les commande? Comment se fait-il que cette nation ose me braver, pendant que toutes les autres sont à genoux devant moi? »

Le chef des Ammonites, Achior, prit la parole : « S'il vous plaît de m'écouter, Seigneur, je vous dirai la vérité sur ce peuple. D'origine chaldéenne, ses ancêtres quittèrent leur patrie et ses innombrables dieux pour adorer un Dieu unique. Ils habitèrent d'abord la Mésopotamie; puis, à l'époque d'une grande famine, ils se réfugièrent en Égypte où, pendant quatre cents ans, ils se multiplièrent d'une manière prodigieuse. Asservis par le roi d'Égypte, qui les obligeait à travailler la brique et à construire ses édifices, ils prièrent leur Dieu de les délivrer. Celui-ci frappa les Égyptiens de plaies mortelles, jusqu'au jour où le Pharaon rendit à Israël la liberté. Ils avaient à peine quitté l'Égypte que le Pharaon les poursuivit afin de les asservir de nouveau; mais la mer s'ouvrit pour les laisser fuir, puis engloutit derrière eux l'armée égyptienne. Au sortir de la mer Rouge, ils vécurent pendant quarante ans dans le désert stérile et inhabitable du Sinaï. Les eaux amères s'adoucissaient pour les désaltérer, les vivres leur tombaient du ciel; sans arcs ni flèches, ils triomphaient des ennemis, parce que leur Dieu combattait pour eux. C'est ainsi qu'ils ont vaincu les tribus de Chanaan, dont ils se sont approprié les terres et les cités. Personne n'a eu raison de ce peuple, quand il est resté fidèle à son Dieu. Au contraire, s'il adore des dieux étrangers, à l'instant même il fléchit devant l'ennemi. S'il se repent, Dieu de nouveau le rend invincible. Donc, Seigneur, prenez des informations : s'ils ont péché contre leur Dieu, en avant! Dieu nous les livrera; sinon, vous ne pourrez les vaincre. Le Dieu qui les défend vous couvrira d'opprobre devant le monde entier. »

Ainsi parla l'ammonite Achior, à la grande stupéfaction des généraux indignés, qui voulaient se jeter sur lui.

« Comment! hurlaient-ils, il ose nous dire que ces montagnards mal armés, mal exercés, pourront résister aux soldats du grand Nabuchodonosor! Pour lui montrer qui nous sommes, escaladons les montagnes, saisissons les chefs de ce peuple, et qu'il périsse avec eux! Les nations apprendront ainsi que Nabuchodonosor est le dieu de la terre, et qu'il n'y a pas d'autre dieu que lui. »

Holopherne n'était pas moins irrité que ses généraux. « Tu viens de prophétiser, dit-il à Achior, qu'Israël sera défendu par son Dieu. Afin de te convaincre que Nabuchodonosor est le seul dieu, nous allons massacrer ces rebelles jusqu'au dernier, puis nous t'immolerons sur leurs cadavres. Quand tu sentiras dans tes flancs le glaive de mes soldats, quand tu rendras le dernier soupir avec le dernier des enfants d'Israël, alors tu confesseras que notre maître est le maître du monde. Tu pâlis : pourquoi changes-tu de visage si tu crois à ta prophétie; et pourquoi trembles-tu si tu ne crois pas à la mienne? Va, sors de mon armée, et prends place dans les rangs ennemis. Bientôt j'irai te rejoindre et mon glaive vengeur mêlera ton sang au sang de tes montagnards. »

Sur un signe du général, des gardes saisirent Achior, et le conduisirent à Béthulie, première forteresse de Juda, pour le remettre entre les mains des fils d'Israël. Mais, en approchant de la montagne, ils aperçurent des hommes, armés de frondes, qui se dirigeaient vers eux. Pour éviter leur rencontre, ils s'abritèrent derrière un pli de terrain, lièrent leur prisonnier à un arbre, et s'en retournèrent au camp assyrien. Bientôt après, les frondeurs israélites, l'ayant débarrassé de ses liens, le conduisirent à Béthulie, où l'assemblée du peuple, sous la conduite des chefs Ozias et Charmi, lui fit subir un interrogatoire sur la manière dont il avait été garrotté et abandonné.

Achior raconta simplement son aventure, ses déclarations sur le Dieu d'Israël, la colère des chefs assyriens, la rage d'Holopherne qui l'avait fait conduire en Juda,

pour l'égorger en compagnie des Israélites vaincus par lui.

A ce récit, le peuple tomba la face contre terre pour adorer Jéhovah. Au milieu des larmes et des gémissements, cette prière s'échappa de tous les cœurs : « Dieu du ciel et de la terre, vous voyez leur orgueil et notre ignominie. Soyez miséricordieux pour vos serviteurs, montrez que vous n'abandonnez pas ceux qui se confient en vous, et que vous savez humilier ceux qui, pleins de confiance en eux-mêmes, se glorifient dans leurs propres forces. » Les larmes cessèrent alors de couler, mais les prières montèrent au ciel jusqu'à la fin du jour.

Tous s'efforçaient de consoler le brave Achior. « Tu as annoncé aux Assyriens la puissance de Jéhovah, disaient-ils, Jéhovah te donnera de contempler leur ruine. Quand il nous aura délivrés, tu le prendras pour ton Dieu et, si tu le veux, tu pourras te fixer parmi nous avec tous les tiens. » Ozias le reçut dans sa maison et lui offrit un grand festin auquel il convia tous les anciens. Après cela, le peuple, convoqué de nouveau, passa toute la nuit devant le Seigneur pour implorer son secours, car l'heure du péril allait sonner pour Jérusalem.

V

LA LIBÉRATRICE D'ISRAEL

Le lendemain, Holopherne donna ordre à ses troupes de marcher sur Béthulie. Cent vingt mille hommes de pied, vingt-deux mille cavaliers, sans compter les captifs et les auxiliaires des provinces envahies, gravirent la montagne, en face de Dothaïn et d'Esdrelon. A la vue de cette multitude, les enfants d'Israël, prosternés contre terre, la tête couverte de cendres, supplièrent Jéhovah d'avoir pitié de son peuple; puis, saisissant leurs armes, ils coururent occuper tous les défilés qui pouvaient livrer passage à l'ennemi. Nuit et jour ils firent bonne garde; mais Holopherne crut pouvoir éviter l'assaut. En faisant le tour de Béthulie, il remarqua un aqueduc qui conduisait à la ville les eaux d'une source voisine; il coupa cet aqueduc, et de plus, plaça cent gardes autour des fontaines plus rapprochées de la ville, afin d'empêcher les habitants d'y venir puiser un peu d'eau pour se rafraîchir. De cette manière, pensait-il, en se félicitant lui-même, ces misérables rebelles n'auront d'autre alternative que de mourir ou de se rendre.

En effet, vingt jours après, les citernes et les réservoirs étant épuisés, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, se mirent à pousser des cris déchirants. En proie au désespoir, ils reprochaient à Ozias de n'avoir pas voulu traiter avec les Assyriens. Évidemment Jéhovah les abandonnait, disaient-ils, car d'aucun côté on ne voyait poindre une lueur d'espérance. Ils le conjuraient donc, après avoir ras-

semblé tous les habitants, de livrer spontanément la ville au général assyrien. « Plutôt la captivité que de voir périr sous nos yeux nos femmes et nos enfants; mieux vaut tomber sous le glaive d'Holopherne que de mourir ici lentement de soif et de faim. » Après ces cris de détresse entrecoupés de sanglots et de gémissements, des supplications qui durèrent plusieurs heures, montèrent de tous les points de l'assemblée vers le trône de Dieu. « Ayez pitié de nous, Seigneur; comme nos pères, nous avons péché, et nous méritons vos vengeances; mais ne consultez que votre clémence, ou si vous nous châtiez, du moins ne livrez pas votre peuple à ces idolâtres qui ne vous connaissent pas, et qui nous diront en ricanant : Où donc est leur Dieu? »

Harassée de prier et de pleurer, la multitude fit silence. Baigné lui-même de larmes, Ozias se leva : « Frères, dit-il, prenez courage. Attendons cinq jours encore le secours de Dieu. Ces cinq jours écoulés, s'il ne vient point à notre aide, nous livrerons la ville, comme vous le désirez? »

Ces paroles d'Ozias furent rapportées à Judith, une sainte veuve que tout Israël révérait. Depuis trois ans et demi que Dieu lui avait enlevé son époux Manassès, elle vivait seule avec ses servantes. Elle portait le cilice et jeûnait toute la semaine, excepté les jours de fête. Son mari lui avait laissé une grande fortune : des troupeaux, de vastes propriétés et de nombreux domestiques. Tout le monde admirait sa grande beauté, mais plus encore la crainte de Dieu qui éclatait dans toute sa conduite. Ayant mandé près d'elle plusieurs des anciens d'Israël, elle leur demanda de quel droit Ozias avait promis au peuple de livrer la ville dans cinq jours, si, dans cet intervalle, Dieu ne l'avait délivrée. « Qui êtes-vous, ajouta-t-elle, pour tenter ainsi le Seigneur, et fixer arbitrairement le jour où doit s'exercer sa miséricorde? Vous avez pris le moyen, non de l'apaiser, mais de l'irriter contre vous. Heureusement que grande est sa patience, et que sa colère ne s'en-

flamme point aussi rapidement que celle de l'homme. Faisons pénitence de cette faute, réclamons son indulgence, et remettons-nous-en, pour l'heure de la délivrance, à son bon plaisir. Nous ne lui avons pas préféré, comme nos pères, des dieux étrangers, nous ne connaissons d'autre Dieu que lui; attendons donc patiemment, et il humiliera les nations qui trament notre ruine. Anciens du peuple, le salut de vos frères est entre vos mains. Allez, relevez les courages abattus, rappelez à tous comment Dieu a éprouvé la fidélité de nos pères, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, et comment ils l'ont servi au milieu des tribulations. Il a eu pitié d'eux, tandis qu'il a exterminé les impatients et les murmurateurs. Ne nous plaignons pas de nos souffrances, mais croyons que ces fléaux nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous perdre.

— Tout cela est vrai, répondirent les anciens, nous devons l'avouer. Priez donc pour nous, vous qui vivez dans la sainteté et la crainte de Dieu.

— Priez vous-mêmes pour moi, reprit Judith, et demandez à Dieu qu'il bénisse un dessein que j'ai formé. Tenez-vous, cette nuit, aux portes de la ville, car je sortirai de Béthulie avec une de mes servantes. Ne cherchez point à pénétrer ma résolution avant mon retour, mais priez pour moi et pour qu'avant cinq jours Dieu daigne sauver son peuple.

— Allez en paix, s'écria Ozias, et que Dieu soit avec vous, pour la confusion de nos ennemis. »

Restée seule, Judith entra dans son oratoire. Couverte d'un cilice, elle se prosterna devant le Seigneur. « O Jéhovah, dit-elle, quand les Égyptiens en armes, fiers de leurs soldats et de leurs chariots de guerre, poursuivaient vos serviteurs, un seul de vos regards suffit pour les engloutir au fond des abîmes. Qu'un éclair de vos yeux confonde également ces Assyriens, fiers aussi de leurs chars, de leurs boucliers, de leurs lances et de leurs flèches. Ils ne connaissent pas notre Dieu, le vrai Seigneur, le guerrier

des guerriers. Levez donc votre bras, et jetez par terre l'orgueilleux Assyrien, qui se flatte de violer votre sanctuaire et de renverser votre autel. Qu'il tombe sous son propre glaive et par la main d'une femme, pour montrer à tous que la force de Jéhovah ne consiste pas dans le nombre des chevaux et des soldats, mais qu'il se plaît à briser les superbes et à relever les humbles qui le prient. Dieu du ciel, exaucez une femme faible et misérable, mais pleine de confiance en votre bonté. En souvenir de votre alliance avec Israël, mettez sur mes lèvres des paroles de persuasion, dans mon cœur une inviolable résolution, afin que votre Temple reste inviolé, et que votre gloire resplendisse aux yeux du monde entier. »

Après s'être ainsi recommandée à Dieu, Judith quitta l'oratoire et rentra dans son appartement avec sa servante. Au lieu du cilice et des vêtements de deuil, elle se para de ses plus beaux ornements, s'oignit de parfums précieux, sépara gracieusement les tresses de ses cheveux, et mit sur sa tête un diadème de pierreries. Connaissant l'héroïque intention qui la faisait agir, le Seigneur ajouta lui-même une nouvelle splendeur à l'éclat d'une beauté qui éblouissait tous les regards. Puis, en compagnie de sa servante chargée de provisions, elle se dirigea vers la porte de la ville, où déjà les anciens l'attendaient : « Que le Seigneur vous bénisse, lui dirent-ils, et vous affermisse dans votre dessein, pour la gloire de Jérusalem et votre propre gloire. — Amen! » répondirent les assistants. Judith franchit les portes de la cité, non sans se recommander de nouveau au Seigneur.

Au lever de l'aurore, comme elle descendait la montagne, les sentinelles assyriennes l'arrêtèrent et lui demandèrent où elle allait. « Je suis une fille des Hébreux, dit-elle; je me suis enfuie de Béthulie, la malheureuse cité qui bientôt vous sera livrée en proie, parce qu'elle n'a pas voulu se rendre volontairement, et profiter ainsi de la grâce que vous lui offriez. Je vais trouver Holopherne pour

lui indiquer le moyen de réduire cette forteresse en son pouvoir sans qu'il lui en coûte un seul soldat. »

Les gardes l'écoutaient, mais la regardaient plus encore : « Vous avez pris le vrai moyen de sauver votre vie, lui dirent-ils. Notre maître, soyez-en sûre, vous recevra favorablement et vous honorera de ses bonnes grâces. » Et ils la conduisirent à Holopherne, qui la reçut assis sous un pavillon, tissu de pourpre et d'or, enrichi d'émeraudes et de pierres précieuses. Séduit aussitôt par la beauté de cette femme prosternée devant lui, il commanda doucement à ses serviteurs de la relever, puis il lui dit : « Soyez sans crainte, je ne fais point de mal à qui veut servir le roi Nabuchodonosor. Je ne ferais point la guerre à votre peuple, s'il ne me refusait obéissance. Mais dites-moi donc pourquoi vous avez quitté Béthulie et cherché un refuge dans notre camp?

— Vous allez le savoir, seigneur, répondit Judith; si vous suivez mes conseils, Dieu par vous accomplira ses desseins. La vertu du grand roi Nabuchodonosor habite en vous. Vous châtiez les rebelles, vous assujettissez au pouvoir de votre maître les peuples, les animaux, les propriétés. Le monde entier connaît votre activité, votre bonté, votre puissance, en même temps que la sagesse de votre administration. Nous avons appris comment Achior vous a parlé, et avec quelle modération vous l'avez traité. Or, il est certain que Jéhovah, irrité de nos prévarications, va vous livrer son peuple. Il nous l'a fait savoir par ses prophètes; et de là, la terreur qui règne en Israël. Déjà la famine sévit à Béthulie, la soif dévore ses habitants. Ils ont résolu de tuer leurs bestiaux, afin d'en boire le sang. Ils ne craignent pas de se nourrir des offrandes consacrées au Seigneur; aussi leur ruine est-elle certaine. Voilà pourquoi j'ai fui loin d'eux. Jéhovah m'a envoyée pour vous donner ces informations. Le grand Dieu que j'adore, je ne cesserai point de l'invoquer ici. Quand l'heure du châtiment aura sonné pour Israël, il me le fera savoir, et je vous l'annon-

cerai. Vous entrerez aussitôt dans Jérusalem, où vous trouverez des brebis sans pasteur, sans même un chien pour aboyer et se défendre. »

Holopherne et ses gens n'avaient jamais vu tant de sagesse unie à tant de charme. « Béni soit votre Dieu, s'écria Holopherne dans son ravissement, béni soit-il de vous avoir envoyée ici pour nous livrer Israël. S'il tient sa promesse, il sera aussi mon Dieu. Quant à vous, des honneurs incomparables vous attendent dans le palais de Nabuchodonosor, et votre nom sera célèbre dans le monde entier. » Le général assigna comme demeure à Judith la tente des trésors, où chaque jour certains mets de la table du maître lui seraient servis; mais Judith refusa ces mets prohibés par la loi. « Je me contenterai, dit-elle, des provisions que j'ai apportées. — Et quand ces provisions seront épuisées? demanda Holopherne. — Avant ce temps, je vous le jure, répondit Judith, j'aurai, avec l'aide de Dieu, accompli mon dessein. »

Comme on l'introduisait dans son appartement, elle demanda de pouvoir sortir du camp, les trois nuits suivantes, pour prier le Seigneur; ce qui lui fut accordé. Et pendant ces trois nuits, Judith se rendit dans la vallée de Béthulie pour y pratiquer les ablutions légales. Puis, elle regagnait sa tente, en priant Jéhovah de la diriger dans l'exécution du projet qu'elle avait conçu pour la délivrance de son peuple.

Depuis l'arrivée de Judith au camp assyrien, Holopherne cherchait le moyen d'assouvir ses brutales passions. Le quatrième jour, il donna l'ordre au chambellan Bagoas d'inviter la Juive à un grand festin qu'il donnait à ses officiers. « Je suis aux ordres de mon seigneur, répondit Judith, et je n'ai rien à lui refuser. » Quand elle se présenta dans la salle du festin, parée de ses plus riches atours, Holopherne ne put dissimuler sa joie :

« Venez prendre part à notre fête, lui dit-il, vous avez trouvé grâce à mes yeux.

— J'en suis heureuse, répondit-elle, et certainement ce jour sera le plus glorieux de ma vie. »

Pendant le repas elle ne but et mangea que les mets et boissons préparés par sa servante. Holopherne, lui, dans l'excès de sa joie, se gorgea de vin plus qu'il ne l'avait fait dans aucun festin. Ivres comme lui, ses convives se retirèrent quand le soir fut venu. Judith resta seule avec Holopherne, que le lourd sommeil de l'ivresse tenait étendu sur un lit de repos. Debout devant lui, Judith priait avec larmes. « Dieu d'Israël, disait-elle, affermissez mon bras. Sauvez mon peuple selon votre promesse, et donnez-moi la force d'exécuter le dessein que, sans ma confiance en vous, je n'eusse osé concevoir. Alors, s'approchant d'une colonne placée au chevet du lit, elle en détacha le glaive d'Holopherne et le tira du fourreau; puis, de la main gauche elle saisit les cheveux du général, et de sa main droite levant son arme : « Mon Dieu, dit-elle, fortifiez mon bras. » Deux fois elle frappa le cou de sa victime et la tête tomba. séparée du tronc. Après avoir roulé le cadavre à ses pieds sur une tenture détachée de la colonne, elle mit la tête dans un sac que portait sa servante, et toutes deux sortirent du camp, comme les autres jours, à l'heure de la prière. Elles traversèrent ainsi la vallée qui les séparait de Béthulie.

Les habitants se demandaient en tremblant ce qu'était devenue Judith. Aussi les gardes des portes se laissèrent-ils aller à la joie quand, au milieu de la nuit, ils entendirent sa voix bien connue : « Ouvrez, disait-elle : Jéhovah notre protecteur vient de manifester sa puissance. » A l'instant. les gardes appelèrent les anciens, et tout le peuple, torches allumées en main, accourut avec ses chefs au-devant de celle qu'on n'espérait plus revoir. Quand on eut fait cercle autour d'elle, Judith monta sur un tertre et fit signe qu'elle voulait parler. Alors au milieu du silence général : « Frères, dit-elle, louez Jéhovah, car il n'a pas trompé votre espoir. Par ma main, devenue l'instrument de sa misé-

ricorde, il a tué cette nuit l'ennemi de son peuple. » Alors, tirant du sac la tête du général assyrien : « Voici, s'écria-t-elle, la tête d'Holopherne, prince de la milice d'Assur, voici la tenture sur laquelle il dormait du sommeil de l'ivresse, quand Jéhovah l'a frappé par la main d'une femme. L'Ange de Dieu m'a gardée pure pendant ces quatre jours, et c'est lui qui me ramène au milieu de vous, pour rendre grâces à Dieu de ses victoires, de mon salut et de votre délivrance. Frères, chantons en chœur : Dieu est bon, et sa miséricorde est éternelle! »

A ces mots, l'assemblée se prosterna pour adorer Jéhovah; puis un concert de félicitations monta vers Judith. « Dieu vous a communiqué sa puissance, criait-on de toutes parts, par vous il a exterminé nos ennemis. » — « Ma fille, lui dit Ozias au nom du peuple, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui venez d'abattre, avec l'aide de Dieu, le chef des guerriers armés contre nous. Par le choix qu'il a fait de vous, l'Éternel a tellement glorifié votre nom qu'il restera éternellement dans la mémoire des hommes. On n'oubliera pas qu'au jour des angoisses et des tribulations vous n'avez pas craint d'exposer votre vie pour conjurer la ruine de tout un peuple. » D'unanimes acclamations accueillirent ces paroles d'Ozias.

En ce moment arriva l'ammonite Achior qu'on avait fait appeler. « Le Dieu d'Israël, auquel tu as rendu témoignage, s'est vengé de tes ennemis, lui dit Judith. Cette nuit, par ma main, il a décapité le chef des mécréants. Reconnais-tu, ajouta-t-elle en lui montrant la tête d'Holopherne, reconnais-tu l'insolent qui, méprisant notre Dieu, avait juré de te transpercer de son glaive après sa victoire sur Israël? » A la vue de cette tête ensanglantée, Achior, muet de surprise et d'émotion, tomba la face contre terre. Puis, prosterné devant l'héroïne, il ne put que dire comme Ozias : « O femme, vous serez bénie sous la tente de Jacob, et par vous Jéhovah sera glorifié dans tous les siècles. » Il crut si bien au Dieu de Judith, qu'il voulut

s'incorporer avec toute sa famille au peuple d'Israël.

Holopherne abattu, il fallait maintenant se débarrasser de son armée. « Guerriers, s'écria l'héroïne, suspendez la tête de l'Assyrien au sommet des remparts; puis, au lever du soleil, faites semblant de vous précipiter en armes sur les sentinelles ennemies. Celles-ci courront à la tente du général pour lui signaler une sortie des assiégés. Et quand on trouvera son cadavre décapité, nageant dans une mare de sang, une épouvantable panique s'emparera des troupes, et la débandade commencera. Alors lancez-vous sur eux, le glaive à la main : le Seigneur les abattra sous vos pieds. » Cette tactique eut un plein succès. Quand les avant-postes assyriens virent les Hébreux s'ébranler en poussant des cris de guerre, on courut à la tente d'Holopherne pour l'éveiller. N'obtenant pas de réponse, les gardes appelèrent les officiers qui vainement firent grand bruit autour de la tente. Alors, sur l'ordre des chefs, Bagoas entra dans le pavillon, frappa dans ses mains pour exciter l'attention du maître; mais tout resta silencieux. Il se décida enfin à lever le rideau, et quelle ne fut pas sa stupeur en voyant le cadavre d'Holopherne étendu par terre et baigné dans le sang! Un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine : « Une Juive a troublé tout l'empire, s'écria-t-il en sanglotant. Holopherne vient d'être assassiné; voici son cadavre décapité! » A cette horrible nouvelle, les chefs assyriens, abattus, consternés, déchirèrent leurs vêtements. Des cris lamentables s'élevèrent de tous les points du camp. La terreur fit perdre tout sang-froid, et chacun, sans prendre garde à ses compagnons, chercha son salut dans la fuite. Au moment de la déroute, les Hébreux se précipitèrent au son des trompettes guerrières sur les bandes des fuyards, tuant tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. De toutes les villes, de toutes les provinces, les soldats, avertis par Ozias, poursuivirent les vaincus jusqu'à l'extrême frontière. Pendant ce temps, les habitants de Béthulie s'emparaient des troupeaux, bes-

tiaux, bagages, abandonnés dans le camp des Assyriens. L'immense butin, grossi des dépouilles ramassées un mois durant, suffit à enrichir tout le pays. Quand aux objets appartenant en propre à Holopherne, l'or, l'argent, les pierreries, les riches étoffes, le peuple voulut les offrir à Judith.

On ne s'en tint pas à cet acte de gratitude. Le grand prêtre de Jérusalem, accompagné des anciens, se rendit à Béthulie pour féliciter l'héroïne. Comme elle se portait à sa rencontre, il s'écria en l'apercevant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple. Parce que vous vous êtes conservée pure, Dieu vous a communiqué sa force. Vous serez bénie dans les siècles des siècles. — Amen! » répondit le peuple. Inspirée par sa foi et sa reconnaissance, Judith alors, au son des harpes et des cithares, chanta ce cantique au Seigneur :

« Jéhovah a pris place au milieu de nos guerriers, il a détruit nos ennemis, il a mis fin à la guerre.

« Assur est descendu de ses montagnes avec ses innombrables bataillons. Il allait, disait-il, brûler nos moissons, exterminer nos jeunes gens, emporter dans son repaire les enfants et les femmes.

« Notre Dieu a livré ce puissant aux mains d'une femme. Pour l'abattre, ni le guerrier robuste, ni l'invincible géant n'ont été nécessaires. Judith, la fille de Mérari, a suffi pour lui couper la tête.

« Alors les Assyriens ont poussé d'affreux hurlements. Ils ont fui devant des hommes mourant de soif, ils ont fui devant le souffle de Dieu.

« Donc, gloire à Jéhovah, le fort, le puissant, l'invincible Seigneur! Que toutes les créatures obéissent au Dieu qui créa le ciel et la terre. Devant lui les montagnes s'ébranlent, la pierre fond comme de la cire.

« Malheur au peuple qui s'insurge contre le Très-Haut! Quand viendra le jour du jugement, il tombera sous son bras vengeur, et ses chairs, dévorées par la flamme

et les vers, subiront ses châtiments pendant l'éternité. »

Quelques jours après, les enfants d'Israël se rendaient à Jérusalem pour présenter leurs vœux et leurs holocaustes à l'autel du Seigneur. Judith offrit pour sa part l'armure d'Holopherne que le peuple lui avait donnée. Puis, après plusieurs jours de réjouissances, chacun s'en retourna dans sa demeure; mais on n'oublia point la grande libératrice. Elle fut honorée à Béthulie comme la plus illustre des filles d'Israël. Quand vint sa mort, elle avait alors cent cinq ans, on l'ensevelit à côté de son époux, et tout le peuple la pleura pendant sept jours. L'anniversaire de sa victoire fut toujours compté au nombre des fêtes, pour symboliser le jour où paraîtrait enfin la vraie Judith, la Vierge bénie entre toutes les femmes, la guerrière terrible comme une armée rangée en bataille, la Femme qui terrassera le serpent infernal et à qui, non plus Israël, mais tous les peuples diront jusqu'à la fin des siècles : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple. »

VI

CHUTE DE NINIVE

A. C. 607 (?)

Les deux défaites de Sennachérib et d'Holopherne avaient porté un coup terrible à l'empire de Ninive. Aussi Nabuchodonosor s'empressa-t-il, en se relâchant de sa sévérité, de regagner les bonnes grâces de ses tributaires d'Occident, afin de les tenir dans la sujétion. Le roi Manassès gémissait depuis longtemps dans les cachots de Babylone : Nabuchodonosor le renvoya dans ses états. Manassès prit à tâche de faire oublier ses déréglements passés en détruisant les autels idolâtriques, les bois sacrés, et les statues qu'il avait élevées en l'honneur des faux dieux. Cependant, bien que sa pénitence eût expié ses crimes, le peuple ne jugea pas que le meurtrier d'Isaïe, le prince apostat qui avait inondé de sang innocent les rues de Jérusalem, méritât l'honneur de reposer à côté de David. A sa mort, on lui donna la sépulture, non dans le tombeau des rois, mais dans une partie du parc royal.

Quant à l'orgueilleuse Ninive, il lui restait un dernier compte à régler avec le grand Dieu d'Israël. Dans son infinie miséricorde, Jéhovah lui avait envoyé autrefois le prophète Jonas pour lui reprocher ses turpitudes et ses exécrables cruautés, et Ninive avait fait pénitence. Mais bientôt ses rois oublièrent les menaces du prophète. Fiers de leurs victoires, ils ne comprirent pas qu'ils les devaient aux pé-

chés d'Israël, et non à la puissance de leurs dieux. Ils en prirent occasion pour blasphémer contre le Tout-Puissant. Ils avaient exterminé Samarie, disaient-ils; pourquoi ne détruiraient-ils pas Jérusalem? Dieu leur avait répondu en exterminant l'armée de Sennachérib, en se servant d'une faible femme pour abattre Holopherne et disperser ses bataillons. Mais la superbe Ninive ne comprit pas ces leçons, les dernières que Dieu voulait lui donner.

Les prophéties allaient s'accomplir. Cinquante ans auparavant, quand les rois de Ninive parcouraient triomphalement tous les royaumes situés entre le Tigre et le Nil, au moment où ils venaient de s'emparer de la fameuse ville de Thèbes, un prophète, Nahum, ne craignit pas d'annoncer la ruine prochaine de la grande dominatrice des nations.

« Jéhovah, le Dieu vengeur, le Dieu jaloux de sa gloire, va faire éclater sa colère contre ses ennemis. Le destructeur marche contre toi, ô Ninive! il vient assiéger tes forteresses. Mets des sentinelles sur le chemin, rassemble tes armées : tu n'échapperas pas, car Jéhovah va punir l'insolence avec laquelle tu as traité les fils d'Israël.

« Ils arrivent, tes cruels ennemis; je vois leurs boucliers étinceler au soleil, leurs manteaux de pourpre, leurs chariots de feu. C'est l'éclair qui brille, c'est la foudre qui passe.

« Les voici qui escaladent tes murailles, tes portes sont ouvertes, ton peuple abattu. Tes soldats sont captifs, tes habitants prennent la fuite. — Arrêtez!... leur crie-t-on : pas un ne tourne la tête.

« Soldats, pillez la grande cité! pillez l'or, pillez l'argent : ses trésors sont infinis; pillez ses vases précieux : sa magnificence l'emporte sur toutes les splendeurs.

« C'est fait : Ninive est pillée, dépouillée, saccagée, les genoux tremblent, les cœurs sèchent d'effroi, la pâleur de la mort couvre tous les visages.

« Où est maintenant cette caverne de lions? Assez long-

temps tu as rempli ton antre de dépouilles sanglantes, ta couche, de vols et de rapines! Je viens à toi, dit le Dieu des armées, j'étalerai ta honte aux yeux des nations, et le passant, en contemplant tes ruines, s'écriera sans te plaindre : Elle est donc enfin dévastée, l'orgueilleuse Ninive!

« Vaux-tu mieux que la grande cité d'Égypte, assise sur son beau fleuve? Ni ses richesses, ni ses canaux, ni la mer, ni ses murailles, ni les forces de ses alliés, n'ont pu la défendre. Elle a vu ses guerriers traînés en exil, ses petits enfants, broyés contre les murs, ses princes, chargés de fers. Ainsi tu boiras, ô Ninive, à la coupe des vengeances, ainsi tu seras humiliée, ainsi l'ennemi t'écrasera sans que personne vienne à ton secours. »

Quelque temps après, un autre prophète, Sophonie, annonçait que Ninive, non seulement serait détruite, mais qu'on chercherait en vain ses ruines. « Jéhovah, disait-il, étendra son bras vers l'Aquilon et renversera la superbe fille d'Assur. Ninive, la splendide Ninive, ne sera plus qu'un désert, une solitude inabordable. Les troupeaux brouteront l'herbe sur ses ruines, les oiseaux feront leurs nids sur ses portiques, le corbeau poussera son cri lugubre sur ses palais dévastés. Rien ne subsiste de cette cité qui disait dans son cœur : Je suis sans rivale au milieu du monde. Elle est devenue le repaire des bêtes sauvages, et le voyageur, en traversant le désert où fut Ninive, lève les bras au ciel, frappé de stupeur. »

Ces prédictions ne tardèrent pas à se réaliser. Le saint vieillard Tobie, captif dans cette ville avec toute sa famille, réunit à son lit de mort ses enfants et petits-enfants pour leur donner ses dernières instructions : « La ruine de Ninive est proche, leur dit-il, car la parole du Seigneur s'accomplira. Quand vous aurez enseveli votre mère près de moi, sortez d'ici, car cette ville va périr à cause de ses iniquités. »

Dieu avait éclairé le patriarche de l'exil, en récompense de ses vertus. Quand ses enfants eurent quitté Ninive, il se

fit tout à coup un grand ébranlement dans tout l'Orient. Les Mèdes, vaincus avec Arphaxad, brûlaient de prendre leur revanche. Le nouveau roi, Cyaxare, se mit à la tête de ses armées, et marcha contre Ninive. Le roi de cette dernière cité, effrayé, envoya le généralissime de ses armées Nabopolassar occuper Babylone, avec l'ordre d'arrêter les Mèdes au passage. Mais l'ambitieux Nabopolassar avait d'autres vues. Maître de Babylone, à la tête de guerriers valeureux et dévoués à leur chef, il s'unit à Cyaxare au lieu de le combattre, et, de concert avec lui, tourna ses armes contre Ninive. Quelques jours après, Mèdes et Babyloniens entouraient les remparts de la grande cité et dressaient leurs machines de siège. Les Ninivites résistèrent autant qu'ils le purent, mais enfin vint le jour marqué par le Seigneur, où toute défense fut déclarée impossible. Alors, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, le roi mit le feu à son palais et se précipita dans les flammes. Les assiégeants pénétrèrent dans la cité, incendièrent les palais et les temples, et la superbe Ninive des Sardanapale, des Sennachérib et des Nabuchodonosor s'écroula, comme l'avaient dit les prophètes, sous le coup de foudre du Dieu vengeur. Ninive avait opprimé les peuples pendant deux mille ans. Tous battirent des mains sur ses ruines; puis, ses ruines elles-mêmes disparurent, et les conquérants traversèrent la silencieuse et sombre solitude où s'étalait autrefois son orgueil, sans même prononcer son nom. De nos jours seulement, après deux mille cinq cents ans d'oubli, les ruines de Ninive, retrouvées sous le sol où elles gisaient ensevelies, racontent ce que deviennent les peuples et les rois quand ils s'attaquent à la majesté de Dieu.

LIVRE QUATORZIÈME

LES DERNIERS JOURS DE JÉRUSALEM

JÉRÉMIE

I

LE ROI JOSIAS. — MISSION DE JÉRÉMIE

A. M. 3363 — A. C. 638.

Plus de trois siècles s'étaient écoulés depuis que Jéroboam, à la mort de Salomon, avait élevé un mur de séparation entre Israël et Juda. Durant cette époque, Israël sombra dans l'idolâtrie. Juda fut moins coupable; cependant des quinze rois qui occupèrent successivement le trône de David, si l'on excepte Josaphat et Ézéchias, aucun ne fut irréprochable devant le Seigneur. Eux aussi aimèrent les idoles, les bois sacrés, les fêtes impures de Baal et d'Astarté. Ni les avertissements des prophètes, ni les châtiments de Dieu, ni la destruction de Samarie, n'eurent la vertu de les convertir. Après l'extermination des armées de Sennachérib et d'Holopherne, on aurait pu croire qu'ils n'abandonneraient plus jamais Celui qui les avait sauvés d'une ruine certaine; mais à peine Manassès, le roi pénitent, était-il descendu au tombeau qu'Ammon, son succes-

seur, se prosterna devant les idoles, et surpassa par ses sacrilèges abominations les impiétés qui avaient attiré sur son père la colère de Dieu. Il périt, après deux ans de règne, dans une conjuration ourdie par ses serviteurs. Le peuple, idolâtre comme lui, massacra ses meurtriers et se donna pour roi son fils Josias, alors âgé de huit ans, dans l'espérance que cet enfant, élevé par les amis de son père, favoriserait la débauche et l'impiété. Ils oubliaient qu'un prophète, trois cent cinquante ans auparavant, avait prédit à Jéroboam qu'un roi, du nom de Josias, abattrait un jour les autels de ses dieux et brûlerait les ossements de ses prêtres apostats.

Dieu voulait en effet se servir de Josias pour tenter encore une fois de convertir son peuple avant de le livrer à ses ennemis. Dès son enfance, guidé par sa pieuse mère, le jeune roi marcha, sans jamais dévier, dans les voies de David, son aïeul. A seize ans, malgré les mauvais exemples des grands et des princes, il s'enquit des volontés du Seigneur, décidé à les faire respecter dès qu'il aurait atteint sa majorité. A vingt ans, ayant pris les rênes de l'empire, il proscrivit sur tout le territoire de Juda les hauts lieux, les bois sacrés, les statues des faux dieux. Dans un voyage qu'il fit à travers ses états, il abattit les autels et en jeta les débris sur les tombeaux de ceux qui les avaient érigés.

Comme le Temple tombait en ruines, il en entreprit la restauration dans la dix-huitième année de son règne. Avec l'argent recueilli dans les tribus, les intendants des travaux tirèrent des carrières et des forêts, le marbre et le bois nécessaires pour réparer les brèches, et bientôt, grâce au zèle et à l'habileté des lévites qui présidaient au transport et à la pose des matériaux, le Temple retrouva sa splendeur d'autrefois. Le grand prêtre Helcias découvrit alors un monument aussi précieux que le Temple lui-même, et qu'on croyait à jamais perdu : c'était le Livre de la Loi, écrit de la main de Moïse. Dans l'excès de sa joie, Helcias confia le volume au scribe Saphan avec l'ordre de le présenter au

roi. Josias se fit lire à l'instant le texte sacré, ce qui lui fit comprendre mieux encore les préceptes de Jéhovah et les infidélités de son peuple. La lecture achevée, il déchira ses vêtements, et se mit à pleurer; puis, s'adressant au grand prêtre Helcias et à ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Allez consulter pour mon peuple et pour moi l'oracle du Seigneur. Chacune des paroles de ce Livre qu'on vient de retrouver, crie vengeance contre nous, car nos pères en ont violé toutes les prescriptions. »

Le grand prêtre se rendit chez la prophétesse Olda qui, informée de ces détails, répondit de la part de Jéhovah : « Allez dire à celui qui vous a envoyé : Je frapperai Jérusalem et ses habitants de toutes les malédictions consignées dans le livre de Moïse. Ils m'ont abandonné pour sacrifier à des dieux étrangers : c'est pourquoi le feu de ma colère va s'allumer pour ne plus s'éteindre. Quant au roi de Juda, voici sur lui la réponse de Jéhovah : Parce que tu n'as pu lire le Livre de la Loi sans t'humilier en ma présence, sans déchirer tes vêtements et verser des larmes de douleur, je t'ai regardé d'un œil favorable. Tu reposeras en paix dans la sépulture de tes pères, et tes yeux ne verront pas les calamités qui désoleront Jérusalem. »

Afin de désarmer le bras de Dieu prêt à s'appesantir sur les coupables, Josias convoqua les anciens de Juda pour renouveler avec eux le serment de fidélité à Jéhovah. Prêtres, prophètes, princes du peuple, se réunirent dans le Temple du Seigneur. Une foule immense, composée des habitants de Jérusalem et des cités voisines, encombrait les saints parvis. Devant cette grande assemblée, le roi prit en main le livre de Moïse récemment découvert, lut à haute voix, et de manière à être entendu de tous, les paroles du texte sacré; puis, debout sur son tribunal, il jura solennellement en son nom, et au nom de son peuple, d'observer les préceptes et cérémonies imposés par le Seigneur. Entraînée par son roi, l'assemblée d'une voix unanime répéta le serment de fidélité.

Alors, en exécution des lois divines, Josias donna l'ordre au pontife Helcias, aux prêtres et aux lévites d'enlever du Temple les objets qui avaient servi au culte de Baal et d'Astaroth, et de les brûler dans la vallée du Cédron avec les tentes consacrées aux initiations infâmes. L'idole d'Astarté, érigée dans le Temple même, fut également brûlée; on en jeta les cendres sur les sépulcres de ses adorateurs. Dans la vallée de la Géhenne s'élevait le monument idolâtrique du dieu Moloch, à qui les apostats consacraient leurs fils et leurs filles; il disparut dans cette purification générale, ainsi que les écuries, les chevaux et le char du soleil, ainsi que les autels sacrilèges élevés par Achaz dans l'intérieur du palais des rois, par Manassé dans les parvis du Temple, et par Salomon sur le mont du Scandale. Les statues furent brisées, les bois sacrés livrés aux flammes, et toute trace d'idolâtrie disparut non seulement de la capitale, mais de toutes les villes du royaume.

L'apostasie nationale avait son centre à Béthel où se trouvaient le temple et l'autel de Jéroboam, le premier roi d'Israël. Josias se transporta dans cette ville, fit raser sous ses yeux le temple et l'autel, puis livrer aux flammes le bois sacré qui les entourait. Sur les flancs d'une colline voisine s'élevaient les tombeaux des idolâtres. Les ossements qu'ils contenaient furent brûlés sur l'emplacement de l'autel. Un de ces monuments funéraires attira l'attention du roi.

— « Quel est ce tombeau? demanda-t-il aux hommes de Béthel qui l'entouraient.

— C'est, lui répondit-on, le tombeau de l'homme de Dieu qui annonça au roi Jéroboam, il y a plus de trois cents ans, la destruction de l'autel que vous venez de renverser.

— Alors, dit le roi, n'y touchez pas. Que l'homme de Dieu repose en paix dans son tombeau! »

De Béthel le roi se rendit dans les autres villes de la Samarie, pour en faire disparaître tout vestige d'idolâtrie. Partout il donna l'ordre de renverser les temples, d'abattre les autels, d'égorger les prêtres sacrilèges qui si long-

temps avaient trompé le peuple, et de brûler leurs cadavres sur le lieu même où ils offraient aux idoles leur abominable encens.

Rentré à Jérusalem, il voulut célébrer par une Pâque solennelle la restauration du culte national. Les prêtres et les lévites ayant repris leurs fonctions dans le Temple, l'Arche sainte fut replacée dans le sanctuaire. Alors, sur l'invitation du roi, les foules accoururent à Jérusalem pour la grande solennité. Josias fit distribuer trente mille agneaux et trois mille bœufs. Ses officiers se distinguèrent à l'envi par leurs libéralités. Du matin jusqu'au soir, les prêtres offrirent, selon le rite prescrit, les victimes et les holocaustes, pendant que les descendants d'Asaph, d'Heman et d'Idithun faisaient monter vers Dieu leurs célestes concerts. La fête se prolongea durant les sept jours des Azymes.

A n'envisager que les démonstrations extérieures, cette Pâque de la dix-huitième année de Josias (A. C. 620) rappelait les beaux temps de Samuel et de David; mais la vieille foi d'Israël manquait à ces générations dégradées par trois siècles d'impiété et de corruption. Si l'on obéissait au roi, les cœurs étaient loin de Jéhovah, le vrai roi d'Israël.

Pour amener son peuple au repentir et combattre avec autorité ses passions idolâtriques, Dieu suscita un prophète plein de zèle et d'audace, aussi ardent qu'Élie, aussi compatissant qu'Élisée : c'était Jérémie, le prophète des lamentations, dont le nom planera toujours sur les ruines de Jérusalem.

Jérémie naquit à Anathoth, ville de la tribu de Benjamin, d'une famille sacerdotale. Dieu le sanctifia dès le sein de sa mère, et lui assigna le rôle périlleux de porter ses messages aux enfants d'Israël. Dans la treizième année du règne de Josias, il lui fit connaître sa vocation.

— « Jérémie, lui dit-il, je t'ai choisi pour prophétiser en mon nom au milieu des nations.

— Mais, Seigneur, je sais à peine bégayer comme l'en-

fant, et vous voulez que je m'adresse aux peuples en votre nom?

— Ne parle pas ainsi, reprit le Seigneur; tu iras où je t'enverrai, et tu diras les paroles que je mettrai sur tes lèvres. Ne crains pas de paraître devant les hommes; moi, Jéhovah, je suis avec toi et saurai te défendre. »

Et le Seigneur, étendant les mains, toucha la bouche du prophète, comme pour l'instituer son messager et son interprète. « Va, dit-il, je t'établis sur les nations et les royaumes pour arracher et détruire, pour édifier et planter. »

Après un silence, il entendit une voix qui l'interpellait de nouveau :

— « Jérémie, que vois-tu?

— Je vois une branche d'amandier couverte de fleurs avant le temps.

— Ainsi je me hâterai d'accomplir mes décrets sur Israël. Jérémie, que vois-tu encore?

— Je vois une chaudière bouillante qui vient à moi du côté de l'Aquilon.

— C'est en effet de l'Aquilon que fondront sur Juda d'épouvantables calamités. A mon appel, les rois de l'Aquilon viendront dresser leurs trônes aux portes de Jérusalem, sur les remparts qui l'entourent, et dans toutes les villes du royaume. Ils exécuteront mes jugements contre les ingrats qui m'ont abandonné pour adorer des idoles, œuvres de leurs mains. Lève-toi donc, et porte ce message aux enfants d'Israël. Marche hardiment vers eux, car désormais rien ne pourra t'émouvoir. Tu seras comme une forteresse inexpugnable, une colonne de fer, un mur d'airain, toutes les fois que tu paraîtras devant les rois de Juda, devant les princes, les prêtres et le peuple. On te fera la guerre, mais on ne te vaincra pas, parce que je serai là pour te défendre. »

Ainsi fortifié par Dieu lui-même, Jérémie n'hésita point à se présenter devant ses compatriotes comme l'envoyé de

Jéhovah, ni à leur reprocher leurs infidélités et leurs crimes. « Écoutez, disait-il à ces fils d'idolâtres, trop souvent idolâtres eux-mêmes, écoutez ce que vous dit le Seigneur : Quel mal ai-je fait à vos pères pour qu'ils s'éloignent de moi ? Après les avoir tirés de l'Égypte et conduits à travers d'inhabitables déserts, je vous ai mis en possession de cette féconde terre du Carmel où vous avez trouvé des biens en abondance. Or cette terre, votre héritage, vous l'avez souillée par toutes sortes d'abominations. Vos prêtres ont violé ma loi, vos prophètes ont courbé le front devant Baal, vos rois sont devenus des prévaricateurs. Défendez-vous donc contre moi si vous l'osez. Est-ce que les nations étrangères rejettent leurs dieux, vaines idoles cependant, impuissantes à les secourir ? Et vous, au vrai Dieu, votre gloire et votre honneur, vous préférez ces simulacres de bois ou de pierre ! Vous m'avez abandonné, moi la source d'eau vive, pour vous creuser des citernes sans eaux ; vous avez brisé mon joug, rompu les liens qui vous attachaient à moi, crié honteusement : Je ne veux plus servir Jéhovah ! Peuple de Juda, tu sauras bientôt ce qu'il en coûte d'abandonner son Dieu. Tu connais l'histoire de Samarie, de cette prostituée qui s'en allait sur tous les sommets, sous tous les ombrages, adorer les dieux de l'étranger. Reviens donc à moi, lui disais-je, et elle n'est point revenue. Tu sais comme je l'ai traitée, comme je l'ai ignominieusement répudiée ; et voilà que tu l'imites, que tu l'emportes même sur elle par tes honteux désordres ! »

Après avoir rappelé aux habitants de Juda les griefs de Jéhovah contre eux, il les exhortait à la pénitence : « O Israël, si tu reviens à moi, si tu me glorifies devant les nations, rien ne pourra t'ébranler. Si, au contraire, tu continues à m'offenser, le feu de ma colère va s'allumer, et rien ne pourra l'éteindre. Voici venir de l'Aquilon la terreur et la mort. Le lion s'élance de son repaire, le ravisseur accourt pour brûler tes cités, disperser tes habitants, et faire de ce royaume un vaste désert. »

Le prophète ne pouvait envisager cette destruction de Jérusalem, que le Seigneur lui mettait sous les yeux, sans verser des larmes. « Hélas! hélas! s'écriait-il en s'adressant à Dieu lui-même, vous nous avez donc trompés, vous, notre protecteur! Vous nous parliez de paix, et voilà qu'un glaive nous perce le cœur! » Et il priait pour son pays, pour ses frères, pour cette Jérusalem qu'il aimait de toute son âme. Mais Jéhovah lui répondait : « Ce n'est plus le temps d'agiter l'air pour nettoyer le froment, mais de déchaîner l'ouragan dévastateur. Ils arrivent les exécuteurs de mes vengeances : leurs chariots courent comme la tempête, leurs chariots volent avec la rapidité de l'aigle. »

Comme si la scène se passait sous ses yeux, saisi d'effroi, le prophète s'écriait : « Jérusalem, écoute : voici le messager qui nous annonce l'arrivée de l'ennemi au pied des montagnes d'Éphraïm; il arrive, il t'environne comme un champ gardé par les pasteurs. J'entends le son de la trompette, les cris des combattants. Juda est dévasté, ses pavillons sont renversés, ses tentes anéanties. Je n'aperçois plus que des fuyards errants sur tous les chemins, et la fatale trompette résonne toujours à mon oreille. Juda n'est plus qu'un désert ; ses habitants ont disparu, l'oiseau lui-même abandonne ses plages désolées. O fille de Sion, que vas-tu devenir? Tes vêtements de pourpre, tes joyaux d'or, ton visage fardé, n'a pu retenir les flatteurs qui maintenant t'abandonnent et te trahissent. Mon Dieu! J'entends des cris perçants : c'est la fille de Sion qui se débat dans les angoisses de l'agonie, et qui expire sur les cadavres de ses fils! »

Jérémie renouvelait à chaque instant ses exhortations et ses menaces; il annonçait que Jérusalem serait détruite de fond en comble, que les ossements des rois, des prêtres, des prophètes, des habitants de la grande cité, jetés hors de leurs sépulcres, couvriraient la terre pour lui servir d'engrais. Il tonnait contre les faux prophètes qui trompaient le peuple et l'endormaient dans une fausse sécurité pour

empêcher sa conversion. Dans l'excès de sa désolation, il demandait à Dieu de changer ses yeux en deux sources de larmes pour pleurer les péchés de son peuple, ou de le transporter dans une solitude lointaine où il ne serait plus en contact avec ces provocateurs des célestes vengeances.

Comme la paix n'avait pas été troublée depuis la déroute de l'armée d'Holopherne, les fils de Juda traitaient les prédictions de Jérémie de vaines menaces. Le prophète n'était pour eux qu'un rêveur fanatique, un ennemi de sa patrie. Ses compatriotes d'Anathoth en vinrent à un tel point d'irritation, qu'ils formèrent le projet de s'en débarrasser par un crime. Jérémie ne se doutait de rien, mais le Seigneur lui révéla l'odieux complot. « Comme le tendre agneau qui se laisse mener à la boucherie, dit-il, j'allais tranquillement au-devant de la mort. — Mêlons au pain qu'il mange le poison qui tue, s'écriaient mes ennemis, qu'il disparaisse de la terre des vivants, qu'on ne prononce plus devant nous son nom abhorré. — Mais le Dieu juste, le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, prit lui-même en main la défense de son serviteur. Et parce que les gens d'Anathoth ont juré ma perte, parce qu'ils ont osé dire : Ne prophétise plus au nom de Jéhovah, ou tu mourras de nos mains, Jéhovah les visitera bientôt. En ce jour leurs filles mourront de faim, et leurs fils tomberont sous le glaive de l'ennemi. Il ne restera aucun vestige de cette race homicide. »

Ainsi parlait le prophète durant les années de Josias. Hélas! les jours d'angoisses, si souvent prédits par lui, allaient commencer pour Jérusalem, et montrer aux fils de Juda qu'on ne méprise pas impunément les envoyés du Seigneur.

II

MORT DE JOSIAS. — PERSÉCUTION DES PROPHÈTES

A. M. 3394 — A. C. 607.

Depuis la chute de Ninive, le roi de Babylone, Nabopolassar, régnait en maître sur l'Assyrie et la Chaldée. Toutefois l'organisation de ses nouveaux états, les rivalités des peuples soumis à son sceptre, et surtout la puissance des Mèdes, ces redoutables voisins avec lesquels il avait renversé le vieil empire assyrien, ne lui permirent pas de tourner ses regards vers les peuples de l'Occident. Ceux-ci naturellement avaient battu des mains à l'écroulement de Ninive, la fière cité qui les tenait sous ses pieds depuis plus d'un siècle. L'Égypte crut même le moment venu de tomber sur Babylone, la nouvelle capitale de l'Orient, afin de rétablir sa souveraineté sur la Syrie et les pays circonvoisins. Le vaillant Néchao occupait alors le trône de Memphis. A la tête de nombreuses légions, il entreprit de porter la guerre sur l'Euphrate, et se dirigea dans ce but vers la Palestine.

Cette levée de boucliers de son puissant voisin jeta le roi de Juda dans de grandes perplexités. S'il laissait passer le roi d'Égypte, celui-ci s'emparait de la Syrie après avoir battu Nabopolassar, et, dans ce cas, la Palestine redevenait vassale et tributaire des pharaons; ou bien Néchao, battu lui-même par les armées babyloniennes, reprenait honteusement le chemin de Memphis, poursuivi par les orientaux, qui ne manqueraient pas de mettre Juda

au pillage. Ne voyant des deux côtés que la ruine, Josias s'opposa au passage de Néchao.

Le roi d'Égypte désirait vivement tourner cet obstacle. Il envoya des ambassadeurs au roi de Juda pour conclure un arrangement pacifique. « Pourquoi, lui disait-il, guerroyer l'un contre l'autre? Ce n'est pas contre vous que j'ai pris les armes, mais contre une autre puissance. Dieu lui-même m'a chargé de marcher contre elle, et cela sans délai. Ne vous mettez pas en opposition avec ce Dieu, dont je suis le représentant, autrement il vous frappera de mort. »

Josias n'était pas obligé d'ajouter foi aux affirmations du roi d'Égypte. Il continua ses préparatifs de guerre et vint camper à Mageddo, où le combat ne tarda pas à s'engager. Au plus fort de la lutte, une flèche l'atteignit en pleine poitrine. « Emportez-moi hors de la mêlée, dit-il à ses serviteurs, je suis gravement blessé. » On le descendit de son char pour le porter sur un autre qui le suivait dans la bataille, selon la coutume des rois de Juda, et on le reconduisit à Jérusalem, où bientôt il rendit le dernier soupir. Jéhovah tenait la promesse qu'il lui avait faite par la prophétesse Olda : il l'appelait à lui avant d'envoyer les calamités au milieu desquelles allait s'effondrer le royaume de Juda.

Aveuglé par ses penchants idolâtres, le peuple n'avait pas toujours rendu justice au pieux monarque; mais quand il vit disparaître, et par une catastrophe inattendue, ce digne héritier des Ézéchias et des David, il pleura comme si Jéhovah l'abandonnait de nouveau. L'armée, privée de son chef, tomba dans une telle désolation que, longtemps après, pour exprimer une grande affliction, un prophète s'écriait : « Jamais on ne vit couler autant de larmes depuis le deuil de Mageddo. »

Josias fut enseveli dans le tombeau des rois de Juda. Dans ce tombeau, Jérémie voyait aussi s'abîmer toutes ses espérances. Il aimait ce roi, dernier héritier des traditions

nationales. Il se fit l'écho de la douleur universelle en composant, à l'occasion de sa mort, des Lamentations ou Élégies sur l'immense perte que Jérusalem venait de faire.

Plus tard, l'Esprit de Dieu lui-même fit en ces termes l'éloge de Josias : « Son souvenir nous embaume comme le parfum le plus suave; c'est un rayon de miel pour le cœur, un concert harmonieux au milieu d'un festin. Dieu l'envoya pour exciter les coupables au repentir et détruire tous les monuments de l'impiété. Le cœur toujours élevé vers Dieu, il sut, dans un siècle prévaricateur, ranimer la piété envers Jéhovah. Comme David, comme Ézéchias, il resta fidèle aux lois du Très-Haut, tandis que les autres rois de Juda, audacieux contempteurs du vrai Dieu, livrèrent aux nations le royaume de Jéhovah, et son nom glorieux au mépris de l'étranger. »

Le tragique événement de Mageddo termina la guerre avec l'Égypte. Poursuivant son expédition contre Babylone, Néchao se dirigea vers l'Euphrate. Il se réservait d'imposer, à son retour, ses volontés aux vaincus. Pendant ce temps, les habitants de Juda, au mépris des droits d'hérédité, mirent sur le trône le dernier des fils de Josias. Joachaz, alors âgé de vingt-trois ans. Il avait sans doute mérité, par ses instincts pervers, le triste honneur d'être préféré à ses frères, car, à peine arrivé au pouvoir, il affecta de se livrer à toutes les impiétés qui avaient déshonoré tant de ses prédécesseurs.

Le châtiment ne se fit pas attendre. Trois mois après l'avènement de Joachaz, Néchao revint triomphant de son expédition contre Babylone. Il avait vaincu les armées de Nabopolassar, pris d'assaut la ville de Carchémis, et imposé sa domination jusqu'à l'Euphrate. En passant à Jérusalem, il s'arrêta pour dicter ses lois aux habitants de Juda. Pour montrer à tous qu'il était le maître, il déposa Joachaz, le fit charger de fers et conduire en Égypte, où il mourut après une longue captivité. Le fier vainqueur lui substitua son frère Joachim, âgé de vingt-cinq ans, en lui imposant

un tribut annuel d'un talent d'or et de cent talents d'argent. Après avoir reçu cette contribution, que Joachim exigea de ses sujets, Néchao reprit le chemin de ses états.

Le peuple de Dieu redevenait le vassal des pharaons, en attendant un plus dur esclavage. Le roi Joachim se contenta du rôle amoindri que l'Égypte lui avait assigné. Humble vassal de Néchao, il n'aspirait qu'à vivre tranquille sous sa protection. Si jamais le roi de Babylone prétendait, comme les anciens rois de Ninive, étendre son empire sur les occidentaux, les guerriers de l'Euphrate auraient à combattre ceux du Nil, et Memphis accourrait au secours de Jérusalem. Ainsi débarrassé de tout souci, il oublia Jéhovah, le Dieu de ses pères, et se plongea dans toutes sortes d'impiétés et de désordres. Quatre ans durant, il entraîna le peuple dans le gouffre entr'ouvert sous ses pieds.

Durant ces quatre années, Jérémie resta fidèle à sa mission, qui était d'annoncer au roi et au peuple la destruction de Jérusalem, si cette cité privilégiée de Dieu continuait à méconnaître son bienfaiteur et son souverain. Quelques jours après l'avènement au trône du nouveau monarque, le prophète, sur l'ordre de Jéhovah, s'arrêta devant le parvis du Temple, et s'adressant à tous les habitants de Juda rassemblés pour le sacrifice, il s'écria : « Si vous revenez sincèrement à moi, dit le Seigneur, je détournerai les fléaux qui vous menacent ; si vous persévérez dans votre obstination, foulant aux pieds ma loi et méprisant mes prophètes, je traiterai ce temple comme j'ai traité Silo, et je livrerai cette ville aux malédictions de l'univers. »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un grand tumulte éclata dans l'assemblée. Les prêtres et les faux prophètes ameutaient le peuple contre Jérémie. Bientôt ils se jetèrent sur lui, en hurlant : « Mort au blasphémateur ! Il se vante de parler au nom de Jéhovah, et il ose prophétiser la ruine du Temple consacré au Seigneur, et de la Cité sainte entre

toutes. » Tout en vociférant de la sorte, ils l'entraînèrent hors de l'enceinte sacrée.

Heureusement, du palais on avait entendu les cris féroces de la multitude. Les princes de Juda, chargés de rendre la justice, accoururent près de la Porte Neuve où l'on avait conduit Jérémie. Interpellé par les juges, le prophète répondit simplement : « C'est Jéhovah qui m'a envoyé; c'est lui qui m'a dicté les paroles que j'ai prononcées contre la ville et le Temple. Si vous voulez qu'il révoque sa sentence, purifiez vos cœurs et marchez dans le droit chemin. Du reste, je suis entre vos mains, faites de moi ce qu'il vous plaira. Vous pouvez me condamner à mort; mais, ne l'oubliez pas, le sang innocent que vous allez verser retombera sur vous, sur Jérusalem et sur ses habitants. »

Le calme du prophète attestait la sincérité de ses paroles; aussi les juges refusèrent-ils de prononcer le verdict de mort sollicité par ses accusateurs. « Nous ne pouvons pas condamner cet homme, dirent-ils, car évidemment il parle au nom de Jéhovah. » Pour apaiser les passions irritées, ils rappelèrent que de tout temps on avait respecté la liberté des prophètes. Michée avait annoncé que la charrue passerait un jour dans Sion, que Jérusalem disparaîtrait sous un monceau de décombres, et qu'une forêt silencieuse s'élèverait sur la colline du Temple : personne n'avait demandé sa mort. « Le peuple fit pénitence, ajoutèrent-ils, ce qui permit au Seigneur de révoquer son décret. Nous, au contraire, par notre conduite, nous allons attirer sur nos têtes des calamités sans nombre. »

Sans cette intervention des juges, et surtout d'Ahican. fils de Saphan, l'un des conseillers du roi Josias, Jérémie eût été massacré par ces furieux. Le danger ne ralentit point son zèle. Les péchés montaient à leur comble : il multiplia les menaces. A l'occasion d'une grande sécheresse qui désolait tout le pays, il s'écria devant tout le peuple : « La Judée est en pleurs, des cris désespérés par-

tent de Jérusalem, les grands envoient leurs serviteurs puiser de l'eau aux fontaines, mais les vases restent vides. Les laboureurs se couvrent la tête, l'onagre s'élance sur les rochers pour respirer un peu d'air. Et les prophètes menteurs, usurpant l'autorité de Jéhovah, ne cessent de vous dire : « Vous ne périrez point par le glaive ou par la famine. » Et moi je vous dis qu'ils périront eux-mêmes dans les angoisses de la faim, et que le peuple, trompé par eux, mourra sur tous les chemins de l'exil. » Souvent il priait pour ce peuple ingrat, il s'offrait en victime pour le sauver, mais Dieu lui répondait : « Moïse et Samuel intercéderaient pour ce peuple que mon cœur se détournerait de lui. Laisse-les courir au-devant du glaive, de la famine, de la captivité, de la mort. Qu'ils tombent sur terre comme un vil fumier, et que leurs cadavres servent de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Un des grands crimes de Juda, c'était la violation du jour consacré au Seigneur, de ce Sabbat si strictement commandé par la loi de Moïse. Jéhovah donna un jour l'ordre à Jérémie de se placer à la porte du Peuple, sur le passage du roi et de ses sujets, et de rappeler à tous les habitants de la cité qui passeraient par cette porte, la défense formelle de porter des fardeaux en ce jour ou de sortir de la ville pour le trafic quotidien. Toujours docile à la voix de Dieu, le prophète rappela aux passants la loi du Sabbat, mais ils se moquèrent de ses avertissements ou détournèrent la tête pour ne pas l'entendre : « Écoutez, dit-il alors, les paroles du Seigneur : Vous ne voulez pas sanctifier mon jour ; moi, je mettrai le feu aux portes de la cité, et l'incendie que j'allumerai, dévorera Jérusalem et ses habitants. »

Quelques jours après, eut lieu une scène plus solennelle et plus terrible. Le Seigneur dit à Jérémie de prendre en main un vase de terre et de rassembler les anciens du peuple avec les prêtres dans la vallée de la Géhenne, près de la porte Orientale, et de répéter les paroles qu'il

lui inspirerait. Jérémie, un vase de potier à la main, se dirigea vers la vallée, suivi de la foule curieuse. Arrivé dans ce lieu célèbre par toutes sortes d'abominations idolâtriques, le prophète s'écria : « Princes de Juda, et vous tous, habitants de Jérusalem, écoutez la sentence du Seigneur : Vous m'avez abandonné, vous avez profané ma maison en y introduisant d'exécrables idoles, vous avez inondé Jérusalem de sang innocent et souillé vos fils en les consacrant au dieu Moloch. En punition de vos crimes, voici venir des jours où cette vallée ne s'appellera plus la vallée des fils d'Ennom, mais la vallée des morts. Ici, l'infidèle Juda tombera sous le glaive de l'ennemi ; ici, vos cadavres sanglants deviendront la pâture des vautours. Pendant les horreurs d'un long siège, vous dévorerez les chairs de vos amis, de vos fils et de vos filles. Jérusalem deviendra la risée du monde entier. » En disant ces mots, Jérémie lança contre un rocher le vase qu'il tenait à la main; puis, montrant à ses pieds les fragments du vase brisé, il reprit d'une voix forte : « Ainsi le Seigneur broiera cette orgueilleuse cité; ainsi vos cadavres amoncelés pourriront dans cette vallée, parce que dans votre endurcissement vous refusez d'écouter les prophètes du Seigneur. »

Un concert de malédictions accueillit cette lugubre prophétie. Le prêtre Phassur, un des gardiens du Temple, pris d'un accès de fureur, se jeta sur l'homme de Dieu et s'emporta jusqu'à le souffleter. Se croyant tout permis après ce discours, qu'il qualifiait de blasphématoire, il commanda aux soldats de s'emparer de l'audacieux qui l'avait prononcé, de le charger de chaînes et de l'enfermer dans la prison du Temple. Mais le lendemain, honteux de sa conduite, il se fit amener le prophète et lui rendit la liberté. Avant de le quitter, Jérémie lui laissa pour souvenir ce foudroyant horoscope : « Désormais, lui dit-il, tu ne t'appelleras plus Phassur, le Salut, mais Maghor, l'Épouvante; car voici sur ton avenir la parole de Jéhovah : Je répandrai dans ton cœur l'épouvante, l'effroi dans le

cœur de tes amis. Tu les verras périr les uns après les autres. Les fils de Juda tomberont aux mains du roi de Babylone, qui les déportera dans sa capitale, après avoir confisqué tous leurs biens. Toi, Phassur, tu seras traîné en captivité avec ta famille, avec ces multitudes dont tu entretiens les fatales illusions, et tu mourras avec tes victimes sur cette terre d'exil. »

La lutte entre Jérémie et les chefs de Juda s'accentuait de jour en jour, mais Dieu n'oublia pas son prophète. Il suscita toute une série d'hommes inspirés qui n'hésitèrent point à braver les persécuteurs pour éclairer le peuple et le ramener à Jéhovah. Urie, de Cariathiarim, ne craignit point d'annoncer que la destruction de Jérusalem et la ruine de Juda, si souvent prédites par Jérémie, arriveraient à bref délai. Cette audace exaspéra tellement le roi Joachim qu'il ordonna d'arrêter Urie et de le mettre à mort. Celui-ci se réfugia en Égypte, où les émissaires du roi le poursuivirent. Comme Néchao n'avait rien à refuser à son triste vassal, le prophète fugitif fut livré aux gardes juifs, ramené à Jérusalem et lâchement assassiné. Pour déshonorer son cadavre, les exécuteurs l'enfouirent dans la vallée du Cédron, au milieu des sépultures réservées aux criminels.

Mais on n'étouffe pas la voix de Dieu dans le sang. Sur le tombeau d'Urie un nouveau messager d'en-haut, le sombre Joël, annonça que le jour du Seigneur était proche. « Jour de ténèbres, disait-il, jour d'horreurs, jour d'effroyable tempête. Une multitude armée s'élance de l'Aquilon, elle pénètre dans nos vallées et les change en désert. Entendez-vous le bruit des chars, le pétillement de l'incendie, le pas cadencé des guerriers. La terre tremble, les cieux sont ébranlés, la poussière des chemins cache l'astre du jour. Convertissez-vous, fils de Juda, déchirez vos cœurs, au lieu de déchirer vos vêtements, publiez un jeûne solennel, appelez la nation à la pénitence ; et vous, prêtres du Seigneur, prosternés entre le vesti-

bule et l'autel, criez à Jéhovah : Pardon, mon Dieu, pardon pour votre peuple! »

On se moqua du prédicateur et de ses exhortations à la pénitence. Si des bataillons ennemis menaçaient un jour Jérusalem, on leur opposerait les cavaliers du Nil. En vain un troisième prophète, Habacuc, désigna la Chaldée comme l'instrument des vengeances du Seigneur; en vain dépeignit-il les Chaldéens « prompts comme le léopard, insatiables comme le loup ravisseur, parcourant les campagnes et chassant devant eux les peuples comme des troupeaux d'esclaves », tous les efforts échouèrent contre l'endurcissement ou plutôt la fatale léthargie qui précède la mort des nations.

Il ne restait d'autre moyen de salut que de faire un dernier appel à la conscience du roi. Jérémie fut chargé par Dieu de se rendre auprès de Joachim et de lui donner des détails précis sur l'imminente catastrophe dans laquelle allait tomber le royaume de Juda. L'insouciant monarque, tout entier au luxe et au plaisir, s'occupait à décorer son palais. On ne voyait sur tous les murs que lambris dorés et sculptures artistiques. Un jour, le prophète pénétra au milieu de ces magnificences et demanda une audience du roi. Admis en sa présence, il lui dit : « Voici le message de Jéhovah à Joachim, roi de Juda : Ton frère Joachaz t'a précédé sur le trône, mais Dieu l'a transporté loin d'ici. Il mourra dans l'exil, sans avoir revu sa patrie. Et maintenant, écoute, ô roi de Juda : Malheur à celui qui bâtit des palais dans l'injustice et l'iniquité! Malheur à celui qui se complaît dans les lambris de cèdre et les brillantes peintures! Ton père Josias a régné selon la justice, et tout lui a réussi; toi, tu ne connais que l'or, tu ne sais que calomnier, verser le sang innocent, multiplier les crimes. Voici donc le décret de Jéhovah sur Joachim, roi de Juda : Au jour de ta mort, nul ne pleurera sur ta tombe ; aucune voix ne fera ton éloge funèbre ; personne ne consolera tes proches ou n'exprimera le moindre regret. Ta sépulture

sera celle de l'animal : on jettera ton cadavre à la voirie, hors des murs de Jérusalem. Quant à ton fils Jéchonias, je le livrerai aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Nul fils, né de lui, ne s'assoira sur le trône de David et ne régnera sur le peuple de Juda. »

Sans ajouter aucune réflexion, Jérémie sortit du palais, laissant le roi muet de stupeur. Une dernière fois il voulut parler au peuple, sachant bien qu'il s'exposait au martyre, mais Dieu le pressait de faire encore cette tentative pour sauver Jérusalem. C'était dans la quatrième année de Joachim. Devant une grande assemblée des fils de Juda, Jérémie s'exprima en ces termes : « Voilà vingt-trois ans, depuis la treizième année du règne de Josias, que je vous transmets, le jour et quelquefois la nuit, les messages de Jéhovah. Vous ne m'avez point écouté, vous avez méprisé tous les prophètes qui vous parlent au nom du Seigneur. En vain Jéhovah vous a suppliés de ne point courir après des dieux étrangers, vous avez continué de provoquer sa colère. Voici le décret de Jéhovah, Dieu des armées : J'enverrai contre vous tous les peuples de l'Aquilon, sous la conduite de Nabuchodonosor mon serviteur. Ils se rendront maîtres de la Judée et des nations voisines, dont ils feront un vaste désert. Et tous ces peuples vaincus deviendront les esclaves du roi de Babylone pendant soixante-dix ans. Ces soixante-dix ans révolus, je visiterai le roi de Babylone et son peuple. A son tour, la terre des Chaldéens succombera sous le poids de ses iniquités et deviendra une éternelle solitude. »

C'était l'histoire anticipée des événements qui allaient épouvanter le monde; mais les sujets aussi bien que le roi en entendirent le récit sans y ajouter foi. Les vices de leur cœur avaient complètement aveuglé leur esprit. Par un reste de respect, ils épargnèrent le messager de Dieu, tout en le traitant d'homme crédule et de visionnaire. Leurs yeux s'ouvriront à la lueur des éclairs, et leurs oreilles aux éclats de la foudre.

III

PREMIÈRE TRANSMIGRATION

A. M. 3398 — A. C. 603.

Quand Jérémie désignait Nabuchodonosor comme l'exécuteur des vengeances divines contre Jérusalem, le héros assyrien n'était encore que l'associé de son père Nabopolassar; cependant, à cause de sa vaillance et de son habileté, tous les regards étaient déjà tournés sur lui, comme sur un homme à qui Dieu destine l'empire du monde. En ce temps-là, désireux de venger sa défaite de Carchémis, le vieux Nabopolassar chargea son fils de chasser de la Syrie le roi d'Égypte Néchao qui, depuis son triomphe, occupait tout le pays jusqu'à l'Euphrate. Celui-ci, sachant que les Assyriens levaient des armées formidables, marcha au-devant de l'ennemi et vint lui présenter bataille sous les murs de Carchémis. Mais il fut battu et dut prendre la fuite, après avoir vu périr presque tous ses soldats. La route de l'Occident ouverte par ce premier succès, Nabuchodonosor lança ses troupes sur tout le territoire syrien afin de battre les alliés de Néchao, et d'aller ensuite à Memphis dicter les conditions de la paix.

A cette nouvelle, les fils de Juda commencèrent à trembler. On se rappela les prophéties récentes de Jérémie, et la désolation abattit tous les courages. De toutes les cités, des campagnes, accouraient à Jérusalem des bandes de fugitifs, traqués par les bataillons ennemis. Les Récha-

bites eux-mêmes, habitués à vivre sous des tentes, vinrent y chercher un refuge. Ils cédèrent, en cela, moins à la crainte qu'à la secrète impulsion du Seigneur, dont la miséricordieuse bonté voulait profiter de leur présence pour donner une grande leçon à son peuple.

La sainte tribu des Réchabites vivait au désert comme les anciens patriarches. Appliqués au travail et à la prière, ils fuyaient tout excès et s'interdisaient sévèrement l'usage du vin. A peine étaient-ils arrivés dans la cité que Jérémie reçut de Jéhovah l'ordre de les introduire dans la salle du Trésor, une des dépendances du Temple de Jérusalem, et de placer devant eux des coupes pleines de vin. Le prophète obéit, les pressant d'accepter ce don de bienveillante hospitalité. Mais ils lui répondirent que le vin leur était interdit. « Notre père Jonadab, fils de Réchab, s'écrièrent-ils, nous a commandé de vivre sous la tente comme des étrangers en ce monde, de ne pas semer de grains et de ne pas planter de vignes. Vous ne boirez jamais de vin, a-t-il dit, ni vous, ni vos femmes, ni vos enfants. Nous obéissons à notre père. » A peine avaient-ils fini de parler que le Seigneur appela Jérémie : « Va trouver les habitants de Jérusalem et dis-leur : Jonadab commande à ses fils de ne pas boire de vin, et ils obéissent; vous, vous méprisez les ordonnances du Seigneur, votre Dieu. Il vous envoie des prophètes pour vous exhorter à la pénitence, et vous refusez de les entendre. Aussi, dit le Seigneur, les calamités annoncées fondront sur Jérusalem et sur ses habitants, parce que je leur ai parlé, et ils ne m'ont point écouté; je les ai appelés, et ils ne m'ont pas répondu. »

Cependant, touché de leurs larmes, il leur fit grâce cette fois encore. Nabuchodonosor fut arrêté dans sa marche par une nouvelle inattendue : son père venait de mourir à Babylone. Bien vite il remit à ses lieutenants le commandement de l'armée, les chargea d'organiser la conquête, et reprit le chemin de sa capitale pour ceindre au plus tôt

la couronne que des rivaux, en son absence, auraient pu lui disputer.

Jérusalem échappa ainsi au pillage, et le roi Joachim conserva son trône, à la condition toutefois de payer tribut au grand Nabuchodonosor. Ce n'était pas encore l'ouragan destructeur, mais le sombre nuage qui en signale l'approche. Un homme moins endurci que le roi de Judée, se serait jeté aux pieds de Dieu pour réclamer sa miséricorde; mais l'orgueilleux Joachim, une fois le danger passé, se rendormit dans sa fausse sécurité. Pour battre les Assyriens, s'il leur prenait fantaisie de revenir, il comptait, non sur Jéhovah, mais sur le roi d'Égypte. Comme Jérémie désapprouvait hautement sa politique d'alliance avec Néchao, et lui conseillait de rester en paix avec Nabuchodonosor, il consigna le prophète dans une retraite solitaire, avec défense de paraître devant lui ou dans les assemblées du peuple.

Cependant il sentait le besoin de donner satisfaction aux instincts de la multitude, que la crainte de nouvelles invasions poussait vers l'autel du Seigueur. Sans avoir le courage d'abandonner leurs vieilles idoles, les fils de Juda auraient voulu se concilier les bonnes grâces de leur Dieu. Le roi fit donc publier un jeûne national, qui devait avoir lieu le neuvième mois de cette année, la cinquième de son règne. A cette occasion, le peuple devait se réunir à Jérusalem, dans le Temple du Seigneur. pour lui demander aide et protection.

Comme toujours, le Dieu de bonté saisit cette circonstance pour exciter les coupables au repentir. Au fond de sa retraite, Jérémie reçut l'ordre d'écrire sur un rouleau de parchemin toutes les paroles révélées contre Juda depuis l'époque de Josias, et de les lire, au jour du jeûne solennel, dans l'enceinte du Temple. « Peut-être, lui dit Jéhovah, ce peuple infidèle sera-t-il impressionné à la vue des maux que je lui réserve, et pourrai-je lui pardonner! » Jérémie fit appeler Baruch, son fidèle disciple, et lui dicta toute la

suite de ses prophéties contre Juda; puis, au jour fixé pour le jeûne solennel, il lui dit : « Je ne puis sortir de cet asile, ni, par conséquent, paraître dans le Temple du Seigneur. Va donc à ma place, et lis au peuple toutes les paroles écrites par toi dans ce livre. Peut-être, en les écoutant, tomberont-ils à genoux devant le Dieu qu'ils ont tant offensé. » Et comme Baruch tremblait à la pensée de cette mission redoutable, Jérémie lui certifia qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Baruch se présenta donc devant la multitude qui remplissait les parvis du Temple, et lut au peuple le livre du prophète. Cette lecture émut tellement les auditeurs, qu'un scribe courut au palais raconter aux grands et aux princes tout ce qu'il avait entendu. Ceux-ci envoyèrent chercher Baruch et lui ordonnèrent de lire en leur présence tout ce que Jérémie lui avait dicté. Ces prophéties leur parurent d'une telle importance pour le salut du royaume qu'ils se crurent obligés d'en parler au souverain.

— « De quelle manière as-tu composé cet écrit? dirent-ils à Baruch.

— Le prophète prononçait ces paroles comme s'il les eût lues dans un livre, et moi je les écrivais sur ce rouleau.

— Va-t'en, reprirent-ils, tiens-toi bien caché ainsi que ton maître, et surtout ne découvre à personne le lieu de sa retraite. »

Ils craignaient la colère du roi; néanmoins ils lui firent connaître le volume des prophéties. Joachim voulut qu'on en fît la lecture en sa présence et devant toute la cour. On était alors au neuvième mois de l'année; le roi se trouvait dans son appartement d'hiver, ayant devant lui un brasier rempli de charbons ardents. A peine le lecteur eut-il déroulé les premiers feuillets du livre que le roi, transporté de fureur, saisit le couteau d'un scribe, lacéra l'une après l'autre toutes les pages du volume, et les jeta au feu. Aucun des assistants n'osa montrer l'horreur que lui inspirait ce

sacrilège ; néanmoins plusieurs hasardèrent quelques observations, ce qui n'empêcha pas le roi d'ordonner l'arrestation immédiate de Jérémie et de Baruch. Les deux amis de Dieu, protégés par lui, échappèrent à toutes les perquisitions. Baruch écrivit de nouveau sous la dictée de son maître le livre des prophéties, en y ajoutant ces paroles de Jéhovah : « O Roi, tu as brûlé ce volume, parce qu'il annonçait le retour prochain de Nabuchodonosor et la destruction de ton royaume. Rien n'est plus vrai. Bientôt ton cadavre, jeté ignominieusement sur le chemin, y restera sans sépulture. Sur toi, sur tes serviteurs, sur ton peuple, j'accomplirai les vengeances prédites dans ce livre. »

Deux ans plus tard, dans la troisième année de Joachim, la prophétie reçut un commencement d'exécution. Ayant organisé ses provinces orientales, Nabuchodonosor tourna ses regards vers l'Occident. Il connaissait parfaitement les dispositions de Joachim, toujours prêt à s'allier avec l'Égypte contre lui. Pour couper court à ces velléités de révolte, il sortit de Babylone à la tête d'une puissante armée, et vint assiéger Jérusalem. Fort contre Dieu et ses prophètes, le roi de Juda ne résista pas longtemps au roi de Babylone. Celui-ci prit d'assaut Jérusalem, fit charger de chaînes le malheureux monarque et l'envoya méditer sur les châtiments de Dieu dans les prisons d'Assyrie. Toutefois ce n'était encore là qu'une épreuve. A force de larmes et de prières, Joachim obtint de son vainqueur de revenir à Jérusalem et de remonter sur son trône, à la condition de reconnaître la suzeraineté des rois de Babylone et de leur payer un tribut annuel. Nabuchodonosor se contenta d'emmener avec lui un certain nombre de jeunes gens de race royale ou princière, avec l'intention de les élever dans son palais pour en faire plus tard des officiers de sa cour. Parmi ces exilés de la première transmigration à Babylone se trouvaient Daniel, Misach, Sidrach et Abdénago, quatre jeunes nobles que Dieu se plut à combler de faveurs. Nabuchodonosor emportait aussi de Jérusalem

comme fruit de sa victoire, une partie des vases sacrés du Temple, destinés à enrichir son trésor et à parer les autels de ses dieux.

Jéhovah s'était montré patient à l'excès envers Joachim, mais la reconnaissance n'avait aucune prise sur ce cœur endurci. Pendant les trois années qu'il continua de porter sa couronne flétrie et déshonorée, il n'écouta que ses instincts vicieux et les misérables flatteurs qui l'avaient perdu. Aussi Dieu cessa-t-il de lui parler par ses prophètes. Pris de vertige, il essaya de nouveau de confédérer les rois ses voisins contre Nabuchodonosor, fit alliance avec l'Égypte et ne craignit pas de refuser le tribut au roi de Babylone.

C'était appeler la foudre sur sa tête. Un ramassis de brigands syriens et chaldéens, simple avant-garde de Nabuchodonosor, se précipita sur le royaume de Juda et le mit au pillage. Pendant qu'ils assiégeaient Jérusalem, le roi fut tué sur les remparts. Son cadavre, jeté du haut des murailles, tomba sur le chemin, où il resta sans sépulture. Ainsi s'accomplit la prophétie de Jérémie; ainsi furent expiés les iniquités sans nombre et les flots de sang innocent qui pesaient sur la tête de ce roi prévaricateur. Il avait régné onze ans pour son malheur et celui de sa patrie.

Son fils Jéchonias, âgé de dix-huit ans, ceignit la couronne dans sa capitale assiégée. Il ne régna que trois mois, mais il se montra le digne fils de son infortuné père. Comme lui, il provoqua par ses infidélités la colère du Seigneur. Selon les prédictions de Jérémie, Nabuchodonosor se chargea du châtiment. A la tête de ses bataillons, il arriva de Babylone pour presser le siège de Jérusalem et en finir avec ses vassaux révoltés. Incapable de lutter contre le grand roi, Jéchonias implora sa clémence. Accompagné de sa mère, des princes, de ses officiers, il se porta au-devant du monarque assyrien pour faire sa soumission, mais celui-ci le retint prisonnier avec tout son cortège. Alors, sans plus garder de ménagement, il entra dans la ville sainte, s'empara de toutes les richesses du palais royal

et du Temple, et fit briser tous les vases d'or que Salomon avait consacrés au culte du Seigneur. Pour ôter au peuple de Juda toute envie de se révolter, il enleva toutes les forces vives de la nation, les princes du peuple, sept mille des plus vaillants guerriers, les artisans les plus habiles, en tout plus de dix mille personnes. Tous ces infortunés, y compris Jéchonias, sa mère, ses officiers, les juges du palais, prirent le chemin de Babylone. Le prophète Ézéchiel se trouvait au nombre des captifs de cette seconde transmigration. Jérusalem ne conserva dans ses murs que la classe inférieure, dont le vainqueur n'avait rien à craindre.

Jéchonias passa trente-six ans dans les cachots de Babylone. Ainsi que l'avait annoncé Jérémie, nul fils, né de lui, ne monta sur le trône de Juda. Avant de quitter Jérusalem, Nabuchodonosor avait placé la couronne de son royal captif sur la tête du dernier fils de Josias, qui devait clore la liste des rois de Juda.

IV

LE DERNIER ROI DE JUDA

A. M. 3405 — A. C. 596.

Le nouveau roi de Jérusalem s'appelait jusque-là Mathanias. Pour lui rappeler qu'il tenait tout de sa libéralité, Nabuchodonosor lui imposa le nom assyrien de Sédécias, puis il lui fit jurer par Jéhovah de rester fidèle aux rois de Babylone. L'intérêt comme le devoir s'unissaient donc pour réprouver la politique de conspiration, si funeste à ses prédécesseurs. Jérémie insistait fortement sur ce point, persuadé que pour s'affranchir du tout-puissant Nabuchodonosor, il fallait d'abord reconquérir les bonnes grâces du Dieu des armées. Un souffle de sa bouche suffisait pour abattre les Holopherne et les Sennachérib. Mais Sédécias était de la race de ces pervers qui s'obstinent dans le mal et courent, tête baissée, vers l'abîme. Comme Joachim, il compta sur l'Égypte et sur les rois ses voisins pour s'émanciper de Babylone. Abandonnant le Seigneur son Dieu pour d'infâmes idoles, il entraîna les prêtres et le peuple dans toutes sortes d'abominations. Quant aux nombreux prophètes que Dieu lui députait dans sa miséricorde, il en fit l'objet de son mépris et de ses railleries. Avant peu, disait-il, la Judée, libre et indépendante, comprendra la vanité de leurs sinistres prédictions.

Jérémie n'en continua pas moins d'éclairer les croyants. Peu de temps après l'enlèvement de Jéchonias et des dix mille Israélites exilés avec lui, le prophète priait dans le parvis du Temple, lorsqu'il aperçut soudain sur le seuil de

la porte principale, deux corbeilles remplies, l'une de figues belles et savoureuses, l'autre de misérables avortons. En même temps, le Seigneur l'interpella :

— « Jérémie, que vois-tu?

— D'un côté des fruits délicieux, et de l'autre de mauvaises figues que personne ne saurait manger.

— Ces fruits délicieux, reprit le Seigneur, ce sont les exilés de Babylone, qu'un jour je ramènerai dans la terre de leurs pères, pour ne plus les en arracher jamais. Revenus à moi de tout cœur, ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Ces misérables figues que personne ne voudrait toucher, figurent Sédécias, le peuple de Jérusalem, et ceux qui se sont enfuis en Égypte. Tous ceux-là, je vais les abandonner aux insultes des rois de la terre, aux dérisions et aux malédictions des peuples étrangers. J'enverrai contre eux la guerre, la peste et la famine, en attendant le jour où ils disparaîtront du pays de leurs aïeux. »

Tout en s'efforçant de détromper les habitants de la Judée qu'égaraient les illusions de Sédécias et de ses faux prophètes, Jérémie n'oubliait pas les pauvres captifs. Des fanatiques soi-disant inspirés les empêchaient de s'établir au lieu de leur exil, sous prétexte que la délivrance était proche. Il leur révéla dans une lettre, confiée à des messagers fidèles, les desseins de Dieu sur la transmigration d'Israël. « Bâtissez-vous des maisons, leur disait-il, plantez des jardins, contractez des alliances afin de multiplier vos familles, travaillez à la prospérité d'un pays qui est maintenant le vôtre. N'écoutez point les faux prophètes et n'ajoutez point foi à leurs oracles menteurs, car voici la parole de Jéhovah : Soixante-dix ans s'écouleront avant le jour où je vous ramènerai dans votre patrie. Au lieu de vous laisser aller à l'affliction, soyez fermes et patients en regardant le terme de votre exil. Priez, et je vous exaucerai; cherchez-moi de tout cœur, et vous me trouverez. » Jérémie avertissait aussi les captifs de ne pas croire à ce que débitaient les faux prophètes sur les destinées de Jérusalem. « Dieu, disait-il,

enverra contre ses habitants la guerre, la peste et la famine. Il va les rejeter comme des fruits détestables dont on ne peut se nourrir, et ils deviendront la risée des peuples au milieu desquels ils seront dispersés. »

Cette lettre irrita vivement les meneurs de Babylone. L'un d'eux, Séméïas, écrivit à Sophonias, intendant du Temple, pour se plaindre de la liberté qu'on laissait à Jérémie. Est-ce que l'intendant et les prêtres, ses collègues, n'avaient pas autorité pour emprisonner ce prétendu interprète de Jéhovah? Non content de prophétiser à Jérusalem, voilà que ce visionnaire d'Anathoth trouble par ses lettres les Israélites de Babylone, les exhortant à planter et à bâtir, comme si la captivité devait durer toujours. Averti de l'accusation formulée contre lui, Jérémie se contenta de répondre à Sophonias : « Dites à Séméïas qu'il parle au nom de Dieu sans aucune mission de sa part, et qu'en punition des messages par lesquels il trompe le peuple, il mourra sans enfants et sans voir les faveurs que Dieu réserve à ses frères de la captivité. Quant aux faux prophètes de Jérusalem, Dieu va les livrer à Nabuchodonosor, qui les fera périr au milieu des flammes. »

Malgré ces affirmations réitérées de Jérémie, Sédécias s'obstinait à fomenter la révolte contre le roi de Babylone. A cet effet, il réunit dans son palais les ambassadeurs du roi d'Edom, de Moab et d'Ammon pour combiner avec eux un plan d'insurrection. Or, pendant leur séjour à Jérusalem, Dieu donna l'ordre à Jérémie de se charger de chaînes, de mettre un joug à son cou, et de se présenter ainsi sous les livrées de l'esclave dans une assemblée des princes, des prêtres et de ces ambassadeurs étrangers, que devait présider le roi Sédécias. Là, il manifesterait à tous les volontés de Jéhovah. Le prophète obéit. Au jour marqué, pendant qu'on délibérait sur la question du soulèvement, Jérémie, les fers aux mains et aux pieds, le joug autour du cou, pénétra dans la salle du conseil : « Voici, dit-il, ce que le roi du ciel et de la terre me

charge de vous annoncer : J'ai donné l'empire du monde au roi Nabuchodonosor. Rois et peuples doivent le servir, lui et ses descendants, jusqu'au jour où je visiterai son royaume. Toute nation qui ne se courbera pas sous le joug du roi de Babylone, je lui enverrai la guerre, la peste et la famine, pour la forcer à se soumettre. Les devins et les rêveurs qui vous poussent à la révolte, vous conduiront à l'exil et à la ruine. Acceptez le joug du roi de Babylone, et je vous laisserai en paix dans votre patrie. »

Apostrophant alors directement le roi de Juda, le prophète s'écria : « Sédécias, baisse la tête sous le joug, et tu vivras, toi et ton peuple. Pourquoi veux-tu affronter le glaive, la peste, la famine, tous ces maux dont Jéhovah menace toute nation rebelle? Méprise tes faux prophètes qui te poussent à ta perte et périront avec toi. Et vous, prêtres du Seigneur, n'écoutez pas ceux qui vous annoncent la restitution prochaine des vases d'or et d'argent ravis au Temple de Jérusalem. Ne favorisez pas ceux qui vont faire de cette cité un lamentable désert. Ah! s'ils sont véritablement prophètes, qu'ils travaillent donc à conserver les vases précieux laissés dans le Temple et dans le palais du roi, car, je vous le dis de la part de Dieu, si vous vous obstinez dans la révolte, colonnes de marbre, Mer d'airain, socles de bronze, vases d'or et d'argent, iront rejoindre à Babylone les dépouilles emportées par le roi Nabuchodonosor. »

A ces mots, Jérémie sortit de la salle, laissant le roi et ses conseillers dans la stupeur. Il traversa la ville, traînant ses chaînes de fer dont il expliquait à tous la mystérieuse signification. Ce spectacle impressionna si vivement la multitude, que les faux prophètes crurent prudent de le faire cesser. Un jour que Jérémie, chargé de son joug et de ses fers, se trouvait dans le parvis du Temple, un de ses plus acharnés contradicteurs, Hananias, s'approcha de lui, lui arracha le joug qu'il portait au cou, et le mit en pièces devant tout le peuple, en s'écriant :

« Voici ce que dit le Seigneur : Dans deux ans je briserai le joug du roi de Babylone, et les vases sacrés, emportés par Nabuchodonosor, orneront de nouveau le temple de Jérusalem.

— Amen! répondit Jérémie. Puisse Jéhovah ramener nos captifs et rendre au Temple sa splendeur! Seulement, écoute ceci : avant toi et avant moi, des prophètes ont annoncé la paix pendant que d'autres prédisaient la guerre : l'événement a prouvé qui parlait au nom du Seigneur. »

Il allait se retirer quand, sous l'inspiration de l'Esprit, il se tourna de nouveau vers Hananias : « Tu viens de briser un joug de bois, lui dit-il, des chaînes de fer le remplaceront. C'est sous un joug de fer que les nations seront broyées par Nabuchodonosor. Pour toi, ô faux prophète, qui ne crains pas de tromper le peuple par tes mensonges, le Seigneur a décrété ta mort, et la sentence s'exécutera cette année même. » Le septième mois de cette année, Hananias mourut, comme l'avait prédit Jérémie.

Ces discussions violentes qui tenaient dans l'agitation les exilés de Babylone non moins que le peuple de Jérusalem, pouvaient donner l'éveil sur le projet d'affranchissement que caressait toujours Sédécias. Aussi, dans la quatrième année de son règne, résolut-il d'aller en personne présenter ses hommages au monarque assyrien et déposer à ses pieds le tribut annuel imposé au royaume de Juda. C'était le meilleur moyen de tromper Nabuchodonosor sur les intentions de ses trop remuants vassaux. Jérémie profita de la circonstance pour déposer entre les mains de Saraïas, l'intendant du trésor royal, une nouvelle lettre destinée aux captifs. Après leur avoir prédit cette longue captivité de soixante-dix ans, il leur montrait que cette Babylone si grande et si fière, n'était elle-même qu'un néant devant Jéhovah. Dieu s'en servait comme d'une verge pour châtier son peuple, après quoi, il la briserait, tandis qu'Israël resterait toujours le peuple de l'alliance. « Un jour viendra, dit-il, où les peuples s'é-

crieront en parlant de Babylone : elle est tombée, la grande cité! que chacun retourne dans sa patrie. Allons publier dans Sion la puissance de notre Dieu. Pour se venger, et venger son saint Temple, il a suscité contre Babylone les puissants rois de Médie. Ses remparts sont tombés, ses portes brûlées, ses maisons anéanties. Babylone n'est plus qu'un désert où le lézard fait entendre ses sifflements, où le lion secoue sa crinière au milieu des décombres. » Jérémie chargea Saraïas de lire aux captifs cette lettre, dans laquelle il avait longuement développé toutes les circonstances de la chute de Babylone; puis d'ajouter de la part de Jéhovah : « Telle est la sentence divine contre l'orgueilleuse cité. Un jour on ne pourra trouver sur cette terre nulle trace de l'homme ni d'aucun être vivant. Le silence régnera seul dans l'éternelle solitude. »

A cette époque, pour confirmer les prédictions de Jérémie, Dieu suscita du milieu des captifs un de ses grands prophètes. C'était Ézéchiel, fils de Buzi, de la race sacerdotale d'Aaron, l'un des dix mille captifs emmenés à Babylone avec Jéchonias. La cinquième année du règne de Sédécias, un jour qu'il était assis avec ses frères sur les rives du fleuve Chobar, les cieux tout à coup s'ouvrirent devant lui. Du milieu d'un tourbillon de flammes sortit un char mystérieux traîné par quatre Chérubins ailés. Et quand le char se mit à marcher, le bruit des ailes lui parut semblable au bruit des grandes eaux, aux éclats de la foudre, au tumulte d'une armée qui s'ébranle. Sur ce char se dressait un trône de saphir, et sur ce trône siégeait, majestueux et terrible, le Dieu des armées. Ézéchiel tomba la face contre terre, mais Dieu lui commanda de se relever. « Fils de l'homme, lui dit-il, je t'envoie aux tribus apostates, aux tribus inconvertissables d'Israël. » En même temps, il lui présentait un livre sur lequel on lisait ces mots : « Lamentations, gémissements, malédictions! » C'était le livre des prophéties

destinées aux habitants de Jérusalem et aux exilés qui partageaient leurs illusions. « Ne les crains pas, lui dit le Seigneur, ils ont un front d'airain, mais je te donnerai un front plus dur que le leur. » Et le char disparut, emporté sur ses roues de feu par les quatre Chérubins aux ailes puissantes.

Dès ce moment, Ézéchiel cessa d'être lui-même pour devenir, sous l'action de Dieu, la personnification de la coupable et malheureuse Jérusalem. L'Esprit lui ordonna de se renfermer dans sa maison, de se charger de chaînes, de ne plus prononcer une parole, et de dessiner sur une pierre le plan de Jérusalem, en entourant ses remparts de tours, de catapultes, de retranchements, et d'une multitude de tentes. Quand il eut figuré cette ville assiégée, Dieu lui commanda de se coucher sur le côté gauche et d'y rester pendant trois cent quatre-vingt-dix jours pour figurer les trois cent quatre-vingt-dix ans d'impiétés dont Israël et Juda s'étaient rendus coupables, depuis Jéroboam jusqu'à Josias ; puis de se retourner sur le côté droit et d'y rester encore pendant quarante jours, en expiation des quarante années de crimes écoulées depuis Josias. Ainsi étendu, ne mangeant qu'une nourriture sordide et ne buvant qu'un peu d'eau, muet toujours, il montrait du doigt la ville assiégée pour faire comprendre à tous le sort affreux qui l'attendait.

Le prophète resta quinze mois dans cette attitude, à la vue de tous les exilés frappés de terreur. Enfin il se leva, et se mit à développer la série des châtiments cachés sous ces symboles, les horreurs d'un long siège et d'une famine « pendant laquelle, dit-il, les femmes mangeront leurs enfants. Un tiers des habitants mourra de faim ou de la peste, un tiers périra par le glaive, un tiers sera dispersé sur tous les chemins de l'exil. Et cette épouvantable prédiction va s'accomplir du vivant de ceux qui s'amusent, trafiquent, et s'endorment en se promettant la paix et la joie ».

Du reste, Jérusalem, vraie sentine d'iniquités, devait disparaître; car cette cité de Dieu ne se distinguait plus des cités païennes. Comme pour justifier ses vengeances, Dieu révéla au prophète les horribles outrages dont sa majesté sainte était l'objet jusque dans son sanctuaire. « J'étais un jour assis dans ma maison, raconte Ézéchiel. avec les anciens d'Israël, captifs comme moi. Tout à coup l'Esprit me transporta au milieu de Jérusalem, près de la porte intérieure du parvis du Temple, du côté de l'Aquilon. Devant moi se dressait l'autel de Baal. A mes yeux éblouis apparut en ce moment la gloire de Jéhovah, comme naguère sur les bords du fleuve Chobar. Et j'entendis une voix qui disait : — Fils de l'homme, considère les abominations qu'ils commettent dans ma maison pour me forcer à la quitter, mais tu vas voir des choses plus abominables encore.

« Et l'Esprit me conduisit à l'entrée de la cour. Je regardai, et je vis une fissure dans la muraille. — Perce le mur, me dit la voix, entre, et regarde. J'élargis l'ouverture, j'entrai, et je vis sur les murs des figures de reptiles, d'animaux, d'idoles de toute espèce. Debout devant ces images, l'encensoir à la main, soixante-dix des anciens de Juda faisaient monter vers elles un nuage odoriférant. — Fils de l'homme, vois ce que font dans le secret les anciens de mon peuple. Mais voici des abominations plus grandes encore.

« J'arrivai à la porte septentrionale du parvis intérieur. Là je vis des femmes assises qui pleuraient sur le dieu Adonis. Plus loin, entre le vestibule et l'autel, des prêtres. le dos tourné à l'autel, la face vers l'Orient, adoraient le soleil. — Fils de l'homme, est-ce que leurs crimes n'ont pas dépassé la mesure? Plus de pitié, plus de miséricorde : voici les exécuteurs de mes vengeances. »

Et le prophète vit accourir six guerriers portant des instruments de mort. Un envoyé de Dieu marqua d'un signe mystérieux les Israélites fidèles au Seigneur. Ceux-là

furent épargnés, mais tous les autres tombèrent sous les coups des six guerriers. « Fils de l'homme, ajouta le Seigneur, tes frères les captifs, voilà mes élus. Un jour je les rassemblerai dans la patrie, et Jérusalem sera purifiée de ses souillures. Je vous donnerai un esprit et un cœur nouveau, non plus un cœur de pierre, mais un cœur de chair. Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. » A ces mots les Chérubins déployèrent leurs ailes, la gloire de Dieu disparut, et le prophète se retrouva en Chaldée, au milieu des captifs.

On comprend l'effet que devaient produire à Babylone comme à Jérusalem ces terrifiantes révélations. Ézéchiel et Jérémie s'accordaient pour annoncer une catastrophe prochaine, si l'on continuait à provoquer Jéhovah et l'instrument de ses vengeances, Nabuchodonosor. Pour neutraliser l'influence des deux prophètes, l'incrédule et obstiné Sédécias prétendit qu'ils ne s'accordaient pas dans leurs prédictions à son égard. Ézéchiel annonçait que le roi fuirait la capitale assiégée. « Ses officiers l'emporteront sur leurs épaules, disait le prophète. Ils perceront un mur pour lui livrer passage, et couvriront son visage d'un voile pour le cacher aux regards de l'ennemi. Mais Dieu étendra ses filets, et le fugitif sera pris au piège. Il le conduira à Babylone où il mourra, sans néanmoins voir cette cité. » Tel était l'horoscope de Sédécias d'après Ézéchiel : le roi ne devait point voir Babylone. Or, Jérémie affirmait que Sédécias serait traîné par Nabuchodonosor à Babylone, pour y vivre dans l'esclavage. Il y avait là, selon lui, contradiction et, par conséquent, ni lui ni le peuple ne devaient ajouter foi aux menaces de ces fanatiques visionnaires. Là-dessus, comptant sur l'Égypte et ses autres alliés, il dévoila tous ses projets et rompit publiquement avec le roi de Babylone.

V

SIÈGE DE JÉRUSALEM

A. M. 3414 — A. C. 587.

Le roi Nabuchodonosor était loin de s'attendre à cette prise d'armes, surtout de la part de Sédécias qui lui devait la couronne. Mesurant d'un coup d'œil toute la portée de l'insurrection, il comprit la nécessité de frapper un grand coup, s'il voulait conserver la suprématie sur l'Occident. L'Égypte avait alors à sa tête le pharaon Hophra. Déjà vainqueur du roi de Tyr, il n'aspirait à rien moins qu'à ressaisir, du Nil à l'Euphrate, les royaumes autrefois conquis par son prédécesseur Néchao. De leur côté, les Ammonites avaient levé l'étendard de la révolte et se préparaient à combattre en faveur du roi de Juda. Afin de prévenir une conflagration générale, Nabuchodonosor se mit immédiatement en marche avec toute son armée, jointe aux forces des princes soumis à sa domination. Arrivé aux frontières de Juda, il se trouva dans une grande perplexité. Deux routes s'ouvraient devant lui : l'une conduisait à Rabbath, la capitale des Ammonites, l'autre à Jérusalem. Ne sachant laquelle des deux cités soulevées il convenait d'attaquer la première, il s'en remit à la décision du sort. On déposa dans un carquois deux flèches portant chacune le nom d'une des deux cités, puis un officier, les yeux bandés, retira l'une des deux flèches ; on interrogea les idoles, on consulta les entrailles

des victimes : la flèche, les idoles, les victimes désignèrent Jérusalem. Quelques jours après, les habitants de la cité, du haut de leurs remparts, purent voir l'immense armée dresser ses tentes sur toutes les collines, établir ses tours et ses catapultes, et former une ligne de circonvallation qui les enfermait dans leurs murs comme dans une prison.

Sédécias perdit alors de son assurance. Le lendemain de l'investissement, Jérémie parut devant lui, chargé d'un nouveau message de Jéhovah. « Sache, lui disait le Dieu qu'il avait si longtemps outragé, sache que je livrerai la cité au roi de Babylone. Tu voudras échapper, mais tu seras saisi et conduit au vainqueur. Tu le verras de tes yeux, tu t'entretiendras avec lui, et puis on t'exilera à Babylone. Toutefois tu ne mourras pas d'un coup d'épée, mais de mort naturelle. On brûlera des parfums autour de ton cadavre; des lamentations se feront entendre au jour de tes funérailles comme à la sépulture de tes aïeux. Ainsi, je l'ai décrété, moi, le Seigneur. »

Pour la première fois, Sédécias prêta toute son attention aux paroles du prophète. Ses dispositions intimes n'avaient point changé, mais la crainte agitait son cœur. Il se rendit donc au Temple de Jéhovah et convint avec son peuple de remettre en vigueur la loi sabbatique, méconnue depuis longtemps, qui prescrivait de rendre la liberté, tous les sept ans, aux Hébreux devenus esclaves. Sous l'empire de la terreur qui régnait dans la cité, tous acceptèrent l'ordonnance royale. Sédécias chargea même deux de ses officiers de se rendre près de Jérémie pour réclamer ses prières en faveur de la cité.

Mais cette conversion, fruit de la peur, dura juste autant qu'elle. A la nouvelle du siège de Jérusalem par les Chaldéens, le roi d'Égypte s'empressa d'accourir au secours de Juda. Cette diversion força Nabuchodonosor à lever le siège pour faire face à l'armée du pharaon. Aussitôt les cris de joie firent place, dans la cité devenue libre, aux démonstrations de repentir; le décret relatif aux esclaves

fut révoqué; les maîtres asservirent de nouveau leurs affranchis. Qu'avaient-ils à craindre désormais? Nabuchodonosor ne reviendrait pas de sa campagne d'Égypte. Mais Jérémie ne craignit pas d'annoncer à ce peuple en délire le châtiment de son odieuse hypocrisie. « Parce que, dit-il. vous avez enlevé la liberté à vos frères, vous serez livrés au glaive, à la peste, à la famine. Allez porter cette nouvelle au roi Sédécias : l'armée de secours du pharaon reprendra le chemin de l'Égypte. Les Chaldéens, à leur retour, s'empareront de Jérusalem et la livreront aux flammes. Ils sont partis, dites-vous, ils ne reviendront pas : et moi j'affirme que leur armée fût-elle détruite, deux de leurs blessés suffiraient pour incendier la ville. »

Au lieu d'écouter le prophète, ils l'accablèrent d'injures. Quelques jours après, il sortait de Jérusalem pour se rendre à Anathoth, sa patrie, quand un certain Jérias l'accusa d'espionnage : « Tu vas au camp des Chaldéens », s'écria-t-il furieux. Jérémie eut beau protester, on le traîna devant les juges, qui le firent battre de verges et jeter en prison, ou plutôt dans un souterrain privé d'air et de lumière. Là, il expia pendant de longs jours le crime d'avoir voulu sauver son peuple.

Cependant sa prédiction s'accomplit à la lettre. Vainqueur du roi d'Égypte, le roi de Babylone dicta les conditions de la paix. Le pharaon rentra dans sa capitale, et Nabuchodonosor vint recommencer, sans crainte d'être interrompu, le siège de Jérusalem. Déçus dans leurs folles espérances, les assiégés entrèrent dans un véritable désespoir. Sédécias lui-même trembla. Par son ordre, Jérémie fut tiré de sa prison et conduit au palais.

— « Es-tu certain, lui dit le roi, de prophétiser au nom de Jéhovah?

— J'en suis certain, répondit le prophète. Vous serez livré au roi de Babylone. Où sont aujourd'hui ces voyants dont les lèvres menteuses vous affirmaient que les Chaldéens ne reviendraient pas? Et moi, en quoi ai-je péché

contre vous et votre peuple, pour que vous me reteniez dans l'affreux cachot où bientôt je mourrai de faim? »

Le roi n'osa pas le mettre en liberté de peur d'irriter le peuple, mais il ordonna qu'on le retînt dans le vestibule de la prison, où chaque jour on lui donnerait une ration de pain, aussi longtemps qu'il resterait des vivres dans la cité. Ces adoucissements ne profitèrent guère au prophète. Comme il pouvait communiquer avec le public, il répétait à tout venant que ceux-là seuls éviteraient le glaive, la peste et la famine, qui chercheraient un refuge au camp des Chaldéens, car la ville tomberait inévitablement en leur pouvoir. « Ce sont des propos séditieux, s'écrièrent les juges; c'est le langage d'un homme qui travaille à la ruine de la ville, en arrachant les armes des mains de nos soldats. » Ils supplièrent le roi de le condamner à mort. — « Faites-en ce que vous voudrez, » répondit le faible Sédécias. Libres enfin de satisfaire leur haine, ils s'emparèrent du prophète et le descendirent avec des cordes dans une citerne sans eau, où il serait mort de faim si un éthiopien, employé à la cour, n'avait eu pitié de lui. Cet homme représenta au roi que la honte de cet horrible meurtre rejaillirait sur celui qui l'avait autorisé, d'autant plus qu'un revirement en faveur du prophète pouvait avoir lieu d'un moment à l'autre. Toujours craintif, Sédécias donna l'ordre à l'éthiopien d'aller avec trente hommes retirer Jérémie de la citerne, et de le réintégrer dans le vestibule de la prison.

Cependant les vivres s'épuisaient dans la cité. Les habitants désespérés, mais indomptables, après avoir mangé tous les animaux, se nourrissaient des mets les plus répugnants et les plus abjects. On en vint aux horreurs prédites par Jérémie. Des mères mangeaient leurs enfants, des fils dépeçaient le cadavre de leurs pères pour assouvir leur faim. Des centaines de squelettes vivants tombaient inanimés dans les rues ou sur les places publiques. Les cadavres abandonnés engendrèrent la peste, qui elle-même donna lieu à une mortalité effrayante. Le siège durait de-

puis dix-huit mois, la ville ne pouvait plus tenir que quelques semaines. Nabuchodonosor avait même laissé à ses lieutenants le soin de terminer les opérations pour aller en personne soumettre les provinces septentrionales, et nul des malheureux assiégés ne parlait de se rendre. Alors, ne voyant plus devant lui que l'inexorable vengeance de Dieu, Sédésias voulut une dernière fois consulter le prophète. Il se le fit amener dans une salle du Temple :

« Jérémie, lui dit-il, réponds à mes questions sans rien me cacher.

— Si je vous dis la vérité, répondit le prophète, vous me ferez mourir; si je vous donne un bon conseil, vous ne le suivrez pas.

— Je te jure par le Seigneur qu'il ne te sera fait aucun mal. Parle : que dois-je faire?

— O mon roi, si vous allez trouver les princes de Babylone pour faire votre soumission, vous sauverez la ville et vous vous sauverez, vous et votre maison. Si vous résistez plus longtemps, la ville sera incendiée, et vous tomberez aux mains de vos ennemis.

— Si je me livre aux Chaldéens, reprit Sédécias, ils m'abandonneront aux transfuges hébreux, qui me couvriront d'opprobres.

— Bannissez cette crainte, répondit Jérémie, suivez mon conseil, je vous en supplie; sinon, un déluge de calamités va fondre sur vous, sur votre famille, sur toute la cité sainte. »

Le roi réfléchit un instant. Sans doute Jérémie avait raison; mais pouvait-il, lui Sédécias, après cette résistance désespérée, après avoir sacrifié tant de victimes, pouvait-il se soumettre lâchement au roi de Babylone, et cela devant les transfuges accusés par lui de trahison, devant les guerriers fidèles qui lui reprocheraient de ne pas savoir mourir? Ayant pris son parti, il dit à Jérémie : « Si les princes ou les chefs de l'armée t'interrogent sur le sujet de notre entrevue, tu leur répondras, je te le commande sous peine

de mort, que tu m'as supplié de te mettre en liberté, et rien de plus. » Jérémie lui promit le secret le plus absolu, et le roi et le prophète se séparèrent pour ne plus se revoir.

Quelques jours après, une large brèche ouvrait les remparts extérieurs, et les princes chaldéens venaient prendre position devant la porte du milieu. Se voyant dans l'impossibilité absolue de résister plus longtemps, Sédécias et ses guerriers prirent le parti de s'enfuir par un souterrain qui les conduisit sur le chemin du désert. Mais les Chaldéens s'étant mis à leur poursuite, les atteignirent dans la solitude de Jéricho et les conduisirent à Reblatha, au pays d'Emath, où se trouvait alors Nabuchodonosor. Le grand roi fut sans pitié pour ces révoltés qui lui avaient coûté tant de soucis. Les princes de Juda tombèrent sous le glaive l'un après l'autre; on égorgea les fils de Sédécias sous les yeux de leur père, puis vint le tour de l'infortuné monarque. Des bourreaux lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent, chargé de chaînes, à Babylone. En entrant dans cette ville sans la voir, il comprit, mais trop tard, qu'Ézéchiel et Jérémie ne l'avaient pas trompé. Sédécias n'avait que trente-deux ans : après onze ans de règne, il perdait, en punition de ses infidélités, une couronne que ses aïeux avaient portée pendant quatre cent cinquante-trois ans.

VI

LA CATASTROPHE

A. M. 3416 — A. C. 585.

Pendant que s'accomplissaient à Réblatha ces scènes d'horreur, les soldats chaldéens entraient, à la suite de leurs chefs, dans cette Jérusalem qui depuis si longtemps les tenait immobiles devant ses fiers remparts. La masse de la population s'était réfugiée dans les parvis du Temple; mais, hélas! les vaines idoles qui souillaient le lieu saint, excitaient la colère, et non la compassion d'un Dieu méprisé. Le glaive à la main, les vainqueurs se précipitèrent comme des furieux sur cette multitude sans défense : hommes, femmes, vieillards, enfants, prêtres, lévites, tombèrent sous leurs coups, comme les épis sous la faux du moissonneur. Une immense clameur, formée de cris de rage et de lugubres gémissements, monta vers le ciel. Après cette épouvantable boucherie, les pieds dans le sang, passant sur les cadavres amoncelés, les soldats se répandirent dans les rues de la ville, dans les maisons, dans les palais, égorgeant sans pitié tous les malheureux qu'ils rencontraient. Ceux-là seuls échappèrent que Dieu sauva comme par miracle.

Après le carnage, le pillage; après le pillage, la destruction. Sur l'ordre de Nabuchodonosor, Nabuzardan, le généralissime des armées royales, arriva de Réblatha pour raser la ville jusque dans ses fondements. Comme l'avaient tant de fois prédit Jérémie et Ézéchiel, les soldats mirent le feu au

Temple, au palais du roi, aux maisons de la cité, et tous ces magnifiques édifices s'écroulèrent au milieu des flammes. Les murs d'enceinte, les tours superbes qui les reliaient entre eux, eurent le même sort. Des pans de murailles calcinées restaient debout malgré l'incendie : l'armée les abattit à grands coups de pioche, et de Jérusalem, la merveille de l'Orient, il ne resta bientôt qu'un monceau de décombres. Les objets d'art trouvés dans le palais, les colonnes du Temple, la Mer d'airain avec les douze statues colossales qui lui servaient de base, les coupes, les patères, les vases d'or et d'argent employés aux sacrifices, composèrent un immense butin que les vainqueurs transportèrent à Babylone.

La ville détruite, Nabuzardan régla le sort des habitants qui avaient survécu. Parmi eux se trouvaient des prêtres et des courtisans qui avaient conseillé à Sédécias de résister à outrance. Nabuzardan les envoya au roi de Babylone avec soixante guerriers saisis les armes à la main : Nabuchodonosor les fit tous massacrer à Réblatha. Le reste de la population fut divisé en deux parts : les nobles et les riches durent prendre le chemin de l'exil, tandis que les pauvres, destinés à cultiver le sol, reçurent l'ordre de rester dans le pays, sous le gouvernement d'un certain Godolias. Nabuchodonosor se disait qu'une nation privée de ses classes influentes, ne conspirerait plus contre son autorité, et que, d'un autre côté, les pauvres, devenus possesseurs du sol, auraient tout intérêt à maintenir le droit nouveau.

Le roi de Babylone s'était aussi occupé du prophète Jérémie, dont il connaissait les dispositions à son égard. Il avait commandé à Nabuzardan de le laisser libre et de veiller à ce qu'il ne lui fût fait aucun mal. Celui-ci, au moment du sac de la ville, le fit tirer de la prison où il était toujours renfermé, et lui rendit la liberté ; mais, grâce à la confusion qui régnait en ces mauvais jours, le prophète se trouva inscrit au nombre des captifs destinés à l'exil. Les mains attachées derrière le dos, il faisait donc partie de la

longue chaîne des malheureux déportés, en marche vers Babylone, lorsque à Rama, terme de la première étape, Nabuzardan reconnut son erreur. Il se le fit amener en présence des captifs, le débarrassa de ses fers, et fit remarquer à tous que, si Dieu avait permis la ruine de Jérusalem, c'était en punition de ses péchés et de sa résistance à la voix du prophète. Puis il ajouta : « Jérémie, tu es libre. S'il te plaît de nous suivre à Babylone, je prendrai soin de toi; si tu préfères rester dans ta patrie, choisis le lieu que tu veux habiter. » Absorbé dans sa douleur, Jérémie garda le silence. Nabuzardan en conclut qu'il optait pour la patrie. « Va donc, lui dit-il, te fixer près du gouverneur Godolias. » Et il le congédia, en le chargeant de vivres et de présents.

Le prophète dit un dernier adieu à ses frères exilés, et revint seul à Jérusalem. Mais en vain ses yeux cherchèrent-ils ses remparts, ses tours, ses palais, son temple : Jérusalem n'existait plus. Sur cet emplacement illustre entre tous, il ne trouva plus qu'un monceau de décombres, près duquel, étendus çà et là, pleuraient quelques Israélites mornes et silencieux. Alors, assis près de ses frères, il contempla longtemps ce lugubre spectacle. De ses yeux s'échappèrent deux torrents de larmes, et de son cœur brisé, ces navrantes *Lamentations :*

« Comment s'est-elle transformée en solitude, la populeuse Jérusalem ? Comment est-elle devenue esclave, la reine des nations ? Jour et nuit elle pleure; ses larmes creusent des sillons sur ses joues; et personne ne la console, et ses amis d'autrefois la méprisent et la persécutent. Les enfants de Juda sont captifs, exilés au milieu des étrangers. Les rues de Sion pleurent, parce que personne n'accourt à ses solennités. Ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées, son cœur succombe sous le poids de ses chagrins.

« Hélas! l'ennemi a mis le pied sur sa tête, l'ennemi l'a dépouillée, parce que le Seigneur, à cause de ses iniquités, s'est élevé contre elle. Jérusalem a péché, et de là sa ruine.

Les nations ont enlevé ses trésors et profané son sanctuaire. Elle-même a dû donner tout son or en échange d'un morceau de pain ! O vous tous qui passez au milieu de ces ruines, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Jéhovah m'a vendangée au jour de sa fureur, il a mis le feu dans mes os, il m'a prise dans ses filets, comme l'oiseleur, il m'abandonne dans ma désolation, il m'accable sous le poids des douleurs.

« O Jérusalem ! à qui te comparer aujourd'hui ? O fille de Sion, ta tristesse est comme l'océan : qui pourra te consoler ? Au lieu de t'exciter au repentir, tes prophètes te berçaient d'illusions et de chimères ; et maintenant te voilà portant ton fardeau sur tous les chemins de l'exil, maintenant les passants battent des mains en voyant ton humiliation, ils branlent la tête et s'écrient : C'est donc là cette Jérusalem, cette splendide cité, cette merveille de l'univers !

« Mais Dieu est bon, j'espère en lui. Sa miséricorde n'a pas permis que nous succombions tous, ses bontés pour nous n'ont pas défailli. Le Seigneur est mon partage, dirai-je toujours, et j'attends qu'il paraisse. Il m'est doux d'attendre en silence le Sauveur qu'il nous a promis, le souffle de sa bouche, le Christ Seigneur sacrifié pour nos péchés, notre protecteur au milieu des nations ! »

Ainsi pleurait le prophète, mais non sans espérance, car de ses yeux pleins de larmes il entrevoyait le Sauveur. Dieu lui avait révélé, et lui-même l'avait annoncé au peuple, qu'un jour les enfants de Juda reviendraient de la terre d'exil. « Alors, disait-il, les multitudes accourront au temple de Jéhovah, car le Seigneur va opérer un prodige nouveau : Une *femme donnera naissance à l'homme !* Et quand viendront ces jours, je scellerai avec Israël et Juda un nouveau pacte d'alliance, dit le Seigneur ; j'écrirai ma loi, non pas sur une pierre, comme au sortir de l'Égypte, mais dans vos cœurs ; vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Alors tous me connaîtront, depuis le plus

grand jusqu'au plus petit; la cité rebâtie élargira son enceinte, et personne ne pourra la détruire. »

Sur les ruines encore fumantes du Temple, Jérémie voyait dans l'avenir s'élever un nouveau Temple plus beau et plus saint que le premier. Pour le consoler dans ses douleurs, Dieu lui avait montré dans ce nouveau Temple un trésor plus précieux que l'Arche même du Testament. Au commencement du siège, Dieu lui commanda un jour de pénétrer dans le Saint des Saints, d'emporter l'Arche d'Alliance afin de la soustraire aux profanations des Chaldéens, et de la cacher sur le mont Nébo dans une caverne qu'il lui montrerait. Jérémie prit en effet l'Arche du Seigneur, et se dirigea, suivi de quelques serviteurs, vers la sainte montagne qui servit de tombeau à Moïse. Là, il se sépara de ses compagnons pour cacher son trésor, et ceux-ci s'étant rapprochés, cherchèrent en vain l'endroit où il l'avait déposé. « L'Arche sainte demeurera inconnue, s'écria Jérémie, personne ne la verra, personne n'en parlera, jusqu'au jour de la grande congrégation des peuples, alors que Dieu manifestera ses miséricordes, et que la gloire divine apparaîtra dans toute sa splendeur. » L'Arche cachée au Nébo ne reparut pas, et personne n'en parla jusqu'au jour où parut la véritable Arche d'alliance dans la personne du Sauveur des nations.

C'est en contemplant par avance ce Sauveur mystérieux, rassemblant autour de lui les peuples de l'univers. que Jérémie oubliait un instant les malheurs de la patrie. Hélas! il était destiné à vivre quelque temps encore, mais pour épuiser le calice des douleurs. Après avoir longtemps pleuré sur les ruines de Jérusalem, il s'était réfugié près de Godolias, le gouverneur de la Judée, lequel avait établi sa résidence à Masphat. Godolias ne demandait qu'à vivre en paix avec les malheureux restes de Juda, mais un certain Ismaël, issu de la race royale de David, organisa un complot contre celui qu'il appelait l'usurpateur, et le massacra dans son palais avec les Juifs et Chaldéens attachés

à son service. Cet événement plongea les pauvres Israélites dans une telle consternation, que, pour se soustraire aux vengeances de Nabuchodonosor, ils prirent la funeste résolution de s'enfuir en Égypte. Jérémie eut beau les dissuader en leur annonçant de la part de Dieu que les fugitifs périraient sur la terre de Mesraïm par la famine ou le glaive, ils se dirigèrent vers le désert et forcèrent le prophète à les suivre. Arrivé à Taphnis, résidence du pharaon, Jérémie éleva un monticule de pierres : « Voici, dit-il, les pierres d'attente sur lesquelles s'élèvera bientôt le trône de Nabuchodonosor. Il parcourra l'Égypte en conquérant, et ne se retirera qu'après avoir rougi son glaive dans le sang des victimes, renversé les statues d'Héliopolis et brûlé les sanctuaires des dieux. » Mais les émigrés de Taphnis se moquèrent de ses prédictions comme ils l'avaient fait à Jérusalem. Ils s'établirent dans la ville et les campagnes voisines.

A peine installée de quelques mois au milieu des Égyptiens, cette race dégradée laissa son Dieu pour se faire initier aux mystères d'Isis, la grande déesse que sur les rives du Nil on appelle la Reine du Ciel. Indigné jusqu'au fond de l'âme, Jérémie rapporta aux prévaricateurs cette sentence de Jéhovah : « Mon bras va s'étendre sur les malheureux restes de Juda, et de tous ceux qui sont entrés sur le sol de Mesraïm, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, aucun ne reverra sa patrie !

— Mensonge! s'écria la foule, nous offrirons des sacrifices à la Reine du Ciel, comme le faisaient nos princes et nos rois. L'abondance régnait alors en Judée, et si nous avons souffert, c'est que nous avons négligé de les servir.

— Misérables! reprit Jérémie, vous avez souffert parce que vous avez abandonné pour de vaines idoles le Seigneur votre Dieu ! »

Ne voulant ni se convertir, ni subir les reproches de l'homme de Dieu, ils se jetèrent sur lui et le lapidèrent sans pitié.

Comme Isaïe, Jérémie avait mérité par son courage l'honneur du martyre. Quant à ses persécuteurs, ils tombèrent quelques années plus tard, ainsi que l'avait annoncé le prophète, sous le glaive de Nabuchodonosor, vainqueur de l'Égypte. Des fils de David il ne restait désormais, comme espoir de l'avenir, que les captifs de Babylone.

LIVRE QUINZIÈME

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

DANIEL

I

L'ANGE DES EXILÉS

L'an 603, seconde année du règne de Nabuchodonosor, inaugura pour les enfants d'Israël cette dure captivité qui devait durer soixante-dix ans. Les uns après les autres, ils allaient quitter la patrie pour l'exil, Jérusalem pour Babylone, le fleuve béni du Jourdain pour l'Euphrate, aimé des idolâtres. Après avoir souillé par toutes sortes d'abominations la terre sainte que Jéhovah leur avait donnée en héritage, n'était-il pas juste qu'ils retournassent au pays des faux dieux, dans cette Mésopotamie qu'Abraham avait dû fuir, près de cette Babel, témoin des premières prévarications?

Et cependant, dans cette transmigration des enfants d'Israël, la miséricorde agissait plus que la justice. Trois mille ans s'étaient écoulés depuis que Jéhovah avait conduit Abraham dans la terre promise pour en faire le père de son peuple, d'une nation destinée entre toutes à glorifier son nom et à maintenir au milieu des païens la connaissance du seul vrai Dieu. Traître à sa mission, Israël méritait un châtiment : Dieu purifie ses fils dans l'exil, et

l'Israélite, désormais fidèle, devient le missionnaire de Jéhovah dans tout l'Orient. Ainsi la tempête emporte la bonne semence pour la faire fructifier dans le champ qui ne l'a point produite.

La première transmigration, sous le roi Joachim, ne comprit qu'un certain nombre de jeunes gens, choisis dans les familles princières de la Judée. Dieu l'avait ainsi voulu pour préparer le terrain à la multitude des captifs que Nabuchodonosor devait amener à Babylone. Parmi ces déportés de la première heure, se trouvaient quatre jeunes gens spécialement distingués par leurs qualités physiques comme par l'élévation de leur esprit. L'un d'entre eux surtout, le jeune Daniel, était appelé, comme autrefois Joseph, à jouer un rôle important pendant toute la captivité.

Le roi voulut que ces jeunes Hébreux fussent élevés à la cour, pour y apprendre la langue et se former à la littérature et aux usages du pays. Il leur donna pour gouverneur Asphenez, un des intendants de son palais. Chaque jour il leur envoyait une portion des mets servis à sa table et des vins que son échanson lui présentait. Après trois ans de cette éducation vraiment royale, le monarque se proposait de les admettre à son service.

Or, Daniel et ses trois compagnons, Misach, Sidrach et Abdénago, ne se crurent pas autorisés à manger des viandes proscrites par la loi de Moïse, ni à boire des vins offerts aux idoles. Daniel pria donc l'intendant de ne pas l'obliger à souiller sa conscience. Asphenez trouvait sa demande très légitime, mais il craignait la colère du maître. « Le roi mon seigneur, dit-il, a lui-même spécifié ce qu'il faut vous servir pour nourriture et pour boisson. S'il s'apercevait, à vos visages amaigris, que vous êtes traités autrement que les jeunes gens de votre âge, je paierais de ma tête ma complaisance à votre égard. » Pour répondre à cette objection, Daniel supplia Malasar, l'officier de service près d'eux, de leur donner pendant dix jours, à titre d'épreuve, des légumes pour toute nour-

riture et de l'eau pour unique boisson. « En examinant nos visages, lui dit-il, tu verras s'ils sont moins frais et moins vermeils que ceux des habitués de la table royale, et tu nous traiteras en conséquence. » L'officier consentit à tenter cette expérience, et se convainquit qu'après dix jours de ce régime, ils surpassaient leurs compagnons en embonpoint et en fraîcheur. Chaque jour donc il enlevait de leur table les viandes et le vin, et les remplaçait par de l'eau et des légumes.

Aux dons corporels Dieu ajouta les dons de sagesse et de science. On admirait dans ces jeunes Hébreux leur intelligence des livres, et surtout comment Daniel expliquait les visions et les songes. Aussi quand l'intendant, leur éducation terminée, les présenta au roi Nabuchodonosor, celui-ci les estima de beaucoup supérieurs à tous leurs émules, et les admit aussitôt à son service. Se présentait-il une question difficile, dont la solution demandait une grande sagacité d'esprit, il trouvait en eux plus de lumière que dans tous les devins et magiciens de l'empire.

Un événement singulier mit bientôt en relief la science mystérieuse du jeune Daniel. Il y avait parmi les exilés un homme très riche et très considéré, nommé Joakim, dont la femme éclipsait toutes ses compagnes juives par la vertu non moins que par la beauté. Suzanne (c'était son nom) vivait dans la crainte de Dieu comme ses religieux parents, qui de bonne heure l'avaient initiée à toutes les observances de la loi mosaïque. Or Joakim, le personnage le plus influent de la première transmigration, recevait chez lui grand nombre d'exilés, entre autres deux vieillards que le peuple venait de constituer juges pour cette année. Hélas ! ils paraissaient rendre la justice, dit le Seigneur, mais ils n'étaient au fond que des ouvriers d'iniquité.

Familiers dans la maison de Joakim où se présentaient devant eux les parties en litige, les deux vieillards prenaient plaisir à observer Suzanne lorsque, à l'heure de

midi, elle descendait au jardin pour s'y promener. Bientôt une passion criminelle égara leur esprit au point de leur faire oublier Dieu et ses jugements. Sans se communiquer les honteux désirs qui les tourmentaient, ils épiaient tous deux l'occasion de la trouver seule, lorsqu'un jour, après s'être séparés pour aller prendre leur repas, ils se rencontrèrent tous deux, conduits par la même pensée, dans les jardins de Suzanne. Ils s'avouèrent alors leur infâme projet et convinrent du moment le plus favorable pour l'exécuter.

Pendant qu'ils délibéraient entre eux, Suzanne entra dans le jardin pour y prendre un bain. Les préparatifs terminés, les deux filles qui l'accompagnaient se retirèrent, après avoir fermé les portes du jardin. Aussitôt, la voyant seule, les deux vieillards s'approchèrent de cette vraie servante de Jéhovah, et ne rougirent pas de la pousser au crime. Comme elle leur témoignait son indignation, ils en vinrent à d'abominables menaces.

« Consentez, lui dirent-ils, ou nous porterons témoignage contre vous. Nous dirons que nous vous avons surprise avec un jeune homme et que, pour le recevoir sans témoin, vous aviez congédié vos servantes.

— Je vois, répondit Suzanne, l'horrible impasse où vous m'acculez. Si je consens au mal que vous me proposez, c'est la mort de mon âme ; si je n'y consens pas, vous m'accuserez d'un forfait pour lequel je serai lapidée. Mon parti est pris : mieux vaut mourir innocente que de pécher en présence du Seigneur. »

Ayant dit ces mots, elle poussa un grand cri, auquel se mêlèrent bientôt les clameurs des vieillards. L'un d'eux courut aussitôt ouvrir les portes du jardin. Quand les domestiques arrivèrent pour voir ce que signifiait ce tumulte, ils restèrent frappés de stupeur en entendant les vieillards accuser d'adultère la chaste Suzanne.

Comme il s'agissait d'un crime puni de mort par la loi de Moïse, le peuple se réunit le lendemain chez Joakim

pour mettre l'accusée en jugement. Les deux vieillards parurent comme témoins et comme juges, bien résolus de perdre celle qui avait osé leur résister. Suzanne se présenta devant le tribunal, entourée de ses parents, de ses fils et des serviteurs de sa maison. Après lui avoir fait ôter son voile, ce qui arracha des larmes à tous ceux qui la connaissaient, les deux vieillards posèrent leurs mains sur la tête de l'accusée, jurant ainsi de dire la vérité. Suzanne leva au ciel ses yeux pleins de larmes, pour invoquer son seul appui, le Dieu protecteur de l'innocence. La foule attendait avec anxiété la déposition des témoins.

Ils s'exprimèrent en ces termes : « Nous nous promenions seuls dans les jardins de Joakim, lorsque l'accusée y descendit accompagnée de deux servantes. Elle leur commanda de fermer les portes, puis les congédia. A ce moment, un jeune homme sortit d'un tailis où il se tenait caché, et s'approcha d'elle. Indignés, nous nous élançâmes pour le saisir, mais plus fort et plus agile que nous, il nous échappa et se sauva par la porte du jardin. Nous demandâmes à Suzanne le nom de son complice, mais elle refusa de nous répondre. Voilà la vérité, nous l'attestons devant Dieu. » Il était impossible d'opposer un démenti aux affirmations de deux vieillards, tous deux juges du peuple ; aussi l'assemblée prononça-t-elle contre Suzanne une sentence de mort. La victime poussa un cri qui retentit dans tous les cœurs et en appela au jugement de Dieu. « Seigneur, s'écria-t-elle, vous connaissez les secrets les plus cachés, vous lisez dans le passé comme dans l'avenir; vous savez donc que ces deux hommes m'ont accusée faussement, et que je vais mourir absolument innocente du crime que leur malice a imaginé contre moi. »

Dieu entendit sa voix suppliante. On la traînait au supplice, lorsqu'un des spectateurs cria de manière à être entendu de tous : « Pour moi, je veux rester pur du sang que vous allez verser. » A l'instant on entoure l'au-

dacieux contempteur de la justice du peuple : on reconnaît le jeune Daniel dont la science prophétique faisait déjà grand bruit. Tous lui demandent de s'expliquer : « Frères, dit-il, vous avez agi peu sagement en condamnant cette fille d'Israël sans scruter l'accusation dont elle est l'objet. Revisez le jugement, et je vous prouverai que cette accusation émane de deux faux témoins. »

L'agitation était à son comble. Vite, l'assemblée se constitua en tribunal. Cachant mal leur dépit, les deux vieillards invitèrent Daniel à s'asseoir au milieu d'eux. « C'est un honneur qui t'est dû, lui dirent-ils ironiquement. parce que Dieu t'a rendu plus sage que les vieillards. » Sans faire attention à leurs paroles, Daniel dit au peuple : « Qu'on sépare les deux témoins de manière à ce qu'ils ne puissent communiquer ensemble : je veux les interroger l'un après l'autre. Cet ordre exécuté, Daniel fit comparaître devant lui l'un des deux vieillards.

— « Vieux criminel, lui dit-il sévèrement, tes iniquités vont retomber sur ta tête. Assez longtemps tu as condamné des innocents et relâché des coupables. Puisque tu as vu le crime, dis-moi sous quel arbre les deux criminels s'entretenaient ensemble.

— Sous un lentisque, répondit le témoin.

— Nouveau mensonge qui va retomber sur ta tête, reprit Daniel. L'ange de Dieu lève déjà son glaive pour te frapper. »

L'interrogatoire du premier témoin terminé. Daniel fit amener devant lui son complice.

— « Fils de Chanaan, lui dit-il, car tu ne mérites pas le nom d'Israélite, tu t'es laissé séduire par la beauté de cette femme. Poussé par la passion qui troublait ton cœur. tu as cru pouvoir corrompre cette fille d'Israël, comme tant d'autres victimes de tes dérèglements ; mais celle-ci. digne fille de ses ancêtres, a repoussé tes propositions avec horreur. Tu l'accuses d'adultère : sous quel arbre as-tu surpris les deux coupables?

— Sous un chêne, dit le vieillard.

— Tu mens effrontément comme ton collègue, reprit Daniel, et l'ange de Dieu va vous frapper tous deux. »

De tous les points de l'assemblée partit un cri de joie et d'admiration. La contradiction des deux témoins était flagrante, et le faux témoignage nettement établi. Selon la loi de Moïse, les deux vieillards subirent le supplice de la lapidation qu'ils avaient voulu infliger à Suzanne, et le peuple se sépara en bénissant le Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui. Unis de cœur aux parents de Suzanne, à son mari, ils ne savaient comment remercier le Seigneur d'avoir fait éclater aux yeux de tous l'innocence de sa servante.

Dès ce moment Daniel fut regardé par tous les enfants d'Israël comme l'oracle de Jéhovah et l'Ange de la captivité.

II

VISION DES QUATRE EMPIRES

A. M. 3401 — A. C. 600.

La deuxième année de son règne[1], le roi Nabuchodonosor eut un songe qui jeta son esprit dans un grand trouble. A son réveil, il s'efforça d'en reconstituer les divers éléments, mais il ne retrouva dans son imagination qu'un mélange d'idées confuses et sans liaison. Comme cette vision lui paraissait d'une très grande importance, il convoqua les devins, les magiciens, les astrologues, tous les sages de l'empire, et leur raconta ce qui venait de lui arriver.

« Ce songe, ajouta-t-il, m'a fortement impressionné, et maintenant je ne puis me rappeler l'objet qui m'a été montré.

— Grand roi, s'écrièrent les Chaldéens, vivez à jamais! Nous vous donnerons l'explication de votre songe, mais auparavant il faut nous dire ce que vous avez vu.

— Je viens de vous dire que j'ai perdu tout souvenir de cette vision, reprit le roi avec sévérité. Vous allez me la rappeler et me l'interpréter, ou je confisque vos maisons et vous fait couper en morceaux. A l'œuvre donc et commencez. »

Les sages étaient dans une véritable consternation. Ils essayèrent encore de prouver au roi que leur rôle consis-

1. Quatrième de son association à l'empire.

tait à interpréter les songes, non à les deviner; mais il ne voulut rien entendre.

« Vous voulez gagner du temps, leur dit-il avec colère. Si vous ne pouvez deviner mon songe, j'en conclurai que vos interprétations ne sont que des mensonges à l'aide desquels vous spéculez sur la sottise du public, et dans ce cas, vous périrez tous.

— Il n'y a point d'homme sur la terre, répliquèrent-ils, qui puisse révéler vos pensées; jamais monarque, si grand et si puissant qu'il fût, n'exigea de ses sages pareille science. Ce genre de divination n'appartient qu'aux dieux, et ils ne le communiquent point aux faibles mortels. »

Mais leurs protestations ne servirent qu'à porter à son comble la fureur du roi. Il commanda de mettre à mort, et sans délai, tous les sages de Babylone. Aussitôt ses officiers recherchèrent les malheureux condamnés, parmi lesquels se trouvaient Daniel et ses compagnons. Celui-ci ayant appris d'Arioch, le chef des milices royales, chargé de l'exécution du décret, le motif qui déterminait Nabuchodonosor à sacrifier tous les sages, se présenta immédiatement devant le roi et lui demanda quelques jours de délai pour chercher la solution du problème que ses devins avaient déclaré insoluble. Le roi y consentit, et Daniel se mit en prière avec ses compagnons, suppliant le Dieu de miséricorde de ne pas le laisser périr, lui, ses compagnons, et tous les sages de Babylone.

Or, cette nuit-là même, Dieu lui révéla le songe mystérieux de Nabuchodonosor. « Louange et reconnaissance à Jéhovah! s'écria-t-il dans son émotion. Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles! A Jéhovah la force et la sagesse! Il préside aux révolutions des siècles, il fonde et détruit les empires, il donne l'intelligence aux sages, il révèle les mystères de l'avenir, il voit dans les ténèbres, parce qu'il est lui-même la lumière : Dieu de mes pères, gloire à toi! Tu me donnes force et sagesse, tu écoutes nos prières, tu nous sauves en me découvrant

le secret du roi. » Immédiatement il se rendit chez Arioch pour le prier de suspendre l'exécution du décret. « Introduis-moi près du roi, lui dit-il, et je lui donnerai l'explication de sa vision. » Arioch s'empressa de le conduire à Nabuchodonosor qui le reçut avec grande joie.

« Peux-tu réellement, lui demanda-t-il, me révéler mon songe et me l'interpréter?

— Seigneur, répondit Daniel, ni les sages, ni les auspices ne sauraient expliquer le mystère qui vous occupe. mais il est au ciel un Dieu dont l'œil pénètre tous les secrets. C'est lui qui vous a dévoilé ce qui doit arriver jusque dans les derniers temps. Voici donc la vision qui a troublé votre sommeil, vision que je n'aurais pu deviner plus que les autres sages, s'il ne me l'avait révélée, pour vous la remettre en mémoire et vous en donner l'explication.

« Vous pensiez donc, seigneur, aux événements qui devaient suivre votre règne, lorsqu'une statue gigantesque se dressa devant vous; son aspect vous frappa de stupeur. Sa tête était d'or pur; sa poitrine et ses bras. d'argent; son ventre et ses cuisses, d'airain; ses jambes, de fer. Vous contempliez ce colosse étrange, lorsqu'une pierre, se détachant de la montagne sans aucune impulsion, atteignit ses pieds de fer et d'argile, et le mit en pièces. Aussitôt le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, s'envolèrent comme des brins de paille que le vent emporte, si bien qu'il n'en resta nulle trace. La petite pierre, au contraire, dont le choc avait brisé la statue, devint une montagne qui couvrit toute la terre.

« Tel est votre songe, ô grand roi, et voici sa signification. A vous, le roi des rois, le Dieu du ciel a donné l'empire et l'autorité pour tout l'univers sur les hommes, les animaux, les oiseaux du ciel : vous êtes donc la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume, inférieur au vôtre, figuré par le buste d'argent. Un troisième lui succédera, qui sera d'airain, et commandera au monde entier. Le

quatrième sera de fer : comme le fer broie toutes les matières, il brisera et broiera l'univers. Toutefois de même que les pieds du colosse étaient de fer et d'argile, ce quatrième empire grandira, mais en s'affaiblissant. Ses différentes parties ne pourront pas plus s'unir que le fer et l'argile. Or pendant que régneront les princes de cet empire, le Dieu du ciel suscitera un royaume nouveau qui n'aura point de fin et ne passera pas à un autre peuple. Ce royaume brisera et réduira en poussière tous les empires, et subsistera lui-même jusqu'à la fin des siècles, comme la pierre détachée de la montagne brisa sous vos yeux le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or. Dans cette vision notre grand Dieu vous a montré les événements futurs ; sous ces symboles se cachent les réalités que je viens de vous expliquer. »

Nabuchodonoser écoutait avec une attention profonde. Le discours terminé, il se prosterna devant Daniel, et voulut qu'on offrît à ce favori de Jéhovah de l'encens et des victimes. « Ton Dieu, lui dit-il, est vraiment le Dieu des dieux, le roi des rois, le révélateur des mystères, puisqu'il t'a dévoilé ce secret qu'aucun autre n'a pu découvrir. »

Dès lors, comblé d'honneurs et de présents, Daniel devint le premier personnage de l'empire après le souverain. Nabuchodonosor le nomma gouverneur de toutes les provinces de la Babylonie, et chef suprême de tous les sages. Élevé à ces hautes fonctions, il n'oublia point ses frères de l'exil. Avec l'agrément du roi, Misach, Sidrach et Abdénago, ses trois compagnons, administrèrent sous sa direction les provinces qui lui étaient confiées. Et le moment allait venir où les Israélites captifs, déportés par milliers sur les rives de l'Euphrate, tressailliraient d'allégresse en retrouvant un nouveau Joseph dans cette nouvelle Égypte.

III

LES PROPHÈTES DE LA CAPTIVITÉ

Les exilés de la première transmigration, au nombre desquels se trouvaient Daniel et ses compagnons, purent se faire illusion pendant quelques années sur les desseins de Dieu à l'égard de son peuple. Choisis dans les premières classes du pays, comme otages ou instruments de fusion entre des races diverses, peut-être après un internement passager leur permettrait-on de reprendre le chemin de la patrie. Mais cette espérance s'évanouit quand, après la mort de Joachim, Nabuchodonosor amena sur les rives de l'Euphrate dix mille nouveaux captifs, les princes, les nobles, toute la fleur de la Judée, et le roi Jéchonias en personne. Il devenait évident qu'une grande expiation commençait. Cependant les faux prophètes berçaient encore de chimères les pauvres déportés. Sédécias, appuyé par l'Égypte, conspirait sourdement contre les vainqueurs. Avant deux ans il aurait secoué leur joug odieux, et par conséquent inutile de bâtir des maisons et de planter des vignes pour les Babyloniens. Ainsi parlaient ces aveugles, mais les vrais prophètes établissaient nettement la situation. Israël était puni de ses crimes, surtout de son idolâtrie. La captivité durerait soixante-dix ans, et la Judée en masse la subirait après la ruine de Jérusalem et de son Temple. Quelque temps après il fallut bien se rendre à l'évidence. Des courriers apportaient

jour après jour les nouvelles les plus désastreuses. Jérusalem investie par les troupes de Nabuchodonosor ne pouvait échapper aux serres du vautour. Le pain manquait, les assiégés supportaient des souffrances terribles plutôt que de se rendre, une brèche ouvrait le rempart, le roi était en fuite. Enfin le jour vint, jour de tristesse et de deuil, où l'on annonça que Jérusalem n'était plus qu'un souvenir; le Temple, une ruine; Juda, un peuple fini. Les survivants du glaive et de la famine arrivèrent par milliers, les mains liées derrière le dos comme des criminels, ayant à leur tête le roi Sédécias qui, privé de la vue, passait du trône dans les prisons. Alors les yeux s'ouvrirent à la vérité, les cœurs au repentir, et la nation expatriée finit par se jeter aux pieds de Jéhovah pour se frapper la poitrine et lui promettre une éternelle fidélité.

Les prophètes du Seigneur les guidaient avec zèle dans ce retour au Dieu de leurs pères. Sachant combien l'idolâtrie des Babyloniens pouvait leur être funeste, Jérémie leur adressa cette lettre au début de la captivité générale : « Ce sont vos péchés, dit-il, qui vous ont faits esclaves de Nabuchodonosor pour de longues années. A Babylone vous verrez des dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre, qu'on porte triomphalement dans les rues pour inspirer la crainte aux nations. Gardez-vous de trembler, comme leurs adorateurs, devant ces vaines idoles; mais, quand la foule se prosternera sur leur passage, dites au fond de votre cœur : C'est vous seul, ô Jéhovah! qu'il faut adorer. Mon ange vous protégera contre vos ennemis, et, si l'on vous persécute, je serai votre vengeur. Ces idoles à la langue dorée et argentée sont incapables d'articuler un son; l'or de leurs couronnes sert à enrichir leurs prêtres ou des femmes débauchées; leur sceptre ne les défend ni contre la rouille, ni contre les vers, ni contre les soldats, ni contre les voleurs. Qu'on leur fasse du bien ou du mal, ils sont insensibles. »

Dès lors l'idolâtrie, la source de tous leurs malheurs,

cessa d'être une tentation pour les exilés. Dispersés au milieu des nations, ils s'attachèrent à Jéhovah, celui que Nabuchodonosor appelait le Dieu des dieux, celui qui venait d'exalter un des leurs, le jeune Daniel, au-dessus de tous les sages et devins de Babylone.

Après la mort de Jérémie, Baruch, son fidèle disciple, vint consoler ses frères de la captivité. C'était dans la cinquième année après la ruine de Jérusalem. Il convoqua une assemblée du peuple, des princes, des prêtres, à laquelle le roi Jéchonias, un instant débarrassé de ses chaînes, put assister. Là, devant cette multitude en larmes, il rappela la cause des infortunes d'Israël. « Nous avons subi, dit-il, des calamités sans nom dans l'histoire des peuples parce que nous avons péché contre le Seigneur notre Dieu. » Puis, rappelant une à une les catastrophes de ces derniers temps, il montra que toutes avaient été prédites, mais que Jérusalem avait méprisé la voix de ses prophètes. Il fallait donc prier le Seigneur et lui demander l'esprit de sagesse sans lequel l'homme ne peut rien. Et s'élançant dans l'avenir comme tous les prophètes, il ajouta : « Il vous enverra le Sauveur, lequel sera vu des hommes et habitera au milieu d'eux... Lève-toi, Jérusalem, debout sur tes montagnes, regarde à l'Orient, vois tes fils accourir de toutes les parties du monde à la voix des Saints de Dieu! »

En écoutant ces prophéties, les exilés versaient des larmes d'attendrissement et de repentir. Après plusieurs jours d'expiation passés dans le jeûne et la prière, ils s'occupèrent de leurs frères restés en Judée avec le grand prêtre Helcias. Pauvres et délaissés, ces malheureux avaient cependant élevé un autel sur les ruines du Temple pour y offrir des sacrifices. Les exilés obtinrent de Nabuchodonosor qu'on leur renvoyât les vases d'argent enlevés au Temple au moment de sa destruction. Ils y joignirent le produit d'une collecte qu'ils firent entre eux, le livre des prophéties de Baruch avec cette lettre : « Nous vous en-

voyons un peu d'argent pour acheter des holocaustes et de l'encens. Offrez un sacrifice à l'autel de Jéhovah pour l'expiation de nos péchés. Priez pour le roi Nabuchodonosor et pour son fils, afin qu'ils vivent longtemps sur cette terre, et que nous trouvions grâce à leurs yeux. Priez aussi pour nous, car nous avons péché contre Jéhovah et mérité les châtiments qui pèsent sur nous. Lisez le livre des prophéties que nous vous envoyons, lisez-le dans une de vos solennités sur les ruines du Temple. Et quand vous l'aurez lu, vous vous écrierez tous ensemble : A vous, Jéhovah, la justice; à nous la confusion! Tous tant que nous sommes, rois et princes, prêtres et prophètes, peuple d'Israël et de Juda, nous avons péché contre le Seigneur notre Dieu, et c'est justement que les malédictions prédites par Moïse sont tombées sur nous. »

Touché du repentir de ses fils captifs, le Dieu qui les purifiait en les châtiant, les consolait par l'espérance de jours meilleurs et d'une restauration de la patrie. Nabuchodonosor était alors à l'apogée de sa gloire. Les peuples tombaient les uns après les autres sous ses coups. Trente ans après la première transmigration, on pouvait se demander comment dans quarante années s'opérerait la résurrection d'Israël, puisque d'après Jérémie l'exil ne devait durer que soixante-dix ans! Ezéchiel répondit à cette question par la plus sublime de ses prophéties.

« L'Esprit de Dieu, dit-il, me transporta subitement dans une vaste plaine couverte d'ossements. Il m'en fit faire le tour, et partout je ne vis que des ossements blanchis par le temps. Et soudain il m'interpella :

« Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements puissent revivre?

— Seigneur mon Dieu, vous le savez.

— Fils de l'homme, reprit-il, commande à ces ossements et dis-leur : Ossements arides, écoutez la voix de l'Éternel : Je vais souffler sur vous, et vous vivrez. Je vous donnerai des nerfs, je ferai croître des chairs, je les recou-

vrirai d'une peau nouvelle; vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur.

« Et je fis ce qui m'était commandé. Et voilà qu'à ma parole les ossements s'agitent en tumulte, voilà qu'ils s'ébranlent et se rapprochent les uns des autres. Les nerfs se forment, les chairs croissent, la peau les recouvre. Mais l'esprit de vie ne les avait pas encore animés.

« Fils de l'homme, s'écria la voix, dis à l'Esprit : Esprit, accours des quatre vents du ciel, souffle sur ces cadavres, et qu'ils ressuscitent!

« Et comme je répétais ces paroles, l'Esprit de vie entra dans ces cadavres, ils se dressèrent sur leurs pieds, et j'eus sous les yeux une innombrable armée d'êtres vivants.

« Fils de l'homme, reprit la voix du Seigneur, ces ossements desséchés te représentent la maison d'Israël. Ne disent-ils pas : Nos os ont blanchi dans l'exil, nous sommes retranchés du nombre des vivants, que pouvons-nous espérer encore? Or, voici la parole de Jéhovah : J'ouvrirai vos sépulcres, je vous tirerai de vos tombeaux, et vous ramènerai sur la terre d'Israël. Vous ne formerez plus deux peuples, mais un seul. Et le fils de David, mon serviteur, régnera sur vous tous, pasteur de tout le troupeau, roi de mon peuple jusqu'à la fin des siècles. Je contracterai avec vous une alliance éternelle, je vous multiplierai sur la terre, et j'établirai mon sanctuaire au milieu de vous pour toujours. Vous serez alors véritablement mon peuple, et les nations en voyant mon tabernacle près de vos maisons, sauront que je suis le Dieu et le sanctificateur d'Israël. »

Du repentir et de l'espérance naquit sur les rives de l'Euphrate un nouvel Israël profondément dévoué à Jéhovah, respectueux de la loi sainte, et dont le cœur ne battit plus que pour Jérusalem, le Temple futur et le Messie, fils de David, qui devait rétablir son royaume sur les débris des nations. Dispersés au milieu des peuples, les exilés

de Juda formèrent un peuple à part, ayant sa loi, ses coutumes, ses fêtes, ses cérémonies religieuses. Pour remplacer le Temple et l'autel, ils établirent des synagogues où ils se rassemblaient pour étudier le livre de la Loi et chanter les louanges de Jéhovah. Ils n'avaient plus de rois pour les diriger, mais un grand conseil, composé des anciens, des prêtres et des docteurs, régla les différends et forma comme le gouvernement de la nation. Les joyeux enfants de la voluptueuse Babylone s'étonnaient de voir ces étrangers au visage sérieux et triste. Ils les invitaient à partager leurs réjouissances, à prendre part à leurs fêtes: mais les fils de Juda s'éloignaient en redisant le chant de l'exilé :

« Près du fleuve de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons laissé couler nos larmes en souvenir de Sion. Nous avons suspendu nos lyres aux saules du rivage. Ils nous demandent, ceux qui nous retiennent captifs, de redire les chants de la patrie. — Chantez-nous, disent-ils, quelques-uns des cantiques de Sion. — Hélas! pouvons-nous chanter les hymnes du Seigneur sur la terre étrangère! O Jérusalem! si je t'oublie, que j'oublie ma main droite elle-même! Que ma langue s'attache à mon palais, si jamais ton souvenir s'efface de ma mémoire, si tu ne restes au fond de mon cœur comme le principe de toutes mes joies!... »

IV

LA STATUE D'OR

A. M. 3417 — A. C. 581

Pendant que les Israélites pleuraient à Babylone sur les malheurs de Sion, Nabuchodonosor continuait le cours de ses conquêtes. Vint le jour où il put s'appeler le roi du monde. Perses et Mèdes, Assyriens et Babyloniens, Juifs et Tyriens, fils de Moab et d'Ammon, de Damas et de Madian, peuples lointains de l'Égypte et de l'Éthiopie, se courbaient sous son sceptre. Lui, le grand roi, se prosternait devant ses dieux et leur faisait hommage de ses victoires. « Mérodach, dit-il dans une de ses inscriptions triomphales, m'a donné l'empire sur des légions d'hommes. Nébo, le grand dieu qui s'engendre lui-même, a remis dans mes mains le sceptre de la justice pour gouverner les peuples. Et moi, j'ai fait révérer leur divinité, j'ai glorifié leurs noms. Je te bénis, ô Seigneur, moi qui suis la créature de tes mains. Tu m'as confié la royauté sur les hommes; c'est ta volonté qui m'a soumis les nations. Exalte ton suprême pouvoir et provoque l'adoration de ta divinité. »

Ni Mérodach ni Nébo ne se montraient ardents à provoquer l'adoration des mortels; Nabuchodonosor s'en chargea pour eux. Un jour, il lui prit fantaisie d'ériger en l'honneur de ses dieux une statue d'or colossale. Haute de soixante coudées, fabriquée avec l'or enlevé aux vaincus, la majes-

tueuse idole éclipsait tous les dieux, comme Nabuchodonosor éclipsait tous les rois. Il la fit placer dans la plaine de Doura, près de Babylone, sur une éminence au pied de laquelle tous les peuples viendraient lui rendre hommage. Les vaincus conservaient la liberté d'adorer les dieux de leurs nations, mais ils devaient reconnaître la suprématie du Dieu de Babylone. Autrefois Nabuchodonosor avait reconnu l'intelligence du Dieu des Juifs, dont les mystérieuses révélations avaient permis à Daniel de lui expliquer la vision des empires; mais la souveraine puissance restait au dieu de Babylone, puisqu'il avait vaincu le Dieu de Jérusalem.

En conséquence, pour glorifier ses grands dieux, il donna l'ordre de rassembler les satrapes, intendants, préfets, chefs d'armée, gouverneurs de provinces de toutes les parties de l'empire, à l'effet de représenter leurs peuples à l'inauguration de la statue. Tous s'empressèrent d'accourir et de se ranger autour de l'idole et du roi Nabuchodonosor, le représentant ici-bas de la majesté des dieux. Tout à coup, sur un signe du monarque, un héraut proclama le décret suivant : « Peuples et tribus de tous pays et de toute langue, quand vous entendrez retentir les trompettes, les cithares, les psaltérions et tout le chœur des instruments de musique, prosternez-vous et adorez la statue d'or érigée par Nabuchodonosor, le grand roi. Si quelqu'un contrevient à cet ordre, il sera jeté sur l'heure dans une fournaise ardente. » Quelques instants après, au milieu du plus profond silence, les trompettes donnèrent le signal, et tous ces illustres personnages, prosternés la face contre terre devant la statue, adorèrent le Dieu de Nabuchodonosor.

A peine s'étaient-ils relevés qu'un grave accident attira leur attention. Des princes chaldéens s'approchèrent du monarque pour lui signaler un scandale. « Grand roi, s'écrièrent-ils, vivez à jamais! Vous avez ordonné à tous vos sujets de se prosterner au signal donné par les trompettes devant la statue d'or. Vous avez décrété de plus que tout

contrevenant à cet ordre serait jeté dans une fournaise ardente. Or trois Hébreux, constitués par vous intendants des travaux dans la Babylonie, Sidrach, Misach et Abdénago, ont eu l'insolence d'enfreindre votre décret. Ils refusent de rendre hommage à vos dieux et d'adorer la statue d'or. »

Irrité d'une pareille audace, le roi commanda d'amener devant son trône les trois rebelles.

« Est-il vrai, s'écria-t-il avec colère, que vous n'honorez point mes dieux, et que vous refusez de vous prosterner devant la statue que j'ai érigée en leur honneur? Décidez-vous au plus vite : la trompette va retentir de nouveau; à ce signal prosternez-vous et adorez mes dieux: sinon, vous serez jetés à l'instant même dans une fournaise ardente. Quel sera le dieu assez puissant pour vous arracher de mes mains?

— O roi, répondirent les trois jeunes gens, nous ne discuterons pas cette question. Le Dieu que nous adorons est certes assez puissant pour nous tirer d'une fournaise ardente et nous arracher aux mains du grand roi Nabuchodonosor. Mais qu'il le fasse ou non, sachez que nous ne rendrons pas hommage à vos dieux et que nous n'adorerons pas la statue que vous avez érigée. »

A ces mots, le roi entra en fureur; ses yeux lançaient des flammes. Il y avait près du lieu où se trouvait l'assemblée une de ces fournaises destinées à fondre les métaux. Il ordonna qu'on y entassât sept fois plus de combustible qu'en temps ordinaire. En même temps, sur un signe de sa main, des gardes se précipitèrent sur les jeunes gens, leur lièrent les jambes, et les jetèrent dans la fournaise embrasée, sans même prendre le temps de leur enlever la tiare, la chaussure et les vêtements, tant le roi pressait l'exécution de la sentence.

L'assemblée fut témoin en ce moment d'un phénomène étrange. Il sortait du gouffre une telle chaleur que les gardes, en y jetant les jeunes gens, tombèrent suffoqués et perdirent la vie. Les jeunes gens au contraire, plongés

dans les flammes, n'en ressentirent aucune atteinte. Le feu brûla les cordes qui les liaient sans toucher ni à leurs vêtements ni à leurs corps. Ils marchaient dans ce brasier incandescent, louant et bénissant Dieu à haute voix. L'un d'eux, Abdénago, debout dans cette prison de feu, prononça distinctement cette prière :

« Dieu de nos pères, soyez béni à jamais ! Vous êtes juste et vos jugements sont équitables. Vous avez frappé Jérusalem, la cité sainte, à cause de nos péchés. Nous avions commis des iniquités sans nombre et violé tous vos préceptes : voilà pourquoi vous nous avez livrés aux mains d'injustes ennemis et du plus cruel despote qu'il y ait sur la terre. Nous ne pouvons ni ouvrir la bouche, ni nous dérober à l'opprobre. Ah ! souvenez-vous de votre alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Vous leur avez promis de multiplier leurs enfants comme les étoiles du ciel, et nous voici réduits à un nombre infime, descendus au dernier rang des nations. Nous n'avons ni princes, ni chefs, ni prophètes, ni autel, ni sacrifices. Nous ne pouvons vous offrir que notre cœur contrit et humilié : que cette offrande tienne lieu d'holocaustes et de victimes ! ceux qui ont confiance en vous ne sont pas confondus. Nous donc qui vous craignons, qui respectons votre loi, ne nous couvrez pas de confusion ; mais traitez-nous avec miséricorde, et sauvez-nous par un miracle pour la gloire de votre nom. Qu'ils soient confondus, nos barbares ennemis, que leur puissance disparaisse devant la force de votre bras, et qu'ils apprennent à connaître le seul vrai Dieu, le seul maître du monde. »

En entendant cette voix monter de la fournaise, Nabuchodonosor ordonna d'activer le feu en y jetant du bitume et autres matières inflammables, de sorte qu'une colonne de flammes et de fumée, haute de quarante-neuf coudées, s'éleva bientôt au-dessus du gouffre. Plusieurs des spectateurs, enveloppés tout à coup dans ces tourbillons enflammés, furent brûlés vifs. Quant aux jeunes gens, un ange descendu du ciel les préservait de l'action du feu et tempé-

rait autour d'eux la chaleur, comme la brise chargée de rosée rafraîchit les campagnes brûlées par le soleil. Intacts et sans souffrance, ils glorifiaient Dieu dans la fournaise. Dans leur ravissement, ils invitaient toutes les créatures à se joindre à eux pour remercier le Seigneur. « Cieux et terre, disaient-ils, astres du firmament, pluies et rosées, neiges et glaces, bénissez le Seigneur. Poissons qui nagez au fond des mers, bêtes sauvages, oiseaux du ciel, exaltez-le dans tous les siècles. Et vous, enfants des hommes, prêtres du Seigneur, anges du Ciel, joignez-vous à Misach, Sidrach et Abdénago pour glorifier éternellement le Dieu qui nous sauve de la mort et de l'enfer, le Dieu qui nous rend sains et saufs au milieu de ces flammes dévorantes. Louez le Dieu des dieux, chantez son éternelle miséricorde. »

Stupéfait comme tous les témoins de ce grand prodige, Nabuchodonosor voulut jeter un regard dans la fournaise pour se rendre compte de l'état de ses victimes. Mais au premier coup d'œil, plus étonné encore, il se retourna vers ses gardes en criant : « Vous n'avez jeté que trois hommes dans cette fournaise? — Certainement, répondirent-ils. — Eh bien! reprit le roi, j'en vois quatre qui se promènent sans liens au milieu des flammes, et le quatrième ressemble à un ange de Dieu. »

L'épouvante gagna tous les assistants. Alors, s'approchant de nouveau du gouffre embrasé, Nabuchodonosor s'écria de nouveau : « Misach, Sidrach et Abdénago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez de la fournaise et venez à moi. » Les trois jeunes gens sortirent du milieu des flammes, et tous ces satrapes, ces magistrats, ces grands de la cour purent constater que le feu n'avait pas touché un cheveu de leur tête, ni même altéré la couleur de leurs vêtements.

A ce spectacle, Nabuchodonosor ne put maîtriser son enthousiasme. Oubliant un instant la statue d'or et tous ses dieux, il glorifia en présence de toute l'assemblée le

Dieu de Misach, de Sidrach et d'Abdénago. « Béni soit, dit-il, le Dieu qui envoie son ange pour protéger ses fidèles serviteurs, ces hommes qui n'ont pas craint de désobéir à un ordre du roi, et de sacrifier leur vie plutôt que d'adorer un autre Dieu que Jéhovah, leur Dieu. Peuples de toute nation et de toute langue, ajouta-t-il, écoutez maintenant le décret que je porte : Quiconque osera désormais blasphémer contre le Dieu de Sidrach, Misach et Abdénago, sera puni de mort, car il n'est pas d'autre Dieu qui sauve ainsi ses adorateurs. »

Au lieu de disgracier les trois jeunes gens, Nabuchodonosor les promut à de nouvelles dignités dans la province de Babylone.

V

NABUCHODONOSOR DEVENU FOU

A. M. 3135 — A. C. 566.

Aussi grand génie que grand conquérant, Nabuchodonosor s'illustra par ses créations autant que par ses conquêtes. Il rêva une capitale digne de l'empire, un palais digne du monarque, des temples dignes de ses dieux, et réussit à faire de Babylone la plus grande et la plus belle ville du monde.

Située dans une vaste plaine que traverse l'Euphrate, il la défendit par une double enceinte de remparts, formant un immense carré. La muraille extérieure, haute de deux cents coudées, épaisse de cinquante, mesurait cent vingt stades de côté, la seconde environ quatre-vingts [1].

Coupée en deux par son beau fleuve, la ville se divisait en deux quartiers. Dans le quartier oriental s'élevait le palais royal, bâti tout entier par Nabuchodonosor dans des proportions gigantesques. Dans son enceinte, sur le bord des eaux, il créa cette merveille qu'on appelle les *Jardins suspendus*, succession de terrasses verdoyantes formant

1. D'après les calculs de M. Oppert, cité par M. Lenormant (Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient, II, 226), la grande enceinte renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, sept fois l'étendue du Paris actuel; la seconde environ 290 kilomètres carrés, espace beaucoup plus grand que la ville de Londres. Mais le territoire compris entre la première et la seconde enceinte n'était pas entièrement occupé. Les villes antiques formaient moins des cités que de vastes camps retranchés. Aristote disait que le pourtour de Babylone renfermait plutôt un peuple qu'une cité.

une montagne artificielle. Non loin du palais se trouvait la pyramide à degrés, nommée aussi « le temple des bases de la terre », où les prêtres chaldéens montraient le tombeau du dieu Bel. Nabuchodonosor restaura et reconstruisit en partie ce vieux monument des premières dynasties. Sur la rive occidentale, à quelque distance de l'Euphrate, se trouvait le quartier de Borsippa, l'ancienne Babel, antérieure même à Nemrod. Là, s'élevait la Tour de la confusion des langues, ou plutôt un monceau de décombres formé des débris de la tour. Le roi restaura le célèbre monument pour en faire le grand temple du dieu Bel. La tour composée de sept étages aux couleurs des sept corps sidéraux, et couronnée par le sanctuaire du dieu, s'appela la Tour des sept sphères célestes. Il bâtit ensuite des temples nombreux, non seulement à Babylone et à Borsippa, mais dans toutes les villes de l'empire.

Fier de ces créations par lesquelles il immortalisait son nom, Nabuchodonosor aimait à les décrire sur des pierres commémoratives, afin que la postérité sût à qui en rapporter l'honneur. « J'ai bâti, écrit-il, les grandes enceintes de Babylone. J'ai maçonné en bitume et en briques les soutènements des fossés qui les entourent. J'ai agrandi les rues de Babylone de manière à en faire une merveille. Nabopolassar, mon père, avait commencé à bâtir le palais. Je l'ai construit en bitume et en briques; j'ai employé pour ses charpentes des poutres en bois de cèdre, j'y ai amassé de l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses, des trésors immenses. J'ai rebâti et restauré les merveilles de Babylone, le temple des bases du ciel et de la terre. J'ai donné à sa coupole la forme d'un lys, je l'ai revêtu d'or ciselé, de sorte qu'elle resplendit comme le jour. Pour étonner les hommes, j'ai fait et renouvelé le temple des sept sphères du monde, la merveille de Borsippa, la maison éternelle du grand dieu. »

Ainsi s'extasiait le grand Nabuchodonosor, admirant les œuvres de ses mains, ses palais, ses temples, les magni-

ficences de sa capitale, et par delà ses remparts, l'immensité de son empire. Il se croyait au-dessus de tous les hommes, presque l'égal des dieux, lorsqu'un songe ou plutôt une vision étrange vint troubler sa joie et son bonheur. En s'éveillant, son imagination lui représenta vivement tous les détails de cette vision, ce qui lui causa un véritable effroi. Les sages de Babylone, les interprètes, les devins, furent aussitôt mandés en sa présence; mais aucun d'eux ne put lui donner l'explication du songe qui l'obsédait. Daniel parut à son tour devant le roi.

— « Prince des devins, lui dit Nabuchodonosor, je sais que l'esprit des dieux saints habite en toi, et qu'aucun secret ne t'échappe : donne-moi donc l'explication de mon songe.

« Pendant mon sommeil, je vis s'élever de terre un arbre d'une hauteur prodigieuse; son tronc fort et vigoureux atteignait le ciel; ses branches s'étendaient jusqu'aux limites du monde; son feuillage était magnifique, ses fruits tellement abondants qu'ils nourrissaient tous les animaux abrités sous ses ombrages, et tous les oiseaux perchés sur ses branches.

« Je contemplais cet arbre majestueux, lorsqu'un Esprit descendu du ciel cria d'une voix forte : Abattez cet arbre, coupez ses rameaux, dispersez ses fruits, ainsi que les animaux couchés à son ombre et les oiseaux voletant sur ses branches. Cependant laissez dans le sol le tronc et les racines. Qu'on l'y attache au milieu des champs avec des chaînes de fer et d'airain; qu'il y reçoive la rosée de la terre, et paisse l'herbe avec les animaux sauvages; que pendant sept périodes, l'instinct de la bête remplace en lui la raison de l'homme. Tel est le décret émané du Très-Haut, sur la demande des anges et des saints. Les mortels apprendront ainsi que Dieu règne sur tous les rois, et qu'il donne l'empire à qui bon lui semble, même au plus humble d'entre les humains.

« Voilà mon songe : à toi, Daniel, de m'en donner l'in-

terprétation. J'ai hâte de t'entendre, car les autres sages de mon royaume n'ont pu réussir à m'expliquer cette énigme. »

Daniel paraissait fort inquiet pendant tout ce récit. Quand le roi eut fini de parler, il resta une heure sans mot dire, absorbé par les pensées qui tourmentaient son esprit.

« Daniel, lui dit le roi, que ce songe et les événements qu'il présage ne te troublent pas. Parle sans crainte.

— Seigneur, répondit Daniel, je serais moins troublé si ce songe concernait vos ennemis. L'arbre que vous avez vu si grand et si vigoureux, dont la couronne touchait au ciel et dont les branches couvraient la terre ; cet arbre au feuillage magnifique, aux fruits abondants, qui nourrissait les animaux et les oiseaux abrités sous son ombre, c'est vous-même, ô roi glorieux, vous dont la puissance toujours grandissante s'élève jusqu'au ciel et embrasse toute la terre. Dans votre songe l'ange de Dieu s'écrie : Abattez l'arbre et coupez ses rameaux, mais ne le déracinez pas : qu'il soit attaché avec des chaînes de fer et d'airain, exposé à la rosée du ciel et que, pendant sept périodes, il broute l'herbe avec les bêtes sauvages. Cela signifie qu'on vous chassera d'entre les hommes et que vous habiterez avec les animaux. Comme eux vous mangerez l'herbe des champs, comme eux vous serez trempé par la rosée du ciel. Sept périodes de temps passeront ainsi jusqu'au jour où vous reconnaîtrez que le Très-Haut est le maître des royaumes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. Cependant l'arbre n'est point déraciné pour marquer que votre royaume vous sera rendu quand vous aurez reconnu la souveraineté du Dieu qui règne au ciel. O mon roi, si vous voulez suivre mon conseil, vous rachèterez vos péchés par des aumônes. Touché de votre miséricorde envers les pauvres, Dieu sera peut-être miséricordieux à votre égard. »

Cette prédiction impressionna vivement le roi de

Babylone; mais comme elle tardait à s'accomplir, il crut que le Très-Haut ne réaliserait pas l'étrange menace. Douze mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels, au lieu de faire pénitence, il continua à s'enivrer de ses triomphes et de ses grandeurs. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, à la vue de toutes les magnificences de sa capitale, il s'écria dans un transport d'orgueil : « La voilà donc cette grande cité, cette immense Babylone que j'ai créée pour être le siège de ma royauté, quand je fus à l'apogée de ma puissance et dans tout l'éclat de ma gloire! » Il allait continuer lorsqu'une voix éclatante comme la foudre, l'interrompit : « Roi Nabuchodonosor, voici le décret porté contre toi. Ton royaume te sera enlevé, tu seras banni de la société des hommes, tu habiteras avec les bêtes sauvages, tu mangeras comme elles l'herbe des champs. Sept périodes s'écouleront pour toi dans cet état de dégradation, jusqu'au jour où tu reconnaîtras que le Très-Haut domine tous les royaumes et les donne à qui bon lui semble. » A l'instant même la transformation s'accomplit. Nabuchodonosor perdit la raison, s'imaginant être devenu semblable aux animaux. Il mangeait l'herbe comme les bêtes, restait exposé aux intempéries des saisons, et laissait croître ses cheveux et ses ongles, ce qui lui donnait l'apparence d'un animal. On fut obligé de le séparer de ses semblables, et de gouverner son royaume pendant tout le temps que dura sa folie.

Or, les sept périodes révolues, Nabuchodonosor leva les yeux vers le Ciel, et la raison lui revint subitement. Il comprit alors que Dieu seul est puissant et qu'il donne ou reprend les royaumes comme il lui plaît. Il se mit à le louer, à l'exalter, à le glorifier. Non seulement il lui rendit hommage, mais il voulut que tous ses sujets connussent le châtiment que ce grand Dieu lui avait infligé. A cet effet il promulgua le décret suivant : Peuples et nations de toute langue, et vous tous, habitants de la terre,

que la paix soit avec vous! Le Très-Haut a opéré en moi des prodiges si merveilleux qu'il me plaît de vous les signaler. » Après avoir raconté en détail les particularités de sa vision, l'explication de Daniel, et comment il avait perdu la raison, il ajoute : « J'ai reconnu enfin que tous les hommes sont devant Dieu comme de purs néants. Sa volonté s'exécute sur les vertus des cieux comme sur les simples mortels, sans que personne puisse lui dire : Pourquoi agis-tu de la sorte? Alors la raison me revint, et je me retrouvai semblable à moi-même. Les grands et les magistrats me rétablirent sur mon trône, où ma gloire s'accrut encore. Aussi je ne cesse de louer et de glorifier le Dieu du ciel, car ses œuvres sont vraies; ses voies, pleines de justice; sa main puissante sait humilier ceux qui marchent dans les sentiers de l'orgueil. »

Le grand roi vécut encore quelque temps, toujours occupé des travaux qu'il exécutait à Babylone, puis il mourut après quarante-trois ans de règne. En élevant et en abaissant ce favori des dieux d'Assur, Jéhovah avait montré aux exilés de Juda quel cas ils devaient faire des divinités de Babylone et des potentats de ce monde. Évidemment le jour où il voudrait délivrer ses fils de la captivité, ni les dieux ni les rois ne feraient obstacle un instant à sa souveraine volonté.

VI

LE DIEU BEL ET LA FOSSE AUX LIONS

A. M. 3412 — A. C. 559.

Nabuchodonosor eut pour successeur son fils Évilmérodach, qui se montra non moins bienveillant que son père envers les Hébreux de la captivité. A son avènement au trône, il se rappela que le roi de Juda, Jéchonias, languissait depuis trente-sept ans dans les prisons de Babylone; non seulement il ordonna son élargissement, mais il prit à tâche de lui faire oublier ses malheurs. Il l'accueillit avec bonté, lui enleva ses vêtements de captif, et le fit asseoir sur un trône plus élevé que celui des autres rois vaincus. Pendant tout son règne, Évilmérodach admit Jéchonias à la table royale et pourvut à son entretien par des subsides qui lui furent accordés jusqu'à sa mort.

Daniel conserva toutes les fonctions dont l'avait investi Nabuchodonosor. Ami du roi, il prenait place tous les jours à sa table, et s'entretenait souvent avec lui des questions qui intéressaient l'empire ou la condition de ses frères exilés. Le roi savait que son ministre était inébranlablement attaché à Jéhovah, son Dieu, et comme lui-même, sans être exclusif, servait avec dévotion le dieu Bel, dont il allait chaque jour vénérer la statue, il se demandait pourquoi Daniel n'unirait pas le culte de Jéhovah au culte du grand dieu de l'empire.

« Pourquoi, lui dit-il un jour, n'adores-tu pas le dieu Bel.

— Parce que, répondit Daniel, je ne puis consentir à me prosterner devant des idoles inanimées que les hommes fabriquent de leurs mains. Je réserve mes adorations pour le Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre et gouverne par sa puissance toutes les créatures.

— Le Dieu vivant? reprit le roi; est-ce que tu croirais par hasard que Bel n'est pas vivant ? Ne sais-tu pas tout ce qu'il boit et mange chaque jour ? »

Et le roi rappela qu'on déposait tous les jours sur la table du dieu Bel douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin. Et l'idole absorbait toutes ces provisions, car le lendemain on n'en retrouvait pas la moindre parcelle. Daniel ne put s'empêcher de rire de la crédulité du monarque.

« Grand roi, dit-il, on vous trompe : cette statue de bronze, avec son intérieur de terre cuite, n'a jamais mangé quoi que ce soit. »

Cette parole peu respectueuse pour le dieu Bel, outrageante pour ses prêtres indirectement accusés de supercherie, provoqua la colère du monarque. Cependant comme, après tout, Daniel pouvait avoir raison, il manda les prêtres de l'idole et leur expliqua ce dont il s'agissait. « Si vous ne me révélez qui mange chaque jour les mets servis au dieu Bel, vous périrez tous; si vous me prouvez que Bel s'en nourrit réellement, Daniel subira la peine de mort, parce qu'il a blasphémé contre notre dieu. » Daniel accepta de grand cœur la décision du monarque.

Le temple était desservi par soixante-dix prêtres, qui avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Quand le roi, suivi de Daniel, se présenta dans le sanctuaire de l'idole pour une épreuve décisive, ces prêtres lui proposèrent un moyen sûr de lever tous les doutes. Après qu'eux tous seraient sortis de l'enceinte sacrée, le roi poserait lui-même les viandes, le pain et le vin sur l'autel du dieu, puis fermerait toutes les issues du temple et apposerait sur les portes le sceau royal. Le lendemain, le roi vien-

drait lui-même ouvrir les portes scellées par lui. « Si, à ce moment, ajoutèrent-ils, les offrandes n'ont pas été consommées par le dieu, nous consentons à périr jusqu'au dernier; si au contraire l'épreuve nous est favorable. vous frapperez de mort celui qui nous a indignement calomniés. »

Ils parlaient avec assurance, car ils avaient ménagé sous la table une issue secrète par laquelle ils s'introduisaient chaque nuit dans le temple, avec leurs familles. pour faire leurs repas des provisions apportées à l'idole. Quand ils se furent retirés, le roi plaça lui-même sur la table les vivres destinés au dieu Bel. Pendant ce temps, Daniel parsema le pavé du temple d'une cendre fine que ses serviteurs avaient apportée. Ayant attiré l'attention du roi sur ce qu'il venait de faire, il sortit, ferma les portes que le monarque scella de l'anneau royal. La nuit suivante les prêtres s'introduisirent furtivement, comme de coutume, dans le temple du dieu, et bientôt, aidés de leurs femmes et de leurs enfants, ils eurent dévoré toutes les provisions. Ils se félicitaient à l'avance du bon tour qu'ils avaient joué au roi et au ministre.

Dès le point du jour, impatient de connaître le résultat de l'épreuve, le roi se rendit au temple en compagnie de Daniel.

« Le sceau est-il intact? demanda-t-il, en arrivant aux portes.

— Tout à fait intact, » répondit Daniel.

Le roi ouvrit la porte. Voyant la table vide, il poussa un cri de joie : « Bel! dit-il, tu es vraiment grand; il n'y a point ici de supercherie. »

Daniel se mit à rire, et comme le roi allait entrer dans le temple, il le retint sur le seuil : « Voyez-vous, lui dit-il, le pavé, ces empreintes de pas nettement dessinées? Qui donc les a tracées?

— Ce sont des empreintes de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants, » murmura le roi devenu rêveur.

Évidemment, il était la dupe de sacrilèges imposteurs. Après avoir un instant réfléchi, n'écoutant que sa colère, il fit saisir les prêtres, leurs femmes et leurs enfants, les contraignit de dévoiler les issues secrètes par lesquelles ils s'introduisaient nuitamment dans le temple, puis les condamna au dernier supplice en punition de leurs infâmes tromperies. Le temple et l'idole furent abandonnés à Daniel, qui les renversa malgré les cris de rage des Babyloniens.

Un autre événement relatif aux dieux de Babylone, suscita une véritable émeute contre le roi et son ministre. On nourrissait dans un temple un grand dragon, à qui les habitants de la cité rendaient les honneurs divins. Le roi dit un jour à Daniel :

« Tu ne peux nier que celui-ci soit un dieu vivant, et par conséquent, tu peux l'adorer.

— Mon Dieu est réellement vivant, et c'est pourquoi je l'adore, mais ce dragon est loin d'être le dieu vivant. Si vous me le permettez, je le tuerai sans épée, ni bâton.

— Je te le permets, » dit le roi.

Daniel prit de la graisse, du crin et de la poix, fondit le tout ensemble, et divisa cette pâte en petites boules qu'il jeta successivement dans la gueule du dragon. L'animal mourut étouffé. « Voilà, dit Daniel au roi, le dieu vivant que vous adorez. »

Le roi reconnut son erreur, mais les habitants de Babylone, apprenant la mort de leur dragon sacré, entrèrent en fureur. Des groupes de forcenés s'en prirent au roi : « Il est devenu Juif, disaient-ils; il a renversé le temple de Bel, égorgé ses prêtres, tué le dragon sacré! » S'échauffant de plus en plus, ils se ruèrent sur le palais, menaçant d'égorger le roi et sa famille, s'il ne leur livrait Daniel. Le roi tint bon pendant quelque temps, mais il se vit bientôt forcé de céder à l'émeute et de sacrifier son ministre. Daniel tomba dans les mains de ces fanatiques qui eurent bientôt décidé de son sort.

Il y avait à Babylone une fosse murée qu'on appelait la fosse aux lions. Là, en effet, sept lions rugissants attendaient leur proie de chaque jour, deux brebis et deux criminels condamnés à mort. Sans perdre de temps, les insurgés traînèrent leur victime vers la caverne sanglante, et l'y précipitèrent sans pitié. Pour aiguiser la rage des lions, ils décidèrent que ce jour-là Daniel serait leur seule pâture. Mais il resta six jours dans la fosse, sans que les lions affamés lui fissent aucun mal.

En ce temps-là, le prophète Habacuc, resté en Judée avec ses frères, préparait le repas qu'il allait porter à ses moissonneurs, quand un ange de Dieu lui dit :

« Porte ces vivres à Daniel, qui se trouve à Babylone, dans la fosse aux lions.

— Seigneur, dit Habacuc, je n'ai jamais vu Babylone. et je ne connais pas la fosse aux lions. »

En ce moment, l'ange le saisit par les cheveux et le transporta, rapide comme un esprit, dans la cité de Babylone, au-dessus de la fosse aux lions.

« Daniel, serviteur de Dieu, s'écria le prophète, prends ce repas que Dieu t'envoie.

— Vous ne m'oubliez donc pas, ô mon Dieu, répondit Daniel, vous n'abandonnez pas ceux qui vous aiment. »

Il se leva dans sa prison, au milieu de ses féroces compagnons changés subitement en agneaux, et il mangea les mets que lui apportait ce messager du Ciel. Un instant après, l'ange avait ramené le prophète au lieu où il l'avait pris.

Cependant le roi pleurait Daniel, qu'il croyait mort. Le septième jour, il se rendit à la fosse aux lions pour lui donner en public, par cette démarche, une dernière preuve d'affection. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en jetant un regard dans la fosse, de le trouver plein de vie, assis tranquillement au milieu des lions! Il poussa un grand cri et s'écria : « O Dieu de Daniel, que vous êtes grand! » Sur son ordre, on le retira immédiatement de la fosse et on y

précipita ceux qui l'y avaient jeté. Les lions redevenus furieux les dévorèrent en présence de tout le peuple. Alors le roi s'adressant à toute cette multitude, quelques jours auparavant conjurée contre lui et contre Daniel, aujourd'hui atterrée par le miracle accompli sous ses yeux, s'écria d'une voix forte : « Habitants de Babylone et de la terre entière, tremblez devant le Dieu de Daniel, et rendez-lui vos hommages; il est le sauveur, il opère des prodiges : c'est lui qui a tiré Daniel de la gueule des lions. »

VII

LE FESTIN DE BALTHAZAR

A. M. 3466 — A. C. 535.

Évilmérodach ne régna que deux ans. Il périt dans une conspiration ourdie par son beau-frère, Nériglissor. Ce dernier s'empara du pouvoir; mais, après un règne de trois ans, il mourut, ne laissant pour lui succéder qu'un enfant en bas âge. Nabonide, un des grands officiers du palais, tua l'enfant pour ceindre la couronne à son tour, puis épousa une fille du grand Nabuchodonosor, afin de consacrer, par cette alliance, sa criminelle usurpation. Fondé par un homme de génie, l'empire babylonien tombait dans les mains d'hommes vicieux et incapables qui allaient précipiter sa ruine.

En même temps, grandissait sur ses frontières une nouvelle puissance dont le seul nom faisait tressaillir les Hébreux de la captivité. C'était le royaume uni des Mèdes et des Perses, sous le sceptre de Cyrus. Pendant que Nabonide et son fils Balthazar s'amusaient à Babylone, Cyrus parcourait l'Orient en vainqueur, imposant sa domination à tous les peuples. Bientôt il ne resta devant lui qu'un empire indépendant : l'empire des Chaldéens. Il tourna ses armes de ce côté.

Les Hébreux se ressouvinrent alors des prophéties d'Isaïe. Deux cents ans auparavant, l'homme de Dieu avait dit : « Le Seigneur a choisi Cyrus pour mettre les rois en

fuite. Perses et Mèdes, venez assiéger Babylone! » Et celui qui s'avançait à la tête des Mèdes et des Perses s'appelait Cyrus. N'était-ce pas l'homme prédestiné pour châtier les oppresseurs et pour délivrer les captifs? Ils aspiraient d'autant plus après l'arrivée du libérateur que leurs chaînes devenaient de jour en jour plus pesantes. Depuis vingt ans, les usurpateurs du pouvoir s'étaient entourés d'hommes nouveaux. Daniel était oublié, Jéhovah disparaissait devant les grands dieux de Babylone, et les Juifs n'étaient plus que de pauvres captifs, l'opprobre et le rebut de la société. Les yeux tournés vers le ciel, ils suppliaient le Très-Haut, si souvent blasphémé par leurs ennemis, de hâter la délivrance de son peuple.

C'est dans ces circonstances que Cyrus, à la tête de ses armées victorieuses, vint mettre le siège devant Babylone, entreprise folle en apparence, car comment enfermer dans une ligne de circonvallation la plus grande cité du monde? D'un autre côté, comment forcer à se rendre une ville qui possédait des approvisionnements pour plusieurs années? Quant à la prendre d'assaut, il suffisait de considérer ses forteresses, ses remparts, son grand fleuve pour comprendre que la tâche était au-dessus des forces humaines. Et en effet, les assiégeants se virent forcés de stationner au pied des remparts pendant de longs mois, au point que Cyrus lui-même commençait à désespérer du succès.

Nabonide s'était enfermé à Borsippa, tandis que son fils Balthazar, qui gouvernait l'empire avec lui depuis plusieurs années, défendait Babylone. Or il arriva que deux officiers, mécontents des princes, se rendirent par esprit de vengeance au camp de Cyrus, et lui suggérèrent un stratagème au moyen duquel il pourrait s'emparer de la ville. C'était de détourner les eaux de l'Euphrate, en ouvrant des écluses qui en déverseraient une partie dans un lac artificiel, créé sous le règne du roi Nabopolassar. Le fleuve devenu guéable, les troupes profiteraient de l'obscurité de la nuit pour s'y précipiter et envahir la ville. On devait célébrer à

Babylone l'anniversaire du couronnement de Balthazar : il fut décidé que les troupes se tiendraient prêtes à pénétrer dans tous les quartiers, la nuit même des réjouissances.

A l'occasion de cette fête, Balthazar donna un grand festin aux officiers de sa cour et de son armée. Plus de mille convives prirent place à ce banquet royal où chacun but jusqu'à l'ivresse, selon les habitudes babyloniennes. Le jeune roi, pris de vin comme les autres, se mit à vanter ses aïeux et ses dieux. Dans son exaltation, il ordonna d'apporter sur la table les vases d'or et d'argent que le roi Nabuchodonosor avait emportés du Temple de Jérusalem. Les serviteurs remplirent ces vases du vin de l'orgie, et le roi, ses officiers, ses femmes, ne craignirent pas de les souiller par cette sacrilège profanation. En même temps, ils blasphémaient contre Jéhovah qui n'avait pas su défendre son Temple contre les dieux des Chaldéens. Bientôt des hymnes à ces idoles d'or et d'argent, de bois et de pierre, montèrent vers le ciel comme une provocation au vrai Dieu. Mais voilà que tout à coup une main mystérieuse, semblable à celle d'un homme, apparaît sur la muraille, en face du roi. A la lumière des candélabres, on distinguait les mouvements de cette main traçant des caractères très distincts et très perceptibles pour tous. A cette vue, chacun fait silence, les rires font place à l'épouvante. Le roi, pâle comme la mort, se trouble, son sang se glace, ses genoux s'entre-choquent. Un cri d'effroi sort de sa poitrine. — « Vite, s'écrie-t-il, qu'on amène ici les sages, les devins, les auspices, pour m'expliquer ce que signifient les caractères tracés sur la muraille. » Les sages arrivent : « Celui d'entre vous qui me donnera le sens des mots que vous voyez écrits sur cette muraille, je l'honorerai du manteau de pourpre et du collier d'or : il sera le troisième dans mon royaume. » Mais les sages eurent beau étudier cette écriture, ils ne purent ni la lire ni l'expliquer, ce qui redoubla la crainte du monarque et de ses convives.

En ce moment la reine-mère, informée du prodige qui

troublait tout le palais, entra dans la salle du festin. « Calmez vos angoisses, dit-elle au roi, et ne vous abandonnez pas au désespoir. Il existe à Babylone un homme inspiré des dieux, dont la science et la sagesse ont été reconnues de votre illustre aïeul. Le roi Nabuchodonosor l'avait proclamé prince des mages à cause de son intelligence et de son incomparable habileté dans l'art d'interpréter les songes, de dévoiler les secrets, d'expliquer les difficultés. Qu'on fasse venir Daniel, et certainement il éclaircira ce mystère. »

Quelques instants après, le prophète parut devant le roi. — « Es-tu Daniel, l'un des Hébreux de la captivité? » Daniel s'inclina en signe d'assentiment. — « Je sais, reprit le roi, que l'esprit des dieux habite en toi, et que ta sagesse surpasse celle des devins. Tu vois les caractères tracés sur cette muraille : aucun de mes sages n'a pu les lire ni m'en donner le sens. On m'a dit qu'il n'est pour toi ni secret, ni mystère : si tu peux me lire cette écriture et me l'expliquer, je t'honore à l'instant du manteau de pourpre et du collier d'or; tu seras élevé au troisième rang parmi les princes de mon empire.

— O roi! répondit Daniel, réservez pour d'autres vos dons et vos honneurs. Je vais vous lire ces caractères et vous les expliquer sans réclamer aucun salaire.

« Roi Balthazar, le Très-Haut donna l'empire et la gloire à Nabuchodonosor, votre père. Tous les peuples tremblaient devant lui. Maître absolu de toutes les existences, il distribuait à son gré la vie ou la mort, l'honneur ou l'humiliation. Mais arrivé à cette hauteur, son esprit se troubla, son cœur s'enfla d'orgueil. Alors, déposé de son trône, déchu de sa gloire, il fut banni de la société des hommes, et relégué parmi les bêtes dont il partagea la nourriture, jusqu'au jour où il reconnut enfin la souveraineté du Très-Haut sur tous les empires et sur tous les trônes.

« Et vous, roi Balthazar, vous saviez tout cela, et vous n'avez point humilié votre cœur. Vous vous êtes élevé

contre le roi du ciel, vous avez étalé sur la table du festin les vases sacrés de son Temple, et vous n'avez pas craint, vous, vos officiers, vos femmes, de les rapprocher de vos lèvres profanes. En présence de ce grand Dieu, vous avez chanté les louanges de vos idoles, et ces idoles d'or et d'argent, de bois et de pierre, ces statues inanimées et insensibles, vous les avez préférées au Dieu qui tient dans ses mains la vie de tous les mortels.

« Voilà pourquoi une main céleste a tracé les trois mots que je lis sur la muraille : *Mane, Thécel, Phares,* et dont voici l'explication : *Mane,* Dieu a compté les jours de votre règne, et le nombre en est complet; *Thécel,* Dieu vous a pesé dans la balance, et trouvé trop léger; *Phares,* votre royaume sera divisé, et donné aux Perses et aux Mèdes. »

Ainsi parla Daniel devant le roi et ses courtisans. Balthazar restait comme accablé sous le coup de cette terrible sentence, mais il espérait encore que le Dieu d'Israël en différerait l'exécution. Aussi, loin de s'irriter contre Daniel, l'oracle de Jéhovah, il ordonna que, séance tenante, on le revêtît du manteau de pourpre et du collier d'or. Il décréta en outre qu'il aurait le troisième rang dans le royaume. Mais il avait mis le comble à ses iniquités : la sentence du Seigneur était irrévocable.

Pendant les heures consacrées à cette sinistre orgie, Cyrus avait exécuté son plan d'attaque contre la ville. Les eaux de l'Euphrate baissaient à vue d'œil, mais les gardes étaient ivres, et personnes ne s'en aperçut. Quand les soldats de Cyrus purent entrer dans le fleuve sans crainte de s'y noyer, ils s'y précipitèrent et se trouvèrent ainsi engagés entre les deux quartiers de la ville. Il suffisait de fermer les portes d'airain des quais, pour les prendre comme dans un filet, et les écraser du haut des murs. Mais les Babyloniens dansaient et buvaient dans toute l'étendue de la cité. Tout-à-coup les assiégeants envahissent les rues en poussant des cris de mort. Les gardes sont massacrés, les habitants dispersés ou passés au fil de

l'épée, le roi et ses courtisans surpris dans le palais, égorgés sans pitié. Ainsi s'accomplirent, pour Babylone et pour son roi, les décrets du Dieu tout-puissant.

Et les captifs d'Israël, cachés dans leurs maisons pendant cette nuit sanglante, se rappelaient les oracles d'Isaïe, prononcés deux siècles avant cette exécution, quand Babylone n'était encore qu'une humble dépendance de Ninive : « Je susciterai contre Babylone les Mèdes qui ne cherchent ni l'or ni l'argent, mais qui ne feront grâce à personne. La fière Babylone, l'orgueil des Chaldéens, périra comme Sodome et Gomorrhe. Nul ne l'habitera, nul ne voudra la rebâtir dans la suite des âges. L'Arabe n'y dressera point sa tente, le pasteur n'y reposera point sa tête. La grande cité deviendra le repaire des bêtes sauvages, le hibou planera sur ses palais détruits, et le chacal s'établira dans ce temple de la volupté. » Criminelle comme Ninive, Babylone devait finir comme elle, dans le néant.

La ruine de Babylone, c'était pour les Hébreux l'aurore de la résurrection. Déjà ils voyaient par anticipation l'accomplissement de cette autre parole d'Isaïe : « Vous retournerez à Sion, et dans vos maisons rebâties, vous aurez pour serviteurs et pour servantes les fils et les filles de vos maîtres d'autrefois. Vous vous rappellerez alors le despote de Babylone, et vous direz : Comment donc a disparu l'oppresseur? Jéhovah l'a brisé, ce tyran des peuples. Enfin la terre jouit d'un moment de repos et peut se livrer à la joie. O roi de Babylone, les cèdres du Liban eux-mêmes, que tu venais couper, se réjouissent de ta chute. L'enfer s'est ému à ton approche; princes et rois se sont écriés : Te voilà donc blessé comme nous, écrasé comme nous! Voilà donc ton cadavre humilié devenu la proie des vers! Comment donc es-tu tombé, Lucifer, toi qui voulais t'élever jusqu'au Très-Haut? Aujourd'hui pour t'apercevoir, le passant s'incline et murmure avec effroi : N'est-ce pas le cadavre de cet homme qui épouvantait la terre, détruisait les villes, et faisait du monde un désert! »

VIII

UN ACTE HÉROIQUE. — LES SOIXANTE-DIX SEMAINES D'ANNÉES

Après la conquête de la Chaldée, Cyrus lui imposa pour roi un prince des nations victorieuses, Darius le Mède. Celui-ci, pour rendre moins onéreuse l'administration de ses nombreuses provinces, divisa son royaume en cent vingt satrapies, dont les chefs furent eux-mêmes placés sous la dépendance de trois princes ou officiers supérieurs. Parmi ces trois représentants du pouvoir suprême se trouvait Daniel. Plein d'admiration pour ce sage vieillard, qui avait occupé le premier rang à la cour du roi Nabuchodonosor, et dont Dieu venait de faire briller l'esprit prophétique au dernier festin de Balthazar, Darius n'hésita point à lui confier ces hautes fonctions. Il pensait même à le constituer gouverneur général de tout le royaume, tant était grande sa supériorité sur tous les princes et satrapes, lorsque ceux-ci, jaloux des faveurs prodiguées à ce captif d'Israël, complotèrent sa ruine.

Longtemps ils cherchèrent un motif d'accusation assez sérieux pour entraîner sa disgrâce; mais telle était sa fidélité, sa parfaite exactitude à remplir les moindres devoirs de sa charge, qu'ils ne trouvèrent dans sa conduite ni faute, ni apparence de faute qui pût servir de prétexte à une dénonciation. Tout bien examiné, ils conclurent qu'on ne pouvait l'attaquer que du côté de sa religion.

Les Mèdes et les Perses, comme les Babyloniens, respectaient les dieux des peuples vaincus; ils permettaient à ceux-ci de les honorer et de les prier, mais ils croyaient à la suprématie du grand dieu de leur nation, qui leur avait donné la victoire. S'autorisant de cette erreur nationale, les ennemis de Daniel proposèrent au roi la mesure la plus despotique qu'il soit possible d'imaginer. « Après en avoir délibéré, lui dirent-ils, avec les satrapes, les magistrats et les juges, il nous a paru nécessaire, pour l'honneur de nos grands dieux, que vous interdisiez pendant trente jours à tous vos sujets d'adresser une requête quelconque, soit aux dieux, soit aux hommes, si ce n'est au roi, puissance souveraine et personnification des divinités de l'empire. » Tout sujet du roi assez insolent pour contrevenir à cet ordre, devait expier son crime dans la fosse aux lions. Sans donner à Darius le temps de la réflexion, ils lui mirent sous les yeux le projet de décret qu'ils avaient rédigé, en lui demandant d'y apposer sa signature. D'après la constitution des Mèdes et des Perses, un décret signé par le monarque, non seulement avait force de loi, mais il devenait irrévocable et exécutoire contre tout délinquant sans exception. Du reste, Darius ne pouvait qu'être flatté d'une mesure qui le constituait interprète de tous les dieux, et dont toutes les consciences pouvaient s'accommoder, puisque le vainqueur du monde représente toutes les divinités. Il signa le décret et en ordonna la promulgation.

Les ennemis de Daniel savaient parfaitement que le saint vieillard ne regarderait pas le roi comme une manifestation de Jéhovah, et ne resterait pas trente jours sans offrir ses prières au Dieu du ciel. En effet, sans aucun souci de l'édit royal, Daniel, rentré dans sa maison, ouvrit les fenêtres de sa chambre et, le visage tourné vers Jérusalem, fléchit le genou et adora le Seigneur. Trois fois par jour, selon son habitude, il offrit ainsi à Jéhovah ses prières et ses louanges. Des espions, chargés de le surveiller,

constatèrent avec soin le délit, et ses ennemis, munis de preuves, se présentèrent devant le monarque pour exiger sa condamnation.

« Grand roi, lui dirent-ils, n'avez-vous pas défendu, pour une durée de trente jours, et sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions, d'adresser une prière aux dieux ou aux hommes, sinon à votre puissance souveraine?

— J'ai porté ce décret, répondit le roi, décret irrévocable, auquel personne n'a le droit de se soustraire.

— Eh bien! reprirent-ils, Daniel, un misérable captif, ose fouler aux pieds votre loi sacrée : il prie ouvertement son Dieu trois fois par jour. »

En entendant prononcer le nom de Daniel, ce nom qui lui était si cher, le roi fut saisi d'une profonde tristesse. Sa première pensée fut de l'arracher au supplice qui l'attendait; jusqu'au soir il chercha un moyen d'éluder la loi : mais ses féroces conseillers lui représentèrent qu'il ne pouvait violer la constitution des Mèdes et des Perses, et que par conséquent le décret, signé de sa main, devait être exécuté. De guérre lasse, la douleur dans l'âme, le roi leur abandonna son fidèle serviteur.

Daniel fut jeté dans la fosse aux lions en présence du monarque. — « Ton Dieu, lui cria celui-ci, ce Dieu que tu sers si fidèlement, viendra à ton secours. » Sans doute il se rappelait comment son ministre, au temps d'Évilmérodach, avait échappé à ce même supplice. Les dénonciateurs en avaient aussi conservé le souvenir, car ils apposèrent sur l'orifice de la fosse une grande pierre, scellée de leurs sceaux et du sceau royal, afin d'empêcher âme qui vive de tenter l'évasion de leur victime.

Darius rentra dans son palais, triste et abattu. Il refusa toute nourriture, se jeta sur sa couche et chercha dans le sommeil l'oubli de ses angoisses, mais il ne put fermer les yeux. Le lendemain, dès l'aurore, il se rendit en toute hâte à la fosse aux lions :

« Daniel, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émo-

tion, Daniel, fidèle serviteur du Dieu vivant, est-ce que Jéhovah a pu te préserver de la gueule des lions ?

— O mon roi, vivez à jamais ! lui répondit Daniel. Dieu m'a envoyé son ange pour fermer la gueule des lions. Ils ne m'ont fait aucun mal, parce que je n'avais commis aucune faute ni contre mon Dieu, ni contre mon roi. »

Ivre de joie, Darius ordonna de retirer immédiatement Daniel de la fosse. Il était sain et sauf : grâce à la protection du Dieu qu'il priait avec confiance, les lions ne lui avaient pas fait la moindre blessure. A l'instant même, sur l'ordre du roi, des gardes amenèrent les dénonciateurs, leurs femmes et leurs enfants, et tous, précipités dans la fosse, furent étranglés et broyés par les lions, avant d'en atteindre le fond.

A cette occasion, Darius publia dans tout l'empire un édit à la gloire de Jéhovah. « Peuples de toutes langues, disait-il, et vous, habitants de la terre, révérez et craignez le Dieu de Daniel : c'est le Dieu vivant, c'est l'Éternel ; sa puissance et son royaume subsisteront à jamais ; il est le libérateur, il est le Sauveur, il est le grand thaumaturge : il a délivré Daniel de la fosse aux lions. »

Dans ses dernières années, Daniel fut favorisé de diverses prophéties relatives à son peuple. Dieu lui montra un jour sous la figure de quatre animaux gigantesques les quatre empires qui devaient gouverner le monde avant l'arrivée du grand libérateur d'Israël. Après les Babyloniens, les Perses et les Mèdes ; après les Perses et les Mèdes, les Grecs ; après les Grecs, les Romains ; après les Romains, le grand Roi dont le sceptre s'étendrait sur toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles.

Dieu lui révéla même la date précise à laquelle paraîtrait le Libérateur d'Israël. Un jour qu'il conjurait le Seigneur d'avoir pitié de son peuple, l'ange Gabriel lui apparut : « Daniel, lui dit-il, homme de désirs, j'ai reçu l'ordre de te dévoiler les secrets divins, sois donc attentif à mes paroles :

« Soixante-dix semaines ont été fixées pour ton peuple et la cité sainte, jusqu'au jour où la prévarication sera abolie, où la justice éternelle fera son avènement où le Saint des saints recevra l'onction. Depuis la promulgation du décret pour la reconstruction de Jérusalem, jusqu'au temps du roi Messie, s'écouleront sept semaines pendant lesquelles les murailles et les édifices de Jérusalem seront reconstruits au milieu de grandes angoisses ; puis soixante-deux semaines, après lesquelles le Christ sera mis à mort. Le peuple qui doit le renier, ne sera plus son peuple. La ville et le temple tomberont sous les coups de l'étranger. Dans une dernière semaine, le Christ confirmera son alliance avec les nations. Au milieu de cette semaine, les victimes et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation régnera dans le Temple, et la désolation durera jusqu'à la fin des siècles. »

Ainsi, dans les desseins de Dieu, les soixante-dix ans de la captivité de Babylone figuraient les soixante-dix semaines d'années qui devaient s'écouler encore, depuis l'édit autorisant la reconstruction de Jérusalem, jusqu'à la mort du Messie. Et, en effet, septante fois sept ans, c'est-à-dire 490 ans, passèrent sur le monde, avant l'effusion du sang qui lava les péchés du genre humain.

Peu de temps après cette solennelle prédiction, le roi Darius fut réuni à ses pères, et Cyrus prit en main l'administration de l'empire. Le chemin de la patrie allait s'ouvrir pour les tribus captives. L'Ange de la captivité, ayant accompli sa mission, quitta aussi la terre d'exil. Avec les patriarches et les prophètes, Daniel attendit dans les limbes que le Libérateur, prophétisé par lui, vînt ouvrir aux vrais enfants d'Israël les portes de la céleste patrie.

LIVRE SEIZIÈME

LE RETOUR DANS LA PATRIE

ZOROBABEL ET NÉHÉMIAS

I

RETOUR DES EXILÉS

A. M. 3468 — A. C. 533.

La première année du règne de Cyrus, soixante-dixième de la transmigration juive, le Seigneur eut pitié des malheureux enfants d'Israël. Jérémie avait prononcé qu'après une captivité de soixante-dix ans, Dieu rappellerait les exilés dans leur patrie et leur permettrait de relever les ruines du Temple. La prédiction se réalisa de point en point, grâce à Cyrus, le libérateur désigné par Isaïe, deux siècles auparavant, comme l'instrument des vengeances de Dieu sur Babylone, et de ses miséricordes à l'égard des Juifs.

A son avènement au trône, le grand roi lança dans toutes les provinces de son vaste empire un édit ainsi conçu : « Cyrus, roi des Perses, à ses sujets. Le roi du ciel, qui m'a donné tous les royaumes de la terre, m'a prescrit de lui bâtir un temple à Jérusalem, au pays de la Judée. Donc, à tous les citoyens de cette nation, Dieu veuille les bénir ! il est permis de retourner dans leur patrie et d'y bâtir un temple au Dieu d'Israël, lequel a fixé sa demeure à Jéru-

salem. Ceux qui ne pourraient actuellement quitter le lieu de leur exil, aideront leurs frères par des contributions en or ou en argent, en vivres ou en troupeaux, sans compter les offrandes volontaires pour la reconstruction du Temple de Jéhovah. »

L'édit fut salué dans toutes les provinces par des transports de joie. Le Seigneur avait donc exaucé les prières et les larmes de ses enfants. Ils allaient donc reprendre les harpes et les cithares suspendues aux saules des fleuves babyloniens et chanter de nouveau les cantiques de David dans la sainte Sion. Mais, hélas! tous les Israélites ne pouvaient pas quitter en même temps la terre étrangère, vendre leurs établissements et leurs biens pour s'installer avec leurs familles dans un pays pauvre et ruiné. La prudence exigeait que le rapatriement de tant d'exilés, dont les propriétés avaient été confisquées, se fît à des époques successives et sans trop de précipitation.

Les deux chefs de la première caravane furent Zorobabel, petit-fils du roi Jéchonias, et le grand prêtre Josué. A leur suite, se disposèrent à reprendre le chemin de la patrie, les chefs des principales familles de Juda et de Benjamin, les prêtres, les lévites, et tous ceux à qui des circonstances favorables permirent de profiter du rescrit royal. Au moment du départ, Zorobabel se vit à la tête de quarante-deux mille trois cent soixante émigrants de toutes les tribus d'Israël, sans compter les serviteurs et les servantes, au nombre d'environ huit mille. Dix mille bêtes de somme, ânes, chevaux, chameaux, transportaient les bagages, les provisions de voyage, les dons spontanément offerts aux amis et voisins par ceux qui ne pouvaient les accompagner. Le roi Cyrus avait aussi ordonné de remettre entre les mains des princes et des prêtres les vases d'or et d'argent, emportés à Jérusalem par Nabuchodonosor, et déposés dans le temple de son dieu, en tout cinq mille quatre cents vases, patères et autres instruments requis pour le service de l'autel.

Les tribus rassemblées se mirent en marche sous la conduite de leurs chefs, au chant des cantiques sacrés. Un chœur de deux cents chanteurs et cantatrices entonna l'hymne : « Nous nous sommes réjouis quand on nous a dit : Nous irons dans la maison de Dieu », et toute la foule redit ce chant en versant des larmes de joie. En arrivant sur le territoire d'Israël, les membres de la caravane devaient se diviser pour se rendre dans leurs tribus et cités, mais tous voulurent d'abord visiter Jérusalem, afin de pleurer sur les ruines du Temple et de la sainte Sion, puis de déposer entre les mains des chefs les offrandes destinées à la reconstruction de l'édifice sacré. Soixante mille pièces d'or, cinq mille d'argent, furent recueillies à cet effet. Ensuite les prêtres, les lévites, les chefs de famille se dirigèrent avec ceux de leur maison, vers le pays habité par leurs aïeux.

Le premier soin de Zorobabel et du grand prêtre Josué fut de reconstruire sur ses anciennes bases l'autel de Jéhovah, afin d'y offrir les holocaustes prescrits par la loi de Moïse. Ils y parvinrent malgré les vexations des peuples voisins, qui prétendaient empêcher cette restauration d'un culte détesté. Le premier jour du septième mois, à l'occasion de la fête des Tabernacles, le peuple se réunit comme autrefois à Jérusalem, pour y célébrer cette solennité selon les prescriptions légales, et à partir de cette date, les prêtres offrirent l'holocauste de chaque jour, des néoménies et des fêtes instituées par Moïse.

Après l'autel, Zorobabel s'occupa du Temple dont les fondements n'étaient pas encore posés. Il en fit préparer les matériaux par des maçons et des tailleurs de pierre, pendant que des Syriens et des Sidoniens transportaient jusqu'à Joppé les bois de cèdre nécessaires à la construction; puis, au commencement de la seconde année qui suivit le retour de Babylone, il chargea les prêtres et les lévites de surveiller et de hâter les travaux. La première pierre fut posée solennellement devant tout le peuple, au son des

instruments de musique, aux acclamations d'une foule enthousiaste. Mais parmi les prêtres, les lévites, les princes du peuple, se trouvaient des vieillards qui dans leur enfance ou leur jeunesse avaient vu le Temple de Salomon dans toute sa splendeur : ceux-là pleuraient et sanglotaient en comparant le dénûment actuel avec les magnificences des jours anciens. Et leurs gémissements, unis aux cris d'allégresse des multitudes, réveillaient les échos qui tant de fois avaient répété les chants joyeux d'Israël.

La reconstruction du Temple suscita de vives oppositions. Les Samaritains, c'est-à-dire les peuplades païennes transportées par les rois de Ninive sur le territoire des dix tribus captives, ayant mêlé leurs superstitions aux observances de la loi mosaïque, abhorraient le vrai culte de Jéhovah autant que les schismatiques de Jéroboam, aujourd'hui leurs compatriotes. Les deux races, unies dans la même erreur, s'acharnèrent contre les fils de Juda. Ce temple qu'on élevait sans leur participation, leur semblait une menace contre eux. Ils vinrent donc présenter leurs réclamations à Zorobabel.

« Nous voulons, lui dirent-ils, prendre part à vos travaux. Comme vous, nous adorons Jéhovah ; comme vous, nous lui offrons des sacrifices depuis que le roi de Ninive nous a établis dans ces contrées. »

Zorobabel ne pouvait admettre ces étrangers schismatiques au sein du peuple de Dieu.

— « Ce n'est pas à vous, répondit-il, mais à nous que Cyrus, roi des Perses, a confié le soin de relever le Temple de Jéhovah. Nous travaillerons donc seuls à sa réédification. »

Les Samaritains, furieux, essayèrent de disperser les ouvriers par la force ; mais, ne pouvant y parvenir, ils eurent recours à l'intrigue. Leurs chefs portèrent la question au tribunal de Cyrus et influencèrent si bien ses conseillers que, malgré les sollicitations de Daniel, ordre fut donné de suspendre les travaux commencés. L'interdic-

tion dura jusqu'à la fin du règne de Cyrus, de Cambyse son fils, et de l'usurpateur Smerdis. Sous le gouvernement de ce dernier, les principaux d'entre les Samaritains dénoncèrent les Juifs revenus de la captivité comme un danger permanent pour les souverains. « Déjà, disaient-ils, ils s'occupent à reconstruire les murailles de Jérusalem, cette cité perverse et toujours rebelle. O roi, sachez-le bien, quand la ville sera rebâtie et le rempart relevé, les Juifs refuseront d'acquitter le tribut et l'impôt, au grand dommage du trésor royal. Et c'est pourquoi, nous qui sommes à votre solde, nous n'avons pas cru pouvoir garder le silence sur une entreprise que nous considérons, à bon droit, comme attentatoire à votre autorité. Que le roi scrute les annales de ses aïeux, il y verra que toujours Jérusalem fut un foyer de rébellion, un vrai brandon de guerres civiles, une peste, en un mot, pour le roi et ses provinces. Aussi les souverains en ont-ils ordonné la destruction. Si jamais elle se relève de ses ruines, nous osons le déclarer au roi, c'en est fait de sa domination au delà de l'Euphrate. »

Le roi leur répondit que l'acte d'accusation dressé par eux contre les Juifs avait été lu en sa présence ; que, d'après ses ordres, des scribes avaient consulté les annales des peuples et constaté l'esprit de révolte inné chez la race juive ; que même des conquérants de ce pays avaient autrefois étendu leurs domaines jusqu'à l'Euphrate. Voici donc ma volonté, ajoutait-il : empêchez les Juifs de rebâtir leur cité jusqu'à nouvel ordre, et remplissez ce devoir avec zèle, car il ne faut pas laisser grandir ce germe de révolution contre l'autorité royale.

Les Samaritains contrarièrent ainsi pendant plus de dix ans les religieux projets des enfants d'Israël, mais il ne leur fut pas donné de prévaloir contre Dieu qui voulait absolument la restauration de Jérusalem et de son temple.

II

LE SECOND TEMPLE

A. M. 3488 — A. C. 513.

Quinze ans après le retour des exilés, un descendant de Cyrus, Darius, fils d'Hystaspe, ayant vaincu l'usurpateur Smerdis, monta sur le trône des Perses. Il eut à cœur de continuer la politique du fondateur de l'empire, politique de bienveillance envers les peuples placés sous son sceptre, et de respect envers leur religion. Sous ce nouveau gouvernement, les Juifs auraient pu reprendre la grande œuvre interrompue depuis plusieurs années; mais l'enthousiasme des premiers jours avait disparu. On ne manquait pas de prétextes pour ajourner les travaux du Temple; une grande sécheresse avait appauvri les habitants; et d'ailleurs tout faisait craindre de nouvelles contradictions de la part des Samaritains : Zorobabel et Josué s'efforçaient vainement de réveiller le peuple de sa torpeur quand deux prophètes, Aggée et Zacharie, manifestèrent à tous les volontés du Seigneur.

La seconde année du règne de Darius, Aggée prophétisa en ces termes : « Le temps de rebâtir le Temple, dites-vous, n'est pas encore venu. Voici la réponse de Jéhovah : Vous avez semé beaucoup et moissonné peu ; vous ne pouvez ni apaiser votre faim, ni étancher votre soif, ni trouver de la laine pour vous vêtir; vous avez amassé de l'argent pour le mettre dans un sac percé. Portez sur la

montagne du bois de construction, bâtissez un temple à ma gloire, et vous aurez tout à souhait. En croyant vous enrichir, vous vous êtes ruinés. Vous avez relevé vos maisons sans vous occuper de ma demeure, et moi, j'ai intercepté la rosée du ciel, desséché vos montagnes et vos plaines, tari les sources du froment, du vin et de l'huile. Nulle végétation, malgré vos labeurs. »

Cette révélation terrifia le peuple et les princes, aussi s'empressèrent-ils de reprendre sur la colline du Temple les travaux abandonnés. Pour les encourager, Aggée leur fit part d'un nouveau message de Jéhovah : « Ceux d'entre vous, disait le Seigneur, qui ont admiré les magnificences du Temple disparu se disent sans doute que le nouveau ne sera rien si on le compare au premier. Et moi, je vous dis : soyez sans crainte. Encore un peu de temps, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les continents, les royaumes et les peuples. Alors viendra le DÉSIRÉ DES NATIONS, et ce temple resplendira d'une gloire plus grande que l'ancien. »

Le Désiré des Nations, le Messie promis à leurs pères depuis le commencement, le fils de David, le vrai libérateur d'Israël, ferait donc un jour son entrée triomphale dans cette sainte demeure que leurs mains édifiaient ! Un autre prophète, Zacharie, vint de la part de Dieu confirmer cette promesse. Jérusalem allait sortir de ses ruines pour être de nouveau la bien-aimée de Jéhovah. « J'ai vu, dit-il, Jésus[1] devant l'ange du Seigneur. Il était couvert de vêtements pauvres et sordides. — Otez-lui ces vêtements, dit l'ange, qui sont les vêtements des jours d'iniquité, et revêtez-le d'habits de fête. Mettez sur son front la tiare éclatante. Quand le grand prêtre fut ainsi revêtu des ornements du pontificat, l'ange ajouta : Jésus, et vous tous qui entourez le grand prêtre, vous êtes les figures de l'avenir. Voici que je vais envoyer mon serviteur, dont le nom est ORIENT. Celui-là bâtira le vrai Temple; il sera couronné de

1. *Jésus* et *Josué* ont le même sens en hébreu.

gloire, il siégera sur son trône, il étendra partout sa domination. Souverain prêtre, il fera régner la paix au sein des peuples. » C'était l'annonce du Soleil de justice qui devait se lever en Orient pour illuminer le monde. Le grand prêtre Josué en était la figure, il en portait même le nom, afin que tous les Juifs pussent le reconnaître au jour de son avènement. Et ce second Temple que bâtissaient les fils de la transmigration ne tomberait pas sous les coups de nouveaux démolisseurs avant d'avoir abrité sous ses portiques le Messie de Jéhovah !

Fortifiés par ces prophéties, les Juifs se remirent à l'œuvre avec ardeur, mais non sans crainte de nouvelles difficultés. Cependant, vu l'esprit conciliant du monarque, les Samaritains n'osèrent pas s'opposer directement à la reprise des travaux ; ils se contentèrent d'en informer Thathanaï, le gouverneur du pays en deçà de l'Euphrate. Celui-ci vint à Jérusalem avec ses conseillers, prit ses informations, questionna Zorobabel et les princes de Juda, puis, tout en autorisant la continuation des travaux, soumit la question au tribunal du roi.

« Nous nous sommes rendus à Jérusalem, dit-il dans ses lettres, au sujet d'un temple qu'on y bâtit au grand Dieu. Cet ouvrage se poursuit avec ardeur et avance rapidement. Après avoir pris sous leur dictée les noms des anciens, nous leur demandâmes qui les avait autorisés à bâtir ce temple ainsi que son mur d'enceinte, et voici quelle fut leur réponse : Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre. Le temple que nous relevons a été construit il y a un grand nombre d'années par un puissant roi d'Israël ; mais nos pères ayant provoqué la colère du Dieu du ciel, furent livrés par lui au roi Nabuchodonosor, qui renversa le temple et transporta le peuple à Babylone. Or, la première année du roi Cyrus, un édit, signé de sa main, ordonna la reconstruction de la maison de Dieu et la restitution des vases d'or et d'argent enlevés à l'ancien temple et transportés à Babylone. Notre chef Zorobabel, au retour

de l'exil, posa les fondements du nouvel édifice, et depuis ce temps nous y travaillons sans pouvoir l'achever. Ainsi parlèrent les anciens. Qu'il plaise donc au roi de rechercher dans la bibliothèque royale de Babylone, s'il est vrai que le roi Cyrus a donné l'ordre de relever le Temple de Jérusalem, et ensuite de nous transmettre ses volontés à cet égard »

Darius ayant fait compulser les archives de Babylone et des autres cités de l'empire, on retrouva en Médie, à Ecbatane, le précieux document. On y lisait que Cyrus avait décrété, dans la première année de son règne, que le Temple de Jérusalem serait reconstruit sur l'emplacement primitif, aux frais du trésor public, et que les vases d'or et d'argent enlevés au premier temple seraient restitués. En conséquence, Darius prescrivit au gouverneur Thathanaï de ne pas inquiéter les Juifs, mais de leur laisser rebâtir leur temple sous la direction de Zorobabel et des anciens. « J'ai ordonné, ajoutait Darius, qu'on prélève désormais, sur les tributs et impôts, les sommes nécessaires à la construction de l'édifice. Cet argent sera remis aux prêtres ainsi que les oblations et victimes exigées chaque jour pour les holocaustes au Dieu du ciel. Qu'ils offrent des sacrifices et des prières pour la conservation de la vie du roi et de celle de ses fils. Moi, le roi, j'ai rendu ce décret. Si quelqu'un ose le violer, qu'on dresse en croix les poutres de sa maison et qu'on l'y attache : de plus, que sa maison soit rasée ; que le Dieu du ciel, dont le nom est glorifié à Jérusalem, extermine tout peuple ou chef de peuple qui s'opposera à la réédification de son Temple ou tentera de le détruire. Moi, Darius, j'ai rendu ce décret, et je veux qu'il soit fidèlement exécuté. »

Armés de ce décret, les Juifs déposèrent toute crainte. Les constructions avancèrent si rapidement que le Temple fut achevé pendant la sixième année de Darius. L'édifice n'avait pas l'élévation du Temple de Salomon, ni, par ses murs d'enceinte, les mêmes vastes proportions. Le grand

autel des sacrifices, bâti en pierres blanches, mesurait vingt coudées de haut sur vingt en long et en large. Dans le sanctuaire on voyait comme autrefois l'autel des parfums, le chandelier à sept branches, et la Table d'or des pains de proposition, mais le Saint des Saints était vide, car l'arche de Dieu, cachée par Jérémie sur le mont Nébo, ne reparut jamais. Le nouveau temple attendait Celui que figurait l'arche sainte, le Dieu de la nouvelle Alliance.

Le troisième jour du mois de février, les prêtres, les lévites, unis à tous leurs frères de la transmigration, se réunirent à Jérusalem pour célébrer solennellement la Dédicace de la maison de Dieu. On immola sur l'autel cent bœufs, deux cents béliers, quatre cents agneaux. Douze boucs, représentant les douze tribus, tombèrent sous le couteau du sacrificateur en expiation des péchés d'Israël. Tous les cœurs débordaient de reconnaissance envers le Dieu de bonté dont la main paternelle avait ramené de l'exil les restes d'Israël. Un psaume de louanges, composé par les prophètes Aggée et Zacharie et chanté par le chœur des musiciens, exprimait en termes magnifiques les sentiments du peuple envers son bienfaiteur.

« O mon âme, chantaient-ils avec une sainte émotion, exalte Jéhovah, ton Dieu. Je louerai le Seigneur tous les jours de ma vie, tant qu'un souffle passera sur mes lèvres.

« Ne mettez point votre confiance dans les princes de la terre, car les enfants des hommes ne peuvent rien pour vous sauver. Un jour l'âme s'enfuit, le corps retourne à la terre, et leurs desseins sont anéantis. Heureux les protégés du Dieu de Jacob, ceux qui espèrent en Jéhovah, le créateur du ciel et de la terre, le Dieu de l'éternelle vérité !

« Jéhovah rend justice aux opprimés; il donne aux affamés la nourriture, aux captifs la liberté, aux aveugles la lumière, aux cœurs brisés une nouvelle vigueur. Jéhovah est le protecteur du juste, la sauvegarde de l'étranger, le tuteur de l'orphelin, le destructeur des impies.

« O Sion, exalte ton Seigneur : il régnera de génération en génération jusqu'à la fin des siècles. »

La fête pascale suivit de près la solennité de la Dédicace. En ce beau jour, les prêtres immolèrent l'agneau de la délivrance, pour tous les fils de la transmigration rassemblés près de l'autel. A ceux-ci s'étaient joints d'autres enfants d'Israël qui, se séparant des races étrangères, revenaient se ranger sous la loi de Jéhovah. Les fêtes se prolongèrent pendant sept jours entiers au milieu des transports d'allégresse de tout un peuple, qui ne pouvait se lasser de regarder son Temple ni de remercier son Dieu.

Le prince Zorobabel mourut peu après. Josué, le grand prêtre, le suivit dans la tombe. La mission des deux hommes de Dieu était terminée : elle se résume tout entière, ainsi que leur éloge, dans ces paroles de l'Esprit-Saint : « Ils ont relevé le Sanctuaire, ils ont décoré le Temple du Seigneur, ce Temple destiné à une gloire immortelle. »

Le roi Darius vécut encore trente années, qui furent trente années de paix et de relèvement pour la colonie juive. Mais, sous son successeur Assuérus, se forma, non seulement contre les colons de Jérusalem, mais contre tous les enfants d'Israël dispersés dans les provinces de l'empire, un orage tel, qu'ils eussent péri jusqu'au dernier dans des flots de sang, si Jéhovah, leur Dieu, n'avait préparé le salut en même temps que l'épreuve.

III

ASSUÉRUS ET ESTHER. — UN NOIR COMPLOT

A. M. 3518 — A. C. 483.

Quand Assuérus, le Xerxès des Grecs, monta sur le trône des Perses, son pouvoir s'étendait, des Indes à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces. La grande ville de Suse était alors la capitale de ce vaste empire. Cependant, malgré le long règne et les constants succès de Darius, un point noir apparaissait à l'horizon, du côté de l'Occident. Dans ces derniers temps, la Grèce avait vaincu les lieutenants du grand roi, dans les plaines de Marathon. Le bouc, dont Daniel avait vu les bonds impétueux, donnait ainsi de sa corne naissante un premier coup au bélier jusque-là triomphant. Une fois bien assis sur son trône, le fier et bouillant Assuérus résolut de venger cet outrage et d'étonner le monde entier par le déploiement de toutes ses forces.

A cet effet, il convoqua, durant la troisième année de son règne, les princes, les officiers, les illustres guerriers de l'empire, les gouverneurs de provinces, à une réunion solennelle qui dura cent quatre-vingts jours. Il étala devant cette assemblée toutes ses richesses, passa en revue toutes ses forces, et prit l'avis de chacun sur son dessein. L'expédition résolue, il donna une grande fête à tout le peuple de Suse. Les habitants, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent invités à participer à un festin qui se prolongea sept jours entiers. Au-dessus des tables dressées dans le

jardin et le parc du palais, s'élevaient des tentures aux éclatantes couleurs, attachées par des cordons de laine et de pourpre à des colonnes de marbre. Les convives reposaient sur des lits d'or et d'argent disposés sur un pavé de marbre et de porphyre, et buvaient dans des coupes d'or les vins les plus exquis. Les mets et la boisson n'étaient point mesurés à chacun, selon la coutume, mais un prince de la cour, préposé à chaque table par ordre du roi, veillait à ce que les invités se servissent en toute liberté.

Le septième jour, échauffé par les fumées du vin, Assuérus voulut ajouter encore au spectacle de tant de magnificences. La reine Vasthi présidait dans, l'intérieur du palais, au banquet des femmes. Le roi ordonna aux chambellans qui le servaient de l'introduire, le diadème sur la tête, au milieu des convives, afin que le peuple et les princes pussent admirer sa grande beauté. Prétextant les usages établis, qui n'autorisaient pas les femmes à paraître dans les festins, au milieu des hommes, la reine ne voulut pas se prêter à cette exhibition. En apprenant son refus, le roi, transporté de colère, se tourna vers les sept sages, qui toujours entouraient son trône pour lui rappeler au besoin les lois de l'État.

« Quelle sentence dois-je porter, dit-il avec emportement, contre la reine Vasthi, assez téméraire pour enfreindre mes ordres?

— La reine, répondit le chef des sages, n'a pas seulement offensé le roi, elle a par sa conduite porté préjudice à tous les princes, à tous les peuples de l'empire; car désormais les femmes s'autoriseront de son exemple pour désobéir à leurs maris et secouer leur joug. Grand roi, votre indignation est donc parfaitement légitime. Si mon conseil vous agrée, vous publierez un édit, signé de votre main, irrévocable par conséquent, dans lequel vous déclarerez que la reine Vasthi, s'étant montrée rebelle à vos ordres, est bannie de votre présence, et que sa couronne sera donnée à une autre plus digne de la porter. Cet édit, promulgué

dans toutes les provinces, apprendra aux femmes à respecter leurs maris. »

Ce conseil plut au roi, qui s'empressa de faire connaître, par des lettres expédiées à tous les peuples de l'empire, la disgrâce de la reine Vasthi. Alors il s'occupa de préparer sa grande expédition contre les Grecs. Ses armées couvraient toutes les routes; ses navires, toutes les mers. L'Asie entière marchait avec lui à la conquête de l'Occident. Mais, comme Darius son prédécesseur, Assuérus fut battu par les Athéniens, et revint bientôt à Suse sur une barque de pêcheur, après avoir perdu tous ses vaisseaux. Le bouc grandissait, et donnait au bélier un second coup de corne plus terrible que le premier.

Triste et honteux de sa défaite, le roi s'enferma dans son palais. Il se souvint alors de la reine Vasthi, de cette épouse qu'il aimait et qu'il avait follement répudiée dans un moment d'ivresse. Que ne pouvait-il la rappeler en ces tristes conjonctures! Mais, d'après la constitution des Perses, le décret signé par le roi devenait irrévocable et ne comportait pas un acte de clémence ou d'abrogation. Voyant son profond chagrin, les courtisans lui conseillèrent de choisir parmi les jeunes filles du royaume, celle qu'il lui plairait de faire monter sur le trône de Vasthi.

Il y avait alors à Suse un Juif, nommé Mardochée, de la tribu de Benjamin, dont les aïeux avaient été transportés de Jérusalem à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda. Près de lui vivait sa nièce Esther, devenue sa fille adoptive depuis la mort de ses parents. L'orpheline l'emportait en grâce et en beauté sur toutes ses compagnes. Elle gagna le cœur du roi, qui l'épousa dans la septième année de son règne, sans savoir qu'elle appartenait à la race juive, car Mardochée avait recommandé à sa pupille de garder le plus grand secret touchant son origine. Le roi prit Esther en grande affection, plaça sur sa tête le diadème royal et lui donna le titre de reine. A l'occasion de son alliance avec sa nouvelle épouse, il donna un festin splendide aux princes et aux

officiers de sa cour; il voulut même qu'un jour de fête et des présents vraiment dignes de sa royale magnificence rappelassent à tous le souvenir de son mariage avec Esther.

Un événement qui suivit de près l'élévation d'Esther, la rendit encore plus chère au roi. Le Juif Mardochée se tenait souvent à la porte du palais, cherchant à connaître tout ce qui pouvait intéresser la reine. Il apprit par hasard que deux officiers, préposés à la garde des portes, complotaient le meurtre du roi. Sans perdre de temps, il fit part de sa découverte à la reine Esther, qui prévint le monarque de la conspiration ourdie contre lui. Convaincus juridiquement, les deux officiers furent pendus. On relata ce fait dans les annales de l'empire, avec cette mention qu'un nommé Mardochée avait découvert et manifesté le complot. Le roi fit peu d'attention à ce personnage, inconnu pour lui, mais il s'attacha plus encore à Esther, qui, dans cette circonstance, lui avait sauvé la vie.

Or, Assuérus favorisait de ses bonnes grâces un certain amalécite, du nom d'Aman, connu par sa haine contre les Juifs. Dans son aveugle confiance, il avait élevé ce descendant d'Agag au-dessus de tous les princes de l'empire. Les officiers du palais devaient, par ordre du roi, fléchir le genou devant lui comme devant une idole. En vrai serviteur de Jéhovah, Mardochée refusa de rendre à un homme cet hommage de l'adoration auquel Dieu seul a droit. « Pourquoi ne te conformes-tu pas comme nous aux volontés du roi? » lui disaient souvent ses compagnons. Il répondait qu'un Juif n'adore que Dieu. Ils le dénoncèrent au premier ministre, lequel put constater de ses propres yeux comment le fils d'Abraham ne craignait pas de rester debout en sa présence. Dans son dépit, il résolut non seulement de perdre Mardochée, mais d'ensevelir tous les Juifs dans une ruine commune.

A cet effet, la douzième année du règne d'Assuérus, le premier mois, il consulta le sort pour savoir à quelle épo-

que il aurait plus de chance d'exterminer une race qui lui était odieuse. Le sort désigna le douzième mois de la présente année. Il représenta donc au roi que les Juifs, dispersés dans tout l'empire sans former un corps compact, suivaient des lois étrangères et des usages particuliers, sans prendre aucun souci des décrets royaux. « Il n'est pas expédient pour la paix de votre royaume, ajouta-t-il, de tolérer plus longtemps cette race insolente. Ordonnez leur destruction, si vous le jugez opportun, et je me charge, en confisquant leurs biens, de verser au trésor une somme de dix mille talents[1]. » Le roi tira de son doigt l'anneau dont il se servait pour sceller les décrets et le remit au cruel amalécite. « Fais ce que tu voudras de ce peuple, lui dit-il. L'argent que tu lui enlèveras, sera la récompense de ton zèle. »

Aman sortit radieux de l'audience royale. Le troisième jour du mois, les scribes du palais expédièrent, au nom d'Assuérus, une circulaire adressée à tous les gouverneurs de provinces. Elle était ainsi conçue : « Assuérus, le grand roi, aux princes et gouverneurs de l'empire, salut. Bien que je commande à des peuples nombreux et que l'univers entier m'obéisse, je ne veux pas abuser de ma puissance, mais au contraire gouverner mes sujets avec clémence et douceur. Tout mon désir c'est qu'en passant leur vie sans inquiétude et sans crainte, ils jouissent de la paix si douce aux mortels. Or, comme je demandais à mes conseillers le moyen d'atteindre ce but, Aman, le plus sage d'entre eux, le premier dans l'empire après moi, m'informa qu'un peuple dispersé dans toutes nos provinces, suit des lois opposées aux coutumes des autres nations, ne se fait aucun scrupule de fouler aux pieds les édits royaux, et trouble ainsi par sa rébellion la concorde universelle. Cette race étant donc en guerre avec le genre humain, rebelle à nos ordonnances, perturbatrice du repos public, nous ordonnons que.

1. Plus de cent millions de francs.

sur la désignation d'Aman, l'intendant général des provinces, le premier après le roi et comme notre second père, tous les individus qui appartiennent à cette race, hommes, femmes et enfants, soient mis à mort, et cela sans aucune exception, le quatorzième jour du dernier mois de la présente année. La disparition simultanée de tous ces criminels ramènera le calme et la tranquillité dans toutes les provinces. »

En même temps qu'on affichait le fatal édit sur les murs de la capitale, les courriers du palais se hâtaient de le porter dans les régions les plus éloignées, de manière que partout les ennemis des Juifs pussent se préparer à cet égorgement d'un peuple. A mesure que le décret parvenait aux oreilles des malheureuses victimes d'Aman, on n'entendait que des cris de désespoir, des gémissements et des sanglots. Mardochée, lui, déchira ses vêtements; puis, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, il se rendit sur la place publique, où, par ses cris lamentables, il manifesta devant tous l'amertume de sa douleur. Il renouvela cette scène à la porte du palais sans toutefois en passer le seuil, car on ne pouvait pénétrer en habits de deuil dans la demeure du roi.

Les servantes et les chambellans d'Esther ayant remarqué l'extrême affliction de Mardochée, en firent part à la reine Esther, qui lui fit demander par un homme de confiance, le fidèle Atach, quelle était la cause de son deuil. Celui-ci trouva Mardochée sur la place, en face du palais, et apprit de lui comment Aman avait obtenu du roi le massacre des Juifs et la confiscation de leurs biens. Mardochée lui remit un exemplaire de l'édit royal affiché dans la ville de Suse, et le chargea d'avertir la reine de se présenter immédiatement devant le roi, pour implorer sa clémence en faveur des condamnés. La réponse d'Esther ne se fit pas attendre.

— « Il est de notoriété publique dans tout l'empire, lui fit-elle dire par son serviteur Atach, que nul ne peut se présenter devant le roi sans avoir été mandé, et cela sous

peine de mort, si le roi n'étend son sceptre d'or sur les coupables en signe de pardon. Or, voilà trente jours que je n'ai point été appelée près d'Assuérus : comment pourrais-je me présenter devant lui?

— Dites à la reine, s'écria Mardochée, que si les Juifs périssent, elle ne sauvera pas sa vie parce qu'elle habite le palais du roi. Si elle garde le silence, Dieu trouvera un autre moyen de sauver son peuple, ce qui ne l'empêchera pas, elle et les siens, de tomber sous les coups du cruel Aman. Qui sait, du reste, si Dieu ne l'a pas élevée sur le trône pour lui donner l'occasion de déjouer cet infâme complot? »

Esther n'hésita plus. Cette décision de celui qu'elle révérait comme son père, lui indiquait clairement la volonté de Dieu.

— « Rassemblez les Hébreux de Suse, et priez pour moi, fit-elle dire à Mardochée. Pendant trois jours et trois nuits abstenez-vous de toute nourriture et de toute boisson. J'observerai moi-même avec mes servantes juives ce jeûne rigoureux; et alors, bravant le danger, je me présenterai devant le roi. »

Avertis par Mardochée, les Juifs se réunirent pour adresser ensemble leurs supplications au Seigneur. Au milieu de l'assemblée, l'antagoniste d'Aman, cause involontaire de la destruction de son peuple, ne craignit pas d'invoquer la justice de Dieu. « Jéhovah, s'écria-t-il, Dieu tout-puissant. qui peut résister à ta volonté, si tu as résolu de sauver Israël? Tu sais, toi qui connais tout, que si j'ai refusé de fléchir le genou devant le superbe Aman, je n'ai point agi par mépris ou par orgueil, mais uniquement pour ne pas rendre à un homme ce culte de l'adoration auquel toi seul as droit. Prends donc ton peuple en pitié. Nos ennemis veulent nous perdre et détruire ainsi ton héritage : Souviens-toi que tu nous as rachetés de l'Égypte, et que nous sommes ton peuple, ta nation choisie. Change notre deuil en allégresse; laisse-nous vivre pour te rendre hommage, et ne

ferme pas les lèvres de ceux qui chantent tes louanges. »

Ainsi priait Mardochée avec ses frères condamnés à mort. Pendant ce temps, la reine Esther avait échangé ses magnifiques parures contre un cilice, et les parfums précieux contre la cendre et la poussière. Elle affligeait son corps par le jeûne, et s'arrachait les cheveux à la pensée de l'épouvantable catastrophe qui menaçait son peuple. Et tout dépendait du succès ou de l'insuccès de la démarche qu'elle allait tenter. « Mon Dieu, s'écria-t-elle dans son effroi, je n'ai que vous pour soutien, ne m'abandonnez pas. J'ai appris de mon père que vous aviez choisi, parmi toutes les nations, Israël pour votre héritage éternel. Parce que nous avons péché en adorant des dieux étrangers, vous nous avez livrés très justement aux mains de nos ennemis; mais voilà qu'il ne leur suffit plus de nous opprimer sous le poids de la servitude; confiants dans la puissance de leurs dieux, ils veulent annuler vos promesses, anéantir votre héritage, fermer la bouche à vos adorateurs, renverser votre Temple et votre Autel. Ne livrez pas votre sceptre à ces hommes de néant, ni votre peuple à leurs dérisions, mais que leur exécrable complot retombe sur eux, surtout sur celui qui l'a tramé. Souvenez-vous de vos enfants en ces jours d'angoisse, souvenez-vous d'Esther, et donnez-moi force et courage. Mettez sur mes lèvres des paroles capables de charmer le lion et de tourner son cœur contre notre ennemi, afin qu'il périsse, lui et ses complices. Seigneur, mon seul soutien, mon seul appui, vous savez que, loin de me plaire au milieu des grandeurs parmi ces étrangers, je hais le diadème qui souille ma tête, je méprise les festins d'Aman et les banquets du roi. Si je suis obligée d'y paraître, jamais je ne touche au vin des libations. Jamais je n'ai goûté dans ce palais d'autre joie que celle de vous servir. O mon Dieu, exaucez donc les prières de votre peuple dont vous êtes le seul espoir, arrachez-nous aux mains des méchants. Affermissez-moi contre les terreurs qui envahissent mon âme. »

Le troisième jour Esther déposa ses vêtements de deuil pour reprendre sa parure royale. Ayant de nouveau invoqué le Dieu protecteur et sauveur, elle sortit de ses appartements pour se rendre auprès du roi. Elle marchait appuyée sur une de ses suivantes, tant sa faiblesse était grande. Une autre les suivait, soutenant les longues draperies de son manteau royal. Son visage frais et vermeil, ses yeux pleins d'éclat et de vivacité, dissimulaient les tristesses et les angoisses de son âme. Après avoir traversé plusieurs galeries, elle arriva enfin devant le roi. Assuérus était assis sur son trône dans la salle du conseil. En apercevant la reine, un éclair de colère passa dans ses yeux. C'en fut assez pour terrasser la pauvre Esther, qui pâlit et s'affaissa dans les bras de ses suivantes. Mais déjà Dieu avait changé les dispositions du monarque. En la voyant faiblir, il s'élança de son trône, la soutint dans ses bras et lui dit avec émotion : « Qu'avez-vous donc, mon Esther, et pourquoi craignez-vous? La loi qui atteint tous les autres, n'est pas faite pour vous. Touchez mon sceptre, et rassurez-vous. » Et comme elle restait muette, il posa lui-même le sceptre d'or sur la tête de son épouse, en ajoutant avec douceur : « Pourquoi ne me parlez-vous pas?

— Seigneur, dit-elle avec effort, en vous voyant dans tout l'éclat de votre gloire, j'ai cru voir un ange du ciel, et mon cœur a défailli. »

En disant ces mots, elle tomba de nouveau comme évanouie, ce qui jeta le roi dans une grande inquiétude. Ses ministres avaient beau le rassurer, il ne trouva de repos qu'en voyant la reine reprendre ses sens.

— « Esther, lui demanda-t-il d'un ton plein de bonté, que désirez-vous de moi? Voulez-vous la moitié de mon royaume, je vous l'accorderai.

— Seigneur, répondit-elle, la seule faveur que j'ose réclamer de vous, c'est de venir aujourd'hui, avec Aman, au festin que j'ai préparé.

— Appelez Aman, dit le roi aux officiers de service, et

qu'il se tienne prêt à répondre aux volontés de sa souveraine. »

Le roi et son ministre se rendirent donc au festin de la reine. Assuérus but abondamment comme de coutume. Dans un moment de joie et d'expansion, il voulut savoir quelle grâce la reine attendait de lui.

— « Je vous le répète, ajouta-t-il, vous me demanderiez la moitié de mon royaume que je n'hésiterais pas à vous l'accorder.

— Seigneur, dit Esther, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, qu'il vous plaise de revenir demain, avec Aman, vous asseoir à ma table, et alors je vous présenterai ma requête. »

Les convives se séparèrent pour se retrouver le lendemain. Aman sortit de la salle du festin, ivre de joie, lorsque tout à coup, en franchissant le seuil du palais, son front se rembrunit encore une fois : au milieu des serviteurs agenouillés devant lui, il venait d'apercevoir le juif Mardochée qui non seulement ne fléchissait pas le genou, mais ne daignait pas même se lever de l'endroit où il était assis. Il n'en fallait pas tant pour irriter son orgueil. Toutefois dissimulant l'outrage, il rentra chez lui et se consola près de sa femme, Zarès, et de ses confidents, en s'entretenant avec eux de l'immensité de ses richesses, de la prospérité de sa famille, et de la haute faveur dont il jouissait près du roi, faveur sans égale puisque Assuérus l'avait élevé au-dessus de tous les princes.

« Aujourd'hui même, ajouta-t-il, la reine Esther n'a invité que moi au festin qu'elle a offert à son royal époux. Et demain encore je serai seul admis à m'asseoir à sa table avec le roi. N'importe, continua-t-il en laissant éclater son dépit, toutes ces faveurs, je les compte pour rien, aussi longtemps que je verrai ce Mardochée me poursuivre de ses dédains à la porte du palais.

— Vous êtes bien bon, s'écrièrent à la fois sa femme et ses amis, vous êtes bien bon de vous tourmenter pour si

peu. Faites dresser une potence haute de cinquante coudées; demain matin dites au roi d'y faire pendre Mardochée, et vous irez ensuite, débarrassé de cet ennui, au festin de la reine. »

Ce conseil ne pouvait que plaire à ce monstre altéré de vengeance. Il donna l'ordre d'élever un gibet assez haut pour que tous pussent contempler le cadavre du Juif maudit. Et déjà il le voyait pendu à ce gibet, car Assuérus n'avait jamais rien refusé à son ministre favori.

IV

DÉNOUEMENT INATTENDU

A. M. 3530 — A. C. 171.

En quittant les appartements de la reine Esther, Assuérus se jeta sur sa couche, mais il ne put fermer l'œil de toute la nuit. Le Dieu qui procure aux mortels le sommeil et les songes, envoie aussi parfois l'insomnie pour des fins à lui connues. Pour tromper les heures, le roi se fit lire les annales de son règne. Arrivé à la conspiration des deux officiers, que la dénonciation de Mardochée avait fait avorter, le roi arrêta le lecteur.

« Quelle récompense, demanda-t-il, a reçue ce Mardochée pour cet acte de fidélité?

— Aucune, « répondirent en même temps les officiers et les serviteurs.

Le roi témoigna sa surprise et son mécontentement.

— « Y a-t-il quelqu'un dans le vestibule? » s'écria-t-il.

Aman venait d'arriver pour réclamer du roi l'autorisation de faire pendre Mardochée au gibet élevé près de sa maison. Les serviteurs annoncèrent que le ministre se tenait dans l'antichambre. Le roi ordonna de l'introduire en sa présence.

« Aman, lui dit-il, que doit-on faire pour un homme que le roi désire grandement honorer? »

Le ministre était trop infatué de son mérite pour s'imaginer qu'un autre pût avoir des droits à un honneur quel-

conque. C'était évidemment lui que le roi voulait glorifier encore. Aussi répondit-il avec une joie mal dissimulée :

— « Seigneur, l'homme que le roi daigne honorer, doit être revêtu d'un manteau royal, ceindre le diadème, et monter un des chevaux du roi. Alors, que le premier des princes de la cour, tenant le cheval par la bride, promène cet homme à travers la cité dans tout l'éclat de cet appareil triomphal, et en criant à tous : Ainsi sera honoré celui que le roi veut combler de ses faveurs.

— Fort bien dit, répondit Assuérus. Prend donc le manteau royal, le diadème et l'un de mes chevaux, et hâte-toi de rendre au juif Mardochée tous les honneurs que tu viens d'énumérer. »

Aman, comme frappé de la foudre, resta silencieux. Du reste, impossible de hasarder une réclamation ou de se soustraire à l'exécution des volontés royales. La rage dans le cœur, il alla sur la place publique revêtir Mardochée du manteau glorieux, il posa la couronne sur sa tête, et le fit monter sur un cheval tiré des écuries du roi. Puis il le promena triomphalement dans les rues de la ville, en criant au peuple : « Ainsi est honoré celui que le roi gratifie de ses faveurs. » Après cette humiliante corvée, il s'empressa de regagner sa demeure pour y cacher sa honte et son désespoir. Au lieu d'y trouver des consolateurs, il ne rencontra que des visages consternés. Sa femme et ses amis pleuraient son infortune; les sages, interrogés, répondirent : « Si ce Mardochée, qui vient d'ébranler votre pouvoir, est de la race des Juifs, la lutte contre lui entraînera votre ruine. »

Aman s'entretenait encore avec eux de ces sombres pensées, quand des officiers de la cour vinrent le chercher pour le conduire au festin de la reine. Le temps du repas se passa joyeusement. Après avoir fait de copieuses libations, Assuérus demanda de nouveau à Esther ce qu'elle désirait de lui, affirmant encore qu'il était prêt à lui céder la moitié de son empire.

« Seigneur, répondit Esther, je n'élève pas si haut mes prétentions. Si j'ai pu vous plaire, faites-moi seulement grâce de la vie, à moi et à mon peuple. Hélas! nous avons été vendus, et bientôt nous serons foulés aux pieds, égorgés, exterminés! S'il ne s'agissait pour nous que de souffrir, même de supporter un dur esclavage, j'accepterais l'infortune en silence, mais la barbare cruauté de notre ennemi va déshonorer le roi lui-même.

— Et quel est votre ennemi, s'écria Assuérus, quel est l'homme assez audacieux pour comploter votre mort?

— Notre ennemi, reprit Esther, notre sanguinaire persécuteur, c'est cet Aman qui siège à vos côtés. »

Le ministre interdit, suffoqué, baissa les yeux pour ne pas rencontrer les regards du roi ou de la reine. Sans dire un mot, Assuérus quitta la salle, et bientôt on le vit se promener, à pas précipités, dans le jardin attenant aux appartements d'Esther. Aman profita de son absence pour se jeter aux genoux de la reine et implorer sa clémence. Pour l'attendrir il s'inclinait vers elle avec émotion, lorsque le roi, rentrant tout à coup, le surprit dans cette attitude : « C'est ainsi qu'on traite la reine, s'écria-t-il furieux, en ma présence, dans mon palais! » Ces mots étaient à peine prononcés, que déjà les gardes avaient voilé la tête d'Aman et le traînaient au supplice. Un officier dit alors :

« Il a élevé dans sa maison une potence de cinquante coudées pour y pendre Mardochée, l'homme qui a sauvé la vie du roi.

— Qu'on l'y pende lui-même, » vociféra Assuérus.

Quelques instants après cette terrible scène, le cadavre d'Aman pendait au gibet qu'il avait préparé pour son ennemi. Sa maison, confisquée en punition de son crime, devint l'apanage de la reine Esther. Quant à Mardochée, le roi lui mit au doigt l'anneau dont l'infidèle ministre avait tant abusé. Il ne restait plus qu'à révoquer l'abominable décret lancé dans toutes les provinces contre les Juifs.

« Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, dit Esther en se jetant aux pieds d'Assuérus, qu'il vous plaise d'expédier dans tout l'empire des lettres abrogeant l'édit par lequel notre cruel persécuteur a prescrit l'extermination de tous les Juifs. Je ne saurais supporter la destruction de mon peuple.

— Je vous ai donné, répondit le roi, les biens d'Aman. j'ai fait pendre ce scélérat; maintenant écrivez les lettres nouvelles dont vous me parlez et scellez-les de l'anneau royal. »

Les scribes du palais écrivirent sous la dictée de Mardochée aux princes, aux gouverneurs, aux juges des cent vingt-sept provinces, ainsi qu'aux Juifs, une circulaire dont voici la teneur :

« On rencontre des hommes qui, abusant de la bonté des princes et de la puissance qui leur a été confiée, s'emportent dans leur orgueil jusqu'à opprimer les peuples, et même jusqu'à tendre des pièges aux souverains qui les ont faits ce qu'ils sont. Ingrats envers leurs bienfaiteurs, violateurs des droits de l'humanité, contempteurs du Dieu qui voit leurs crimes, ils en arrivent, ces pervers, à tramer la ruine de tout homme attaché à son devoir. A force d'intrigues et de calomnies, ils finissent par tromper les princes trop honnêtes pour soupçonner leur déloyauté. Les annales des peuples, non moins que l'expérience de tous les jours, nous montrent comment les meilleures intentions du roi sont ainsi dénaturées par l'astuce des méchants.

« C'est pourquoi, victime d'une perfidie semblable, nous devons pourvoir à la tranquillité de nos provinces par un édit abrogeant celui qui vous a été transmis. Nous ne changeons point par mobilité d'esprit, mais les circonstances, en se modifiant, nous imposent de nouvelles décisions. Pour bien saisir notre pensée, rappelez-vous que nous avions admis dans notre intimité un certain Aman, étranger à notre nation, grec d'origine et de sentiment. Or, cet homme. élevé par nous au-dessus de tous les princes, que nous ai-

mions comme un père, s'est déshonoré par une cruauté sans exemple. Par de sourdes machinations, il organisait le massacre de tout un peuple, du fidèle Mardochée, à qui nous devons de vivre encore, et de la reine Esther, notre épouse, espérant qu'après nous avoir privé de leur service, il nous surprendrait dans notre isolement, nous arracherait la vie et la couronne, et transférerait l'empire des Perses à quelques principauté de son pays.

« Heureusement nous avons reconnu que les Juifs, voués à la mort par ce traître, n'étaient coupables d'aucun crime. Soumis à des lois très justes, ils se conduisent comme de dignes enfants du Dieu très-haut et très-puissant, à la protection duquel nos aïeux durent l'empire, et dont les bonnes grâces nous l'ont conservé jusqu'à ce jour. Voilà pourquoi nous annulons l'édit qu'Aman vous a expédié, édit criminel pour lequel, par un acte de la justice de Dieu bien plus que de la nôtre, il a été pendu dans notre capitale, lui et ses complices.

« Nous voulons que par suite du présent édit, affiché dans toutes les provinces, les Juifs soient libres de suivre leurs lois. Vous leur prêterez main-forte, le treizième du mois d'Adar, pour qu'ils puissent se défendre contre ceux qui attenteraient à leur vie ou à leurs biens, car le Tout-Puissant a changé ce jour de sang et de larmes en un jour d'allégresse. Chaque année nous voulons qu'on célèbre son retour par des réjouissances publiques. Ainsi la postérité saura que nos fidèles serviteurs reçoivent la récompense de leurs mérites, et les conspirateurs, le châtiment de leurs crimes. Toute province ou cité qui refusera de prendre part à cette fête nationale, périra par le fer et par le feu, afin de servir d'exemple aux rebelles de l'avenir. »

L'édit nouveau, lancé dans toutes les provinces, n'empêcha pas les ennemis acharnés des Juifs, avides de sang et de pillage, de préparer le massacre indiqué pour le treizième jour du mois d'Adar. Aussi le roi commanda-t-il aux Juifs de s'assembler dans les villes pour défendre leur vie

et aux autorités, de leur venir en aide. Pour impressionner la population de la capitale, Mardochée sortit du palais dans tout l'éclat de sa nouvelle dignité, le diadème sur la tête, le manteau de soie et de pourpre sur les épaules. Dans les provinces on apprit aussi les nombreuses faveurs accordées aux Juifs, d'où il arriva que beaucoup d'étrangers embrassèrent leur religion.

Le treizième jour éclata la fatale collision entre les fils d'Israël et leurs ennemis ; mais les premiers, préparés à la lutte et soutenus par les autorités, écrasèrent les assaillants. Soixante-quinze mille hommes périrent dans cette journée, dont huit cents dans la capitale.

En ce temps, Mardochée se rappela un songe dont il avait vainement cherché l'explication. La seconde année du règne d'Assuérus, il entendit dans une vision comme un effroyable tumulte de voix humaines, d'éclats de tonnerre, de tremblements de terre, puis deux dragons se levèrent, prêts à combattre l'un contre l'autre, et bientôt les peuples se levèrent à leur tour pour attaquer le peuple de Dieu. Et ce fut un jour de ténèbres, d'affliction, d'épouvante. Le peuple de Dieu se préparait à la mort, réclamant à grands cris le secours du Seigneur, quand tout à coup, une petite fontaine devint un large fleuve dont les eaux se répandirent par toute la terre ; le soleil illumina les ténèbres et les faibles triomphèrent des forts.

Après la défaite de ses ennemis, Mardochée comprit le sens de cette vision. Les deux dragons prêts à se jeter l'un contre l'autre, c'était lui et Aman. Leur différend avait mis aux prises les Juifs et leurs ennemis ; mais la petite source, la pieuse Esther, était devenue un grand fleuve. Son influence toute-puissante avait changé l'esprit du roi, et les faibles avaient écrasé les forts. En se rappelant ce songe si bien expliqué par les événements, Mardochée s'écria : « Dieu, Dieu seul a fait tout ce que nous avons vu ! »

V

LE RÉFORMATEUR ESDRAS

A. M. 3517 — A. C. 451.

Un demi-siècle s'était écoulé depuis la consécration du nouveau Temple. Les Juifs de la dispersion avaient acquis une situation très prospère sous les règnes de Darius et d'Assuérus; mais que devenaient les fils de la transmigration rentrés à Jérusalem et dans les cités juives? Telle était la préoccupation d'un certain nombre d'exilés qui, contrairement à leurs frères retenus à l'étranger par leur commerce ou leurs amitiés, pensaient à reprendre le chemin de la patrie. Parmi eux se trouvait un prêtre respecté de tous, le scribe Esdras.

Esdras avait passé sa vie à Babylone. Pendant que ses compatriotes s'occupaient des choses temporelles, il s'appliquait à l'étude de la loi de Dieu, de sorte que, dans toutes les questions de doctrine ou de législation, les Juifs recouraient au savant docteur pour obtenir une interprétation sûre du texte sacré. De plus, comme les exemplaires des Livres saints, transportés de Jérusalem aux jours de la transmigration, devenaient rares, Esdras se distingua entre tous les scribes par son habileté et son extrême vélocité dans l'art de transcrire le volume de la loi. Sachant que beaucoup de ses frères désiraient comme lui revoir la terre donnée à leurs pères, il sollicita d'Artaxerxès, successeur d'Assuérus, l'autorisation de former une nou-

velle caravane qui retournerait se fixer dans la colonie juive de Jérusalem. C'était la septième année du nouveau règne. Artaxerxès, héritier des traditions paternelles, avait un grand respect pour le Dieu des Juifs. Non seulement il consentit au départ d'Esdras et de ses frères, mais il le nomma gouverneur de la colonie juive de Jérusalem, avec mission de l'organiser en tout selon la loi de Jéhovah, et de réprimer les abus qui auraient pu se glisser dans les mœurs et coutumes des habitants. Le roi l'investit de cette charge par un décret officiel conçu en ces termes :

« Artaxerxès, roi des rois, au scribe Esdras, docteur très savant dans la loi du Dieu du Ciel, salut. Par le présent décret, j'autorise tout israélite, prêtre, lévite ou autre, à se rendre avec toi, s'il le désire, dans notre colonie de Jérusalem. Je t'y envoie d'après l'avis de mes sept conseillers, pour administrer la Judée selon les lois de ton Dieu, et pour y porter l'or et l'argent que le roi et son conseil offrent spontanément au Dieu d'Israël. Avec les autres contributions que les Israélites établis dans la province de Babylone offriront au Temple, tu procureras aux prêtres les victimes pour les sacrifices, et l'excédant, tu l'emploieras d'une manière conforme à la volonté de ton Dieu. Si les offrandes volontaires ne suffisent pas aux nécessités du culte, le trésor public et notre cassette particulière y pourvoiront. Je donne ordre aux gardiens du trésor de fournir au prêtre Esdras tout ce qu'il demandera, jusqu'à concurrence de cent talents d'argent, cent mesures de blé, de vin et d'huile, et la provision de sel jugée nécessaire. De plus, j'exempte de tout tribut, impôt, contribution, les prêtres, lévites, et autres ministres de la maison de Dieu. Pour toi, Esdras, règle-toi sur les sages lois de ton Dieu, pour nommer au delà du fleuve des juges et des magistrats qui s'occupent de ton peuple et des étrangers qui voudraient étudier la loi de ton Dieu. Quiconque n'observera pas cette loi ou désobéira aux décrets royaux, sera puni, selon la gravité de sa faute, par l'amende, la prison, l'exil et la mort. »

En lisant ce décret si plein de bienveillance pour sa nation, Esdras s'écria : « Béni soit le Dieu de nos pères qui m'a inspiré le désir d'aller à Jérusalem pour y glorifier la maison de Dieu. Béni soit le Seigneur dont la miséricorde m'a valu la protection du roi et des conseillers qui l'entourent. » Il se mit alors en devoir de rassembler tous ceux qui voudraient l'accompagner, et il leur donna rendez-vous dans trois jours sur les bords du fleuve Ahava. Deux mille chefs de famille, sans compter les prêtres et les lévites, répondirent à son appel, de sorte que la caravane, avec les femmes, les enfants, les domestiques, se composa d'environ dix mille personnes. Avant de se mettre en route, Esdras commanda un jeûne général pour attirer la protection de Dieu sur toutes les familles, sur tous les troupeaux, sur les biens et trésors que les émigrants emportaient avec eux. « J'aurais rougi, dit-il, de demander au roi une escorte de cavaliers pour nous défendre contre les brigands du désert, car je lui avais dit que le Seigneur protège ceux qui le servent dans la simplicité de leur cœur. » Douze prêtres reçurent en dépôt l'or et les vases sacrés offerts au Temple de Dieu par le roi, les princes et les Israélites, en tout cent talents d'or, six cent cinquante talents d'argent, vingt cratères en or, cent vases d'argent, et deux magnifiques vases d'airain. « Veillez sur ce trésor, leur dit Esdras, jusqu'au jour où vous le remettrez entre les mains des prêtres de Jérusalem . »

La caravane partit du fleuve Ahava le douzième jour du premier mois. Le Dieu qu'ils avaient invoqué par le jeûne et la prière veilla sur eux pendant tout le voyage. Après trois mois et demi passés sur cette route infestée de voleurs, ils arrivèrent heureusement à Jérusalem le premier jour du cinquième mois. Trois jours s'écoulèrent dans un doux repos, au milieu de la ville sainte qui leur rappelait tant de souvenirs, près du Temple qu'habitait Jéhovah. Comme David, ils s'écriaient dans le ravissement de leur âme : « Vos autels, ô Dieu des armées, vos autels!... et

cela me suffit. Un jour passé dans votre Temple vaut mieux que mille sous les tentes des méchants! » Le quatrième jour, les riches offrandes, l'or et les vases sacrés furent déposés entre les mains des prêtres du Temple chargés du trésor, puis commencèrent les sacrifices. Les émigrants offrirent à Jéhovah douze bœufs, quatre-vingt-sept béliers, soixante-dix-sept agneaux pour tout le peuple, et douze boucs en sacrifice d'expiation pour les péchés des douze tribus.

Le gouverneur Esdras dut alors s'acquitter de la mission dont l'avait chargé le roi Artaxerxès. Depuis la mort de Zorobabel de graves abus s'étaient introduits dans la colonie, abus qu'il fallait extirper sous peine de voir peu à peu le peuple de Dieu descendre au niveau des races étrangères. Des Israélites fidèles prévinrent Esdras qu'un certain nombre de leurs frères, des princes, des prêtres, des lévites aussi bien que des particuliers, avaient contracté des alliances avec les Chananéens, les Ammonites, les Moabites, et même les Égyptiens, oubliant que, d'après la loi sainte du Seigneur, la race des enfants de Dieu ne doit pas se confondre avec les races païennes, dont les abominations excitèrent la colère de Jéhovah.

En apprenant une violation si grave des commandements divins, Esdras déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux en signe de douleur, et s'assit en versant un torrent de larmes. Bientôt tous les hommes craignant Dieu l'entourèrent, pleurant comme lui sur les coupables. Il resta ainsi morne et silencieux jusqu'au sacrifice du soir; alors s'agenouillant devant tout le peuple, il étendit ses bras vers Dieu, et s'écria :

« Mon Dieu, je n'ose lever les yeux vers vous, tant sont grandes nos iniquités! Nos pères ont péché, et nos rois, nos prêtres, nos tribus ont été livrés au glaive, au pillage, à l'exil. Puis, nous vous avons supplié de rendre la liberté aux restes d'Israël afin de nous conserver un coin de terre dans la patrie, une ombre de vie dans notre ser-

vitude, et le roi des Perses, dont vous avez touché le cœur, nous permit de rebâtir les solitudes de Sion. Or voilà que, revenus de l'exil, nous retombons dans nos iniquités, violant vos lois les plus sacrées. — La terre que vous habitez, nous aviez-vous dit, est une terre souillée par les abominations des peuples maudits qui vous y ont précédés. Ne donnez pas vos filles à leurs fils, ne contractez aucune alliance avec eux. — Mon Dieu, nous avons foulé aux pieds ce commandement, n'y a-t-il plus de salut pour nous? Nous voici, juste Juge, nous les misérables restes d'Israël, nous voici à vos pieds, couverts de nos péchés, mais implorant votre pardon! »

Les Israélites fidèles, hommes, femmes et enfants, rassemblés dans les sacrés parvis, pleuraient avec Esdras, quand tout à coup, au milieu des gémissements et des sanglots, Jéchonias, fils de Jéhiel, éleva la voix au nom du peuple : « Nous avons péché, dit-il, mais nous nous repentons de notre faute. Jurons solennellement de renvoyer toutes les femmes étrangères avec leurs enfants, conformément à la loi du Seigneur notre Dieu. Qu'Esdras se lève et commande, puisqu'il en a le pouvoir, et tous nous serons avec lui. »

C'était le mot qu'attendait Esdras pour inaugurer la réforme. Se levant donc, il adjura les prêtres, les lévites et tout le peuple de revenir à la loi de Jéhovah. Tous en firent le serment devant l'autel. Appuyé sur le concours de ces vrais fils d'Israël, il donna l'ordre à tous les Juifs de la transmigration, selon le décret des princes et des anciens, d'avoir à se rassembler dans le délai de trois jours à Jérusalem, sous peine d'entendre prononcer la confiscation de leurs biens et leur exclusion de la colonie. Le vingtième jour du neuvième mois, malgré les pluies continuelles de la saison, tous les hommes de Juda et de Benjamin se trouvaient réunis dans les sacrés parvis. Au milieu de ce peuple saisi de terreur, Esdras s'écria :

— « Vous avez transgressé la loi par des alliances scan-

daleuses avec les peuples étrangers, mettant ainsi le comble aux péchés d'Israël. Rendez hommage à Jéhovah, le Dieu de vos pères, obéissez à sa loi sainte, et séparez-vous de toutes ces femmes qu'il vous est défendu d'épouser.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, » répondit l'assemblée d'une voix unanime.

Comme la saison ne permettait pas de siéger assez longtemps en plein air pour juger tous les coupables, on nomma des enquêteurs qui devaient se transporter, à certains jours déterminés, sur tous les points du territoire, afin de faire comparaître devant eux les délinquants, et apaiser ainsi la colère de Dieu. Ces juges, après une inquisition qui dura deux mois, constatèrent une centaine de transgressions, dont treize avaient eu lieu dans des familles sacerdotales. Esdras eut ainsi la consolation de purifier ses frères de tout alliage impur et de retrouver dans le Temple, aux pieds de Jéhovah, de vrais fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

VI

NÉHÉMIAS. RECONSTRUCTION DE JÉRUSALEM

A. M. 3560 — A. C. 441.

Il y avait près de soixante-dix ans que Cyrus avait autorisé la reconstruction du Temple, quand Esdras revint à Jérusalem avec la seconde caravane d'exilés. La colonie juive s'était développée pendant cette période, mais la ville sainte, fière à bon droit de son nouveau Temple, n'avait encore ni portes ni remparts. Exposée sans défense aux incursions des peuplades voisines, elle pleurait sa force et sa gloire d'autrefois.

Or, la vingtième année du règne d'Artaxerxès, l'hébreu Néhémias, grand échanson du roi, vit arriver au palais de Suse, Hanani l'un de ses frères, avec quelques hommes de la tribu de Juda. Leur ayant demandé des nouvelles de la colonie, particulièrement de Jérusalem, ils lui répondirent que les colons végétaient dans l'opprobre et l'affliction, et que la cité n'avait point vu se relever les murs abattus par Nabuchodonosor, ni les portes livrées aux flammes. Néhémias se mit à gémir et à pleurer, puis s'efforça de se concilier le Seigneur par le jeûne et la prière : « Seigneur, disait-il, vous gardez le pacte d'alliance avec ceux qui vous aiment : écoutez donc la requête que j'ose vous adresser pour mes frères, les fils d'Israël. Nous avons péché, je l'avoue; séduits par la vanité, nous avons violé les préceptes que vous avez dictés à Moïse, votre serviteur; mais

n'avez-vous pas dit un jour : Si vous transgressez ma loi, je vous disperserai au milieu des peuples; si vous revenez à moi, je vous rassemblerai au lieu que j'ai choisi. Pitié donc, Seigneur, pour les restes de ce peuple que vous avez ramené de l'exil; bénissez le dessein que j'ai conçu, et faites-moi trouver grâce auprès du grand roi. »

Le dessein de Néhémias était de rebâtir Jérusalem et de relever ses portes et ses remparts, dessein qu'il était impossible d'exécuter sans l'autorisation d'Artaxerxès; mais le chef de l'empire permettrait-il jamais de reconstituer cette citadelle si souvent rebelle envers ses prédécesseurs? Cette pensée tourmentait depuis plusieurs mois le grand échanson, lorsqu'un jour, dans un festin auquel assistaient le roi et la reine, il présentait à Artaxerxès la coupe de vin, quand celui-ci, remarquant sa tristesse, lui en demanda la cause :

« Tu me parais bien abattu, lui dit-il, et cependant tu n'es pas malade : un mal secret te ronge donc le cœur? »

Cette question troubla plus encore Néhémias; cependant il avoua franchement la vérité.

« Grand roi, dit-il, vivez à jamais! Comment ne serais-je pas triste, quand la cité où reposent les tombeaux de nos pères n'est plus qu'un amas de ruines sans portes, ni remparts?

— Eh bien! reprit le roi, quel est donc ton désir?

— Seigneur, répondit Néhémias en invoquant Dieu du fond de son cœur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, j'oserai vous demander de m'envoyer en Judée, dans cette cité de Jérusalem où reposent les cendres de mes aïeux, et je la ferai sortir de ses décombres.

— Et combien de temps durera ton voyage? » s'écrièrent en même temps le roi et la reine.

Néhémias fixa l'époque de son retour, puis ajouta :

— « Qu'il plaise au roi de me remettre des lettres pour les gouverneurs au delà du fleuve, afin qu'ils me fournissent les moyens d'arriver en Judée, et aussi pour Asaph.

l'intendant des forêts royales, à qui je demanderai les bois nécessaires à la construction des tours et des portes de la ville. »

Dieu disposa favorablement le cœur du roi. Le fameux édit de reconstruction des murailles de Jérusalem, d'où Daniel avait daté les soixante-dix semaines d'années qui devaient précéder la nouvelle alliance, fut libéralement accordé, et Néhémias partit pour la ville sainte, escorté d'une nombreuse cavalerie que le roi mit à sa disposition. Des parents, des amis, beaucoup d'autres Israélites l'accompagnaient aussi, avec l'intention de se fixer dans la colonie juive.

Personne n'avait connaissance de la mission dont il était chargé. Au delà de l'Euphrate il remit aux gouverneurs les lettres royales. Les chefs de Samarie, Sanaballat et Tobias, virent de mauvais œil ce Juif, qui sans doute allait travailler au relèvement de sa nation. Arrivé à Jérusalem, Néhémias s'y reposa pendant trois jours, sans divulguer son projet. Un soir, pour se rendre compte des difficultés à vaincre, il fit à cheval le tour de la ville au milieu des décombres qui l'arrêtaient à chaque pas, considéra l'emplacement des murailles renversées, des portes incendiées, et rentra chez lui plein de courage et d'espoir. Le lendemain, ayant convoqué une assemblée des prêtres, des magistrats et du peuple, il leur manifesta sa résolution : « Vous voyez, leur dit-il, notre affliction et dans quel état se trouve la cité déserte et démantelée. Relevons ses murailles et ses portes, et cessons d'être un sujet d'opprobre pour les peuples voisins. Mettons-nous à l'œuvre, Dieu et le roi sont avec nous. »

On se mit à l'œuvre avec enthousiasme, au grand déplaisir de Sanaballat et de Tobias. Ils arrivèrent à Jérusalem pour décourager et effrayer les travailleurs.

« Que prétendez-vous donc? disaient-ils avec mépris. Vous préparez-vous à soutenir un siège contre le roi?

— Dieu et le roi sont avec nous, répliqua Néhémias. A

l'œuvre donc, fils d'Israël. Quant à vous, Samaritains, vous n'avez aucun droit sur Jérusalem et par conséquent rien à voir dans notre entreprise. »

Pour activer le travail, Néhémias divisa le mur d'enceinte en différentes sections, que les familles se partagèrent. Les princes, les prêtres, les anciens, les habitants de la ville et des campagnes voisines, prêtèrent courageusement leur concours. Au début, Sanaballat et Tobias, pour cacher leur dépit, raillaient ces Juifs stupides qui s'imaginaient élever un mur d'enceinte avec des pierres calcinées, et cela du matin au soir, par un sacrifice à Jéhovah. Un renard suffira pour ouvrir une brèche dans ce tas de poussière. Sans s'occuper de ces méprisantes invectives qu'il laissait à Dieu le soin de punir, Néhémias poussa si bien la construction que bientôt le mur atteignit partout la moitié de sa hauteur. Alors les Samaritains, cessant de rire, prirent les armes en secret, avec l'intention bien arrêtée de fondre à l'improviste sur les ouvriers, et de les égorger au milieu de leurs travaux. Informé du complot, Néhémias se contenta d'abord de placer des sentinelles sur le rempart pour donner l'alerte en cas d'attaque, puis voyant qu'il serait impossible d'éviter une collision avant l'achèvement des murailles, il suspendit les travaux et embusqua tous ses hommes, armés de lances, d'arcs et d'épées, derrière le rempart. « Ne craignez rien, leur dit-il; votre Dieu, c'est le Dieu grand et terrible. Songez que vous allez combattre pour vos pères, vos fils et vos filles, vos épouses et vos demeures. » Ils n'eurent pas même à lancer une flèche : les ennemis, se voyant démasqués, n'osèrent risquer la lutte, et chacun courut reprendre son poste de travail.

Dès lors, pour éviter toute surprise, la moitié des jeunes gens resta sous les armes pendant que l'autre édifiait la muraille. Les ouvriers eux-mêmes portaient un glaive à la ceinture, tenant souvent une pierre d'une main et l'épée de l'autre; Néhémias surveillait ouvriers et soldats, ayant

toujours près de lui un trompette pour donner le signal d'alarme et rassembler ses hommes en cas d'attaque soudaine. Pour hâter la construction, les travailleurs ne prenaient plus que quelques heures de sommeil; les hommes de la campagne ne quittaient plus la ville; Néhémias et les siens n'ôtaient leurs vêtements que pour les ablutions légales.

Mais, tout en se consacrant à cette œuvre patriotique, les ouvriers devaient pourvoir à la subsistance de leurs femmes et de leurs enfants. Beaucoup furent obligés d'emprunter à des usuriers sans cœur qui profitèrent de leur indigence pour les ruiner et les opprimer. Une immense clameur s'éleva du milieu du peuple contre ces spéculateurs rapaces. « Nous avons engagé nos champs, nos vignes, nos maisons, pour avoir du pain. Faudra-t-il vendre nos fils et nos filles pour ne pas mourir de faim? Ne sommes-nous pas tous frères? Et voilà que des riches impitoyables, après avoir reçu en gage tous nos biens, vont faire de nos enfants leurs esclaves. » En entendant ces plaintes, hélas! trop fondées, Néhémias, indigné jusqu'au fond de l'âme, convoqua une assemblée générale des princes et du peuple. « Il est donc vrai, s'écria-t-il en apostrophant les coupables, que vous écrasez le peuple sous le poids de vos usures! Nous avons racheté vos pères, esclaves des gentils, et vous pensez que nous vous laisserons vendre des fils de Juda, pour les racheter ensuite? » Les usuriers baissaient la tête, sans articuler un mot pour se défendre. « Ce que vous faites est un crime, continua Néhémias. Marchez donc dans la crainte de Dieu, et ne vous déshonorez pas aux yeux de l'étranger. Moi aussi, j'ai prêté de l'argent et du blé; mes serviteurs ont fait de même. Volontiers, nous faisons la remise de ces dettes. Rendez donc à ce peuple ses champs, ses vignes, ses oliviers, ses maisons avec les intérêts perçus jusqu'aujourd'hui. — Nous le ferons, » s'écrièrent les coupables. Secouant alors les plis de sa tunique : « Ainsi soit rejeté

de sa demeure et de son héritage, reprit Néhémias, quiconque d'entre vous transgressera son serment.

— Amen! » répondit la multitude. Des chants de reconnaissance montèrent vers l'Éternel, les coupables s'exécutèrent de bonne grâce, et la paix régna dans tous les cœurs.

Néhémias avait le droit de parler avec autorité, car jamais, pendant les douze années de son gouvernement, il ne toucha les quarante sicles que la loi fixait chaque jour pour sa subsistance. Et néanmoins il nourrissait à sa table plus de cent cinquante personnes, ouvriers, magistrats. étrangers. Tout ce qu'il demandait à Dieu, disait-il, c'était de se souvenir de lui, en retour du bien qu'il avait pu faire à son peuple. Dieu n'oublia point son serviteur : ses ennemis Sanaballat et Tobias, impuissants contre son œuvre, cherchèrent à s'emparer de sa personne. Ils l'invitèrent un jour à se rendre dans un village sous prétexte d'un traité d'alliance. Soupçonnant leur dessein criminel, il leur fit répondre que l'édification du rempart souffrirait trop de son absence. Quatre fois ils revinrent à la charge sans obtenir d'autre réponse. Sanaballat lui envoya, pour l'attirer, le message suivant : « On dit partout que vous élevez vos murailles pour vous révolter ensuite, que vous ambitionnez la couronne, que vos prophètes vous préparent les voies en disant : Nous avons un roi en Judée. Avant d'en informer le roi Artaxerxès, nous voudrions conférer avec vous. » Néhémias répondit qu'il s'inquiétait peu de ces ridicules impostures et de ceux qui les fabriquaient. Ils employèrent alors pour le perdre un moyen plus déloyal encore. Un certain Seméias, qui se disait prophète, l'avertit soudain que des assassins le cherchaient pour lui ôter la vie. « Enfermons-nous dans le Temple, dit-il, il n'y a que ce moyen d'échapper au poignard. — Néhémias ne fuit jamais, répondit-il, et d'ailleurs il ne m'est pas permis d'entrer dans le sanctuaire. » Séméias le savait bien, et c'était pour l'accuser de sacrilège que ce soudoyé de Sanaballat avait inventé cette fable.

Enfin, malgré toutes ces difficultés, après cinquante-deux jours d'un travail incessant, le rempart, flanqué de ses tours, apparut dans toute sa majesté. Les plus irréconciliables ennemis durent y voir l'œuvre de Dieu. Néhémias fit aussitôt poser les portes et donna l'ordre à deux hommes sûrs, son frère Hanani et l'un de ses amis, Hananias, de les tenir fermées depuis le soir jusqu'au matin. Près de chacune des portes, des gardes stationnaient à tour de rôle.

Pour achever la restauration de la ville sainte, il restait à lui donner une population en rapport avec l'étendue de son enceinte. Le nombre des maisons rebâties étant peu considérable, Néhémias fit décider dans une assemblée générale du peuple, qu'après un temps de repos suffisant, on travaillerait à relever les maisons abattues, afin de repeupler la cité. Il déposa à cet effet vingt mille drachmes d'or dans le trésor; les princes en donnèrent aussi vingt mille, et le peuple, quoique pauvre, trouva moyen de fournir une contribution égale à celle de ses chefs. Un certain nombre de familles résolurent spontanément de s'établir à Jérusalem; puis, après un recensement général de la population, on statua qu'un dixième des familles, désigné par la voie du sort, se fixerait dans la nouvelle enceinte. Par cette dernière mesure, Néhémias atteignait le but si ardemment poursuivi : la résurrection de la cité sainte où dormaient ses aïeux, de la cité que le Dieu du ciel préférait à toutes les cités de l'univers.

VII

DÉDICACE DE LA SAINTE CITÉ

Après tant et de si grandes faveurs, le peuple sentit le besoin de renouer alliance avec son Dieu. Le premier jour du septième mois, les foules accoururent à Jérusalem pour célébrer de solennelles actions de grâces, et, comme préparation, prièrent Esdras de leur lire le Livre de la loi. Le saint docteur apporta les rouleaux sacrés devant le peuple, qui se leva par respect, puis se prosterna la face contre terre, adorant le Seigneur. Jusqu'au milieu du jour, Esdras et les lévites lurent et expliquèrent les lois divines au milieu des sanglots de l'assistance, pénétrée de repentir à la vue de ses péchés. Les larmes coulaient en telle abondance, que Néhémias crut devoir rappeler à l'assemblée que ce jour était un jour de joie, et non de tristesse. « Allez, dit-il ; prenez votre repas dans l'allégresse, et partagez vos provisions avec les indigents. »

Le lendemain s'ouvrait la grande fête des Tabernacles. Esdras ayant expliqué le chapitre de Loi relatif à cette fête, Néhémias donna l'ordre d'aller sur les montagnes et les collines couper des rameaux d'olivier, des myrtes, des palmes, des arbustes couverts de feuillage, pour en faire des tentes, selon les prescriptions du Livre sacré. Les habitants de Jérusalem construisirent ces abris verdoyants sur la plate-forme ou dans le vestibule de leurs maisons; les habitants des campagnes, dans les parvis du Temple ou sur les places publiques. Ainsi, tous les fils de la transmigra-

tion passèrent sous des tentes les sept jours de la fête des Tabernacles, occupés à la lecture ou à la méditation des lois du Seigneur. Jamais peut-être, depuis les jours de Josué, on n'avait vu pareil concours à cette solennité.

Le vingt-quatrième jour du mois, jour de pénitence et d'expiation, les fils d'Israël, revêtus du cilice, la tête couverte de cendres, confessèrent leurs iniquités devant le Seigneur. Aux quatre lectures de la loi succédèrent les prostrations de l'assemblée; puis, les lévites rappelèrent au peuple l'histoire de leurs pères depuis Abraham jusqu'à la captivité, et comment cette histoire, tissu de bienfaits de la part de Dieu, tissu d'ingratitudes du côté d'Israël, justifiait les calamités passées et présentes. « Et cependant, ajoutèrent-ils, le Dieu de miséricorde n'a pas voulu exterminer les restes d'Israël. O Jéhovah, gardez le pacte d'alliance conclu avec nos pères, prenez en considération les malheurs de nos rois et de nos princes, de nos prêtres et de nos prophètes, et de nous tous, vos enfants, depuis l'invasion d'Assur jusqu'à ce jour. Esclaves de l'étranger dans notre propre patrie, c'est pour nos maîtres que nos terres fructifient, c'est pour les enrichir que nos bœufs tracent leurs sillons. O Dieu grand et terrible, nous voulons donc contracter avec vous une alliance éternelle et la signer avec nos princes, nos prêtres et nos lévites. »

Et tous, à la suite de Néhémias, jurèrent d'observer la loi de Dieu, de ne plus contracter d'union avec les étrangers, de respecter le septième jour, et le sabbat de la septième année, de payer exactement le tribut du Temple, et la dîme aux ministres du Seigneur, d'offrir les prémices et les premiers-nés, enfin ne plus jamais déserter le Temple de Jéhovah. Ainsi le peuple d'Israël, après soixante-dix ans passés dans l'exil au milieu des nations étrangères, et près d'un siècle dans un état de désorganisation complète au sein de son propre pays, se remettait librement et volontairement sous le joug du Seigneur, et de la loi sainte que Jéhovah avait autrefois donnée à son serviteur Moïse.

Quelques mois après, Néhémias célébrait solennellement avec son peuple régénéré, la dédicace de la nouvelle Jérusalem. Les lévites, musiciens et chanteurs arrivaient des tribus avec leurs cymbales et leurs cinnors. Une immense procession, divisée en deux groupes dirigés, l'un par Esdras, l'autre par Néhémias, et formant deux chœurs, faisaient le tour des remparts pour se rejoindre à la porte des Gardes, pendant que les multitudes, des hauteurs de Sion, contemplaient ce magnifique spectacle. De retour au Temple, les fils d'Israël immolèrent de nombreuses victimes au Seigneur au milieu des chants d'allégresse, car Dieu avait fait de ce jour un jour de grande joie pour tous ses enfants.

En cette circonstance, un prodige éclatant prouva aux Israélites que Dieu acceptait le nouveau pacte d'alliance. Avant la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, les prêtres emportèrent le feu sacré qui brûlait nuit et jour sur l'autel de Jéhovah, et le cachèrent dans la vallée, au fond d'un puits desséché. Les petits-fils de ces prêtres, connaissant ce secret, le révélèrent à Néhémias, qui les chargea de visiter le puits, d'en retirer le feu sacré, si Dieu l'y avait conservé, et de l'apporter au Temple; mais ils ne trouvèrent à l'endroit désigné qu'un peu de boue liquide. Néhémias leur commanda d'en asperger l'autel, le bûcher et l'holocauste. Or, à ce moment, le soleil, jusque-là voilé par un nuage, resplendit subitement d'un éclat inaccoutumé, et une flamme mystérieuse dévora la victime, à la grande stupéfaction des assistants. Le sacrifice terminé, Néhémias fit cette prière au Dieu de justice et de miséricorde : « O Jéhovah, notre seul roi, notre libérateur après tant de calamités, recevez ce sacrifice offert pour tout le peuple, afin que vous daigniez le bénir et le sanctifier. Rassemblez nos frères encore dispersés, opprimés et méprisés au milieu des nations étrangères. Apprenez à nos persécuteurs que vous êtes le seul Dieu, et rétablissez Israël dans le lieu que vous avez choisi. » La nouvelle de ce grand prodige, accompli de-

vant une foule de témoins, parvint aux oreilles d'Artaxerxès qui après s'être assuré du fait, éleva sur l'emplacement du puits un monument commémoratif de cette intervention divine. Il envoya aussi, à cette occasion, de magnifiques présents aux prêtres de Jérusalem.

Néhémias resta douze ans dans la sainte Cité pour y consolider son œuvre de réformation; puis, il quitta la colonie pour retourner, comme il l'avait promis, à la cour d'Artaxerxès. Il laissait à ses frères un guide sûr, le scribe Esdras, qui lui avait préparé les voies et gagné les cœurs pendant le temps de sa fidèle mission. Mais le saint vieillard avait aussi rempli sa tâche : Dieu l'appela à lui peu de temps après le départ de Néhémias. Alors abandonnés à eux-mêmes ou entraînés par des prêtres ignorants et indignes, les Juifs oublièrent de nouveau leurs serments. Le Pontife Eliacib lui-même, intendant du trésor dans la maison de Dieu. ne craignit pas de s'allier avec l'Ammonite Tobias, l'implacable adversaire de Néhémias, lors de la reconstruction des murs de Jérusalem. Il poussa l'audace jusqu'à lui fournir un appartement dans les dépendances du Temple, malgré la loi qui excluait les Ammonites et les Moabites des assemblées religieuses, depuis que ces deux peuples avaient excité le faux prophète Balaam à maudire Israël. A cette nouvelle, Néhémias revint à Jérusalem pour y rétablir l'ordre indignement violé. Il jeta Tobias hors de l'enceinte sacrée, força les récalcitrants à payer les dîmes, et demanda compte aux magistrats des désordres qu'ils laissaient s'introduire par négligence ou complicité. Sans respect pour la loi du sabbat, les étrangers amenaient en ce saint jour leurs marchandises à Jérusalem : il en fit fermer les portes jusqu'au moment de la reprise des travaux, et menaça les marchands qui stationnaient autour de la ville, de les jeter en prison, s'ils revenaient troubler le repos sabbatique,

Les Samaritains avait tenté de s'établir dans la ville sainte. Un petit-fils d'Eliacib épousa, malgré la loi, la fille de Sa-

naballat, le gouverneur de Samarie; d'autres Juifs se crurent autorisés à contracter des alliances semblables. Néhémias reprit les coupables dans une assemblée du peuple, et les mit en demeure de rompre ces unions : « Pour avoir violé cette loi sainte, s'écria-t-il, Salomon, le plus sage des rois, le bien-aimé de Dieu, le grand chef d'Israël, tomba dans l'idolâtrie. » Il bannit sans pitié de la colonie le gendre de Sanaballat, qui, la rage au cœur, alla cacher sa honte à Samarie. Plus tard, élevé dans la haine des Juifs, son fils Hanam érigea sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem, où les Samaritains réchauffèrent pendant de longs siècles l'animosité traditionnelle contre leurs voisins.

En ce temps-là, parut Malachie, le dernier prophète d'Israël. Il venait, de la part de Dieu, condamner les prêtres cupides qui ne rougissaient pas d'offrir à l'autel des victimes méprisables et sans valeur. Le fils, disait-il, honore son père, et le sujet, son roi. Si je suis votre père, comment m'honorez-vous? Si je suis votre roi, comment me servez-vous? Vous offrez sur mes autels un pain souillé, des victimes mutilées ou malades, qu'un gouverneur de province refuserait avec mépris. Aussi je dédaigne vos offrandes. Voici que depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom sera grand parmi les nations. Sur tous les points de la terre on m'offrira en sacrifices une oblation pure, et mon nom sera glorifié par tous les peuples. » — « Votre père Lévi, ajoutait-il, prêchait la loi de vérité, et enseignait au peuple les sentiers de la justice, car les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la science. Parce que vous avez abandonné ces traditions saintes, voici que je vais envoyer mon Ange, pour préparer les voies devant ma face. Aussitôt après lui, viendra dans son Temple le Dominateur que vous cherchez, le messager du Testament, après qui vous aspirez. Voici qu'il arrive, dit le Dieu des armées. Comme le feu purifie les métaux, il purifiera les enfants de Lévi, et alors ils offriront au Seigneur des sacrifices qui lui seront agréables. »

Néhémias entendit cette prophétie, la dernière de l'antique alliance. Il put contempler dans le lointain des âges l'Ange du Seigneur, le Précurseur annonçant au désert l'arrivée du Messie, du Désiré des nations. Voici qu'il arrive! et il arrivait pour être le Dominateur, le roi des Juifs et du monde, le Libérateur attendu depuis l'origine! Il entrait dans cette Jérusalem dont Néhémias avait relevé les murs, il pénétrait dans le saint Temple si souvent profané par les enfants de Lévi, il abolissait sur le Calvaire tous les sacrifices; puis, des prêtres purifiés par lui offraient dans le monde entier l'oblation pure, la seule agréable à Dieu, le pain et le vin de Melchisédech, devenu le sacrifice Eucharistique. Et tous les sacrifices abolis, le nom du vrai Dieu glorifié dans le monde entier, prouvaient aux Juifs que la prédiction de Malachie était accomplie.

Le roi Artaxerxès étant mort, Néhémias ne retourna point à la cour. Il se consacra tout entier au service de son peuple, et mourut dans un âge très avancé. Interprète de tous ses frères, un homme mû par l'Esprit de Dieu a tracé de lui cet éloge : « Il vivra dans les temps les plus reculés, car il a relevé nos murs, redressé nos portes, édifié la nouvelle Jérusalem! »

LIVRE DIX-SEPTIÈME

LA JUDÉE SOUS L'EMPIRE GREC

LES MACHABÉES

I

ALEXANDRE LE GRAND ET SES SUCCESSEURS

(333-172 av. J.-C.)[1].

Les deux siècles pendant lesquels les Perses régnèrent sur le monde, furent, pour les fils d'Israël, deux siècles de résurrection. Rentrés en petit nombre dans la patrie, après soixante-dix ans d'exil, non seulement ils rebâtirent la ville et le Temple de Jérusalem, mais ils repeuplèrent les cités et les villages. Comme aux beaux jours des patriarches et des rois, les plaines se couvrirent de riches moissons, les coteaux de magnifiques vignobles.

Sous la paternelle suzeraineté des monarques persans, la Judée retrouva son indépendance, ses pontifes, ses ma-

1. Beaucoup d'auteurs placent en 336 avant J.-C. l'avènement d'Alexandre le Grand. Ils se basent sur les calculs de Denys le Petit qui fixe la naissance de Jésus-Christ à l'an du monde 4004. Or, nous avons établi dans la Préface de ces *Récits*, avec Vigouroux et la plupart des historiens, que Denys le Petit s'est trompé de quatre ans : Jésus-Christ est né l'an du monde 4000, et, par conséquent, pour avoir la vérité chronologique, il faut retrancher trois ou quatre ans aux dates de l'ère vulgaire. (Cf. Vigouroux : Dictionnaire de la Bible; article : *Chronologie biblique.*)

gistrats, ses lois saintes, sa vie nationale, et rien ne manquait à sa prospérité, lorsqu'un nouveau coup du Ciel vint changer la face du monde.

Pendant la captivité de Babylone, le prophète Daniel avait vu en songe un bélier aux cornes puissantes qui réduisait tous les animaux sous sa domination. Ce bélier figurait l'empire des Perses. Daniel le considérait avec effroi, lorsqu'un bouc d'une taille prodigieuse s'élança de l'Occident. « D'un bond il parcourut la terre, et ses pieds ne touchaient pas le sol. Il fondit sur le bélier, l'attaqua avec furie, le perça de coups, lui brisa les deux cornes et le foula sous ses pieds. » Ce bouc, dit Daniel, figurait l'Empire des Grecs, représenté par le plus grand de ses rois, Alexandre.

En effet, l'an 334, sous le règne de Darius Codoman, dernier roi des Perses et des Mèdes, Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, s'élança sur l'Asie avec une rapidité telle, que ses pieds semblaient ne pas toucher la terre. D'un bond il arrive au Granique avec quarante mille hommes, et taille en pièces les deux cent mille soldats de Darius. Celui-ci revient l'attaquer avec six cent mille guerriers, accourus de toutes les provinces. Alexandre passe sur le corps de cette formidable armée, et s'empare du camp de Darius. Vaincu, dépouillé de ses immenses trésors, Darius offre au vainqueur toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate, mais ce n'est pas assez pour Alexandre, qui veut le monde entier. Il prend en courant la Phénicie, la Palestine, la Syrie, passe l'Euphrate et le Tigre, et rencontre de nouveau Darius à la tête d'un million d'hommes. Il l'écrase dans les plaines d'Arbelles, entre en triomphateur dans toutes les capitales, à Babylone, à Suse, à Persépolis, traverse l'Indus et veut passer le Gange ; mais ses troupes refusent d'aller plus loin.

Dans cette course à travers le monde, le conquérant s'était arrêté un instant à Jérusalem. Pendant le siège de Tyr, il adressa un message au grand prêtre Jaddus, le

sommant de se soumettre à son empire et de lui fournir, en argent et en hommes, les secours qu'il était tenu de livrer chaque année à Darius. En retour, il lui promettait son amitié. Jaddus répondit que les Juifs resteraient fidèles à Darius aussi longtemps que subsisterait l'empire des Perses. Furieux de cette réponse, Alexandre partit pour Jérusalem, bien décidé à l'anéantir; mais il avait compté sans le Dieu d'Israël, le Dieu qui tient dans ses mains le cœur des plus puissants rois. A son approche, l'ange du Seigneur ordonna au grand prêtre d'ouvrir les portes de la ville, de pavoiser les rues, de faire prendre aux Juifs leurs tuniques blanches comme aux grands jours de fête, et d'aller lui-même, revêtu de ses ornements pontificaux, entouré de tous les prêtres, à la rencontre du héros. Jaddus obéit à la voix céleste, et le cortège imposant, majestueux, se mit en marche. En apercevant cette multitude vêtue de tuniques blanches, ces prêtres en costume des cérémonies saintes, Alexandre s'arrêta, vivement ému. Le grand prêtre s'avança seul vers le conquérant : il portait la robe d'hyacinthe aux broderies éclatantes, et sur la tête, la tiare avec la lame d'or où le nom de Jéhovah était inscrit. A la grande stupéfaction de son armée, Alexandre se prosterna pour adorer le nom auguste de Dieu, pendant que les Juifs, rangés en cercle, acclamaient le roi de Macédoine. Et comme ses familiers lui demandaient pourquoi il se prosternait ainsi devant le pontife hébreu : « Ce n'est point ce prêtre que j'adore, répondit le héros, mais le Dieu dont il est le ministre. Quand je méditais la conquête de l'Asie, je vis en songe un homme qui portait les mêmes ornements que ce pontife, et cet homme m'assura que je subjuguerais l'empire des Perses. » Alexandre tendit alors la main au grand prêtre, et monta au Temple pour immoler des victimes au Seigneur. Jaddus lui présenta la prophétie de Daniel annonçant qu'un monarque grec mettrait fin à la monarchie persane, et lui demanda pour lui et pour tous ses frères la faveur de vivre selon leurs lois et

les pratiques de leur sainte religion, ce qui lui fut accordé[1].

Heureux Alexandre, s'il avait connu et servi le Dieu qui lui avait donné l'empire du monde! Mais après avoir vaincu dans tant de combats, détruit tant de forteresses, tué tant de rois, et vu la terre muette devant lui, son cœur se gonfla d'orgueil, et il se crut lui-même un dieu. Alors, pour lui rappeler qu'il n'était qu'un homme, le Tout-Puissant l'étendit sur sa couche à l'âge de trente-deux ans, et il mourut après un règne de douze années.

Sur son lit de mort, Alexandre partagea ses États en quatre royaumes, selon la prédiction de Daniel. Deux de ces royaumes comprenaient l'Occident; les deux autres, l'Égypte et la Syrie, embrassaient l'Orient. La Syrie eut pour roi Séleucus, et l'Égypte, à laquelle se rattachait la Palestine, fut confiée au roi Ptolémée.

Pendant un siècle les Juifs vécurent heureux sous la domination des Ptolémées. Moyennant un léger tribut, ils conservèrent leur nationalité, leurs lois, leurs coutumes, sous l'autorité de leurs pontifes. Les rois d'Égypte les employaient dans leurs armées, leur donnaient des postes de confiance, et favorisaient leur commerce qui déjà s'étendait à toutes les provinces. Également en faveur près des Syriens, les Juifs se disséminaient partout et fondaient des colonies florissantes à Antioche, à Alexandrie, et dans toutes les villes importantes. Dieu se servit de ces fils d'Israël, dispersés au milieu des païens, pour faire connaître à ceux-ci son nom et sa loi. Pour la première fois les Livres sacrés des Hébreux furent traduits dans la langue grecque[2], et les philosophes du grand empire, en Orient comme en Occident, apprirent que Jéhovah est le seul Dieu, et que de Juda viendrait le Sauveur attendu par les Nations.

1. Cette rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Jaddus, dont ne parlent point les Livres Saints, ne nous est connue que par l'historien Josèphe.

2. La version grecque, connue sous le nom de Version des *Septante* remonte à l'an 277 av. J.-C. Ptolémée Philadelphe chargea, dit-on, de cette traduction 72 interprètes juifs, *Septante* en chiffres ronds, d'où le nom de cette version.

Après un siècle de tranquillité, la guerre éclata entre la Syrie et l'Égypte. Antiochus le Grand, vainqueur des Égyptiens, mit la main sur la Judée. Dès l'abord ce changement ne causa aucun trouble intérieur. La cité sainte continua de jouir d'une paix profonde sous la direction du saint pontife Onias. Les lois étaient religieusement observées; les rois et les princes étrangers, pleins de vénération pour le Dieu d'Israël et son ministre, comblaient le Temple de Jérusalem des plus riches offrandes; Antiochus lui-même pourvoyait généreusement aux frais des sacrifices et du culte divin. Mais à ce calme devaient succéder bientôt de violents orages.

A cette époque [1], l'Orient commençait à trembler devant Rome, la bête aux dents de fer, dont avait parlé Daniel. Après avoir broyé les Carthaginois d'Annibal, ses armées sommaient Antiochus de renoncer à ses prétentions sur l'Égypte. Le fier Syrien crut pouvoir passer outre, mais il fut vaincu par les Romains, et condamné à verser quinze mille talents pour les frais de la guerre. Il mourut peu après, laissant à son fils Séleucus le soin d'acquitter cette énorme dette.

Or, tandis que le nouveau roi de Syrie méditait sur les moyens de se procurer cette somme, un certain Simon, de la tribu de Benjamin, cherchait, lui, par quel stratagème il arriverait à supplanter le pontife Onias. Connaissant les embarras financiers du monarque, il lui fit croire que le trésor de Jérusalem renfermait des dépôts considérables d'or et d'argent, et que ces immenses richesses, inutiles aux sacrifices, seraient bien mieux placées dans les caisses du roi. Séleucus tressaillit de joie à cette nouvelle, et prescrivit immédiatement à Héliodore, l'intendant des finances, d'aller à Jérusalem mettre la main sur le précieux trésor. Pour ne pas donner l'éveil, celui-ci prétexta un voyage en Phénicie, mais, de fait, se dirigea précipitamment vers la

1. 200 ans avant l'ère chrétienne.

ville sainte, où, du reste, il fut reçu très gracieusement par le saint pontife Onias. Après lui avoir signifié les ordres du souverain, Héliodore demanda au grand prêtre si le trésor du Temple contenait réellement les richesses fabuleuses dont Simon avait parlé. Onias répondit que le tout se réduisait à quatre cents talents d'argent et deux cents talents d'or; que ces dépôts, faits par des particuliers, constituaient l'unique ressource de milliers de veuves et d'orphelins, et qu'il était impossible de spolier des familles qui, pour assurer leur fortune, la plaçaient dans ce Temple vénéré de tout l'univers. Mais Héliodore ne voulut rien entendre. Le roi avait donné ses ordres, disait-il, et bon gré, mal gré, le trésor du Temple serait porté au roi.

Le lendemain, quand l'intendant pénétra dans le saint édifice pour exécuter son vol sacrilège, toute la ville, consternée, adressa ses plaintes et ses supplications au Seigneur. Les prêtres, prosternés au pied de l'autel, demandaient au souverain législateur de garantir lui-même l'inviolabilité des dépôts que sa loi déclarait sacrés. Onias, les traits bouleversés, l'âme navrée, faisait peine à voir. De tous côtés le peuple accourait dans les saints parvis pour implorer la miséricorde du Seigneur. Les femmes, couvertes de cilices, encombraient les avenues du Temple; les vierges sortaient de leurs solitudes; toutes joignaient les mains et les élevaient vers le Ciel, le suppliant à grands cris d'arrêter le profanateur.

Héliodore n'en persista pas moins dans son criminel dessein. Entouré des gardes qui l'accompagnaient, il pénétra dans la salle du trésor, mais c'est là que Dieu l'attendait. A peine avaient-ils franchi la porte de la salle que ses gardes, frappés de terreur, tombèrent à la renverse. Devant eux, couvert d'une armure d'or, apparut un cavalier terrible. Le cheval qu'il montait fondit sur Héliodore, le renversa d'un bond, et le foula aux pieds. Puis, deux jeunes hommes, beaux comme des anges, brillants de gloire, le bras armé d'un fouet, s'approchèrent du sacrilège et le flagellèrent

jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie. On le retrouva la face contre terre, baigné dans son sang, plus mort que vif. Il était entré plein d'arrogance, au milieu de ses gardes ; il sortit sur une chaise à porteurs, muet, confondu, privé de tout secours, car l'homme a beau s'entourer de soldats quand Dieu prend les armes contre lui.

Cependant le peuple bénissait le Seigneur et le remerciait d'avoir glorifié son Temple. Les cris de joie succédaient aux gémissements et aux sanglots. En ce moment, des amis d'Héliodore supplièrent Onias d'intercéder près du Seigneur en faveur du malheureux intendant, car il était sur le point d'expirer. Le grand prêtre offrit un sacrifice à cette intention, d'autant plus volontiers que le roi aurait pu attribuer la mort de son ministre à quelque attentat des Juifs. Or, pendant qu'il priait le Seigneur, les deux guerriers qui avaient flagellé Héliodore, lui apparurent de nouveau : « Rends grâces à Onias, lui dirent-ils, car si Dieu te fait grâce de la vie, c'est à cause de lui. Flagellé de Jéhovah, publie partout sa puissance et ses merveilles. » Ayant dit ces mots, les messagers du Ciel disparurent.

Quant à Héliodore, il témoigna sa reconnaissance en offrant des victimes sur l'autel du Seigneur, et de vives actions de grâces au Pontife qui lui avait sauvé la vie. Quelques jours après, il reprit avec son escorte le chemin d'Antioche, racontant à tous le prodige qu'il avait vu de ses yeux. Le roi lui demanda un jour en plaisantant quel messager il pourrait envoyer à Jérusalem pour une mission de ce genre : « Si vous avez un ennemi à détruire ou quelque traître à punir, répondit Héliodore, envoyez-le au Temple : il vous reviendra brisé de coups, si toutefois il en revient, car il y a là une vertu divine, et des gardiens qui ne ménagent point les malfaiteurs. »

Le malheureux oublia bien vite les châtiments de Dieu. Dévoré d'ambition, il ne craignit point d'empoisonner son maître Séleucus pour régner à sa place. Mais il ne

jouit pas longtemps de son crime. Le frère de Séleucus, Antiochus Epiphane, marcha contre le régicide, le battit honteusement et lui arracha la couronne usurpée.

Hélas! les jours de paix et de bonheur dont Israël a joui depuis trois siècles ont fui pour longtemps. Avec Antiochus Epiphane vont se dérouler pour le peuple de Dieu les pages les plus sanglantes, mais aussi les plus glorieuses de son histoire.

II

LA PERSÉCUTION D'ANTIOCHUS

172-164 av. J.-C.

Le nouveau roi de Syrie, Antiochus Epiphane ou l'Illustre, vraie racine de péché, comme l'appelle l'Esprit Saint, passa au milieu du monde comme l'un des tyrans les plus impies et les plus criminels qui aient jamais existé. Ne connaissant d'autre Dieu que lui-même, bien qu'il feignît d'adorer les idoles, il se faisait représenter sur les monnaies comme une divinité, la tête couronnée d'un nimbe céleste. Cruel, perfide, despotique, il se jouait de la vie de ses semblables et s'amusait à voir couler le sang. Sa férocité n'avait d'égale que sa profonde immoralité; aussi le voyait-on passer sans surprise des scènes de carnage aux plus abominables orgies. Après avoir vécu quatorze ans à Rome en qualité d'otage, il revint en Syrie au moment de l'assassinat de son père, non pas tant pour arracher la couronne à l'usurpateur, que pour l'usurper lui-même en foulant aux pieds les droits de son neveu, le fils de l'infortuné Séleucus.

Les puissants, si dégradés qu'ils soient, trouvent toujours des ambitieux pour les flatter et servir leurs passions. Du reste, il y avait alors parmi les Israélites bien des hommes dont les idées et les mœurs ne répugnaient pas trop aux coutumes païennes. Amollis par la prospérité, en contact perpétuel avec les Grecs, ils s'habituaient à ne

rechercher ici-bas que la fortune et les jouissances matérielles. Ils faisaient profession d'incrédulité relativement aux dogmes protecteurs de la morale, comme la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme, les châtiments et les récompenses de la vie future. On les appelait Sadducéens, du nom de Sadoc, le chef de cette secte plus rapprochée des Sages de la Grèce que de Moïse et des prophètes. En vain les Pharisiens protestaient contre ces doctrines relâchées en s'attachant aux observances mosaïques avec une rigidité outrée; en vain Dieu lui-même envoyait à ces sceptiques des hommes inspirés, comme l'auteur de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique*, pour leur rappeler que Lui seul est la Sagesse incréée; que, pour être vraiment sage, il faut marcher à la lumière et sur les traces des patriarches et des prophètes, ses divins envoyés; et qu'enfin, dans l'autre vie, au milieu des tourments, les prétendus sages de ce monde seront des insensés à leurs propres yeux : ces Juifs pervertis n'en demeurèrent pas moins disposés à s'incorporer aux gentils en adoptant leur genre de vie. « Notre esprit de séparation, disaient-ils, est le principe de tous nos malheurs. »

Parmi ces mécréants se trouvait le propre frère du grand prêtre Onias, un certain Jason, qui depuis longtemps convoitait le souverain pontificat et la suprême autorité Comme Antiochus avait besoin d'argent et que tout se vendait à Antioche, il résolut d'acheter la tiare. Il se rendit donc près du roi et lui promit trois cent soixante talents d'argent et une rente de soixante autres talents, s'il consentait à déposséder Onias en sa faveur. De plus, il s'engageait à verser au fisc une somme de cent cinquante talents, à condition qu'on lui permettrait d'élever à Jérusalem un gymnase pour les adultes, une académie pour les adolescents, et de prendre, ainsi que tous ses compatriotes le titre de citoyen d'Antioche. Ayant obtenu d'Antiochus tout ce qu'il désirait, le renégat, investi du pouvoir, rentra

dans la cité sainte avec l'intention bien arrêtée d'en faire une ville païenne. En conséquence, au mépris des antiques privilèges et des institutions de la nation, il éleva un gymnase en face du Temple, et des maisons de débauche sous le nom d'académies. En peu de temps, les progrès du paganisme furent tels que les prêtres eux-mêmes désertaient l'autel pour prendre part aux exercices du disque et de la palestre, plus fiers de briller dans les jeux publics que de mériter par leurs vertus un poste d'honneur, assez avilis pour descendre au rang de ceux que leurs pères traitaient d'ennemis et d'oppresseurs. Tel fut l'abandon du vrai Dieu, que Jason, pendant les fêtes de Tyr en l'honneur d'Hercule, envoya trois cent soixante drachmes d'argent pour offrir un sacrifice à ce dieu des Grecs.

L'usurpateur triomphait et se croyait d'autant plus en sûreté que le grand prêtre Onias, à chaque instant menacé de mort, s'était réfugié dans la petite ville de Daphné, comme dans un asile réputé inviolable; mais Jason oubliait qu'il y avait en Israël d'autres ambitieux que lui. Un certain Ménélaüs, au moyen d'une surenchère de trois cents talents, obtint à son tour d'Antiochus le souverain pontificat, et Jason fut obligé de s'enfuir pour échapper à la mort. Errant de ville en ville, comme un maudit, repoussé de tous, il vint enfin mourir à Sparte, où son corps fut abandonné sans sépulture. Triste, mais digne fin d'un scélérat qui avait trahi son Dieu, sa famille et sa patrie?

Ménélaüs avait promis au roi des sommes qu'il était loin de posséder. Pour s'acquitter de sa dette, il ne trouva pas d'autre expédient que de dérober les vases sacrés du Temple et de les vendre à des marchands de Tyr. Cet infâme trafic révolta le peuple. Du fond de sa retraite, le pontife Onias protesta solennellement contre le sacrilège. Pour lui fermer la bouche, Ménélaüs le fit assassiner. A cette nouvelle, le peuple prit les armes contre le monstre, mais celui-ci étouffa la révolte dans le sang des révoltés. Trois des anciens, au nom de la cité, allèrent demander justice

à Antiochus : ils perdirent un procès qu'ils eussent gagné devant les Scythes eux-mêmes. Ménélaüs fut absous. et les ambassadeurs condamnés à mort.

Cependant Antiochus rêvait, comme son père, de conconquérir l'Égypte et de rétablir à son profit la grande monarchie orientale. Heureux dans ses premières expéditions. il s'était emparé de Péluse et de Memphis, lorsque tout à coup le bruit se répandit qu'il avait succombé dans un combat. Les Juifs s'empressèrent, à cette nouvelle, malheureusement fausse, de chasser Ménélaüs et de se déclarer indépendants. Le châtiment ne se fit pas attendre. Dans l'excès de sa rage, Antiochus, en repassant par Jérusalem à la tête de son armée triomphante, donna l'ordre aux soldats d'égorger sur les chemins tous ceux qu'ils rencontreraient, jeunes gens et vieillards, femmes et enfants. Quarante mille hommes périrent dans ce massacre qui dura trois jours, quarante mille furent vendus comme esclaves. A ce délire sanguinaire il joignit l'impiété la plus odieuse. Conduit par le traître Ménélaüs, il entra dans le Temple, saisit de ses mains souillées les vases sacrés et les livra aux plus indignes profanations. L'autel d'or. le chandelier à sept branches, les coupes, les encensoirs, tout fut mis en pièces. Si l'orgueil ne l'eût aveuglé, Antiochus se serait rappelé le châtiment d'Héliodore, et comment sans les péchés du peuple, Dieu l'eût arrêté et flagellé lui-même. Mais le Temple est pour la nation, non la nation pour le Temple, et voilà pourquoi l'édifice sacré participe aux biens comme aux maux du peuple. Profané quand Dieu châtie ses enfants, il apparaît glorifié quand Dieu se réconcilie avec eux.

Antiochus emporta de Jérusalem dix-huit cents talents volés au Temple, et laissa la ville sous le gouvernement du phrygien Philippe, plus cruel encore que son maître. et de Ménélaüs, dont le seul aspect jetait les Juifs dans la rage et le désespoir. Dès ce moment, le roi de Syrie mérita plutôt le nom d'*Epimane*, fou furieux, que celui d'*Ep*-

phane. Il crut, dans son arrogance, que tout lui était possible, et qu'il n'avait qu'à commander pour voir ses flottes naviguer sur terre, et ses soldats traverser l'Océan à pied sec. Maître de Péluse et de Memphis, il marcha sur Alexandrie. Et déjà il se voyait en possession de cette ville; son empire, comme celui d'Alexandre, s'étendait sur tout l'Orient, quand tout à coup il se trouva, comme son père, en face des aigles romaines. La bête aux dents de fer, dans la personne de Popilius, envoyé du Sénat, venait lui signifier d'avoir à rebrousser chemin, attendu que l'Égypte était sa protégée. Après avoir lu le message sénatorial, Antiochus demanda du temps pour en délibérer avec ses conseillers; mais au lieu de répondre, Popilius traça dans le sable un cercle autour du roi : « Vous ne sortirez point de ce cercle, dit-il, avant d'avoir donné votre décision au Sénat. » La bête montrait ses dents de fer : Antiochus, tremblant, reprit le chemin d'Antioche et se vengea de sa déconvenue en tyrannisant ses sujets, surtout les malheureux enfants d'Israël.

Jusque-là les peuples vaincus avaient conservé, sous la haute domination du souverain, leur nationalité, leur législation, leur culte religieux. Le despote entreprit d'anéantir tout vestige de liberté et d'indépendance, afin de courber les âmes comme les corps sous son pouvoir absolu. Et comme les Juifs, plus attachés que les autres peuples à leurs lois et coutumes, auraient pu entraver ses desseins, il les réduisit à l'état d'esclaves. Un de ses généraux, Apollonius, vint à Jérusalem avec une armée de vingt-deux mille hommes, surprit, un jour de sabbat, la foule entassée dans les parvis du Temple, et en fit un affreux massacre. Puis, après avoir pillé les principaux édifices, il y mit le feu, rasa les murs d'enceinte de la ville, et construisit une citadelle formidable, d'où ses soldats dominaient le Temple et la ville. C'en était fait de l'indépendance nationale. Aussi les fils de Jacob s'empressèrent-ils de quitter la cité si chère à leur cœur. Jérusalem, étrangère à ses propres

fils, devint la proie de l'étranger. Le Temple resta désert, et les jours de fête se changèrent en jours de deuil.

Les Juifs ainsi asservis et affaiblis, Antiochus lança un décret, en vertu duquel tous les peuples soumis à son sceptre devaient abandonner leurs lois, leurs coutumes et leur religion, pour ne former qu'un seul peuple, soumis aux lois et aux dieux de l'empire. Des messagers spéciaux enjoignirent aux habitants de Jérusalem et des autres cités de la Judée d'adopter la religion des Grecs. Défense absolue d'offrir des sacrifices à Jéhovah, d'observer le sabbat ou les autres fêtes mosaïques, et de circoncire les enfants. Le culte du vrai Dieu devait céder la place aux idoles. Ordre fut donné d'élever partout des temples et des autels aux dieux de l'Olympe. Bientôt on vit paraître la statue de Jupiter dans la maison du Seigneur, en face de l'autel. et les prêtres païens reçurent l'ordre de lui sacrifier des animaux immondes, afin de forcer les Juifs à manger des viandes interdites par leurs lois. Le décret impie portait peine de mort pour quiconque désobéirait aux lois de l'empire. et les gouverneurs de provinces étaient chargés d'en surveiller l'exécution. Jamais les Juifs n'avaient subi de persécution plus atroce. Antiochus était bien le monstre annoncé, quatre siècles auparavant, par le prophète Daniel : « Après le grand roi des Grecs et les quatre rois qui sortiront de lui, dans un temps où les iniquités se seront multipliées, paraîtra un prince impudent, mais habile. Il établira son pouvoir, non par la force, mais par la ruse ; il fera d'incroyables ravages ; le vaillant et le peuple des saints périront sous ses coups. Son cœur s'enivrera d'orgueil ; il prendra plaisir à verser le sang ; il s'élèvera contre le Roi des rois ; il fera cesser le sacrifice perpétuel et profanera la majesté du sanctuaire. » Un jour, ajoutait le prophète, « il sera brisé sans l'intervention d'un bras humain ». Ce jour béni de la délivrance allait luire bientôt, mais auparavant le sang d'innocentes victimes devait expier les péchés de la nation.

Les peuples païens se soumirent docilement au décret d'Antiochus. Il leur en coûtait peu de remplacer le culte de leurs idoles par l'adoration d'autres idoles. On vit aussi des Juifs se prosterner, par crainte du supplice, devant les dieux de l'empire, ou violer les lois de leur sainte religion. D'autres, confondus avec les païens, se couronnaient de lierre aux fêtes de Bacchus, et parcouraient les rues de Jérusalem en chantant des hymnes au dieu de l'orgie; mais le grand nombre préféra l'exil et même la mort à l'apostasie. Les uns se réfugiaient au milieu des rochers, dans des cavernes inaccessibles, pour y prier en liberté le Dieu de leurs pères. D'autres bravaient les tyrans et violaient publiquement leurs lois criminelles. Des femmes héroïques, ayant circoncis leurs enfants malgré le décret royal, furent précipitées avec eux du haut de la citadelle dans les fossés des remparts. Un jour de sabbat, des hommes se rassemblèrent dans une retraite solitaire pour y sanctifier le jour du Seigneur. Surpris par les soldats du Gouverneur, ils furent brûlés vifs sans opposer la moindre résistance. Beaucoup refusèrent de manger la chair des animaux que la loi de Moïse déclarait immondes, et affrontèrent tous les tourments plutôt que de trahir leur Dieu. L'un des premiers docteurs de la loi, le saint vieillard Éléazar, donna sous ce rapport l'exemple de la plus héroïque fidélité.

Après un sacrifice où l'on avait immolé un porc aux dieux d'Antiochus, les gardes prétendirent lui faire manger de cette viande offerte aux idoles, et d'ailleurs proscrite par la loi. Préférant une mort glorieuse à une vie souillée, Éléazar se dirigea de lui-même vers le lieu du supplice, pendant que des amis dévoués, touchés de compassion, lui disaient à voix basse : « On va vous présenter des viandes qu'il est permis de manger : ne les refusez pas. Les gardes croiront que vous avez mangé les viandes du sacrifice, et vous aurez ainsi sauvé votre vie ». Mais le saint vieillard repoussa ce conseil de l'amitié. Consi-

dérant son grand âge, ses cheveux blancs, la noblesse de son origine, une vie entière consacrée au service de Dieu, et par-dessus tout le respect dû à la loi du Seigneur. il répondit qu'il préférait la mort à une dissimulation indigne de lui. « Il ne convient pas de feindre à mon âge, s'écria-t-il : les jeunes gens qui nous entourent pourraient croire qu'arrivé à. quatre-vingt-dix ans, Éléazar s'est fait apostat, et n'a pas craint d'acheter par une infamie un supplément de quelques jours à cette misérable vie. Devenu pour eux une cause de scandale et de perversion, je traînerais au tombeau une vieillesse maudite et déshonorée. D'ailleurs, si j'échappais ainsi au supplice que me préparent les hommes, je n'échapperais pas, mort ou vif, aux mains du Tout-Puissant. En sacrifiant ma vie, j'honore ma vieillesse et j'apprends aux jeunes gens qu'il est beau de mourir pour rester fidèle aux saintes lois du Seigneur. » En entendant ces paroles, qui leur semblaient insultantes pour eux, les soldats, bienveillants jusque-là, s'emportèrent contre le pieux vieillard et l'accablèrent de coups; mais lui, toujours calme, invoquait son Dieu. « Seigneur. disait-il, rien n'est caché à vos yeux. Il n'a tenu qu'à moi, vous le savez, d'éviter le martyre que j'endure, mais j'ai préféré souffrir par amour pour vous. » Il expira dans ces nobles sentiments, laissant aux jeunes gens et à tout le peuple, le souvenir d'un courage invincible et d'une mort à jamais glorieuse.

Le tyran se plaisait à torturer des femmes et des enfants. On amena un jour à son tribunal une mère et ses sept fils, tous accusés de désobéir aux lois en refusant de manger la chair des animaux immondes. Le roi les fit horriblement flageller. — « Tu te donnes bien des peines inutiles, s'écria l'aîné, nous sommes prêts à mourir plutôt que de transgresser la loi de notre Dieu. » Le roi fit chauffer les poêles et les chaudières d'airain; puis les bourreaux, ayant coupé la langue, les mains et les pieds du jeune homme, et mis à nu son crâne en lui arrachant la peau de la tête.

placèrent la victime sur le gril embrasé, pendant que sa mère et ses frères s'exhortaient à mourir vaillamment. « Le Seigneur verra nos souffrances, disaient-ils, et il sera glorifié dans ses serviteurs. »

Les bourreaux se jetèrent alors sur le second des fils. Après lui avoir arraché la peau de la tête, ils lui demandèrent s'il voulait obéir au roi. — « Non, » dit-il. Ils le traitèrent alors comme son frère. Au moment d'expirer, il se tourna vers Antiochus : « Infâme scélérat, dit-il, tu nous prends cette vie d'un jour, mais le roi du monde, pour qui nous mourons, nous ressuscitera et nous donnera l'éternelle vie. »

Le troisième présenta lui-même au bourreau sa langue et ses mains. « Ces membres, dit-il, Dieu me les a donnés; je les lui abandonne aujourd'hui, sûr qu'il me les rendra. » Les spectateurs, le roi lui-même, ne pouvaient s'empêcher d'admirer un pareil sang-froid en face des tourments les plus atroces.

En subissant son martyre, le quatrième s'écria : « Nous méprisons la mort, parce que nous comptons sur la résurrection : quant à toi, ô tyran, tu ne ressusciteras point pour la vie éternelle. »

Pendant qu'on mutilait le cinquième, il regarda le roi en face : « Homme de néant, dit-il, tu abuses du pouvoir placé en tes mains. Tu crois sans doute que notre nation est abandonnée de Dieu; mais prends patience, tu sauras bientôt comment il usera de sa puissance pour te châtier, toi et les tiens. »

Au moment de mourir, le sixième dit au roi : « Nous souffrons en expiation de nos péchés. La conduite de Dieu est admirable à notre égard. Mais toi, ô tyran, tu combats contre Dieu : n'espère pas te soustraire à sa juste vengeance. »

La mère se montrait plus sublime encore que ses fils. Elle les voyait mourir sans pousser une plainte; elle n'ouvrait la bouche que pour les exhorter à rester fidèles jus-

qu'au dernier soupir. « Ce n'est pas moi, mes enfants, disait-elle, qui ai formé vos membres, ni qui vous ai donné esprit et vie. Le Créateur du monde et de tout ce qui existe saura bien, dans sa miséricorde, vous rendre une vie que vous abandonnez par respect pour ses saintes lois. »

Humilié de devoir s'avouer vaincu par une femme et des enfants, Antiochus essaya de pervertir le dernier survivant de cette noble famille. C'était le plus jeune, et par conséquent le plus accessible aux promesses ou aux menaces. Le roi s'engagea même par serment à le combler de richesses et d'honneurs, s'il consentait à renier la foi de ses pères. L'enfant resta inflexible. Alors se tournant vers la mère, le roi l'exhorta fortement à conseiller la soumission au dernier de ses fils, pendant qu'il en était temps encore. La mère fit semblant de céder. S'approchant de l'enfant, elle lui dit dans la langue de ses pères : « Mon fils, je t'ai donné la vie, je t'ai nourri de mon lait, je t'ai élevé jusqu'à ce jour ; par pitié pour ta mère, regarde le ciel et la terre, et rappelle-toi que Dieu les a tirés du néant, ainsi que l'homme. Ne crains pas les bourreaux, reste le digne compagnon de tes frères, meurs comme ils sont morts, et je vous retrouverai tous dans le sein de Dieu. » Sous l'impression de ces paroles brûlantes, l'enfant ne craignit pas de provoquer ses bourreaux. « Qu'attendez-vous donc ? s'écria-t-il avec force. Jamais je n'obéirai aux ordres du roi : je ne connais qu'une loi : celle de Moïse. Et toi, continua-t-il en s'adressant à Antiochus, monstre de cruauté, tu crois détruire notre nation, et tu vas tomber dans les mains de notre Dieu. Nous souffrons, nous, à cause de nos péchés ; l'expiation nous corrigera et nous réconciliera avec notre Dieu ; mais toi, le plus scélérat et le plus exécrable des hommes, tu subiras le terrible jugement de ce Dieu, la toute-science et la toute-puissance. Pour un moment de douleur, mes frères sont entrés dans l'éternelle vie ; mais toi, Dieu te réserve, au sortir de ce monde, le juste châtiment de ton orgueil.

Donc, comme mes frères, je livre volontairement mon corps et ma vie pour ne pas enfreindre les lois de ma patrie, suppliant le Seigneur d'avoir pitié de son peuple et de te contraindre, à force de tourments, de reconnaître qu'il n'y a point d'autre Dieu que Jéhovah. »

La colère du roi ne connaissait plus de bornes. Il commanda de torturer plus cruellement que les autres cet enfant qui osait l'insulter et le menacer. Le jeune martyr expira bientôt après, plein de confiance dans le Seigneur. Quant à la mère, elle donna joyeusement sa vie pour son Dieu, à la suite de ses sept enfants.

Rien de plus vrai que l'affirmation tant de fois répétée de ces innocentes victimes : les tribulations, les fléaux, les persécutions sanglantes ne prouvent pas que Dieu abandonne son peuple. Quand une nation est condamnée, Dieu la laisse croupir en paix dans ses péchés et ses vices jusqu'au jour où, la mesure étant comble, son bras vengeur se lève pour l'anéantir. Au contraire, s'il veut faire miséricorde, il ramène à lui le peuple prévaricateur par la voie du châtiment et de l'expiation. Antiochus le comprendra bientôt, car du tombeau des martyrs vont surgir les héros libérateurs d'Israël.

III

MATHATHIAS ET LA GUERRE SAINTE

164 av. J.-C.

En ces jours de désolation, un vieux prêtre nommé Mathathias, de la famille de Joarib, la première des vingt-deux classes sacerdotales, sortit de Jérusalem avec ses cinq fils, Jean, Simon, Éléazar, Jonathas et Judas à qui l'on donna plus tard le nom de Machabée, c'est-à-dire « le marteleur ». Pour échapper à la tyrannie d'Antiochus, ils se réfugièrent sur les montagnes, dans la petite ville de Modin, dont ils étaient originaires. A la pensée des abominations qui se commettaient dans la ville sainte, et de l'horrible persécution qui pesait sur tout le peuple, Mathathias ne pouvait contenir les flots d'amertume qui débordaient de son cœur. « Malheur à moi! disait-il à ses fils. N'ai-je donc vécu si longtemps que pour voir opprimer mes frères, souiller la sainte Jérusalem, et pousser ici des gémissements inutiles pendant qu'elle subit les outrages de vils profanateurs! Le Temple devenu un lieu d'ignominie, le Saint des Saints aux mains de l'étranger, les vases sacrés enlevés et souillés, nos vieillards égorgés, nos jeunes gens passés au fil de l'épée, les nations se partageant nos dépouilles, la liberté changée en servitude, et tout ce que nous avions de beau, de saint, de glorieux, livré aux insultes des gentils : comment soutenir un pareil spectacle et pourquoi vivons-nous encore? »

Ainsi parlait Mathathias à ses fils désolés. Au souvenir

de tant de calamités, tous ensemble déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices et versèrent des torrents de larmes. Or, des envoyés d'Antiochus poursuivirent les réfugiés jusqu'à Modin et voulurent les contraindre à brûler de l'encens devant les idoles. Plusieurs des enfants d'Israël cédèrent à la crainte, mais Mathathias et ses fils restèrent inébranlables malgré les obsessions des officiers royaux. « Vous êtes le premier de la cité, disaient-ils à Mathathias, vous jouissez d'une grande influence sur ce peuple, entouré comme vous l'êtes de vos fils et de vos frères. Donnez l'exemple, et tous vous suivront ; obéissez au roi, ainsi que l'ont fait les provinces, les villes de Juda et les citoyens de Jérusalem. Le roi vous récompensera, vous et vos fils, en vous comblant de richesses et d'honneurs. » La foule attendait avec anxiété la décision du vieux prêtre. « Quand toutes les nations, dit-il en élevant la voix, se soumettraient aux ordres d'Antiochus, moi et mes fils nous resterons fidèles à la religion de nos pères. Que Dieu nous soit propice, jamais nous ne transgresserons ses commandements pour obéir aux décrets du roi. Nous refusons de sacrifier à vos dieux. »

A peine avait-il fini de parler qu'un juif apostat s'approcha de l'autel pour offrir de l'encens aux idoles. Transporté d'un saint zèle et bouillant d'indignation, Mathathias se rappela la loi de Moïse qui ordonnait de tuer sur le champ l'idolâtre et son séducteur. Saisissant son glaive, il s'élança sur le prévaricateur et l'abattit au pied de l'autel ; puis il se jeta sur l'officier qui présidait au sacrifice, lui enfonça son glaive dans la poitrine et renversa l'autel des idoles. L'heure de la résistance avait sonné. Le héros, suivi de ses fils, parcourut les rues de la ville en criant : « Enfants d'Israël, vous tous qui conservez dans vos cœurs le zèle de la loi et l'alliance de votre Dieu, suivez-moi. » Il s'enfuit dans les montagnes, où le rejoignirent bientôt les Israélites fidèles, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux.

Ces malheureux fugitifs espéraient trouver au désert la liberté de prier leur Dieu, mais bientôt ils y furent poursuivis par les officiers du roi, qui vinrent les surprendre un jour de sabbat. « Sortez de votre retraite, crièrent-ils à cette foule désarmée, venez immoler aux dieux selon l'ordre du roi, et vous aurez la vie sauve. » — « Nous ne sortirons pas, répondirent-ils, nous ne violerons pas le sabbat, nous n'obéirons pas aux ordres du roi. » Les soldats livrèrent bataille, comptant bien que, par respect pour la loi sabbatique, les Hébreux ne se défendraient pas; et en effet, ils se laissèrent massacrer sans jeter une pierre aux assaillants, sans même travailler à fermer l'entrée des cavernes où ils s'étaient renfermés. « Mourons, disaient-ils, dans la simplicité de notre cœur : le ciel et la terre sont témoins de l'injustice dont nous sommes victimes. » En différentes rencontres, qui toujours avaient lieu les jours de sabbat, les Syriens tuèrent plus d'un millier d'hommes.

Mathathias et ses guerriers pleurèrent ces saintes victimes du rigorisme pharisaïque. La loi interdisait les œuvres serviles au jour du repos, mais elle ne défendait pas de résister à un injuste agresseur. « Si, comme nos frères, se disaient les amis de Mathathias, nous refusons de défendre, un jour de sabbat, nos droits et notre vie, nous serons tous exterminés. Donc, n'importe en quel jour on nous attaquera, nous accepterons le combat. » Dès ce moment, la petite troupe se grossit de tous les hommes fidèles à la loi et de tous ceux qui fuyaient les horreurs de la persécution. A la tête de ces volontaires, Mathathias poursuivit à outrance tous les apostats, les forçant à chercher un refuge dans les pays étrangers. Dans tous les villages où il passait, il détruisait les autels des idoles et remettait en vigueur les lois du pays, si bien qu'en peu de temps ses bandes, plus nombreuses et mieux exercées, se trouvèrent en mesure de résister aux persécuteurs.

Malheureusement les jours de Mathathias approchaient

de leur terme. Sur son lit de mort, le saint vieillard dit à ses fils : « C'est aujourd'hui le règne de l'orgueil, le temps du châtiment et des bouleversements. Pour vous, mes fils, soyez les défenseurs de la loi et de la religion, sachez au besoin donner votre vie pour maintenir l'alliance d'Israël avec son Dieu. Souvenez-vous de vos pères, de leurs nobles actions. Comme eux, vous vous couvrirez de gloire, et votre nom sera immortel. » Et le vieux prêtre, passant en revue les siècles écoulés, leur rappela la fidélité d'Abraham et de Joseph au jour de l'affliction, le zèle de Phinées et de Josué, la gloire de David, la protection miraculeuse dont Dieu couvrit Daniel et ses amis pendant la persécution babylonienne. « Celui qui espère en Dieu, ajouta-t-il, ne sera pas confondu. Ne craignez donc point les menaces de l'impie. Il s'élève aujourd'hui, demain il ne sera plus qu'une poignée de poussière, et son orgueil périra avec lui. Courage, mes fils, combattez vaillamment pour la loi du Seigneur : ce sera votre éternelle gloire. Simon, votre aîné, sera l'homme du conseil : vous l'écouterez comme un père. Judas, qui nous a donné dès sa jeunesse tant de preuves de vaillance, sera le chef de votre armée, votre guide dans les combats. Groupez sous votre drapeau les vrais observateurs de la loi, et vengez Israël de ses ennemis. » Après avoir ainsi manifesté ses dernières volontés, Mathathias bénit ses fils et mourut, à l'âge de cent quarante-six ans, pleuré de tout Israël. Ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses aïeux.

IV

JUDAS MACHABÉE

163 av. J.-C.

L'armée respecta le choix de Mathathias, et l'événement prouva combien ce choix était heureux. Judas fut le géant de la guerre sainte, le lion toujours prêt à fondre sur sa proie, le marteau qui écrasa les impies, la gloire et le libérateur d'Israël. Les généraux syriens connurent l'un après l'autre la force de son bras. Il était à peine investi du commandement que le général Apollonius vint l'attaquer avec une puissante armée. Judas dispersa ses troupes et le tua de sa main. Pour sa part de butin, il ne voulut que l'épée du vaincu, qu'il garda toute sa vie.

Un autre général, Séron, se crut assez fort pour venger Apollonius et écraser les rebelles. A la tête de nombreux bataillons et d'une troupe d'apostats, il vint camper devant Béthoron. Judas n'hésita point à lui faire face, et comme les soldats s'effrayaient de cette multitude d'ennemis : « Est-ce que le Dieu du ciel, leur dit-il, met une différence entre le grand et le petit nombre? La victoire ne dépend pas du nombre des guerriers, mais du Dieu qui donne la force. Ces hordes barbares combattent pour massacrer et pour voler; nous combattons, nous, pour sauver notre vie et notre religion. Soyez sans crainte, Dieu les livrera entre nos mains. » A ces mots, il s'élance à travers les rangs ennemis. Les Syriens lâchent pied, après avoir

perdu huit cents des leurs, et s'enfuient jusque sur les terres des Philistins. Dès ce jour, on ne prononça plus qu'avec terreur le nom de Judas Machabée.

Cette double défaite exaspéra d'autant plus le roi de Syrie, que ses provinces orientales, la Perse et l'Arménie, irritées de ses décrets despotiques, refusaient de payer le tribut, et ainsi diminuaient ses ressources. Il résolut donc d'aller lui-même châtier les Perses, mais en même temps il chargea Lysias, qu'il institua lieutenant du royaume, d'exterminer la race des Juifs, de raser la ville de Jérusalem et de distribuer à des étrangers tout le territoire de la Palestine. Pour mener à bonne fin cette campagne, il lui laissa la moitié des troupes qu'il avait levées dans tous ses états, et partit pour la Perse avec l'autre moitié.

Sur l'ordre de Lysias, trois chefs fameux, Ptolémée, Nicanor et Gorgias, envahirent la Judée avec quarante mille fantassins et sept mille cavaliers. Ils comptaient si bien sur la victoire que, dans leur camp, établi dans une plaine au nord d'Emmaüs, affluaient un grand nombre de marchands tyriens, auxquels on avait promis de vendre, après le combat, vingt esclaves juifs pour un talent. Judas ne laissa point ignorer à sa troupe qu'il s'agissait d'une guerre d'extermination. « Cette fois, leur dit-il, vous allez combattre pour l'existence du Temple et de la nation. » L'armée se prépara au combat par la prière. Comme Jérusalem n'était plus qu'un désert et que, d'ailleurs, les Syriens ne permettaient pas de monter au Temple pour implorer la miséricorde de Dieu, les Juifs se réunirent à Maspha, ancien lieu de prière pour les Israélites. Là, sans prendre aucune nourriture, les vêtements déchirés, couverts de cilices, ils supplièrent Jéhovah d'avoir pitié de son peuple. « Vois, lui disaient-ils, ton sanctuaire désolé, tes prêtres humiliés, les nations assemblées pour nous exterminer. Dieu d'Israël, si tu ne viens à notre secours, comment pourrions-nous subsister? » Alors, après avoir donné

des chefs à ses différents corps de troupes, Judas établit son campement au midi d'Emmaüs. « Tenez-vous prêts, dit-il à ses guerriers, à combattre demain matin ces barbares accourus pour nous anéantir. Mourons les armes à la main plutôt que d'assister à la ruine de notre patrie, et que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

Il allait prendre son repos quand ses espions lui apprirent que Gorgias, guidé par des apostats, s'avançait avec un détachement de cinq mille fantassins et mille cavaliers, pour le surprendre pendant la nuit. Aussi rusé que son adversaire, il fit aussitôt replier les tentes, et, par des voies détournées, dirigea ses troupes vers le gros de l'armée syrienne, au nord d'Emmaüs. Quand Gorgias pénétra dans le camp hébreu, il fut tout étonné de n'y trouver personne. Croyant les Hébreux en fuite, il lança ses soldats dans la montagne à leur poursuite. Pendant ce temps Judas arrivait près du camp de Nicanor. Montrant à ses guerriers ces nombreux bataillons, ces soldats à la cuirasse étincelante, cette magnifique cavalerie : « Souvenez-vous de la mer Rouge et de l'armée de Pharaon, s'écria-t-il. Prions notre Dieu : il se rappellera l'alliance faite avec nos pères, il écrasera nos ennemis, et les nations apprendront qu'il est le libérateur d'Israël. » A ces mots, il ordonne aux trompettes de sonner la charge. Les Syriens, surpris, se jettent en désordre au-devant des assaillants et cèdent au premier choc, laissant trois mille hommes sur le champ de bataille, et des richesses immenses.

Les Hébreux allaient s'emparer de ces dépouilles, mais Judas leur montra les soldats de Gorgias, dont les premières lignes apparaissaient sur la montagne. « Battez-les comme vous avez battu Nicanor, dit-il, et alors vous penserez au butin. » Mais, à la vue des tourbillons de fumée qui s'élevaient au-dessus du camp, et des Hébreux rangés en bataille, Gorgias comprit que tout était perdu, et donna le signal de la retraite. Alors seulement, Judas permit à ses soldats d'envahir le camp abandonné, pour y ramasser

l'or et l'argent des Syriens, les étoffes de pourpre et d'hyacinthe, et surtout les armes, dont il avait tant besoin. Une part du butin fut distribuée aux pauvres, aux infirmes, aux veuves et aux orphelins; l'autre, aux soldats vainqueurs. L'armée revint à Maspha, bénissant le Dieu d'Israël d'avoir, en ce grand danger, combattu pour son peuple. Quant à Nicanor, il put gagner la mer à la faveur d'un déguisement, et rentrer à Antioche pour apprendre à Lysias la défaite de l'armée royale. « Les Juifs sont invulnérables, lui dit-il, car le Dieu du ciel, dont ils suivent les lois, les protège contre nous. »

Lysias voulut vérifier par lui-même cette parole de Nicanor. L'année suivante, à la tête de soixante mille fantassins et de cinq mille cavaliers, il s'avança jusqu'à Béthoron. Judas n'avait que dix mille hommes à lui opposer. « Dieu d'Israël, dit-il, toi qui brisas par la main de David la force du géant Goliath, et qui livras le camp des Philistins aux mains de Jonathas, livre aujourd'hui à ton peuple cette innombrable armée, répands la terreur dans les rangs de l'ennemi, et nous, tes enfants, nous chanterons tes louanges. » Après cette invocation, il s'élance sur les Syriens avec une telle impétuosité, que ceux-ci, renversés, débandés, prennent la fuite après avoir perdu cinq mille hommes. Lysias comprit que les Syriens triompheraient difficilement d'hommes décidés à vaincre ou à mourir.

Cette suite de victoires, en terrifiant leurs ennemis, permit aux Juifs de rentrer à Jérusalem. Judas occupa toute la ville, à l'exception de la forteresse défendue par la garnison syrienne. La cité sainte n'était plus qu'une grande ruine. A la vue du Temple désert, de l'autel profané, des portes brûlées, de l'herbe couvrant les parvis, les enfants d'Israël déchiraient leurs vêtements et poussaient des cris lamentables. Judas donna l'ordre aux prêtres de purifier le Sanctuaire, de détruire l'autel souillé, et d'en construire un autre semblable au premier. L'autel des Parfums, le Chandelier d'or, la Table des pains de proposition, reparurent

dans le Sanctuaire ; l'encens brûla de nouveau devant le Seigneur ; les parvis brillèrent de tout leur éclat. Le vingt-cinquième jour du mois de Casleu, témoin, trois ans auparavant, du premier sacrifice offert à Jupiter Olympien, fut choisi pour l'inauguration du Temple purifié. Au chant des hymnes saints, au son des instruments sacrés, le sacrifice accompli sur le nouvel autel monta vers le Seigneur comme un acte d'expiation. « Seigneur, disait la foule émue jusqu'aux larmes, si jamais nous avons le malheur de vous offenser encore, ne livrez plus votre Temple à la fureur des méchants. » Du reste, pour le mettre à l'abri des incursions de l'ennemi, Judas entoura l'édifice sacré d'une ceinture de tours et de remparts. Une forte garnison reçut l'ordre de les défendre et de surveiller les Syriens de la citadelle. Cette forteresse fut la seule place occupée par l'ennemi, car bientôt Judas et ses frères, par de nouvelles expéditions en Galilée et dans le pays de Galaad, se rendirent maîtres de tout le pays.

Antiochus n'était pas plus heureux en Perse que ses généraux en Palestine. Obligé de battre en retraite après plusieurs échecs, il apprit en route, par des envoyés de Lysias, les défaites successives de ses armées, les forces toujours croissantes de Judas Machabée, la restauration du Temple, aujourd'hui défendu par des tours et de puissantes murailles. Fou de colère en apprenant ces nouvelles, il ordonna de précipiter la marche et de courir, nuit et jour, jusqu'à Jérusalem, dont il voulait faire, disait-il, un monceau de ruines et le tombeau de tous les Juifs. Mais à peine eut-il proféré cette menace, que Dieu le frappa d'une plaie invisible et incurable. D'atroces douleurs d'entrailles le torturaient du matin jusqu'au soir, ce qui acheva de l'exaspérer. Pour assouvir plus vite sa haine contre les Juifs, il commanda d'accélérer encore la marche. Dans cette course folle et désordonnée, il tomba de son char et se blessa grièvement, de sorte qu'on fut obligé de porter sur une litière, humilié, meurtri, celui qui tout à l'heure se croyait de taille

à commander aux flots de la mer et à peser les montagnes dans sa main. Bientôt la gangrène gagna tout son corps, les vers le dévorèrent tout vivant, ses chairs tombèrent en lambeaux, et de ses plaies s'exhala une telle infection qu'il devint insupportable aux autres et à lui-même.

Devant ce châtiment aussi cruel que subit, son orgueil céda. « Un simple mortel, dit-il, ne peut lutter contre Dieu. » Dès lors il implora, mais en vain, la miséricorde du Seigneur. Il promit, s'il guérissait, d'affranchir cette Jérusalem que tout à l'heure il voulait raser. Il allait égaler les Juifs aux citoyens d'Athènes, combler de richesses ce Temple de Jéhovah qu'il avait livré au pillage, et même embrasser la religion d'Israël, afin de publier partout les merveilles du vrai Dieu. Sous l'impression de ses cruelles douleurs, il écrivit aux Juifs une lettre pleine de bienveillance, dans laquelle il les qualifiait « d'excellents citoyens » et leur souhaitait toutes sortes de prospérités. Il leur annonçait sa maladie, maladie grave, mais dont il ne désespérait pas de guérir. Toutefois, par mesure de précaution, il désignait son fils Antiochus comme son successeur, et les priait d'être fidèles à ce jeune prince, qui les traiterait, selon qu'il le lui avait recommandé, avec sagesse et modération.

Tous ces beaux sentiments, fruits d'une crainte servile, ne touchèrent point le cœur de Celui qui voit tout. Bientôt Antiochus, épuisé de douleur et de chagrin, comprit qu'il allait mourir. Il appela ses amis et leur fit part de ses angoisses. « Je souffre d'affreux tourments, leur dit-il, et le sommeil a fui de mes yeux. Hélas! dans quelles tribulations, dans quel abîme de tristesse suis-je tombé, moi dont on vantait la puissance et la félicité! Toujours le souvenir des maux dont j'ai accablé Jérusalem me revient à l'esprit. J'ai toujours devant les yeux les vases du Temple profanés, et les enfants d'Israël traînés en exil. Ces crimes, je le reconnais, ont attiré sur moi la colère de Dieu, et c'est pour cela que je meurs, consumé de tristesse, sur une terre étrangère! » Ayant ainsi confessé la vérité, il appela Phi-

lippe, son confident, pour lui recommander son fils et son royaume. Il lui confia le diadème, le manteau royal et le sceau de l'État, pour les remettre au jeune Antiochus, dont Philippe devait être le tuteur.

Et maintenant le dernier moment était arrivé. Le grand persécuteur, l'homme de sang et de blasphème, frappé de Dieu, maudit des hommes, expira dans un désert, loin de sa patrie. Daniel avait prédit sa mort comme il avait prédit ses crimes. Les malheurs de Jérusalem dureront, avait-il dit, deux mille trois cents jours, c'est-à-dire six ans et demi. Or, six ans et demi s'écoulèrent depuis la profanation du Temple de Jérusalem jusqu'à la mort d'Antiochus.

V

TRIOMPHE ET MORT DE JUDAS

158 av. J.-C.

A l'avènement du jeune Antiochus, surnommé Eupator, Lysias et Philippe se disputèrent la régence. Toujours sur la brèche, Judas profita de ces divisions intestines pour attaquer la forteresse d'Acra, le dernier boulevard des Syriens en Palestine. Mais à peine en avait-il commencé le siège que, sur l'ordre de Lysias, alors seul maître, le général Timothée, suivi d'une armée formidable, accourut au secours des assiégés. Après avoir imploré dans le Temple le secours de Jéhovah, Judas livra bataille aux Syriens. Ceux-ci comptaient sur leur nombre et leur valeur; les Juifs, avant tout sur la protection de Dieu, protection qui se manifesta visiblement en cette circonstance. Au plus fort du combat, cinq cavaliers apparurent dans les airs aux Syriens épouvantés. Trois d'entre eux servaient de guide aux Hébreux; les deux autres, à gauche et à droite de Judas, lançaient des foudres et des éclairs sur les bataillons ennemis. Une épouvantable panique débanda l'armée syrienne, qui perdit en ce jour vingt mille fantassins et six cents cavaliers. Timothée alla cacher sa honte dans la forteresse de Gazara, mais Judas l'y poursuivit et l'y tint assiégé pendant quatre jours, sous le feu des insultes et des blasphèmes de la garnison, qui croyait la forteresse inexpugnable: Le cinquième jour, vingt jeunes gens, se cramponnant aux aspérités des murailles, se hissè-

rent jusqu'à leur sommet, suivis bientôt par une foule d'autres audacieux, qui mirent le feu aux tours et brûlèrent vifs les blasphémateurs. En pillant la ville, ils trouvèrent Timothée et ses frères cachés au fond d'une citerne, et les passèrent au fil de l'épée. Puis, l'armée triomphante, chargée de dépouilles, rentra à Jérusalem, chantant des hymnes de victoire en l'honneur de Jéhovah.

Lysias ne se tint pas pour battu. Il entra lui-même en campagne avec quatre-vingt mille hommes, sans compter une nombreuse cavalerie, bien décidé cette fois à faire de la Judée une simple colonie syrienne. Avec tant de soldats, de chevaux et d'éléphants, qu'avait-il à craindre de Jéhovah? Tandis qu'il s'approchait de Bethsour, plein de ces orgueilleuses pensées, les Israélites montaient au Temple pour demander à Dieu d'envoyer son Ange au secours des guerriers d'Israël. Or, pendant que l'armée fidèle marchait vers Bethsour, voilà qu'un cavalier, à l'armure d'or, apparaît dans les airs et s'élance en avant des troupes. De tous les rangs partent des acclamations joyeuses; tous les guerriers se sentent de force à combattre des lions, à traverser des murailles de fer. De fait, ils se ruèrent sur l'ennemi avec une telle fureur, que douze mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et les autres prirent la fuite. Lysias comprit qu'il n'est pas facile de lutter contre Jéhovah : il signa la paix, sauf à la violer quand il aurait réparé ses pertes.

En attendant, les gouverneurs des cités ne manqueraient pas une occasion d'entretenir les hostilités. Un jour de fête. les habitants de Joppé invitèrent les Juifs à monter sur leurs vaisseaux avec leurs femmes et leurs enfants. Ceux-ci, sans défiance, se laissèrent entraîner en pleine mer, quand tout à couples matelots se précipitèrent sur eux et les jetèrent dans les flots. Pour venger ses frères, Judas incendia le port de Joppé et brûla les vaisseaux des assassins. Ceux-ci périrent tous par le glaive ou dans les flammes. Accusée d'avoir médité un crime semblable, la ville de Jamnia eut

le sort de Joppé. L'incendie qui la dévora fut tel, qu'on l'aperçut de Jérusalem, à une distance de deux cent quarante stades.

Le gouverneur de l'Idumée, Gorgias, harcelait les Hébreux par ses continuelles incursions. Judas lui livra bataille avec trois mille guerriers. Dans la chaleur de l'action Gorgias faillit être emporté vivant par un Juif, nommé Dosithée, qui ne le lâcha qu'après avoir eu le bras et l'épaule coupés. Sur un autre point, un des lieutenants de Judas pliait sous l'effort et la fatigue, quand celui-ci, entonnant un chant de guerre, accourut à son secours et mit en fuite les soldats de Gorgias. Un assez grand nombre de Juifs périrent en cette rencontre; mais en ramassant les cadavres pour leur donner la sépulture, on trouva sous leurs tuniques des objets idolâtriques provenant du pillage de Jamnia. Nul ne douta que cet acte de désobéissance à la loi, en provoquant la colère de Dieu, n'eût été la cause de leur mort; aussi Judas en prit-il occasion d'exhorter ses guerriers à vivre sans péché. De plus, ayant fait une collecte parmi eux, il envoya douze mille drachmes au Temple de Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice pour les morts. On voit par là sa grande foi dans le dogme de la résurrection, car il serait inutile de prier pour les morts s'ils ne devaient ressusciter. Judas croyait que de précieuses récompenses sont réservées à ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, et que, par conséquent, c'est une sainte et salutaire pratique de prier pour les morts, afin de hâter le jour de leur entière purification.

Sur ces entrefaites, ayant préparé sa revanche, Lysias envahissait la Judée avec cent dix mille hommes de troupes, cinq mille cavaliers, vingt-deux éléphants et trois cents chars armés de faux. Sûr de vaincre et de mettre la Judée à feu et à sang, il avait voulu que le jeune Antiochus l'accompagnât et partageât son triomphe. Le perfide Ménélaüs poursuivait déjà le roi de ses instances pour être réintégré dans le souverain pontificat; mais Lysias, fatigué de ses obsessions, le fit mettre à mort en lui reprochant d'avoir

été la première cause de toutes ces guerres sanglantes. On précipita ce traître du haut d'une tour de cinquante coudées dans un monceau de cendres, où son corps resta sans sépulture : juste châtiment de ses blasphèmes et de sa sacrilège apostasie!

Cependant les Hébreux, à l'instigation de Judas, passaient trois jours et trois nuits devant l'autel du Seigneur pour implorer sa pitié. « Dieu d'Israël, disaient-ils, nous respirions à peine après tant de malheurs, et nous voilà menacés de calamités plus grandes encore! Ne nous livrez pas aux mains des impies. » De concert avec les anciens, Judas décida qu'on n'attendrait pas l'armée d'invasion, mais qu'on irait l'attaquer avant qu'elle eût franchi les défilés de Bethsour. « Guerriers, s'écria le héros, nous allons combattre pour nos lois, pour le Temple, pour la cité sainte, pour nos familles, pour la patrie. Notre cri de guerre sera : Victoire par Jéhovah! » Il établit son camp à Bethzacara, en face de l'armée syrienne. Aussitôt, Lysias et le jeune roi donnèrent le signal de l'attaque. Les éléphants, dont on avait stimulé l'ardeur avec du vin nouveau, s'avançaient, flanqués chacun de mille fantassins et de cinq cents cavaliers d'élite. Ces animaux portaient sur leur dos une tour de bois, renfermant trente des plus valeureux guerriers, armés de toutes pièces. La cavalerie, disposée sur les deux ailes, protégeait ces masses formidables. Les trompettes sonnaient, les boucliers d'or et d'airain resplendissaient comme des soleils, les bataillons serrés ondulaient sur la pente des montagnes ou se développaient dans la plaine avec un ordre admirable. On n'entendait que le cliquetis des armes et les chants des guerriers, quand tout à coup Judas, suivi de sa petite troupe, s'élance, l'épée au poing, à travers ces épais bataillons. Six cents soldats d'Antiochus au premier choc mordent la poussière. Le frère de Machabée, Éléazar, ayant remarqué un éléphant couvert de broderies aux armes royales, et s'imaginant faussement qu'il porte le roi, fend les rangs des légions, abat sur son passage tous

ceux qu'il rencontre, se précipite sous les flancs de l'animal et le perce de son glaive. L'éléphant tombe lourdement écrasant de sa masse l'héroïque Éléazar. Toutefois, malgré ces prodiges de valeur, Judas, cédant au nombre, dut donner le signal de la retraite. Abandonnant Bethsour, il se renferma dans l'enceinte du Temple, avec la volonté bien arrêtée de la défendre jusqu'à la mort. Lysias l'y suivit, avec ses balistes, ses catapultes, ses tours roulantes, pour battre en brèche les remparts. De grands travaux de défense s'élevèrent en peu de jours, mais malheureusement les assiégés manquaient de vivres. Pour tenir plus longtemps, Judas congédia une partie de la garnison, et déjà l'on voyait arriver le moment où les derniers défenseurs du Temple devraient se rendre ou mourir, lorsqu'un événement imprévu des hommes mais voulu de Dieu, sauva la cité sainte. Lysias apprit que Philippe, son compétiteur, s'était rendu maître d'Antioche, et que la couronne d'Antiochus branlait sur sa tête. Le roi n'eut que le temps de signer la paix avec les Juifs, et de regagner sa capitale avec toute son armée. Lysias vainquit Philippe, mais Démétrius, le neveu qu'Epiphane avait supplanté, le vainquit à son tour et s'empara du trône, après avoir immolé à sa vengeance le roi et le régent.

Démétrius, qui prit le nom de Soter, c'est-à-dire Sauveur, aurait dû, dans son intérêt, réparer les désastres des deux règnes précédents; mais il se laissa tromper par un prêtre intrigant, nommé Alcime, auquel il conféra le souverain pontificat. Ce traître, ami des apostats, indisposa tellement les Juifs fidèles qu'il dut quitter le pays et se réfugier à Antioche. Démétrius envoya Nicanor avec des forces considérables pour réintégrer Alcime dans sa dignité. Arrivé à Jérusalem, Nicanor proposa de se rendre au camp de Judas pour traiter avec lui des conditions de la paix. Judas accepta l'entrevue; les deux chefs se saluèrent amicalement, et déjà conféraient ensemble, quand les Juifs apprirent que sous cette négociation se cachait une embuscade. On laissa

les pourparlers pour courir aux armes. Simon, frère de Judas, surprit l'armée de Nicanor et l'aurait taillée en pièces, si des troupes fraîches, survenant inopinément, n'eussent sauvé le général. Cette fois, Nicanor ne crut pas devoir tenter de nouveau les hasards des batailles; il fit de sérieuses propositions de paix, qui furent acceptées. Du reste, Nicanor admirait grandement Judas Machabée. A partir de ce moment, il vécut avec lui dans la plus confiante intimité, lui prodiguant en toute occasion les marques d'une vraie et solide affection.

Cette entente des deux chefs ne faisait pas le compte d'Alcime. Il accusa Nicanor de prêter main-forte à Judas Machabée, qu'il voulait investir du souverain pontificat. Démétrius, furieux, enjoignit à Nicanor de rompre l'alliance avec Judas, et de le lui amener, chargé de chaînes, à Antioche. Triste jusqu'au fond de l'âme, mais avant tout préoccupé de ne pas déplaire au roi, Nicanor épia dès ce moment une occasion favorable pour s'emparer de Judas. Celui-ci, à l'air contraint et mécontent du général, soupçonna de sa part quelque mauvaise intention, et se retira au milieu de ses compagnons d'armes. Se sentant deviné, Nicanor leva le masque, et vint attaquer Judas, qui lui tua mille hommes. Dès ce jour, la guerre recommença plus furieuse que jamais.

Rentré à Jérusalem, Nicanor monta au Temple à l'heure du sacrifice et somma les prêtres de lui livrer le héros. Et comme ils affirmaient ignorer de lieu de sa retraite : « Vous me le livrerez, dit-il; sinon, j'en fais le serment, je raserai votre Temple, j'abattrai votre autel, et je consacrerai ce lieu au dieu Bacchus. » Les prêtres, consternés, pleuraient au pied de l'autel, suppliant Jéhovah de tirer vengeance du blasphémateur et de son armée. Après avoir essayé d'intimider les prêtres, Nicanor résolut, par un acte de cruauté sans exemple, d'éloigner de Judas ses partisans fidèles.

Il y avait à Jérusalem un vénérable vieillard, nommé Razias, que tout le peuple aimait comme un père. Fidèle à

Dieu et à sa patrie, il aurait donné dix fois sa vie plutôt que de la trahir. Nicanor envoya cinq cents soldats cerner sa maison, avec ordre de lui amener Razias mort ou vif. Il se disait que la défection de cet homme porterait un coup fatal aux partisans de Judas. Les soldats entourèrent la maison, brisèrent les portes et y mirent le feu. A la pensée des vils outrages auxquels il allait être en butte, le vieillard, désespéré, se perça la poitrine de son glaive. Mais le coup n'était pas mortel, et les soldats, traversant les flammes, allaient mettre la main sur lui : il leur échappa en se jetant de la plate-forme au milieu de la foule. Alors, baigné dans son sang, les flancs ouverts, il eut encore la force de se traîner jusqu'à un escarpement d'où il dominait les assistants terrifiés ; et là, saisissant ses entrailles de ses deux mains, il les lança contre les soldats, en s'écriant : « Jéhovah, maître de la vie, vous me rendrez ce corps que je sacrifie pour vous. » Au lieu d'effrayer les Juifs, Nicanor ne réussit qu'à les exaspérer contre lui.

Il ne lui restait qu'à forcer le camp de Judas. Avec son armée, renforcée de trente-cinq mille hommes, il vint attaquer la petite troupe israélite, composée de trois mille volontaires. Malgré les supplications des Juifs apostats, il choisit pour livrer bataille un jour de sabbat. « Y a-t-il un maître au ciel qui commande d'observer le sabbat ? leur demanda-t-il. — Certainement, répondirent les Juifs. — Eh bien, moi, je suis maître sur la terre, et je vous commande de combattre. » Déjà l'orgueilleux songeait à ériger le trophée de ses victoires ; Judas, au contraire, ne comptait que sur le secours d'en haut, mais ce secours, il l'attendait avec confiance. Il raconta aux siens que, la nuit précédente, le saint pontife Onias lui était apparu, les mains étendues, bénissant le peuple. Puis, un autre vieillard, couronné d'une gloire céleste, attira ses regards. « Celui-ci, avait dit Onias, c'est l'ami de mes frères et du peuple, qui ne cesse de prier pour la cité sainte[1] : c'est Jérémie, le prophète du Seigneur. » En même temps,

Jérémie lui avait présenté un glaive d'or, en disant : « Prends cette épée que Dieu te donne : avec cette arme, tu extermineras l'ennemi d'Israël. » Enflammée d'ardeur à ce récit, la petite troupe brûlait de combattre, avec l'aide de Dieu, pour le Temple et la patrie.

Le moment, impatiemment attendu, arriva enfin. Les troupes syriennes, massées autour des éléphants, défendues sur les deux ailes par la cavalerie, s'avancèrent vers les retranchements. « Dieu d'Israël, s'écria Judas, toi qui fis tomber les cent quatre-vingt mille soldats de Sennachérib sous le glaive de l'Ange exterminateur, envoie ton Ange devant nous pour semer la terreur, et qu'ils tremblent, ceux qui blasphèment contre ton peuple. » Les Syriens approchaient, chantant des hymnes en l'honneur de leurs dieux; Judas et les siens allaient à leur rencontre en priant. Leurs mains tenaient l'épée, leur cœur était au ciel. Les trois mille héros firent des prodiges de vaillance. Trente-cinq mille Syriens restèrent sur le champ de bataille. Nicanor lui-même, couvert de son armure, fut trouvé au nombre des morts. A cette nouvelle, des acclamations retentirent dans tout le camp en l'honneur de Jéhovah. Judas fit couper la tête et la main droite du général ennemi; puis, au milieu du peuple réuni au Temple pour remercier le Seigneur, il montra cette tête orgueilleuse, et cette main que Nicanor avait étendue contre le Temple. La langue qui avait proféré tant de blasphèmes, il la fit couper et jeter aux oiseaux de proie. Longtemps on put voir la main du Syrien clouée à la façade du Temple, et sa tête au sommet de la forteresse, comme des monuments de la puissance de Dieu. Le souvenir de ce grand jour fut célébré dans la suite le treize d'Adar sous le nom de *fête de Nicanor*.

Cette victoire donna la paix au peuple juif. Judas en profita pour mettre son pays sous la protection des Romains, déjà tout-puissants en Orient comme en Occident. Deux ambassadeurs, Eupolème et Jason, partirent pour

Rome, chargés de dénoncer la tyrannie des Grecs et de proposer un traité d'alliance. Introduits devant le Sénat, les ambassadeurs dirent simplement : « Judas Machabée et le peuple d'Israël nous ont envoyés pour vous proposer leur alliance et leur amitié. » Le Sénat conclut avec eux un traité, en vertu duquel les Romains et les Juifs, s'ils étaient attaqués, s'engageaient à se porter mutuellement secours, à leurs frais et dépens. De plus, le roi de Syrie fut averti d'avoir à respecter le peuple d'Israël, s'il ne voulait encourir la disgrâce du peuple romain.

Malheureusement Judas ne jouit pas de ce succès. Pendant la durée de cette négociation, Bacchidès, autre général de Démétrius, vint le surprendre avec l'élite de l'armée syrienne dans son camp de Laïsa, près de Béthel. Il n'avait avec lui que trois mille soldats qui, à la vue des bataillons ennemis, s'enfuirent de toutes parts. Il ne lui resta que huit cents hommes, avec lesquels il fallait soutenir le choc de vingt mille hommes de pied et de deux mille cavaliers. Triste, mais ferme toujours, il dit à ses troupes : « Allons à l'ennemi ! » Mais ses soldats lui conseillèrent de fuir et de rallier des forces plus considérables avant d'engager le combat. « Fuir devant les Syriens, s'écria Judas, Dieu nous en préserve ! Si notre heure est venue, mourons pour la patrie, et ne ternissons pas notre gloire ! » Ayant dit ces mots, il fondit avec ses guerriers sur l'aile droite de l'ennemi, commandée par Bacchidès lui-même. Le choc fut si terrible que les soldats syriens lâchèrent pied et prirent la fuite. Judas les poursuivit jusqu'à la montagne d'Azot, mais alors l'aile gauche des Syriens s'ébranla et ferma le retour aux Hébreux triomphants. Ceux-ci, désespérés, luttèrent en vain pour faire une trouée à travers ces masses compactes : le nombre l'emporta. Cerné de toutes parts, le héros d'Israël tomba, percé de mille coups. Ses frères, Jonathas et Simon, parvinrent à le charger sur leurs épaules et à se frayer un passage à travers les combattants. Ils ensevelirent son

cadavre à Modin, dans le sépulcre de ses aïeux. Le peuple entier pleura Judas Machabée pendant de longs jours. Tous, dans l'excès de leur douleur, se disaient : « Comment est-il tombé, l'invincible héros qui sauvait Israël! » Pendant cinq ans il avait tenu tête à toutes les armées de la Syrie. Il est demeuré le type et le modèle du vrai héros, qui sait lutter, souffrir, verser son sang pour son pays et pour son Dieu.

VI

JONATHAS ET SIMON

158-132 av. J.-C.

La mort de Judas, jointe à une famine désastreuse, replongea la Judée sous le joug des Syriens et des apostats. Préposés au gouvernement des cités par Bacchidès, ces derniers livrèrent à sa vengeance les amis de Judas, de sorte que bientôt la persécution sévit avec la même fureur qu'au temps d'Antiochus. Mais les soldats de Machabée avaient appris à se défendre. Ils allèrent trouver son frère Jonathas et lui dirent : « Depuis la mort de Judas, nous n'avons plus de chef pour nous mener au combat contre nos oppresseurs. Nous vous choisissons aujourd'hui pour notre prince et notre général. » Jonathas accepta le commandement qu'on lui offrait, se mit à la tête des volontaires et se retira, pour éviter les embûches des Syriens, au désert de Thécué, près de la mer Morte.

Bacchidès l'y suivit avec toute son armée. Se voyant dans un pressant danger, Jonathas envoya son frère Jean chez les Nabathéens, ses alliés, pour leur confier ses bagages; mais une tribu arabe, l'ayant surpris en route, le tua et s'empara de toute sa caravane. Les brigands ne profitèrent pas de leurs rapines, car Jonathas, embusqué dans un pli de la montagne, tomba sur eux au moment où ils célébraient une noce, les tailla en pièces, et revint à son campement, chargé d'un riche butin. Il s'agissait maintenant de

faire face à Bacchidès. « Soldats, s'écria Jonathas, devant vous l'ennemi, derrière vous le Jourdain et ses marécages : il faut vaincre ou mourir. Invoquons le Seigneur, et droit à l'ennemi! » Les Juifs se battirent comme des lions. Au plus fort de la mêlée, Jonathas arriva jusqu'à Bacchidès. et déjà il levait le bras pour le frapper de son glaive, quand celui-ci, par un brusque écart, évita le coup mortel. Mille guerriers syriens succombèrent dans cette journée. Cependant, pour ne pas être écrasé par le nombre, Jonathas se jeta dans le Jourdain avec sa troupe et disparut dans les montagnes. Quant à Bacchidès, après avoir donné l'ordre de mettre en état de défense toutes les forteresses de la Judée, il retourna à Antioche pour prendre les ordres du roi Démétrius.

Jonathas profita de cette trêve, qui dura deux années, pour accroître sans bruit les forces de son parti. Le croyant sans défiance après cette longue paix, les apostats firent savoir à Bacchidès que, s'il le voulait, en une nuit il exterminerait Jonathas et sa troupe. « J'arrive, répondit le Syrien, mais en attendant mon armée, tâchez de vous emparer de Jonathas par ruse. » Les apostats envoyèrent des espions à cet effet, mais le héros, averti du complot, les surprit dans leur embuscade et les passa au fil de l'épée. Quand Bacchidès arriva en Judée, ses adversaires, enfermés dans le fort de Bethbessen, au désert de Jéricho, l'attendaient de pied ferme. Il vint les y assiéger, mais Jonathas, ayant laissé dans la ville son frère Simon, se lança dans la campagne avec quelques guerriers déterminés pour harceler l'ennemi. Chaque jour il tombait à l'improviste sur les assiégeants, et s'enhardissait jusqu'à piller les tentes de ceux qu'il avait tués. Enfin, après avoir réuni des forces considérables, il se précipita sur le camp des Syriens, pendant que les assiégés faisaient eux-mêmes une vigoureuse sortie, et Bacchidès, battu sur tous les points, vit bientôt ses troupes en déroute et ses machines en flammes. Outré de colère contre les apostats qui l'avaient appelé, il en

immola un grand nombre à sa vengeance, signa la paix avec Jonathas et reprit le chemin d'Antioche.

Après quatre années de tranquillité, pendant lesquelles Jonathas travailla de toutes ses forces à relever le moral du pays et à détruire les apostats, survint en Syrie une révolution qui fut pour les Juifs le prélude de l'affranchissement. Un aventurier, nommé Alexandre, se fit couronner à Ptolémaïs. Le roi Démétrius, pour s'assurer la fidélité de cette nation juive qu'il avait si cruellement persécutée, n'hésita pas à investir Jonathas de l'autorité militaire en Judée. Il lui confia même le commandement de la citadelle d'Acra, ce qui fit trembler tous les rebelles. De son côté, l'usurpateur Alexandre, afin d'attirer Jonathas à son parti, lui envoyait une couronne d'or et un manteau de pourpre avec ce message : « Le roi Alexandre à son frère Jonathas, salut. Connaissant ta vaillance et tes nombreux exploits, nous sommes fier de t'avoir pour ami. Nous t'investissons du souverain pontificat en Judée, et nous comptons sur ton alliance. » Démétrius, à qui les promesses ne coûtaient rien alla plus loin qu'Alexandre. Il s'engagea par une lettre au peuple juif « à n'exiger désormais ni impôt ni tribut, à renvoyer tous les captifs, et même à émanciper tous les Israélites dispersés dans son royaume. De plus, si la nation lui restait fidèle, il remettrait à Jonathas la citadelle d'Acra, et rebâtirait à ses frais les bâtiments et les murailles du Temple et de la ville ».

Les Juifs avaient perdu toute confiance en ce roi persécuteur. Ils s'attachèrent au parti d'Alexandre qui, du reste, vainqueur à la première rencontre, arracha au roi la couronne et la vie. Dès ce moment, Jonathas, maître de Jérusalem et de la Judée, releva les remparts de Sion, et s'empara de toutes les forteresses du pays à l'exception d'Acra, que les apostats avaient résolu de défendre jusqu'à la mort. Bientôt, dans le Temple purifié, les prêtres offrirent les sacrifices accoutumés, au milieu des cérémonies saintes. A la fête des Tabernacles, Jonathas, revêtu des insignes du

souverain pontificat, parut pour la première fois dans le sanctuaire aux acclamations de tout son peuple. Quelques jours après, Alexandre épousait à Ptolémaïs la fille du roi d'Égypte. Il invita solennellement à ses noces le prince de Judée, et l'ayant fait asseoir à ses côtés, l'investit de nouveau du pouvoir suprême.

Jonathas se montra reconnaissant. Deux ans après, le fils de Démétrius marcha sur Antioche pour réclamer l'héritage de son père. Un de ses généraux, Apollonius, pénétra en Judée pour combattre Jonathas, l'allié d'Alexandre. Arrivé à Jamnia, il osa envoyer au Machabée cet insultant défi : « Du haut de tes montagnes, tu ne crains pas de nous résister. Descends donc dans la plaine, si tu as du cœur, et viens te mesurer avec nous. Quand tu n'auras pour t'abriter ni rochers ni cavernes, tu sauras qu'on ne résiste pas au choc de ma cavalerie et de mes vaillants guerriers. » Jonathas répondit à ce message en se dirigeant vers Jamnia avec dix mille soldats. Il commença par chasser de Joppé la garnison syrienne, ce qui rendit Apollonius moins arrogant. Pour attirer Jonathas en rase campagne, il fit semblant de fuir vers Azoth avec le gros de son armée, laissant dans son camp six mille cavaliers pour écraser Jonathas, si celui-ci se fût laissé prendre à sa fuite simulée. Mais le prince de Judée avait deviné la ruse. Il donna l'ordre à ses troupes de rester l'arme au bras, en ordre de bataille, jusqu'au moment où les cavaliers s'ébranleraient. Ceux-ci se précipitèrent en effet sur la légion juive, qui les tailla en pièces. Alors, n'ayant plus rien à craindre, Jonathas lança ses troupes sur les soldats syriens dispersés dans la plaine, et en tua un grand nombre. Les fuyards se réfugièrent à Azoth, dans le temple de Dagon. Jonathas mit le feu au Temple et à la ville, et tous périrent dans les flammes. Apollonius perdit en ce jour huit mille hommes, et comprit qu'il ne suffit pas de braver un ennemi pour le vaincre Quant à Jonathas, rentré triomphant à Jérusalem, il reçut d'Alexandre une agrafe d'or, symbole de la royauté. En le

félicitant de sa victoire, le roi de Syrie lui confirmait aussi le souverain pouvoir dont il l'avait investi.

Quelque temps après, une trahison du roi d'Égypte renversait Alexandre et mettait sur le trône Démétrius Nicator, fils du précédent Démétrius. Sans craindre le ressentiment du nouveau monarque, Jonathas se mit en devoir de conquérir la citadelle d'Acra, et déjà il dressait les béliers et les catapultes, lorsque, sur la dénonciation des apostats, il reçut l'ordre d'interrompre les préparatifs du siège et de comparaître à Ptolémaïs devant Démétrius, pour rendre compte de sa conduite. Jonathas ordonna de continuer les travaux commencés, et se dirigea, les mains pleines de présents, vers Ptolémaïs. Les apostats eurent beau faire : le roi fit alliance avec Jonathas et le confirma dans le souverain pontificat.

Sa bienveillance envers les Juifs ne tarda pas à être récompensée. Comme le siège d'Acra traînait en longueur, Jonathas envoya des messagers à Antioche pour négocier avec le roi la reddition de la forteresse. Ils trouvèrent le peuple en révolte contre Démétrius, qui avait commis la faute, une fois sur le trône, de licencier les troupes syriennes pour garder près de lui les soldats étrangers qui l'avaient ramené dans sa patrie. En face de l'émeute, il promit aux envoyés juifs de rendre la citadelle d'Acra, mais à la condition que Jonathas lui expédierait aussitôt trois mille hommes pour le défendre contre les insurgés. Jonathas lui envoya trois mille de ses plus valeureux guerriers, ce qui acheva d'exaspérer la capitale. Cent vingt mille hommes se levèrent et s'emparèrent des rues de la cité, demandant la tête du monarque. Caché au fond de son palais, il n'eut que les Juifs pour défenseurs. Pendant que les uns veillaient sur sa personne, les autres attaquaient les quartiers occupés par les rebelles. Pour en finir plus vite et plus sûrement, ils incendièrent la ville. Cent mille hommes périrent par le fer ou par le feu. Les autres, voyant les Juifs maîtres de la cité, rendirent les armes et

demandèrent grâce au roi Démétrius. Quant aux vainqueurs, ils revinrent à Jérusalem, couverts de gloire et chargés de dépouilles.

Comme tous ceux de sa race, Démétrius allait trahir la nation juive quand une nouvelle révolution le renversa pour mettre sur le trône le jeune Antiochus, fils d'Alexandre. Celui-ci combla de présents Jonathas, l'ami de son père, le confirma dans le souverain pontificat, et lui permit de porter le manteau de pourpre attaché sur l'épaule par une agrafe d'or, privilège exclusif des souverains. La Judée avait reconquis son indépendance et sa nationalité par un demi-siècle d'héroïques combats. Jonathas s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Rome, pour porter cette heureuse nouvelle aux maîtres du monde, et renouveler le traité d'alliance conclu précédemment avec Judas, son frère.

Hélas! il ne devait pas jouir longtemps de ses victoires. Un traître, nommé Tryphon, conspirait contre le jeune roi de Syrie, dont il était le protecteur et le ministre favori. Avant de frapper Antiochus, il résolut de se défaire de Jonathas, qui seul pouvait contrecarrer ses plans. Sans aucune déclaration de guerre, il descendit à Bethsan avec une puissante armée; mais il fut tout surpris, quelques jours après, de voir arriver Jonathas avec quarante mille hommes. Alors, au lieu d'engager un combat qui aurait pu lui être funeste, il se porta au-devant de Jonathas, l'accueillit avec honneur, et l'ayant présenté à ses officiers comme son plus fidèle allié, leur donna l'ordre de lui obéir comme à lui-même. Puis, le prenant à part, il lui dit avec bonté : Pourquoi arracher tous ces hommes à leurs paisibles travaux? Nous ne sommes pas en guerre. Renvoyez vos soldats chez eux, à l'exception de l'escorte qui vous accompagnera, et suivez-moi à Ptolémaïs, dont le roi vous confie le gouvernement. C'est pour vous investir de cette fonction que j'ai entrepris ce voyage. »

Le trop confiant Jonathas congédia ses troupes et ne

conserva qu'une escorte de mille hommes. Arrivé à Ptolémaïs, les portes se refermèrent sur lui, ses gardes furent massacrés, et Tryphon le fit jeter en prison. Un cri d'horreur s'éleva en Judée à la nouvelle de cette infamie. En même temps, on apprit avec épouvante que Tryphon s'apprêtait à dévaster Jérusalem et la Judée. Heureusement il restait un Machabée, le vaillant Simon, pour réconforter Israël. « Vous savez, dit-il à l'assemblée du peuple, avec quel dévouement mon père et mes frères ont combattu pour notre religion et notre sainte loi. Tous ont péri pour cette noble cause. Resté seul de ma famille, soyez sûr que je n'épargnerai pas mon sang, quand mes frères ont donné généreusement le leur pour le salut de la patrie. Comme eux, je vengerai notre nation, notre Temple, nos femmes et nos enfants. » Un cri d'enthousiasme accueillit ces paroles enflammées. « Soyez notre chef, criait-on de toutes parts, nous vous suivrons comme nous avons suivi Judas et Jonathas. » Après avoir rassemblé son armée et mis Jérusalem en état de défense, il envoya des troupes s'emparer de Joppé, qui avait ouvert ses portes aux Syriens, et marcha lui-même à la rencontre de Tryphon. Celui-ci l'informa qu'il donnerait la liberté à Jonathas, si on lui envoyait cent talents d'argent et les deux fils de Jonathas comme otages. C'était une nouvelle fourberie dont Simon ne fut pas dupe; néanmoins il livra l'argent et les enfants, pour ne pas faire dire au peuple que Jonathas avait péri par la faute de son frère.

Peu de jours après, Tryphon se rendit en Idumée pour envahir la Judée par la frontière méridionale, mais il retrouva devant lui l'armée de Simon. N'osant pas hasarder le combat, et perdu dans les neiges qui encombraient les montagnes, il prit le parti de retourner à Antioche; mais auparavant, il fit mettre à mort Jonathas et ses fils (143 av. J.-C.), persuadé que ce meurtre lui faciliterait l'accès du trône. Simon recueillit leurs précieux restes pour les ensevelir à Modin, dans le sépulcre de leurs aïeux. Tout Israël

pleura pendant de longs jours le vaillant Jonathas. Pour honorer la mémoire de sa famille, Simon érigea sur le sépulcre de Modin un superbe mausolée. Sept pyramides, sous un magnifique portique, rappellent les noms de Mathathias, de ses cinq fils et de leur mère.

L'infâme Tryphon empoisonna son maître, et monta sur le trône de Syrie; mais ses crimes ne restèrent pas longtemps impunis. Démétrius Nicator, qu'il avait dépossédé, entreprit de le chasser, et Simon, pour venger son frère, offrit à Démétrius le secours de son bras. Démétrius, que l'infortune avait rendu plus sage, resta fidèle ami des Juifs, leur rendit la liberté et reconnut tous les pouvoirs conférés à Simon. Dès lors, les actes publics et les inscriptions des monuments portèrent cette date : « L'an premier de Simon, grand prêtre et prince des Juifs. »

Après avoir chassé du pays tous les Syriens, conquis et rasé la citadelle d'Acra, le dernier des fils de Mathathias vit enfin la paix régner en Israël. Sous sa domination on vit refleurir la prospérité d'autrefois. Chacun cultiva tranquillement le champ de ses pères. La terre se couvrit de moissons, les arbres de fruits. Les anciens, assis dans les places publiques, s'occupaient des intérêts du pays. L'abondance régnait dans les villes, les forteresses étaient pourvues de munitions. Les nations redisaient la gloire de Simon, Israël publiait ses louanges. Chacun, assis à l'ombre de sa vigne ou de son figuier, se reposait, sans crainte de l'ennemi. Simon avait vaincu les rois et exterminé les méchants.

En ce temps-là, le peuple romain, informé de l'avènement du nouveau prince des Juifs, lui envoya la confirmation du traité d'alliance conclu avec la nation juive. Quant aux Israélites, ne sachant comment témoigner leur reconnaissance à la glorieuse famille des Machabées, ils décidèrent de rétablir la royauté héréditaire dans cette famille. Une assemblée, composée des prêtres, des anciens et du peuple, décréta cet acte solennel : « Comme Mathathias e

ses fils ont prodigué leur sang pour défendre notre religion, nos lois et nos institutions, et que déjà la nation a proclamé Simon, notre libérateur, grand prêtre et prince des Juifs, aujourd'hui, réunis en assemblée solennelle, nous le déclarons roi et pontife, lui et ses descendants, jusqu'à l'avènement du grand Prophète. Il sera notre unique chef, présidera aux sacrifices, et nommera à tous les emplois. Ses décrets auront force de loi, ses actes seront datés des années de son règne, et lui seul, à l'exception de tout autre, portera les insignes de la royauté, l'or et la pourpre. Ce décret sera irrévocable : malheur à qui tenterait de l'infirmer! »

Ainsi fut rétablie la royauté en Israël, grâce aux services que les Machabées avaient rendus à la nation. Simon vécut encore quinze ans. Dans les dernières années de sa vie, les Syriens tentèrent encore d'envahir la Judée, mais le vieillard ayant appelé ses fils, Judas et Jean, leur dit : « Mes frères et moi, nous avons combattu dès notre adolescence les ennemis d'Israël, et souvent la victoire a couronné nos efforts. A votre tour, maintenant que je suis vieux, de défendre le peuple. Allez, et que Dieu vous protège! » Les fils se battirent comme leur père, et les Syriens, mis en déroute, repassèrent la frontière. Ce fut la dernière joie de Simon. Bientôt après, assassiné par son gendre avec deux de ses fils, il fut enseveli dans le tombeau où l'attendaient son père et ses frères.

Cent trente-cinq années devaient s'écouler encore avant l'arrivée du grand Prophète que les Juifs attendaient. Pendant ce temps les descendants des Machabées régnèrent en Judée, jusqu'au jour où l'usurpateur Hérode s'empara du pouvoir par une suite de meurtres et de trahisons. Les Livres sacrés ne nous disent pas comment s'éteignit dans le sang la race royale des Machabées, ni quel monstre avait ravi le sceptre de Juda, quand parut le grand Prophète, le Roi des rois, le Dominateur du monde; mais un historien juif, Josèphe, va nous l'apprendre.

VII

L'IDUMÉEN HÉRODE

Depuis près de trente années les Machabées combattaient les Syriens persécuteurs, et relevaient les autels du vrai Dieu. Enfants de Lévi, ils exerçaient de droit la souveraine sacrificature; et bien qu'ils n'appartinssent pas à la tribu de Juda, la nation reconnaissante les avait investis, eux et leurs descendants, du pouvoir suprême, jusqu'à l'avènement du Libérateur promis à Israël.

En conséquence, Jean, surnommé Hyrcan, à cause de ses victoires en Hyrcanie, fut proclamé, à la mort de son père Simon, grand prêtre et Prince des Juifs. Aussi brave que ses aïeux, il chassa les Syriens des postes qu'ils occupaient encore en Palestine, força les Iduméens à embrasser la religion judaïque ou à s'expatrier, rasa jusque dans ses fondements la ville hérétique de Samarie, et renouvela l'alliance des Juifs avec les Romains. Hyrcan régna vingt-neuf ans avec un bonheur toujours croissant; mais dans ses dernières années éclatèrent des discordes religieuses, suivies bientôt de guerres civiles qui amenèrent la ruine des Machabées.

Depuis un siècle, les Sadducéens[1] affectaient un véritable mépris pour les lois mosaïques. Infatués de la philosophie grecque, plus païens que Juifs, ils admettaient les livres de Moïse, mais ils les interprétaient au gré

1. Ainsi nommés du nom de Sador, leur fondateur.

de leurs passions. C'étaient pour la plupart de riches épicuriens qui, pour s'affranchir de tout devoir, niaient l'existence des esprits, l'immortalité de l'âme et de la vie future. Ils laissaient au peuple les croyances traditionnelles, mais se faisaient gloire de penser et de vivre à la manière des Gentils.

En haine de ces sectaires, les vrais Israélites observaient scrupuleusement les prescriptions de la loi et les traditions des docteurs autorisés; mais bientôt des maîtres ambitieux, sous prétexte de vivre séparés des profanes, surchargèrent la Loi de pratiques fantaisistes et souvent ridicules. Ces nouveaux docteurs et leurs adeptes, appelés Pharisiens [1], multipliaient les jeûnes, les ablutions, les observances sabbatines, et passaient pour des saints aux yeux du peuple, qui ne devinait point l'orgueil et l'hypocrisie cachées sous ces apparences de rigorisme. Aussi les Pharisiens imposèrent bientôt leurs interprétations de la Loi dans toutes les synagogues.

Élevé par ces maîtres, Hyrcan connaissait leur doctrine, et les favorisait de tout son pouvoir. Un jour qu'il avait à sa table les principaux d'entre eux, il poussa la bienveillance jusqu'à leur demander s'ils ne trouvaient rien dans sa conduite qui blessât la loi de Dieu. Tous firent l'éloge de sa vertu et de sa piété, mais un certain Éléazar osa lui demander, au nom de la justice, de déposer le souverain pontificat. — « Et pourquoi? s'écria le roi, vivement ému. — Parce que, répondit l'orgueilleux Pharisien, nos anciens se souviennent que votre mère fut captive au temps d'Antiochus Épiphane. Or, d'après le Lévitique, la dignité pontificale ne peut appartenir au fils d'une esclave. » C'était une insigne calomnie, et de plus, ce fait eût-il été vrai, une interprétation absurde de la Loi. Hyrcan était hors de lui, quand un Sadducéen lui proposa de demander aux convives quelle peine méritait l'indigne calomniateur.

1. Du mot *pharas*, séparer.

« Quelques jours de prison, répondirent les Pharisiens. suffisent pour expier une simple médisance. » A ce mot de médisance, le roi comprit qu'ils croyaient tous à la calomnie, et qu'il s'agissait d'un complot contre son autorité. Outré de colère, non seulement il abandonna publiquement la secte des Pharisiens, mais il proscrivit leurs constitutions et leurs pratiques, et défendit de les observer sous peine de mort. Dès lors les Sadducéens deviennent ses conseillers favoris, mais il perdit les bonnes grâces du peuple, qui resta fidèle aux Pharisiens.

A la mort d'Hyrcan et de son fils aîné, qui ne fit que passer, Alexandre Jannée, son second fils, lui succéda et régna vingt-sept ans (av. J.-C. 105-78) en s'appuyant sur les Sadducéens. Guerroyeur comme son père, il obtint de grands succès sur ses turbulents voisins, mais il essuya aussi de terribles revers, grâce à l'opposition des Pharisiens qui ne cessèrent d'exciter le peuple à la révolte contre le roi, qu'ils appelaient injurieusement le fils de l'esclave. Un jour que la foule lui jeta cette insulte pendant qu'il officiait à l'autel, il saisit son épée, fondit sur le peuple à la tête de ses gardes, et six mille cadavres jonchèrent les parvis sacrés. Les Pharisiens coururent aux armes, mais il leur fit une guerre qui dura sept ans, et coûta la vie à cinquante mille Juifs. Après la victoire, sa fureur le rendit féroce : s'étant emparé de huit cents rebelles qui voulaient prolonger la lutte, il les fit crucifier sous ses yeux à la porte de son palais.

Ce prince, le plus puissant de l'Orient et le plus exécré de ses sujets, mourut pendant qu'il assiégeait la forteresse de Régaba, sur la rive orientale du Jourdain. A son lit de mort, sa femme Alexandra, qui l'avait accompagné dans cette guerre, lui demandait, tout en larmes, ce qu'elle allait devenir avec ses deux fils au milieu d'un peuple toujours en révolte. « Suivez mon conseil, répondit-il. Quand j'aurai fermé les yeux, faites embaumer mon corps dans le plus grand secret, et laissez croire que la maladie me retient

sous ma tente. Pressez le siège de Régaba jusqu'à la reddition de la place, et rapprochez-vous des Pharisiens, qui vous exalteront comme la plus courageuse des reines. Les Pharisiens peuvent tout sur la multitude. Puis vous leur montrerez mon cadavre, en ajoutant qu'ils peuvent se venger, s'ils le veulent, de l'homme qui les a persécutés, mais que vous êtes résolue, quant à vous, de gouverner selon leurs institutions et leurs conseils. Aussitôt ils me prodigueront plus d'éloges qu'ils ne m'ont lancé d'injures, et me feront faire des funérailles plus magnifiques que vous ne pourriez le faire vous-même. Vous régnerez ainsi, vous et vos fils, avec une pleine autorité. »

La reine se soumit aux Pharisiens, se conformant en cela, dit-elle, aux dernières volontés d'Alexandre. Aussitôt ces ambitieux entonnèrent le panégyrique du roi défunt. Le peuple, entraîné par ses docteurs, poussa des acclamations enthousiastes, et jamais roi, dit Josèphe, n'obtint à Jérusalem des funérailles plus pompeuses que le prince Alexandre. La nation retomba sous le joug des Pharisiens. Ils cassèrent les décrets des derniers rois, rétablirent toutes les traditions de la secte et organisèrent contre les Sadducéens une véritable persécution.

Le sceptre de Juda oscillait ainsi entre les deux partis qui se disputaient le pouvoir, quand parut à la cour des Machabées un ambitieux nommé Antipater, qui convoita ce sceptre glorieux, et réussit à le faire passer dans sa famille.

C'était un de ces Iduméens qu'Hyrcan avait forcés d'embrasser la religion juive. A force d'intrigues, il gagna les bonnes grâces du roi Alexandre et de sa femme Alexandra, devint leur conseiller intime, et s'empara surtout d'Hyrcan II, leur fils aîné, qui devait régner sous la tutelle de sa mère, nommée régente à la mort de son mari. La mère et le fils se laissèrent gouverner par les Pharisiens et par Antipater; mais Hyrcan avait un frère, nommé Aristobule, qui s'attacha aux Sadducéens indignement persécutés, et par-

vint à former une armée de mécontents, avec laquelle, peu de temps après la mort d'Alexandre, il livra bataille au pauvre Hyrcan et le força de lui céder la dignité royale. Doux et pacifique, le vaincu se contenta du souverain pontificat et se réconcilia avec son frère, devenu son roi.

Mais cette révolution ne faisait l'affaire ni des Pharisiens odieux au nouveau roi, ni d'Antipater dont Aristobule détestait les intrigues. Le perfide iduméen persuada au faible Hyrcan que son frère, non content de lui avoir volé sa couronne, en voulait à sa vie. Il lui conseilla en même temps de s'enfuir en Arabie pour demander aide et protection au roi Arétas. Celui-ci profita de l'occasion pour entrer subitement en Judée avec cinquante mille hommes, sous prétexte de rétablir son protégé. Surpris par cette brusque invasion, Aristobule s'enferma dans le Temple avec ses défenseurs, pendant qu'Arétas et Hyrcan inauguraient la lutte fratricide en assiégeant Jérusalem. Le sceptre n'oscillait plus seulement entre deux partis politiques, mais entre deux frères ennemis. L'un et l'autre vont le voir tomber de leurs mains.

En ce temps-là, la quatrième bête de Daniel, la bête aux dents de fer et aux ongles d'airain, Rome, la sanglante Rome, foulait aux pieds sceptres et couronnes, broyait peuples et rois, et considérait les nations comme de simples provinces de son empire. Au moment où les deux frères se disputaient le pouvoir, le grand Pompée, maître de tout l'Occident, arrivait en Orient pour l'assujettir à la reine du monde. Il évoqua l'affaire des deux frères à son tribunal, leur extorqua millions sur millions, remettant toujours à plus tard le prononcé du jugement, jusqu'à ce qu'enfin Aristobule, se voyant perdu, courut s'enfermer dans le Temple, décidé à vaincre ou à mourir. Pompée en fit le siège, pénétra dans Jérusalem, fit de ses défenseurs un carnage effroyable, et entra, suivi de ses capitaines, jusque dans le Saint des Saints, où il fut tout surpris de ne rencontrer l'image d'aucun dieu. « On apprit alors, dit Tacite, qu'aucune

divinité ne remplissait le vide de ces lieux, et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien. » Elle cachait les emblèmes figuratifs de celui qui bientôt, invisible aussi, remplira le monde de sa gloire, et devant qui tous les dieux de Rome tomberont en poussière.

Pompée réduisit la Judée en province romaine sous le gouvernement de son lieutenant Scaurus. Aristobule et ses deux fils, Alexandre et Antigone, prisonniers du vainqueur, furent conduits à Rome pour orner le triomphe de Pompée, et périrent quelque temps après, sauf Antigone qui parvint à s'enfuir. Hyrcan, privé du diadème, conserva le pontificat et devint l'esclave d'Antipater, le favori de Pompée, qu'il avait aidé dans toutes ses entreprises en Judée.

L'Iduméen triomphait : il se voyait déjà avec ses quatre fils, Phasaël, Hérode, Joseph et Phéroras, sur les marches du trône, quand un coup de foudre, la bataille de Pharsale, renversa Pompée, son protecteur; Pompée, le profanateur du Temple, le destructeur de la nationalité juive, le bourreau d'Aristobule et de sa famille. Que répondrait Antipater aux Juifs qui l'accuseraient devant César, le nouveau dictateur, d'avoir ruiné son pays pour mériter les faveurs de Pompée ? Mais Antipater était un homme de ressources. Vite il changea de drapeau. Des Juifs dévoués à Hyrcan il forma un corps d'armée, s'unit aux princes ralliés à César, fit avec ses fils des prodiges de valeur, et quand le dictateur arriva en Égypte, il parut devant lui tout couvert de blessures : « J'ai aimé Pompée, mon bienfaiteur, s'écria-t-il, mais jamais je n'ai fait pour Pompée ce que j'ai fait pour César. » César était gagné. En vain Antigone fit valoir ses droits : il fut éconduit et traité comme un séditieux. Antipater fut proclamé de droit citoyen romain et procurateur de la Judée, sous Hyrcan qui reçut de nouveau le diadème royal. Tout-puissant sous ce fantôme de roi, Antipater investit son fils de toutes les forces vives de la nation : Phasaël reçut le commandement de Jérusalem, et Hérode le gouvernement de la Galilée.

Mais un nouveau coup de foudre abattit Antipater au moment où il pouvait se croire au comble de ses vœux. L'an 40 avant J.-C., le grand César tomba poignardé en plein sénat par Cassius et Brutus. Déjà Antigone traitait avec les assassins, quand un chef dévoué aux Machabées lui versa un poison mortel qui mit fin à ses crimes. De plus. à la faveur des bouleversements occasionnés par le meurtre de César, les Parthes, en éternels ennemis de Rome, entrèrent dans Jérusalem avec Antigone. qui reprit le sceptre des mains débiles d'Hyrcan, aux applaudissements de la multitude. Hyrcan, Phasaël et Hérode furent jetés en prison. On coupa les oreilles au premier. afin de le rendre incapable, par cette mutilation, d'exercer les fonctions du pontificat. Phasaël se brisa le crâne contre les murs de son cachot. Quant à Hérode, il parvint à s'enfuir avec les membres de sa famille, Marianne, petite-fille d'Hyrcan, sa fiancée. Alexandrine, sa future belle-mère, et le jeune Aristobule, frère de Marianne. Il se réfugia en Égypte, chez la reine Cléopâtre, alors toute-puissante sur le cœur de Marc-Antoine, vengeur de César.

Les derniers événements l'avaient jeté dans une espèce de désespoir. La mort de César lui enlevait ses protecteurs romains; la proclamation d'Antigone comme roi des Juifs l'exposait, lui et les siens, à des ressentiments implacables; mais il se dit qu'avec de l'argent il gagnerait Antoine, le nouveau dictateur, et qu'en épousant Marianne, petite-fille d'Hyrcan, il calmerait la fureur des Juifs. Du reste il n'aspirait pas à la royauté. Il se contenterait de faire proclamer roi le jeune Aristobule, frère de Marianne, sous lequel il exercerait le pouvoir, comme Antipater l'avait fait sous Hyrcan.

Plein de ces pensées, il courut à Rome où il fut reçu par Marc-Antoine comme un ami de Cléopâtre et de la République. Après avoir exposé son humble requête, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre le dictateur exposer ses plans relativement à la Judée. Évidemment, dit-il,

Antigone, l'allié des Parthes, était considéré par les Romains comme un ennemi public, qu'il fallait abattre. Le jeune Aristobule, que présentait Hérode, ne pouvait rien pour Rome dans les circonstances présentes. Il fallait à Jérusalem un roi guerrier, actif, dévoué, qui prêtât main-forte à Antoine contre les Parthes et autres ennemis de l'Empire. Or, ce roi ne pouvait être qu'Hérode lui-même. Ainsi parla le dictateur. Le Sénat, consulté, proclama Hérode roi des Juifs. Conduit par Antoine et Octave, son collègue, le fils d'Antipater monta au capitole pour offrir des victimes aux dieux de Rome; mais encore tout abasourdi d'un événement auquel il était loin de s'attendre, il ne lui vint pas à la pensée que son élévation cachait un mystère, dont le vrai Dieu connaissait le secret.

Seize siècles auparavant, Jacob mourant avait prophétisé les destinées de son fils Juda. Il devait porter le sceptre jusqu'à l'avènement du Libérateur d'Israël, du Désiré des nations. Or Juda avait tenu le sceptre depuis lors, en exil comme dans la patrie, pendant la captivité de Babylone comme dans la nouvelle Jérusalem, sous Zorobabel et sous les Machabées. Et voilà que le sceptre de Juda passe dans les mains de l'Iduméen Hérode, au grand étonnement d'Hérode lui-même. Il demande la couronne pour Aristobule, et les Romains posent la couronne sur la tête de cet étranger contre toute justice, contre leurs habitudes de respect pour la religion et la nationalité des peuples vaincus, contre leur intérêt qui leur conseillait de ménager les Juifs en leur donnant un prince de leur choix, au lieu de les soumettre à un étranger, un intrigant, un criminel exécré, lui et sa race, de toute la nation. Dieu avait donc voulu ravir aux Machabées le sceptre de Juda, afin qu'à ce signe les Juifs tournassent les yeux vers le Libérateur promis à leurs pères, vers le grand Roi qui devait remplacer la race éteinte de leurs princes.

Hérode, proclamé roi par le Sénat romain l'an 37 avant Jésus-Christ, data de ce jour, dit le 4e livre des Machabées,

le commencement de son règne. Il revint en hâte en Palestine, mais il rencontra un ennemi dans chacun de ses sujets, plus que jamais attachés à leurs anciens rois. En vain, pour les gagner, épousa-t-il Marianne, dont la grande beauté avait ravi son cœur. Marianne était l'héritière des Machabées par son père Alexandre, frère d'Antigone, et par sa mère Alexandra, fille d'Hyrcan. Digne en tout de sa race, cette noble victime d'un ambitieux livré à tous les vices, ne vit en lui que le bourreau de sa famille, et lui apporta pour dot une haine dissimulée sous une froideur glaciale, que son amour passionné ne sut jamais vaincre. Trois ans durant, l'usurpateur dut conquérir, avec l'aide du soldat romain, toutes les villes de son royaume, et monter à son trône sur un monceau de cadavres, les mains teintes du sang d'Antigone, le dernier roi des Machabées. Antoine voulait conduire à Rome l'infortuné monarque pour rehausser son triomphe, mais Hérode obtint à prix d'argent qu'il eût la tête tranchée, persuadé que jamais les Juifs ne lui donneraient le titre de roi, tant que vivrait le vrai roi des Juifs.

Le supplice d'Antigone ne fit qu'aviver la rage du peuple contre le meurtrier, et ses démonstrations d'amour pour tout ce qui restait du vieux sang machabée, de sorte qu'Hérode, croyant toujours voir la couronne branler sur sa tête, devint plus féroce qu'un tigre, versa le sang royal jusqu'à la dernière goutte dans une suite de tragédies qu'on ne peut se rappeler sans frémir.

Le vieil Hyrcan, exilé depuis longtemps à Babylone, ayant appris l'élévation d'Hérode à la royauté, lui demanda l'autorisation de revenir à Jérusalem pour y finir ses jours. Le tyran donna une place dans son palais à ce vieux protecteur de sa famille; mais s'étant imaginé, dans un moment de troubles politiques, que les Juifs pourraient encore offrir le sceptre au pauvre octogénaire, il le fit assassiner par ses gardes au sortir d'un repas.

Bientôt, il prit peur du jeune Aristobule qu'il avait dû

investir du souverain pontificat sur les instances du peuple, et surtout d'Alexandra et de Marianne, mère et sœur du jeune pontife. Un jour qu'il officiait dans le Temple avec toute la majesté traditionnelle de ses ancêtres, le peuple se mit à pousser des acclamations enthousiastes. Quelques jours après, Hérode invita le prince à prendre un bain avec quelques jeunes gens de son âge. Ceux-ci, comme par manière de plaisanter, lui plongèrent la tête dans l'eau et l'y retinrent si bien qu'on ne retira du bassin que le cadavre du grand prêtre. Hérode feignit de grands airs de désespoir, mais il ne trompa personne. On l'accusa publiquement de ce meurtre, et il fut obligé de comparaître au tribunal d'Antoine, alors en Égypte, pour se justifier.

Ce fut pour l'assassin l'occasion d'un nouveau crime. Comme il aimait éperdument sa femme Marianne, dont la rare beauté excitait partout l'admiration, il se dit qu'Antoine, aussi voluptueux que lui, était capable de condamner le mari pour s'emparer de la femme. Il ordonna donc, si l'on apprenait sa condamnation, de poignarder Marianne, afin qu'elle n'appartînt pas à un autre que lui. Absous par le dictateur; il se montra plus tendre que jamais pour Marianne; mais celle-ci lui dit qu'on n'ordonne pas de poignarder ceux qu'on aime. La voyant au courant de son barbare secret, il entra en fureur et faillit l'étrangler. S'étant absenté une seconde fois pour mendier les faveurs d'Auguste, qui venait de vaincre Antoine à la bataille d'Actium, il renouvela l'ordre, si Auguste se montrait inflexible, de faire périr Marianne. A son retour, comblé d'honneurs par Auguste, comme il l'avait été par Antoine, il trouva sa femme instruite de nouveau du fatal secret. Alors poussé par sa sœur Salomé qui détestait la reine, devenu semblable à une bête féroce, il accusa Marianne d'infidélité et de conspiration, et la traduisit devant un tribunal de lâches et de complaisants, qui la condamnèrent à mort. La dernière des Machabées marcha au supplice sans pâlir, avec la fierté et la sérénité d'une martyre.

Ce crime consommé, Hérode entra dans les transports du plus violent désespoir. L'amour et le remords devinrent ses bourreaux. Il voyait partout le spectre de cette femme qu'il idolâtrait, il l'appelait sans cesse, il refusait de manger. On crut qu'il deviendrait fou ou qu'il succomberait à la fièvre qui le dévorait. Sa belle-mère Alexandra prit même des mesures pour assurer le trône aux deux fils qu'il avait eus de Marianne. Il l'apprit, et c'en fut assez pour réveiller le monstre : après la fille, il fit décapiter la mère.

Mais il allait bientôt reculer les bornes de la férocité. Quand ses deux fils, nés de Marianne, eurent passé l'âge de l'adolescence, il s'aperçut que les Juifs s'attachaient à ces jeunes gens, dans lesquels coulaient encore quelques gouttes du sang des Machabées. On lui persuada qu'ils conspiraient avec leurs adeptes et que sa vie était en danger. Alors le peuple de Jéhovah vit ce père dénaturé intenter un procès à ses propres enfants, plaider lui-même contre eux devant des juges infâmes, et les faire condamner à mort, malgré leurs larmes et leurs protestations d'innocence. On lui laissa le choix du supplice : il les fit étrangler dans leur prison.

Hérode mit le comble à ces crimes par un attentat suprême contre ses sujets. Après avoir immolé les rois qu'ils aimaient, il tenta d'immoler le Dieu qu'ils adoraient. On le verra plus tard essayer d'égorger le Fils de l'Éternel, incarné dans l'enfant de Bethléem, mais il avait préludé à ce déicide en attaquant l'Éternel lui-même, Jéhovah, le Roi des Juifs, Jéhovah, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu tout-puissant dont Israël propageait le nom adorable au milieu des peuples idolâtres. L'usurpateur iduméen ne connaissait d'autre Dieu que l'empereur Auguste, d'autre culte que celui de Rome. Il entreprit de substituer au vrai Dieu les divinités du paganisme, et de déshonorer Jérusalem, la cité sainte, en la formant aux mœurs et aux habitudes païennes. De fait, on vit s'élever

un amphithéâtre couvert d'inscriptions fastueuses en l'honneur d'Auguste. Des bêtes féroces furent amenées dans la cité de David. Des gladiateurs célèbres, des chanteurs, des comédiens, des mimes, des athlètes, affluèrent à la cour du tyran sacrilège. Des lions de Numidie et des tigres venus de l'Inde déchirèrent, comme à Rome, de malheureux esclaves. Comme à Rome, on joua sur des théâtres obscènes les pièces les plus licencieuses. Mais les Juifs, fils de Moïse, bien que tombés dans toutes sortes de vices et d'erreurs, n'étaient pas hommes à supporter ces spectacles de sang et de boue. Des cris de révolte se firent entendre. Dix hommes résolus firent le serment d'assassiner en plein théâtre l'odieux profanateur de la Sainte Sion. Ils furent dénoncés et exécutés, mais le dénonciateur fut saisi par le peuple, coupé en morceaux, et jeté aux chiens.

Dès lors, pour échapper à la vindicte publique, Hérode s'appuya de plus en plus sur le tout-puissant empereur, bâtit des temples en son honneur, lui éleva des statues colossales, construisit de magnifiques cités qu'il dédia à Auguste, comme la nouvelle Samarie qu'il nomma Sébaste, nom grec de l'empereur, et la fameuse Césarée. Ces villes et d'autres forteresses se remplirent de populations païennes, au milieu desquelles Hérode cherchait un refuge contre ses sujets exaspérés.

Cependant la révolte grondait toujours. Pour calmer l'effervescence des esprits, Hérode annonça tout à coup, à la stupéfaction générale, qu'il se proposait d'entreprendre à ses frais la reconstruction du Temple de Jérusalem. « L'édifice élevé par Zorobabel, dit-il, est moins vaste, moins élevé, moins somptueux que celui de Salomon. De plus, les guerres qui ont sévi depuis quatre cents ans l'ont fortement endommagé. Il est juste que je consaere mes trésors à rendre au Temple de Jéhovah son ancienne splendeur. » On se défiait tellement du tyran, qu'on le soupçonna de vouloir détruire le Temple sous prétexte de le restaurer; aussi ne lui permit-on de toucher au monument

qu'après la préparation des matériaux qui devaient servir à sa restauration. Dix mille ouvriers, sous la surveillance d'un millier de prêtres en costume sacerdotal, travaillèrent à cette restauration pendant les dernières années d'Hérode. Ce tyran régicide et déicide prépara ainsi, sans le savoir, le palais du grand Roi, qui devait bientôt y faire son entrée solennelle et promulguer sa loi sainte aux Juifs et aux Gentils.

Et en effet, l'heure du Dieu Rédempteur allait sonner. Le sceptre était tombé des mains de Juda; la dernière des soixante-dix semaines de Daniel allait s'ouvrir; le monde, livré à Satan, c'est-à-dire à toutes les erreurs et à tous les vices, courait à l'abîme, comme les hommes avant le déluge. L'empire romain, dont on nous vante la belle littérature, n'était qu'un vaste fumier couvert de neige. Lisez tous les beaux esprits du siècle d'Auguste, les philosophes, les orateurs, les poètes, et vous trouverez dans leurs œuvres un cloaque d'immondices à faire rougir Sodome. Saint Paul a flétri les représentants de ce qu'on appelle la belle antiquité en termes qui les marquent au front de stigmates indélébiles. Quant au peuple Juif qui devait conserver la notion du vrai Dieu au milieu des idolâtres, hors une élite de vrais enfants d'Abraham, qui hâtait par ses ardents désirs la venue du Rédempteur promis, il se composait de deux sectes, dont l'une ne croyait plus même à l'immortalité de l'âme, et l'autre cachait, sous des apparences d'austérité, les vices les plus dégradants. « Malheur à vous, Pharisiens, dira bientôt le Maître, sépulcres blanchis au dehors, mais à l'intérieur, cadavres en putréfaction. »

En abaissant les yeux sur cette terre livrée au démon et souillée par tous les vices, il ne restait au Créateur d'autre alternative que de détruire encore une fois ce foyer d'infection, ou de restaurer la nature humaine par un miracle de sa grâce. Or, Dieu s'était engagé à ne plus noyer les hommes, si coupables qu'ils fussent, dans les eaux d'un déluge universel. Il devait donc envoyer le divin Répara-

teur de l'humanité promis dès le commencement, Celui qui écraserait la tête du serpent, et par sa mort rendrait la vie aux enfants perdus du vieil Adam.

De fait, l'an 37 du règne d'Hérode, 4000 ans après la création du monde, le Fils de Dieu descendit du ciel, se fit homme, vécut et mourut pour nous. C'est le divin Soleil qui éclaira tous les peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. C'est Notre Sauveur et souverain Seigneur; c'est Jésus-Christ dont on trouvera la *Vie*, la *Passion*, et le *Triomphe*, dans la troisième partie de ces *Récits*.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE NEUVIÈME

DAVID, LE GRAND MONARQUE

LIVRE DIXIÈME

GRANDEUR ET DÉCADENCE

SALOMON

LIVRE ONZIÈME

LE SCHISME D'ISRAEL

ÉLIE ET ÉLISÉE

LIVRE DOUZIÈME

ISRAEL CAPTIF A NINIVE

JONAS ET TOBIE.

LIVRE TREIZIÈME

JÉHOVAH CONTRE NINIVE

ÉZÉCHIAS ET JUDITH

LIVRE QUATORZIÈME

LES DERNIERS JOURS DE JÉRUSALEM

JÉRÉMIE

LIVRE QUINZIEME

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

DANIEL

LIVRE SEIZIÈME

LE RETOUR DANS LA PATRIE

ZOROBABEL ET NÉHÉMIAS

LIVRE DIX-SEPTIÈME

LA JUDÉE SOUS L'EMPIRE GREC

LES MACHABÉES

FIN DU TOME SECOND.




3 2044 069 578 896



